

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

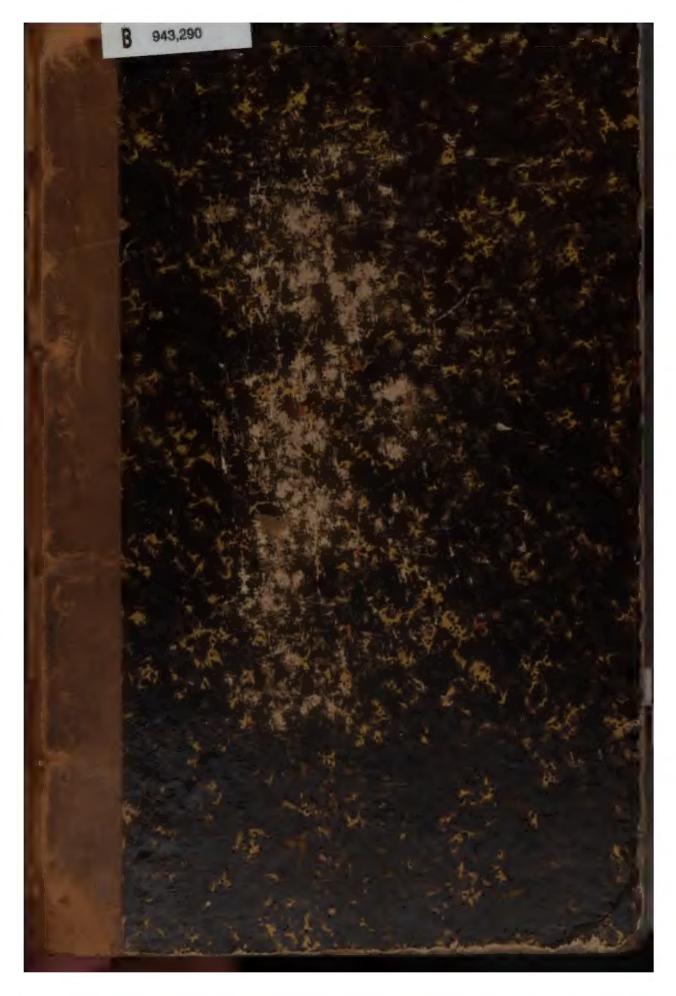
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

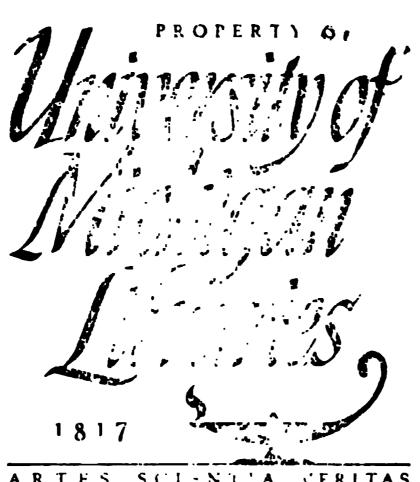
Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

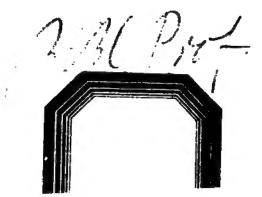
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com





ARTES SCIENTLA VERITAS



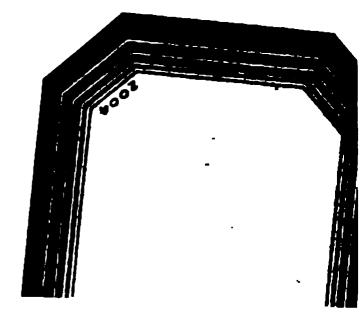


.

•

.

	•			
·	•			
	•			-
•				•
•				
•				
			•	
•				
	•			
		•		



GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C",

BOULEVARD SAINT GERMAIN, Nº 77.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

COMPBENANT

LE SANSCRIT, LE ZEND, L'ARMÉNIEN
LE GREC, LE LATIN, LE LITHDANIEN, L'ANGIEN SLAVE
LE GOTHIQUE ET L'ALLEMAND

PAR M. FRANÇOIS BOPP

TRADUITE

SUB LA DEUXIÈME ÉDITION

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR M. MICHEL BRÉAL

CHARGÉ DE COURS DE GRAVITAIRE COMPARÉE AU COLLÈGE DE PRANCE

TOME PREMIER



PARIS IMPRIMERIE IMPÉRIALE

AL DCCC LXVI

7co.5 B:/3v zB?3

•

1

Ref-Stacks Hartnager 7-13-51 75385 5V.

INTRODUCTION.

I

En présentant au lecteur français une traduction de la Grammaire comparée de M. Bopp, il ne sera pas inutile de donner quelques explications sur la vie et sur les œuvres de l'auteur, sur la part qui lui revient dans le développement de la science du langage et sur les principes qui servent de fondement à ses observations. Mais, avant tout, nous demandons la permission de dire les motifs qui nous ont décidé à entreprendre cette traduction.

Quand la Grammaire comparée de M. Bopp parut en Allemagne, elle fut bientôt suivie d'un grand nombre de travaux, qui, prenant les choses au point où l'auteur les avait laissées, continuèrent ses recherches et complétèrent ses découvertes. Un ouvrage dont le plan est à la fois si étendu et si détaillé invitait à l'étude et fournissait pour une quantité de problèmes des points de repère commodes et sûrs: une fois l'impulsion donnée, cette activité ne s'est plus ralentie. Nous osons espérer que le même livre, singulièrement élargi dans sa seconde édition, produira des effet sanalogues en France, et que nous verrons se former

également parmi nous une famille de linguistes qui poursuivra l'œuvre du maître et s'avancera dans les routes qu'i a frayées. Par le nombre d'idiomes qu'elle embrasse, la Grammaire comparée ouvre la carrière à des recherches fort diverses, et se trouve comme située à l'entrée des principales voies de la philologie indo-européenne : quelle que soit, parmi les langues de la famille, celle dont on entreprenne l'étude, on est sûr de trouver dans M. Bopp un guide savant et ingénieux qui vous en montre les affinités et vous en découvre les origines. Non-seulement il replace tous les idiomes dans le milieu où ils ont pris naissance et il les fait mieux comprendre en les commentant l'un par l'autre, mais il soumet chacun d'entre eux à une analyse exacte et fine qui commence précisément au point où finissent les grammaires spéciales. Que nos philologues se proposent des recherches comparatives ou qu'ils veuillent approfondir la structure d'un seul idiome, le livre de M. Bopp les conduira jusqu'à la limite des connaissances actuelles et les mettra sur la route des découvertes.

Mais la traduction de cet ouvrage nous a encore paru désirable pour une autre raison. A vrai dire, les travaux de linguistique ne manquent pas en France, et notre goût pour ce genre d'investigation ne doit pas être médiocre, s'il est permis de mesurer la faveur dont jouit une science au nombre des livres qu'elle suscite. Parmi ces travaux, nous en pourrions citer qui sont excellents et qui valent à tous égards les plus savants et les meilleurs de l'étranger. Mais, pour parler ici avec une pleine franchise, la plupart nous semblent loin de révéler cette série continue d'efforts

١.

et cette unité de direction qui sont la condition nécessaire du progrès d'une science. On serait tenté de croire que la linguistique n'a pas de règles fixes, lorsque, en parcourant le plus grand nombre de ces ouvrages, on voit chaque auteur poser des principes qui lui sont propres et expliquer la méthode qu'il a inventée. Très-dissérents par le but qu'ils ont en vue et par l'esprit qui les anime, les livres dont nous parlons offrent entre eux un seul point de ressemblance : c'est qu'ils s'ignorent les uns les autres, je veux dire qu'ils ne se continuent ni ne se répondent; chaque écrivain, prenant la science à son origine, s'en constitue le fondateur et en établit les premières assises. Par une conséquence naturelle, la science, qui change continuellement de terrain, de plan et d'architecte, reste toujours à ses fondations. Ce n'est pas de tel ou tel idiome, encore moins d'un point spécial de philologie que traitent ces ouvrages à vaste portée : leur objet habituel est de rapprocher des familles de langues dont rien jusque-là ne faisait pressentir l'affinité, ou bien de se prononcer sur l'unité ou la pluralité des races du globe, ou de remonter jusqu'à la langue primitive et de décrire les origines de la parole humaine, ou enfin de tracer un de ces projets de langue unique et universelle dont chaque année voit augmenter le nombre. A la vue de tant d'efforts incohérents, le lecteur est tenté de supposer que la linguistique est encore dans son ensance, et il est pris du même scepticisme qu'exprimait saint Augustin, il y a près de quinze siècles. quand il disait, à propos d'ouvrages analogues, que l'explication des mots dépend de la fantaisie de chacun, comme l'interprétation des songes.

La plupart des sciences expérimentales ont traversé une période d'anarchie, et c'est ordinairement au désaut de suite, à l'amour exclusif des questions générales, à l'absence de progrès qu'on reconnaît qu'elles ne sont pas constituées. La grammaire comparée en serait-elle encore là? faut-il croire qu'elle attend son législateur? Pour nous convaincre du contraire, il sussit de jeter les yeux sur ce qui se passe à l'étranger. Tandis que nous multiplions les projets ambitieux que l'instant d'après change en ruines, ailleurs l'édifice se construit peu à peu. Cette terre inconnue, ce continent nouveau dont tant de navigateurs nous parlent en termes vagues, comme s'ils venaient tous d'y débarquer les premiers, d'exacts et patients voyageurs l'explorent en divers sens depuis cinquante ans. Les ouvrages de grammaire comparée se succèdent en Allemagne, en se contrôlant et en se complétant les uns les autres, ainsi que font chez nous les livres de physiologie ou de botanique; les questions générales sont mises à l'écart ou discrètement touchées, comme étant les dernières et non les premières que doive résoudre une science; les observations de détail s'accumulent, conduisant à des lois qui servent à leur tour à des découvertes nouvelles. Comme dans un atelier bien ordonné, chacun a sa place et sa tâche, et l'œuvre, commencée sur vingt points à la fois, s'avance d'autant plus rapidement que la même méthode, employée par tous, devient chaque jour plus pénétrante et plus sûre.

De tous les livres de linguistique, l'ouvrage de M. Bopp est celui où la méthode comparative peut être apprise avec le plus de facilité. Non-seulement l'auteur l'applique avec

beaucoup de précision et de délicatesse, mais il en met à nu les procédés et il permet au lecteur de suivre le progrès de ses observations et d'assister à ses découvertes. Avec une bonne soi scientifique plus rare qu'on ne pense, il dit par quelle conjecture il est arrivé à remarquer telle identité, par quel rapprochement il a constaté telle loi; si la suite de ses recherches n'a pas confirmé une de ses hypothèses, il ne fait point difficulté de le dire et de se corriger. L'école des linguistes allemands s'est principalement formée à la lecture des ouvrages de M. Bopp : elle a grandi dans cette salle d'expériences qui lui était sans cesse ouverte et où les pesées et les analyses se faisaient devant ses yeux. Ceux mêmes qui contestent quelquesunes des théories de l'illustre grammairien se regardent comme ses disciples, et sont d'accord pour voir en lui, non-seulement le créateur de la philologie comparative, mais le maître qui l'a enseignée à ses continuateurs et à ses émules.

Tels sont les motifs qui nous ont décidé à traduire l'ouvrage de M. Bopp: nous avons voulu rendre plus accessible un livre qui est à la fois un trésor de connaissances nouvelles et un cours pratique de méthode grammaticale. Il est à peine nécessaire d'ajouter que nous ne songions pas aux seuls linguistes de profession, en entreprenant une traduction qui sans doute ne leur eût pas été nécessaire. Il y a parmi nous un grand nombre d'hommes voués par état et par goût à l'enseignement et à la culture des langues anciennes: ils ne veulent ni ne doivent rester étrangers à des recherches qui touchent de si près à leurs travaux. C'est à eux surtout que, dans notre pensée, nous

destinons le présent ouvrage, pour qu'ils apprécient la valeur de cette science nouvelle et pour qu'ils s'en approprient les parties les plus utiles. Si les études historiques ne sont plus aujourd'hui en France ce qu'elles étaient il y a cinquante ans, si les leçons de littérature données dans nos écoles ne ressemblent pas aux leçons littéraires qu'ont reçues nos pères et nos aïeux, pourquoi la grammaire seule resterait-elle au même point qu'au commencement du siècle? De grandes découvertes ont été saites : les idiomes que l'on considérait autresois isolément, comme s'ils étaient nés tout à coup sous la plume des écrivains classiques de chaque pays, ont été replacés à leur rang dans l'histoire, entourés des dialectes et des langues congénères qui les expliquent, et étudiés dans leur développement et leurs transformations. La grammaire, ainsi comprise, est devenue à la fois plus rationnelle et plus intéressante : il est juste que notre enseignement profite de ces connaissances nouvelles qui, loin de le compliquer et de l'obscurcir, y apporteront l'ordre, la lumière et la vie.

Ce serait, du reste, une erreur de croire que toutes les recherches grammaticales doivent nécessairement embrasser à l'avenir l'immense champ d'étude parcouru par M. Bopp. Il y a plus d'une manière de contribuer aux progrès de la philologie comparative. La méthode qui a servi pour l'ensemble de la famille indo-européenne sera appliquée avec non moins de succès aux diverses subdivisions de chaque groupe. Quelques travaux remarquables peuvent servir de modèle en ce genre. Un des plus solides esprits de l'Allemagne, M. Corssen, en rapprochant le la-

tin de ses frères, l'ombrien et l'osque, et en comparant le latin à lui-même, c'est-à-dire en suivant ses transformations d'âge en âge, a renouvelé en partie l'étude d'une langue sur laquelle il semblait qu'après tant de siècles d'enseignement il ne restât plus rien à dire. La science du langage peut encore être abordée par d'autres côtés. Les recherches d'épigraphie, de critique verbale, de métrique, les études sur le vocabulaire d'un auteur ou d'une période littéraire, sont autant de sources d'information qui doivent fournir à la philologie comparée leur contingent de faits et de renseignements. Aujourd'hui que les grandes lignes de la science ont été marquées, ces travaux de détail viendront à propos pour déterminer et, au besoin, pour rectifier ce qui ne pouvait, dès le début, être tracé d'une façon définitive.

Ge ne sont ni les sujets, ni les moyens de travail qui feront défaut à nos philologues. Mais en cherchant à provoquer leur concours, nous ne songeons pas seulement à l'intérêt et à l'honneur des études françaises. Il faut souhaiter pour la philologie comparée elle-même qu'elle soit bientôt adoptée et cultivée parmi nous. On a dit que la France donnait aux idées le tour qui les achève et l'empreinte qui les fait partout accueillir. Pour que la grammaire comparative prenne la place qui lui est due dans toute éducation libérale, pour qu'elle trouve accès auprès des intelligences éclairées de tous pays, il faut que l'esprit français y applique ces rares et précieuses qualités qui, depuis Henri Estienne jusqu'à Eugène Burnouf, ont été l'accompagnement obligé et la marque distinctive de l'érudition dans notre contrée. La France, en prenant part à

ces études, les répandra dans le monde entier. En même temps, avec ce coup d'œil pratique et avec cet art de classer et de disposer les matières que l'étranger ne nous conteste pas, nous ferons sortir de la grammaire comparée et nous mettrons en pleine lumière les enseignements multiples qu'elle tient en réserve. Une fois que la science du langage aura pris-racine parmi nous, aux fruits qu'elle donnera, on reconnaîtra le sol généreux où elle a été transplantée.

II.

L'auteur de la Grammaire comparée, M. François Bopp. est né à Mayence, le 14 septembre 1791. Il fit ses classes à Aschaffenbourg, où sa famille, à la suite des événements militaires de cette époque, avait suivi l'Électeur. On remarqua de bonne heure la sagacité de son esprit, ses goûts sérieux et réfléchis, ainsi que sa prédilection pour l'étude des langues: non pas qu'il eût une aptitude particulière à les parler ou à les écrire; mais son intention, en les apprenant, était de pénétrer par cette voie dans une connaissance plus intime de la nature et des lois de l'esprit humain. Après Leibnitz, qui eut sur ce sujet tant de vues profondes et justes 1, Herder avait appris à l'Allemagne à considérer les langues autrement que comme

On trouvera des détails intéressants sur la part que prit Leibnitz au développement de la linguistique, dans le bel ouvrage de M. Max Müller: La science du langage. T. I. leçon quatrième. Le premier volume de cet ouvrage a été traduit en français par MM. Harris et Perrot. La traduction du second volume doit parattre prochainement.

de simples instruments destinés à l'échange des idées: il avait montré qu'elles renferment aussi, pour qui sait les interroger, les témoignages les plus anciens et les plus authentiques sur la façon de penser et de sentir des peuples. Au lycée d'Aschassenbourg, qui avait, en partie, recueilli les professeurs de l'Université de Mayence, M. Bopp eut pour maître un admirateur de Herder, Charles Windischmann, à la fois médecin, historien et philosophe, dont les nombreux écrits sont presque oubliés aujourd'hui, mais qui joignait à des connaissances étendues un grand enthousiasme pour la science. Les religions et les langues de l'Orient étaient pour Windischmann un objet de vive curiosité: comme les deux Schlegel, comme Creuzer et Gærres, avec lesquels il était en communauté d'idées, il attendait d'une connaissance plus complète de la Perse et de l'Inde des révélations sur les commencements du genre humain. C'est un trait remarquable de la vie de M. Bopp que celui dont les observations grammaticales devaient porter un si rude coup à l'une des théories fondamentales du symbolisme ait eu pour premiers maîtres et pour premiers patrons les principaux représentants de l'école symbolique. La simplicité un peu nue, l'abstraction un peu sèche de nos encyclopédistes du xviiie siècle avaient suscité par contre-coup les Creuzer et les Windischmann; mais si M. Bopp a ressenti la généreuse ardeur de cette école, et si la parole de ses maîtres l'a poussé à scruter les mêmes problèmes qui les occupaient, il sut garder, en dépit des premières impressions de sa jeunesse, sur le terrain spécial qu'il choisit, toute la liberté d'esprit de l'observateur. Les doctrines de Heidelberg ne troublèrent point la clarté de son coup d'œil, et sans l'avoir cherché, il contribua plus que personne à dissiper le mystère dont ces intelligences élevées, mais amies du demijour, se plaisaient à envelopper les premières productions de la pensée humaine.

Après avoir appris les langues classiques et les principaux idiomes modernes de l'Europe, M. Bopp se tourna vers l'étude des langues orientales. Ce qu'on entendait par ce dernier mot, au commencement du siècle, c'étaient les langues sémitiques, le turc et le persan. On savait toutefois, grâce aux publications de la Société asiatique de Calcutta et aux livres de quelques missionnaires ou voyageurs, qu'il s'était conservé dans l'Inde un idiome sacré dont l'antiquité dépassait, disait-on, l'âge de toutes les langues connues jusqu'alors. On ajoutait que la perfection de cet idiome était égale, sinon supérieure, à celle des langues classiques de l'Europe. Quant à la littérature de l'Inde, elle se composait de chefs-d'œuvre de poésie tels que Sacountalà, récemment traduite par William Jones, d'immenses épopées remplies de légendes vieilles comme le monde et de trésors de sagesse comme la philosophie du Védanta. Le jeune étudiant prétait l'oreille à ces renseignements dont le caractère vague était un aiguillon de plus. Il résolut d'aller à Paris pour y étudier les idiomes de l'Orient et particulièrement le sanscrit.

Un ouvrage resté célèbre, qui se perd, après les premiers chapitres, dans un épais brouillard d'hypothèses. mais dont le commencement devait offrir le plus vif intérêt à l'esprit d'un linguiste, ne fut sans doute pas étranger à cette décision. Nous voulons parler du livre de Frédéric Schlegel « Sur la langue et la sagesse des Indous 1. » Malgré de nombreuses erreurs, on peut dire que ce travail ouvrait dignement, par l'élévation et la noblesse des sentiments, l'ère des études sanscrites en Europe. Il eut surtout un grand mérite, celui de pressentir l'importance de ces recherches et d'y appeler sans retard l'effort de la critique.

"Puissent seulement les études indiennes, écrivait « Schlegel à la fin de sa préface, trouver quelques-uns de « ces disciples et de ces protecteurs, comme l'Italie et « l'Allemagne en virent, au xve et au xvie siècle, se lever « subitement un si grand nombre pour les études grecques met faire en peu de temps de si grandes choses! La renais-« sance de la connaissance de l'antiquité transforma et ra-«jeunit promptement toutes les sciences: on peut ajouter qu'elle rajeunit et transforma le monde. Les effets des « études indiennes, nous osons l'affirmer, ne seraient pas ~aujourd'hui moins grands ni d'une portée moins générale, si elles étaient entreprises avec la même énergie et « introduites dans le cercle des connaissances européennes. « Et pourquoi ne le seraient-elles pas? Ces temps des Mée dicis, si glorieux pour la science, étaient aussi des temps « de troubles et de guerres, et précisément pour l'Italie r ce sut l'époque d'une dissolution partielle. Néanmoins il « fut donné au zèle d'un petit nombre d'hommes de pro-« duire tous ces résultats extraordinaires, car leur zèle était grand, et il trouva, dans la grandeur proportionnée « d'établissements publics et dans la noble ambition de

¹ Heidelberg, 1808.

« quelques princes, l'appui et la faveur dont une pareille « étude avait besoin à ses commencements. »

Paris était alors, de l'aveu de tous, le centre des études orientales, grâce à sa magnifique Bibliothèque et à la présence de savants comme Silvestre de Sacy, Chézy, Étienne Quatremère, Abel Rémusat. En ce qui concerne la littérature sanscrite, il s'était formé à Paris, depuis 1803, un petit groupe d'hommes distingués qui recueillait avec une curiosité intelligente les renseignements venant de l'Inde sur une matière si peu connue. Un membre de la Société de Calcutta, Alexandre Hamilton, sut le maître de cette colonie savante : retenu prisonnier de guerre après la rupture de la paix d'Amiens, il employa ses loisirs à passer en revue et à cataloguer la belle et riche collection de manuscrits sanscrits formée pour la Bibliothèque du roi, dans la première moitié du xvine siècle, par le Père Pons: en même temps, par ses conversations, il introduisait dans la connaissance du monde indien Langlès, le libéral conservateur des manuscrits orientaux, Frédéric Schlegel, Chézy, qui devait plus tard monter dans la première chaire de sanscrit fondée en Europe, et Fauriel, dont la curiosité universelle ne se contentait pas des littératures de l'Occident. Quelques années après, le célèbre critique Auguste-Guillaume Schlegel venait à son tour à Paris préparer ses éditions de l'Hitôpadêça et de la Bhagavad-Gîtâ. Le trait distinctif du plus grand nombre de ces savants était une aptitude à s'assimiler les idées nouvelles qui est rare en tout temps, mais qui l'était surtout à l'époque dont nous parlons.

Toutesois, ce groupe d'hommes, en qui se résumaient alors les études sanscrites de l'Europe, avait ses côtés faibles, ses préférences et ses préventions. N'ayant aucun moyen de contrôler les assertions de l'école de Calcutta, qui écrivait elle-même sous la dictée des brahmanes, il était obligé à une confiance docile ou réduit à des suppositions sans preuve : ainsi que le dit quelque part Chézy, on ressemblait à des voyageurs en pays étranger, contraints de s'en reposer sur la bonne foi des truchemans¹. Frédéric Schlegel, comme les autres, puisait sa science dans les Mémoires de la Société de Calcutta : il adaptait les faits qu'il y apprenait à une chronologie de son invention et à une philosophie de l'histoire arrangée d'avance. Tout ce qui touchait aux doctrines religieuses, aux œuvres littéraires, à la législation de l'Inde, sollicitait vivement l'attention de ces écrivains et de ces penseurs; mais les travaux purement grammaticaux jouissaient auprès d'eux d'une estime médiocre. On regardait l'étude du sanscrit qui, il faut le dire, était alors rebutante et hérissée de difficultés, comme une initiation pénible, quoique nécessaire, à des spéculations plus relevées. Par la rigueur et la sagesse de son intelligence, plus portée à l'observation qu'aux systèmes, par son indépendance d'esprit, qui ne s'en rapportait à personne et ne se prononçait que sur les faits constatés, par la préférence qui l'entraînait aux recherches grammaticales, le jeune et modeste philologue qui, en 1812, arrivait à Paris, formait un contraste frappant avec ces savants qui représentent, dans l'histoire

Article sur la grammaire de Wilkins, dans le Moniteur du 26 mai 1810.

des études sanscrites, l'âge de foi et d'enthousiasme. Le futur auteur de la Grammaire comparée devait inaugurer une période nouvelle : il apportait avec lui l'esprit d'analyse scientifique.

M. Bopp passa quatre années à Paris, de 1812 à 1816, s'adonnant, en même temps qu'à l'étude du sanscrit, à celle du persan, de l'arabe et de l'hébreu. Nous trouvons dans son premier ouvrage l'expression de sa reconnaissance envers Silvestre de Sacy, dont il suivit les cours, et envers Langlès qui, outre les collections du Cabinet des manuscrits, mit à sa disposition sa bibliothèque particulière, l'une des plus riches et des mieux composées qu'on pût trouver alors. Plus heureux que ses prédécesseurs, réduits à apprendre les éléments de la langue sanscrite dans des travaux informes, il eut entre les mains les grammaires de Carey¹, de Wilkins² et de Forster³: le Râmâyana et l'Hitôpadêça de Sérampour, publiés par Carey, furent les premiers textes imprimés qu'il eut à sa disposition. En même temps, il tirait des manuscrits de la Bibliothèque des matériaux pour ses éditions futures. La guerre qui mettait alors aux prises l'Allemagne et la France ne put le distraire de son long et paisible travail : comme un sage de l'Inde transporté à Paris, il était tout entier à ses recherches, et, au milieu de la confusion des événements, il gardait son attention pour les chessd'œuvre de la poésie sanscrite et pour la série des faits

Sérampour, 1806.

¹ Londres, 1808.

³ Calcutta, 1810. — La grammaire de Colebrooke, quoique publiée la première, ne fut connue de M. Bopp que plus tard.

si curieux et si nouveaux qui se découvraient à son esprit.

Le premier résultat de son séjour de quatre ans à Paris fut cette publication dont l'Allemagne se prépare à célébrer comme un jour de fête le cinquantième anniversaire. Le livre a pour titre : « Du système de conjugaison de la langue sanscrite, comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germanique¹. » Cet ouvrage, intéressant à plus d'un titre, mérite bien, en esset, d'être regardé comme saisant époque dans l'histoire de la linguistique. Nous nous y arrêterons quelques moments, pour examiner les nouveautés qu'il renserme.

III.

Ce qui fait l'originalité du premier livre de M. Bopp, ce n'est pas d'avoir présenté le sanscrit comme une langue de même famille que le grec, le latin, le persan et le gothique, ni même d'avoir exactement défini la nature et le degré de parenté qui unit l'idiome asiatique aux langues de l'Europe. C'était là une découverte faite depuis longtemps. L'affinité du sanscrit et de nos langues de l'Occident est si évidente, elle s'étend à un si grand nombre de mots et à tant de formes grammaticales, qu'elle avait frappé les yeux des premiers hommes instruits qui avaient entre-

Francfort-sur-le-Mein, 1816. La préface, qui est de Windischmann, est datée du 16 mai 1816. Le 16 mai 1866, une fondation, qui portera le nom de M. Bopp et à laquelle concourent ses disciples et ses admirateurs de tous pays, sera constituée à Berlin pour l'encouragement des travaux de philologie comparative.

pris l'étude de la littérature indienne. L'idée d'une parenté reliant les idiomes de l'Europe à celui de l'Inde ne pouvait guère manquer de se présenter à l'esprit d'un observateur érudit et attentif. On attribue d'ordinaire à William Jones l'honneur d'avoir, le premier, mis en lumière ce fait qui est devenu l'axiome fondamental de la philologie indo-européenne. Mais vingt ans avant Jones et avant l'Institut de Calcutta, le même fait avait déjà été publiquement exposé à Paris. Il y aura bientôt un siècle que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a été saisie de la question.

L'abbé Barthélemy s'était adressé, en 1763, à un jésuite français, le P. Cœurdoux, depuis longtemps établi à Pondichéry, pour lui demander une grammaire et un dictionnaire de la langue sanscrite. Il le priait en même temps de lui donner divers renseignements sur l'histoire et la littérature de l'Inde. En répondant en 1767 au savant helléniste, le P. Cœurdoux joignit à sa lettre une sorte de mémoire intitulé: « Question proposée à M. l'abbé « Barthélemy et aux autres membres de l'Académie des « belles-lettres et inscriptions. » Cette question est conçue ainsi: « D'où vient que dans la langue samscroutane il se « trouve un grand nombre de mots qui lui sont communs « avec le latin et le grec, et surtout avec le latin 2? » A

On sait que les ressemblances de l'allemand et du persan ont été observées de bonne heure; mais on les expliquait par des conjectures aujour-d'hui abandonnées. Il est constaté à présent que ces analogies proviennent de la parenté générale qui unit tous les idiomes indo-européens, et que les langues germaniques n'ont pas avec le persan ou avec le zend une affinité plus étroite qu'avec le sanscrit.

² Le missionnaire ajoutait ces derniers mots pour prévenir une objection

l'appui de son assertion, le P. Cœurdoux donnait quatre listes de mots et de formes grammaticales1. Il remarque que l'augment syllabique, le duel, l'a privatif se trouvent en sanscrit comme en grec. Pour justisier quelques-uns de ses rapprochements, il donne des indications sur la prononciation des lettres indiennes : ainsi aham ne ressemble pas, à première vue, à ego; mais il faut observer que le h sanscrit est une lettre gutturale ayant un son analogue à celui du g. Le c' de catur répond au q de quatuor. Résolvant enfin lui-même la question qu'il posait à l'Académie, il réfute par d'excellentes raisons toutes les explications qu'on pourrait avancer en se fondant sur des relations de commerce ou sur des communications scientifiques, et il conclut à la parenté originaire des Indous, des Grecs et des Latins². Dans une lettre subséquente, il ajoute qu'il a trouvé d'autres identités entre le sanscrit, l'allemand et l'esclavon.

Nul doute que si l'Académie, en 1768, eût possédé un philologue éminent comme Fréret³, cette communication

qu'on ne devait pas manquer de lui opposer, celle d'un emprunt fait aux royaumes grecs fondés dans le voisinage de l'Inde.

- l' Il rapproche, par exemple. dânam de donum, dattam de datum, vîra de virtus, vidhavâ de vidua, agni de ignis, nava de novus, divas de dies, madhya de medius, antara de inter, janitrî de genitrix. Il met le présent de l'indicatif et le potentiel du verbe asmi en regard de siµí et de sim. Il compare les pronoms personnels et interrogatifs en sanscrit, en grec et en latin. Il rapproche enfin les noms de nombre dans les trois langues.
- * Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XLIX, p. 647-697.
- 3 Voyez, par exemple, aux tomes XVIII et XXI de l'Histoire de l'Académie des Inscriptions, l'analyse de deux mémoires de Fréret intitulés : Vues générales sur l'origine et le mélange des anciennes nations et Observations gé-

ne sût pas restée stérile. Malheureusement l'abbé Barthélemy s'en remit sur Anquetil-Duperron du soin de répondre au missionnaire. Le traducteur du Zend-Avesta poussait jusqu'à la passion le goût des recherches historiques; mais il n'avait aucun penchant pour les spéculations purement grammaticales, et les rapprochements d'idiome à idiome, comme ceux que proposait le P. Cœurdoux, lui inspiraient une invincible désiance. Persuadé que les analogies signalées étaient chimériques ou provenaient du contact des Grecs, il laissa tomber ce sujet de discussion pour entretenir son correspondant des questions qui lui tenaient à cœur. Le peu d'empressement qu'il mit à publier les lettres du missionnaire les empêcha d'avoir sur d'autres l'effet qu'elles n'avaient pas produit sur luimême. Lues devant l'Académie en 1768, elles ne furent imprimées qu'en 1808, après la mort d'Anquetil-Duperron, à la suite d'un de ses mémoires. Dans l'intervalle, les études sanscrites avaient été constituées et la question soumise par le P. Cœurdoux à l'Académie des Inscriptions posée par d'autres devant le public.

"un de ses discours à la Société de Calcutta¹, quelle que soit son antiquité, est d'une structure merveilleuse; plus parfaite que la langue grecque, plus abondante que la "langue latine, d'une culture plus raffinée que l'une et l'autre, elle a néanmoins avec toutes les deux une parenté

nérales sur l'origine et sur l'ancienne histoire des premiers habitants de la Grèce. Dans ces mémoires, le pénétrant critique essaye déjà la méthode et pressent quelques-unes des découvertes de la linguistique moderne.

¹ Recherches asiatiques. t. I, p. 422.

«si étroite, tant pour les racines verbales que pour les «formes grammaticales, que cette parenté ne saurait être «attribuée au hasard. Aucun philologue, après avoir examiné ces trois idiomes, ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'ils sont dérivés de quelque source commune, «qui peut-être n'existe plus. Il y a une raison du même «genre, quoique peut-être moins évidente, pour supposer «que le gothique et le celtique, bien que mélangés avec « un idiome entièrement différent, ont eu la même ori- « gine que le sanscrit; et l'ancien persan pourrait être « ajouté à cette famille, si c'était ici le lieu d'élever une « discussion sur les antiquités de la Perse. »

Sauf la supposition d'un mélange qui aurait eu lieu pour le gothique et pour le celtique, le principe de la parenté des langues indo-européennes est très-bien exprimé dans les paroles de William Jones. Il est intéressant, en outre, de remarquer que, dès le début des études indiennes, le sanscrit est présenté comme la langue sœur et non comme la langue mère des idiomes de l'Europe. Presque en même temps que W. Jones, un missionnaire, Allemand d'origine, qui avait longtemps séjourné dans l'Inde, le Père Paulin de Saint-Barthélemy, publiait à Rome des traités où il démontrait, par des exemples nombreux et généralement bien choisis, l'affinité du sanscrit, du zend, du latin et de l'allemand. La même idée se retrouve enfin dans le livre de Frédéric Schlegel dont nous avons déjà parlé, où elle sert de suppert à une vaste construction historique.

Mais si l'on avait déjà fait des rapprochements entre

les divers idiomes indo-européens, personne ne s'était encore avisé que ces comparaisons pouvaient fournir les matériaux d'une histoire des langues ainsi mises en parallèle. On donnait bien les preuves de la parenté du sanscrit et des idiomes de l'Europe; mais ce point une fois démontré, on semblait croire que le grammairien était au bout de sa tâche et qu'il devait céder la parole à l'historien et à l'ethnologiste. La pensée du livre de M. Bopp est tout autre : il ne se propose pas de prouver la communauté d'origine du sanscrit et des langues européennes; c'est là le fait qui sert de point de départ et non de conclusion à son travail. Mais il observe les modifications éprouvées par ces langues identiques à leur origine, et il montre l'action des lois qui ont fait prendre à des idiomes sortis du même berceau des formes aussi diverses que le sanscrit, le grec, le latin, le gothique et le persan. A la différence de ses devanciers, M. Bopp ne quitte pas le terrain de la grammaire; mais il nous apprend qu'à côté de l'histoire proprement dite il y a une histoire des langues qui peut être étudiée pour elle-même et qui porte avec elle ses enseignements et sa philosophie. C'est pour avoir eu cette idée féconde, qu'on chercherait vainement dans les livres de ses prédécesseurs, que la philologie comparative a reconnu dans M. Bopp, et non dans William Jones ou dans Frédéric Schlegel, son premier maître et son fondateur.

Par une conséquence naturelle, l'analyse de M. Bopp est bien autrement pénétrante que celle de ses devanciers. Il y a entre le sanscrit et les langues de l'Europe des ressemblances qui se découvrent à première vue et qui

frappent tous les yeux; il en est d'autres plus cachées, quoique non moins certaines, qui ont besoin, pour être reconnues, d'une étude plus délicate et d'observations multipliées. Ceux qui voyaient dans l'unité de la famille indo-européenne un fait qu'il appartenait au linguiste de démontrer, mais dont les conséquences devaient se développer ailleurs qu'en grammaire, pouvaient se contenter des analogies évidentes. Mais M. Bopp, pour qui chaque modification faite au type de la langue primitive était comme un événement à part dans l'histoire qu'il composait, devait approfondir les recherches, mettre au jour les analogies secrètes et raviver les traits de ressemblance effacés par le temps. Si ses rapprochements surpassent en clairvoyance et en justesse tout ce qui avait été essayé jusqu'alors, il ne faut donc pas seulement en faire honneur à la pénétration et à la rectitude de son esprit. La supériorité de l'exécution vient chez lui de la supériorité du dessein : la même vue de génie qui lui a montré un but qu'avant lui on ne soupçonnait pas, lui a fait trouver des instruments plus parfaits pour y atteindre.

Le livre de M. Bopp renfermait une autre nouveauté, non moins importante : pour la première fois un ouvrage de grammaire se proposait l'explication des flexions. Ces lettres et ces syllabes qui servent à distinguer les cas et les nombres dans les noms, à marquer les nombres, les personnes, les temps, les voix et les modes dans les verbes, avaient toujours été considérées comme la partie la plus énigmatique des langues. Tous les grammairiens

les avaient énumérées : aucun n'avait osé se prononcer sur leur origine 1.

Fort récemment, Frédéric Schlegel, dans son livre « Sur la langue et la sagesse des Indous », avait émis à ce sujet une théorie singulière, que M. Bopp a expressément contestée plusieurs fois ², et que contredisent les observations de toute sa vie. Il ne sera donc pas inutile d'en dire ici quelques mots. L'hypothèse de Schlegel, qui se rattachait dans sa pensée à un ensemble de vues aujourd'hui discréditées, n'a pas d'ailleurs entièrement disparu. Elle se retrouve, avec toute sorte d'atténuations et de restrictions, dans beaucoup d'excellents esprits qui ne songent pas à en tirer les mêmes conséquences et qui ne se doutent peut-être pas où ils l'ont prise.

Selon Schlegel, les flexions n'ont aucune signification par elles-mêmes et n'ont pas eu d'existence indépendante. Elles ne servent et n'ont jamais servi qu'à modifier les racines, c'est-à-dire la partie vraiment significative de la langue. D'où proviennent ces syllabes, ces lettres additionnelles si précieuses dans le discours? elles sont le produit immédiat et spontané de l'intelligence humaine. En

^{&#}x27;Il faut excepter le seul Adelung, qui, dans son Mithridate (1, p. xxvın et suiv.), propose sur la nature et sur l'origine des flexions des vues pleines de sens et de justesse. Mais il eût été en peine de les démontrer sur le grec ou sur le latin. Même après la publication du premier ouvrage de M. Bopp, Ph. Buttmann, dans son Lexilogus (1818), déclare qu'il est obligé de laisser les flexions en dehors de ses recherches, et Jacob Grimm, en 1822, dans la seconde édition de sa Grammaire allemande (I, p. 835), dit que les signes casuels sont pour lui «un élément mystérieux» dont il renonce à découvrir la provenance.

² Voyez surtout Grammaire comparée, \$ 108.

même temps que l'homme a créé des racines pour exprimer ses conceptions, il a inventé des éléments formatifs, des modifications accessoires, pour indiquer les relations que ses idées ont entre elles et pour marquer les nuances dont elles sont susceptibles. Le vocabulaire et la grammaire ont été coulés d'un même jet. Dès sa première apparition, le langage fut aussi complet que la pensée humaine qu'il représente. Une telle création peut nous sembler surprenante et même impossible aujourd'hui. Mais l'homme, à son origine, n'était pas l'être inculte et borné que nous dépeint une philosophie superficielle. Doué d'organes d'une extrême finesse, il était sensible à la signification primordiale des sons, à la valeur naturelle des lettres et des syllabes. Grâce à une sorte de coup d'œil divinateur, il trouvait sans tâtonnement le rapport exact entre le son et l'idée: l'homme d'aujourd'hui, avec ses facultés oblitérées, ne saurait expliquer cette relation entre le signe et la chose signifiée qu'une intuition insaillible faisait apercevoir à nos ancêtres. D'ailleurs, poursuit Schlegel, toutes les races n'ont pas été pourvues au même degré de cette faculté créatrice. Il y a des langues qui se sont formées par la juxtaposition de racines significatives, invariables et inanimées, le chinois, par exemple, ou les langues de l'Amérique, ou encore les langues sémitiques; ces idiomes sont régis par des lois purement extérieures et mécaniques. Ils ne sont pas incapables, toutesois, d'un certain développement : ainsi l'arabe, en adjoignant, sous la forme d'affixes, des particules à la racine, se rapproche. jusqu'à un certain point des langues indo-européennes. Mais ce sont ces dernières seules qui méritent véritablement le nom de langues à flexions; elles sont les seules, continue l'auteur dans son langage figuré, qu'il semble parfois prendre à la lettre, où la racine est un germe vivant, qui croît, s'épanouit et se ramifie comme les produits organiques de la nature. Aussi les langues indoeuropéennes ont-elles atteint là perfection dès le premier jour, et leur histoire n'est-elle que celle d'une longue et inévitable décadence.

Quand on examine de près cette théorie, on voit qu'elle tient de la façon la plus intime au symbolisme de Creuzer. Le professeur de Heidelberg appuyait aussi ses explications sur cette faculté d'intuition dont l'homme était doué à l'origine, et qui lui révélait des rapports mystérieux entre les idées et les signes; il parlait des dieux, des mythes, des emblèmes, dans les mêmes termes que Schlegel des formes grammaticales : tous deux se référaient à une éducation mystérieuse que le genre humain, ou du moins une portion privilégiée de la famille humaine, aurait reçue dans son enfance. Aux assertions de Creuzer, Schlegel apportait le secours de sa connaissance récente de l'Inde. Après les études qui venaient de le conduire jusqu'au berceau de la race, le doute, assurait-il, n'était plus possible : la perfection de l'idiome, non moins que la majesté de la poésie et la grandeur des systèmes philosophiques, attestait que les ancêtres des Indous avaient été éclairés d'une « sagesse » particulière 2.

A ces idées qui ne manquaient pas d'une certaine apparence de profondeur, M. Bopp se contenta d'opposer

¹ Ouvrage cité, p. 44 et suiv.

¹ De là le titre de l'ouvrage de Schlegel. .

quelques faits aussi simples qu'incontestables. Il avait choisi pour sujet de son premier travail la conjugaison du verbe, c'est-à-dire l'une des parties de la grammaire où l'on peut le plus clairement découvrir la vraie nature des flexions. Il montra d'abord que les désinences personnelles des verbes sont des pronoms personnels ajoutés à la racine verbale. « Si la langue, dit-il, a employé, avec le génie pré-« voyant qui lui est propre, des signes simples pour re-« présenter les idées simples des personnes, et si nous « voyons que les mêmes notions sont représentées de la « même manière dans les verbes et dans les pronoms, il «s'ensuit que la lettre avait à l'origine une signification « et qu'elle y est restée sidèle. S'il y a eu autresois une « raison pour que mâm signifiat « moi » et pour que tam « signifiat « lui », c'est sans aucun doute la même raison "qui sait que bhava-mi signifie "je suis" et que bhava-ti « signifie « il est ». Du moment que la langue marquait « les personnes dans le verbe en joignant extérieurement « des lettres à la racine, elle n'en pouvait légitimement « choisir d'autres que celles qui, depuis l'origine du lan-« gage, représentaient l'idée de ces personnes 1. »

Il fait voir de même que la lettre s, qui, en sanscrit comme en grec, figure à l'aoriste et au futur des verbes, provient de l'adjonction du verbe auxiliaire as « être » à la racine verbale : $\mu\alpha\chi$ - $\epsilon\sigma$ -o- $\mu\alpha\iota$, $\delta\lambda$ - $\epsilon\sigma$ - ω renferment la même syllabe $\epsilon\sigma$ qui se trouve dans $\epsilon\sigma$ - $\mu\epsilon\nu$, $\epsilon\sigma$ - $\tau\ell$. Les futurs et les imparfaits latins comme ama-bam, ama-bo, contiennent également un auxiliaire, le même qui se trouve

¹ Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 147.

² Ouvrage cité, p. 66. Cf. la Grammaire comparée, \$ 648 et suiv.

dans le futur anglo-saxon en beo, bys, byth; c'est la racine bhû « être », qui, à l'état indépendant, a donné au latin le parfait fui et à l'allemand le présent ich bin, du bist 1.

Par ces exemples et par beaucoup d'autres du même genre, il montre que les flexions sont d'anciennes racines qui ont eu leur valeur propre et leur existence individuelle, et qu'en se combinant avec la racine verbale elles ont produit le mécanisme de la conjugaison. On ne saurait priser trop haut l'importance de ces observations. La théorie de Schlegel ouvrait une porte au mysticisme; elle contenait des conséquences qui n'intéressaient pas moins l'histoire que la grammaire, car elle tendait à prouver que l'homme, à son origine, avait des facultés autres qu'aujourd'hui, et qu'il a produit des œuvres qui échappent à l'analyse scientifique. C'est un des grands mérites de M. Bopp d'avoir combattu cette hypothèse toutes les fois qu'il l'a rencontrée et d'avoir accumulé preuve sur preuve pour l'écarter des études grammaticales.

La troisième et dernière nouveauté que nous voulons relever dans l'ouvrage qui nous occupe, c'est l'indépendance que, dès ses premiers pas, M. Bopp revendique pour la philologie comparative, en regard des grammaires particulières qui donnent les règles de chaque langue. Avant lui, on s'en était tenu, pour l'explication des formes sanscrites, aux anciens grammairiens de l'Inde. Colebrooke résume Pânini; Carey et Wilkins transportent dans leurs livres les procédés grammaticaux qui sont en usage

¹ P. 96. Cf. la Grammaire comparée, \$ 526.

dans les écoles des brahmanes. On concevait à peine l'idée d'une autre méthode : l'opinion générale était qu'il sallait s'en rapporter à des maîtres qui joignaient une si prodigieuse faculté d'analyse à l'avantage d'enseigner leur langue maternelle. M. Bopp n'est pas l'élève des Grecs et des Romains; mais il n'est pas davantage le disciple des Indous. «Si les Indous, dit-il¹, ont méconnu quelquesois «l'origine et la raison de leurs formes grammaticales, ils « ressemblent en cela aux Grecs, aux Romains et aux mo-« dernes, qui se sont fait souvent une idée très-sausse de « la nature et de la signification des parties du discours les « plus importantes, et qui mainte fois ont plutôt senti que « compris l'essence et le génie de leur langue. Les uns « comme les autres ont pris pour sujet de leurs observa-« tions leur idiome déjà achevé ou plutôt déjà parvenu au « delà du moment de la perfection et arrivé à son déclin; «il ne faut pas s'étonner s'il a été souvent pour eux une «énigme et si le disciple a mal compris son maître. Il est « certain que chez les Indous les méprises sont plus rares, « parce que dans leur idiome les formes se sont conservées « d'une façon plus égale et plus complète; mais il n'en est « pas moins vrai que, pour arriver à une étude scientifique « des langues, il faut une comparaison approfondie et phi-« losophique de tous les idiomes d'une même famille, nés «d'une même mère, et qu'il faut même avoir égard à « d'autres idiomes de famille différente. En ce qui concerne «la langue sanscrite, nous ne pouvons pas nous en tenir « aux résultats de la grammaire des indigènes; il saut pé-"nétrer plus avant, si nous voulons saisir l'esprit des

¹ Ouvrage cité, p. 56.

a langues que nous nous contentons d'apprendre machia nalement dans notre enfance.

Si l'on se reporte à l'époque où ces lignes ont été écrites, elles paraîtront d'une grande hardiesse : elles étaient l'annonce d'une méthode nouvelle. M. Bopp prend dans chaque grammaire toutes les observations dont il reconnaît la justesse, de même qu'il emprunte tantôt à l'école grecque et tantôt à l'école indienne les termes techniques qui lui paraissent nécessaires et commodes. Mais, ainsi qu'il le dit, il ne reconnaît d'autre maître que la langue elle-même, et il contrôle les doctrines des grammairiens au nom du principe supérieur de la critique historique.

Après avoir indiqué les idées essentielles du livre de M. Bopp, il resterait à citer quelques-uns des faits qu'il renferme, pour moutrer à quels résultats la méthode comparative conduisait dès le premier jour. Il n'y avait pas longtemps que l'école hollandaise, représentée par Hemsterhuys, Valckenaer. Lennep et Scheide, avait essayé de renouveler l'étude de la langue grecque en y appliquant les procédés de la grammaire sémitique et en divisant les racines grecques en racines bilitères, trilitères et quadrilitères. On ne doit pas s'étonner si une pareille tentative ne produisit que des erreurs: ainsi σίάω (considéré à tort comme le primitif de ἴσίημι) est ramené par Lennep à une racine τάω, τέρπω à τέρω, ἔρπω à ἐρέω. Μ. Bopp ne devait pas avoir de peine à prouver, par la comparaison des verbes sanscrits sthd, trip, srip¹.

¹ Plus tard, M. Bopp devait montrer que trip, srip supposent d'anciennes formes tarp, sarp. (Voyez Grammaire comparée, § 1.)

combien ces éliminations de lettres étaient arbitraires. Mais ce qui, chez les savants que nous venons de nommer, doit surprendre plus que toutes les erreurs de détail, c'est l'idée qu'ils se faisaient encore des racines, car non-seulement ils comptent l'w du présent de l'indicatif parmi les lettres radicales, et ils voient, par exemple, dans λέγω une racine quadrilitère, mais ils font servir les désinences grammaticales à l'explication des dérivés : ainsi $\dot{\alpha}\phi\dot{\eta}$ est rapporté à un prétendu parfait $\ddot{\eta}\phi\alpha$, $\ddot{\alpha}\mu\mu\alpha$ à ήμμαι, λέξις à λέλεξαι, σατήρ à σέπαται. Pour la première sois, dans le livre de M. Bopp, on voit figurer de vraies racines grecques et latines; pour la première fois, les éléments constitutifs des mots sont exactement séparés. Appliquant aux verbes grecs la division en dix classes établie par la grammaire de l'Inde, il reconnaît dans δίδωμι, ion les racines so et osa, redoublées de la même façon que dans dadami, tishthami; il montre que les formes comme ρήγνυμεν, δείκνυμεν, δαίνυμεν doivent être décomposées ainsi : ἡήγ-νυ-μεν, δείχ-νυ-μεν, δαί-νυ-μεν, et que ces verbes correspondent aux verbes sanscrits de la cinquième classe, tels que su-nu-mas; il rapproche, comme exemple d'un verbe de la huitième classe, le grec τάν-υμεν du sanscrit tan-u-mas; il montre enfin que le ν est une lettre formative dans les verbes comme κρίνω, κλίνω, τέμνω, dont les racines sont κρι, κλι, τεμ¹.

Frédéric Schlegel avait déjà reconnu l'identité des infinitifs sanscrits en tum, comme sthâtum, dâtum, avec les supins latins comme statum, datum. Mais M. Bopp, allant

¹ Cf. Grammaire comparée, \$ 109 ° et suiv.

plus loin dans cette voie, explique ces mots comme des accusatifs de substantifs abstraits formés à l'aide du sufsixe tu. Il en rapproche les gérondiss sanscrits comme sthitvá, dans lesquels il reconnaît l'instrumental d'un nom verbal formé de la même façon. On peut voir dans la Bibliothèque indienne d'Auguste-Guillaume Schlegel 1 l'étonnement que lui causait une analyse aussi hardie: il devait arriver souvent à M. Bopp de soulever des réclamations dans les camps les plus divers. Ceux qui avaient appris le grec et le latin à l'école de l'antiquité, ceux qui avaient étudié le sanscrit dans les livres de l'Inde, comme ceux qui expliquaient les langues germaniques sans sortir de ce groupe d'idiomes, devaient à tour de rôle être déconcertés par la nouvelle méthode. Au point de vue élevé où il se plaçait, les règles des grammaires particulières devenaient insuffisantes et les saits changeaient d'aspect en étant rapprochés de faits de même espèce qui les complétaient et les rectifiaient.

IV.

Le livre de M. Bopp parut en 1816, à Francfort-surle-Mein, précédé d'une préface de Windischmann et suivi de la traduction en vers de quelques fragments des deux épopées indiennes². Le roi de Bavière, à qui Windisch-

¹ T. I, p. 125.

Dès l'année 1819, quelques-unes des idées exposées par M. Bopp étaient reproduites en tête d'un livre qui est encore entre les mains de tous nos lycéens. Nous voulons parler de la Méthode pour étudier la langue grecque de J. L. Burnouf (voir l'Avertissement de la sixième édition). Le savant univer-

mann lut un de ces morceaux, accorda au traducteur un secours pécuniaire qui lui permit d'aller continuer ses études à Londres. M. Bopp y connut Wilkins et Colebrooke; mais il fut surtout en rapport avec Guillaume de Humboldt, alors ambassadeur de Prusse à la cour d'Angleterre. Il eut l'honneur d'initier à la connaissance du sanscrit le célèbre diplomate, depuis longtemps renommé comme philosophe, et qui venait de se montrer linguiste savant dans ses travaux sur le basque. L'esprit lucide et net du jeune professeur servit peut-être jusqu'à un certain point de correctif à cette large et puissante intelligence, qui arrivait quelquefois à l'obscurité, en recherchant, comme elle excellait à le faire, dans les lois de la pensée, la cause des phénomènes les plus délicats du langage 1.

En 1820, M. Bopp sit paraître en anglais, dans les Annales de littérature orientale, un travail qui reprend avec plus d'ampleur et de développement le sujet traité dans son premier ouvrage ². L'auteur ne se borne plus,

sitaire, qui s'était fait l'auditeur du cours de Chézy, avait vu le parti qu'on devait tirer de la langue de l'Inde pour éclairer la grammaire grecque. Il a indiqué avec plus de détail ses vues sur ce sujet, dans un article inséré, en 1823, dans le *Journal asiatique* (t. III). Ce n'est pas ici le lieu d'examiner pourquoi ces commencements n'ont pas été suivis, en France, d'un effet plus prompt et plus général.

- 1 Comme modèles de cette analyse philosophique où Guillaume de Humboldt est incomparable, on peut citer les écrits suivants: De l'écriture phonétique et de son rapport avec la structure des idiomes (1826); Du duel (1828); De la parenté des adverbes de lieu avec les pronoms dans certaines langues (1830).
- ² Ce travail a été traduit en allemand par le docteur Pacht, dans le recueil de Gottfried Seebode: Nouvelles archives de philologie et de pédagogie. 1827.

cette fois, à l'étude du verbe : il esquisse déjà sa Grammaire comparée. Quelques lois phoniques sont indiquées; il présente pour la première fois la comparaison si intéressante entre les racines sémitiques et les racines indoeuropéennes, qu'il devait développer plus tard dans le premier de ses Mémoires lus à l'Académie de Berlin, et qu'il a peut-être trop condensée dans un des paragraphes de sa Grammaire comparée; il donne déjà de l'augment, qu'il identifie avec l'a privatif, l'explication qu'il reproduira dans son grand ouvrage 1.

Revenu en Allemagne, M. Bopp fut proposé par le gouvernement bavarois comme professeur à l'université de Würzbourg; mais l'université refusa de créer une chaire nouvelle pour des études qu'elle jugeait peu utiles. Il passa alors un hiver à Göttingue, où il fut en relation avec Otfried Müller. En 1821, sur la recommandation de Guillaume de Humboldt, devenu ministre, il fut appelé comme professeur des langues orientales à l'université de Berlin. Il se partagea dès lors entre son enseignement et ses écrits, qui se sont succédé sans interruption jusqu'à ce jour.

De 1824 à 1833, il inséra dans le Recueil de l'Académie de Berlin six mémoires, moins remarquables par leur étendue que par leur importance; ils contiennent en germe sa *Grammaire comparée*. Nous ne voulons pas les analyser ici². Mais il est intéressant d'observer comment

^{&#}x27; Grammaire comparée, \$ 537-541.

² Ils ont pour titre collectif : Analyse comparative du sanscrit et des langues congénères. En voici la liste :

^{1824.} Des racines et des pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne. (Voir la, recension d'Eugène Burnouf dans le *Journal aniatique*, t. VI.)

peu à peu, à mesure que des sujets d'information nouveaux se présentent devant lui, l'auteur élargit le cercle de ses recherches.

Aux langues qui lui avaient servi pour ses premières comparaisons, il ajoute d'abord le slave 1, ensuite le lithuanien². Ce fut pour lui un surcroît de richesse et une mine pleine d'agréables surprises, car ces langues, trèsriches en formes grammaticales, se sont mieux conservées, à quelques égards, que le reste de la famille. Se référant à ces points de rencontre, M. Bopp regarde les peuples letto-slaves comme les derniers venus en Europe, et il admet qu'une parenté plus intime relie leurs idiomes au zend et au sanscrit. Nous devons dire qu'il a été contredit sur ce sujet par un philologue particulièrement versé dans l'étude du slave et du lithuanien. M. Schleicher conteste le lien spécial de parenté qu'on voudrait établir entre les deux langues asiatiques et les langues letto-slaves, et c'est de la famille germanique qu'il rapproche ces derniers idiomes. -

La découverte du zend ouvrit une autre carrière à l'activité de M. Bopp. Ce fut, comme il le dit, un des

١.

^{1825.} Du pronom réfléchi.

^{1826.} Du pronom démonstratif et de l'origine des signes casuels.

^{1829.} De quelques thèmes démonstratifs et de leur rapport avec diverses prépositions et conjonctions.

^{1831.} De l'influence des pronoms sur la formation des mots.

^{1833.} Des noms de nombre en sanscrit, en grec, en latin, en lithuanien et en ancien slave. — Des noms de nombre en zend.

⁽Tous ces mémoires ont paru en brochures à part.)

¹ Grace aux travaux de Dobrowsky, de Kopitar, de Schaffarik.

² Avec l'aide des grammaires de Ruhig et de Mielcke.

triomphes de la science nouvelle, car le zend, dont le sens était perdu, fut déchiffré en partie par une application de la méthode comparative. Jusque-là, M. Bopp s'était servi du persan moderne pour ses rapprochements; mais le persan, qui est au zend ce que le français est au latin, ne présente qu'anomalies et obscurités sans le secours de l'idiome dont il est sorti. Il est vrai que Paulin de Saint-Barthélemy, faisant preuve d'un véritable sens philologique, avait déjà reconnu, à travers la transcription défectueuse d'Anquetil-Duperron, un certain nombre de mots communs au zend, au sanscrit, à l'allemand et aux langues classiques. Mais les doutes injustes qui pesaient sur l'authenticité de la langue de l'Avesta empêchèrent d'abord M. Bopp d'entrer dans la même voie. Ce fut Rask qui, le premier, par des raisons toutes grammaticales, leva les scrupules. Eugène Burnouf commença bientôt après le déchissrement qui sut un de ses plus grands titres de gloire. En faisant lithographier un manuscrit du Vendidad-Sadé, il permit à M. Bopp de prendre sa part d'un travail qui s'accommodait si bien au tour de son esprit. Il s'engagea entre les deux savants une lutte courtoise de pénétration et de savoir : l'estime qu'ils faisaient l'un de l'autre est marquée dans les comptes rendus qu'ils ont réciproquement donnés de leurs découvertes 1.

Nous arrivons à un travail qui marque une direction nouvelle dans les recherches de M. Bopp. Dans ses premiers ouvrages, il s'était surtout occupé de l'analyse des

¹ Annales de critique scientifique, 1831. — Journal des Savants, 1833.

formes grammaticales. Il sut conduit sur un autre terrain, non moins fécond en enseignements, par la Grammaire allemande de Grimm. Si M. Bopp a frayé la route en tout ce qui touche à l'explication des flexions, Jaçob Grimm est le vrai créateur des études relatives aux modifications des sons. Cette histoire des voyelles et des consonnes, qui ne peut sembler inutile ou aride qu'à ceux qui sont toujours restés étrangers à l'examen méthodique des langues, venait de trouver dans l'illustre germaniste le plus délicat et le plus séduisant des narrateurs. Il avait montré, par la loi de substitution des consonnes allemandes, combien est important le rôle des lois phoniques dans la formation et dans la métamorphose des idiomes 1. Allant plus loin encore, il avait analysé la partie la plus subtile du langage, savoir les voyelies, et ramené à des séries uniformes, qu'il compare lui-même à l'échelle des couleurs, les variations dont chaque voyelle allemande est susceptible. Mais ici il se trouva, sur un point capital, en désaccord avec M. Bopp. Se n'est pas le lieu d'exposer la théorie de Grimm sur l'apophonie (ablaut) 2: il nous suffira de dire que, non content d'attribuer à ces modifications de la voyelle une valeur significative, il y voyait une manifestation immédiate et inexplicable de la faculté du langage. M. Bopp combattit cette hypothèse comme il avait combattu la théorie de Frédéric Schlegel sur l'origine des flexions. Il s'attacha à montrer, par la comparaison des autres idiomes indo-européens, que l'apophonie, telle qu'elle existe dans

¹ Cf. Grammaire comparée, \$ 87, 1.

² Il s'agit de ce changement de voyelle qu'on observe dans les verbes comme ich singe, ich sang, gesungen; I sing, I sang, sung.

les langues germaniques, n'a rien de primitif, que les modifications de la voyelle n'entraînaient, à l'origine, aucun changement dans le sens, et que ces variations du son étaient dues à des lois d'équilibre et à l'insluence de l'accent tonique. Une fois attiré vers ce nouveau genre de recherches, M. Bopp continua ses découvertes; il sit connaître l'origine des voyelles indiennes ri et li, montra la présence du gouna et du vriddhi dans les langues de l'Europe, distingua dans la conjugaison les désinences pesantes et légères, dans la déclinaison les cas forts et les cas faibles, et établit ces lois qu'il a ingénieusement appelées lois de gravité des voyelles.

Après vingt ans de travaux préparatoires, le moment parut enfin venu à M. Bopp d'élever le monument auquel son nom restera désormais attaché. Il commença en 1833 la publication de sa *Grammaire comparée*². L'impression produite par cet ouvrage fut grande: tous les esprits sérieux furent frappés du développement des recherches, de la simplicité des vues principales, de la nouveauté et de

M. Bopp n'a pas donné dans sa Grammaire comparée une exposition d'ensemble sur ce sujet. Il explique les diverses variétés de l'apophonie à mesure qu'elles se présentent. Voir les SS 7 et suiv., 26 et suiv., 489 et suiv., 506, 589 et suiv., 602 et suiv. La polémique contre Grimm se trouve dans deux articles insérés, en 1827, dans les Annales de critique scientifique. Ils sont reproduits dans le volume intitulé Vocalisme (Berlin, 1836), où ils sont suivis d'un autre article publié, en 1835, dans le même recueil, sur le Dictionnaire de Graff.

³ Grammaire comparée du sanscrit, du zend, du latin, du lithuanien, du gothique et de l'allemand, in-4°. L'ouvrage parut en six livraisons, de 1833 à 1849.

l'importance des résultats. Eugène Burnouf, qui rendit compte du premier fascicule dans le Journal des Savants, dit que ce livre resterait, « sous la forme que lui avait donnée l'auteur, comme l'ouvrage qui renferme la solution la plus complète du problème que soulève l'étude comparée des nombreux idiomes appartenant à la famille indo-germanique¹. » Une traduction anglaise, due à M. Eastwick, parut sous les auspices de l'illustre Wilson².

Les ouvrages de linguistique qui commencèrent dans le même temps à se multiplier en Allemagne, firent encore ressortir l'importance du livre de M. Bopp, qu'ils complétaient ou qu'ils continuaient par certains côtés. Il faut au moins nommer ici M. Pott³, le savant étymologiste, et M. Benfey⁴, qui poussa de front les études de grammaire comparée et les études sanscrites. Pendant que se publiait la Grammaire comparée, paraissait aussi le grand ouvrage où Guillaume de Humboldt montrait, avec une finesse et une profondeur singulières, quels enseignements on pouvait tirer, pour l'analyse de l'esprit humain, de l'examen historique et comparatif des langues ⁵. Le mouvement phi-

Journal des Savants, 1833, p. 413.

² Londres. 3 volumes, 1845-53. Cette traduction est arrivée à sa troisième édition.

³ La première édition des Recherches étymologiques de M. Pott est de 1833. La seconde édition, encore inachevée (1859-61), a subi un remaniement complet, qui en a fait un livre nouveau.

Les principaux ouvrages de M. Bensey sont le Lexique des racines grecques (1839), l'édition du Sâma-véda (1848), la Grammaire sanscrite (1852), l'édition du Pantchatantra (1859). Depuis 1862, M. Bensey dirige une revue de philologie, intitulée: Orient et Occident.

⁵ De la langue kawie, 1836-39, 3 volumes in-4°. — L'introduction

lologique, qui depuis ne s'est plus ralenti, se manifestait avec éclat: parmi cette variété de travaux, le livre de M. Bopp était comme l'ouvrage central, auquel la plupart de ces écrits se référaient ou qu'ils supposaient implicitement. Essayons donc de nous en rendre compte et de dégager, à travers la multiplicité des faits et des observations de détail, les principes qui y sont contenus.

V.

La vue fondamentale de la philologie comparative, c'est que les langues ont un développement continu dont il faut renouer la chaîne pour comprendre les faits qu'on rencontre à un moment donné de leur histoire. L'erreur de l'ancienne méthode grammaticale est de croire qu'un idiome forme un tout achevé en soi, qui s'explique de lui-même. Cette hypothèse, qui est sous-entendue dans les spéculations des Indous aussi bien que dans celles des Grecs et des Romains, a faussé la grammaire depuis son origine jusqu'à nos jours. Mais s'il est vrai que nos langues modernes sont un héritage que nous tenons de nos ancêtres, si, pour nous rendre compte, en français ou en italien, du mot le plus usuel et de la forme la plus simple, il faut remonter jusqu'au latin, si le grec d'aujourd'hui est incompréhensible sans la lumière du grec ancien, le même principe conserve toute sa force pour les idiomes de l'antiquité, et la structure du grec et du latin restera pour nous une énigme aussi longtemps que nous voudrons l'expliquer

forme une œuvre à part : De la différence de structure des langues et de son influence sur le développement intellectuel du genre humain.

par les seules informations qu'ils nous fournissent. Comment comprendrons-nous pourquoi l'italien dirigere sait au participe diretto, ou pourquoi le français venir fait au présent singulier je viens et au pluriel nous venons, sans le secours de la conjugaison latine et sans la connaissance des lois phoniques qui ont présidé à la décomposition du latin? Mais sommes-nous plus en état de dire sans sortir du grec pourquoi βάλλω fait à l'aoriste ἔβαλον, ou pourquoi eiul fait nv à l'imparfait? Il serait impossible, sans l'aide de la langue mère, d'indiquer d'une façon satisfaisante le lien de parenté qui unit le substantif français jour à la syllabe di renfermée dans lundi, mardi; mais l'affinité du grec Zeús avec son génitif Diós est-elle plus apparente? Le grec et le latin, pas plus que le français ou l'italien, ne sauraient rendre compte des formes grammaticales qu'ils emploient, et, dans le plus grand nombre des cas, ils ne donnent pas la clef de leur vocabulaire. Ce serait une étrange illusion de croire qu'un idiome entre dans l'existence en même temps qu'un certain groupe d'hommes commence à former un peuple à part. Quand Romulus assembla ses bergers sur le mont Aventin, les mots, l'organisme grammatical qui devaient composer le langage de ses descendants, étaient créés depuis des siècles. Pour découvrir les origines d'une langue, il ne suffit donc pas d'interroger les documents qui nous l'ont conservée, quelque anciens qu'ils puissent être. La question première, celle de la formation, resterait impénétrable, si la philologie comparative ne fournissait d'autres moyens d'investigation et d'analyse.

La grande expérience tentée par M. Bopp a prouvé

qu'en réunissant en un faisceau tous les idiomes de même famille, on peut les compléter l'un par l'autre et expliquer la plupart des faits que les grammaires spéciales enregistrent sans les comprendre. Il est inutile de donner ici des exemples : le livre de M. Bopp en est rempli de la première à la dernière page. Il nous montre, à travers la diversité apparente de tant d'idiomes, le développement d'un vocabulaire et d'une grammaire uniques. Ce n'est pas que chaque langue ne porte en soi un principe de rénovation qui lui permet de modifier le type héréditaire et de substituer en quelque sorte des organes nouveaux aux mots usés et aux formes grammaticales hors de service. Mais si les langues ont été justement comparées à des monuments dont on renouvelle constamment les parties vieillies, il faut ajouter que les matériaux qui servent à réparer les brèches sont tirés de l'édifice lui-même. Le verbe français a perdu les formes personnelles du passif, mais il les remplace à l'aide d'un verbe auxiliaire et d'un participe qui sont aussi anciens que le reste de la langue française. De même, en latin, le passif n'a plus de seconde personne du pluriel; mais la forme en mini qui en tient lieu (amamini, monemini) est un participe moyen dont les formes grecques, comme Φιλούμενοι, τιμώμενοι, attestent l'antiquité 1.

Chaque mot, chaque flexion nous ramène par une filiation directe jusqu'aux temps les plus reculés de la langue: mais la philologie va encore plus avant et montre de quelle nature sont les éléments qui ont servi à com-

¹ Grammaire comparée, \$ 478.

poser le langage. Elle constate que les idiomes indo-européens se réduisent, en dernière analyse, à deux sortes de racines: les unes, appelées racines verbales, qui expriment une action ou une manière d'être; les autres, nommées racines pronominales, qui désignent les personnes, non d'une saçon abstraite, mais avec l'idée accessoire de situation dans l'espace. C'est par la combinaison des six ou sept cents racines verbales avec un petit nombre de racines pronominales que s'est formé ce mécanisme merveilleux, qui frappe d'admiration celui qui l'examine pour la première sois, comme il confond d'étonnement celui qui en mesure la portée indéfinie après en avoir scruté les modestes commencements. L'instinct humain, avec les moyens les plus simples, a créé un instrument qui suffit depuis des siècles à tous les besoins de la pensée. La Grammaire comparée de M. Bopp est l'histoire de la mise en œuvre des éléments primitifs qui ont servi à former la plus riche comme la plus parfaite des familles de langues.

Cependant le livre de M. Bopp n'est pas resté à l'abri de la critique. Nous avons essayé d'en exposer l'idée mère et d'en faire voir les mérites : nous croyons qu'il est aussi de notre devoir d'indiquer les principaux reproches qu'on a pu adresser à l'auteur 1.

Une lacune qui a été signalée quelquesois, c'est l'absence de la syntaxe, c'est-à-dire de cette partie de la grammaire qui est traitée d'habitude avec le plus de dé-

¹ Il serait impossible d'entrer dans les critiques de détail : un travail aussi étendu sur des matières aussi variées et aussi neuves devait nécessairement renfermer des points contestables.

veloppement. Il est naturel que les règles de construction tiennent une large place dans les livres qui enseignent à parler ou à écrire une langue; mais le dessein de M. Bopp est tout autre. Il ne veut pas nous apprendre le maniement pratique des idiomes dont il nous retrace les origines, les affinités et les changements. Il en écrit l'histoire, ou plutôt il a choisi dans cette histoire, trop étendue et trop compliquée pour les forces d'un seul homme, la phonétique et la théorie des formes. La tâche, ainsi réduite, était encore assez grande pour satisfaire l'ambition et pour suffire au travail d'une vie entière.

Mais la lacune qu'on a remarquée s'explique encore par une autre raison. La syntaxe d'une langue consiste dans l'emploi qu'elle fait de ses formes grammaticales; pour rapprocher, à cet égard, plusieurs idiomes entre eux, et pour tirer de ces rapprochements des conclusions històriques, il faut d'abord établir, d'une façon incontestable, quelles sont les formes grammaticales qui, par leur origine, se correspondent. Avant de comparer le rôle du datif grec à celui du datif latin, il est nécessaire de savoir si la comparaison porte sur deux formes congénères la tâche la plus pressante de la philologie indoeuropéenne était donc l'étude des flexions. Entreprise trop tôt, la syntaxe comparative aurait manqué de principes solides, sans avoir, comme les syntaxes spéciales, l'utilité pratique pour excuse 2.

¹ Voyez Grammaire comparée, \$ 177.

^{&#}x27;Un premier essai de syntaxe comparative a été tenté par M. Albert Hæser, dans son traité: De l'insinitif, particulièrement en sanscrit. Berlin, 1840. On trouvera deux articles de M. Schweizer, sur l'emploi de l'ablatif

Dans un ordre d'idées tout différent, on a sait une autre objection à M. Bopp. On lui a reproché d'attribuer au sanscrit une importance excessive, et de ramener trop souvent le reste de la famille au modèle de la langue de l'Inde. Il ne faudrait pas s'étonner si la philologie comparée, créée par des indianistes, avait d'abord traité avec prédilection l'idiome qui jetait tant de lumière sur ses frères. Mais il faut ajouter que M. Bopp, parmi ses contemporains et ses émules, est celui qui a le moins cédé à cette préférence; mieux que personne et dès ses premiers ouvrages1, il a fait voir le parti qu'on doit tirer du grec et du latin, et même de l'allemand et du slave, pour corriger et pour compléter le sanscrit, que des lois phoniques d'une extrême rigueur, ou une prononciation vicieuse ont parsois mutilé ou altéré. En isolant et en prenant à la lettre certaines phrases de M. Bopp, on pourra faire croire qu'il regarde le mot sanscrit comme le prototype des mots congénères; mais toutes les sciences comparatives se servent d'abréviations convenues, que le lecteur n'a pas de peine à interpréter. Le sanscrit étant

et de l'instrumental, dans le Journal pour la science du langage, de M. Hœfer. Mais le plus grand nombre de remarques sur la syntaxe comparative se trouve dans le livre de M. Adolphe Regnier: Études sur l'idiome des Védas et les origines de la langue sanscrite, Paris, 1855.

"Je ne crois pas, dit M. Bopp dans les Annales de littérature orientale (1820), qu'il faille considérer comme issus du sanscrit le grec, le latin et les autres langues de l'Europe... Je suis plutôt porté à regarder tous ces idiomes sans exception comme les modifications graduelles d'une seule et même langue primitive. Le sanscrit s'en est tenu plus près que les dialectes congénères... Mais il y a des exemples de formes grammaticales perdues en sanscrit qui se sont conservées en grec et en latin."

l'idiome dont nous avons gardé les monuments les plus anciens et dont les formes grammaticales sont d'ordinaire les plus intactes, il est naturel qu'il serve de point de départ aux recherches; parmi ces sœurs inégales en âge et en beauté, le chœur est mené par l'aînée et la plus belle. On ne veut pas nier d'ailleurs qu'il est quelquefois arrivé à M. Bopp de mettre, d'une façon un peu imprévue et sans intermédiaires suffisants, le sanscrit en présence d'un idiome qui n'y touche que de loin. Mais cette critique doit moins s'adresser à la *Grammaire comparée* qu'aux mémoires spéciaux dont nous parlerons tout à l'heure.

Un reproche qu'on ferait peut-être avec plus de raison à M. Bopp, c'est de trop laisser ignorer à ses lecteurs combien les recherches de linguistique sont redevables aux grammairiens de l'Inde. S'il faut louer l'illustre savant d'avoir réservé à leur égard tous les droits de la critique européenne, on peut regretter qu'il ait quelquesois relevé leurs erreurs, tandis que les hommages qu'il leur rend sont muets. Ce ne sut pas un médiocre avantage de trouver une langue toute préparée d'avance pour l'étude grammaticale, par ceux mêmes qui la maniaient, et de n'avoir qu'à appliquer aux idiomes de l'Occident des procédés d'analyse que la science européenne, depuis plus de deux mille ans, n'avait pas su trouver. Le classement méthodique des lettres d'après les organes de l'appareil vocal, l'observation du gouna et du vriddhi, les listes de sustixes, la distinction de la racine et du thème, ce sont là, parmi beaucoup d'autres idées neuves et justes, des découvertes qui ont passé de plain pied de la grammaire indienne dans la grammaire comparative; mais ce que, par-dessus tout,

nous devons aux écoles de l'Inde, c'est l'idée d'une grammaire expérimentale, nullement subordonnée à la rhétorique ni à la philosophie, et s'attachant à la forme avant de s'occuper de la fonction des mots. Si à une clairvoyance admirable il se mêle beaucoup de subtilité, si nous avons employé, pour un usage qu'on ne soupçonnait pas, des procédés qui avaient été inventés dans un dessein tout dissérent, il n'en est pas moins juste de reconnaître que le progrès accompli, depuis cinquante ans, par les études grammaticales est dû, en grande partie, à la connaissance de la méthode indienne. Comme tous les novateurs, M. Bopp a été plus frappé des défauts que des mérites d'un système qu'il a perfectionné en le simplifiant. Il faut ajouter que M. Bopp a d'abord appris à connaître les grammairiens indiens, non dans leurs livres originaux, mais par les traductions des Carey, des Wilkins, où ils gardaient leur air étrange et leur subtilité en perdant leur brièveté et leur précision.

Il nous reste, avant de quitter le grand travail de M. Bopp, à faire quelques remarques sur la composition et sur le style de cet ouvrage. La Grammaire comparée est un livre d'étude savante; quoique le langage de l'auteur soit d'une parfaite clarté, on ne saurait le lire sans une attention soutenue. Chaque mot a besoin d'être pesé sous peine d'erreur. Supposant son lecteur non-seulement attentif, mais bien préparé, M. Bopp distribue ses développements d'une façon un peu inégale : il passe vite sur les principes généraux et il insiste sur les particularités; il dit en quelques mots qu'il adopte l'opinion d'un auteur et il s'étend sur les faits qui la limitent ou la rectifient.

Les grandes lois ne ressortent peut-être pas toujours assez au milieu des observations secondaires, et le ton uni dont M. Bopp expose ses plus belles trouvailles sait qu'on n'en aperçoit pas du premier coup toute l'importance. Le passage continuel d'un idiome à un autre est un procédé d'exposition excellent, parce qu'il nous montre comment l'auteur a poussé ses recherches et comment il a fait ses découvertes; mais il exige chez le lecteur de la suite et de la réflexion. C'est la plume à la main, en s'entourant autant qu'il est possible des livres cités par M. Bopp, qu'il saut étudier la Grammaire comparée. Outre l'instruction, on y trouvera alors un très-sérieux attrait, en découvrant la raison et l'origine des règles que tant de générations se sont transmises sans les comprendre, et en voyant peu à peu un jour nouveau éclairer et transformer des saits que nous croyions connaître depuis l'ensance.

VI.

Une fois la Grammaire comparée conduite à bonne fin, et en attendant le dernier remaniement qu'il devait lui donner, où M. Bopp allait-il tourner son zèle infatigable? Il restait encore quelques idiomes indo-européens qu'il avait laissés en dehors de ses rapprochements, soit que les moyens de les étudier lui eussent manqué, soit que les textes qui nous les ont conservés fussent trop récents ou trop courts. Il y consacra les mémoires que, de 1838 à 1854, il inséra dans le Recueil de l'Académie de Berlin. Mais ces essais, il faut le dire, se ressentent de l'insuffisance des documents sur lesquels ils s'appuient. N'ayant pas à sa

disposition des matériaux étendus, il est parfois obligé de recourir à des comparaisons lointaines et à des rapprochements aventurés. C'est ici que se découvrent les dangers d'une méthode qui, pour être employée avec sûreté, suppose la connaissance complète et approfondie des idiomes auxquels elle s'applique.

Un mémoire de M. Pictet sur les langues celtiques venait d'être couronné par l'Institut de France 1. M. Bopp, partant de cet écrit qui s'inspirait directement de sa méthode, et s'aidant, en outre, des livres de Mac Curtin et d'O' Reilly, essaya sur le rameau celtique l'étude qu'il avait faite sur les autres branches indo-européennes 2. Cependant le celtique occupe peu de place dans la seconde édition de la Grammaire comparée: l'auteur reconnut sans doute que les matériaux dont il disposait étaient trop rares et la lumière renvoyée sur le reste de la famille trop faible et trop incertaine. Il ne paraît pas avoir eu l'idée de dépouiller le grand ouvrage de M. Zeuss, qui, grâce à des moyens d'information dont avaient manqué ses prédécesseurs, a fondé enfin l'étude comparative des langues celtiques sur une base large et solide 3.

Un curieux problème de linguistique ramena M. Bopp vers l'extrême Orient. Dans son grand ouvrage sur la langue kawie, Guillaume de Humboldt avait exposé comment la

- 1 A. Pictet, De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit. Paris, 1837.
- ³ Des langues celtiques au point de vue de la grammaire comparative. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1838.
- ³ Zeuss, Grammatica celtica. Leipzig, 1853. M. Schleicher, dans son excellent Compendium de la Grammaire comparée des langues indo-européennes, s'est servi de cet ouvrage et a régulièrement rapproché les formes celtiques des formes congénères des autres idiomes.

civilisation brahmanique se répandit de l'Inde dans les îles de la Malaisie et de la Polynésie. M. Bopp cherche à rattacher au sanscrit un certain nombre de mots des langues malayo-polynésiennes 1. Mais, si nous en croyons les spécimens qu'il nous donne, le sanscrit souffrit de singulières déformations dans la bouche de ces peuples incultes. Tout l'organisme grammatical a disparu : le vocabulaire seul a subsisté. « Ces idiomes se sont dépouillés de leur ancien vêtement et en ont revêtu un autre, ou bien, comme dans les langues des îles de la mer du sud, ils se montrent à nous dans un état de nudité complète. » M. Bopp est le premier à nous avertir que des observations ainsi limitées à la partie la moins caractéristique d'un idiome, doivent être accueillies avec précaution.

Les mémoires subséquents sur le géorgien 2, sur le borussien 3 et sur l'albanais 4 se ressentent plus ou moins de cette même difficulté qui résulte de la jeunesse relative et de la maigreur des documents mis à contribution. On en pourrait dire à peu près autant pour l'arménien que l'au-

- De la parenté des langues malayo-polynésiennes avec les langues indoeuropéennes. Mémoires de l'Académie de Berlin. 1840.
- * Les Membres caucasiques de la famille des langues indo-européennes. 1846. — L'auteur, dans ce mémoire, traite surtout du géorgien, d'après une grammaire de G. Rosen.
- 'De la langue des Borussiens. Mémoires de l'Académie de Berlin. 1853.

 Le borussien ou ancien prussien est un dialecte de la famille lithuanienne, présentant certaines particularités qui ont disparu des autres dialectes. Il s'est éteint au xvn' siècle : le seul souvenir qui nous en reste est une traduction, d'ailleurs très-fautive, du petit catéchisme de Luther.
- 'De l'albanais et de ses affinités. Mémoires de l'Académie de Berlin. 1854. — L'auteur s'est surtout servi de l'ouvrage de Hahn. — Tous ces Mémoires ont paru aussi comme brochures à part.

teur, déjà engagé dans la publication de la seconde édition de la Grammaire comparée, y fit un peu tardivement entrer en ligne. L'origine iranienne de l'arménien paraît incontestable; mais la grammaire de cette langue a subi des modifications trop profondes, et son système phonique est encore trop peu connu pour que les rapprochements avec le zend et le sanscrit ne semblent pas quelquefois prématurés.

Tout en poussant de la sorte ses travaux de philologie comparative, M. Bopp ne négligeait aucun moyen de faciliter l'accès de la langue qui lui avait donné l'idée et la clef de ces recherches. Grammaires, vocabulaires, textes, traductions, il a tout mis en œuvre pour rendre l'étude du sanscrit plus simple et plus aisée 1. Sa Grammaire sans-

' Voici la liste des publications sanscrites de M. Bopp:

1. -- GRAMMAIRES.

- 1824-1827. Exposition détaillée du système de la langue sanscrite. Voir la recension d'Eugène Burnouf, dans le Journal asiatique, t. VI.
- 1829-1832. Grammatica critica linguæ sanscritæ.
- 1834. Grammaire critique de la langue sanscrite, sous une forme abrégée.
- 1845. 2° édition du même ouvrage. C'est à cette édition que se rapportent les renvois de la Grammaire comparée.
- 1861-1863. 3° édition du même ouvrage.

2. - TEXTES ET TRADUCTIONS.

- 1819. Nalus, carmen sanscritum (Londres). Texte et traduction latine.
- 1830. 2º édition du même ouvrage (Berlin).
- 1838. Nalas et Damayanti. (Traduction allemande.)
- 1824. Voyage d'Arjuna dans le ciel d'Indra, avec quelques épisodes du Mahabharata. (Texte et traduction allemande.)
- 1829. Le Déluge et trois autres épisodes du Mahâbhârata. (Texte et traduction allemande.)

3. — GLOSSAIRES.

- 1828-1830. Glossarium sanscritum.
- 1840-1847. Glossarium sanscritum in quo omnes radices et vocabula usitatissima ex-

crite a subi autant et plus de remaniements encore que la Grammaire comparée: après deux premiers essais, il la condensa en un petit volume qui est un modèle de saine critique et d'exposition lumineuse. Le succès de ce livre est attesté par trois éditions que distinguent l'une de l'autre de constantes améliorations. Pour ses publications de textes, il choisit, avec un bon goût parsait, les épisodes les plus intéressants et, en même temps, les plus faciles des deux principaux poëmes épiques de l'Inde. C'est à M. Bopp que nous devons le texte et la première traduction exacte de l'histoire de Nala, devenue justement populaire en Allemagne. Nous lui devons aussi cette délicieuse idylle de Savitrî, l'un des morceaux les plus touchants qu'il y ait dans la littérature d'aucun peuple. Le Glossaire sanscrit de M. Bopp, qui contient de nombreux rapprochements lexicologiques, est également arrivé aujourd'hui à sa troisième édition. Il complète cette série de travaux que recommandent l'unité de vues, une grande clarté et l'éloignement pour l'érudition inutile.

Un mémoire de M. Bœhtlingk sur l'accentuation en sanscrit fournit à M. Bopp l'occasion de porter ses recherches sur un point encore inexploré de la philologie comparative. Il rapprocha de l'accent indien le système de l'accentuation grecque, et montra avec quelle merveilleuse fidélité certaines particularités de l'intonation se sont conservées dans la déclinaison et dans la conjugaison de l'une et l'autre langue. Il borna d'ailleurs ses observations

plicantur et cum vocabulis græcis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavonicis, celticis comparantur.

Une troisième édition est sous presse.

au sanscrit et au grec, les analogies faisant défaut ou les renseignements étant trop rares pour les autres idiomes de la famille. L'histoire complète de l'accent tonique dans les langues indo-européennes demeure encore à l'heure qu'il est une tâche réservée pour l'avenir.

Cependant M. Bopp amassait de nouveaux et amples matériaux pour la seconde édition de sa Grammaire comparée. Les différentes branches de la philologie indo-européenne avaient grandi rapidement dans l'intervalle qui sépare les deux éditions, grâce surtout aux progrès de l'épigraphie grecque et latine et à la publication des textes védiques. Les travaux de M. Ahrens avaient montré combien la science pouvait encore récolter dans le champ des idiomes classiques, en ne se bornant pas aux formes de la langue littéraire, mais en dépouillant les dialectes et en interrogeant les inscriptions, ces fidèles témoins des variations de la langue hellénique. Depuis les premiers livres de M. Ahrens, le grand recueil de M. Bæckh n'avait pas cessé de s'accroître et de fournir à la grammaire comparative un riche butin qui est loin encore d'être épuisé². Des publications analogues se faisaient pour les

¹ Système comparatif d'accentuation (Berlin, 1854). — Les vues de M. Bopp sur l'accent ont été soumises à une critique savante par MM. H. Weil et L. Benlœw, dans leur ouvrage intitulé: Théorie générale de l'accentuation latine. Paris, 1855.

Les beaux travaux de M. G. Curtius sur la langue grecque nous montrent la méthode comparative s'aidant de tous les secours que lui four-nissent l'épigraphie et la connaissance des dialectes. Parmi les ouvrages de ce savant, dont le tact et la réserve seront particulièrement appréciés du public français, il faut citer surtout le suivant : Principes de l'étymologie

inscriptions de l'Italie; nous avons déjà dit combien les travaux de M. Corssen, qui avaient été précédés des recherches de MM. Mommsen, Aufrecht et Kirchhoff, ont jeté de jour sur la structure de l'ancien latin 1. L'histoire de la langue allemande et de ses nombreux dialectes, commencée avec tant de succès par les frères Grimm, avait donné naissance à une quantité de publications, qu'il serait impossible d'énumérer ici. En même temps, MM. Schleicher et Miklosich soumettaient les dialectes lithuaniens et slaves à une étude rigoureuse et approfondie 2.

De tous côtés on se partageait, pour en décrire les particularités, le vaste empire embrassé par M. Bopp. Les idiomes asiatiques n'étaient pas oubliés dans cette grande enquête. La langue des Védas, plus archaïque, plus riche en formes grammaticales, plus voisine du grec et du latin que le sanscrit de l'épopée, était mieux connue de jour en jour, et M. Bopp avait la satisfaction de voir réellement

grecque (Leipzig, 1858-62). Une seconde édition de cet ouvrage vient de paraître. M. G. Curtius a également publié une Grammaire grecque à l'usage des classes (7° édition, Prague, 1866), où il fait entrer, dans une juste mesure, les faits constatés par la nouvelle méthode. A cette grammaire est joint un volume d'Éclaircissements (Prague, 1863).

¹ Mommsen. Études osques (Berlin, 1845-46). — Les Dialectes de l'Italie méridionale (Leipzig, 1850).

Aufrecht et Kirchhoff. Les Monuments de la langue ombrienne (Berlin, 1849-51).

Corssen. Prononciation, vocalisme et accentuation de la langue latine (Leipzig, 1858-59). — Études critiques sur la théorie des formes en latin (Leipzig, 1863).

² Schleicher. Grammaire lithuanienne (Prague, 1856). Miklosich. Grammaire comparée des langues slaves (Vienne, 1852-56). conservées dans ces antiques documents des formes qu'il avait autrefois restituées par conjecture, en s'appuyant sur le zend ou sur les langues classiques 1. L'explication des livres sacrés des Parses, laissée malheureusement interrompue par Eugène Burnouf, avait trouvé dans M. Spiegel un infatigable continuateur, pendant que l'ancien perse, c'est-à-dire le dialecte des inscriptions, s'enrichissait par la découverte inespérée du monument de Bisoutoun.

Une si grande abondance de matériaux devait donner la plus vive activité aux travaux de grammaire comparée. Depuis 1852, un excellent recueil, devenu bientôt trop étroit, servait d'organe à ces études et inaugurait l'ère des recherches de détail². On y trouve, sur les sujets les

- La première connaissance de la langue védique est due à Fr. Rosen, qui publia en 1838 le premier livre du Rik. Les quatre Védas sont entièrement édités aujourd'hui. On a publié également les plus anciens livres grammaticaux des Indous, et M. Bopp a encore pu mettre à profit, pour la seconde édition de sa Grammaire comparée, les belles et pénétrantes études de M. Adolphe Regnier sur le Prâtiçâkhya du Rig-véda (Études sur la grammaire védique; Paris, 1857-59). Il a aussi eu entre les mains les premiers volumes du grand Dictionnaire sanscrit, encore inachevé, publié par l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, sous la direction de MM. Bæhtlingk et Roth (1852-66).
- Nous voulons parler de la Revue de philologie comparée dirigée d'abord par MM. Aufrecht et Kuhn, puis par M. Kuhn seul (Berlin, 1852-1865, 14 volumes). Depuis 1856, il se publie, en outre, un recueil dirigé par MM. Kuhn et Schleicher, qui s'occupe plus spécialement des langues celtiques et slaves. Avant ces deux journaux, M. Hæfer avait fait paraître le Journal pour la science du langage (Berlin, 1845-1853). Nous avons déjà cité le journal de M. Benfey, Orient et Occident (Gættingue, 1862-65). Il y faut encore joindre celui de MM. Lazarus et Steinthal, la Revue pour la psychologie des nations et la science du langage, qui cherche à mettre en lumière le côté philosophique de l'étude des langues (Berlin, 1860-65).

plus divers, mais surtout sur la phonétique, des travaux souvent cités par M. Bopp dans le cours de sa deuxième édition, et signés des noms de MM. Pott, Benfey, Ahrens, Kuhn, Max Müller, Aufrecht, A. Weber, G. Curtius, Corssen, Schleicher, Leo Meyer¹.

Entouré de ces secours, mais consultant par-dessus tout ses propres observations, M. Bopp commença en 1857 la publication de la seconde édition de sa Grammaire comparée. Elle porte à chaque page la marque du continuel travail d'amendement et de correction que M. Bopp n'a jamais cessé de faire subir à ses idées. Elle contient peu de paragraphes qui n'aient été remaniés ou augmentés?. En même temps, il y fit entrer la substance de ses plus récents écrits, en sorte qu'on peut regarder cet ouvrage comme le idernier mot de l'auteur et comme le résumé de ses travaux.

En parcourant la liste des publications de M. Bopp, qui toutes concourent au même but, on ne peut s'empêcher d'admirer la persévérance et l'unité de ses efforts. Il a passé sa vie entière à confirmer et à développer les principes qu'il avait posés dans son premier livre : poursuivant sans relâche les mêmes études, il s'est attaché

¹ M. Schleicher a publié, en 1861. un Compendium de la grammaire comparée des langues indo-européennes, qui se recommande par l'excellente disposition des matières, par la précision des idées et la nouveauté d'une partie des observations. De son côté, M. Leo Meyer fait paraître une Grammaire comparée du grec et du latin, que distinguent l'abondance des exemples et la hardiesse souvent heureuse des rapprochements.

^{*} De là les nombreux sous-chiffres, l'auteur, avec raison, n'ayant pas voulu changer les numéros de ses paragraphes.

pendant cinquante ans à en étendre la portée, à en multiplier les applications et à en assurer les progrès dans l'avenir. Aussi son nom restera-t-il inséparable d'une science dont il est, en un sens, le plus parfait représentant : sa récompense a été de la voir grandir sous ses yeux. Peu de recherches ont pris un accroissement aussi rapide : créée il y a un demi-siècle, la philologie comparative est enseignée aujourd'hui dans tous les pays de l'Europe; elle a ses chaires, ses livres, ses journaux, ses sociétés spéciales; elle a introduit des idées nouvelles sur l'origine et le développement des idiomes, modifié profondément l'ethnographie et l'histoire, transformé les études mythologiques et éclairé d'un jour inattendu le passé de l'humanité. L'auteur de ce grand mouvement scientifique est un homme modeste jusqu'à la timidité, ne parlant jamais de ses découvertes les plus importantes, mais aimant à citer quelque fait de détail, et laissant voir alors par moments, aux saillies discrètes d'un enjouement candide, la joie intime que lui causent ses travaux.

Il nous reste à dire quelques mots de la présente traduction 1. Nous avons scrupuleusement respecté le texte d'un livre qui est devenu classique et dont même les points contestables ont besoin d'être conservés, car ils appartiennent à l'histoire de la science, et une quantité d'autres écrits s'y réfèrent. Un examen attentif nous a d'ailleurs

Dès 1858, M. Adolphe Regnier, sentant la nécessité d'une traduction française de la *Grammaire comparée*, avait entamé à ce sujet avec M. Bopp des négociations, qui, pour des raisons étrangères à leur volonté, ne purent alors aboutir.

montré que toutes les parties de la Grammaire comparée se tiennent d'une façon étroite : la suite de l'ouvrage révèle l'importance de telle observation dont on ne voit pas, au premier coup d'œil, la valeur ou l'opportunité. Les modifications que je me suis permises sont tout extérieures: elles ont pour objet de rendre le livre d'un usage plus commode et plus facile. Après mûre délibération, je me suis abstenu de donner des notes critiques au bas des pages1. Outre qu'il eût sallu, pour répartir ces notes d'une façon égale sur toutes lès parties de la Grammaire comparée, un savoir non moins étendu que celui de l'auteur, il eût été impossible de condenser d'une façon intelligible, dans des remarques nécessairement peu développées, des observations qui, pour être utiles, ont besoin d'être accompagnées de leurs preuves. Peut-être essayerai-je plus tard, si nul autre n'entreprend cette tâche, de donner un commentaire critique sur quelques parties de la Grammaire comparée de M. Bopp.

Les précieux encouragements qui m'ont soutenu dans mon travail me faisaient un devoir de n'y épargner aucune peine. Mes premiers remerciements sont dus au Comité des souscriptions aux publications littéraires, qui a rendu possible cette édition française, en la proposant au patronage de Son Exc. M. le comte Walewski, ministre

Le petit nombre de notules que j'ai ajoutées n'a d'autre objet que de fournir au lecteur quelques éclaircissements relatifs à la composition ou au texte du livre de M. Bopp. J'ai traduit en français le titre des ouvrages en langue étrangère cités par l'auteur, ne voulant pas augmenter la complication d'une lecture que les rapprochements d'idiome à idiome rendent déjà assez peu aisée. Un index bibliographique sera joint aux tables alphabétiques qui termineront le dernier volume.

d'État. Je suis heureux de nommer ensuite M. Bopp, qui, malgré l'affaiblissement de sa vue, a demandé à relire les épreuves, et m'a fourni, avec ses corrections, quelques additions utiles. J'ai trouvé, pour la révision des épreuves, un autre collaborateur dans M. Baudry, bien connu par ses études de linguistique et de mythologie. L'exécution typographique, confiée par M. Hachette à l'Imprimerie impériale, est digne de ce grand établissement. J'ai réservé pour la fin mes remerciements à M. Adolphe Regnier, qui m'a bien voulu aider de sa haute expérience, et à mon ancien maître, M. Egger¹, qui a prêté à ce travail, commencé sur son conseil, l'attention affectueuse et le concours efficace que trouvent auprès de lui toutes les entreprises utiles aux lettres.

Épinal, le 1^{er} novembre 1865.

MICHEL BRÉAL.

Le premier enseignement régulier de la grammaire comparée est dû dans notre pays, à M. Egger, qui introduisit la méthode comparative dans les leçons professées par lui à l'École normale supérieure, de 1839 à 1861. Une partie de cet enseignement se trouve résumée dans les Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques. Paris, 1865, 6° édition.



GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.



PRÉFACE

DE

LA PREMIÈRE ÉDITION.

Je me propose de donner dans cet ouvrage une description de l'organisme des différentes langues qui sont nommées sur le titre, de comparer entre eux les faits de même nature, d'étudier les lois physiques et mécaniques qui régissent ces idiomes, et de rechercher l'origine des formes qui expriment les rapports grammaticaux. Il n'y a que le mystère des racines ou, en d'autres termes, la cause pour laquelle telle conception primitive est marquée par tel son et non par tel autre, que nous nous abstiendrons de pénétrer; nous n'examinerons point, par exemple, pourquoi la racine I signifie «aller » et non «s'arrêter », et pourquoi le groupe phonique STHA ou STA veut dire «s'arrêter » et

Nous donnons, d'après une communication écrite de l'auteur, l'explication des mots physique, mécanique et dynamique: «Par lois mécaniques, j'entends principale«ment les lois de la pesanteur (\$\$ 6, 7, 8), et en particulier l'influence que le
«poids des désinences personnelles exerce sur la syllabe précédente (\$\$ 480, 489,
«60½). Si, contrairement à mon opinion, l'on admet avec Grimm que le changement
«de la voyelle dans la conjugaison germanique a une signification grammaticale, et
«si, par exemple, l'a du prétérit gothique band «je liai» est regardé comme l'expres«sion du passé, en opposition avec l'i du présent binda «je lie», on sera autorisé à
«dire que cet a est doué d'une force dynamique. Par lois physiques, je désigne les
«autres règles de la grammaire et notamment les lois phoniques. Ainsi quand on dit
«en sanscrit at-ti «il mange» au lieu de ad-ti (de la racine ad «manger»), le chan«gement du d en t a pour cause une loi physique.»

1

non «aller». A la réserve de ce seul point, nous chercherons à observer le langage en quelque sorte dans son éclosion et dans son développement. Si le but que nous nous proposons est de nature à mettre en défiance certains esprits qui ne veulent pas qu'on explique ce qui, à leur gré, est inexplicable, la méthode que nous suivrons sera peut-être faite pour dissiper leurs préventions. La signification primitive et par conséquent l'origine des formes grammaticales se révèlent, la plupart du temps, d'elles-mêmes, aussitôt qu'on étend le cercle de ses recherches et qu'on rapproche les unes des autres les langues issues de la même famille, qui, malgré une séparation datant de plusieurs milliers d'années, portent encore la marque irrécusable de leur descendance commune.

Cette nouvelle manière d'envisager nos idiomes européens ne pouvait manquer de se produire après la découverte du sanscrit¹, qui fut, dans l'ordre des études grammaticales, comme la découverte d'un nouveau monde; on reconnut, en effet, que le sanscrit se trouve, par sa structure, dans le rapport le plus intime avec le grec, le latin, les langues germaniques, etc. et que, grâce à la comparaison de cet idiome, on était enfin sur un terrain solide, non-seulement pour expliquer les relations qui unissent entre eux les deux idiomes appelés classiques, mais encore pour marquer les rapports qu'ils ont avec le germanique, le lithuanien, le slave. Qui se serait douté, il y a un demisiècle, que de l'extrême Orient il nous viendrait une langue qui partagerait et quelquefois surpasserait toutes les perfections de forme qu'on était habitué à regarder comme le privilége de la

Le mot saiskṛta (\$ 1) veut dire «orné, achevé, parfait», et, appliqué à la langue, il équivant à notre mot «classique». On pourrait donc s'en servir très-bien pour désigner la famille entière. Les éléments qui composent ce mot sont la préposition inséparable sam «avec» et le participe kṛta (nominatif kṛtas, kṛtā, kṛtām) «fait» avec insertion d'un s euphonique (\$\$ 18, 96).

langue hellénique, et qui serait partout en mesure de mettre fin à la rivalité des dialectes grecs, en montrant lequel d'entre eux a conservé sur chaque point la forme la plus ancienne et la plus pure?

Les rapports de la langue ancienne de l'Inde avec ses sœurs de l'Europe sont en partie si évidents qu'on ne peut manquer de les apercevoir à première vue; mais, d'autre part, il y en a de si secrets, de si profondément engagés dans l'organisme grammatical que, pour les découvrir, il faut considérer chacun des idiomes comparés au sanscrit et le sanscrit lui-même sous des faces nouvelles, et qu'il faut employer toute la rigueur d'une méthode scientifique pour reconnaître et montrer que tant de grammaires diverses n'en formaient qu'une seule dans le principe. Les langues sémitiques sont d'une nature moins fine; si l'on fait abstraction de leur vocabulaire et de leur syntaxe, il ne reste qu'une structure excessivement simple. Elles avaient peu de chose à perdre et conséquemment devaient transmettre à tous les âges à venir ce qui leur avait été attribué au commencement. La trilitérité des racines (\$ 107), caractère qui distingue cette famille de langues, suffisait à elle seule pour faire reconnaître les individus qui en faisaient partie. Au contraire, le lien qui rattache entre eux les idiomes de la famille indo-européenne, s'il n'est pas moins étroit, est, dans la plupart de ses ramifications, infiniment plus ténu. Les membres de cette race avaient été richement dotés dans la première période de leur jeunesse, et ils tenaient de cette époque, avec la faculté indéfinie de composer et d'agglutiner (§ 108), tous les moyens d'exercer cette faculté. Comme ils avaient beaucoup, ils pouvaient perdre beaucoup, sans cesser pour cela de participer à la vie grammaticale; à force de pertes, de changements, de suppressions, de transformations et de substitutions, les anciennes ressemblances se sont presque effacées. C'est un fait que le rapport du latin avec le grec. rapport qui est pourtant le plus évident de tous, a été, sinon méconnu entièrement, du moins saussement expliqué jusqu'à nos jours, et que la langue des Romains a été traitée de langue mixte. parce qu'elle a des sormes qui ne s'accordent pas bien avec celles du grec. quoiqu'en réalité le latin n'ait jamais été mêlé, sous le rapport grammatical, qu'avec lui-même ou avec des idiomes congénères. et quoique les éléments d'où proviennent les sormes qui lui appartiennent en propre ne soient étrangers ni au grec ni au reste de la samille.

La parenté étroite des langues classiques avec les idiomes germaniques a été presque complétement méconnue avant la connaissance du terme de comparaison que sournit l'idiome indien. Nous ne parlons pas ici de nombreux rapprochements saits sans principe ni critique. Et pourtant il y a plus d'un siècle et demi qu'on s'occupe du gothique, et la grammaire de cette langue, ainsi que ses relations avec les autres idiomes, sont d'une clarté parfaite. Si la grammaire comparée, avec ses procédés systématiques qui la font ressembler à une sorte d'anatomie du langage, avait existé plus tôt, il y a longtemps que les rapports intimes du gothique (et par conséquent de tous les idiomes germaniques) avec le grec et le latin auraient dû être découverts et poursuivis dans toutes les directions, en sorte qu'ils seraient connus et admis aujourd'hui de tous les savants. Or, qu'y avait-il de plus important, et que pouvait-on demander de plus pressant aux philologues adonnés en Allemague à

¹ l'ai touché pour la première sois à ce sujet dans mon Système de conjugaison de la langue sanscrite, Prancsort-sur-le-Mein, 1816. Lors du remaniement que j'ai donné de cet écrit en anglais, dans les Annales de littérature orientale, Londres, 1820, je ne pouvais encore profiter de l'excellente Grammaire allemande de Grimm, qui n'était pas arrivée à ma connaissance: je n'avais pour les anciens dialectes germaniques que Hickes et Pulda. [Le premier volume de la Grammaire de Grimm a paru en 1819. — Tr.]

l'étude des idiomes classiques, que d'expliquer les rapports existant entre ces idiomes et leur langue maternelle prise dans sa forme la plus ancienne et la plus parfaite?

Depuis que le sanscrit est apparu à l'horizon scientifique, il ne peut, lui non plus, être exclu des études grammaticales, du moment qu'on entreprend des recherches quelque peu approfondies sur l'un des membres de cette famille de langues. Aussi les esprits les plus larges et les plus sûrs se sont-ils gardés de le négliger 1. Qu'on ne craigne pas qu'en se répandant sur une trop grande variété de langues, le savoir philologique perde en profondeur ce qu'il aura gagné en étendue; car la variété cesse du moment qu'on la ramène à l'unité, et les fausses différences s'évanouissent avec le faux jour qui en est la cause. Quant au maniement pratique des langues, dont les philologues font ordinairement le but principal de leurs études, il est nécessaire d'établir une distinction: autre chose est d'apprendre un idiome, autre chose de l'enseigner, c'est-à-dire d'en décrire le jeu et l'organisme. Celui qui apprend une langue pourra se rensermer dans les bornes les plus étroites et limiter sa vue à l'idiome dont il s'occupe; mais le regard de celui qui enseigne doit embrasser plus d'un ou de deux individus de la race; il doit rassembler autour de lui les témoignages de tous les membres de la famille,

Nous renvoyons le lecteur au jugement de Guillaume de Humboldt, sur la nécessité du sanscrit pour les recherches de linguistique et pour un certain ordre d'études historiques (Bibliothèque indienne, I, 133). Citons aussi quelques mots que nous empruntons à la préface de la Grammaire de Grimm (2° édit. I, v1.): «Si « le latin et le grec, quoique placés à un degré supérieur, ne suffisent pas toujours « pour éclaireir toutes les difficultés de la grammaire allemande, où certaines cordes « résonnent encore d'un son plus pur et plus profond, à leur tour ces idiomes, comme « l'a très-bien remarqué A. G. Schlegel, trouveront un correctif dans la grammaire « beaucoup plus parfaite du sanscrit. Le dialecte que l'histoire nous prouve être le plus « ancien et le moins altéré doit servir de règle en dernier ressort, et il doit réformer « certaines lois admises jusqu'à présent pour les dialectes plus modernes, sans pour « tant abroger totalement ces lois. »

pour introduire de la sorte la vie, l'ordre et l'enchaînement organique dans le classement des matériaux de la langue qu'il analyse. Je crois du moins que nous devons tendre vers ce but, si nous voulons répondre à l'une des plus justes exigences de notre siècle, qui, depuis quelques années, nous a fourni les moyens d'y atteindre.

La grammaire zende ne pouvait être restituée que par le moyen d'une analyse étymologique sévère et régulière, ramenant l'inconnu au connu, et réduisant à un petit nombre l'extrême multiplicité des faits. Cette langue remarquable, qui, sur beaucoup de points, remonte plus haut que le sanscrit, le corrige et en fait mieux comprendre la théorie, paraît avoir cessé d'être intelligible pour les sectateurs de Zoroastre. Rask, qui, dans l'Inde, eut les moyens de s'en convaincre, dit expressément que la connaissance des écrits zoroastriens est perdue et doit être retrouvée de nouveau. Nous croyons aussi pouvoir démontrer que l'auteur du vocabulaire zend-pehlvi qui se trouve dans Anquetil! a fréquemment méconnu la valeur grammaticale des mots zends qu'il traduit. On y trouve les méprises les plus singulières, et si la traduction française d'Anquetil est en désaccord avec le texte zend, il faut la plupart du temps s'en prendre aux erreurs de l'interprétation pehlvie. Presque tous les cas obliques sont pris les uns après les autres pour des nominatifs; les nombres euxmêmes sont parfois méconnus; on trouve, en outre, des formes casuelles que l'auteur de la traduction pehlvie prend pour des personnes verbales; celles-ci à leur tour sont confondues ou traduites par des noms abstraits². Anquetil ne dit rien, que je sache, sur l'âge dudit vocabulaire, tandis qu'il assigne une date

¹ Tome II, p. 433.

Nous n'avons pas pensé qu'il sût nécessaire de reproduire une note assez longue, où M. Bopp relève un certain nombre d'erreurs du vocabulaire zend-pehlvi. Le progrès des études iraniennes a mis ce point suffisamment en lumière. — Tr.

de quatre siècles à un autre vocabulaire pehlvi-persan. Il est donc probable que celui dont nous parlons appartient à une époque assez ancienne; en effet, le besoin d'explication a dû se saire sentir beaucoup plus tôt pour le zend que pour le pehlvi, qui est resté plus longtemps une langue courante chez les Persans. Ce fut donc pour la philologie sanscrite en Europe une tâche assez glorieuse de ramener à la lumière cette langue, sœur des nôtres, qui était en quelque sorte ensouie dans la terre, et qui, dans l'Inde, en présence du sanscrit, avait cessé d'être comprise : que si cette tâche n'est pas encore entièrement accomplie, elle le sera sans aucun doute. Ce que Rask, dans son écrit publié en 1826 et traduit en allemand par Von der Hagen!, a publié d'abord sur cette langue, doit être tenu en haute estime, en tant que premier essai. Ce pénétrant esprit, dont nous déplorons vivement la perte prématurée, a donné à la langue zende, en rectifiant la valeur des lettres, un aspect plus naturel. Il donne les paradigmes au singulier de trois mots de déclinaisons différentes, quoiqu'il soit vrai d'ajouter que ces déclinaisons offrent chez lui des lacunes d'autant plus sensibles qu'elles portent sur les formes les plus intéressantes, je veux dire sur celles où le zend se sépare du sanscrit. Ces formes viennent à l'appui de la thèse que soutient Rask (peut-être en la poussant trop loin) sur le développement indépendant de la langue zende. Nous ne regardons pas non plus le zend comme un simple dialecte du sanscrit, mais nous croyons qu'il est avec le sanscrit à peu près dans le même rapport que le latin avec le grec, ou le vieux-norrois avec le gothique. Pour le reste, je renvoie le lecteur à ma recension des écrits de Rask et de Von Bohlen (Annales de critique scientifique, décembre 1831) ainsi qu'à un autre article publié précédemment (mars 1831) sur les beaux travaux

¹ Sur l'Age et l'authenticité de la langue zende et du Zend-Avesta.

d'Eugène Burnouf dans ce champ nouvellement ouvert. Mes observations, dans ces deux articles, s'étendent déjà à toutes les parties de la grammaire zende, grâce aux textes originaux publiés par Burnouf, à Paris, et par Olshausen, à Hambourg; il ne me restait plus qu'à les confirmer par de nouvelles preuves, à les compléter, à les rectifier sur certains points, et à les coordonner de telle sorte que le lecteur pût se familiariser plus aisément, à l'aide des langues déjà connues, avec cette langue sœur nouvellement retrouvée. Pour faciliter au lecteur l'accès du zend et du sanscrit, et pour lui épargner l'étude toujours pénible et quelquefois rebutante d'écritures inconnues, j'ai toujours eu soin d'ajouter au mot écrit en caractères étrangers la transcription en caractères romains. Peut-être est-ce encore le meilleur moyen d'introduire peu à peu le lecteur dans la connaissance des écritures originales.

Les langues dont traite cet ouvrage sont étudiées pour ellesmêmes, c'est-à-dire comme objet et non comme moyen de connaissance; on essaye d'en donner la physique ou la physiologie, plutôt qu'on ne se propose d'en enseigner le maniement pratique. Aussi a-t-on pu omettre plus d'une particularité qui sert peu à caractériser l'ensemble. Grâce à ces sacrifices, il m'a été possible de gagner de la place pour étudier en détail les faits plus importants et ceux qui influent plus profondément sur la vie grammaticale. Par une méthode sévère, qui rassemble sous un seul point de vue les observations de même nature et pouvant s'éclairer réciproquement, j'ai réussi, si je ne m'abuse, à réunir dans un espace relativement restreint et à présenter dans leur ensemble les faits principaux d'idiomes aussi riches que nombreux.

J'ai accordé une attention toute particulière aux langues germaniques : je ne pouvais guère m'en dispenser si, après le grand ouvrage de Grimm, je voulais encore enrichir et rectifier en quelques endroits la théorie des formes grammaticales, découvrir de nouvelles relations de parenté ou définir plus exactement celles qui étaient déjà connues, et consulter sur chaque point, avec autant d'attention que possible, les autres idiomes de la famille, tant asiatiques qu'européens. En ce qui concerne la grammaire germanique, j'ai pris partout pour point de départ le gothique, que je place sur la même ligne que les langues classiques anciennes et que le lithuanien.

Dans la théorie de la déclinaison, à la fin de chaque cas, j'ai donné un tableau comparatif indiquant les résultats acquis. Tout se résume naturellement, dans ces tableaux, à séparer le plus exactement possible la désinence du thème; cette séparation ne pouvait être faite d'une manière arbitraire : en rejetant, comme cela se fait ordinairement, une partie du thème dans la flexion, on ne rend pas seulement la division inutile, mais on commet ou l'on provoque des erreurs. Là où il n'y a pas de terminaison, il ne faut pas non plus qu'il y en ait l'apparence; nous donnons donc, au nominatif, $\chi \omega \rho \alpha$, terra, giba, etc. comme formes dénuées de flexion (\$ 137); la division gib-a ferait croire que l'a est la désinence, tandis que cet a est simplement l'abréviation de l'é du thème, lequel é est mis lui-même pour un ancien é (\$ 69) \(^1\). Dans les langues qui ne se comprennent plus elles-

l'aide du sanscrit, et qui étend ses effets à la formation des mots et à toute la grammaire germanique: c'est que, sauf les cas indiqués au \$ 69 2, la longue de l'a en gothique est l'6; que, par conséquent, un ô abrégé doit devenir a, et qu'un a allongé se change en ô. On comprend dès lors comment de dags «jour» (thème daga) peut dériver sans apophonie l'adjectif -dôgs (thème dôga) qui marque, à la fin d'un mot, la durée par jours. En effet, cette dérivation est exactement de la même sorte que celle qui fait venir en sanscrit râgata «argenteus» de râgata «argenteus». Nous reviendrons sur ce point dans la suite.

En général, la grammaire germanique reçoit une vive lumière de la comparaison avec le système des voyelles indiennes, lequel est resté, à peu d'exceptions près, à l'abri des altérations que l'influence des consonnes et d'autres causes encore pro-

10 PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

mêmes, il est quelquesois très-difficile de trouver la vraie division et de distinguer les désinences apparentes des désinences réelles. Je n'ai jamais dissimulé ces difficultés au lecteur, mais, au contraire, je me suis attaché partout à les lui signaler.

Berlin, mars 1833.

L'AUTEUR.

duisent habituellement. C'est par cette comparaison que je suis arrivé à une théorie de l'apophonie (ablaut) qui s'éloigne très-notablement de celle de Grimm. En effet, j'explique ce phénomène par des lois mécaniques, au lieu que chez Grimm il a une signification dynamique (\$\$ 6,489,604). On s'expose, ce me semble. dans beaucoup de cas, à obscurcir la question, au lieu de l'éclaircir, en comparant le vocalisme germanique au vocalisme grec et latin, sans tenir compte des renseignements fournis par le sanscrit. En effet, le gothique, dans son système de voyelles, est resté la plupart du temps plus primitif ou du moins plus conséquent que le grec et le latin. Pour ne citer qu'un exemple, le latin rend la seule voyelle indienne a par toutes les voyelles dont il dispose (septimus pour saptamas, quatuor pour éstodr-as, résoupes). Il est vrai qu'on peut entrevoir les lois qui président à ces variations.

PRÉFACE

DE

LA DEUXIÈME ÉDITION.

Aux langues dont il a été traité dans la première édition est venu maintenant se joindre l'arménien: toutefois, ce n'est qu'au moment où j'étudiai l'ablatif singulier, dont la forme arménienne avait déjà été rapprochée de la forme zende dans la première édition (p. 1272), que je me décidai à approfondir l'organisme entier de cette langue et à mettre en lumière les rapports, quelquesois très-cachés, et en partie encore inconnus, qui l'unissent au sanscrit, au zend et aux idiomes congénères de l'Europe. Le point de départ de mes nouvelles recherches sur l'arménien a été la dernière lettre de notre alphabet, à savoir le z, dont le son est marqué dans l'écriture arménienne par la lettre g = t et que je transcris par $z = (s + 183^{b} + 2)$ pour éviter toute consusion avec le z français. Déjà le ζ grec (= δs) avait été reconnu comme étant une altération du \mathbf{z} y sanscrit (\$ 19). dont le son équivaut à celui du j allemand. Nous ne parlons pas des cas où le ζ est une transposition pour $\sigma\delta$, comme dans Aθήναζε. J'étais donc naturellement amené à me demander si. parmi les diverses lettres arméniennes qui se prononcent comme une dentale suivie d'une sissante, il n'y en avait pas quelqu'une qui sût, soit partout, soit seulement dans certaines formes, l'altération de la semi-voyelle j; et si, de cette manière, plusieurs

points restés obscurs dans la structure de la langue arménienne ne pouvaient pas recevoir une solution. Or, en examinant cette question, j'ai reconnu que le g ż, qui joue un grand rôle dans la grammaire arménienne, est, toutes les fois qu'il fait partie d'une flexion ou qu'il constitue à lui seul la flexion, dérivé d'un y sanscrit, c'est-à-dire du son qui est représenté en latin et en allemand par le j, en anglais par le y. Entre autres conséquences résultant de ce fait, j'ai constaté que le futur arménien répond, quant à sa formation, au précatif sanscrit, c'està-dire à l'optatif de l'aoriste grec, de la même façon que le futur latin des deux dernières conjugaisons est identique, comme on l'a fait observer depuis longtemps 1, au potentiel sanscrit, c'està-dire au présent de l'optatif grec et du subjonctif germanique. Nous avons donc d'un côté, en latin, des formes comme ferts, feret, qui répondent au grec Oépois, Oépoi, au gothique bairai-s, bairai, au vieux haut-allemand bërë-s, bëre, au sanscrit barë-s, bare-t; d'autre part, nous avons en arménien des formes comme ta-że-s, ta-że «dabis, dabit », venant de ta-ye-s, ta-ye, qui répondent au sanscrit de-yá-s, de-yá-t (venant de dâ-yá-s, dà-yá-t) et au grec soins, soin, venant de so-jn-s, so-jn (§ 183^b 2). Le présent du subjonctif arménien se rapporte au présent de l'optatif grec, c'est-à-dire au potentiel sanscrit, avec le même changement du y sanscrit, ou de l'i grec en y \dot{z} ; toutefois, je ne peux reconnaître à l'arménien qu'un seul subjonctif simple, à savoir celui du verbe substantif, avec lequel se combinent les verbes attributifs.

Dans la formation des cas, $g\dot{z}$, comme désinence du datifablatif-génitif pluriel, répond au χy de la désinence sanscrite byas (\$215, 2), et, au contraire, le $\chi \zeta$, qui est en quelque sorte la moyenne de $g\dot{z}$, répond, dans le datif singulier in- ζ

¹ Voyez mon Système de conjugaison de la langue sanscrite, Francsort-sur-le-Mein, 1816, p. 98.

«à moi», au y de la désinence sanscrite hyam (\$ 215.1). En général, dans l'examen du système de déclinaison arménien, je me suis surtout attaché, comme je l'avais fait auparavant pour le gothique, le lithuanien et le slave, à bien déterminer les vraies finales des thèmes, surtout dans les mots où le thème finit par une voyelle. Le résultat le plus important de cette recherche a été celui-ci : c'est que l'a sanscrit, à la sin des thèmes masculins, a revêtu en arménien une triple forme, en sorte qu'il a donné lieu à trois déclinaisons dissérentes, savoir les déclinaisons en a, en o et en u (183^b 1); la première est presque la déclinaison gothique (vulf-s venant de vulfa-s); la seconde correspond à la déclinaison grecque, latine et slave; la troisième rappelle la relation qui existe entre les datifs pluriels, comme wolfu-m en vieux haut-allemand, et le même cas en gothique, comme vulfa-m. L'arménien a, par exemple, des datifs pluriels comme warașu-ż; le thème de ce mot est, selon moi, waraşu «sanglier», et dans le ne u qui termine le thème, je reconnais un affaiblissement de l'a final du mot congénère sanscrit varâhá (\$ 255). Si l'on détermine de la sorte le vrai thème des mots arméniens, en y comprenant les thèmes en i (\$ 183*4), on donne une base plus solide et un plus grand intérêt aux comparaisons qui ont été faites jusqu'à présent entre l'arménien et le sanscrit ou d'autres langues indo-européennes: en effet, les ressemblances ressortent d'une façon plus précise du moment que la lettre finale du thème a été fidèlement conservée ou n'a été que légèrement altérée. Si l'on veut comparer, par exemple, l'arménien unu tap « chaleur », dont le thème est

¹ Il faut se garder de prendre le ne u arménien pour une voyelle longue : c'est une erreur à laquelle le signe employé pour cette lettre dans l'écriture pourrait donner lieu. Cet u est bref, ainsi que l'admet également Petermann (Gramm. p. 39), et il répond, là où il n'est pas un affaiblissement de l'a, à un u sanscrit, comme dans dustr (nominatif-accusatif-vocatif) = sanscrit duhitér (thème), ancien slave dister (thème, \$ 265).

tapo, avec un mot sanscrit, on aimera mieux le rapprocher du thème tâpa «chaleur » que de la racine tap «brûler », qui a formé ce dernier substantif; au thème sanscrit śâvaka «pullus, catulus » (racine śvi «croître », par contraction śu), on comparera plutôt le thème arménien que un savaka «enfant », que le nominatif mutilé savak 1; à wie dhi «serpent » (grec ɛxı), plutôt le thème arménien o ɔh ôxi que le nominatif-accusatif ôx, qui est avec son thème dans le même rapport qu'en vieux haut-allemand le nominatif-accusatif gast avec son thème gasti.

En ce qui concerne le caractère général de l'arménien, on peut dire que l'arménien ancien ou savant appartient aux idiomes les plus parfaitement conservés de notre grande famille. Il est vrai qu'il a perdu la faculté de distinguer les genres et qu'il traite tous les mots comme des masculins (\$ 183^b 1); il a aussi laissé s'oblitérer le duel, qui est encore en plein usage aujourd'hui dans le slovène et le bohémien : mais la déclinaison des substantifs et des adjectifs se fait encore tout entière d'après l'ancien principe; il a au singulier autant de cas que le latin, sans compter les formes périphrastiques, et au pluriel il ne manque qu'une forme spéciale pour le génitif, qui est remplacé par le datif-ablatif dans la plupart des classes de mots. Dans la conjugaison, l'arménien rivalise encore plus avantageusement avec le latin que dans la flexion nominale : il désigne les personnes par les désinences primitives; il a notamment conservé partout au présent le m de la première personne, qui subsiste encore aujourd'hui dans la langue vulgaire; sous ce rapport, l'arménien ressemble au slovène et au serbe, et, parmi les langues celtiques, à l'irlandais. Au contraire, à la troisième personne du pluriel, il

¹ Le rapprochement en question n'a pas encore été fait, que je sache: mais si on l'avait essayé, on se serait contenté de comparer le nominatif arménien au thème sanscrit, puisque l'a, pas plus que l'o, l'u et l'i, n'avait été reconnu comme lettre finale des thèmes arméniens.

a perdu, comme le haut-allemand moderne, le signe de la personne (t), qui suit celui de la pluralité (n); il fait donc beren ails portent, qu'on peut comparer au sanscrit barant, au dorien Péporri, au latin ferunt, au gothique bairand, au vieux haut-allemand bërant, au moyen haut-allemand bërent, au haut-allemand moderne bären (dans gebären). Pour les temps, l'arménien peut soutenir la comparaison avec le latin, car il a, outre les temps périphrastiques, le parsait, le plus-que-parsait, deux prétérits et, comme on l'a dit plus haut, un futur d'origine modale. Les prétérits sont l'imparsait et l'aoriste: à l'imparsait, les verbes attributis prennent, comme en latin, un verbe auxiliaire qui vient s'annexer au thème; l'aoriste se rapporte, comme le parsait latin, au prétérit multisorme sanscrit, c'est-à-dire qu'il correspond, quant à la sorme, à l'aoriste grec (\$ 183^b 2).

Comme l'arménien fait partie du rameau iranien de notre famille de langues, ce fut pour moi une observation importante de constater que, comme l'ossète, il se résère, pour plus d'une particularité phonique ou grammaticale, à un état de la langue plus ancien que celui que nous offrent la langue des Achéménides et le zend (\$ 216). Le premier de ces deux idiomes n'avait pas encore été ramené à la lumière au moment où je commençai la première édition de cet ouvrage : les proclamations de Darius, fils d'Hystaspe, sont redevenues intelligibles, grâce surtout aux magnifiques travaux de Rawlinson. L'idiome où elles sont conçues a sur le zend cet avantage que des monuments irrécusables en attestent l'existence et en déterminent la patrie et l'ancienneté: personne ne peut douter que cette langue n'ait été réellement parlée à peu près dans la forme où elle est écrite sur ces monuments. Au contraire, pour établir l'authenticité du zend, nous n'avons, pour ainsi parler, que des raisons intrinsèques, c'est-à-dire que nous rencontrons en zend des formes qui ne sauraient avoir été inventées, et qui sont bien celles que réclamait théoriquement la grammaire comparée de la famille entière. Il serait, en effet, difficile de croire qu'une forme d'ablatif qui s'est, pour ainsi dire, éteinte en sanscrit (\$ 102), ait pu être ravivée en zend par un travail artificiel, de manière à figurer presque à nos yeux l'ablatif osque ou l'ablatif archaïque de la langue latine. Aux impératifs sanscrits en hi ne répondraient pas en zend des formes en di ou en di, plus anciennes et plus en harmonie avec les formes grecques en Di. Les formes moyennes en maidé ne s'expliqueraient pas davantage dans cette hypothèse, car le d, comme le prouve le grec $\mu\epsilon\theta\alpha$, est plus ancien que le h de la terminaison sanscrite en mahé.

Il est remarquable que les langues iraniennes, y compris l'arménien, aient éprouvé un certain nombre d'altérations phoniques qui se rencontrent également dans les langues lettes et slaves (§ 88). Je mentionnerai seulement ici l'accord surprenant du zend așem « je » et de l'arménien es avec le lithuanien as, le vieux slave așu, pendant qu'en sanscrit nous avons ahám (= agam, \$ 23), en grec et en latin éyé, ego, en gothique ik. Mais il ne faut pas se fonder sur ces rencontres pour supposer que les langues lettes et slaves tiennent de plus près au rameau iranien qu'au rameau proprement indien : ces ressemblances viennent simplement de la tendance inhérente aux gutturales de toutes les langues à s'affaiblir en sifflantes. Le hasard a pu faire aisément que deux idiomes ou deux groupes d'idiomes se rencontrassent sous ce rapport et fissent subir à un seul et même mot la même modification. Il en est autrement des altérations phoniques qui sont communes au sanscrit et aux langues iraniennes, telles que le changement d'un k primitif en un s' palatal, changement que présentent également les langues lettes et slaves dans la plupart des mots susceptibles d'être comparés : j'ai inféré de ce fait, ainsi que d'un certain nombre d'autres altérations grammaticales, qui se présentent simultané-

ment dans les langues indo-iraniennes et les langues letto-slaves, que ces derniers idiomes se sont séparés de la souche asiatique à une époque plus récente que tous les autres membres européens de notre grande famille 1. Je ne puis, par conséquent (abstraction faite des mots empruntés), admettre de relation spéciale de parenté entre les langues germaniques, d'une part, et les langues letto-slaves de l'autre; en d'autres termes, je ne puis leur reconnaître que cette identité qui provient d'une parenté commune avec les langues sœurs de l'Asie 2. J'accorde que, par leur structure, les langues germaniques se rapprochent plus des langues letto-slaves que des langues classiques, et, à plus forte raison, que des langues celtiques: mais cependant, en examinant le gothique, le membre le plus ancien et le plus fidèlement conservé du groupe germanique, je n'y vois rien qui puisse obliger à le mettre avec les langues letto-slaves en une relation de parenté spéciale et, pour ainsi parler, européenne. Ce serait attacher une trop grande importance à cette circonstance, que les datifs pluriels gothiques, comme sunu-m «filiis», ressemblent plus aux datifs lithuaniens, comme sūnù-mus (ancienne forme), et à l'ancien slave suno-mu, qu'aux datifs latins, comme portu-bus. Mais le passage d'une moyenne à une nasale du même organe est si facile que deux langues ont bien pu se rencontrer fortuitement, sous ce rapport, dans un cas particulier. Cette rencontre est moins surprenante que celle qui fait que le latin et le zend sont arrivés à un même adverbe numéral bis « deux fois » et à une même expression bi (au commencement des composés) pour désigner le nombre deux : il a fallu que des

ı.

¹ Voyez SS 21², 145, 211, 214 et 265, et comparez Kulin dans les Études indiennes de Weber, I, p. 324.

L'opinion contraire est soutenue par J. Grimm (Histoire de la langue allemande, 1848, p. 1030) et par Schleicher (Sur les formes du slave ecclésiastique, p. 10 et suiv.). Voyez aussi un article de Schleicher dans le recueil publié par Kuhn et Schleicher (Mémoires de philologie comparée), I, p. 11, ss.

deux parts, mais d'une saçon indépendante, le d du sanscrit dvis, dvi sût sacrissé, et que, par compensation, le v s'endurcît en b, au lieu que le grec, dont le latin est pourtant bien plus près que du zend, a simplement changé dvis, dvi en δls , δl .

Dans la plupart des cas où il y a une ressemblance bien frappante entre les langues germaniques et les langues letto-slaves et où elles paraissent s'écarter du grec et du latin, le sanscrit et le zend viennent s'interposer pour former la transition. Si j'ai raison de considérer l'impératif slave comme étant originairement identique avec le subjonctif germanique et le potentiel sanscrit, il n'y a certes pas de concordance plus frappante que celle qui existe entre les formes slovènes, comme délaj-va « nous devons travailler tous deux, et les formes gothiques comme bairai-va, «que nous portions tous deux», quoique les deux verbes en question n'appartiennent pas, dans les deux langues, à la même classe de conjugaison. La forme gothique répond à la forme sanscrite bárê-va (même sens), venant de barai-va (\$ 2, note), et à la forme zende baraiva (§ 33). Pour citer aussi un cas remarquable tiré du système de déclinaison, les génitifs gothiques comme sunau-s (thème sunu) sont, en ce qui concerne la flexion, complétement identiques avec les génitifs lithuaniens, tels que sūnaú-s (même sens); mais les génitifs sanscrits comme sûnó-s (contraction pour sûnau-s, § 2) forment encore ici la transition entre les deux langues sœurs de l'Europe et nous dispensent d'admettre qu'une parenté toute spéciale les relie entre elles.

Pour la première édition de cet ouvrage je n'avais guère à ma disposition, en ce qui concerne l'ancien-slave, que la grammaire de Dobrowsky, où l'on trouve beaucoup de formes appartenant au russe plutôt qu'à l'ancien-slave. Comme le z (\$ 92°) n'a pas de valeur phonétique en russe, Dobrowsky l'omet tout à fait dans les nombreuses terminaisons où il paraît en ancien-

slave : il donne, par exemple, rab comme modèle du nominatifaccusatif singulier d'une classe de mots que déjà, dans la première édition (\$ 257), j'ai rapprochée des thèmes masculins terminés en sanscrit par a, et de la première déclinaison masculine (forme forte) de Grimm; cette dernière déclinaison a perdu également au nominatif-accusatif singulier la voyelle sinale du thème, et à l'accusatif elle a perdu en outre le signe casuel. (En haut-allemand moderne le signe casuel manque aussi au nominatif.) La forme rab, «servus, servum», si c'était là la vraie prononciation de pasz, serait aussi à comparer à l'arménien, qui supprime au nominatif-accusatif singulier la finale de tous les thèmes terminés par une voyelle. Dobrowsky supprime également le L & final partout où il a disparu en russe dans la prononciation, mais où il est remplacé graphiquement par le ъ, lettre aphone en russe. Il donne par conséquent à la troisième personne du singulier du présent la désinence r au lieu du russe $m_{\bar{b}} = t$, et il n'attribue la terminaison $\pi_{\bar{b}}$ α qu'au petit nombre de verbes qui, à la première personne, ont la désinence ML mt. Les inexactitudes et les altérations graphiques de ce genre ont eu d'ailleurs peu d'influence sur notre analyse comparative; en esset, même dans des formes comme nov (au lieu de novă) « novus, novum », on ne pouvait méconnaître la parenté avec le grec véos, véov, le latin novu-s, novu-m, (= sanscrit náva-s, náva-m), du moment qu'on avait reconnu novo comme le vrai thème du mot en question, et qu'on avait constaté la nécessité de la suppression des flexions casuelles commençant par des consonnes. Les sormes comme beset «vehit» (d'après l'orthographe de Dobrowsky) pouvaient être rapprochées des formes sanscrites váli-a-ti tout aussi bien que les formes en T. A. Mais tant qu'on disait avec Dobrowsky veset, et à la première personne du pluriel vesem, à l'aoriste vesoch, vesochom (au lieu de vesochu, vesochomu), il fallait entendre la loi mentionnée au \$ 92 ° comme elle est appliquée dans les langues slaves vivantes : à savoir, que les consonnes finales primitives ont dû tomber, et que les consonnes qui se trouvent aujourd'hui à la fin d'un mot ont dû toutes être primitivement suivies d'une voyelle ¹. Cette loi ne m'a pas été sans secours pour les idiomes germaniques; j'ai été amené à examiner s'il n'y avait pas une loi générale qui expliquât pourquoi beaucoup de formes gothiques se terminent par une voyelle, tandis que, dans les langues congénères le plus fidèlement conservées, les mêmes mots finissent par une consonne. J'ai recherché, en outre, si les dentales qui se trouvent à la fin de tant de terminaisons germaniques n'étaient pas primitivement suivies d'une voyelle. Ma conjecture s'est vérifiée à cet égard, et j'ai déjà pu consigner dans la première édition (1835, p. 399) la loi de la suppression des dentales finales ².

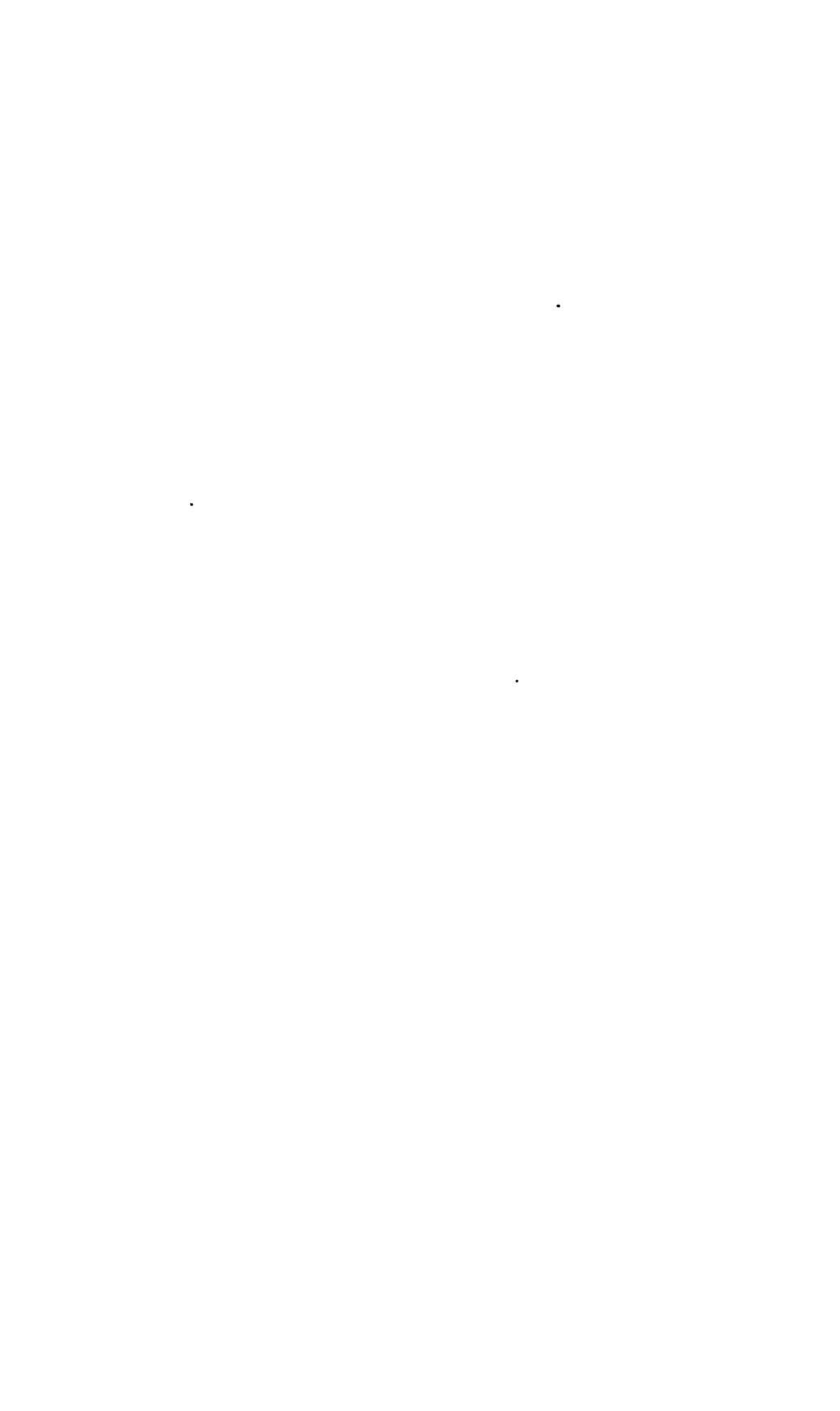
- ¹ Pour cette nouvelle édition, je me sers, en tout ce qui concerne l'ancien-slave, des excellents écrits de Miklosich.
- ² Les formes tiuhaith, bairaith et svignjaith, qu'ont sait remarquer d'abord Von der Gabelentz et Löbe, dans leur édition d'Ulfilas (1, p. 315), ne m'étaient pas encore connucs alors. Elles démentiraient la loi en question si elles appartenaient en effet à l'actif, et si bairaith, par exemple, correspondait au sanscrit b'aret qu'il « porte ». Mais je regarde ces formes comme appartenant au moyen, et je compare, par conséquent, bairaith au zend φρωθω, baraita, au sanscrit bartta, au grec Φέροιτο. J'admets qu'au lieu de bairaith il y a eu d'abord bairaida (comparez le présent passif bair-a-da = sanscrit bar-a-te, le grec Φέρ-ε-ται). Après la perte de l'a final, il a fallu que l'aspirée, qui convenait mieux à la fin du mot, prit la place de la moyenne (\$ 91, 4). Bairaith est donc venu d'une forme bairai-da, qu'il saut restituer, d'après l'analogie grammaticale, de la même façon que le nominatif-accusatif haubith vient du thème neutre haubida (génitif haubidi-s). Les passifs gothiques, qui répondent tous, quant à leur origine, au moyen sanscrit, zend et perse, ont donc adopté une double forme à la troisième personne du singulier : l'une, la plus fréquente, a ajouté un u à la forme primitive bairai-da = zend barai-ta, et fait, par conséquent, bairaidau (comparez les formes sanscrites comme dadau «il plaça», au lieu qu'en zend nous avons dada); la seconde, comme on vient de le faire observer, a supprimé l'a final, ainsi que le font tous les accusatifs singuliers des thèmes masculins et neutres en a, et elle a donné à la dentale la sorme qui convenait le mieux à la sin du mot. Je

Je donne le nom « d'indo-européenne » à la famille de langues dont le présent livre rassemble en un corps les membres les plus importants; en effet, à l'exception du rameau finnois, ainsi que du basque, qu'on ne peut rattacher à rien, et de l'idiome sémitique laissé par les Arabes dans l'île de Malte, toutes les langues de l'Europe appartiennent à cette famille. Je ne puis approuver l'expression «indo-germanique», ne voyant pas pourquoi l'on prendrait les Germains pour les représentants de tous les peuples de notre continent, quand il s'agit de désigner une famille aussi vaste, et que le nom doit s'appliquer également au passé et au présent de la race. Je préférerais l'expression «indo-classique», parce que le grec et le latin, surtout le premier, ont conservé le type originel de la famille mieux que tout autre idiome européen. C'est pour cela, sans doute, que G. de Humboldt évite la dénomination « d'indo-germanique », dont il aurait trouvé l'emploi dans son grand ouvrage sur la langue kawie, surtout dans la préface, qui est consacrée aux langues de tout le globe. Il appelle notre souche « la souche sanscrite », et ce terme convient d'autant mieux qu'il n'implique aucune idée de nationalité, mais qu'il relève une qualité à laquelle ont plus ou moins de part tous les membres de la famille de langues la plus parfaite; aussi ce terme, qui a d'ailleurs l'avantage d'être plus court, pourrait-il être adopté dans la suite de préférence à tous les autres. Quant à présent, pour être plus généralement compris, je me servirai du nom «d'indo-européen», qui a déjà reçu une certaine consécration de l'usage en France et en Angleterre.

Berlin, août 1857.

L'AUTEUR.

rappelle à ce propos la double forme qu'ont prise en gothique les neutres pronominaux qui en sanscrit sont terminés par un t: ou bien la dentale sinale a été supprimée suivant la loi en question, ou bien on y a ajouté, pour la conserver, un a inorganique (5.92 °).



GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

SYSTÈME PHONIQUE ET GRAPHIQUE.

ALPHABET SANSCRIT.

\$ 1. Les voyelles simples en sanscrit. — Origine des voyelles $q_i r$ et $q_i r'$.

Les voyelles simples en sanscrit sont:

- ues, $\neg a$, $\neg i$, $\neg u$, et les longues correspondantes, que je marque dans la transcription latine d'un accent circonflexe.
- quelles les grammairiens indiens adjoignent également des longues, bien qu'il soit impossible, dans la prononciation, de distinguer la voyelle longue \mathbf{r}_i de la consonne r jointe à un i, et que la voyelle longue \mathbf{r}_i ne se rencontre nulle part dans la langue, mais seulement dans les mots techniques à l'usage des grammairiens. \mathbf{r}_i également très-rare, ne se trouve que dans la seule racine kalp, quand, par la suppression de l'a, elle se contracte en \mathbf{r}_i klp, notamment dans le participe passif \mathbf{r}_i $\mathbf{$

L'auteur, après avoir énuméré les voyelles sanscrites, passe immédiatement à l'examen de celles qui offrent le plus d'intérêt à cause de leur nature et de leur origine exceptionnelles, à savoir : et !. Mais il reviendra sur les autres voyelles dans les paragraphes suivants. — Tr.

grammairiens indiens prennent néanmoins klp pour la vraie forme radicale et kalp pour la racine élargie à l'aide du gouna; nous reviendrons sur ce point. Ils font de même pour les racines où ar alterne avec r, et ils donnent la forme mutilée comme étant la forme primitive, tandis que ar est, selon eux, la forme renforcée.

Je regarde, au contraire, 📆, qui a le son d'un r suivi d'un i presque imperceptible à l'oreille¹, comme étant toujours le résultat de la suppression d'une voyelle, soit avant, soit après la consonne r. Nous voyons dans la plupart des cas, par la comparaison avec les langues congénères de l'Europe et de l'Asie, que r est une corruption de ar; il correspond en grec à $\varepsilon \rho$, ορ, αρ (§ 3), et en latin à des formes analogues. Comparez, par exemple, Φερτο-s, conservé seulement dans άφερτοs, avec brtú-s «porté»; δερατο-s, conservé dans άδερατοs, avec drátú-s pour darktá-s «vu»; σ16ρ-νυ-μι avec str-ná-mi «j'étends»; βροτός pour μροτός, venant de μορτός, avec mrtá-s «mort»; άρκτος avec rkśά-s «ours»; ήπαρ pour ήπαρτ avec yúkrt «foie», latin jecur; σατράσι, métathèse pour σατάρσι, avec pitṛ-śu (locatif pluriel du thème pitár); fer-tis avec bibriá « vous portez »; sterno avec strnő-mi «j'étends »; vermis (venant de quermis), avec kimi-s «ver»; cord avec hrd «cœur»; mor-tuus avec mṛ-tá-s «mort»; mordeo avec mrd «écraser». Je ne connais pas en latin d'exemple certain de ar tenant la place d'un r; peut-être ars, thème art, est-il pour carti-s, et répond-il au sanscrit kṛ-ti-s «action» (cf. kṛtrima-s «artificiel»). Avec métathèse et allongement de l'a, nous avons strâ-tus pour star-tus, qu'on peut comparer au sanscrit str-tá-s «épars», et au zend stureta (dans frastareta, qu'on écrit aussi fra-stèreta).

L'exemple que nous venons de citer nous amène à remar-

¹ A peu près comme dans l'anglais merrily. Le ! voyelle est à la consonne l ce que r est à r. (Voyez mon Système comparatif d'accentuation, note 3.)

quer que le r voyelle est étranger également au zend. On trouve à l'ordinaire à sa place ¿) ¿, qu'il ne faut pas, comme l'admet Burnouf ¹, faire dériver du sanscrit r, mais de ar, par l'affaiblissement de l'a en ĕ et l'addition d'un ĕ après le r. Le zend, en effet, ne souffre pas que r soit suivi d'aucune consonne, excepté de s, à moins que devant le r ne se trouve inséré un h; ainsi vika pour várka «loup», se trouve en zend sous les formes věhrka (quelquefois vahrka) et věrčka. Dans les cas où le r zend est suivi d'un s, l'a s'est conservé, apparemment par le secours que lui a prêté le groupe de trois consonnes qui le suivait; exemple : karsta «labouré», karsti «le labourage», parsta «interrogé», formes qu'on peut comparer au sanscrit kṛṣṭá, kṛṣṭi, pṛṣṭá.

Le r voyelle est également inconnu à l'ancien perse, qui a, par exemple, karta «fait», au lieu du sanscrit कृत kṛtá, barta (parâ-barta) pour सत brtá. Si, dans les formes comme akunaus «il sit», un u prend la place du r sanscrit (védique ákṛṇôt), je considère cet u comme un affaiblissement de l'a primitif (§ 7), comme cela se voit dans le sanscrit kur-más « nous faisons », opposé au singulier karômi. Dans l'exemple en question, le r a disparu dans l'ancien perse; parcille chose arrive fréquemment dans le pâli et le prâcrit, qui ne possèdent pas non plus le r voyelle et qui, sous ce rapport, se résèrent à un état de la langue plus ancien que ne sont le sanscrit classique et le dialecte des Védas. Je ne voudrais pas du moins reconnaître avec Burnouf et Lassen² dans l'a du pâli kusi le r du sanscrit krisi « le labourage », ou dans l'u de sunôtu « qu'il écoute », le 📆 r de मुखोतु sinôtu; je n'hésite pas à expliquer kasi par une sorme kirsi, qui a dû exister anciennement en sanscrit, et sunôtu par śrunôtu, comme la racine sru devait faire régulièrement à la 3° personne de l'im-

¹ Voir, dans le Journal des Savauts, 1833, la recension de la première édition de cet ouvrage, et *Yaçna*, notes p. 50, 61, 97. Voir aussi mon Vocalisme, p. 157-193.

² Essai sur le pâli, p. 82 suiv.

pératif. L'u de utu « saison » est pour moi un affaiblissement de l'a de artú, forme qui a dû précéder un rtú, et l'i de tiņa « herbe » (sanscrit trná) est l'affaiblissement de l'a de la forme primitive tarná; nous avons en gothique le même mot avec l'affaiblissement de l'a du milieu et de celui de la fin en u: thaurnus, par euphonie pour thurnus (\$82); le sens du mot a légèrement varié dans les langues germaniques, où il signifie «épine» (en allemand dorn). Ce que tiņa est à tarņa, le prâcrit hidaya l'est à hárdaya, sorme qui a dû précéder le sanscrit hrdaya, et qui est identique, abstraction faite du genre du mot. au grec καρδία. Quelquesois le prâcrit a la syllabe ft ri, au lieu du 🐨 r sanscrit (voyez Vararuci, éd. Cowell, p. 6); exemple : रिवं rinan pour le sanscrit सवस rná-m «dette». Si रि ri était en pracrit le remplaçant constant ou seulement habituel du sanscrit r, on pourrait admettre que l'i, imperceptible à l'oreille, contenu dans la voyelle r, est devenu plus sonore 1. Mais comme il n'en est pas ainsi, et que, au contraire, ri est presque le remplaçant le plus rare du sanscrit r, j'admets que l'i de रिचं rinan n'est pas autre chose qu'un affaiblissement de l'a de arnd-m, qui a dû être la forme primitive de nnd-m. On trouve même en sanscrit des exemples de ar changé en ri, entre autres au passif, dans les racines en ar qui permettent la contraction de cette syllabe en r; exemple : faut kriyátê «il est fait, de la racine kar, kr. La forme primitive ar reste, au contraire, intacte quand elle est protégée par deux consonnes, exemple: smaryáté de smar, smr « se souvenir ».

Si nous passons maintenant à des modes de formation plus rares, nous trouverons que le r sanscrit provient d'une corrup-

¹ On doit remarquer que le r peut se prononcer plus aisément que n'importe quelle autre consonne, sans être précédé ou suivi d'une voyelle; ainsi le r renfermé dans le gothique brûthrs, brûthr «du frère, au frère», pourrait être considéré comme une voyelle presque au même droit que le r sanscrit dans brûtg-byas «fratribus».

tion de la syllabe âr à certains cas (nous dirons plus tard lesquels) des noms d'agents en târ, comme dâtâr « celui qui donne », ou des noms marquant la parenté, comme náptâr « neveu », svásâr « sœur »; de là dâtr-byas, svásr-byas correspondant au latin datâr-i-bus, sorôr-i-bus. Au locatif, nous avons des formes comme dâtr-su, en grec au datif δοτῆρ-σι. Il y a aussi une racine verbale qui change âr en r de la même façon que beaucoup d'autres changent ar en r: je veux parler de la racine mârg, dont la forme affaiblie est mṛg; ce verbe fait au pluriel mṛg-más « nous séchons », tandis qu'au singulier il fait mârg-mi, de la même manière qu'on a au pluriel bibṛ-más « nous portons », et au singulier bibár-mi « je porte ». Les grammairiens indiens regardent mṛg comme la racine.

On trouve aussi r pour ra, par exemple dans certaines formes du verbe prač, comme prčáti « il interroge », prátá-s « interrogé ». Cette racine praë, qui est également admise comme la forme primitive par les grammairiens indiens, est de la même famille que la racine gothique frah (présent fraihna, par euphonie pour frihna, prétérit frah). La contraction de ra en r est analogue à celle des syllabes ya et va en i et en u, laquelle a lieu assez fréquemment dans la grammaire sanscrite; ces sortes de mutilations se présentent seulement dans les formes grammaticales où, d'après les habitudes générales de la langue, la forme faible est substituée à la forme forte, par exemple dans les participes passifs comme istá-s « sacrifié », uktá-s « parlé », prstá-s « interrogé », par opposition à yástum, váktum, prástum. Comme exemple de r mis pour ra, je mentionne encore l'adjectif priú-s « large », pour pratú-s (racine prat «être étendu»), qui correspond au grec ωλατύ-s, au lithuanien platu-s, à l'ancien perse frâtu, dans le composé u-frâiu (pour hu-frâiu) «Euphrate», proprement «le trèslarge». Nous n'avons de ce mot que le locatif féminin ufrâtavâ,

à cause de l'a qui le suit. Le zend përëlu, de parëlu pour parlu, contient une transposition, ce qui n'a rien de surprenant, aucune lettre ne changeant aussi aisément de place que r. Ainsi en latin nous avons tertius pour tri-tius (\$ 6), en zend îri-tya; au contraire, le sanscrit contracte dans ce seul mot la syllabe ri en r, et donne tr-tiyā-s, nombre ordinal formé de tri « trois ».

Le r est pour ru au présent et dans les formes analogues au présent de la racine éru «entendre» (voyez plus haut, p. 25); nous avons, par exemple, én-nó-ti «il entend», én-nó-tu «qu'il entende»; en outre, dans le composé brkuti-s ou brkuti, pour brukuti-s, brukuti, qui sont également usités et où l'u de la première syllabe tient la place de l'û long de brû «sourcil».

\$ 2. Diphthongues sanscrites.

Il y a en sanscrit deux classes de diphthongues : la première, qui comprend \mathbf{u} é et \mathbf{u} ó, provient de la fusion d'un a bref avec un i ou un i conséquent, ou d'un a bref avec un u ou un i conséquent. Dans cette combinaison, on n'entend ni l'un ni l'autre des deux éléments réunis, mais un son nouveau qui est le résultat de leur union : les diphthongues françaises ai, au sont un exemple d'une fusion de ce genre.

L'autre classe, qui comprend \hat{u} âi (prononcez âi) et \hat{u} âu (prononcez âou), provient de la combinaison d'un â long avec un i ou un î conséquent, ou d'un â long avec un u ou un â conséquent. Dans cette combinaison les deux voyelles réunies en diphthongue, et particulièrement l'â, sont perceptibles à l'oreille. Il est certain que dans \hat{u} et \hat{u} â il y a un a bref, dans \hat{u} et \hat{u} un â long; car toutes les fois que, pour éviter l'hiatus, le dernier élément d'une diphthongue se change en la semi-voyelle correspondante, \hat{u} ê et \hat{u} â deviennent \hat{u} ay et \hat{u} av, tandis que \hat{u} âi et \hat{u} âu deviennent \hat{u} ay et \hat{u} av, tandis que \hat{u} âi et \hat{u} âu deviennent \hat{u} ay et \hat{u} av, tandis que règles de contraction, un â final devient \hat{e} en se combinant avec

un i ou un i initial, et s'il devient d en se combinant avec un u ou un i initial, au lieu de devenir d di et d du, cela tient, selon moi, à ce que l'à long s'abrége avant de se joindre à la voyelle qui se trouve en tête du mot suivant. On ne s'en étonnera pas en voyant que l'à est supprimé tout à fait quand, dans l'intérieur d'un mot, il se trouve devant une llexion ou un suffixe commençant par une voyelle dissemblable; exemple : dádà devant us ne devient ni adadaus, ni adadaus, ni adadaus, mais and dadaus dederunt. Cette opinion, que j'avais déjà exprimée ailleurs, s'est trouvée confirmée depuis par le zend, où le d sanscrit est représenté par su di, et le de par que do ou su du.

Remarque. Je ne crois pas que la diphthongue exprimée en sanscrit par vet prononcée é aujourd'hui, ait déjà eu avant la séparation des idiomes une prononciation qui ne laissait entendre ni l'a ni l'i; il est, au contraire, trèsprobable qu'on entendait les deux éléments de la diphthongue, et qu'on prononçait ai, lequel ai se distinguait sans doute de la diphthongue 🕏 di, en ce que le son a n'était pas prononcé d'une façon aussi large dans la première de ces diphthongues que dans la seconde. Il en est de même pour चा qui se prononçait aou, tandis que si sonnait âou. En esset, si, pour ne parler ici que de la diphthongue & é, elle avait déjà été prononcée é dans la première période de la langue, on ne comprendrait pas comment le son i, qui aurait été en quelque sorte enfoui dans la diphthongue, serait revenu à la vie après. la séparation des idiomes, dans des branches isolées de la souche indo-européenne: nous trouvons en grec l'é sous la forme de ai, ei, oi (voy. Vocalisme, p. 193 suiv.); la même diphthongue se montre en zend comme ai (\$ 33) ou comme ôi, ou comme ê; en lithuanien comme ai ou ê; en lette comme ai, ê ou ee; en latin comme ae, venant immédiatement de ai, ou comme ê. Si, au contraire, la diphthongue avait encore, avant la séparation des idiomes, sa véritable prononciation, on s'explique aisément que chacun des idiomes dérivés ait pu fondre en é l'ai qu'il tenait de la langue mère, soit qu'il fit de cette susion une règle constante, soit qu'il ne l'accompltt que partiellement; et, comme rien n'est plus naturel que cette fusion de l'ai en é, beaucoup de langues dérivées ont dû se rencontrer en l'opérant. Ainsi que nous l'avons

¹ Grammatica critica linguæ sanscritæ, \$ 33 annot.

X1.

dit plus haut, le sanscrit, suivant la prononciation venue jusqu'à nous, change toujours en é la diphthongue ai suivie d'une consonne, tandis que le grec suit une voie opposée et représente la diphthongue sanscrite par ai, si ou oi.

L'ancien perse confirme cette opinion : il représente toujours la diphthongue sanscrite é par ai et o par au. Ces deux diphthongues sont sigurées dans l'écriture cunéiforme à l'intérieur et à la fin des mots d'une façon particulière, que Rawlinson a reconnue avec beaucoup de pénétration : à côté de l'a contenu dans la consonne précédente, on place soit un i soit un u, suivant qu'on veut écrire ai ou au. Mais quand l'i ou l'u, ou la diphthongue qui se termine par l'une de ces voyelles, est à la sin d'un mot, on y joint, suivant une règle phonique propre à l'ancien perse, la semi-voyelle correspondante, à savoir y après un i, v après un u; exemple: astiy «il est», en sanscrit asti; maiy «de moi, à moi», en sanscrit mê; pâluv «qu'il protége», en sanscrit pâtu; bâbirauv «à Babylone». Après h (qui représente le s sanscrit), il y a, au lieu d'un iy, un simple y; exemple: ahy «tu es», en sanscrit ási. Au commencement des mots où yyy représente l'a bref aussi bien que l'a long, les diphthongues ai, au ne sont pas distinguées dans l'écriture de di, du; exemples: yyy. yy. zyy aita «ceci», en sanscrit état, et yyy. र्प . र्रं diša «il vint», en sanscrit रेपत् dišat «il alla.» Comparez le composé 👼 . = / y / . y / . y . y y patiy-âisa «ils arrivèrent (ils échurent)» (en sanscrit praty-âisan), où l'a de la diphthongue âi est indubitablement long, l'écriture cunéiforme n'ayant pas plus que le sanscrit l'habitude d'exprimer l'a bref quand il vient après une consonne. La diphthongue âu ne s'est pas rencontrée jusqu'à ce jour sur les inscriptions perses au commencement d'un mot dont la formation fût certaine : mais sûrement elle ne différerait pas du signe qui représente au () , par exemple, dans auramașdă (en zend ahuramașdă). De la transcription grecque Ωρομάζης (c'est ainsi que les Grecs écrivent le nom du dieu suprême de la religion zoroastrienne), je ne voudrais pas conclure avec Oppert¹ que les anciens Perses, soit dans ce mot, soit en général, prononçaient l'au comme un ô : autrement on pourrait, en suivant la même voie, tirer encore d'autres conséquences de la transcription que nous venons de citer, dire, par exemple, que l'a en ancien perse se prononçait comme un o bref, l'à long comme un η , et le groupe sd comme ds.

Le système phonique de l'ancien perse, p. 23.

§ 3. Le son a en sanscrit et ses représentants dans les langues congénères.

Parmi les voyelles simples, il y en a deux qui manquent à l'ancien alphabet indien: ce sont l'e et l'o grecs. S'ils ont été en usage au temps où le sanscrit était une langue vivante, il faut au moins admettre qu'ils ne sont sortis de l'a bref qu'à une époque où l'écriture était déjà fixée. En effet, un alphabet qui représente les plus légères dégradations du son n'aurait pas manqué d'exprimer la différence entre ă, ĕ et ŏ si elle avait existé '. Il est important de remarquer à ce propos que, dans le plus ancien dialecte germanique, le gothique, les sons et les lettres e et o brefs manquent. En zend, le sanscrit wa est resté la plupart du temps a, ou s'est changé d'après des lois déterminées en ¿ ĕ. Ainsi, devant un m final il y a constamment ¿ ĕ : comparez l'accusatif ¿ l'on puir e-m « filium », avec y que putrá-m, et d'autre part le génitif puir puir a-hê avec y que putrá-m, et d'autre part le génitif puir puir a-hê avec y que putrá-ya.

En grec, l'e et l'o sont les représentants les plus ordinaires d'un a primitif; il est représenté plus rarement par l'a. Sur l'altération de l'a bref en ι et en ν , voyez SS 6 et 7.

En latin, comme en grec, è est l'altération la plus fréquente de l'a primitif; l'o remplace l'a plus rarement qu'en grec. Je cite quelques exemples d'un o latin tenant la place d'un a sanscrit:

Latin.	Sanscrit.	ļ	Latin.	Sanscrit.
oclo	aštāri		sopor	svap «dormir»
novem	návan	;	coctum	páktum
noon-8	náva-s	•	loquor	lap «parler»
socer	śváśura-s		sollus	sárva-s «chacun»
socrus	évaérû'-s		80 1 00	svan «résonner»
sororem	svásår-am	1	pont	pánian «chemin»

^{&#}x27; Cf. Grimm, Grammaire allemande, I, p. 594.

Latiu.	Sanscrit.	Latin.	Sanscrit.
tonitru	stan «tonner»	vomo	vám–â–mi
00i-8	ávi-s	voco	váć-mi «je parle»
poli-s	páti-s «seigneur 1»	proco	<i>praë</i> «demander»
nocl-em	nákt-am «de nuit»	morior	mar, mr «mourir».

\$ 4. L'à long sanscrit et ses représentants en grec et en latin.

De même que le grec remplace plus souvent l'a bref sanscrit par un ε ou un o que par un a bref, de même il substitue plus volontiers à l' un n ou un ω qu'un a long. Le dialecte dorien a conservé l'a long en des endroits où le dialecte ordinaire emploie l'n; mais il ne s'est conservé en regard de l'ω aucun reste de l'ā primitif. (a) dádâmi « je place » est devenu τίθημι, (a) dádâmi « je donne » a fait δίδωμι; la terminaison du duel nu tâm est représentée par την et par των, ce dernier à l'impératif seulement; au contraire, il y a partout ων pour le génitif pluriel, dont la désinence sanscrite est un âm.

En latin, les remplaçants ordinaires de l'à sanscrit sont ô et a bref; exemples: sôpio, en sanscrit svâpâyâmi « j'endors »; datôrem, en sanscrit dâtâram; sorôrem, en sanscrit svásâram; pô-tum, en sanscrit pâ-tum « boire; » nô-tum, en sanscrit g'nâ-tum « connaître ». L'à long s'est conservé, par exemple, dans mâter, frâter, en sanscrit mâtâ, brâtâ (thèmes, mâtâr, brâtar); de plus, dans les accusatifs pluriels féminins, comme novâs, equâs, en sanscrit nâvâs, áśvâs, en analogic avec les formes grecques véās, μούσās, νίκās. Jamais il n'y a ni η ni ω pour les diphthongues indiennes v et thô, formées par la combinaison d'un vi et d'un vavec un a antécédent. Pour la première de ces diphthongues, il y a, en grec, soit ει, soit οι, soit αι (va étant représenté par α, ε ου ο); et pour la seconde, soit εν, soit ον, soit αν. Exemples: υπα émi « je vais » = εἶμι; πτη βάτες « que tu portes » = Φέροις;

¹ Racine pá «conserver, protéger, commander»; cf. ωόσιε de ωότιε.

ਜ਼ਰ báraté (moyen) = Φέρεται; πιπ báranté (pluriel) = Φέρονται; π gổ, masculin « bœuf », féminin « vache » = βοῦ. Sur π δ = ευ, voyez \$ 26. Nous avons un exemple de π δ pour αυ dans la racine π gể « briller » (d'où vient δ΄gas « éclat »), à laquelle correspond la racine grecque αὐγ dans αὐγή, etc. L'αυ de ναῦς, au contraire, représente un π âu en sanscrit, comme on le voit par le mot nâu-s « vaisseau ». La déclinaison du mot grec montre, d'ailleurs, que l'α est long par lui-même dans ce mot; en effet, le génitif dorien est ναδς pour να π δς = sanscrit nâvás, et le génitif ionien νηδς.

Il peut arriver que, par la suppression du dernier élément de la diphthongue, c'est-à-dire de l'i ou de l'u, un é ou un é sanscrit soit représenté, en grec, par un a, un e ou un o. Ainsi, un é katurd-s « un des deux », en grec éxárepos; ξας dêvár, dêvá « beau-frère » (nominatif, ξαι dévá), en grec δαέρ (venant de δα Γέρ, δαι Γέρ); d'autre part, l'o dans βοός, βοί est pour ou (βου-ός, βου-ί); l'u aurait dû se changer, et s'est certainement changé, dans le principe, en F, comme cela ressort du latin bovis, bovi et du sanscrit ατα givi (locatif), venant de gő-i pour grú-i.

§ 5. Origine des sons a, α et α en latin.

L'é latin a une double origine. Ou bien il est, comme l'n grec et l'é gothique, l'altération d'un à long, comme par exemple dans sémi-=nµı- qui répond au sanscrit et au vieux haut-allemand sâmi-; dans siés = eins (venant de éoins) qui répond au sanscrit syâs; dans ré-s, rê-bus pour le sanscrit râ-s, râ-byâs. Ou bien il résulte, comme l'é en sanscrit et en vieux haut-allemand, de la contraction d'un a et d'un i (\$ 2). La langue latine a perdu toutefois la conscience de cette contraction que le sanscrit, le latin et le vieux haut-allemand ont opérée d'une façon indépendante, de sorte qu'il faut attribuer en partie au hasard la similitude qui existe, par exemple, entre le latin stê-s, stê-mus, stê-tis et

le sanscrit tisié-s, tisié-ma, tisié-ta, et le vieux haut-allemand stê-s, stê-mês, stê-t¹. C'est aussi le hasard qui est cause de la rencontre du latin lévir (pour laivirus de daivirus) avec le sanscrit dévára-s venant de daivára-s. On peut comparer à ce sujet la contraction qui a eu lieu dans le lithuanien déveris qui est de la même famille. Le thème δāéρ en grec se rapporte au thème sanscrit dévár (par affaiblissement dévr, nominatif dévâ), et a compensé la perte de la seconde voyelle de la diphthongue par l'allongement de la première. L'anglo-saxon tacur, tacor a perdu également l'i de la diphthongue et prouve par son a la vérité de la proposition émise plus haut, que l'é sanscrit s'est formé de l'ai après la séparation des idiomes.

Après é, c'est æ qu'on trouve le plus souvent en latin comme contraction de ai, surtout dans les sormes où la langue a encore conscience de la contraction². On peut citer à ce sujet le mot quæro (de quaiso cf. quaistor), dans lequel je crois retrouver la racine sanscrite c'ést (venant de kaist) « s'efforcer » 3. Comparez aussi le gallois cais « contentio, labor ».

De même qu'en grec l'a primitif de la diphthongue sanscrite $\hat{e} = ai$ s'est altéré fréquemment en o, de même en latin nous avons α (venant de oi) pour ai: il est vrai que cette altération est trèsrare. Elle a lieu dans fædus de la racine fid qui, comme la racine

- Les formes germaniques précitées ne sont pas appuyées d'exemples dans Graff; mais elles sont prouvées théoriquement, par les formes semblables dérivées de la racine gd (= sanscrit gd «aller»), gé-s, gé-t, gé-més, gé-t. Sur des formes analogues en albanais, où nous avons, par exemple, les formes ké-m «habeam», ké-t «habeat», ké-mi «habeamus», ké-ng «habeant», qui font pendant aux formes de l'indicatif ka-m, kd, kĕ-mi (pour kĕ-mi), kd-ng, voir ma dissertation Sur l'albanais et ses affinités, p. 12 suiv.
- ² Dans les monuments les plus anciens de la langue, c'est en effet la forme orthographique ai qui domine encore. (Schneider, I, p. 50 suiv.)
- ³ Une autre racine qui veut dire «s'efforcer» en sanscrit a pris en grec le sens de «chercher», à savoir yat, dont le causatif yâtâyâmi répond au grec $\zeta n\tau \epsilon \omega$. (Sur $\zeta = y$ voir \$19.)

grecque correspondante ωιθ signifie originairement lier, comme Ernesti l'avait déjà conclu avec raison de ωεῖσ-μα. Pott a rapproché très-justement cette racine de la racine sanscrite band. En ce qui concerne l'affaiblissement de l'ancien a en i, ωιθ et fid se comportent comme le thème du présent germanique bind ; le prétérit singulier (band) a sauvé au contraire la voyelle radicale primitive, comme cela a lieu, au prétérit, pour tous les autres verbes de la même classe de conjugaison dans les formes monosyllabiques du singulier. De la racine fid (cf. fides et d'autre part fido) devait venir avec le gouna (\$ 26) faid, d'où fæd (dans fædus) pour foid = ποιθ de ωέποιθα.

\$ 6. Pesanteur relative des voyelles. A affaibli en i.

Si nous examinons la pesanteur des trois voyelles fondamentales, nous trouvons les résultats suivants: l'a est la voyelle la plus grave, l'i la plus légère, et l'u tient le milieu entre l'a et l'i. Les langues sont plus ou moins sensibles à ces différences de gravité qui sont devenues en partie imperceptibles à notre oreille. La découverte de ce fait auparavant inaperçu m'a conduit à une théorie neuve et, à ce qu'il me semble, très-simple, d'un phénomène grammatical qui joue un grand rôle dans les langues germaniques: je veux parler de ce changement des voyelles connu sous le nom d'apophonie (ablaut)². Le sanscrit a été le point de départ de mes observations: il renferme une classe de verbes qui changent à long en i long précisément dans les formes où d'autres classes de verbes éprouvent d'autres affaiblissements. Il y a, par exemple, un parallélisme parfait entre le changement de yunémi « je lie » en yunémis « nous lions » d'une part, et, d'autre

¹ Je crois avoir reconnu la racine en question dans la langue albanaise, sous la forme bind. (Voir mon Essai sur l'albanais, p. 56.)

² J'ai rassemblé mes observations sur ce sujet, en les resserrant autant que possible, dans mon Vocalisme, p. 214 suiv. et p. 227 suiv.

part, celui de émi = aími « je vais » en imás « nous allons », et celui du grec elui en luev. Nous rechercherons plus tard la cause de ce changement de voyelle qui a lieu dans les verbes, et qui fait que nous avons, d'un côté, une voyelle pour le singulier actif, de l'autre, une autre voyelle pour le duel et le pluriel, ainsi que pour le moyen tout entier dans les verbes sanscrits de la deuxième conjugaison principale et dans les verbes grecs en µı.

Le latin montre également qu'il est sensible à la différence de gravité des voyelles a et i : entre autres preuves, nous pouvons citer le changement d'un a primitif en i, dans les syllabes ouvertes, lorsqu'il y a surcharge par suite de composition ou de redoublement; dans le dernier cas le changement est de rigueur; exemples : abjicio, perficio, abripio, cecini, tetigi, inimicus, insipidus, contiguus pour abjacio, perfacio, etc. Dans les syllabes fermées il y a ordinairement un e au lieu d'un i, conformément au même principe d'affaiblissement; exemples : abjectus, perfectus, inermis, expers, tubicen (qui vient s'opposer à tubicinis); ou bien l'a primitif reste, comme dans contactus, exactus.

Les langues germaniques, pour lesquelles le gothique nous servira surtout de type, ont la même tendance à alléger le poids de la racine en changeant l'a en i; elle paraît surtout dans les verbes que Grimm a classés dans ses 10°, 11° et 12° conjugaisons, lesquels ont conservé l'a radical au singulier du prétérit, à cause de son monosyllabisme, mais ont affaibli l'a en i au présent et dans les formes qui en dérivent, à cause du plus grand nombre de syllabes. Nous avons, par exemple, at « je mangeai », et ita « je mange », de la même façon qu'en latin nous avons cano et cecini, capio et accipio. On voit par le sanscrit, pour tous les verbes qui se prêtent à cette comparaison, que, dans les classes de conjugaisons gothiques précitées, le prétérit singulier contient la vraie voyelle

¹ La syllabe est dite fermée si la voyelle est suivie de deux consonnes, ou même, à la fin du mot, d'une seule.

radicale; comparez at «je mangeai» (ou «il mangea»), sat «je m'assis, vas «je restai, je fus, vrak «je poursuivis, gu-vag «je remuai», frah «j'interrogeai», qvam «je vins», bar «je portai », ga-tar « je déchirai, je détruisis », band « je liai », aux racines ad, sad, vas « demeurer », vrag « aller », vah « transporter », praë, gam « aller », bar (par affaiblissement br), dar (dárâmi « je fends »), band'. La grammaire historique devra donc cesser de regarder l'a des prétérits gothiques dont nous venons de parler, et des autres formes semblables, comme l'apophonie de l'i du présent, destinée à marquer le passé. Il est vrai qu'au point de vue spécial des idiomes germaniques, cette explication paraissait assez plausible, d'autant plus que la véritable expression du rapport de temps, c'est-à-dire le redoublement, a réellement disparu de ces prétérits, ou bien est devenue méconnaissable, par suite de contraction, dans les formes comme êtum « nous mangeames », sétum « nous nous assîmes ». Nous reviendrons sur ce point.

Le grec est moins sensible que le sanscrit, le latin et le germanique, à la pesanteur relative des voyelles, et ne présente aucun changement de l'a en i qui soit régulier et qui frappe les yeux du premier coup. On peut, toutesois, citer certaines formes où, pour alléger le poids, un est venu prendre la place d'un a primitif, notamment les syllabes redoublées des verbes comme δίδωμι, τίθημι, en opposition avec le sanscrit dádâmi, dádâmi. Dans tistâmi «je suis debout», et gigrâmi «je flaire», le sanscrit met également un i au lieu d'un a, pour éviter, à ce que je pense, un surcroît de poids dans une syllabe déjà longue par position: de même au désidératif, où la racine est chargée par l'adjonction d'une sifflante, exemple : pipaks « désirer cuire », auquel on peut opposer búbuki « désirer manger ». Il y a encore en grec des formes sporadiques où l'i tient la place d'un a primitif : je mentionne ·l'homérique voloupes, dont l'e répond, comme l'i du gothique sidvor, à l'a du sanscrit catearas, et du latin quatuor; luyvés dont

la racine, devenue méconnaissable, de même que celle du latin lignum (« le bois » en tant que « combustible ») répond au sanscrit daḥ, à l'irlandais dagh, du verbe en daḥâmi, daghaim « je brûle »; ranos de racos pour rafos, qui répond au sanscrit ásva-s, venant de ákva-s « cheval », et au lithuanien asva « jument ».

§ 7. A affaibli en w.

Le sanscrit, le latin et le germanique traitent l'u comme une voyelle plus légère que l'a, car quand il y a lieu d'affaiblir l'a, ils le changent quelquesois en u. Ainsi la racine sanscrite kar (par affaiblissement kr) donne au singulier du présent karômi «je sais », mais au pluriel kurmás « nous saisons », à cause de la terminaison pesante¹; de même les désinences personnelles du duel ias, tas se changent en tus, tus au temps qui correspond au parfait grec, évidemment à cause de la surcharge produite par le redoublement, surcharge qui a occasionné aussi l'expulsion d'un n à la 3° personne plurielle du présent des verbes de la 3° classe de conjugaison : bibrati pour bibranti. Il ne manque pas en sanscrit d'autres faits pour montrer que l'u est plus léger que l'a. Mais nous passons à présent au latin, où les formes comme conculco, insulsus, pour concalco, insalsus, reposent sur le même principe qui a fait sortir abjicio, inimicus, inermis, de abjacio, etc. Les liquides ont une certaine affinité avec l'u, mais sûrement la langue aurait préséré conserver l'a de calco, salsus, si l'u n'avait pas été plus léger que l'a. Les labiales ont également une préférence pour l'u et le prennent dans des formes composées où l'on aurait plutôt attendu un i: exemples : occupo. aucupo, nuncupo, contubernium, au lieu de occipo 2, etc.

Il sera question plus tard, dans la théorie du verbe, de la distinction entre les terminaisons pesantes et les terminaisons légères. Il suffira de dire ici que les terminaisons pesantes, à l'indicatif présent, sont celles du duel et du pluriel. — Tr.

² En sanscrit, les labiales exercent souvent une influence sur la voyelle suivante et

Le germanique affaiblit un a radical en u dans les sormes polysyllabiques du prétérit de la 12° conjugaison de Grimm; cette conjugaison ne contient que des racines terminées ou par deux liquides, ou, plus fréquemment, par une liquide suivie d'une muette ou d'une sissante. La liquide exerce donc encore ici son influence sur l'apparition de l'u; mais cette influence ne resterait certainement pas bornée aux formes polysyllabiques, si l'u n'était pas une voyelle plus légère que l'a. Le rapport de formes comme le vieux haut-allemand bant (ou pant) «je liai, il lia n avec bunti « tu lias n, buntumés « nous liâmes n, etc. 1, bunti «je lierais, il lierait», est analogue à celui du latin calco avec conculco, de salsus avec insulsus. Le participe passif (buntanêr « lié ») subit également l'affaiblissement de l'a radical en u; il le montre même dans des racines qui, comme quam «aller» (= यस gam « aller »), se terminent par une simple liquide 2, et qui ne subissent aucun affaiblissement de l'a en u à l'indicatif et au subjonctif du prétérit, parce qu'elles ont, dans les sormes où cet affaiblissement pourrait avoir lieu, un redoublement caché par une contraction (quâmi « tu vins », quâmumes « nous vînmes »; gothique qvêmum).

En grec, où l'ancien u est représenté par l' $v=\ddot{u}$, à l'exception de quelques formes du dialecte béotien, qui emploie ou, il n'y a qu'un petit nombre de mots isolés où l'ancien α se soit affaibli en v, et cela sans aucune règle fixe. Comparez $v\acute{v}\xi$, $v\acute{v}\pi\tau-\alpha$, avec le sanscrit nákt-am « de nuit », le lithuanien nakti-s « nuit », le gothique naht-s (thème nahti); $\ddot{\delta}-vv\xi$, thème $\ddot{\delta}-vv\chi$, avec le sanscrit

la changent en u; exemple: púpürs «désirer remplir» (de la racine par, pr), par opposition à cikirs «désirer faire», de kar, kr.

l'ai cru, pendant un temps, que l'u des formes gothiques, comme hulpum (venant de halpum), était dû à l'influence assimilatrice de l'u de la désinence (Annales berlinoises, février 1827, p. 270). Mais cette explication ne s'accorde pas avec les participes passifs, comme hulpans, et les subjonctifs, comme hulpau; aussi l'ai-je déjà retirée dans mon Vocalisme (notes 16 et 17).

² Grimm, 11° conjugaison.

naká-s, le lithuanien nága-s; your avec le sanscrit gáni-s « épouse » (racine gan « engendrer, enfanter »), le borussien ganna-n « femme » (accusatif), le gothique quên-s (thème quêni, venant de quâni); où avec le sanscrit sam « avec ».

Nous retournons au latin pour faire observer que les mutilations éprouvées par les diphthongues æ (= ai) et au, quand les verbes où elles paraissent sont surchargés par suite de composition, reposent sur le même principe que le changement de l'a en i et en u (accipio, occupo, \$\$ 6,7). Les diphthongues æ et au renoncent, pour s'alléger, à leur premier élément, mais allongent, par compensation, le second, i et û étant plus légers que ai et au. Exemples: acquiro, occido, collido, concludo, accuso (de causa), pour acquaero, etc. Au lieu de l'au de faux, fauces, nous avons un ô (suffôco), que je ne voudrais pas expliquer d'après le principe sanscrit, par une contraction de la diphthongue au, mais plutôt par la suppression du second élément de la diphthongue: cette suppression aurait entraîné, par compensation, l'allongement de l'a, qui se serait changé en ô, comme dans sôpio = sanscrit svápáyámi (\$ 4).

§ 8. Pesanteur relative des autres voyelles.

Quant au rapport de gravité entre u et i, il n'est pas difficile d'établir que la première de ces voyelles est plus pesante que la seconde. Le sanscrit le prouve en changeant un u radical en i dans les aoristes, comme âûnd-id-am (racine und) pour âûnd-und-am: la racine redoublée, qui doit paraître dans la deuxième syllabe, sous la forme la plus affaiblie 1, change u en i, et évite la longue en suppriment la nasale. Le latin, pour alléger le poids du mot, transforme toujours en composition l'u radical qui termine le premier membre du composé en i; exemples: fructi-fer, mani-pulus pour fructu-fer, manu-pulus.

¹ Grammaire critique de la langue sanscrite, \$\$ 387, 388.

Il reste à parler du rapport de gravité des voyelles inorganiques $(\check{e}, \check{e}, \check{o}, \check{o}, \varepsilon, \eta, o, \omega)$ entre elles et avec les voyelles organiques 1. En ce qui concerne l'e bref, la prononciation de cette voyelle permet de telles dégradations de son, qu'il est impossible d'étendre les conclusions sournies par un idiome à un autre. En latin, un e radical est plus lourd que l'i, comme on le voit par des formes telles que lego, rego, sedeo, par opposition aux composés colligo, erigo, assideo. Au contraire, un e final paraît être, en latin, plus faible qu'un i, puisque cette dernière voyelle se change en e à la fin des mots 2, notamment aux cas dénués de flexion des thèmes neutres en i; exemple: mite, à côté du masculin et du séminin miti-s, des neutres grecs, comme lope, et des neutres sanscrits, comme súci. En grec, l'e paraît être plus léger que l'i, à quelque place du mot qu'il se trouve; c'est pour cela que l'e s'altère en e quand le mot reçoit un accroissement, comme dans les formes ωόλε-ως, ωόλε-ι. Le rapport de formes comme corporis, jecoris, à corpus, jecur, montre que l'o bref, en latin, est plus léger que l'u.

S 9. L'anousvara et l'anounasika.

Deux sons nasaux, l'anousvâra et l'anounâsika, et une aspiration finale, nommée visarga, ne sont pas regardés, par les grammairiens indiens, comme des lettres distinctes, mais seulement comme les concomitants d'une voyelle précédente, parce qu'ils n'ont pas toute la force d'une consonne, et qu'ils ne peuvent commencer une syllabe. L'anousvâra (:), c'est-à-dire le son qui vient après, est un son nasal qu'on entend après les voyelles, et qui répond probablement à notre n français à la fin des

¹ L'auteur appelle inorganiques les voyelles qui ne sont pas primitives. (Comparez 55 2-5). — Tr.

² Quand elle n'est pas supprimée tont à fait, comme dans les désinences personnelles.

mots ou, au milieu des mots, devant des consonnes. Nous le transcrirons n. Sous le rapport étymologique, il remplace toujours, à la fin des mots, un m primitif, lequel doit être nécessairement transformé en anousvâra devant une sifflante initiale, un इ h ou les semi-voyelles चू y, द्र r, चू l, चू v. Exemples : तं सुनुम् tan sûnûm «ce fils»; तं नुक्स् tan vṛkam «ce loup», pour tam sûnúm, tam výkam. En prácrit et en páli, l'anousvara s'emploie devant toutes les consonnes initiales au lieu et place d'un m primitif. Le n final s'est également changé en anousvara dans ces dialectes amollis; exemples: en prâcrit अवर्ष baavan pour le sanscrit bágavan et bágavan, le premier vocatif, le second nominatif du thème bágavant « seigneur » (proprement « doué de bonheur »; c'est un terme honorifique); en pâli, नुबनं guṇavan « vertueux » (au vocatif) pour le sanscrit que gunavan. A l'intérieur des mots, l'anousvara ne paraît en sanscrit que devant les sifflantes, comme altération d'un n primitif; exemples : it hans a « oie », qui est de même famille que l'allemand gans, le latin anser (pour hanser) et le grec χήν; पिंदास pinsmás « nous écrasons » (singulier, pinásmi), qu'on peut comparer au latin pinsimus; le verbe ta hán-mi «je tue n fait, à la seconde personne, hán-si, parce qu'un n primitif ne peut pas se trouver devant un s.

L'anounasika \tilde{n} (appelé aussi anounasiya) ne paraît guère que comme transformation euphonique d'un n devant une sifflante. Dans le dialecte védique, on le trouve aussi devant un r, quand celui-ci provient d'un s primitif; nous reviendrons plus tard sur ce point. Dans la langue des Védas, quand l'anounasika paraît à la fin d'un mot, à la suite d'un \hat{a} long, il faut admettre que, après le \tilde{n} , il y avait d'abord encore un r. Du groupe $\tilde{n}r$, auquel on peut comparer le nr français dans genre, on peut je crois, conclure que la prononciation de l'anounasika était plus faible que celle de l'anousvara, car le son n peut beaucoup moins se faire entendre devant un r que devant un s. lequel supporte

devant lui un n prononcé pleinement. La faiblesse de l'anounasika se déduit encore de sa présence devant l, dans les cas où un n final se change en $\overline{n}l$ devant un l initial, transformation qui n'est, d'ailleurs, pas obligée, et que les grammairiens indiquent seulement comme étant permise. Or, il est presque impossible qu'après un son nasal, deux l, dont l'un serait final et l'autre initial, puissent véritablement se faire entendre.

S 10. L'anousvâra en lithuanien et en slave.

En lithuanien, il y avait un son nasal qui n'est plus prononcé aujourd'hui, d'après Kurschat, mais qui est encore indiqué dans l'écriture par des signes spéciaux ajoutés aux voyelles; on le rencontre notamment à l'accusatif singulier, où il tient la place du m sanscrit et latin, du v grec, et, ce qu'il est particulièrement important de remarquer, du n borussien. Ce son nasal, que nous marquerons, dans l'écriture, comme l'anousvâra sanscrit, par un n, a avec lui cette ressemblance que, dans l'intérieur des mots, il tient la place d'un n primitif. De même, par exemple, qu'en sanscrit le n du verbe man « penser » devient n devant le s du futur (man-syé'« je penserai»), de même, en lithuanien, le n de laupsinu devient, au sutur, laupsinsiu «je louerai», que l'on prononce aujourd'hui laupsisiu, mais où l'écriture a conservé le signe de l'ancienne nasale. J'écris également n la nasale conservée dans la prononciation de quelques voyelles en ancien slave, sur lesquelles nous reviendrons plus tard. Je me contenterai de rappeler ici l'accord du neutre maco manso, en ancien slave, avec le sanscrit मांसम् mansá-m «chair»; j'admets toutesois que le passage du son plein de n au son obscurci de l'anousvâra s'est opéré d'une façon indépendante dans les deux idiomes.

\$ 11. Le visarga.

L'aspiration finale, appelée par les grammairiens indiens vi-

sarga, c'est-à-dire émission, est toujours la transformation euphonique d'un \mathbf{x} sou d'un \mathbf{x} r. Ces deux lettres sont très-sujettes au changement à la fin des mots, et se transforment en visarga (:) devant une pause, ainsi que devant k, k, p, p. Nous représenterons, dans notre système de transcription, le visarga par un h. En ce qui concerne les altérations auxquelles sont soumis un s ou un r final, le sanscrit occupe, parmi toutes les langues indoeuropéennes, si l'on en excepte le slave, le dernier degré de l'échelle; car, tandis que, par exemple, dévás « dieu », agnis « seu », sûnús « sils » ne conservent l'intégrité de leur terminaison que devant un t ou un t initial (ad libitum aussi devant s), les formes lithuaniennes correspondantes diewas, ugnis, sunus, gardent invariablement leur s dans toutes les positions; le lithuanien est, par conséquent, à cet égard, mieux conservé que le sanscrit dans la forme la plus ancienne qui soit venue jusqu'à nous. Une circonstance digne de remarque, c'est que même le perse et le zend, ainsi que le pâli et le prâcrit, ne connaissent pas le son du visarga. Dans la première de ces langues, le s final primitif est régulièrement supprimé après a ou â, mais conservé, après les autres voyelles, sous la forme d'un 🤾 s, quelle que soit, d'ailleurs, la lettre initiale du mot suivant. De même, en zend, pour le es, par exemple dans pasus « animal » (latin pecus). Pour un r final, le zend met re (\$ 30), mais conserve partout cette syllabe invariable. Comparez le vocatif zend glapme dâtare « créateur! » au vocatif sanscrit sing datar, qui, devant k, k, p, p et une pause, devient una datah, devant t, i, datas, et ne reste invariable que devant les voyelles, les semi-voyelles, les moyennes et leurs aspirées.

\$ 12. Classification des consonnes sanscrites.

Les consonnes proprement dites sont rangées dans l'alphabet sanscrit suivant les organes qui servent à les prononcer, et forment

sous ce rapport cinq classes. Une sixième classe se compose des semi-voyelles, et une septième des sissantes et de 🕱 h. Dans les cinq premières classes les consonnes sont rangées dans l'ordre suivant: en premier lieu les consonnes sourdes (\$ 25), c'est-à-dire la ténue et son aspirée correspondante, puis les consonnes sonores, c'est-à-dire la moyenne avec son aspirée. La dernière consonne de chaque classe est la nasale. Les aspirées, que nous transcrivons k, k, etc. sont prononcées comme les non aspirées correspondantes suivies d'un h parfaitement sensible à l'ouie: ainsi 🔻 p ne doit pas être prononcé comme un f, mais, suivant Colebrooke, comme pli dans le composé anglais haphazard, et म b comme bh dans le mot abhorr. Quant à l'origine plus ou moins ancienne des aspirées sanscrites, je regarde les moyennes aspirées comme les premières en date, les ténues aspirées comme les plus récentes. Ces dernières ne se sont développées qu'après la séparation des langues de l'Europe d'avec le sanscrit; mais elles sont antérieures à la séparation du sanscrit et des langues iraniennes. Cette opinion s'appuie surtout sur ce que les aspirées sanscrites sonores sont représentées par des aspirées en grec, et pour la plupart aussi en latin. Mais ces aspirées grecques et latines ont été soumises à une loi de substitution analogue à celle qui, dans les langues germaniques, a changé la plupart des moyennes primitives en ténues; ainsi le grec Đūμόs, le latin fûmus, répondent au sanscrit dûmá-s « fumée », de la même façon que le gothique tunthu-s « dent », répond au sanscrit dánta-s. Au contraire, les ténues aspirées sanscrites sont représentées presque constamment dans les langues classiques par des ténues pures; l'aspirée sanscrite i, la plus communément employée parmi les aspirées dures, est notamment toujours remplacée en grec et en latin par τ, t. Comparez le grec ωλατύς, latin latus, avec le sanscrit priu-s et le zend pereiu-s; le latin rota avec le thème sanscrit et zend rata «chariot»; le grec εστέον et l'albanais áste (féminin)

avec le thème neutre sanscrit ásii; les désinences personnelles du pluriel τe , tis avec la terminaison sanscrite et zende ta du présent et du futur. Je regarde comme accidentelle la rencontre de la terminaison grecque θa dans des formes comme $\delta \sigma \theta a$, $\delta \delta \sigma a$ avec le sanscrit $\delta \delta a$ du prétérit redoublé, en ce sens que le $\delta \delta \delta a$ grec, à cette place, provient très-probablement d'un $\delta \delta a$, sous l'influence euphonique du $\delta \delta a$ qui précède. En effet, le grec préfère après le $\delta \delta a$ le $\delta \delta a$ au $\delta \delta a$, sans pourtant éviter entièrement le $\delta \delta a$; c'est pour cela qu'au moyen et au passif il a changé le $\delta \delta a$ des terminaisons personnelles de l'actif en $\delta \delta a$, sous l'influence du $\delta \delta a$ précédent, qui est l'exposant de l'action réfléchie marquée par le verbe δa .

§ 13. Les gutturales.

La première classe des consonnes sanscrites comprend les gutturales, à savoir : \(\mathbb{k} \), \(\mathbb{g} \), \(\mathbb{k} \), \(\mathbb{g} \), \(\mathbb{g} \), \(\mathbb{n} \). La nasale, que nous transcrivons par un \(\bar{n} \), se prononce comme \(n \) dans \(manquer, engager \); elle ne paraît à l'intérieur des mots que devant les muettes de sa classe, et elle remplace un \(m \) à la fin des mots, quand le mot suivant commence par une gutturale. Quelques composés irréguliers, dont le thème se termine en \(\mathbb{n} \) \(\delta \), comme \(\mathbb{n} \) \(

Les aspirées gutturales, \mathbf{e}_{i} k ainsi que \mathbf{e}_{i} $\hat{\mathbf{g}}$, sont d'un usage relativement rare. Les mots les plus usités où elles paraissent

¹ Je me suis expliqué ailleurs avec plus de détail sur la jeunesse relative des aspirées dans la plupart des langues de l'Europe, notamment dans les langues celtiques. (Voyez Système comparatif d'accentuation, notes 16 et 18.)

sont naká-s « ongle », ģarmá-s « chaleur », et laģú-s « léger ». Du premier mot il faut rapprocher le lithuanien naga-s, qui suppose, toutefois, comme le russe nogotj, un mot sanscrit naģa-s, dont le ġ serait représenté régulièrement en grec, à cause de la substitution des aspirées (\$\$ 12, 87 1), par le χ de δνυχ. De ġarmá-s « chaleur », l'équivalent en grec est Θέρ-μη 1 avec changement de la gutturale en dentale, comme dans τίς « qui? » au lieu du védique ki-s, en latin quis. Le même changement a lieu également dans πέντε, sur lequel nous reviendrons plus tard, et, pour la moyenne, dans Δημήτηρ au lieu de Γημήτηρ. Avec laģú-s comparez le grec ελαχύς et le lithuanien lengwa-s « léger » (venant de lengu-a-s), dont le thème s'est élargi par l'addition d'un a 2. La nasale du mot lithuanien se retrouve aussi en sanscrit dans la racine de laģú-s, à savoir lañġ « sauter ».

Nous retrouvons encore le k sanscrit remplacé par un χ dans $k\delta\gamma\chi\eta = \delta ank\dot{u}-s$ « coquillage » (venant de $kank\dot{u}-s$). Je ne voudrais pas me servir de cet exemple pour prouver l'ancienneté de l'aspiration dure, car le sanscrit a pu aisément, après la séparation des idiomes, changer dans ce mot en k un \dot{g} dont la prononciation s'était endurcie. Le latin concha est évidemment un emprunt fait au grec.

\$ 14. Les palatales.

La racine contenue dans gar-má-s est gar, gr qui se retrouve, mais sans aspiration, dans l'irlandais gar, de garaim «j'échausse», et dans le russe gor, de gorju «je brûle».

² Pour d'antres rapprochements, voyez le Glossaire sanscrit, 1847, p. 296.

de la classe des gutturales, et doit être considérée comme en étant un amollissement. On ne rencontre les consonnes de cette classe que devant des voyelles ou des consonnes faibles (semivoyelles et nasales); devant les consonnes fortes et à la fin des mots les consonnes gutturales reparaissent la plupart du temps. Les thèmes वाच् vâc « parole, voix » (latin vôc), et व्यू rug « maladie, font au nominatif vâk, ruk, à l'instrumental et au locatif pluriels vâg-bis, rug-bis, vâk-śú, ruk-śú. Dans les langues congénères, au lieu et place des palatales sanscrites, il faut s'attendre à trouver, ou bien des gutturales, ou bien des labiales, les labiales étant souvent sorties par altération des gutturales, comme dans l'éolien wéoupes, l'homérique wioupes, le gothique sidvor « quatre », à côté du latin quatuor et du lithuanien keturi (nominatif pluriel); ou bien encore des dentales, les dentales étant également une altération des gutturales primitives (§ 13), mais seulement en grec; exemples : τέσσαρες de κέσσαρες qui lui-même est pour xétFapes, en sanscrit éatvaras; wévte de wéyxe, éolien wéμπε, pour le sanscrit púníca (thème pánícan), venant de pánika. Dans les langues qui ont formé des palatales d'une façon indépendante du sanscrit, on peut s'attendre naturellement à en trouver au même endroit qu'en sanscrit. Comparez, par exemple, l'ancien slave neuers peceti «il cuit», avec le sanscrit pácati. Le slave $\forall c'$ est sorti ici d'un k par l'influence rétroactive de ϵ ; le ks'est conservé dans la première personne nera pekun, et dans la troisième personne du pluriel nekati pekuit, tandis qu'en sanscrit on trouve dans les mêmes formes la palatale pác-à-mi, páca-Nli.

La ténue aspirée de cette classe, à savoir & ĉ, est une altération du groupe sk, sc : c'est ce qu'on voit par la comparaison des idiomes européens congénères. Comparez, par exemple, la racine fix ĉid « sendre », avec le latin scid, le grec σχιδ (σχίδνημι), et, par la substitution du χ au k. σχιδ. d'où viennent σχιζω (pour

σχιδίω), σχίδη; enfin avec le gothique skaid de skaida « je sépare » (ai pour i, \$ 26). Sur les représentants de 👿 ε en zend, voy. \$ 37.

\$ 15. Les cérébrales ou linguales.

La troisième classe est appelée celle des cérébrales ou linguales et comprend une catégorie toute particulière de consonnes qui n'ont rien de primitif, mais qui sont une modification des dentales. Nous les désignons de la façon suivante : \(\mathbf{z}, \mathbf{z}, \mathbf{t}, \mathbf{z}, \mathbf{t}, \math

Une chose digne de remarque, c'est que les dentales se changent en cérébrales après un s; exemple : at dvés-ți « il hait », dvis-țá « vous haïssez ». Cette règle vient de l'affinité des sons cérébraux avec le s (le ch français dans charme).

\$ 16. Les dentales.

La quatrième classe comprend les dentales et le n ordinaire

- ¹ Je donne la préférence à la première dénomination, parce qu'elle répond exactement au terme indien mûrdanyà «capitalis» (de mûrdan «tête») et parce que l'on désigne ordinairement dans les langues de l'Europe sous le nom de linguales les consonnes qui correspondent aux dentales (\$ 16) sanscrites.
- Les racines commençant par un n dental (\mathfrak{I} n) changent cette lettré en un n cérébral (\mathfrak{U} n) sous l'influence de certaines lois phoniques; par exemple : pranas-yati «il périt», à cause de la consonne r qui précède. Dans ces cas, les grammairiens indiens supposent que le n cérébral est primitif : ils donnent par exemple une racine nas. Mais le verbe simple venant de cette racine, à laquelle répondent le latin nec (dans nex, necis) et le grec vex (dans vex-pos, véx-vs) a partout un n dental.

de toutes les langues : π t, π t, π d, π d, π n. Il a déjà été question de l'âge relativement récent du t et du changement par substitution de d en \Rightarrow (\$ 12). Le latin, qui a perdu l'aspirée de cet organe, la remplace quelquesois par l'aspirée labiale; exemple : fûmus, qui répond au sanscrit dûmd-s « sumée » et au grec $\Im u dos$. Je reconnais dans infra, inferior, infimus des mots de même samille que le sanscrit adás « en bas », ádara-s « inférieur », adamá-s « le plus bas » 1. De même dans l'osque messai (viai messai « in via media ») le f correspond au d de mádyâ; le latin medius a supprimé complétement l'aspiration, ce qui arrive fréquemment dans cette langue, à l'intérieur des mots, même pour les classes de consonnes qui en latin disposent d'une aspirée : comparez par exemple mingo, lingo aux racines sanscrites mili, lih, aux racines grecques $\delta-\mu\iota\chi$, $\lambda\iota\chi$; tibi au sanscrit túbyam; bus désinence du datis-ablatis pluriel au sanscrit byas.

Le grec a cette particularité qu'il joint quelquesois au commencement des mots, comme surcroît inorganique, un τ, Φ ou δ à des muettes initiales d'une autre classe : comparez ω/όλις, ωόλις à पुरी puri' (venant de pari') «ville»; ω/ίσσω à पिष् pis «écraser», en latin pinso; κτάομαι à l'albanais ka-m «j'ai»; χθές à पुष्ठ «hier» (latin heri, hes-ternus); γδοῦπος, γδουπέω à l'ancien perse gaub-a-tay «il se nomme», persan τως gus-ten «parler»².

Quelquesois aussi le son dental qui se montre en grec après la gutturale est la corruption d'une ancienne sissante, notam-

Voir ma Dissertation sur le pronom démonstratif et l'origine des cas. (Mémoires de l'Académie de Berlin, 1826, p. 90.)

² La racine sanscrite correspondante gup ne s'est pas encore rencontrée avec le sens de «parler». Je regarde le grec δοϋπος, δουπέω, comme des formes mutilées pour γδοϋπος, γδουπέω, dont il ne serait resté que le surcroît inorganique, à peu près comme dans le latin vermis (venant de quermis) et le gothique vaurms comparés au sanscrit kṛmi-s venant de kármis, en albanais krūm; ou comme dans l'allemand vær, comparé au gothique hva-s et au sanscrit ka-s.

ment dans κτείνω, ἔκτανον, comparé à la racine sanscrite τικέα, «blesser, tuer»; dans ἄρκτος = sanscrit rkέα-ε, venant de arkέα-ε, en latin ursus; dans χθαμαλός (forme mutilée χαμαλός; cf. χαμαί, χαμάθεν, χαμάζε) comparé au sanscrit kέαπά «terre».

\S 17. D affaibli en l ou en r.

On connaît le changement de d en l par le rapport entre δάκρυ, δάκρυμα et lacrima. On trouve aussi en sanscrit un d, qui probablement est primitif, à la place où certaines langues de l'Europe ont un l. Exemple : déha-s « corps », gothique leik (neutre, thème leika) «chair, corps». Pott rapproche de dah «brûler» le latin lignum, et je crois que le grec λιγνύς se rapporte à la même racine, dont le d primitif s'est conservé dans δαίω. Je retrouve le **z** d du nom de nombre dásan (venant de dákan) « dix », dans la lettre l de l'allemand eilf, zwölf « onze, douze », en gothique ain-lif, tva-lif, et dans le lithuanien lika de wienolika «onze», dwylika «douze», trylika «treize», etc. Nous y reviendrons. On trouve aussi r remplaçant le d, notamment dans le latin meridies pour medidies. On peut ajouter ici que dans les langues malayo-polynésiennes l'affaiblissement du d en r ou en lest également très-ordinaire; ainsi le thème sanscrit dva « deux » est représenté en malais et dans le dialecte de la Nouvelle-Zélande par dûa, en bugis par duva; dans le tabitien au contraire par rua, et dans le hawaïen, qui n'a pas de r, par lua. Le tagalien présente les formes redoublées dalua et dalava, qui ont conservé le d dans la première syllabe et l'ont affaibli en l dans la deuxième 1.

\$ 17 b. N dental changé en n cérébral.

Le n dental sanscrit (\mathbf{y}), quand il se trouve dans une désinence grammaticale, dans un suffixe formatif ou dans la syllabe

¹ Comparez mon Mémoire sur la parenté des langues malayo-polynésiennes avec les langues indo-européennes, p. 11, 12.

marquant la classe des verbes, ou bien encore quand il est intercalé pour éviter un hiatus, se change en un n cérébral () s'il est précédé d'une des lettres cérébrales v., v., v.; mais il faut, pour que ce changement ait lieu, que le n soit suivi d'une voyelle ou d'une semi-voyelle, et que la lettre cérébrale en question soit dans la partie radicale du mot. Il peut se trouver entre les deux lettres une ou plusieurs labiales, gutturales, ainsi que les semi-voyelles vet v, sans que l'influence de r, etc. sur le n soit interceptée. Voici des exemples: dvésâni « que je haïsse », sṛṇômi « j'entends », sṛṇoánti « ils entendent »; ruṇádmi « j'arrête », priṇâmi « j'aime », pûrṇá-s « rempli », ḥṛśyamâṇa-s « se réjouissant », vâ'ri-ṇ-as (génitif) « de l'eau »; pour dvésâni, śṛṇômi, etc.

\$ 18. Les labiales.

Nous arrivons aux labiales, à savoir : पू p, पू p, वू b, वू b, म् m. L'aspirée sourde de cette classe प् p est employée rarement; les mots les plus usités où on la rencontre sont péna-s «écume» (slave пъна pêna, féminin), palá-m «fruit», et les autres sormes dérivées de la racine pal « éclater, se sendre, s'ouvrir, porter des fruits». L'aspirée sonore म b appartient avec y d'aux aspirées les plus usitées; en grec, elle est remplacée par un φ , en latin au commencement des mots par un f, et, au milieu, comme on l'a déjà fait observer (§ 16), la plupart du temps par un b. Le \mathbf{z} \mathbf{z} de la racine lab «prendre» a perdu en grec l'aspiration (λαμβάνω, Ελαβον), à moins qu'inversement le sanscrit lab ne soit une forme altérée de lab. Quand la nasale m (m) se trouve en sanscrit à la fin d'un mot, elle se règle sur la lettre initiale du mot suivant, c'est-à-dire qu'elle permute avec la nasale gutturale devant une gutturale, avec la nasale palatale, cérébrale ou dentale devant une palatale, une cérébrale ou une dentale (exemple: tan dántam «hunc dentem», pour tam

dántam). Elle se change nécessairement en anousvàra devant les semi-voyelles, les sifflantes et इ h; exemple : तं सिंहम् tan sinhám «hunc leonem», pour tam sinhám. En grec, le μ final s'est partout affaibli en v, par exemple à l'accusatif woouv pour le sanscrit páti-m; au génitif pluriel σοδών pour le sanscrit pad-âm; à l'imparfait έφερον pour le sanscrit ábaram; έφέρετον pour ábaratam «vous portiez tous deux». De même en borussien, par exemple dans deiwa-n «deum» pour le sanscrit dévá-m. En gothique, on trouve encore le m final, mais seulement dans les syllabes où il était primitivement suivi d'une voyelle ou d'une voyelle suivie elle-même d'une consonne; exemple : im « je suis » pour le sanscrit ásmi; bairam « nous portons » pour le sanscrit bárâmas; qvam «je vins, il vint» pour le sanscrit gagâma «j'allai, il alla ». Le m, primitivement final, a ou bien disparu en gothique, comme au génitif pluriel où nous avons une forme namn-ê, correspondant au sanscrit nam-am et au latin nomin-um; ou bien il s'est affaibli en un n, auquel, dans la déclinaison pronominale, on adjoint un a à l'accusatif singulier, exemple : hva-na « quem » pour le sanscrit ka-m, en borussien ka-n; ou bien enfin, il s'est vocalisé en u (comparez les formes grecques telles que Φέρουσι, venant de Φέρουσι, pour Φέρουτι), comme, par exemple, dans etja-u « que je mangeasse », lequel, quant à la forme, représente le potentiel sanscrit ad-yá-m. Le latin, parfaitement d'accord en cela avec le sanscrit, a partout conservé le m final.

\$ 19. Les semi-voyelles.

Suivent les semi-voyelles, à savoir : y, x, y, y, y, y. Le y se prononce comme le j allemand ou le y anglais dans le mot year (zend yârë «année»). Il est assez souvent représenté, en latin, par la lettre j, en grec par un ζ , ce qui a besoin d'être expliqué. De même que le j latin a pris en anglais le son dj, le y sanscrit est devenu à l'ordinaire en prâcrit un x y (pronon-

cez dj), quand il se trouve au commencement d'un mot ou à l'intérieur entre deux voyelles. Pareille chose est arrivée en grec : dans cette langue, c'est le ζ (= δs) qui se rapproche le plus par la prononciation du \mathbf{q} (= dj) sanscrit. Or, je crois pouvoir affirmer que ce ζ tient partout la place d'un j primitif, comme on le voit clairement, en comparant, par exemple, la racine ζυγ au sanscrit युद्ध yug «unir» et au latin jung 1. Dans les verbes en αζω, je reconnais la classe sanscrite des verbes en ayâ-mi, exemple : δαμάζω, en sanscrit dam-áyâ mi «je dompte», et en gothique tam-ja «j'apprivoise». Dans les verbes en ζω, comme Φράζω, σχίζω, ίζω, όζω, κρίζω, βρίζω, κλάζω, κράζω, je regarde le ζ avec la voyelle qui le suit comme le représentant de la syllabe $\forall ya$, qui est la caractéristique de la quatrième classe de conjugaison en sanscrit2; j'admets en même temps que, devant ce ζ , la consonne finale de la racine (δ ou γ) est tombée. On pourrait supposer, il est vrai, que le $\zeta = \delta s$ de $\sigma \chi / \zeta \omega$ renferme le de la racine suivi d'une sifflante; mais il vaut mieux admettre que le 8 est tombé, parce que cette explication convient également bien à tous les verbes en $\zeta \omega$, et rend compte de formes comme $x\rho(\zeta\omega, \beta\rho(\zeta\omega))$ (pour $x\rho(\gamma-j\omega, \beta\rho(\gamma-j\omega))$, aussi bien que des formes σχίζω, έζω, έζομαι. La suppression d'une dentale devant la syllabe $\zeta \omega^3$ n'a rien de surprenant, si l'on songe que la même suppression a lieu devant un σ à l'aoriste et au futur, par exemple dans σχί-σω, dont la forme correspondante en sanscrit est cet-sya-mi (pour ced-sya-mi, de cid « fendre »).

Il est important de faire observer qu'il y a aussi quelques

¹ Il faut excepter toutesois les cas où ζ (= δs) est une métathèse de $\sigma \delta$, comme dans Àbhra ζs pour Àbhra $\sigma \delta s$.

² Voyez \$ 109 ^a 2, et Système comparatif d'accentuation, p. 225 suiv.

³ Le ζ ne devrait se trouver que dans la première série de temps (présent et imparfait), qui correspond aux temps spéciaux en sanscrit; mais il s'est introduit abusivement dans d'autres formes où il n'a point de raison d'être. Pareille chose est arrivée dans la conjugaison prâcrite.

racines terminées par une voyelle, lesquelles, dans la première série de temps, peuvent prendre le ζ : telles sont $\beta\lambda\dot{\nu}-\omega$, $\beta\dot{\nu}-\omega$, qui peuvent faire $\beta\lambda\dot{\nu}-\zeta\omega$, $\beta\dot{\nu}-\zeta\omega$. Ces formes montrent bien que le $\zeta = j$ est la lettre initiale de la syllabe marquant la classe du verbe, et elles nous empêchent d'admettre que le ζ de $\sigma\chi \ell\zeta\omega$, $\kappa\rho\ell\zeta\omega$ soit seulement une modification de la consonne finale, δ ou γ , de la racine. J'explique également le ζ des substantifs comme $\sigma\chi\ell-\zeta\alpha$, $\rho\dot{\nu}-\zeta\alpha$ par le χ du suffixe sanscrit χ χ χ féminin χ χ χ

La semi-voyelle y, qui, comme nous l'avons dit, représente le son j, s'est ordinairement, en grec, vocalisée en .. Mais il est arrivé aussi que le j, au temps où il existait encore en grec, s'est assimilé à la consonne précédente. Je mentionne seulement ici, comme exemple de ce dernier sait, le mot άλλος, que j'explique par ἄλjos, et que je rapproche du sanscrit चन्द्र anyá-s¹; la semi-voyelle y s'est conservée intacte dans le thème gothique alja (\$ 20), tandis qu'elle s'est assimilée à la consonne précédente dans le pracrit wa anna, absolument comme en grec. En latin, le j s'est vocalisé, comme il le fait toujours dans cette langue après une consonne: alius pour aljus. On pourrait rapprocher du même mot sanscrit le latin ille; en effet, ille veut dire «l'autre», par rapport à hic, et la production de deux mots différents quant à la forme, plus ou moins analogues quant au sens, par une seule et même forme primitive, n'a rien de rare dans l'histoire des langues. Ullus est de même origine; la voyelle de la forme primitive s'est un peu moins altérée dans ce dernier mot, ainsi que dans ul-tra, ul-terior, ul-timus.

C'est sur ce mot que j'ai d'abord constaté le sait en question. (Voyez mon Mémoire sur quelques thèmes démonstratifs et leur rapport avec diverses prépositions et conjonctions, 1830, p. 20.) Je ne pouvais encore consirmer cette observation par la comparaison du prâcrit, l'édition de Sakountalâ, de Chézy, ne m'étant pas connue alors.

Au commencement des mots, la semi-voyelle j s'est souvent changée en grec en esprit rude. Comparez és avec le sanscrit ya-s « qui »; ¾παρ, ήπατ-os (venant de ήπαρτ-os) avec le sanscrit yákṛt (venant de yákart) « foie », et avec le latin jecur; ὑμεῖs pour ὑμμεῖs, venant de ὑσμεῖs, avec le thème pluriel sanscrit yuśmá; ἄ-ζω (de ἀγ-jω), ἄγ-ιοs avec yag « honorer », yâg-yà-s « qui doit être honoré »; ήμεροs avec yam « dompter », racine à laquelle appartient aussi ζημία.

Nous transcrivons la semi-voyelle q par notre v; après une consonne, cette lettre se prononce, dit-on, en sanscrit, comme le w anglais. De même que le j, le grec a perdu la semi-voyelle v, au moins dans la langue ordinaire. Après les consonnes, le v s'est quelquesois changé en υ; exemple: σύ, dorien τύ, pour le sanscrit tvam «toi»; ὑπνος pour le sanscrit svápna-s «rêve» (racine svap « dormir »), vieux norrois svefn (thème svefna) « sommeil»; χύων pour le sanscrit śvan (thème). Mais, en général, le digamma, qui répond au q v sanscrit, a entièrement disparu après une consonne, aussi bien qu'après l'esprit rude représentant le s sanscrit; exemple: éxupos, en sanscrit suásura-s (venant de svákura-s) « beau-père », vieux haut-allemand swehur (thème swehura). Σειρήν conduit à la racine sanscrite svar, svr « résonner, à laquelle appartient aussi le latin ser-mo; au contraire, σείρ-, σειρός, σείριος, Σείριος, σέλας, σελήνη (λ pour ρ , δ 20) appartiennent à खाउ svar, forme primitive de सुद् sur « briller ». Le substantif svàr «ciel» (en tant que «brillant»), contient la racine encore intacte; il en est de même du zend hvarë « soleil » qui a pour thème hvar (\$ 30), mais qui se contracte en hûr aux cas obliques.

Quelquesois aussi le v sanscrit s'est changé en φ après un σ initial, le φ tenant la place d'un ancien \mathcal{F} (digamma); exemple : $\sigma \varphi \delta - s$ « sien », en sanscrit sva - s, en latin suu - s. Dans l'intérieur d'un mot, il est arrivé quelquesois que le \mathcal{F} , comme le j, s'est

assimilé à la consonne précédente; exemple : τέσσαρες, τέτλαρες, pour le sanscrit catváras; en prâcrit et en pâli, par une assimilation du même genre, cattârô. Dans ce mot, la première
consonne s'est assimilée la seconde; on peut dire, en général,
que les deux idiomes que nous venons de citer assimilent la
consonne la plus faible à la plus forte, quelle que soit leur place
relative. Citons encore le grec ιππος (venant de ικκος, qui luimême est pour ικρος) à côté du sanscrit áśva-s (venant de άκνα-s,
\$ 21°), en latin equus, et en lithuanien áśwa (= sanscrit áśvá)
«jument».

Entre deux voyelles, le son v a entièrement disparu en grec, à l'exception de quelques formes dialectales²; exemples : ωλέω pour ωλέΓω (racine ωλυ, avec gouna ωλευ, \$ 26 2), pour le sanscrit plávâmi (racine plu «nager, naviguer, etc.»); δϊς, en sanscrit ἄνί-ς «brebis»; en lithuanien avi-ς, en latin ovis.

Mentionnons, en terminant, un fait qui s'est produit quelquefois: l'endurcissement du v en gutturale; par exemple, dans le
latin vic-si (vixi), vic-tum de la racine viv (sanscrit gîv « vivre »).

Dans le c de facio, je reconnais le v du causatif sanscrit bâváyâmi
« je fais exister, je produis », de la racine bû « être » (en latin,
fu). Au v du sanscrit dêvára-s, lêvir (\$ 5), répond le c de l'anglo-

¹ C'est sur cet exemple que j'ai constaté d'abord en grec l'assimilation du F. Voyez ma Dissertation sur les noms de nombre. (Mémoires de l'Académie de Berlin, 1833, p. 166.)

² Entre autres ΔιFi, qui répond, quant à la forme, au locatif sanscrit divi r dans le ciel».

saxon tacor et le h du vieux haut-allemand zeihur (thème zeihura = dévara). Au v du latin navi-s et du sanscrit nâv (radical
qui se retrouve dans les cas obliques, quand la désinence commence par une voyelle) répond le c anglo-saxon et le ch vieux
haut-allemand de nac i, nacho « barque ». Au v du thème gothique
quiva (nominatif quiu-s, sanscrit géva-s « vivant ») répond le k du
vieux haut-allemand quek, thème queka.

\$ 20. Permutations des semi-voyelles et des liquides.

Les semi-voyelles et les liquides se confondent souvent entre elles, par suite de leur nature mobile et fluide. La permutation la plus fréquente est celle de r et de l: ainsi la racine sanscrite ruć (venant de ruk) «briller » a un l dans toutes les langues de l'Europe. Comparez le latin lux, luceo, le grec λευκός, λύχνος, le gothique liuhath «lumière », lauhmôni «éclair », le slave Λουνα luća «rayon de lumière », l'irlandais logha «brillant ». A la racine rić (venant de rik) «abandonner » appartient le latin linquo, le grec λείπω, ξλιπον, le gothique af-lifnan «relinqui», le borussien po-linka «il reste».

L pour n se trouve dans le grec ἄλλος, le latin alius, le gothique alja, le gaélique eile et dans d'autres formes analogues, par opposition au sanscrit anyá-s et au slave инз inü, thème ino, « autre ».

L est pour v dans le suffixe latin lent, qui répond au suffixe grec evt pour Fevt, et au suffixe sanscrit vant (dans les cas forts). Comparez les formes latines, comme opulent, aux mots sanscrits comme dána-vant «pourvu de richesse» (de dána «richesse»). La même permutation de v et de l se remarque dans le gothique slépa «je dors», le vieux haut-allemand slâfu, qui répondent au sanscrit sváp-i-mi; dans le lithuanien saldù-s «doux», le slave cnaazi slâdūkū (même sens), qui répondent au sanscrit svâdū-s. à l'anglais sweet, au vieux haut-allemand suazi (c'est-à-dire swazi).

R pour v se trouve, par exemple, dans le latin cras comparé au sanscrit śvas (venant de kvas) « demain »; dans cresco, cre-vi, comparé à la racine sanscrite svi (venant de kvi) « croître », d'où est formé śváy-â-mi «je croîs»; dans plôro, comparé au sanscrit plâváyâmi « je fais couler » (racine plu; latin, flu pour plu, cf. pluit); dans le crétois τρέ «toi» (voyez Ahrens, De dial. dorica, p. 51) pour le sanscrit tvâm, tvâ; dans la racine gothique drus « tomber n (driusa, draus, drusum) pour le sanscrit dvans 1; dans le vieux haut-allemand bir-u-mes, pir-u-mes « nous sommes », comparé au sanscrit báv-â-mas, dont le singulier báv-â-mi (racine bû) s'est contracté, en vieux haut-allemand, en bim, pim; de même dans scrir-u-mês pour scriw-u-mês « nous crions » (sanscrit śrâv-áyâmas « nous faisons entendre », zend śrâvayêmi « je parle »), dont le w s'est conservé dans la 3° personne du pluriel scriw-un (erscriu-un; Graff, vi, 566), et, en outre, dans le moyen hautallemand, à la 1^{re} personne, et au participe passif, schriuwen, geschriuwen (au lieu de schriwen; voyez Grimm, p. 936).

Dans le dialecte irlandais du gaélique, arasaim signifie «j'habite »; j'en rapproche le sanscrit â-vasâmi (racine vas, préposition à). On y peut comparer aussi le gothique raṣ-n « maison » (thème, raṣ-na, \$865), quoique la racine sanscrite vas se trouve aussi, en gothique, sous sa forme primitive vas (par exemple, dans visa «je reste », vas «j'étais »)². Cette coexistence de deux formes, l'une altérée, l'autre pure, venant d'une seule et même racine, est un

^{&#}x27; Le changement de l'a en u a dû être amené en partie par le voisinage de la nasale qui le suivait.

Peut-être aussi saut-il voir, dans le r du gothique rap-da «discours», l'altération d'un ancien v, de sorte que ce mot appartiendrait à la racine sanscrite vad «par-ler». En effet, le d de vad doit devenir un t en gothique (\$87), et ce t doit se changer, à son tour, en sissante devant la dentale qui commence la terminaison (\$102). Je regarde le suffixe da comme celui du participe passis. Nous reviendrons plus tard sur ce point. Rapprochez encore le vieux haut-allemand fav-wâzu «maledico», où le r s'est conservé, et l'irlandais raidim «je dis».

fait qui n'est pas sans exemple. Ainsi, en vieux haut-allemand, à côté de la forme slâfu « je dors », il y a une autre forme qui a maintenu intact le son primitif w, à savoir in-swepiu (qui s'écrit insuepiu) « j'endors »; comme le latin sôpio, cette forme correspond au causatif sanscrit svâpáyâmi.

En slave, je crois trouver un v initial remplacé par un r dans perm rekun «je dis » (lithuanien, prd-raka-s «prophète », rekin «j'appelle, je crie »); je suppose, en effet, que ces mots appartiennent à la racine vac (venant de vak) «parler » 1. En borussien, nous retrouvons, au contraire, le w dans en-wackemai « invocamus », formé de la préposition en et de la racine wack. En serbe, vik-a-ti veut dire «crier », vic-e-m «je crie ».

On pourrait encore admettre le changement de v primitif en r dans le slave pas raș² (ras devant les ténues et x), comparé au sanscrit atu vaḥis « dehors », attendu que le 3 est le représentant ordinaire du ½ ḥ sanscrit. Mentionnons aussi l'ancien slave pusa risa « habit », qui est peut-être dérivé de la racine sanscrite vas « habiller » (en gothique, vasja « j'habille »).

Un exemple unique en son genre, d'un l mis pour un $j(\mathbf{z}y)$ primitif, est le mot allemand leber, vieux haut-allemand lebara, libera, etc. s'il faut, en effet, le rapprocher, comme le fait Graff, du sanscrit $y\acute{a}krt$ (venant de $y\acute{a}kart$). L'ancienne gutturale se serait alors changée en labiale, comme dans le grec $\Re\pi\alpha\rho$ (§ 19).

¹ Schleicher (Théorie des formes du slave ecclésiastique, p. 131) rapproche le verbe rekuñ du sanscrit lap; mais nous ne pouvons approuver cette étymologie. Le sanscrit lap a donné, en latin, loquor, par le changement de la labiale en gutturale. qui se retrouve dans coquo comparé au sanscrit pácâmi (venant de pak), au grec wévow, au serbe pecem (même sens), à l'ancien slave pekuñ. Lap a peut-être donné, en borussien, la racine laip «commander» (laipinna «il commanda»), et en lithuanien lépju «je commande», at-si-lépju «je réponds».

² Le mot ran est employé, au commencement des composés, de la même saçon et avec le même sens que le dis latin; nous avons, par exemple, en russe, ranbiráju adirimo, ranplekáju adistraho, ranpadáju-si adisrumpor.

Si les langues de l'Europe n'offrent pas d'autre exemple d'un l tenant la place d'un j primitif, cela ne doit pas nous empêcher d'admettre la parenté des mots en question, car, outre le principe déjà établi que les liquides et les semi-voyelles permutent facilement entre elles, nous voyons que l'arménien l'empq ljeard « foie » (est le représentant primitif de é) a opéré le même changement. (Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 29.)

L pour m dans le latin flà comparé à la racine sanscrite d'mâ « souffler » (f pour d' d'après § 16), dans halbus comparé au grec βαμβαίνω.

M pour v, par exemple dans le latin mare, thème mari, et les autres mots de même famille, parallèlement au sanscrit vâri (neutre) « eau » ¹; dans le latin clâmo comparé au sanscrit śrâ-váyāmi « je fais entendre » (racine śru, de kru); dans δρέμω comparé au sanscrit drávâmi « je cours » (racine dru).

V pour m, par exemple dans le slave éruvi, thème éruvi « ver », à côté du sanscrit kṛmi-s et du lithuanien kirmini-s.

\$ 21 °. La sissante é.

La dernière classe de consonnes comprend les sissantes et इ. . Il y a trois sissantes : मू ई, मू ई et सू s.

La première est prononcée comme un s accompagné d'une faible aspiration; elle appartient à la classe des palatales et s'unit, comme sissante dure, aux palatales dures $(\mathbf{E}, \mathbf{E}, \mathbf{E})$; exemple: \mathbf{E} sûnúé-éa « filiusque ». Examiné au point de vue de son origine, \mathbf{E} é est presque partout l'altération d'un ancien k, ce qui explique pourquoi, dans les langues de l'Europe, il est ordinairement représenté par une gutturale. Comparez, par exemple, avec le thème évan, dans les cas faibles $(\mathbf{S} \ 129)$ éun, le grec

¹ Voyez Système comparatif d'accentuation, note 24.

κύων, le latin cani-s et le gothique hund-s (ce dernier venant du thème élargi hunda); avec la racine dans « mordre », le grec Sáxνω, le latin lacero, le gothique tah-ja «je déchire» et le gallois danhezu « mordre »; avec dásan « dix » (nominatif-accusatif dása), le grec Séxa, le latin decem, le gothique taihun, l'armoricain dek et l'irlandais déagh, deich. Les langues lettes et slaves, qui sont restées unies au sanscrit plus longtemps que les langues classiques, germaniques et celtiques, ont apporté avec elles la palatale s, sinon prononcée complétement comme le 🔫 s sanscrit, du moins parvenue déjà à l'état de sifflante. Ainsi, en lithuanien, le sanscrit 🔻 s' et le zend 🛥 s' sont représentés, à l'ordinaire, par s (qu'on écrit sz), et, en slave, par c s. Comparez, par exemple, avec le sanscrit dásan, le lithuanien desimtis et le slave Accath desanti 1; avec satá-m «cent», le lithuanien simta-s et le slave сто (neutre); avec śvan (nominatif śvâ, génitif śunás), le lithuanien suo, génitif sun-s, et le russe sobaka pour sbaka, lequel suppose un śvaka sanscrit, qu'on peut rapprocher du médique σπάκα

1 Je me suis déjà prononcé dans ce sens, quoique d'une façon dubitative, dans la première édition de cet ouvrage (p. 446): «Si l'on voulait expliquer, par des « raisons historiques, le cas présent et plusieurs autres, il saudrait admettre que les «familles lette et slave ont quitté le séjour primitif de la race à une époque où la «langue s'était déjà amollie, et que ces affaiblissements n'existaient pas encore au «temps où les Grecs et les Romains (ainsi que les Germains, les Celtes et les Alba-«nais) apportèrent en Europe l'idiome primitis.» Depuis ce temps, ma conviction, sur ce point, n'a fait que s'affermir. Il est très-important d'observer que la formation de certains sons secondaires nous fournit comme une échelle chronologique, d'après laquelle nous pouvons estimer l'époque plus ou moins reculée où les peuples de l'Europe se sont séparés de leurs frères de l'Asie. C'est ainsi que nous voyons que toutes les langues de l'Europe, même le lette et le slave, se sont détachées du sanscrit avant les langues iraniennes ou médo-perses. Cels ressort particulièrement de ce que le zend et le perse n'ont pas seulement la sissante palatale, mais encore les muettes de même classe $(\exists c, \exists g)$; l'accord avec le sanscrit est si grand à cet égard, qu'on ne peut admettre que le zend et le perse les aient formées d'une manière indépendante, comme il est arrivé peut-être, en slave, pour le 4 c; il faut, au contraire, que ce soit, pour ainsi dire, un héritage du sanscrit.

dans Hérodote. En un petit nombre de mots, où les langues lettoslaves ont conservé la gutturale, tandis que le sanscrit l'a changée en sifflante, la sifflante sanscrite paraît ne s'être développée qu'après le départ des langues letto-slaves; exemples : akmuo (thème akmen) « pierre », ancien slave камы kamü (thème kamen), par opposition au thème sanscrit ásman (nominatif ásmâ).

Il y a aussi quelques mots en sanscrit où le s (\P) initial est sorti évidemment d'un ancien s (\P); par exemple dans suská-s «sec», pour lequel nous avons, en zend, huska (thème), et en latin siccus. Si le \P s de ce mot était sorti d'un k, et non d'un s ordinaire, nous devrions nous attendre à trouver également s (s) en zend et c en latin. Il en est de même pour le mot suskara-s «beau-père»; on le voit par le s du latin socer, celui du gothique svaihra (thème svaihran), l'esprit rude du grec susphis; il est, d'ailleurs, vraisemblable que la première syllabe de ce mot contient le thème réfléchi sus (sustage); de même, dans susymathing «belle-mère», latin socrus.

S 21 La siffante s.

La seconde sifflante, qui appartient à la classe des cérébrales, se prononce comme le ch français, le sh anglais, l'allemand sch, le slave m. Elle remplace le q s dans certains cas déterminés. Ainsi, après un k ou un r il ne peut y avoir un q s, mais seulement un q s. Exemples: vák-si « tu parles », bibár-si « tu portes », pour vák-si, bibár-si; dáksiṇa-s qu'on peut comparer au grec de cos, au latin dexter, au gothique taihsvô (thème taihsvôn) « la main droite ». Le sanscrit évite également le q s après les voyelles, excepté a, â; aussi, dans les désinences grammaticales, le s se change-t-il en s après i, î, u, û, r, ê, ô et âu. De là, par exemple, dvisu (locatif) « dans les brebis », sûnú-su « dans les fils », nâu-sú « dans les navires », é-si « tu vas », śṛṇô-si « tu entends », pour ávi-su, sûnú-su, etc.

Comme lettre initiale s est extrêmement rare; le mot le plus usité commençant par s, est sas « six » avec ses dérivés. Je regarde ce mot comme une altération de ksas, en zend ksvas, en sorte que très-probablement le s sanscrit sera sorti d'un s par l'influence du k précédent. A la fin d'un mot, et à l'intérieur devant d'autres consonnes que \(\mathbf{z}, \mathbf{z}, \mathbf{q}, \mathbf{n}, \mathbf{n} \) le ttre s ne se rencontre pas dans l'usage ordinaire; les racines et les thèmes qui finissent par un s le changent en k, g ou en t, d. Le nom de nombre mentionné plus haut fait au nominatif sat; devant les lettres sonores (\$ 25) sad; à l'instrumental sad-bis, au locatif sat-sú.

\$ 22. La sifflante s.

La troisième sifflante est le s ordinaire de toutes les langues, lequel, en sanscrit, comme on l'a déjà fait remarquer (\$ 11), est très-sujet à changement à la fin des mots et se transforme d'après des lois déterminées en visarga (: ħ), ś, ś, r et u. Toutefois il est difficile d'admettre qu'un s final se soit changé d'une façon immédiate en u (l'u contenu dans la diphthongue ô, voir \$ 2); on sait que le changement en question a lieu quand le s final est précédé d'un a et que le mot suivant commence par un a ou une consonne sonore : il faut supposer que le s se change d'abord en r et le r en u; les liquides se vocalisent aisément en un u, même dans les autres langues, comme on le voit par le français al qui devient au, le gothique am qui devient au, le grec ou qui devient ou.

Nous venons de voir que le s sanscrit se change dans certains cas en r; pareil changement a lieu en grec, en latin et dans

Toutesois les grammairiens indiens écrivent par un s les racines qui, commençant par un s, le changent en s sous l'influence d'une voyelle précédente, autre que a, d, contenue, soit dans une préposition présixée, soit dans la syllabe réduplicative, exemple : ni-sidati «il s'assied», en opposition avec sidati, prasidati.

plusieurs langues germaniques. En grec, seulement dans certains dialectes, notamment en laconien: exemples έπιγελασίαρ, άσκόρ, σίσορ, γονάρ, τίρ, νέχυρ, ζούγωνερ (βόες εργάται) pour επιγελασίης, ἀσκός, τίθος, γονάς, τίς, νέκυς, ζούγωνες. (Voir Ahrens, II, 71, suiv.) Le latin change surtout s en r entre deux voyelles; exemples: eram, ero pour esam, eso; quorum, quarum pour le sanscrit késam (venant de késam, le s s'étant changé en s à cause de l'é qui précède), käsâm, et pour le gothique hvisé, hvisô. On trouve souvent aussi en latin un r final à la place d'un s, par exemple au comparatif, et dans les substantifs comme amor, odor, dolor; nous y reviendrons. Le haut-allemand présente trèssouvent un r pour un s primitis, soit au milieu des mots entre deux voyelles, soit à la fin : je ne mentionnerai ici que la terminaison ro du génitif pluriel de la déclinaison pronominale, au lieu du sanscrit sâm, sâm, du gothique sê, sô; les comparatifs en ro (nominatif masculin) au lieu du gothique sa, et les nominatifs singuliers masculins en r, comme, par exemple, ir «il» pour le gothique is.

\$ 23. L'aspirée h.

indiens parmi les lettres sonores (\$ 25). Comme les autres lettres sonores, le h initial détermine le changement de la ténue qui termine le mot précédent en la moyenne correspondante. Dans quelques racines h permute avec h, dont il paraît être sorti. Il n'est donc pas possible que la prononciation de cette aspirée ait été, au temps où le sanscrit était parlé, celle d'un h dur, quoique, à ce qu'il semble, on prononce de cette façon dans le Bengale. Je désigne cette lettre dans ma transcription par h et la regarde comme un x prononcé plus mollement. Sous le rapport étymologique elle répond en général au x en grec, à un h ou à un g en latin (\$ 16), et à un g en ger-

manique (\$ 87 1). Comparez, par exemple, avec haisá-s « oie », le grec χήν, l'allemand gans; avec himá-m « neige », háimantá-m « hiver », le grec χιών, χεῖμα, le latin hiems; avec νάḥâmi « je transporte », le latin veho, le grec ἔχω, ὅχος, la racine gothique vag « mouvoir » (viga, vag, vēgum); avec le himi (racine liḥ) « je lèche », le grec λείχω, le latin lingo, le gothique laige, ce dernier identique pour la forme au causatif sanscrit leháyâmi. Dans ḥrd (de ḥard) « cœur » le ḥ paraît tenir la place d'une ancienne ténue qui s'est conservée dans le latin cord-, cordis, le grec χέαρ, χῆρ, χαρδία, et que laissent supposer le gothique hairtê (thème hairtan) et l'allemand herz.

Quelquesois le h est le débris d'une lettre aspirée autre que le g, de laquelle il ne reste que l'aspiration: par exemple dans han « tuer » (comparez niduna-s « mort ») pour dan, en grec bar, Ebaror; dans la désinence de l'impératif hi pour di (di ne s'est conservé dans le sanscrit ordinaire qu'après des consonnes); dans grah « prendre », pour lequel on trouve dans le dialecte des Védas grab, en slave grabljun « je prends », en albanais grabit « je pille »; dans la terminaison hyam, en latin hi, de máhyam « à moi », mi-hi, qu'on peut comparer à la sorme pleine byam, en latin bi (\$ 16), de túbyam « à toi », tibi.

A la fin des mots et à l'intérieur devant les consonnes fortes, h est soumis en sanscrit aux mêmes changements que les autres aspirées, et devient, suivant des lois déterminées, ou bien t, d, ou bien k, g.

\$ 94. Tableau des lettres sanscrites.

Nous donnons ici le tableau des lettres sanscrites avec leur transcription.

¹ Au sujet de la perte de l'ancienne aspirée en albanais, voir mon Mémoire sur l'albanais et ses affinités, pages 56 et 84.

VOYELLES.

चित, चार्तः हां, हैं।; उथ, कथं; चार, चारे, चा!; एरं, ऐतां; चो ठं, चौ तथ.

ANOUSVÂRA, ANOUNÂSIKA ET VISARGA.

· n, w n, : h.

CONSONNES.

Les lettres indiquées dans ce tableau pour les voyelles ne s'emploient que quand elles forment à elles seules une syllabe, ce qui n'arrive guère en sanscrit qu'au commencement des mots, mais ce qui a lieu très-fréquemment en prâcrit, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin. Dans les syllabes qui commencent par une ou plusieurs consonnes et qui finissent par une voyelle, on n'écrit pas l'a bref; cet a est contenu dans chaque consonne, à moins qu'elle ne soit marquée du signe du repos (,), qu'elle ne soit suivie dans la prononciation de quelque autre voyelle, ou qu'elle ne soit unie graphiquement avec une ou plusieurs consonnes. The se lit donc ka, et la simple lettre k s'écrit चु; pour चा â, on met simplement ए; exemple : का kâ. Ti et t sont désignés par f, T; le premier de ces deux signes est placé avant la consonne qu'il suit dans la prononciation; exemples: 電 ki, 電 ki. Pour u, 電 û, 電 r, 電 f, 电 l, on place

मू kû, मू kṛ, मू kṭ, मू kṭ. Pour ए ê et ऐ âi l'on place et audessus des consonnes; exemples : के kê, के kâi. On écrit को ô et को âu en laissant de côté le signe क, exemples : को kô, की kâu.

Quand une consonne n'est pas suivie d'une voyelle, au lieu d'en tracer la représentation complète et de la marquer du signe du repos, on se contente d'en écrire la partie essentielle qu'on unit à la consonne suivante; on écrit, par exemple, र, र, र, au lieu de न, स्, य, comme dans सतस्य matsyn, au lieu de सन्द्र्य. Au lieu de स्, स्, व, on écrit स्, et pour स् + प् on écrit प्.

\$ 35. Division des lettres sanscrites en sourdes et sonores, fortes et faibles.

Les lettres sanscrites se divisent en sourdes et sonores. On appelle sourdes toutes les ténues avec leurs aspirées correspondantes, c'est-à-dire dans le tableau ci-dessus les deux premières lettres des cinq premières lignes; en outre, les trois sifflantes. On appelle sonores les moyennes avec leurs aspirées, le ph, les nasales, les semi-voyelles et toutes les voyelles.

Une autre division, qui nous paraît utile, est celle des consonnes en fortes et en faibles; par faibles, nous entendons les nasales et les semi-voyelles; par fortes, toutes les autres consonnes. Les consonnes faibles et les voyelles n'exercent, comme lettres initiales d'une flexion ou d'un suffixe formatif, aucune influence sur la lettre finale de la racine, au lieu que cette lettre finale subit l'influence d'une consonne forte venant après elle.

LE GOUNA.

\$ 26, 1. Du gouna et du vriddhi en sanscrit.

Les voyelles sanscrites sont susceptibles d'une double gradation, dont il est fait un usage fréquent dans la formation des mots et le développement des formes grammaticales; le premier degré de gradation est appelé que guna (c'est-à-dire, entre autres sens, vertu), et le second que viddi (c'est-à-dire accroissement). Les grammaires sanscrites de mes prédécesseurs ne donnent aucun renseignement sur la nature de ces changements des voyelles : elles se contentent d'en marquer les effets. C'est en rédigeant la critique de la Grammaire allemande de Grimm que j'ai aperçu pour la première fois la vraie nature de ces gradations, le caractère qui les distingue l'une de l'autre, les lois qui exigent ou occasionnent le gouna, ainsi que sa présence en grec et dans les langues germaniques, surtout en gothique.

Il y a gouna quand un a bref, vriddhi quand un a long est inséré devant une voyelle; dans les deux cas, l'a se fond avec la voyelle, d'après des lois euphoniques déterminées, et forme avec elle une diphthongue. Ti et t se fondent avec l'a du gouna pour former un Tê, Tu et Tî se fondent avec l'a du Mais ces diphthongues, quand elles sont placées devant les voyelles, se résolvent à leur tour en Ta ay et en Ta av.

vriddhi de vr et de vr; mais en réalité, ar est la forme complète et r la forme mutilée des racines qui présentent tour à tour ces deux formes. Il est naturel, en effet, que, dans les cas où les racines aiment à montrer un renforcement, ce soit la forme complète qui paraisse, et que ce soit la forme mutilée là où les racines capables de prendre le gouna s'en abstiennent. Le rapport de bibármi « je porte » à bibrmás « nous portons » repose donc au fond sur le même principe que celui de védmi (formé

Nous écrivons vriddhi et gouna et non vrddi, guna, comme nous devrions le faire d'après le mode de transcription que nous avons adopté, parce que ce sont des termes déjà consacrés par l'usage; il en est de même pour le mot sanscrit que nous devrions écrire sanskrt, le mot zend qu'il faudrait, d'après le même système, écrire send, et quelques autres mots qui sont devenus des termes techniques.

² Annales berlinoises, 1827, p. 254 et suiv. Vocalisme, p. 6 et suiv.

de vaidmi) « je sais » à vidmás « nous savons ». Il n'y a qu'une seule différence : tandis que dans le dernier exemple le verbe présente au singulier la forme renforcée, au pluriel la forme pure, dans le premier exemple, le verbe montre au singulier la forme pleine, mais primitive, correspondant au gothique bar et au grec $\varphi_{s\rho}$, et au pluriel bibrmás la forme mutilée, ayant supprimé la voyelle du radical et vocalisé le r. C'est encore sur le même principe que repose, entre autres, le rapport de l'irrégulier vásmi « je veux » avec le pluriel usmás; usmás a perdu la voyelle radicale de la même façon que bibrmás, et a de même vocalisé la semi-voyelle. Il sera question plus loin de la loi qui détermine, dans certaines classes de verbes, cette double série de formes : formes susceptibles du gouna ou non; ou bien, ce qui, selon moi, tient à la même cause, formes pleines et formes mutilées.

\$ 26, 3. Le gouna en grec.

En grec, dans les racines où des formes frappées du gouna alternent avec les formes pures, la voyelle du gouna est ε ou ο; on sait (\$ 3) que ces deux voyelles remplacent ordinairement en grec l'a sanscrit. Εἶμι et ἴμεν sont donc entre eux dans le même rapport qu'en sanscrit émi (de aémi) « je vais » avec imás; λείπω (de λείπω) est à son aoriste ἔλιπον ce que le présent du verbe sanscrit correspondant rêcâmi (de raikâmi) est à áricam. La forme οι apparaît au parfait comme gouna de l'ι: λελοιπα = sanscrit rirêca. Le verbe αίθω conserve partout la voyelle du gouna qui est ici α: αίθω répond à la racine sanscrite ind' « allumer »; ἰθαρός et ἰθαίνω (d'où vient ἰαίνω) appartiennent à la même racine; mais la grammaire grecque réduite à ses seules ressources n'aurait pu démontrer leur parenté avec αίθω.

Ou mieux id; le n sert à marquer la classe du verbe et c'est par abus qu'il s'est introduit dans d'autres temps que les temps spéciaux (\$ 409 °, 3).

Devant u, dans les verbes susceptibles de gouna, on trouve seulement e; la gradation de v à ev est donc parallèle à celle qui a lieu en sanscrit de u à $\delta = au$: $\varpi e i \theta o \mu \alpha i$ (de la racine $\varpi u \theta$, sanscrit bud « savoir ») est avec son parfait ωέπυσμαι dans le même rapport que le sanscrit bôde (moyen, formé de baúde) avec bubudé. La relation de φεύγω à έφυγον est pareille à celle des présents sanscrits comme bôdâmi aux aoristes comme ábudam. Un gouna oublié en quelque sorte et devenu permanent, consistant dans l'a placé devant l'u, est rensermé dans αύω «je sèche »; en effet, ce verbe, qui a perdu à l'intérieur un σ , est parent, selon toute apparence, du sanscrit ôśâmi (de aúśâmi) «je brûle, (de la racine us, anciennement us, en latin uro, ustum). Le grec considère comme radicale la diphthongue au dans auw, parce que nulle part on ne voit la racine sans la gradation; d'autre part, le latin ne reconnaît plus le rapport qui existe entre le substantif aurum «l'or» considéré comme «ce qui est brillant, et le verbe uro, parce que le gouna est rare dans cette langue et que le verbe urere a perdu sa signification de « briller.»¹, quoiqu'elle apparaisse encore dans le mot aurôra, qui a également le gouna et qui correspond, entre autres, quant à la racine, au lithuanien auśra « aurore ».

Un exemple isolé de l'i frappé du gouna est en latin le mot fædus (de foidus), qui vient de la racine fid signifiant «lier» (\$5), et auquel font pendant en sanscrit les thèmes neutres comme tégas (de taigas) «éclat» (racine tig).

\$ 26, 3. Le gouna dans les langues germaniques.

Dans les langues germaniques, le gouna joue un grand rôle, aussi bien dans la conjugaison que dans la déclinaison. Mais, en ce qui concerne le gouna des verbes, il faut renoncer à l'idée

Les idées de «briller, éclairer, brûler » sont renfermées fréquemment en sanscrit dans une seule et même racine.

généralement adoptée que la vraie voyelle radicale se trouve au présent et que les voyelles qui se distinguent de celle du présent sont dues à l'apophonie. Pour prendre un exemple, il ne faut pas admettre que l'ai du gothique bait (and-bait), et l'ei du vieux haut-allemand beiz «je mordis, il mordit», proviennent par apophonie du gothique ei (= t, \$ 70) et du vieux haut-allemand t du présent beita (and-beita) et bizu. Je reconnais, au contraire, la voyelle radicale pure, pour ce verbe comme pour tous ceux que Grimm a classés dans sa huitième conjugaison forte, au pluriel et, pour le gothique, au duel du prétérit indicatif, ainsi que dans tout le subjonctif du prétérit et au participe passif. Dans le cas présent, je regarde comme renfermant la voyelle radicale les formes bit-um, vieux haut-allemand biz-umés « nous mordimes »; bit-jau, vieux haut-allemand biz-i «que je mordisse ». Le vrai signe distinctif du temps, c'est-à-dire le redoublement, a disparu. Comparez bitum, bizumés avec le sanscrit bibid-i-ma « nous fendimes »; et, au contraire, bait, beiz « je mordis, il mordit » avec le sanscrit bibéda (de bibaida) «je fendis, il fendit ».

La 9° conjugaison de Grimm montre la voyelle radicale pure à la même place que la 8°, seulement c'est un u au lieu d'un i. Par exemple l'u du gothique bug-u-m « nous pliâmes », correspond à l'u sanscrit de bu-bug-i-má, et la forme du singulier frappée du gouna baug « je pliai, il plia », s'accorde avec l'o sanscrit de bu-böga. Il n'y a qu'une différence : le gothique baug, ainsi que bait, nous représente un état plus ancien de la langue que la forme sanscrite, en ce sens que baug n'a pas opéré la contraction de au en o, ni bait celle de ai en e.

⁶ Toutefois, cette contraction a lieu partout en vieux saxon; le vieux saxon bét aje mordis, il mordit», est à cause de cela plus près du sanscrit biblia que du gothique bait; et bis aje choisis, il choisit», est plus près du sanscrit gugitia aj armai, il aima a (racine gué formée de gus), que du gothique kaus.

\$ 26, 4. Le gouna dans la déclinaison gothique.

La déclinaison gothique nous fournit des exemples de a employé comme gouna : 1° dans les génitifs comme sunau-s « du fils », en sanscrit sûnó-s; 2° dans les datifs comme sunau (sans désinence casuelle), en sanscrit sûnóv-ê; 3° dans les vocatifs comme sunau, en sanscrit sûnô. De même, pour les thèmes féminins en i, dans les génitifs comme ga-mundai-s « de la mémoire », et dans les datifs comme ga-mundai, comparés aux génitifs et datifs sanscrits, comme maté-s, matáy-ê, venant du thème matí « raison, opinion », de la racine man « penser ».

\$ 26, 5. Le gouna en lithuanien.

La gradation du gouna se retrouve aussi en lithuanien; mais dans la conjugaison le gouna a ordinairement sait disparaître la voyelle radicale, ou le rapport qui existe entre les formes frappées du gouna et celles qui sont restées pures n'est plus clairement perçu par la langue. Comme gouna de l'i nous trouvons ei ou ai; le premier, par exemple, dans eimi «je vais » = sanscrit émi (contracté de aimi), grec elui; mais ei persiste dans le pluriel ei-me « nous allons », contrairement à ce que nous voyons dans le sanscrit i-más et le grec i-ues. La racine sanscrite vid « savoir » (peut-être cette racine signifiait-elle aussi dans le principe «voir»), d'où vient védmi «je sais», pluriel vid-más, a bien formé en lithuanien le substantif pá-wizd-is « modèle », qui conserve la voyelle pure; mais le verbe montre partout la forme frappée du gouna weizd (weizdmi «je vois»); de même aussi le substantif pá-weizdis qui a le même sens que pá-wizdis. On retrouve la diphthongue ai, plus rapprochée de la forme sanscrite que ei, dans uź-waizdas «surveillant», et dans le causatif waidinō-s «je me fais voir », dont le thème peut être rapproché du gothique vait «je sais » (pluriel vitum). Dans le causatif lithuanien pa-klaidinù

«je séduis», ai représente le gouna d'un y radical (l'y lithuanien = i) qui se trouve dans pa-klys-tu (s pour d, \$ 102) «je m'égare». Il en est de même de l'ai de atgaiwinù «je récrée» (proprement «je fais vivre»; comparez le sanscrit givâmi «je vis»); nous trouvons, au contraire, le y (= i) dans gywa-s «vivant», gywénu «je vis» 1.

Au comme gouna de l'u ne paraît que dans le causatif gráu-ju «je démolis» (proprement «je fais tomber»), de grûw-û² «je tombe». En outre, on le trouve dans tous les génitifs et vocatifs singuliers des thèmes en u, d'accord en cela avec les formes sanscrites et gothiques correspondantes; exemples : sûnaù-s « du fils», sûnaù « ô fils! » = sanscrit sûnô-s, sûnô, gothique sunau-s, sunau.

\$ 26. 6. Le gouna en ancien slave.

De même qu'en sanscrit nous avons la diphthongue δ (contraction pour au), qui se résout en av devant les voyelles, nous trouvons en ancien slave or ov, par exemple dans czinori sunov-i «au fils», qu'on peut comparer au sanscrit sûnáv-é. Au contraire, czinor sūnu, qui a le même sens, correspond, en ce qui concerne l'absence de flexion casuelle, au gothique sunau. Nous y reviendrons.

De même qu'en sanscrit nous avons la diphthongue é (contraction de ai), qui se résout en ay devant les voyelles, par exemple, dans le thème bay-à «peur», venant de la racine bi, de même nous trouvons en ancien slave oj dans soutru ca boja-ti-san «s'effrayer». Il est difficile de décider si le j du lithuanien bijaù «je m'effraye», est sorti d'un i radical, à peu près

¹ At-gijù «je me récrée, je revis», et gyju «je reviens à la santé», ont évidemment perdu un w comme le zend gi de hu-giti «bonam vitam habens».

² Un par euphonie pour si, à peu près comme dans le sanscrit ábite-am «j'étais» (aoriste), en lithuanien buve-and, de la racine bu, en lithuanien bu «être».

comme le y sanscrit (=j) de formes comme biy-am «timorem», biy-ás «timoris», venant du thème bi; ou bien si l'i de bij-aù est un affaiblissement de la voyelle a exprimant le gouna, en sorte que j correspondrait au slave oj et au sanscrit ay. La deuxième opinion me paraît plus vraisemblable, parce que le gouna s'est parfaitement conservé dans bái-mé «peur», bai-daù «j'effraye», et baj-ùs «effrayant», sans que toutefois la langue se doute encore que bi soit la véritable racine.

\$ 27. De l'i gouna dans les langues germaniques.

Il est impossible de ne pas reconnaître qu'outre la voyelle a, dont nous avons parlé plus haut, la voyelle i joue aussi dans les langues germaniques le rôle du gouna : je vois dans cet i un ancien a affaibli, d'après le même principe qui fait qu'un a radical devient souvent un i. De même, par exemple, que l'a de la racine sanscrite band' « lier » ne s'est conservé dans le verbe gothique correspondant qu'aux formes monosyllabiques du prétérit, et s'est affaibli en i au présent qui est nécessairement polysyllabique (binda «je lie», à côté de band «je liai»), de même l'a marquant le gouna dans baug «je pliai», est devenu i au présent biuga 1. C'est en vertu d'un principe analogue que l'a du gothique sunau «filio», est remplacé par un i dans le vieux haut-allemand suniu. Déjà dans la déclinaison gothique des thèmes en u, on voit un i tenir lieu au nominatif pluriel de l'a gouna sanscrit : cet i est toutesois devenu un j à cause de la voyelle suivante. Ainsi s'explique, selon moi, de la façon la plus satisfaisante la relation du gothique sunju de sunju-s « fils » (nominatif pluriel), avec le sans-

J'ai renoncé depuis longtemps à l'opinion que l'i des désinences ait pu influer par assimilation sur la syllabe radicale : en général, il n'y a pas lieu de reconnaître en gothique une influence de ce genre. Il n'y en a pas trace non plus en latin; les formes comme perennis pour perannis, s'expliquent autrement que par l'action de l'i de la terminaison (S 6).

crit sûnáv de sûnáv-as. Dans les génitifs gothiques comme sunivé (de sunav-é) « filiorum », l'i est également l'expression du gouna, quoique le sanscrit, au génitif pluriel, ne frappe pas du gouna la voyelle finale du thème, mais l'allonge et ajoute un n cuphonique entre le thème et la terminaison (sûnű-n-âm).

Dans les verbes qui renserment un i radical et dans les thèmes nominaux terminés en i, l'i gouna germanique se confond avec cette voyelle i pour former un i long, qui, en gothique, est exprimé par ei (\$ 70); exemples : la racine gothique bit, vieux hautallemand biz, fait au présent beita, bîzu «je mords», à côté du prétérit bait, beiz (pluriel bitum, bizumés), et des présents sanscrits comme tvéš-â-mi (de tvais-â-mi) «je brille», de la racine tvis; de même nous avons le gothique gastei-s (= gasti-s, formé de gastii-s pour gastai-s) «hôtes», comme analogue des formes sanscrites ávay-as « brebis » (latin ové-s formé de ovai-s). En ce qui concerne les verbes, il est important d'ajouter l'observation suivante : ceux des verbes germaniques dont la vraie voyelle radicale, suivant ma théorie, est u ou i, ainsi que tous les verbes germaniques à forme forte, à très-peu d'exceptions près, se réfèrent à la classe de la conjugaison sanscrite qui frappe du gouna, dans les temps spéciaux, un u ou un i radical, à moins qu'il ne soit suivi de deux consonnes; par exemple : le gothique biuda « j'offre » (racine bud), répond au sanscrit bodâmi, «je sais » (contracté de baúdâmi, causatif bôdáyâmi « je fais savoir »), tandis que le prétérit bauth (par euphonie pour baud) répond à bubb'da, et le pluriel du prétérit budum à bubud-i-má.

\$ 28. Du gouna et de la voyelle radicale dans les dérivés germaniques.

Nous allons parler d'un fait qui vient à l'appui de la théorie précédente sur le gouna. Parmi les substantifs et les adjectifs qui tiennent à des verbes à voyelle changeante, un certain nombre a pour voyelle du thème celle que précédemment j'ai montrée être

la vraie voyelle de la racine, au lieu que le présent des verbes en question renferme une voyelle frappée de l'i gouna ou affaiblie de a en i. A côté des verbes driusa «je tombe» (prétérit draus, pluriel drusum), fra-liusa « je perds » (-laus, -lusum), ur-reisa (= urrîsa de ur-riisa) « je me lève », (ur-rais, ur-risum), vrika « je poursuis » (vrak, vrėkum), nous trouvons les substantifs drus « chute », fra-lus-ts « perte », ur-ris-ts « résurrection », vrakja « poursuite », qu'il n'est pas possible de faire dériver du prétérit; encore faudrait-il supposer que les trois premiers viennent du pluriel, le quatrième du singulier. Nous dirons la même chose des substantifs et des adjectifs frappés de l'a gouna ou ayant un a affaibli en u : il n'est pas possible de les faire dériver d'une forme du prétérit tantôt fortifiée tantôt affaiblie; on ne peut, par exemple, faire venir laus (thème lausa) d'un singulier laus qui ne se trouve nulle part comme forme simple; staiga « montée » de staig «je montai», all-brun-s-ts «holocauste», de brunnum «nous brûlâmes, ou de brunnjau « que je brûlasse, Il y aurait tout aussi peu de raison à faire dériver en sanscrit béda-s « fente », de bibéda «je fendis, il fendit»; króda-s (contracté de kraúda-s) «colère», de ćukróda «iratus sum, iratus est», et, d'autre part, bidá « fente », de bibid-i-má « nous fendîmes » (présent binádmi, pluriel bindmás), et krudá « colère », de cukrud-i-má « irati sumus » (présent kród-à-mi). En grec nous avons λοιπός, par exemple, qui a le gouna comme λέλοιπα: ce n'est pas une raison pour l'en faire dériver. Pour σ 1ο ῖχος nous n'avons pas une forme analogue du verbe primitif; mais, en ce qui concerne la racine et le gouna, il correspond au gothique staiga (racine stig) que nous venons de citer; la racine sanscrite est stig «ascendere», qui a laissé aussi des rejetons en lithuanien, en slave et en celtique 1.

¹ Voyez Glossaire sanscrit, 1847, p. 385.

\$ 29. Du vriddhi.

La gradation sanscrite du vriddhi (\$ 26) donne **t** âi, et devant les voyelles, **try** ây, lorsqu'elle affecte i, i, é (= ai); elle produit **t** âu, et devant les voyelles **try** âv, lorsqu'elle affecte u, û, ô (= au); quand **t** r, ou plutôt sa forme primitive ar, est marqué du vriddhi, il devient âr; a devient à. Cette gradation n'a lieu que pour les racines qui se terminent par une voyelle, et pour certaines classes de substantifs et d'adjectifs dérivés qui marquent du vriddhi la voyelle de la première syllabe du thème, par exemple : yâuvaná-m «jeunesse», de yúvan «jeune» (thème); hâimá-s «d'or», de hêmá-m, contraction pour haimá-m «or»; râgatá-s «d'argent», de ragatá-m «argent».

Les racines susceptibles du vriddhi le prennent entre autres au causatif; exemples: śrâv-áyâ-mi, par euphonie pour śrâu-áyâ-mi) «je fais entendre», de śru; nây-áyâ-mi «je fais conduire, de nî. Les langues de l'Europe ont très-peu de part à cette sorte de gradation; toutefois il est fort probable qu'à śrâv-áyâ-mi se rapportent le latin clâmo, venant de clâvo (\$ 20) et le grec xlâw «pleurer»: ce dernier verbe montre particulièrement par son futur xlawoomas qu'il est une altération de xlā-Fw, comme plus haut (\$ 4) nous avons vu dans vābs, équivalent du sanscrit nâvás, une altération de vāFbs. Quant à l's de la forme xlalw, on peut le rapprocher du y sanscrit dans śrâvá-yâmi, en sorte que xlalw se présente comme une forme mutilée pour xlāFjw.

En lithuanien, comme exemple de vriddhi, il faut citer ślo-wiju (- · ·) «je vante» (comparez κλυτός, sanscrit vi-śru-ta-s «célèbre»); en ancien slave, entre autres, slava «gloire», car il faut remarquer que l'a slave, quoique bref, se rapporte ordinairement à un à long sanscrit.

ALPHABET ZEND.

\$ 30. Les voyelles . a, g ĕ, . d.

Nous allons nous occuper de l'écriture zende, qui va, comme l'écriture sémitique, de la droite à la gauche. Un progrès notable dans l'intelligence de ce système graphique est dû à Rask, qui a donné à la langue zende un aspect plus naturel et plus conforme au sanscrit; en suivant la prononciation d'Anquetil, on confondait, surtout en ce qui concerne les voyelles, béaucoup d'éléments hétérogènes. Nous nous conformerons à l'ordre de l'alphabet sanscrit, et nous indiquerons comment chaque lettre de cet alphabet est représentée en zend.

Le w a bref sanscrit est doublement représenté: 1° par », qu'Anquetil prononce a ou e, mais qui, ainsi que l'a reconnu Rask, doit toujours être prononcé a; 2° par ξ , que Rask compare à l'æ bref danois, à l'ä bref allemand dans hānde, ou à l'e français dans après. Je regarde ce ¿ comme la voyelle la plus brève, et le transcris par é. Cette voyelle est souvent insérée entre deux consonnes qui se suivent immédiatement en sanscrit; exemples: dâdarĕśa (prétérit redoublé), pour le sanscrit dadársa «je vis» ou «il vit», wose daděmaht «nous donnons», pour la forme védique दशक्ति dadmási. On fait suivre aussi de cet e bref le r final sanscrit; exemples : ntarë «entre», glupus dâtarë «créateur», glupus hvarë «soleil», pour les formes sanscrites correspondantes antár, datar, svar «ciel». Il faut encore remarquer que toujours devant un 6 m et un n final, et souvent devant un n médial non suivi de voyelle, le 🔻 a sanscrit devient g ĕ. Comparez, par exemple, chow puire-m a filium n avec yay putrá-m; zwy anh-en a ils étaient » avec चासन् åsan, ησαν; εξραγευ hěnt-ëm «étant » avec चनान् sánt-am, præ-sentem, ab-sentem.

L'a long (à) est écrit ...

§ 31. La voyelle § ē.

Anquetil ne mentionne pas dans son alphabet une lettre qui diffère peu par la forme du ¿ ě dont nous venons de parler, mais qui dans l'usage s'en distingue nettement: c'est la lettre , à laquelle Rask donne la prononciation de l'æ long danois. En parsi, elle désigne toujours l'e long 1, et nous pouvons sûrement lui attribuer la même prononciation en zend. Je la transcris par un ë pour la distinguer de la sorte de ¿ ë et de » é. Nous la rencontrons surtout dans la diphthongue , <u>ë</u>u (prononcez éou), l'un des sons qui représentent en zend le sanscrit को ô (contraction pour au), notamment devant un a s final; exemple: paśeus = sanscrit. uni paśes, génitif du thème un paśu «animal»; quelquesois on trouve aussi la même diphthongue ëu devant un e d final, à l'ablatif des thèmes en u. Ceci ne nous empêche pas d'admettre que le f ë dans cette combinaison représente un e long; nous voyons, en effet, le premier élément de la diphthongue sanscrite $\ell = ai$ représenté souvent en zend par une voyelle évidemment longue, à savoir & ô. On rencontre encore fréquemment , dans les datifs féminins des thèmes en i, où je regarde la terminaison pe ëë comme une contraction de ayê, en sorte que le contient l'a de ayé avec la semi-voyelle suivante vocalisée en i2.

Une certaine partie du Yaçna est écrite dans un dialecte particulier, qui s'écarte du zend ordinaire en plusieurs points : on y trouve le ξ tenant la place d'un \hat{a} sanscrit; on peut comparer ce ξ \hat{e} à l'n grec et à l' ℓ latin, là où ce dernier tient la place d'un \hat{a} primitif (\$ 5). On trouve notamment ce ξ représentant un \hat{a} devant une nasale finale (n et m) au potentiel du verbe

¹ Voyez Spiegel, Grammaire parsie, p. 22 et suiv.

² Comparez les formes pracrites comme cintémi pour cintáyami.

substantis: ﴿ وَمِنْ فِهِ فِهِ مِنْ اللّٰهِ وَمِنْ اللّٰهِ وَهِ اللّٰهِ فَاللّٰهِ اللّٰهِ الللّٰهِ اللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ اللّٰهِ الللّٰهِ اللّٰهِ الللّٰهِ اللّٰهِ اللّٰ اللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ اللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ اللللّٰهِ الللللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰهِ الللّٰمِلْ

On trouve (dans la déclinaison des thèmes en as (en sanscrit s) devant les désinences casuelles commençant par un s; exemple : manësis (instrumental pluriel) pour le sanscrit mánôsis. On peut expliquer ce fait en admettant que l'a de la diphthongue au (forme primitive de s) s'est allongé en e long pour remplacer l'u qui s'est perdu l. C'est par le même principe que s'explique le é qui paraît quelquesois à la sin des mots monosyllabiques, comme yë qui paraît quelquesois à la sin des mots monosyllabiques, comme yë qui paraît quelquesois à la sin des mots les formes surabondantes des génitis et datis pluriels des pronoms de la 1^{re} et de la 2° personne (1 repersonne (1 nē, 2° personne ve): les formes ordinaires sont le ys (venant de yas) le, ks (de kas), etc. (\$ 56). Comparez à ces formes en ç le v è qui remplace la désinence ordinaire s au nominatis singulier des thèmes masculins en a, dans le dialecte mâgadha du prâcrit 2.

\$ 32. Les sons . i, . i, , u, , û, \$ 0, \$ 0, \text{ io.

I bref et i long, ainsi que u bref et u long, sont représentés par des lettres spéciales, i, i, i, u, q û. Anquetil donne toutefois à i la prononciation de l'e, et à , celle de l'o, tandis que,
d'après Rask, c'est seulement 1 qui a la prononciation d'un o
bref. En parsi, 1 o précédé d'un a a (1a) représente la diphthongue au (Spiegel, l. c. p. 25), par exemple, dans laplas =

^{&#}x27;On pourrait supposer aussi que l'u de la diphthongue au s'est affaibli en i et que cet i s'est fondu avec l'a pour former un i \hat{e} .

² Voyez Lassen, Institutiones linguæ prácriticæ, p. 394, et Hæser, De prácrita dialecto, p. 129.

nautar. Le zend L, de son côté, ne paraît jamais que précédé d'un a a 1, et, en perse, c'est-à-dire dans la langue des Achéménides, c'est toujours la diphthongue primitive au qui répond à la voyelle sanscrite 🖈 ô, provenant de la contraction de au (\$ 2, remarque). Il ne m'est donc plus possible de souscrire à l'opinion de Burnouf qui admettait que Laussi bien que Le correspondent, sous le rapport étymologique, à 🖈 6 sanscrit; je crois plutôt que le zend a conservé au commencement et à l'intérieur des mots la prononciation primitive de la diphthongue o. C'est seulement à la sin des mots que le zend a opéré la contraction en & ô, lequel & ô toutesois est le plus souvent remplacé par y ëu devant un s final, et quelquesois aussi devant un e d final (\$ 31); or, cette diphthongue , ëu se rapporte comme le grec ευ à un temps où 🖈 δ se prononçait encore au. Il s'ensuit que les mots comme 151. « force » (= sanscrit ógás, devant « il parle » (sanscrit ábravît pour ábrôt, racine brû) doivent se prononcer auso, kërënaud, mraud. Comparez avec la désinence de معربير kërënaud celle de l'ancien perse akunauś?.

- 1 Abstraction faite des fautes de copiste, la confusion entre 2 et 2 étant extrêmement fréquente dans les manuscrits zends.
- En supposant que c'est à tort que j'attribue à la prononciation au, il est du moins certain que et la dans cette combinaison ne forment qu'une seule et même syllabe, conséquemment une diphthongue : on ne peut admettre que le e a soit une voyelle insérée avant la diphthongue sanscrite o, dont le zend le o serait la représentation. Il est, au contraire, certain que l'a est identique à la voyelle a renfermée dans la diphthongue sanscrite o (contractée de au) et que le le o est, quant à son origine, identique à la seconde partie de la diphthongue perse au et à l'u renfermé dans l'o sanscrit. On a donc, selon moi, le choix entre deux opinions : ou bien la diphthongue primitive au s'est conservée tout entière et sans altération en zend au commencement et à l'intérieur des mots, ou bien elle a laissé l'u se changer en o, à peu près comme en vieux haut-allemand l'u gothique est devenu très-souvent o. Il est certain que dans la prononciation la diphthongue ao diffère très-peu de au. Si, dans l'écriture, le o ne diffère de le o que par le signe qui sert à distinguer les longues des brèves (comparez e i et e i, v u et e û), il ne s'ensuit pas que le signe qui sert a distinguer les longues des brèves (comparez e i et e i, v u et e û), il ne s'ensuit pas que

comme transformation euphonique d'un a par l'influence d'un v ou d'un b précédent, notamment dans vôhu a vôhu a kon, excellent, comme substantif neutre «richesse» (en sanscrit vásu), et dans buby aboyo «amborum», en sanscrit salent ubàyos. Peut-être aussi le bo de pouru est-il issu de a par l'influence de la labiale qui précède. Sur l'u placé devant le r, voyez \$ 46. La forme sanscrite correspondante est purú, venant de parú.

La diphthongue produite par le vriddhi, whâu, est ordinairement remplacée en zend par w âo; quelquefois aussi par » âu, notamment dans le nominatif » gâus « vache » = sanscrit gâus.

§ 33. Les diphthongues do ôi, w, w ê et wa ai.

A la diphthongue sanscrite \mathbf{U} correspond en zend \mathbf{w} qu'on écrit aussi, surtout à la fin des mots, \mathbf{w} . Nous le transcrivons par $\mathbf{\ell}$ comme le \mathbf{U} sanscrit. Comme équivalent étymologique d'un \mathbf{U} sanscrit, cette diphthongue ne paraît seule en zend qu'à la fin des mots, où l'on trouve aussi \mathbf{L} δi , surtout après un \mathbf{y} ;

soit nécessairement la brève de . Il a pu se faire aussi qu'au moment où l'écriture a été fixée on ait ajouté à la lettre u, pour exprimer le son é, le signe discritique qui ordinairement indique les longues. En général, il faut se défier des conclusions qu'on pourrait être tenté de tirer du développement de l'écriture pour éclairer la théorie de la prononciation. On voit, par exemple, en sanscrit que l'écriture dévanagari exprime la diphthongue di par le signe é deux fois répété (au commencement des syllabes par le signe de la fin par). Cette notation provient évidemment de l'époque où vet se prononçaient encore comme ai, de sorte qu'on exprimait dans l'écriture par aiai la diphthongue dans laquelle un d long réuni à un i ne formait qu'un seul sou.

Il saut admettre toutesois qu'outre l'influence de la subiale il y a aussi celle de la voyelle contenue dans la syllabe suivante (u, b); nous voyons, en effet, que rôhu sait au comparatis vahyas, au supersatis vahista et non vôhyas, vôhista. C'est le même principe qui sait qu'un a se change en è, quand la syllabe suivante contient un i, un l, un è ou un y (\$ 42).

A côté de la forme vôhu on a aussi vanhu (\$ 56 °).

exemples: yôi « lesquels », pour le sanscrit dyé; maidyôi « dans le milieu », pour le sanscrit mádyé.

ou un dinal; de là, par exemple: barôid pour le sanscrit bárêt « qu'il porte »; patôis « domini » pour le sanscrit patês (à la fin des composés). Comparez avec patôis, en ce qui concerne la longue qui forme le premier élément de la diphthongue, les génitifs de l'ancien perse en dis, venant des thèmes en i¹. Dans le dialecte dont nous parlions plus haut (\$ 31), on trouve aussi. sans y qui précède et sans s ou d final, doi pour un é sanscrit; par exemple dans môi, tôi, génitif et datif des pronoms de la 1 et de la 2 personne, en sanscrit mê, tê; dans hôi « ejus, ei » (= étymologiquement sui, sibi), pour la forme de se (venant de de své), qui manque dans le sanscrit ordinaire, mais se trouve en prâcrit.

Au commencement et à l'intérieur des mots, per remplace régulièrement le sanscrit \mathbf{v} é. Je renonce toutesois à l'opinion qui fait de l'a de ce per une voyelle insérée devant la diphthongue sanscrite \mathbf{v} é; j'y vois l'a de la diphthongue primitive ai, de la même façon que dans l'a de $\mathbf{h}_{\mathbf{v}}$ (\$ 32) je vois l'a de la diphthongue primitive au. Le groupe per étant regardé comme l'équivalent de la diphthongue ai², on voit disparaître les formes barbares comme aétaésaim « horum », correspondant au sanscrit vitate étésâm (primitivement aitaisâm). En effet, comprese n'est pas autre chose que aitaisaim, et le thème démonstratif perse aita et au sanscrit étá ($\mathbf{v}_{\mathbf{v}}$). A la sin des mots, la diphthongue en question s'est également conservée dans sa prononciation primitive ai ($\mathbf{v}_{\mathbf{v}}$), quand elle est suivie de l'enclitique éa « et »; exemple : au para d'en rativaiéa « dominoque » contrai-

¹ Voyez Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, mars 1848, p. 136.

² La diphthongue ai est régulièrement représentée en parsi par 190. (Spiegel, Grammaire parsie, p. 24.)

rement au simple raivé. Il faut observer à ce propos que l'adjonction de ca préserve encore dans d'autres cas la terminaison du mot précédent et empêche, par exemple, l'altération de as en d (\$ 56 b) et la contraction de mos ayê en me éé (\$ 3 1).

Il ne faut pas s'étonner de voir la diphthongue ai se conserver intacte au commencement et à l'intérieur des mots, tandis qu'elle se contracte à la fin des mots en ê; parcille chose a lieu dans le vieux haut-allemand; en effet, l'ai gothique s'y montre sous la forme ei dans les syllabes radicales, mais dans les syllabes qui suivent la racine, il se contracte en ê, lequel ê s'abrége s'il est final, au moins dans les mots polysyllabiques.

\$ 34. Les gutturales , k et , k.

Examinons maintenant les consonnes zendes, et, pour suivre l'ordre sanscrit, commençons par les gutturales. Ce sont : ,k, ,k,

La seconde lettre de cette classe (& k) correspond à l'aspirée sanscrite dans les mots sub kara nânen et sub haki namin, en sanscrit de kâra, de sâki. Devant une liquide ou une sifflante, le zend remplace par un de kh la ténue sanscrite k; ce changement a pour cause l'influence aspirante que les liquides et les sifflantes exercent sur la consonne qui précède; exemples: sub krus neciern, sub kii negnern, uksan nbœuln; en sanscrit du krus, de ksi, de uksân. Devant les suffixes commençant par un t, le k sanscrit se change, en zend, en de k; exemple: pikti necession, en sanscrit de sikti. De même, en persan, on ne trouve devant la lettre ut que des aspirées au lieu de la ténue primitive; exemples:

تافتنی tâf-ten «allumer» de सप् tap «brûler»; خفتی khuf-ten «dor-mir» de सप् svap. Nous parlerons plus tard d'un fait analogue dans les langues germaniques.

§ 35. La gutturale aspirée $\mu q'$.

Dans la lettre , je reconnais avec Anquetil et Rask 1 une aspirée gutturale que je transcris par q, pour la distinguer de l'aspirée k = k = sanscrit k. Il n'est pas possible de déterminer exactement comment on distinguait dans la prononciation les lettres & et w. Mais il est certain que w est une aspirée: cela ressort déjà de ce fait qu'en persan cette lettre est remne se fait plus خو placée par خو ou مخو ou و du groupe خو sentir dans la prononciation, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas eu dans le principe une valeur phonétique. Il est de même possible que le zend u ait été prononcé primitivement kv; en esfet, sous le rapport étymologique, il correspond presque partout au groupe sanscrit eq sv, dont la représentation régulière en zend est hv (\$ 53). Le rapport de w q à hv (abstraction faite du v que le u j a perdu) est donc à peu près le même que celui de l'allemand ch à h, sons qui ne se trouvent représentés en gothique que par une seule lettre, à savoir le h; exemple : nahts « nuit », aujourd'hui nacht. Quoi qu'il en soit, la parenté du zend wavec was ho montre bien que est une aspirée.

Un mot fréquemment employé, où cette lettre correspond étymologiquement au sanscrit sv, est ýa; ce mot est tantôt thème du pronom réfléchi, comme dans le composé ýa-dàta « créé par soi-même » 2, tantôt adjectif possessif « suus », auquel

¹ Burnouf transcrit \underline{w} par q et incline à y voir une mutilation ou, à l'origine, la vraie représentation du son kv. (Yaçna, Alphabet zend, p. 73.)

² De là vient le persan ¿ khudd «dieu». En sanscrit svayam-bû, littéralement «existant par lui-même», est un surnom de Vichnou.

cas il s'écrit aussi hva. Voici d'autres exemples de يُ أَ pour le sanscrit sv : q'anha «sœur», accusatif q'anharëm = sanscrit svásà, svásàram, persan خواهر khâher; q'afna «sommeil» = sanscrit svápna «rêve» (comparez le persan خواب khâb «sommeil»).

On trouve encore \dot{u} \dot{q} , comme altération d'un s sanscrit , devant un \dot{y} ; mais les exemples appartiennent au dialecte particulier dont nous avons déjà parlé (\$3); tels sont \dot{q} \dot{q}

La terminaison sya du génitif sanscrit est représentée ordinairement en zend par hê.

\$ 36. Les gutturales & g et & g.

A la moyenne gutturale (म) et à son aspirée (म) répondent e g et é. Mais le म g sanscrit a perdu quelquesois en zend l'aspiration: du moins especial garéma « chaleur » correspond au sanscrit un garema; d'un autre côté e g gna, dans especial vérétragna « victorieux », représente le sanscrit un gna à la sin des composés, par exemple, dans un satru-gna « hostium occisor ». Le zend vérétragna, ainsi que son synonyme vérétragan signissent proprement « meurtrier de Vritra ». Nous avons ici une preuve

^{&#}x27; Voyez Burnouf, Yaçna, notes, p. 84 et suiv.

^{*} Voyez Burnouf, Yaçna, notes, p. 89.

de parenté entre la mythologie zende et la mythologie indienne; mais la signification de ce mot s'étant obscurcie en zend et les anciens mythes s'étant perdus, la langue seule reste dépositaire de cette preuve d'affinité. « Meurtrier de Vritra » est l'un des titres d'honneur les plus usités du plus grand d'entre les dieux inférieurs, *Indra*, lequel a tiré son surnom de la défaite du démon *Vritra*, de la race des *Dânavas*.

Nous traiterons plus loin (\$ 60 et suiv.) des nasales.

\$ 37. Les palatales ω c et e \dot{g} .

Des palatales sanscrites le zend ne possède que la ténue ω \dot{c} = \mathbf{x} , et la moyenne \mathbf{x} $\mathbf{g}' = \mathbf{x}$. Les aspirées manquent, ce qui ne peut étonner pour \mathbf{g}' \mathbf{g}' , lequel est extrêmement rare, même en sanscrit. Pour 👳 & venant de sk (\$ 14), le zend a ordinairement » s; du groupe sk, la sissante s'est donc seule conservée; exemples : ne peres « demander », pour ne prac; spanne gasaiti «il va», pour σετά gúčati. Remarquez dans le dernier exemple, de même que dans la racine gue gam «aller», pour le sanscrit बस् gam, l'altération de la gutturale primitive en g, ce qui ne doit pas surprendre, le sanscrit 🗷 g'étant également sorti partout d'un g primitif (§ 14). Un autre exemple du zend g pour le sanscrit g est la racine gad «parler», qui correspond à la racine sanscrite ag gad. Pour le sanscrit a g, on trouve aussi en zend 5 s et & s, le premier, par exemple, dans la racine san « engendrer », en sanscrit عب gan; le second dans بنون فقاله بخانه بنوانه المانه والمانه المانه الم « genou », pour le sanscrit ganu, et dans la racine inà « savoir », pour le sanscrit 📆 ghâ. La prononciation, en zend, n'a conservé que la sifflante renfermée dans le g, lequel équivaut à di ou à ds.

Nous retournons à la lettre sanscrite \mathbf{x} \tilde{c} pour remarquer que ce son, qui est sorti de sk, s'est conservé quelquefois en zend dans

sa forme primitive, par exemple, dans l'abstrait هروي غيروس śkěnda, si Burnouf¹, comme il est très-probable, a raison de rapprocher ce mot, que Nériosengh traduit par www banga « rupture, ouverture, de la racine fee ĉid «fendre» (\$ 14). Je lis, par conséquent, dans les manuscrits et dans le texte lithographié skënda (et non skanda, comme Burnouf), attendu qu'un i primitif se change plus aisément en e qu'en a 2. Un autre mot dans lequel on trouve en zend sk, répondant probablement au 👿 \tilde{c} sanscrit, est yaśka («désir», suivant Anquetil), que Burnouf (l. c. p. 332) rapporte à la racine sanscrite is « désirer ». En ce qui concerne la première syllabe, on peut y voir un gouna retourné (yaska pour aiska), ou bien l'on peut supposer que la forme sanscrite is, ic (venant de isk, isk) a subi une contraction de ya en i, comme dans istá, participe parsait passis de yag « sacrifier ». Quoi qu'il en soit, je crois qu'il faut regarder la forme secondaire ve ic comme la plus ancienne, car elle se place naturellement à côté des formes suivantes : vieux haut-allemand eiscôn «demander» (voyez Graff, I, p. 493), vieux norrois æskja, anglosaxon æscján, anglais to ask, lithuanien jeskóju « je cherche », russe iskatj « chercher », et celte (gaëlique) aisk « requête » 3.

Études, p. 420.

La signification «ouverture» convient très-bien au passage en question (kèrè-néidi ékèndèm sé manó «ouvre son cœur», mot à mot «sais ouverture son cœur»). Nériosengh, dont la traduction est très-utile en cet endroit, met bangan tasya manasah kuru, c'est-à-dire «sais ouverture de son cœur». Quant à la nasale de ékèndèm, elle se retrouve en sanscrit dans le thème spécial cind, et en latin dans scind. Je rappelle, au sujet de la voyelle zende ξ , tenant la place d'un i sanscrit devant un n, le rapport de hèndu «Inde» avec sind u.

Je présère cette étymologie à celle qui, coupant le mot de cette saçon, eis-ca, es-ca, sait de ca un sussixe. En esset, le gothique aihtri e je mendie e, qui appartient à la même samille et qui suppose une racine aih (pour ih), est dans le même rapport avec le sanscrit ië, sormé de isk, que frah «demander avec le sanscrit praë, sormé de prask. Rapprochez encore le grec ex dans sepo-ix-Ins, qui montre aussi que le k de yaika appartient à la racine.

S 38. Dentales. Les lettres p t et b i.

La troisième série de consonnes, renfermant les cérébrales ou linguales (§ 15), manque en zend : nous passons donc immédiatement aux dentales. Ce sont p t (\overline{q}) , b \overline{t} (\overline{q}) , g d(Y), ainsi qu'un d particulier au zend (E) dont nous parlerons plus bas. Au sujet de l'aspirée dure de cette classe, nous remarquerons qu'elle ne peut se trouver après une sissante, de sorte que le 🔻 i et le 🔾 i sanscrits sont remplacés, dans cette position, en zend, par le p; exemple : T slà « se tenir », en zend mps stâ; 📆 isla, suffixe du superlatif, en zend 🗝 isla. La lettre चू i étant, suivant notre explication (\$ 12), relativement récente, et द् i n'étant qu'une altération de 🛒 i, il est naturel de supposer que la sifflante dure a préservé en zend la ténue et l'a empêchée de se changer en aspirée : c'est par une cause du même genre que dans les langues germaniques l'aspirée ne se substitue pas à la ténue quand celle-ci est précédée d'un s, d'un f ou d'un $h(ch)^1$; ainsi le verbe gothique standa «je me tiens » a conservé le t, qui se trouve dans la même racine en zend, en grec, en latin et dans d'autres langues de l'Europe, et le suffixe du superlatif gothique ista correspond exactement à l'ista zend et au grec 1010.

\$ 39. Les dentales d, q d et q d.

¹ Voyez \$ 91.

« donne » (le s est le substitut euphonique d'un d) et dàidi, même sens. Au commencement des mots le e perd son aspiration; exemples: dâ « poser, placer, créer », en sanscrit dà, en grec In; by de aboire, en sanscrit de. Au contraire, le d sanscrit est fréquemment remplacé en zend par son aspirée, lorsqu'il est placé entre deux voyelles; exemples: pâda « pied », pour पाद páda; अक्षा प्रांतीं «si », pour यदि yádi. Quant à la lettre e, je la regarde avec Anquetil comme une moyenne : c'est en cètte qualité que nous la rencontrons en parsi, où elle tient ordinairement à la fin des mots, surtout après une voyelle, la place de la lettre persane > (Spiegel, p. 28); exemple : dâd «il donna» = sis. Sous le rapport étymologique ex correspond le plus souvent au 🤻 t sanscrit; ce t devient un 🗨 en zend à la sin des mots et devant les flexions casuelles commençant par un b, de même qu'en sanscrit त्र t devient un द्व d devant म् b. Comme nous avons donc en sanscrit marúd-byâm, marúd-bis, marúd-byas du thême marút, de même en zend nous avons σουρφίζεω aměrētadbya (pour -tâdbya) du thème pupelson ameretât. Nous rencontrons e d tenant la place d'un d primitif dans la racine dbis « haīr » (en sanscrit dvis), d'où dérive appe dbaisa « haine » = sanscrit dvesa. Le mot عود دريع dkaiša (nominatif dkaiša) fait exception en ce qu'un e d'initial s'y trouve devant une ténue; il n'a pas d'analogue connù en sanscrit; Anquetil le traduit par «loi, examen, juge», et Burnouf (Yaçna, p. 9) par «instruction, précepte», et le rapproche du persan کیش kéi. Peut-être le dest-il le reste d'une préposition, comme dans le sanscrit ádbuta « merveilleux, merveille », dont la première syllabe est, selon moi, une corruption de ati (atibûta « ce qui dépasse la réalité »). Si cette conjecture est fondée, j'incline à reconnaître dans dkaisa la préposition sanscrite ádi « sur, vers ». Le changement du t en e, à la fin des mots, s'expliquerait par cette hypothèse qu'en zènd la dentale moyenne ou une modification de la dentale

moyenne est préférée à la ténue comme lettre finale. Nous voyons quelque chose d'approchant en latin, où la ténue primitive est souvent remplacée, à la fin des mots, par la moyenne, notamment dans les neutres pronominaux, comme, par exemple, id, quod. Ce dernier mot répond au zend kad «quoi?» pour lequel le dialecte védique a top kat. Le b de ab correspond à la ténue p, que nous retrouvons dans le sanscrit ápa et le grec ἀπό.

\$ 40. Les labiales p, f, b.

Les labiales comprennent les lettres p, δf , b, et la nasale de cette classe (c, m), dont nous parlerons plus loin. c, prépond au \mathbf{q} p sanscrit et se changé en $\mathbf{d} f$ quand il se trouve placé devant un 1 r, un sou un 1 n. La préposition m pra (pro, σρό) devient so fra en zend, et les thèmes es ap «eau», es/ξ, kërëp « corps » font, au nominatif, and afs, and kërëfs; au contraire, à l'accusatif, nous avons sem âpem, seus les kerepem ou këhrpëm. Comme exemple de l'influence aspirante exercée par le n sur le p, comparez no tafnu «brûlant » avec le verbe சுத்துக்கதுக்கை âtâpayêiti « il éclaire », et அதிக்க ģafna « sommeil » avec le sanscrit svápna « rêve ». Le f du génitif nafédrô, venant du thème naptar (accusatif naptarem) «neveu» et «nombril», doit être expliqué autrement. Je crois que cette forme a été précédée par une autre plus ancienne, nasdrô, et que l'aspirée f a été amenée par le voisinage de l'aspirée d, de la même manière que le φ dans les formes grecques τυφθείς, ἐτύφθην: en effet, le zend et le grec ont la même propension à rapprocher les aspirées. Il y a seulement cette différence que, dans nafdrô, le d n'est pas plus primitif que le f; il est le substitut d'un ancien t (comparez le d' du zend dugdà « fille » = sanscrit duhità). Après que la voyelle de liaison è eut été introduite dans naf-è-drô, on

¹ Burnouf, *laçua*, p. 241 et suiv.

a conservé l'aspiration qui avait été produite dans le principe par le voisinage immédiat de la labiale et de la dentale; quelque chose d'analogue est arrivé dans kaś-ĕ-twanm « quis te? » pour kaś twanm (\$ 47). L'accusatif pluriel féminin hufĕdris qu'Anquetil regarde comme un singulier et traduit par « heureuse » (comparez en sanscrit subadra « très-heureux » ou « très-excellent »), me semble également une forme où le f était d'abord immédiatement lié au d; ainsi hufĕdris viendrait, par l'insertion, d'ailleurs très-fréquente, de ¿ ĕ, d'un ancien hufdris pour hubadris. Comme il n'y a pas parmi les labiales zendes d'aspirée sonore, elle a été remplacée, dans le mot hufdris, par la sourde f; au contraire, dans duġda, nous avons deux aspirées sonores de suite. Toutefois, on trouve aussi, quoiqu'il y ait un ġ, le groupe kd; par exemple, dans accesse pukda « le cinquième ».

Le remplaçant ordinaire du \mathbf{z} b sanscrit est, en zend, le \mathbf{z} b.

\$ 41. Les semi-voyelles. — Épenthèse de l'i.

Nous arrivons aux semi-voyelles, et, pour suivre l'ordre de l'alphabet sanscrit, nous devons commencer par le y; en zend comme en sanscrit, nous représentons par cette lettre le son du j allemand ou italien. Cette semi-voyelle s'écrit, au commencement des mots, po ou , au milieu, ,, c'est-à-dire par deux (i), de même qu'en vieux haut-allemand le w est marqué par deux u.

«il est» pour bavati; věrčidi «croissance, augmentation» pour věrědí, formé de vardí (S 1); nairê «à l'homme» pour narê; dadâiti «il donne» pour dadâti, sanscrit dádâti (§ 39); âtápayêiti «il éclaire» pour âtâpayêti (lequel lui-même est pour âtâpayati (\$ 42); موروب aiibis «par ceux-ci» pour موروب nibis (sanscrit प्रान्त ebis); المحدد المعدد formé de kṛṇauti); sappe stûidi « célèbre » (à l'impératif) pour studi (racine stu, sanscrit स stu); μριμές, kĕrĕnûitê «il fait» (moyen) pour kërënute, védique kṛṇute; , uiti «ainsi», du thème démonstratif u, de même qu'en sanscrit nous avons su «ainsi» de i; maidya «milieu» pour le sanscrit mádya; yâirya «annuel» de yârë (par euphonie pour yâr, \$30); tûirya « quatrième » pour le sanscrit túrya. L'influence régressive de i, i, e et y sur la syllabe précédente est arrêtée par un groupe de deux consonnes jointes ensemble, excepté nt, groupe qui tantôt l'arrête, tantôt ne l'arrête pas; exemples : asti « il est » et non aiśti; yęśnya «venerandus», et non yęiśnya. Au contraire, on peut dire bavainti et bavanti «ils sont» pour le sanscrit bávanti. Quelques consonnes, notamment les gutturales, y compris wh, les palatales, les sifflantes, ainsi que m et v, arrétent l'influence de l'i, même quand ces lettres sont seules. Au contraire, n laisse l'i exercer son influence sur un a bref 1, mais non sur un a long; de là, par exemple, aini, ainé au locatif et au datif des thèmes en an, et aint au nominatif-accusatif-vocatif duel du neutre (cásmain-i « les deux yeux » de cásman); mais âni, à la 1^{re} personne du singulier de l'impératif actif, et âné, comme forme correspondante du moyen. Il n'y a pas non plus de loi constante pour le b; mais d'ordinaire, il arrête l'épenthèse de l'i (c'est ainsi qu'on appelle cette répétition de l'i dans la syllabe

Le mot anya «autre», qui est le même en zend qu'en sanscrit, sait exception. Mais on voit, par l'exemple de mainyu, en sanscrit manyú (de la racine man «penser»), que le » n'arrête pas l'action de y sur l'a de la syllabe précédente.

précédente); ainsi, devant les terminaisons bis, byô, toutes les voyelles, même l'a, repoussent l'i'. Il n'y a que la diphthongue ai, au datif-ablatif pluriel des thèmes en a, qui devienne aii par l'influence de l'i de la terminaison byô; exemple : yaiibyô « quibus », en sanscrit yé'byas.

La préposition sanscrite was abs devient aibi en zend; au contraire, wsu ápi reste invariable (** api), à cause du p qui artête l'épenthèse.

\$ 42. Influence de y sur l'a de la syllabe suivante. — Y et v changés en voyelles.

La semi-voyelle y exerce aussi son influence euphonique sur un a ou un à placé après elle et change ces voyelles en pê, mais seulement dans le cas où la syllabe suivante contient un i, un t ou un ê; exemple: • (posse posse à dvaidayêmi² « j'appelle », en sanscrit àvédáyâmi; au contraire, au pluriel, nous avons (moyen); au contraire, à la seconde personne de l'impératif, nous avons avons àvásánuha³. Le thème maskya fait, au génitif singulier, maskyêhê (pour maskyahê), mais, au génitif pluriel, maskyânanm. A la fin des mots, les syllabes sanscrites ya et ya se sont souvent changées, en zend, en pê; exemples: posse hê, terminaison du génitif correspondant au sanscrit sya; spe aêm « celui-ci », spe vaêm « nous » 4, en sans-

- ¹ De là, par exemple, damabyo (et non damaibyo) au datif-ablatif pluriel du thème daman.
- Remarquez que la terminaison mi, par elle-même, n'exercerait aucune influence euphonique sur la syllabe précédente, m étant (\$ 41) une lettre qui arrête l'épenthèse.
- 3 Je regarde यम् yas comme la racine sanscrite correspondante; elle a formé le substantif यम् yasas «gloire»; mais le verbe n'est pas resté dans la langue; en zend, la voyelle radicale a été allongée.
 - Je ne regarde pas ce pe comme étant la même diphthongue dont j'ai parlé au

crit ayám, vayám; kainé «jeune sille», en sanscrit kanyá. D'accord avec Burnous, j'admets qu'il y a dans ces mots une transposition de lettres: la semi-voyelle y, devenue i, s'est placée après l'a et a sormé avec lui, par le même principe qu'en sanscrit, un ê: hê vient donc de hai, pour hay, qui est lui-même pour hya¹.

Devant un m final, la syllabe sanscrite ya s'est ordinairement contractée en la i, et pareillement va en la c'est-à-dire que l'a étant supprimé, la semi-voyelle s'est changée en la voyelle correspondante allongée (comparez \$ 64); exemples : tûirîm «quartum», du thème tûirya, et trisûm «tertiam partem», de trisva.

\$ 43. Y comme voyelle euphonique de liaison.

En sanscrit, y est inséré quelquesois comme liaison euphonique entre deux voyelles (voy. Abrégé de la grammaire sanscrite, \$ 49°), sans que pourtant ce sait se produise dans tous les cas qui pourraient y donner lieu. En zend, on trouve presque toujours un y inséré entre un u ou un û et un ê sinal; exemples: fraétu-y-ê « je loue » ²; mrû-y-ê « je dis », en sanscrit bruv-ê' (par euphonie pour brû-ê); du-y-ê « deux » (duel neutre), en sanscrit dvê, avec le v vocalisé en u; tanu-y-ê « au corps », du sémi-

^{\$ 33;} c'est pour cela que je ne la transcris point par ai. lci, en effet, aé n'est pas mis pour le sanscrit ∇ (formé de ai), mais il tient lieu de deux syllabes distinctes en sanscrit.

¹ On trouve des faits analogues en pracrit. Ainsi les génitis sanscrits en ayas (des thèmes séminins en a) deviennent, en pracrit, आए de, par suite de la suppression de s sinal; exemples: मालाए mâlde, en sanscrit मालायास mâldyâs, du thème mâld. Pour देवीए dévie = sanscrit devy-ãs, il saut donc supposer une forme devi-y-âs, et, pour अवस्थ bahûê = sanscrit vadv-ãs, une forme bahû-y-â, avec insertion d'un y euphonique.

² Frastuyé serait en sanscrit prastuv-é, si स्तु stu était usité au moyen. (Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, \$ 53.)

nin tanu; au contraire, ratu (masculin) « seigneur » fait au datif ratu-é.

\$ 44. La semi-voyelle r.

Il a été dit déjà (\$ 30) qu'un r, à la fin d'un mot, est toujours suivi d'un ¿ é. Au milieu des mots, quand on ne joint pas
à r un » h (\$ 48), on évite ordinairement l'union de r avec
les consonnes suivantes, soit en insérant un ¿ é comme dans
supplus dâdarésa (sanscrit addárésa « vidi, vidit »), soit en
changeant la place de r, comme cela a lieu en sanscrit quand il
est suivi de deux consonnes (Voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, \$ 34 b); exemples: malba âtrava « prêtre » (nominatif),
accusatif equando âtravanem, du thème panhaba âtarvan, lequel
dans les cas faibles (\$ 129) se contracte en phaba ataurun (\$ 46) 1.

La langue zende souffre les groupes sol ry, nh urv, s'ils sont suivis d'une voyelle, et sols ars à la fin des mots, ainsi qu'au milieu devant p t; exemples: sols p tûirya « le quatrième », sont urvan « âme », sont per haurva « entier », sols per âtars « feu » (nominatif), sols nars « hominis », sepols, karsta « labouré »; mais sold se catrus « quatre fois », et non sols per caturs, parce que ici re n'est pas précédé d'un a.

\$ 45. Les semi-voyelles v et w.

Il est remarquable que l manque en zend comme r en chinois, tandis qu'on trouve l en persan, même dans des mots qui ne sont pas d'origine sémitique.

Pour le q v sanscrit le zend a trois lettres : p, » et q. Des deux premières, le p ne s'emploie qu'au commencement, le » qu'au milieu des mots, différence d'ailleurs toute graphique; exemples :

' Je regarde diarvan et non diarvan comme le thème véritable, lequel abrége l'a initial dans les cas saibles. En ce qui concerne la contraction de van en un, comparez le sanscrit yévan «jeune», qui devient yén (pour yu-un) dans les cas les plus saibles.

spuly vaêm « nous » = वयम् vayám, unup tava « de toi » = तव táva. que je transcris par w, se trouve surtout après un δi : jamais on ne rencontre » après cette lettre. Après a d'on trouve l'un et l'autre, mais plus fréquemment le v. Il ne paraît pas que w soit employé après d'autres consonnes que b i et a d; mais il est placé fréquemment entre deux i ou entre un i et un y, et jamais on ne rencontre » v dans cette position; exemples: driwis «mendiant», and daiwis «trompeur» (voyez Brockhaus, Glossaire, s. v.), aiwyô, latin « aquis ». Je fais dériver ce dernier mot du thème en ap, le p étant supprimé 1, et la terminaison (en sanscrit byas) ayant amolli son b en w; quant à l'i, il s'est introduit dans la syllabe radicale en vertu de l'épenthèse (\$ 41). Il reste à mentionner une seule position où nous avons encore trouvé la semi-voyelle w, à savoir devant un 1 r: le son plus mou du w convenait mieux dans cette position que le » v qui est plus dur. Le seul exemple est le féminin שוש בישוש śwwrd «épée, poignard», que j'identifie avec le sanscrit śubra, féminin śubra «brillant»².

Quant à la prononciation du w, je crois, comme Burnouf paraît l'admettre aussi, qu'elle se rapproche de celle du w anglais. C'est aussi la prononciation du sanscrit après les consonnes. Toutefois, Rask attribue inversement au la prononciation du v anglais, et aux lettres le et, celle du w.

§ 46. Épenthèse de l'u.

Quand un v ou un u sont précédés d'un r, un u vient se placer

^{&#}x27; Comparez क्रा abra «nuage» pour क्रा ab-bra «aquam ferens», et en zend aps sy d-bërëta (nominatif) «celui qui porte l'eau».

L'accusatif באלטים לעשרים לעשרים בעשרים בעש

par épenthèse à côté de la voyelle de la syllabe précédente. Ce fait est analogue à celui dont nous parlions plus haut, en traitant de l'i (\$41). Exemples: whom haurva « entier », de harva, sanscrit sárva; parable aurvant « currens » (thème), nominatif pluriel aurvantò, au lieu de arvant, arvantò (sanscrit árvant, árvat « cheval »); whom pauurva « le premier », au lieu de paurva ¹, shame tauruna « jeune », sanscrit táruṇa, lephada ataurunò « sacerdotis », du thème âtarvan (\$44), pour lequel on aurait, d'après la loi phonique en question, âtaurvan ², s'il se rencontrait des exemples de cette forme.

\$ 47. Aspiration produite en zend par le voisinage de certaines lettres.

Fait identique en allemand.

Les semi-voyelles y, w (non » v) et r, les nasales m, n (1) et les sifflantes, quand elles sont précédées d'une ténue ou bien de la moyenne gutturale, la changent en l'aspirée correspondante:

, k, par exemple, devient & k, p t devient & i, v p devient & f, et e g devient & g. Aux exemples cités, \$\$ 34 et 40, j'ajoute ugra « terrible », sanscrit ugra; takma ³ « rapide, fort »; gagmust, sanscrit gagmust « celle qui a marché » (racine gam); paint « maîtresse », sanscrit pâtnt (grec ωότνια); měrětyu « mort », sanscrit

¹ Sanscrit ptiva. Le send suppose une forme sanscrite différente frappée du gouna : pérva venant de paurva (cf. purás «devant»).

Il est à remarquer que les diphthongues » ai et » au, qui sont formées par l'épenthèse, et qui appartiennent à un âge relativement récent, sont représentées dans l'écriture d'une façon autre et, jusqu'à un certain point, plus claire que les diphthongues », pe dont nous parlions plus haut (\$\$ 32 et 33); cela tient, ou bien à la différence d'âge de ces deux sortes de diphthongues, ou bien à la nature même des sons » et », qui, en réalité, ne forment pas une diphthongue, mais se prononcent séparément et sont deux syllabes. Il faut prononcer passe paiti et non paiti, »plame ta-u-runa et non tau-ru-na.

³ Comparez en sanscrit tank et tank «aller, (courir?)», lithuanien teku «je cours», ancien slave tekun (même sens), grec ταχύς, ce dernier avec une aspirée inorganique.

mṛtyú, venant de martyu. Si bitya « secundus » et tritya « tertius » ont devant le y une ténue au lieu d'une aspirée, cela tient peutêtre à ce que le rapprochement du t et du y, dans ces deux mots, n'est pas régulier, car les formes sanscrites correspondantes sont dvitiya et tritya. Il faut, en général, dans l'étude des formes zendes, tenir compte de l'ancien état de la langue : par exemple, dans kaśelwann « quis te » ? en sanscrit kas tvâm, ce n'est pas l'é qui a été la cause de la conservation de la sifflante, mais le t qui vient après. Évidemment, on disait d'abord kaś-lwann, et la voyelle de liaison qui a été insérée est d'origine relativement récente : sans le voisinage du t, kaś serait devenu kô.

On peut remarquer dans le haut-allemand moderne un fait analogue, mais qu'il ne faudrait pourtant pas rapporter à la parenté originaire des deux idiomes. Les mêmes lettres, qui ont en zend le pouvoir de changer en aspirée la muette antécédente, changent en haut-allemand moderne un s antécédent en son aspirée sch (sanscrit पूर्s, slave ш s). A ces sons il faut ajouter l, qui manque en zend. On peut comparer, sous ce rapport, l'allemand schwitzen « suer » (ancien haut-allemand swizan, qu'on écrivait suizan1, sanscrit svid), avec les formes zendes comme twânm, accusatif du pronom «toi» (nominatif tûm, génitif tava); l'allemand schmerz (vieux haut-allemand smerzo), avec takma pour takma; l'allemand schnur (sanscrit snusa" « bru », vieux hautallemand snura, ancien slave snocha), avec tafnu-s «brûlant» pour tapnu-s (\$ 40). La combinaison sr manque dans les anciens dialectes germaniques, au lieu qu'en sanscrit c'est le groupe phonique es sl qui manque. Au contraire, es sl paraît être sorti, dans un certain nombre de racines, de द् sr., par exemple, dans सङ्ग् śrang, qu'on écrit aussi śrank «aller»; il est trèsvraisemblable que la dénomination allemande du serpent, schlange

¹ Le son w, après une consonne initiale, était représenté dans l'écriture par un w.

(vieux haut-allemand slango, thème slangon, masculin), se rapporte à cette racine. Je ferai remarquer à ce propos que Vôpadêva, pour indiquer le sens de la racine śrank, l'explique par le mot sarpe 1, qui est un nom abstrait, formé de la racine d'où sont dérivés en sanscrit et en latin les noms du serpent. Comme le s sanscrit est un s aspiré (\$49), et qu'il se prononce aujour-d'hui dans le Bengale de la même manière que le sch allemand, ainsi qu'on peut le voir par le Lexique de Forster, nous avons, selon toute apparence, pour l'exemple qui vient d'être cité, identité d'origine et identité de prononciation. C'est encore à la même racine śrang que se rapportent probablement le vieux haut-allemand slinga et le vieux norrois slanga « fronde », c'est-à-dire « celle qui met en mouvement ».

\$ 48. H inséré devant un r suivi d'une consonne.

Un fait qui se rattache à la loi que nous avons exposée dans le paragraphe précédent, c'est que le zend insère ordinairement un h devant r, quand celui-ci est suivi d'une consonne autre qu'une sifflante; exemples: " mahrka « mort », de la racine lus (sanscrit mar, mr), « mourir »; eselve, këhrpëm ou esels, kërëpëm « le corps » (à l'accusatif), nominatif mosse, kërës; mosses vëhrka ou mosses vërëka « loup » (sanscrit vṛka, de varka).

\$ 49. La sissante s é.

Nous passons aux sifflantes. A la sifflante palatale, qui se prononce en sanscrit comme un s légèrement aspiré (天), correspond le s, que nous transcrivons s, comme le z sanscrit. Il n'est guère possible de savoir si la prononciation de ces deux consonnes était exactement la même : Anquetil la rend par un s ordinaire. On

Locatif du thème sarpa, qui, comme abstrait, signifie «marche, mouvement», et, comme appellatif, «scrpent».

trouve le mabituellement dans les mots qui ont que sanscrit: ainsi les mots dasa « dix », sata « cent », pasu « animal », sont à la fois sanscrits et zends; mais le m s zend est d'un emploi plus fréquent en ce qu'il a remplacé le s ordinaire (le q s dental sanscrit) devant un certain nombre de consonnes, notamment devant p t, , k, i n, soit au commencement, soit au milieu des mots; toutefois dans cette dernière position, seulement après m a, m à et m ani. Comparez hama stârd « les étoiles » avec un estârds (dans le dialecte védique); chapa staumi « je loue » avec un stârds (dans le dialecte védique); chapa staumi « je loue » avec un stârds « se baigner ».

On pourrait conclure de ces rapprochements que sé se prononçait comme un sordinaire; mais le changement de sen é peut aussi résulter d'une disposition à aspirer cette consonne, comme cela a lieu pour le s allemand dans le dialecte souabe et, au commencement des mots, devant un t et un p, presque partout en Allemagne. Il faut encore observer qu'on trouve aussi sé à la fin des mots après san au nominatif singulier masculin des thèmes en par nt.

Sur • s tenant la place du 🗨 ĉ sanscrit, voyez \$ 37.

\$ 50. V changé en p après s.

La semi-voyelle » v, précédée d'un » é, se change toujours en v p; exemples : wen épâ «chien», accusatif comme épânem; vîspa «tout»; wen aspa «cheval» (en sanscrit un évâ, un évânam, un ásva). Il n'y a pas, pour répondre au zend present épênta «saint», de mot sanscrit un évanta; mais ce mot a dû exister dans le principe; il faut y rapporter le lithuanien éventa-s «saint» et l'ancien slave evantu (même sens).

8 51. La sifflante 🛶 8.

La sifflante cérébrale sanscrite 💌 s a en zend deux représentants,

et et La première de ces lettres a, selon Rask, la prononciation d'un s ordinaire, c'est-à-dire celle de s dental (q en sanscrit), tandis que se prononce comme l'aspirée इ s (le ch français dans charme). Le trait qui termine cette lettre dans l'écriture zende semble destiné à marquer l'aspiration. Nous transcrirons cette dernière lettre par é. Dans les manuscrits ces deux signes sont souvent mis l'un pour l'autre, ce qui vient, suivant Rask, de ce que s'emploie en pehlvi pour exprimer le son ch, et que les copistes parses furent longtemps plus familiers avec le pehlvi qu'avec le zend. Ces deux lettres correspondent le plus souvent, sous le rapport étymologique, au पू s sanscrit; il y a entre elles cette différence que se place surtout devant les consonnes fortes (\$ 25) et à la fin des mots. Il est vrai que dans cette dernière position w répond au sanscrit स s; mais il faut bien remarquer que se trouve alors après des lettres qui exigeraient en sanscrit, au milieu d'un mot, le changement de सूs en पूs, c'est-à-dire après d'autres voyelles que a, a, ou après les consonnes b kou) r; exemples : les nominatifs այթյու paitis « maître », այությ paśus «animal», whom âtars «feu», who vâks «discours». Nous avons, au contraire, susans et non sugarand fsuyans du thème ssuyant. Dans le mot worde ksvas «six » nous trouvons, il est vrai, un s sinal après un s a; mais il ne représente pas un द s sanscrit; il est pour le द s primitif de द sas. Comme exemples de s répondant au q sanscrit devant des consonnes fortes, nous pouvons citer le suffixe du superlatif ista (comparez 1070-s), en sanscrit 📆 ista; uppu asta «huit», en sanscrit عو astá; هوالهاهم karsta «labouré», en sanscrit **ag** krstá.

Le mot sayana « lit » semble avoir remplacé le s palatal de la racine sanscrite si « être couché, dormir » par un s ordinaire; mais il faut remarquer que ce mot, quand il est écrit ainsi, se trouve être le second membre d'un composé dont le premier membre finit par un & ô, et c'est probablement l'influence euphonique de cette voyelle qui a fait changer le » é en « s (comparez SS 22 b et 55); ce qui prouve, d'ailleurs, que la racine
sanscrite ét a ordinairement un » é en zend, c'est la 3 personne
sanscrite « il est couché, il dort » 1 = sanscrit été, grec zeïvas.

Le nom de nombre hans tisaré « trois » semble une anomalie, en ce qu'il a un sà à la place du इ s de faux tisrés, car on verra plus loin (\$ 53) que le इ sanscrit devient toujours en zend un sh. Mais cet इ se trouve ici après un ç i, c'est-à-dire dans une position où ordinairement le sanscrit change s en s. D'un autre côté, le zend hans tisaré est pour une ancienne forme hans tisré, l'a ayant été inséré après coup : autrement, nous aurions, d'après le \$ 52, hans tisaré.

\$ 52. La sifflante & &.

voyelles so y et » v. Comparez : carronne aitaisanm et manompose aitaisva avec unai étésam « horum » et una étésu « in
his »; mosque masya « homme » avec aque ma(nu)syd 2. Cependant mo s, après un s k ou un s f, est plus rare que mo s: on a,
par exemple, mosque kisatra « roi », pour le sanscrit a kiatra
« un homme de la caste guerrière ou royale ». Il saut encore observer que le groupe sanscrit perd, dans certains mots zends,
la gutturale et ne paraît plus que comme mo s; exemples : dáksina
« dexter » est en zend mo dasina (lithuanien désiné « la main
droite »); áksi « ceil » est devenu asi; mais ce dernier mot
ne paraît se trouver qu'à la fin de composés possessifs.

¹ Voyez Grammaire sanscrite, \$ 101.

² On écrit aussi عبر الله maskya. Il y a encore quelques autres mots où devant son trouve ye, qu'Anquetil lit sch, mais que Rask traduit par sk, comme semble l'indiquer aussi l'écriture, la lettre ye étant composée de se et de , k.

\$ 53. La lettre w h.

** h ne correspond jamais, sous le rapport étymologique, au **

** h sanscrit : il remplace constamment la sifflante dentale ordinaire ** s, qui devient toujours ** h en zend, quand elle est placée devant des voyelles, des semi-voyelles ou m. Une exception unique, à savoir ** sv, changé en ** q, a déjà été mentionnée (\$ 35). Quand ** se trouve devant des consonnes qui ne pourraient se joindre dans la prononciation à un h antécédent (\$ 49), il devient ** s. Comparez :

Zend.

Sanscrit.

singulier féminin)

megacy hapta «sept»

सप्त saptá (accentué ainsi dans les

Védas)

estemen hakërëd «semel»

सकृत् sakṛt

seyen aki ntu es»

चिंख ási

success ahmái «huic»

चर्ची asmåi

Auney kvarë «soleil»

स्वर् soar

kva «suus»

स्व इथव.

Mentionnons encore le mot bisva «langue», en sanscrit! fast gihvâ : le son g(dj) a été décomposé en d+s; d a été supprimé, et s changé en h (cf. § 58).

\$54. Le groupe hr.

Le groupe hr, comme représentant du sanscrit sr, est rare en zend, et partout où il paraît, si hr est précédé de a, on place un n entre a et h (\$ 56°); exemples : haṣaṇhra mille n,

en sanscrit sahásra; an anhra « méchant, cruel » 1. Bensey (Glossaire du Sàma-Véda, p. 88) a rapproché d'une saçon plausible ce dernier mot du védique dasrá « destructeur »; il saut admettre que le d est tombé, comme dans áhan « jour » et ásru « larme », que je rapproche, le premier, de la racine dah « brûler (éclairer) » et du mot allemand tag; le second, de la racine dans « mordre » (grec δax), en sorte que ásru serait l'équivalent du grec δáxρυ.

\$ 55. Sé pour hé.

Le thème pronominal sya subit, dans le dialecte védique, l'influence du mot précédent et devient, par exemple, sya après la particule s (voyez Grammaire sanscrite, \$ 101°). Un fait analogue se produit en zend pour certains pronoms : ainsi me hé « ejus, ei », qui se rapporte à une forme se perdue en sanscrit (cf. né mé « mei, mihi » et st « tui, tibi »), devient me sé (ou mieux, sans doute, page sé) après some yési « si », par exemple, dans Olshausen, page 37, tandis que, sur la même page, il y a me sur produce, si, comme il est probable, em sâo (c'est ainsi que je lis avec la variante) correspond au sanscrit sal asâú « ille, illa » : negoluga negluga me correspond au sanscrit sal asâú « cille, illa » : negoluga negluga me correspond au sanscrit sal asâú » non enim hæc tellus, illa quæ diu inarata jacet ».

§ 56 *. Nasale n insérée devant un h.

¹ Certains manuscrits suppriment h devant r et écrivent haşanra, anna.

nsaṣayaṇha « tu fus enfanté »; tandis qu'à l'actif la terminaison personnelle du présent » hi n'amène aucune nasale, comme on le voit par » ahi « tu es », » baksahi « tu donnes », et non » aṇhi, » baksaṇhi.

\$ 56. As final changé en ô. Âs en âo.

La terminaison as, qui en sanscrit ne se change en à que devant les consonnes sonores (\$ 25) et devant a, paraît toujours en zend, de même qu'en prâcrit et en pâli, sous la forme ô. Au contraire, la terminaison âs, qui en sanscrit perd complétement le s devant toutes les lettres sonores, ne laisse jamais disparaître entièrement en zend la sissante sinale; je vois, en effet, dans la diphthongue ao, qui remplace la terminaison âs, la trace de la vocalisation de s en u^1 . Il est remarquable que le changement de âs en âo s'opère même dans les cas où le s est représenté par nh (\$ 56°) ou par » s' (devant l'enclitique » ca), de sorte que la sissante est doublement marquée par le son o d'abord, par la consonne ensuite. Pour expliquer ceci par quelques exemples, le nominatif mâs «luna», qui est dépourvu de flexion en sanscrit, le s appartenant au radical, prend en zend la forme en mão, l'o remplaçant le द sanscrit; mais साच mâs-ća «lunaque» devient क्रम्म् mâsán «lunam» devient susseme mâonhëm, de sorte que la sifflante sanscrite est à la fois représentée par une voyelle et par une ou même deux consonnes. C'est d'après le même principe que nous avons, par exemple, المروبي âoṇha pour चास â'sa « il fut », et والمروبي âoṇhaṅm pour चाचाम् âsâm «earum».

¹ Cf. \$ 22. Voyez aussi l'édition latine de la Grammaire sanscrite, \$ 78, note, où j'ai déjà exprimé l'hypothèse de cette vocalisation, avant de connaître la langue zende.

5.57. La sifflante ζ s tenant la place d'un à sanscrit.

Il reste à mentionner deux sifflantes, 5 et 46; la première de être prononcée comme le z français: nous la représentons da notre système de transcription par un s Le 5 s zend répond plus souvent, sous le rapport étymologique, à un **y** h sanscrit Comparez, par exemple:

Carnestar	200.
बह्म aḥám «moi»	CEEn vigar
क्ष ådeta «main»	nepans paéta
सङ्ख sahásra «mille»	alwancam hasanhra
चिद्वा हंगेल्वं «langue»	uncay hippa
वहति vakati «il transporte»	spenduly varaiti
N și «car»	15 pi

\$ 58. 🗲 pour le sanscrit g ou g.

Quelquesois aussi 5 s tient la place du \mathbf{q} g sanscrit, ce q doit être entendu ainsi : le \mathbf{q} g, qui équivaut à dj, perd le soi et change le son j en z (comparez \$ 53). Ainsi, par exemple : \mathbf{q} yas «adorer » équivaut à $\mathbf{q}\mathbf{q}$ yas; » sausa «plaisir » dén de la racine sanscrite gus «aimer, estimer».

Troisièmement, on trouve le 5 : zend à la place du $\P g$ sai crit; cela tient à ce que les gutturales dégénèrent aisément sifflantes, comme on le voit par le changement du $\P h (= g)$ sai crit en g. Un exemple de g : pour $\P g$ est g : g on terre g (minatif) pour g : gaus, lequel, au féminin, signifie à la fe «vache » et «terre » : gaus fait irrégulièrement à l'accusatif gat à cette forme se rapporte le zend g : gaim (\$ 61): d'après le m

L' Jamais le À sanscrit n'est représenté en zend par ey à.

minatif são, on devrait attendre en sanscrit gâs (\$ 56 b), qui formerait l'analogue de l'accusatif gâm. Dans le sens de «bœuf, vache», le zend a conservé à ce mot sa gutturale, quoique, d'après Burnouf¹, il y ait aussi des cas où l'accusatif same gâum a le sens de «terre».

\$ 59. La sifflante de f.

de est d'un usage plus rare : il se prononce comme le j français; je le transcris s. Il est remarquable que le u s soit sorti quelquesois de la semi-voyelle sanscrite यू y, absolument comme le j français, dans beaucoup de mots, est sorti de la semi-voyelle latine j., Ainsi यूयम् yûyám «vous» est devenu en zend ह्रिकेन्छ yūjem. Quelquesois aussi 🐠 🛊 correspond au 🔻 g sanscrit (le j anglais), comme dans 🎎 śĕnu pour बाबु gầnu « genou ». Enfin, la lettre 🐠 🔅 remplace quelquesois la dentale sanscrite 💘 s après un i ou un u, quand elle se trouve, comme lettre finale d'un préfixe, devant une consonne sonore; exemples : nisbaraiti « exportat » = esponsati duś-ûktem « male dictum »; mais on trouve, au contraire, sepas-was dus-matem « male cogitatum ». Le sanscrit, qui manque de sifflantes molles, remplace, d'après des lois déterminées, le s par un r devant les consonnes molles; il a, par conséquent, nir-barati au lieu du zend nis-baraiti, le s de fra nis ne pouvant se trouver devant un b. De même, le préfixe दुस् dus, qui correspond au grec र्राट, se montre toujours devant les lettres sonores (\$ 25) sous la forme dur.

Il sera question plus loin de la formation des sissantes zendes

¹ Yaçna, notes, p. 55. Pour expliquer cette forme gdum, il saut la rapporter à une somme sanscrite gdvam, dont gâm n'est que la contraction; en esset, sit gô tire ses cas sorts de gdu: nominatif gdus, pluriel gava-s. Il se présente encore une autre explication: on peut supposer que l'accusatif zend gaum appartient à un thème gava, qu'on retrouve en sanscrit avec le sens de veau au commencement de certains composés; exemples: gava-ragan (littéralement «vitellorum-rex»). Dans ce cas, l'à long de gaum serait une compensation pour la contraction de va en u.

(= s, = s, 5 s, d); issues d'un t ou d'un son de même famille, quand il est suivi d'un autre son dental (\$ 102 b).

S 60. Les nasales | et un n.

Nous avons différé jusqu'à présent de parler des nasales zendes, la connaissance du système phonique entier étant nécessaire pour bien déterminer le caractère de ces consonnes. Le zend diffère du sanscrit en ce qu'il n'a pas pour chaque classe de consonnes de nasale particulière; en ce qui concerne le son n, le zend distingue surtout deux cas, celui où n est suivi d'une consonne forte, et celui où il est suivi d'une voyelle. Telle est la différence de let de : le premier se trouve principalement devant les voyelles, les semi-voyelles y et v, et aussi à la fin des mots1; le second ne paraît qu'à l'intérieur des mots devant une consonne forte. On écrit عرب العربي hankârayêmi «je célèbre, panéa «cinq», panée «ils sont»; mais, au contraire, ma na (nominatif) « homme », moid « ne...pas », العدي barayen « ils porteraient » (potentiel), عادي anyô « l'autre », Interes de la prononciation de ces deux lettres, le ,, étant toujours joint à une consonne forte, a dû avoir un son moins net et plus sourd que le 1, et c'est sans doute à cause de cet affaiblissement et de cette indétermination du son que le 🐙 peut se joindre indifféremment aux consonnes fortes de toutes les classes. Comme ces deux nasales se distinguent suffisamment l'une de l'autre par la place qu'elles occupent dans le mot, nous n'avons pas besoin de les marquer d'un signe distinct dans notre système de transcription.

\$ 61. Le groupe 🚜 an.

La nasale renfermée dans le groupe 2, lequel n'est autre

¹ Sur | n devant b voyez \$ 224.

chose, à en juger par sa forme, qu'un » a joint à un į n, a dû avoir une prononciation encore plus faible et plus indécise que ;; c'est peut-être l'équivalent, quant au son, de l'anousvâra sanscrit. On rencontre cet *, que nous transcrivons an, premièrement devant les sissantes, b, et les aspirées b th et b f; exemples: nasana ksayans « regnans », accusatif 650 masana b ksayantëm; sanhyamana (participe futur passif de la racine 1-5 san « engendrer ») « qui nascetur »; Abec mantra « parole, de la racine man; Man ganfnu «bouche, probablement de la racine sanscrite au gap « prier » (\$ 40) avec insertion d'une nasale. On trouve deuxièmement a devant 6 m ou 1 n final; exemples: pâdananm «pedum», en sanscrit पादाचाम् pâdânâm; إلا المالية barann « ferant » ¹, au lieu de المالية barân, comme on devrait l'attendre d'après l'analogie des autres personnes. Troisièmement, à la fin des mots, à l'accusatif pluriel des thèmes masculins en a, où je regarde la terminaison 🚜 an comme un reste de la désinence complète ans, laquelle s'est conservée devant l'enclitique ca « et » 2.

\$ 62. Les nasales , et & n. — Le groupe muh.

Le zend a deux lettres pour représenter la nasale qui vient s'ajouter, dans certains cas (\$ 56°), comme surcroît euphonique à un wh, tenant la place du s sanscrit : ce sont et s, qu'Anquetil prononce tous deux ng, et que nous transcrivons n. Ces deux lettres diffèrent l'une de l'autre dans l'usage en ce que est d'un emploi plus rare, ne se trouve qu'après e i et ne é; exemples : nouve yênhê « qui » (pronom relatif, nominatif pluriel); aux minhâo « hujus » (au féminin); mais on écrit,

¹ Imparfait du subjonctif avec le sens du présent. Voyez \$ 714.

² Voyez \$ 239, et cf. la terminaison védique da pour dar, venant de dis.

112 SYSTÈME PHONIQUE ET GRAPHIQUE.

sans l'épenthèse de l'. i, que anhâo, qui est tout aussi sréquent.

Il faut encore remarquer que le , n s'emploie souvent devant , u, mais la syllabe , nu est toujours le résultat de la transposition suivante. Le groupe nhva vocalise le v en u et le place devant le h; le n est conservé, quoique en réalité il ne soit destiné qu'à se trouver devant le h. Les formes qui donnent surtout lieu à cette transposition sont : 1° les impératifs, qui, se terminant en sanscrit en a-sva (2° personne singulier moyen), font en zend anuha pour anhva (voyez des exemples au \$ 721); 2° les mots qui, dérivés d'un thème en as, prennent le suffixe vant (vat dans les cas faibles): ces mots ont en zend, aux cas forts (\$ 129) anuhant (nominatif anuhão, venant de anuhâs), aux cas faibles anuhat. Nous y reviendrons.

\$ 63. La nasale 6 m. Le b changé en m en zend; changement contraire en grec.

La nasale labiale 6 m ne dissère pas du m sanscrit; mais il est remarquable qu'elle prend quelquesois la place du b. Du moins avons-nous la racine prû «parler», qui sait en zend se mrû; la sorme sanscrite ábravît, qui est irrégulière, et qui devrait saire ábrôt (pour ábraut), correspond au zend se mraud «il parla». Le grec a devant le ρ le changement contraire, c'est-à-dire qu'il remplace un μ primitif par la moyenne de la même classe; exemples : βροτός, βραδύς pour μροτός (= sanscrit mrtús, de martás), μραδύς (en sanscrit mrdús «doux, lent»); le superlatif βράδισ los répond parsaitement au superlatif sanscrit mrádissas.

\$ 64. Influence d'un m final sur la voyelle précédente.

Un & final exerce une double influence sur la voyelle qui précède; il affaiblit (\$ 30) le » a en & ĕ, et allonge, au contraire, les voyelles si et, u; exemples: capsus paitim « dominum », comp tanûm « corpus », accusatifs formés des thèmes spuse paiti, pap tanu. Le vocatif comp asâum « o pur! » semble être en contradiction avec cette règle. Mais ici l'u n'est pas primitif; um est une contraction de la syllabe van du thème asavan, et l'allongement du second a est une compensation pour la suppression du troisième. Quant au changement de n sinal en m, c'est une singularité unique en son genre, au lieu que le changement contraire, de m sinal en n, est devenu une loi dans plusieurs langues de la famille indo-européenne.

\$ 65. Tableau des lettres zendes.

Nous donnons ici un tableau complet des lettres zendes:

(devant les consonnes fortes), 🚜 an (devant les sif-

flantes, wh, di, df, gm et gm). gm (entre ma

ou $\xi u = \delta o$ et $\xi u = h$), $\xi = h$, (entre $\xi = i$ ou $\xi = i$ ou $\xi = k$), $\xi = m$.

Remarquez encore les groupes ou pour un ah, son pour pour st, pour su sk et & pour & hm.

ALPHABET GERMANIQUE.

\$ 66. De la voyelle a en gothique.

Nous nous dispensons de traiter en particulier du système des lettres grecques et latines; pour ces deux langues, nous avons déjà, en parlant des lettres sanscrites, touché les points essentiels, et nous y reviendrons encore quand nous établirons les lois générales de la phonologie.

Nous allons nous occuper du système phonique du gothique et du vieux haut-allemand.

L'a gothique répond complétement à l'a sanscrit; les sons de l'e et de l'o grecs, qui sont des altérations de l'a, manquent en gothique comme en sanscrit. Mais l'a ne s'est pas partout conservé pur : très-souvent, dans les syllabes radicales comme dans les terminaisons, il s'est affaibli en i, plus rarement en u; quelquefois aussi il a été supprimé tout à fait dans les syllabes finales.

§ 67. A changé en i ou supprimé en gothique.

C'est une loi que nous croyons avoir reconnue, que, partout où il y avait un a devant un s final, si le mot est polysyllabique, l'a s'est changé en i, ou bien a été supprimé; exemples : vulf-s « lupi » (génitif) du thème vulfa, en sanscrit vṛka-sya; bair-i-s « tu portes », en sanscrit bára-si; vulf-s « lupus », en sanscrit vṛka-s; auhsin-s « bovis », en sanscrit úkśaṇ-as; auhsan-s « boves » (nominatif-accusatif), en sanscrit úkśaṇ-as (nominatif pluriel), et úkśaṇ-as (accusatif pluriel).

Pa en i, sans toutesois éviter complétement la terminaison ath.

Celle-ci se trouve, par exemple, dans liuhath « lumière » (nominatif-accusatif neutre), magath « jeune fille » (accusatif féminin), et dans l'adverbe aljath « ailleurs »; mais, dans tous les verbes gothiques de la conjugaison sorte, à la 3° personne du singulier et à la 2° personne du pluriel, on trouve i-th à la place du sanscrit a-ti, a-ia; exemples: bair-i-th « sert » et « sertis », sanscrit bar-a-ti, bar-a-la. L'a s'est, au contraire, maintenu dans les sormes bair-a-m (sanscrit bar-a-ts (sanscrit bar-a-ta, φέρετον); bair-a-sa (\$86,5) « sereris », bair-a-da « sertur », bair-a-nda « seruntur », formes qui répondent aux sormes moyennes sanscrites bar-a-sè, bar-a-tè, bar-a-tè, bar-a-ntè pour bar-a-sai, etc.

\$ 68. A gothique changé en u ou en o en vieux haut-allemand.

En vieux haut-allemand, l'a gothique s'est conservé, ou bien il est affaibli en u, quelquesois aussi en o. On trouve u tenant la place de l'a gothique, par exemple: à la 1^{re} personne du singulier du présent des verbes forts (lisu pour le gothique lisa «je lis»), au datif pluriel des thèmes en a (wolfu-m pour le gothique vulfa-m), à l'accusatif singulier et au nominatif-accusatif pluriel des thèmes en an (hanun ou hanon pour le gothique hanan, hanans), et au datif singulier de la déclinaison pronominale (imu pour le gothique imma).

5 69, 1. L'à long changé en ô en gothique.

Pour l'à long sanscrit, le gothique, auquel l'à long manque tout à fait, met δ ou ℓ , et, de préférence, le premier, tandis que le grec, au contraire, remplace l' $\bar{\alpha}$ bien plus fréquemment par η que par ω . Quand il abrége l' δ , le gothique le fait revenir au son $\bar{\alpha}$; ainsi les thèmes féminins en δ se terminent, au nominatif-

accusatif singulier, par un a bref; exemple : airtha «terra, terram» (sans flexion casuelle); le génitif singulier et le nominatif pluriel ont, au contraire, airthô-s, la longue primitive s'étant conservée, grâce à l'appui de la consonne suivante.

En général, l'à primitif, dans les mots polysyllabiques, s'abrége à la fin des mots en a bres. Quand un mot polysyllabique se termine par ô, c'est qu'il avait encore primitivement une consonne qui est tombée, par exemple dans les génitifs pluriels séminins, comme airth-ô « terrarum », où l'ô représente la désinence sanscrite âm et la désinence grecque ων. Dans les formes comme hva-thrô « d'où ? », tha-thrô « d'ici », il est tombé une dentale.

Quand le gothique allonge l'a, il devient δ ; exemple : $-d\delta g$ -s (pour $-d\delta ga$ -s), dans le composé fidur-d δg -s « qui dure quatre jours », du thème daga, nominatif dag-s « jour ». La fusion de deux a ou celle d'un δ (= δ) avec a, produit δ ; par exemple dans les nominatifs pluriels comme dag δs « jours » de daga-as, haird δs « troupeaux » de haird δ -as (thème haird δ , nominatif singulier hairda); de même qu'en sanscrit sut δs « les fils » ou « les filles » est pour sut δs -as ou sut δs -as.

En vieux haut-allemand, l'ô gothique est resté ô, par exemple au génitif pluriel, ou bien le son s'est divisé en uo, ua, oa, suivant les différents textes. En moyen haut-allemand, on trouve seulement uo, au lieu que, dans le haut-allemand moderne, ces deux voyelles brèves séparées se sont de nouveau fondues en une longue homogène. L'allemand brûder « frère », par exemple, est, en gothique, brôthar, en vieux haut-allemand bruoder, bruader, en moyen haut-allemand bruoder, en sanscrit brâtar, en latin frâter.

Dans les terminaisons, on trouve aussi, en vieux haut-allemand, à la place d'un δ gothique, \hat{a} et \hat{u} (ce dernier peut-être seulement devant un n.) Nous y reviendrons.

\$ 69, 2. L'à long changé en è en gothique.

L'autre voyelle, qui remplace plus rarement en gothique l'â primitif, est l'é; on peut regarder cette voyelle comme appartenant en propre, entre toutes les langues germaniques, au gothique, de sorte que celui-ci est, sous ce rapport, à l'égard du reste de la famille, ce que l'ionien est à l'égard des autres dialectes grecs. Il n'y a que le vieux frison qui, dans la plupart des cas, ait également l'é gothique 1. Les formes grammaticales les plus importantes où l'on rencontre cet é sont: 1° les formes polysyllabiques du prétérit de la dixième et de la onzième conjugaison (Grimm); exemple: gothique nêmum, vieux frison nêmon « nous prîmes », * en regard du vieux haut-allemand nâmumês; 2° la quatrième et la sixième conjugaison, où le gothique slépa «je dors», léta «je laisse, réda (ga-réda «je réfléchis», und-réda «curo, procuro»), le vieux frison slêpe, lête, rêde2, correspondent au vieux haut-allemand slâfu, lâzu, râtu; 3° les génitifs pluriels gothiques des masculins et des neutres, ainsi que des thèmes féminins en i et en u; au contraire, le vieux haut-allemand remplace, à tous les genres, par la désinence ô, la désinence âm du sanscrit et la désinence du grec. Comparez, par exemple, avec le sanscrit úkśan-âm «boum », le gothique auhsn-é (pour auhsan-é) et le vieux hautallemand ohsôn-ô. Je mentionne encore, parmi les cas isolés d'un é gothique et vieux frison remplaçant un â, le mot jér (thème jera, neutre) «année», en vieux haut-allemand jâr, en zend yâre. Ce dernier, également du neutre, est pour yâr (\$ 30); mais je regarde le r, dans ce mot, comme le reste du suffixe ra, et je sais dériver yâre de la racine sanscrite yâ « aller », les dési-

¹ On a toutesois en vieux haut-allemand quelques exemples de é tenant la place d'un é primitis. Voyez \$ 109 ° 3.

² Je regarde rdd «faire, accomplir» comme la racine sanscrite correspondante, laquelle ne pouvait devenir, en gothique, que rod ou red.

gnations du temps venant, en général, de verbes marquant le mouvement ¹. Il me paraît plus difficile de faire dériver ce mot, avec Lassen et avec Burnouf (Yaçna, p. 328), de la racine sanscrite îr «aller»; encore moins voudrais-je rapporter à cette dernière racine les termes germaniques qui expriment l'année et le grec épa, qu'on ne saurait en séparer et qui est formé de la même manière (l'esprit rude pour y, \$19).

\$ 70. Le son ei dans les langues germaniques.

Pour vi et vi, le gothique met i et ei. Je regarde ei comme l'expression graphique de l'i long; en esset, ei correspond, sous le * rapport étymologique, à ? dans toutes les autres langues germaniques, excepté en haut-allemand moderne, et, de plus, ei représente l'i sanscrit, notamment à la fin des thèmes féminins du participe présent et du comparatif. Il y a cette seule différence que, dans ces thèmes, le gothique ajoute encore à l'i un n, de même que l'à du féminin sanscrit (en gothique, ô) est trèssouvent suivi d'un n dans les langues germaniques; exemple: gothique viduvôn (nominatif -vô, \$ 142) = sanscrit vidavâ « veuve » (thème et nominatif). Nous avons de même bairandein (nominatif -dei) pour le sanscrit báranti « celle qui porte »; juhișein (nominatif - sei) pour le sanscrit yáviyasi « junior » (féminin). Il est digne de remarque aussi qu'Ulsilas, en transportant du grec en gothique des noms de personne ou de pays, remplace trèsfréquemment i par ei, et cela sans tenir compte de la quantité. Il écrit, par exemple, Teitus pour Titos, Teibairius pour Tibépios, Thaiaufeilus pour Θεόφιλος, Seidôn pour Σιδών, rabbei pour ραββί. S'il traduit aussi et par ei (par exemple : Σαμαρείτης par Sama-

¹ Entre autres, le gothique aivs, thème aiva, qui vient, comme le grec alév et le latin ævum, de la racine i marquée du gouna. Aiva et ævum sont formés par un suffixe qui répond au ra sanscrit. (Cf. Graff. t. I. p. 505 et suiv. et Kuhn, Journal, II. p. 235.)

reités), cela tient à ce que probablement au v^e siècle $\varepsilon \iota$ se prononçait déjà i long, comme en grec moderne. Peut-être même Ulfilas a-t-il été conduit par cet $\varepsilon \iota = \bar{\iota}$ à exprimer le son $\hat{\iota}$ par le groupe ei dans les mots gothiques d'origine.

Quand l'ei gothique répond à la diphthongue sanscrite $\ell=ai$, cela tient ou bien à ce que l'i gouna (\$ 27) s'est fondu avec un i radical, de manière à former un i long (i+i=i), ou bien la diphthongue primitive ai a perdu son premier élément et a allongé le second par compensation. (Comparez en latin, par exemple, exquiro venant de acquairo, \$ 7). C'est ainsi que j'explique, par exemple, le rapport du thème neutre gothique leika (nominatifaccusatif leik) « corps, cadavre, chair » avec le sanscrit déla (masculin et neutre) « corps » (\$ 17°), et celui de veihsa (nominatif neutre veihs) « bourg » avec le thème masculin singulier vésa (de vaika) « maison ». (Comparez le latin vicus.)

A l'appui de mon opinion que l'ei gothique se prononçait î, on peut encore mentionner cette circonstance que ei se forme souvent de la contraction de ji. Ainsi le thème hairdja «berger» fait, au nominatif et au génitif singuliers, hairdei-s, parce que ja est précédé d'une syllabe longue, tandis que le thème harja fait, aux mêmes cas, harji-s (pour harja-s, d'après le \$ 67). Suivant le même principe, sôkja « je cherche » fait, à la 2° personne, sôkei-s (= sôkî-s), sôkei-th, tandis que nasja «je sauve » fait nasji-s, nasji-th. Il est certain que la contraction de ji en î est beaucoup plus naturelle qu'en ei prononcé comme une diphthongue; on peut remarquer, à ce propos, qu'en sanscrit aussi la semi-voyelle यु y (=j) peut devenir un i long, après avoir rejeté la voyelle avec laquelle elle formait une syllabe; ainsi, au moyen, la syllabe yâ, qui sert à former le potentiel, se contracte en î, à cause des terminaisons plus pesantes qu'à l'actif; exemple: dvis-î-tá « qu'il haïsse, par opposition avec l'actif dvis-yû-t.

Le brisement de l'i long en ei, qui, en gothique, n'est qu'ap-

parent, est devenu une réalité dans le haut-allemand moderne, de même que le brisement de l'û long en au. Nous avons, par exemple, au génitif des pronoms de la 1ⁿ et de la 2^e personne, mein, dein, pour l'ancien et moyen haut-allemand, min, din, et le gothique meina, theina = mina, thina. Les verbes de la huitième conjugaison (Grimm), comme scheine, greife, beisse, correspondent au vieux haut-allemand scinu, grifu, bizu, au moyen haut-allemand schine, grife, bize, au gothique skeina (= skina) greipa, and-beita. La voyelle du gouna, fondue avec l'i radical dans les anciens dialectes, a recouvré, en quelque sorte, une existence propre, de sorte que le moderne scheine répond au vieux et moyen haut-allemand scein, schein «je parus», et aux formes du présent grec frappées du gouna comme λείπω.

§ 71. I final supprimé à la fin des mots polysyllabiques.

Toutes les fois que i, dans la famille des langues germaniques, se trouvait primitivement à la fin d'un mot, si le mot était polysyllabique, l'i a été supprimé; ce fait s'explique par la nature de l'i, qui, étant la plus légère des voyelles fondamentales, ne pouvait subir d'autre altération qu'une suppression totale. Le gothique était d'autant plus exposé à cette suppression qu'il ne connaît pas encore le changement de l'i en e (vieux haut-allemand ë). On a donc, par exemple, en gothique, i-m «je suis», i-s, i-st, s-ind, pour le sanscrit ás-mi, á-si, ás-ti, s-ánti; ufar « sur » pour le sanscrit upári; bairis, bairith, bairand, vieux hautallemand biris, birit, bërant, pour le sanscrit barasi, barati, baranti « sers, fert, serunt ». L'i final s'est conservé dans la préposition monosyllabique bi «autour, sur, vers, chez», etc. (vieux hautallemand, avec allongement de l'i, bî, en allemand moderne bei), dans laquelle je reconnais le sanscrit abi « vers », d'où vient abitas «par ici». L'a initial de ce mot s'est perdu dans les langues germaniques.

§ 72. De l'i gothique.

Quand un mot polysyllabique, en gothique, se termine par un i, cet i est toujours le reste d'un j suivi d'une voyelle; la voyelle ayant été supprimée, le j sest changé en i. Ainsi l'accusatif gothique hari « exercitum » (forme dénuée de flexion) est un reste de harja 1. Le sanscrit aurait karya-m, et le zend kari-m (\$ 42), qui se rapproche davantage de la forme gothique. Le v i a été également supprimé à l'ordinaire, en gothique, devant un s final; syllabe finale is est, la plupart du temps, une forme affaiblie de as (\$ 67).

En vieux haut-allemand, et encore plus en moyen et en haut-allemand moderne, l'ancien i gothique s'est altéré en e. A l'exemple de Grimm, nous marquons cet e de deux points (ë) quand, soit en vieux, soit en moyen haut-allemand, il se trouve dans la syllabe accentuée. Remarquons encore que, dans l'ancienne écriture gothique, l'i est marqué de deux points quand il commence une syllabe.

\$ 73. Influence de l'i sur l'a de la syllabe précédente.

On a vu (\$ 41) qu'en zend la force d'attraction d'un i, d'un i ou d'un y (=j), introduit un i dans la syllabe précédente : les sons correspondants ont de même en vieux haut-allemand une puissance d'assimilation qui fait que l'a de la syllabe précédente est souvent changé en e, sans qu'il y ait de consonne ayant plus qu'une autre le pouvoir d'arrêter cette influence; même plusieurs consonnes réunies ne peuvent s'y opposer. Ainsi ast «branche» fait au pluriel esti; anst « grâce » fait au génitif-datif singulier et au nominatif-accusatif pluriel ensti; fallu « je tombe » fait à la 2° et à la 3° personne fellis, fellit. Au gothique nasja « je sauve »

Ce thème correspond, quant à la racine, à l'ancien perse kâra "armée", littéralement «ce qui agit», du verbe karőmi "j'agis".

correspond le vieux haut-allemand nerju. Toutefois cette loi ne prévaut pas encore partout en vieux haut-allemand; on trouve, par exemple, zahari « lacrymæ », pour zaheri.

\$ 74. Développement du même principe en moyen haut-allemand.

En moyen haut-allemand l'influence que nous venons de signaler s'est encore accrue: non-seulement l'i, et l'e qui est sorti de l'i, changent, à peu d'exceptions près (voyez Grimm, p. 332) en e tous les a, mais ils agissent encore sur â, u, û, o, ô, uo, ou, qu'ils changent respectivement en æ, ü, iu, ö, æ, ue, ōu. Nou citerons comme exemples geste «hôtes », de gast; jæric « qui dure un an », de jâr; tæte « actions », de tât; brüste, de brust « poitrine »; miuse, de mûs « souris »; kōche, de koch « cuisinier »; læne, de lôn « récompense »; stuele, de stuol « chaise »; betōuben « étourdir », de toup (pour toub, \$ 93°). Au contraire, les e qui sont déjà en vieux haut-allemand l'altération d'un i ou d'un a, n'exercent pas d'influence de ce genre: on dit, par exemple, au génitif singulier gaste-s, parce que, au lieu du gothique gasti-s, l'on a gaste-s en vieux haut-allemand, ce dialecte ayant déjà obscurci en e, au génitif singulier, l'i radical des thèmes masculins en i.

\$ 75. Effet du même principe dans le haut-allemand moderne.

L'e, sorti, en vieux et en moyen haut-allemand, de l'a, en vertu du principe précédent, est resté e dans le haut-allemand moderne lorsque le souvenir de la voyelle primitive L'est effacé ou n'est plus senti que vaguement; exemples : ende « fin », engel « ange », setzen '« poser », netzen « bagner », nennen « nommer », brennen « brûler », en gothique andi, angilus, satjan, natjan, namnjan, brannjan. Mais quand, en présence de la voyelle obscurcie, subsiste encore clairement la voyelle primitive, on emploie ä, qui est tantôt bref, tantôt long, suivant qu'il est l'obscurcissement d'un a bref ou d'un a long; on emploie de même ü pour u, ö

pour o, äu pour au; exemples: brände, pfäle, dünste, flüge, köche, tone, bäume, de brand «incendie», pfål «pieu», dunst «vapeur», flug «vol», koch «cuisinier», ton «ton», baum «arbre».

Cette influence d'un i ou d'un e sur la voyelle de la syllabe précédente s'appelle périmonie (umlaut).

\$ 76. De l'à long dans les langues germaniques.

- L'ancienne écriture gothique ne fait pas de distinction entre l'u bref et l'u long. Nous ne pouvons connaître la longueur de lette voyelle en gothique que par voie d'induction, en prenant pour point de départ le vieux haut-allemand; car les manuscrits de cette langue indiquent en partie la longueur des voyelles, soit par redoublement, soit par l'accent circonflexe. Je ne saurais croire avec Grimm (Grammaire, I, 3° édit. p. 61) que le gothique n'ait pas eu d'u long. Je pense, par exemple, qu'au vieux haut-allemand mûs «souris» (thème mûsi) a dû correspondre en gothique un mot que, d'ailleurs, nous n'avons pas conservé, ayant un û long; en effet, la longue se retrouve non-seulement dans le latin mûs, mûsi, mais encore dans le sanscrit mûsá-s, masculin, mûsâ, mûsi, féminin. Les grammairiens indiens admettent même, à côté de la racine mus «voler» d'où vient le nom de la souris, une racine mûs.
- donnent pas lieu à des comparaisons avec des mots correspondants dans lés autres langues indo-européennes, du moins avec des mots ayant également un û long. La longueur de û dans hlût (thème hlûta) « sonore », me paraît inorganique; car ce mot ne peut être qu'un participe passif, et il répond au sanscrit srutá-s « entendu » (de krutás), en grec xlotós, en latin clūtus. Le gothique hliu-ma (thème -man) « oreille » (c'est-à-dire « ce qui entend »), qui appartient à la même racine, a, au lieu de l'a gouna, pris le son plus faible de l'i gouna (\$ 27). Il est clair

aussi que l'û de sûsu «je bois » vient de iu, puisque, dans la conjugaison à laquelle appartient ce verbe, le présent exige l'i gouna (\$ 109*, 1). On peut citer, dans d'autres langues, plusieurs exemples d'un allongement de la voyelle u tenant lieu du gouna; rapprochez, par exemple, le in dûco (racine duc, comparez dux, dŭcis) du gothique tiuha et du vieux haut-allemand ziuhu. La racine sanscrite correspondante est duh «traire » (l'idée primitive est sans doute «tirer»), qui serait au présent dôḥ-â-mi = daúḥ-â-mi, comme verbe de la première classe (\$ 109°, 1). Il y a même en sanscrit quelques racines, entre autres guh « cous vrir » 1, qui allongent l'u radical au lieu de le frapper du gouna : ainsi gûḥ-â-mi «je couvre», qui répond au grec κεύθω. En grec également certains verbes, au lieu de prendre le gouna, allongent la voyelle; exemple: στόρ-νῦ-μι, en sanscrit stṛ-ṇô-mi (de starnaú-mi), pluriel str-nŭ-más, en grec στόρ-νὔ-μες. On trouve encore le manque de gouna compensé par l'allongement de l'u dans le vieux haut-allemand bûan « demeurer », pour le gothique bauan, de la racine sanscrite bû «être», au causatif bâv-áyâ-mi. Nous y reviendrons.

Si l'on pouvait toujours inférer avec assurance, de l'allongement en sanscrit, l'allongement des mots gothiques correspondants, il faudrait aussi faire de la première syllabe du gothique sunu-s «fils» une longue, car en sanscrit nous avons sûnith, de su ou sû «engendrer». Mais une longue primitive a pu s'abréger en gothique depuis l'époque où cette langue s'est apparée du sanscrit, de même aussi que la voyelle peut s'être abrégée, pendant l'espace de quatre siècles qui sépare Ulfilas des plus anciens monuments du vieux haut-allemand, d'autant que, pendant ce laps de temps, beaucoup de voyelles se sont affaiblies.

Sur l'û, devenu au en haut-allemand moderne, voyez \$ 70. On peut citer comme exemples: haus « maison », raum « espace ,

¹ De gud (\$ 23), en grec κυθ venant de γυθ.

maus «souris», sau «truie», pour le vieux et le moyen hautallemand, hûs, rûm, mûs, sû.

\$ 77. U bref gothique devenu o dans les dialectes modernes.

L'u bref gothique, soit primitif, soit dérivé d'un a, est devenu très-souvent o dans les dialectes germaniques plus modernes. Ainsi les verbes de la neuvième conjugaison (Grimm) ont bien conservé l'u radical dans les formes polysyllabiques du prétérit, en vieux et en moyen haut-allemand, mais au participe passif ils Tont changé en o. Comparez, par exemple, avec les formes gothiques bugum « nous pliâmes » (sanscrit bubugimá), bugans « plié » (sanscrit bugná-s), le vieux haut-allemand bugumés, boganér, et le moyen haut-allemand bugen, bogener. L'u gothique sorti d'un a radical dans les participes passifs de la onzième conjugaison (Grimm) éprouve en vieux et en moyen haut-allemand nomanér « pris », moyen haut-allemand nomener, au lieu du gothique numans.

\$ 78. Transformations des diphthongues gothiques ai et au dans les langues germaniques modernes.

Nous avons déjà parlé (\$ 26, 3) des diphthongues gothiques ai et au, correspondant aux diphthongues sanscrites é et ô, lesquelles sont formées de la contraction de ai et de au. En vieux et en moyen haut-allemand, dans les syllabes radicales, l'a de la diphthongue gothique ai s'est affaibli en e et celui de au en o, ou bien la diphthongue au tout entière s'est contractée en ô devant une dentale, ainsi que devant s, h, ch, r et n; exemples : vieux

¹ Quand l'orthographe d'un mot est flottante en vieux haut-allemand, par suite de la substitution de consonnes (\$ 87, 1), j'adopte l'orthographe la plus ancienne et s'accordant en même temps le mieux avec le moyen haut-allemand et le haut-allemand moderne.

haut-allemand heizu «je nomme», moyen haut-allemand heize, pour le gothique haita; vieux haut-allemand steig «je montai», moyen haut-allemand steic (c pour g, \$ 93) pour le gothique staig (racine stig = sanscrit stig « monter »); vieux haut-allemand boug «je pliai», moyen haut-allemand bout, pour le gothique baug, sanscrit bubb'ga, contracté de bubaúga. Au contraire, nous avons en vieux et en moyen haut-allemand bôt «j'offris, il offrit », pour le gothique bauth (pluriel budum) et le sanscrit bubbda, contracté de bubaúda (racine bud «savoir»); vieux et moyen hautallemand kôs «je choisis», pour le gothique kaus et le sanscrit gugosa, contracté de gugausa (racine a gu gus «aimer»); vieux haut-allemand zôh «je tirai», moyen haut-allemand zôch, pourle gothique tauh et le sanscrit dudôha, contracté de dudaúha (racine **T** duḥ « traire »). Au gothique ausô « oreille » répond le vieux haut-allemand ôra, moyen haut-allemand ôre; au gothique laun « récompense », le vieux et moyen haut-allemand lon. Le hautallemand moderne a retrouvé en plusieurs endroits la diphthongue gothique au, qui en vieux et en moyen haut-allemand était devenue ou; exemples : lausen « courir », pour le vieux hautallemand hloufan, le moyen haut-allemand loufen, le gothique hlaupan. Peut-être ce fait s'explique-t-il de la façon suivante : ou est d'abord devenu û et, d'après le \$ 76, û s'est changé en au. C'est ainsi que dans la huitième conjugaison (Grimm) il ne reste en haut-allemand moderne de la diphthongue ei que le son i, soit bref, soit long (ie = i), selon la consonne qui suivait, et sans distinction des formes monosyllabiques ou polysyllabiques; exemples: griff, griffen; rieb, rieben, pour le moyen haut-allemand greif, griffen; reip, riben.

\$ 79. La diphthongue gothique ai, quand elle ne fait pas partie du radical, se change en é en vieux haut-allemand.

Dans les terminaisons ou en dehors de la syllabe radicale, l'ai

gothique s'est contracté en ê en vieux haut-allemand, et cet ê fait pendant, au subjonctif et dans la déclinaison pronominale, à l'é sanscrit, formé de ai. Comparez, par exemple, bërês « feras », bërêt « feratis », avec le sanscrit bárês, bárêma, bárêta, et avec le gothique bairais, bairaima, bairaith, dont les formes sont mieux conservées que les formes correspondantes du sanscrit. É répond en vieux haut-allemand au gothique ai, comme caractéristique de la troisième conjugaison faible (en sanscrit aya, en prâcrit et en latin ê, \$ 109°, 6); exemple: hab-ê-s « tu as », habê-ta « j'avais », pour le gothique hab-ai-s, hab-ai-da. Au sanscrit tyè « hi, illi » (pluriel masculin du thème tya), répond le vieux haut-allemand diê; le gothique thai est, au contraire, mieux conservé que la forme sanscrite correspondante tê (dorien vol) du thème ta, en gothique tha, en grec vo.

\$ 80. Ai gothique changé en ê à l'intérieur de la racine en vieux et en moyen haut-allemand.

Même à l'intérieur des racines et des mots, on rencontre, en vieux et en moy haut-allemand, un é résultant de la contraction de ai, sous l'influence rétroactive de h(ch), r et w; la contraction a même lieu quand le w s'est vocalisé en o (issu de u), ou quand il a été supprimé tout à fait, comme cela arrive en moyen haut-allemand. On a, par exemple, en vieux haut-allemand zêh «j'accusai», pour le gothique ga-taih «je dénonçai» (racine tih, sanscrit dié, formé de dik «montrer», latin dic, grec seix); leru «j'enseigne», pour le gothique laisja; éwig «éternel» à côté du gothique aivs «temps, éternité»; snêo (thème snêwa, génitif snêwes) «neige», pour le gothique snaivs. En moyen haut-allemand zêch, lêre, éwic, snê (génitif snêwes).

\$ 81. Des voyelles finales en vieux et en moyen haut-allemand.

L'é sorti de ai par contraction (\$ 79) s'abrége en vieux haut-

allemand à la fin des mots polysyllabiques 1; de là, par exemple, à la 1^{re} et à la 3^e personne du singulier du subjonctif bëre « feram, ferat »; au contraire, dans bërës «feras », bërët «feratis », bërën « ferant », l'é est resté long grâce à la consonne suivante. C'est d'après le même principe qu'au subjonctif du prétérit la voyelle modale i s'est abrégée à la fin des mots; exemple : bunti « que je liasse, qu'il liât, à côté de buntîs, buntîmés, etc. De même en gothique on a déjà bundi à la 3° personne du singulier. En général, les voyelles finales sont le plus exposées à être abrégées; à l'exception des génitifs pluriels en ô, il n'y a peut-être pas en vieux haut-allemand une seule voyelle finale longue (nous parlons des mots polysyllabiques) qui n'ait eu d'abord une consonne après elle, et cela dans un temps où la famille germanique existait déjà : tels sont les nominatifs pluriels comme tagâ, gëbô, pour le gothique dagôs, gibôs. En moyen haut-allemand, comme en haut-allemand moderne, toutes les voyelles, dans les terminaisons des mots polysyllabiques, se sont altérées en e; ainsi, par exemple, gëbe «don», tage «jours», gibe «je donne », gibest² « tu donnes », habe « j'ai », salbe « j'oins », pour le vieux haut-allemand geba, tagâ, gibu, gibis, habêm, salbôm. Il y a une exception en moyen haut-allemand : c'est la désinence iu au nominatif singulier féminin et au nominatif-accusatif pluriel

Graff (I, p. 22) doute si cet è est long ou bref, mais il regarde la brève comme plus vraisemblable. Grimm, qui était d'abord du même avis (I, p. 586), a changé (IV, 75). Je maintiens la brièveté de l'é jusqu'à ce que des manuscrits viennent me prouver le contraire, soit par l'accent circonflexe, soit par le redoublement des consonnes.

² Je regarde le t qui déjà en vieux haut-allemand est fréquemment ajouté à la désinence s de la 2° personne du singulier, comme un reste du pronom de la 2° personne; le pronom, dans cette position, a gardé le t, grâce à la lettre s qui précède : on trouve même le pronom, sous la forme pleine tu, ajouté fréquemment en vieux haut-allemand à la fin d'un verbe; exemples : bistu, fahistu, mahtu. (Voyez Graff, V, p. 80.)

neutre de la déclinaison pronominale, y compris les adjectifs forts, par exemple dans disiu « illa », blindiu « cæca ».

\$ 82. L'i et l'u gothiques changés en ai et en au devant h ou r.

Une particularité dialectale qui n'appartient qu'au gothique, c'est que cette langue ne soussre pas un i ou un u pur devant un h ou un r, mais place toujours un a devant ces voyelles. Il y a, de la sorte, en gothique, outre les diphthongues primitives ai, au, dont nous avons parlé (\$ 78), deux diphthongues inorganiques qui sont la création propre de cette langue. Grimm les marque de la façon suivante: ai, ai, supposant que, dans la prononciation, la voix s'arrête sur l'i ou sur l'u, tandis qu'il écrit ái, áu pour les diphthongues primitives, où il regarde l'a comme étant le son essentiel. Mais la vérité est que, même pour les diphthongues primitives, i et u sont les voyelles essentielles; a est seulement la voyelle de renfort ou le gouna. Si le sanscrit duhitar « fille » vient de duh « traire », il n'y a qu'une seule différence entre la syllabe radicale du gothique tauh «je tirai» (= dudôha) et celle de dauhtar : c'est que l'a de tauh y est de toute antiquité, et que celu de dauhtar, ainsi que celui de tauhum « nous tirâmes » (sanscrit duduḥ-i-má), y a été introduit seulement par le h qui suit l'u radical. Tel est aussi le rapport du thème gothique auhsan «bœuf» avec le sanscrit úkšan. Comme exemples de au pour u devant un r, on peut citer daur (thème daura) « porte », faur « devant » (sanscrit purás). Le rapport de daura avec le thème neutre sanscrit dvara s'explique ainsi: après la suppression de l'à, la semi-voyelle précédente est devenue un u (comparez le grec θύρα) auquel, en vertu de la règle dont nous parlons, on a préposé un a.

Dans la plupart des cas où au est, en gothique, le remplaçant euphonique de u, l'u lui-même a été produit (\$ 7) par l'affai-blissement d'un a radical, notamment dans les formes polysyllabiques du prétérit de la douzième conjugaison (Grimm), où la

diphthongue au est opposée à l'u du vieux haut-allemand et à l'a du singulier, lequel nous présente la racine nue; on a, par exemple, thaursum « nous séchâmes » en regard du singulier thars, en sanscrit tatársa, de la racine tars, trs « avoir soif » 1. L'u de kaur-s « lourd » pourrait être regardé comme primitif, et, par conséquent, la diphthongue au pourrait être considérée comme organique, et non comme occasionnée par le r, si le premier « du sanscrit gurú-s, qui correspond au mot kaur-s, était primitis. Mais le mot guru a éprouvé un affaiblissement de la première voyelle, comme le prouvent le comparatif et le superlatif gártyân (nominatif), gárista-s, le grec βαρύ-s (\$ 14) et le latin gravi-s (par métathèse pour garu-is). L'a du gothique kaur-s s'est donc changé en u d'une saçon indépendante du sanscrit, et c'est à cause de la lettre r qui suivait qu'un a a été placé devant l'u. Au contraire, dans gaurs «triste», thème gaura, s'il est de la même famille que le sanscrit gord-s (pour gaurd-s) «terrible »2, la diphthongue gothique existe de toute antiquité et n'est pas due à la présence de r. A l'appui de cette étymologie, on peut encore invoquer la longue δ (venant de au), dans le vieux haut-allemand gôr; à un au gothique non organique ne pourrait correspondre, en vieux haut-allemand, qu'un u, ou un o bref dérivé de l'u.

La règle en question est violée dans le mot uhtro « crépuscule du matin » et dans huhrus « saim », qui devraient saire auhtro, hauhrus, à moins que peut-être l'u, dans ces mots, ne soit long.

\$ 83. Comparaison des formes gothiques ainsi altérées et des formes sanscrites correspondantes.

Parmi les formes gothiques où i est devenu ai, par l'influence

¹ Le sens primitif est évidemment «sécher» (comparez le grec τέρσ-ο-μαι). Le gothique thaursja «je sèche», par euphonie pour thursja (et celui-ci pour tharsja), se rapporte, comme le latin torreo (de torseo), à la forme causative sanscrite tarsáyámi.

² Le g sanscrit ne peut donner, en gothique, que g.

d'un h ou d'un r qui suivait, il y en a qui correspondent à des formes sanscrites ayant un i; telles sont, par exemple, ga-taihum « nous racontâmes », en sanscrit didisimá « nous montrâmes » (racine dis formée de dik); aih-trô « je mendie », en sanscrit ië, formé de isk (\$ 37) « désirer », et probablement maihs-tu-s « fumier », sanscrit mih « mingere ». Mais, à l'ordinaire, dans les formes de ce genre, l'i gothique est résulté de l'affaiblissement d'un a primitif. Comparez, par exemple:

Gothique. Sanscrit. sains «SIX» કેવર્ફ tailer adix» dáśan dákšiná «le côté droit» taiheró «la main droite» faiku «bétail» paśń-s «animal» fraikna «j'interroge» (prétérit frah) prač «demander» baira «je porte» (prétérit bar) bárâmi dis-taira «je déchire» (prétérit tar) dár-i-tum «fendre, déchirer» stairnó « étoile » (védique) stâr vair (thème vaira) -homme » vará-s.

\$ 84. Influence analogue exercée en latin par r et h sur la voyelle qui précède.

On peut comparer à la règle qui veut qu'en gothique i se change en ai devant un r ou un h, l'influence euphonique qu'un r exerce aussi en latin sur la voyelle qui précède; ainsi, au lieu d'un i, c'est la voyelle plus pesante e qu'on trouve de préférence devant r: peperi et non pepiri, comme on devait s'y attendre d'après le \$ 6; veheris, quoique la voyelle caractéristique de la troisième classe soit i (en sanscrit a, \$ 109°, 1); veherem, veh-e-re, par opposition à veh-i-s, veh-i-t, veh-i-tur, veh-i-mus, veh-i-mur. Le r empêche aussi l'affaiblissement de e en i, qui a lieu ordinairement quand la racine se charge du poids d'un préfixe, exemple: affero, confero et non affiro, confiro, comme on devrait dire, par analogie avec assideo, consideo, colligo.

H a aussi, en latin comme en gothique, le pouvoir de fortifier la voyelle précédente; mais les exemples sont beaucoup moins nombreux, h ne se rencontrant pas dans les formes grammaticales proprement dites, c'est-à-dire dans les flexions. Cependant, comme consonne finale des racines veh et trah, h protége la voyelle précédente contre l'affaiblissement en i dans les formes composées; exemple: attraho, adveho, et non attriho, adviho.

\$ 85. La diphthongue gothique iu changée en haut-allemand moderne en ie, ü et eu.

La diphthongue iu, sortie, en gothique, d'un au primitif, par l'affaiblissement de a en i (\$ 27), s'est conservée en vieux et en moyen haut-allemand, mais est devenue, la plupart du temps, ie en haut-allemand moderne, notamment au présent et aux formes qui suivent l'analogie du présent de la neuvième conjugaison (Grimm). Cet ie, il est vrai, est un î, suivant la prononciation qu'on lui donne; mais il a, sans doute, été prononcé d'abord de manière à faire entendre l'e ainsi que l'i1, de sorte que cette dernière voyelle doit être regardée comme une altération de l'u. Mais on trouve aussi, dans la même conjugaison, ü à la place de l'ancien iu, à savoir dans lüge, betrüge: ici ü n'est donc pas, comme à l'ordinaire, produit par l'influence régressive de la voyelle de la syllabe suivante (\$ 74), mais il est, comme l'u grec et le ZI ü slave, un affaiblissement de u. On peut rapprocher, par exemple, le pluriel müssen, du singulier monosyllabique muss (moyen haut-allemand muezen, en regard de muoz); et de même on peut rapprocher dürsen de darf, quoique l'affaiblissement de a en u dût suffire dans les formes polysyllabiques.

On a encore en haut-allemand moderne eu, pour le vieux et le

¹ Comparez l'ie bavarois (Schmeller, les Dialectes de la Bavière, p. 15). Sur les dissérentes origines de l'ie allemand, voyez Grimm, I, 3° édit. p. 227.

moyen haut-allemand iu; exemples: heute «hodie», heuer «hoc anno», vieux haut-allemand hiutu, hiuru; euch «vous», moyen haut-allemand iuch; fleugt, geusst «volat, fundit» au lieu des formes ordinaires fliegt, giesst, vieux haut-allemand fliugit, giuzit; neun, neune «novem», vieux haut-allemand niun (thème et nominatif pluriel niuni); neu «novus», vieux haut-allemand niwi, niuwi, gothique niuji-s, thème niuja, sanscrit návya-s, lithuanien nauja-s; leute «homines», vieux haut-allemand liuti (gothique, racine lud «grandir», sanscrit ruh, venu de rud, même sens, rödra-s «arbre»); leuchten «briller», vieux haut-allemand liuhtjan (sanscrit, racine ruć «briller»; cf. grec λευκόs).

\$ 86, 1. Les gutturales.

Examinons maintenant les consonnes, en observant l'ordre de la classification sanscrite; commençons donc par les gutturales. En gothique, ce sont k, h, g. Ulfilas, par imitation du grec, se sert aussi de la dernière comme d'une nasale devant les gutturales. Mais, en gothique, comme dans les autres langues germaniques, nous exprimons la nasale gutturale simplement par un n; en effet, comme elle se trouve seulement à l'intérieur des mots devant une gutturale, elle est aisée à reconnaître. J'écris donc, par exemple, jungs «jeune», drinkan «boire», tungô «langue», et non juggs, drigkan, tuggô.

Pour le groupe kv (= latin qu), l'écriture gothique primitive a une lettre à part, que je transcris, avec Grimm, par qv, quoique q ne soit, d'ailleurs, pas employé et que v se combine aussi avec g, de sorte que qv (= kv) est évidemment à gv ce que k est à g. Comparez sinqvan « tomber » et singvan « chanter, lire ». Le v gothique se combine volontiers aussi avec h: en vieux

¹ Il n'en est pas toujours ainsi du ₹ n sanscrit, qui peut se trouver à la fin d'un mot (\$ 13).

1.0

haut-allemand, ce v est représenté dans l'écriture par u = w. Comparez huer « qui? » avec le gothique hvas, le sanscrit et le lithuanien kas, l'anglo-saxon hva, le vieux norrois hver. Ulfilas a également pour cette combinaison une lettre simple (semblable pour la forme au θ grec); mais je ne voudrais pas transcrire cette lettre, avec Von der Gabelentz et Löbe (Grammaire, p. 45), par un simple w, attendu que presque partout où elle se rencontre le h est le son fondamental et le v un simple complément euphonique. Le gothique hv n'est véritablement d'une ancienneté incontestable que dans le thème hveita « blanc » (nominatif hveit-s, vieux norrois hvit-r, anglo-saxon hvit), pour lequel on a, en sanscrit, śvêtá, venu de kvaitá; peut-être aussi dans hvaitei, lithuanien kwétiei (pluriel masculin) « froment », ainsi nommé d'après sa couleur blanche.

Le latin a le même penchant que le gothique à ajouter un v euphonique à une gutturale antécédente : voyez, par exemple, quis, à côté du védique kis; quod, à côté du védique kat, du zend kad et du gothique hvata; quatuor, à côté du sanscrit catvaras, venu de katváras, lithuanien keturi; quinque, à côté du sanscrit páńća et du lithuanien penki; coquo, à côté du sanscrit pácâmi et du slave pekun; loquor, à côté du sanscrit lápâmi; sequor, à côté du sanscrit sácâmi (venu de sákâmi) et du lithuanien seku. Après g on trouve un v dans le latin anguis, en sanscrit ahí-s (védique áhi-s), en grec ĕχις; dans unguis, en grec ὄνυξ, en sanscrit naká-s, en lithuanien naga-s. Quelquesois, en latin, de même qu'en germanique, la gutturale a disparu et la semi-voyelle est seule restée. Ainsi, dans le moderne wer, pour le gothique hva-s, le vieux haut-allemand hwêr (quoique la forme wêr existe déjà); dans le latin vermi-s, venu de quermis, le gothique vaurm-s, le vieux haut-allemand wurm, thème wurmi, pour le sanscrit krimi-s et kṛmi-s 1,

¹ Je regarde maintenant, d'accord, sur ce point, avec le livre des Unddi, et con-

le lithuanien kirminis, l'irlandais cruimh, l'albanais krüm, krimb.

En regard de l'allemand warm « chaud » et du gothique varmjan « chausser », vient se placer le sanscrit gar-má-s « chaleur »,
pour lequel on attendrait, en gothique, gvarm(a)-s. Mais gv ne
se trouve pas au commencement des mots en germanique, non
plus qu'en latin. Toutesois, le latin vivo vient d'un ancien gvivo;
il doit être rapporté à la racine sanscrite giv « vivre », à laquelle
appartient, entre autres, le thème gothique qviva « vivant », nominatif quius.

Il faut encore remarquer, au sujet de la lettre gothique h, qu'elle tient à la fois la place de h et de ch en allemand moderne, et que, par conséquent, elle n'avait probablement pas la même prononciation dans toutes les positions. Elle représentait, sans doute, le ch devant un t, par exemple dans nahts, haut-allemand moderne nacht « nuit »; ahtau, haut-allemand moderne acht « huit »; mahts, haut-allemand moderne macht « puissance »; de même, devant un s, par exemple dans vahsja, haut-allemand moderne ich wachse « je grandis » (sanscrit vákšāmi), et à la fin des mots, où le h moderne ne s'entend plus; au contraire, devant des voyelles, le h gothique a eu, sans doute, le son de h initial en allemand moderne.

Le vieux et le moyen haut-allemand mettent, comme le gothique, un simple h devant t et s (naht, aht, wahsu, wahse). A la fin des mots, on voit paraître, en moyen haut-allemand, ch,

trairement à une supposition que j'avais émise autrefois, kram «aller» comme la racine de ce mot. On a déjà vu plus haut un verbe signifiant «aller», servant à former un des noms du serpent (\$ 47). Krimi serait donc un affaiblissement pour krimi (comparez l'ossète kalm «ver et serpent»; le latin vermis, le gothique vaurm-s et l'ossète kalm viendraient d'une forme secondaire karmi, le r se prétant volontiers à la métathèse, tandis que l'irlandais et l'albanais cruimh, crüm, se rapporteraient à la forme primitive.

entre autres dans les formes monosyllabiques du prétérit de la huitième, neuvième et dixième conjugaison, par exemple dans lêch «je prêtai », zôch «je tirai », sach «je vis » (allemand moderne ich lieh, ich zog, ich sah), dont le présent est lîhe, ziuhe, sihe; cependant, dans la neuvième conjugaison, et, en général, dans les plus anciens manuscrits, on trouve aussi h (Grimm, p. 431, 7). Le vieux haut-allemand évite, au contraire, à en juger par le plus grand nombre de documents, de mettre ch (ou hh, qui le remplace) à la fin des mots; dans cette position, il emploie h, même là où l'aspirée est le substitut d'une ancienne ténue germanique, par exemple, dans l'accusatif des pronoms dépourvus de genre, où nous avons mih, dih, sih, pour le gothique mik, thuk, sik, moyen haut-allemand et haut-allemand moderne mich, dich, sich. A l'intérieur des mots, excepté devant t, le vieux haut-allemand a, dans la plupart des manuscrits, ch, ou, à sa place, hh, pour le gothique k, toutes les fois que celui-ci, en vertu de la loi de substitution, s'est changé en aspirée (\$ 87); exemples: suochu ou suohhu, haut-allemand moderne ich suche «je cherche» (gothique sôkja), prétérit suohta, moyen haut-allemand suoche, suchte (gothique sôkida).

La ténue gutturale, en exceptant la combinaison qu = kw, est exprimée, en vieux et en moyen haut-allemand, par k, ainsi que par c; Grimm marque la différence de ces deux consonnes, en moyen haut-allemand, en n'employant c que comme consonne finale ou devant un t, et en exprimant le redoublement de k par ck. (Grammaire, p. 422 et suiv.)

La combinaison kw est exprimée, en vieux et en moyen hautallemand, de même qu'en haut-allemand moderne, par qu; mais, à part le vieux haut-allemand, elle ne s'est conservée qu'en de rares occasions; en effet, le son w a disparu, la plupart du temps, au commencement des mots et toujours à la fin, excepté quand le w s'est conservé au commencement, aux dépens de la gutturale, comme dans weinen «pleurer» 1, gothique quainon, vieux norrois queina et veina, suédois hvina, anglo-saxon cvanian et vanian². Laissant de côté le moyen haut-allemand, je ne mentionne ici que les formes où le gothique qv s'est conservé, en hautallemand moderne, sous la forme qu; ce sont : quick « frais », pour le gothique quiu-s 3 (et le verbe erquicken «rafraschir»); queck « vif » (dans quecksilber « vif-argent »), et quem (dans bequem « commode "), dont la racine, en gothique, est quam «aller " (quima, quam, quémum); le verbe simple, au contraire, s'écrit komme, kam, kunft (ankunft), ce dernier pour le gothique quunths (thème quumthi). Je regarde l'o de komme comme une altération de l'u (comparez chumu «je viens », dans Notker 4, vieux saxon cumu), et cet u comme la vocalisation du w renfermé dans quimu (qu = kw). La vraie voyelle radicale (qui est i au présent au lieu de l'a primitif) a donc été supprimée, à peu près comme dans les formes sanscrites telles que usmás « nous voulons », venant de vasmás (\$ 26, 1). Il en est déjà de même dans le vieux haut-allemand ku ou cu pour qu (=kw), par exemple dans cum «viens» (impératif), pour quim = kwim, kunft, dans Notker chumft, l'aspirée étant substituée à la ténue⁵. Le latin offre l'exemple de faits

- 1 Déjà, en vieux haut-allemand, la gutturale a disparu sans laisser de traces (weinon).
 - ² Comparez l'exemple, cité plus haut, de wêr pour hwer.
 - ³ Thème quiva. Sur le w endurci en gutturale, voyez \$ 19.
- Les divers textes cités dans ce paragraphe sont tous conçus en vieux haut-allemand, mais avec des différences d'âge et de dialecte. La traduction d'Isidore (De nativitate Domini) appartient probablement au viii siècle. La traduction interlinéaire de la règle de saint Benoît, par Keron, paraît être du même temps. Otfrid, moine de Wissembourg (ix siècle), a composé un poëme rimé du Christ. C'est également du ix siècle qu'est la traduction de l'Harmonie évangélique de Tatien. Notker, moine de Saint-Gall (mort en 1022), traduisit les Psaumes, la Consolation de la philosophie de Boèce, les Catégories d'Aristote, Martianus Capella. La plupart de ces textes sont réunis dans le Thesaurus antiquitatum teutonicarum de Schilter; Ulm, 1728, in-f', 3 volumes. Tr.
 - 5 Grimm ne s'explique pas bien clairement sur ce sait, ou bien il l'interprète au-

analogues: quatio, par exemple (c'est-à-dire quatio), quand il entre en composition, rejette la voyelle a pour s'alléger, et il vocalise le v (concutio); de même, la voyelle radicale du pronom interrogatif est supprimée au génitif et au datif, cujus, cui (pour les formes plus anciennes quojus, quoi). Dans ubi et uter, il n'est rien resté du tout de l'ancien thème interrogatif (sanscrit ka, gothique hva), excepté le complément euphonique v, changé en voyelle.

Dans les documents écrits en pur vieux haut-allemand, il y a aussi un qu aspiré, qui est le substitut d'une ancienne ténue; cette aspirée est écrite quh, ou, ce qui est plus naturel, qhu, ou bien encore chu; exemples : quhidit «il parle», dans la traduction d'Isidore, qhuidit, dans Keron, pour le gothique qvithith; chuementemu «venienti» dans les hymnes écrits en vieux haut-allemand.

Un fait qui mérite une attention particulière, c'est que qu et chu se rencontrent aussi comme altération de zu = zw (Grimm, p. 196); ce changement de la linguale en gutturale rappelle le changement inverse en grec, où nous avons vu (\$ 14) τ comme altération de k. De même que, par exemple, τ tient la place du védique kis, du latin quis, de même, quoique par un changement inverse, Keron a quelquefois quei « deux » (accusatif neutre), quifalôn « douter », quifalt « double », quiro « deux fois », quiski « double », quiohti « frondosa », pour zuifalôn, etc.

trement. Il dit (p. 442), en parlant du moyen haut-allemand: «Quelquesois l'u (de «qu = kw) se mêle à la voyelle suivante et produit un o bres comme dans kom pour aquam, kone pour quême, komen (infinitis) pour quêmen.» Il ne peut être question d'un mélange de u (c'est-à-dire w) avec la voyelle suivante, quand celle-ci est supprimée. Dans les sormes où le gothique quu répond à un u en vieux haut-allemand, par exemple dans quumst-s, qui, en vieux haut-allemand, devient chumst, kunst, on peut douter si cet u provient, en esset, d'un v, comme je le crois, et comme cela est évident pour cum «viens» (impératis), ou bien si le v a été supprimé et la voyelle suivante conservée, comme dans le moderne kam.

\$ 86, 2. Les dentales.

Les dentales gothiques sont : t, th, d. Pour le th l'alphabet gothique a une lettre à part. En haut-allemand z (= ts) prend la place de l'aspiration du t, c'est-à-dire que l'aspiration est changée en un son sifflant. A côté de ce z, l'ancien th gothique continue toutefois à subsister en vieux haut-allemand t.

Il y a deux sortes de z, lesquels ne peuvent rimer ensemble en moyen haut-allemand; dans l'un, c'est le son t qui l'emporte, dans l'autre, c'est le son s; ce dernier z est écrit par lsidore zf, et son redoublement zf, au lieu qu'il rend le redoublement du premier par tz. En haut-allemand moderne le second n'a conservé que le son sifflant; mais l'écriture le distingue encore généralement d'un s proprement dit. Sous le rapport étymologique, les deux sortes de z, en vieux et en moyen haut-allemand, ne font qu'un, et répondent au t gothique.

\$ 86, 2. Suppression dans les langues germaniques des dentales finales primitives.

En comparant les langues germaniques avec les idiomes appartenant primitivement à la même famille, on arrive à établir la loi suivante : le germanique supprime les dentales finales primitives, c'est-à-dire les dentales qui se trouvaient à la fin des mots, au temps où la famille indo-européenne était encore réunie². Cette loi ne souffre qu'une seule exception : la dentale finale primitive subsiste, quand, pour la protéger, une voyelle est venue

Grimm (p. 525) regarde le th qui existe en haut-allemand moderne comme un son inorganique qui n'a aucune raison d'exister. «Il n'est aspiré ni dans la prononciation, ni par l'origine; en réalité, ce n'est pas autre chose qu'une ténue.»

² Je ne suis arrivé, dans la première édition, à la connaissance de ce principe qu'en m'occupant des adverbes gothiques en thrô, tarô, et des désinences personnelles (2° partie, 1835, p. 399). Mais j'avais déjà découvert la loi générale de la suppression des consonnes finales primitives en slave (p. 339).

se placer à son côté, comme dans les neutres pronominaux, tels que thata = sanscrit tat, zend tad, grec $\tau \delta$, latin is-tud. Au contraire, thathrô «d'ici», aljathrô «d'autre part», et d'autres adverbes du même genre ont perdu le t final; ils répondent aux ablatifs sanscrits en â-t des thèmes en a (áśvâ-t «equo», de áśva); il en est de même de bairai «qu'il porte», qui répond au sanscrit barê-t, pour barai-t, zend barôi-d, grec �époi.

Quant aux dentales qui se trouvent à la fin d'un mot dans le germanique tel qu'il est venu jusqu'à nous, elles étaient toutes, dans le principe, suivies d'une voyelle, ou d'une voyelle suivie elle-même d'une consonne. Comparez bairith «il porte» avec le sanscrit bárati, bairand «ils portent» avec báranti, vait «je sais» avec véda¹, gaigrôt «je pleurai» avec cákránda. Les thèmes substantifs en a ou en i, qui suppriment cette voyelle ainsi que la désinence casuelle à l'accusatif singulier, nous fournissent en gothique des exemples de mots avec une dentale finale; exemple: fath «dominum» (thème fadi, usité seulement à la fin des composés), pour le sanscrit páti-m.

D'accord en cela avec les langues germaniques; l'ancien perse rejette la dentale finale après a, å et i; le grec la supprime toujours. Exemples : abara « il porta », grec ¿ (enclit.) pour le sanscrit ábarat, le zend abarad ou barad; ciy (enclit.) pour cit en sanscrit et en zend. Le persan moderne a bien des dentales à la fin des mots, mais seulement, comme en germanique, quand ces dentales n'étaient pas primitivement des finales : c'est ainsi qu'au gothique bairith, bairand, mentionné plus haut, correspondent en persan bered, berend.

\$ 86, 3. Des labiales.

Les labiales sont en gothique p, f, b, avec leur nasale m.

¹ Un parfait avec le sens du présent et avec suppression du redoublement. Cf. le grec olda.

Le haut-allemand a pour cette classe, comme le sanscrit pour toutes, une double aspiration, l'une sourde (f), l'autre sonore (cf. \$ 25) qu'on écrit v et qui se rapproche du b sanscrit. Dans le haut-allemand moderne nous ne sentons point dans la prononciation de différence entre le f et le v; mais en moyen haut-allemand on reconnaît à deux signes que v est un son plus mou que f: 1° à la fin des mots v est changé en f, d'après le même principe qui fait que dans cette position les moyennes sont changées en ténues; exemple : wolf et non wolv, mais au génitif wolves; 2° au milieu des mots v se change en f devant les consonnes sourdes; exemples : zwelve, zwelste; sûnve, sûnste, sunscrit.

Au commencement des mots, f et v paraissent avoir en moyen haut-allemand la même valeur, et ils sont employés indifféremment dans les manuscrits, quoique v le soit plus souvent (Grimm, p. 399, 400). De même en vieux haut-allemand; cependant Notker emploie f comme l'aspirée primitive et v comme l'aspirée molle ou sonore : aussi préfère-t-il cette dernière dans le cas où le mot précédent finit par une de ces lettres qui appellent plutôt une moyenne qu'une ténue ($\{5,93\}$), par exemple : demo vater « patrem »; mais il mettra des fater « patris » (cf. Grimm, p. 135, 136).

Beaucoup de documents écrits en vieux haut-allemand s'abstiennent complétement d'employer le v initial (en particulier Keron, Otfrid, Tatien) et écrivent constamment f.

L'aspiration du p est exprimée aussi quelquesois en vieux hautallemand par ph: le ph initial ne se trouve guère que dans les mots étrangers, comme phorta, phenning; au milieu des mots et à la sin ph se trouve aussi dans des sormes vraiment germaniques, comme wërphan, warph, wurphumés, dans Tatien; limphan dans Otfrid et Tatien. D'après Grimm ph a eu dans beaucoup de cas le

¹ Voyez aussi Graff, III, p. 373.

même son que f. « Mais dans des documents qui emploient à l'ordinaire f, le ph de certains mots a indubitablement le son du pf: par exemple, quand Otfrid écrit kuphar « cuprum », scepheri « creator », il n'est guère possible d'admettre qu'on doive prononcer kufar, sceferi (p. 132).»

En moyen haut-allemand le ph initial des mots étrangers a été changé en pf (Grimm, p. 326). Au milieu et à la fin on trouve pf dans trois cas: 1° Après un m, exemples: kampf « pugna », tampf «vapor», krempsen «contrahere». Dans ce cas, p est un complément euphonique de f, pour faciliter la liaison avec le m. 2° En composition avec la préposition inséparable ent, qui perd son t devant l'aspirée labiale; exemple : enpfinden, plus tard, par euphonie, empfinden, pour ent-finden. 3° Après les voyelles brèves on place volontiers devant l'aspirée labiale la ténue correspondante; exemples: kopf, kropf, tropfe, klopfen, kripfen, kapfen (Grimm, p. 398). «On trouve aussi les mêmes mots écrits par deux f, exemples: kaffen, schuffen. » Dans ce dernier cas, le p s'est assimilé à f qui le suivait; en effet, quoique f soit l'aspirée de p, on ne le prononce pas comme un p suivi d'une aspiration distincte, ainsi que cela arrive pour le 👿 p sanscrit; mais il s'est produit un son nouveau, simple en quelque sorte, tenant le milieu entre p et h, et capable de redoublement. C'est par un principe analogue qu'en grec on peut joindre le φ au θ , ce qui ne serait pas possible si le φ se prononçait ph et le θ th.

\$ 86, 4. Des semi-voyelles.

Aux semi-voyelles sanscrites correspondent en gothique j, r, l, v; de même en vieux haut-allemand. La seule différence est que, dans certains manuscrits, en vieux haut-allemand, le son du v indien et gothique est représenté par uu, et en moyen haut-allemand par vv; celui du j dans les deux langues par i. Nous mettrons avec Grimm pour toutes les périodes du haut-allemand j, w.

Après une consonne initiale le vieux haut-allemand représente dans la plupart des manuscrits la semi-voyelle w par u; exemple : zuelif « douze » (haut-allemand moderne zwölf), gothique tvalif.

De même qu'en sanscrit et en zend les semi-voyelles y = j et v dérivent souvent des voyelles correspondantes i et u, dont elles prennent la place pour éviter l'hiatus, de même aussi en germanique; exemple : gothique suniv-é «filiorum», du thème sunu, avec u frappé du gouna (iu, s 27). Mais plus souvent c'est le cas inverse qui se présente en germanique, c'est-à-dire que j et v se sont vocalisés à la fin des mots et devant des consonnes (cf. s 72), et ne sont restés dans leur forme primitive que devant les terminaisons commençant par une voyelle. En effet, si, par exemple, thius «valet» forme au génitif thivis, ce n'est pas le v qui est sorti de l'u du nominatif, c'est au contraire thius qui est un reste de thivas (s 135), la semi-voyelle s'étant vocalisée après avoir perdu l's qui la suivait.

§ 86, 5. Les sifflantes.

Outre la sifflante durc s (le s sanscrit), le gothique a encore une sifflante molle, qui manque à d'autres idiomes germaniques. Ulfilas la représente par la lettre grecque Z; mais de ce qu'il se sert de cette même lettre pour les noms propres qui en grec ont un ζ , je ne voudrais pas conclure avec Grimm que la sifflante gothique en question se prononçât ds, comme l'ancien ζ grec. Je conjecture plutôt que le ζ grec avait déjà au 1v° siècle la prononciation du ζ moderne, c'est-à-dire d'un s mou : c'est pour cela qu'Ulfilas a pu trouver cette lettre propre à rendre le s mouillé de sa langue. Je le représente dans ma transcription latine par la lettre s qui me sert à exprimer le ζ zend (\$ 57) et le 3 slave (\$ 92 \cdot). Sous le rapport étymologique, ce s, qui ne paraît jamais au commencement des mots, excepté dans les noms propres étrangers, est une transformation de s dur; au milieu

des mots il ne paraît jamais qu'entre deux voyelles, ou entre une voyelle ou une liquide et une semi-voyelle, une liquide ou une moyenne, notamment devant j, v, l, n, g, d^1 . En voici des exemples: thi-sôs, thi-sai, pour le sanscrit tá-syâs, tá-syâi « hujus, huic »; féminin, thi-sê, thi-sô pour le sanscrit té-sâm, tâ-sâm «horum, harum »; bair-a-sa «tu es porté», pour le sanscrit bár-a-sé (moyen); juhișan-s «juniores» pour le sanscrit yaviyâns-us; tálșjan «docere»; isva² pour le sanscrit yuśmá; saislėp «dormivi» pour le sanscrit susvâpa (\$ 21 b); mimsa (thème neutre) « caro » pour le sanscrit mânsá (nominatif-accusatif mânsá-m); fairsna «talon» pour le vieux haut-allemand sersna; rașn, thème rașna «maison» (\$ 20); aṣgô «cendre» pour le vieux norrois aska, l'anglo-saxon asca. On trouve rarement s à la fin d'un mot; quand il est employé dans cette position, c'est presque toujours que le mot suivant commence par une voyelle (Grimm, p. 65); ainsi l'on trouve le thème précité minsa seulement à l'accusatif sous la forme mims (Lettre aux Corinthiens, 1, viii, 13), devant aiv, et le nominatif riquis, du thème neutre riquisa « ténèbres » (sanscrit rágas), se trouve devant ist (Matthieu, vi, 23)3. Mais, entre autres faits qui prouvent que le gothique présère à la fin des mots la sissante dure à la sissante molle, on peut citer celui-ci : le s sanscrit du suffixe du comparatif tyâns (tyas dans les cas faibles) est représenté par un s dur dans les adverbes gothiques comme mais « plus », tandis que dans la déclinaison il est représenté par un s faible, par exemple dans maisa « major », génitif maisin-s.

La longueur du mot paraît avoir influé aussi sur la préférence donnée à s ou à s : dans les formes plus étendues on choisit le

¹ La grammaire et la formation des mots en gothique ne se prêtent pas à la rencontre d'une sissante avec un b.

² Thème des cas obliques du pluriel du pronom de la 2° personne. (Cf. \$ 167.)

On le trouve cependant au même endroit devant hvan «comment?».

son le plus faible. Ainsi s'explique le changement de s en s devant les particules enclitiques ei et uh, dans les formes comme thisei « cujus », thansei « quos », vileisuh « veux-tu? », par opposition à this « hujus » (sanscrit tásya), thans « hos », vileis « tu veux ». C'est sur le même principe que repose le rapport de la forme saislép « dormivi, dormivit », qui est chargée d'un redoublement, avec slépa « dormir », et celui du génitif Môsésis avec le nominatif Môsés.

Il faut enfin rapporter, selon moi, au même ordre de faits le phénomène suivant : le vieux haut-allemand, qui remplace, a plupart du temps, par r la sifflante molle qui lui manque, par exemple, dans les comparatifs et dans la déclinaison pronominale, conserve le s final de certaines racines dans les formes monosyllabiques du prétérit (c'est-à-dire à la 1^{re} et à la 3° personne du singulier), et le change en r dans les formes polysyllabiques; exemple : lus « perdre » (présent liusu) fait au prétérit, à la 1^{re} et à la 3° personne, lôs « je perdis, il perdit », mais à la 2° luri « tu perdis », lurumês « nous perdîmes ».

\$ 87, 1. Loi de substitution des consonnes dans les idiomes germaniques. Faits analogues dans les autres langues.

En comparant les racines et les mots germaniques avec les racines et les mots correspondants des langues congénères, on arrive à établir une remarquable loi de substitution des consonnes. On peut exprimer ainsi cette loi, en laissant de côté le haut-allemand, dont le système des consonnes a éprouvé une seconde révolution (§ 87, 2):

Les anciennes ténues deviennent dans les langues germaniques des aspirées, les aspirées des moyennes, les moyennes des ténues; c'est-à-dire que (si nous prenons le grec comme terme de comparaison) le & devient en germanique un f. le φ

146 SYSTÈME PHONIQUE ET GRAPHIQUE.

un b et le β un p; le τ devient un th, le β un d, et le δ un t; le κ devient un h, le χ un g et le γ un k. On peut comparer:

Senscrit.	Grec.	Latin.	Gothique.
Păda-s	જાળંડ	pes	fõlus
páńćan	σ έμπε	quinque	fimf
půrná	ω λέος	plenus	fulls
pitár	ω ατήρ	pater	fadar
upári	υπέ ρ	super	ufar
<i>br</i> åtar	<i>Φράτω</i> ρ	frater	brôthar
bar	Θ έρω	fer o	baira
tvam	τύ	tu	thu
tam (accusatif)	τόν	is-tum	thana
tráya–s	τρεῖε	tres	threis
dvåu	δύο	duo	tvai
dákšiņā	δεξία	dextra	taih s vô
śvan pour kvan	χύων	canis	hunths
paśú pour pakú		ресив	faihu
śváśura pour svákura	έχυρός	socer·	svaihra
dásan pour dákan	δέκα	decem	taihun
ásru pour dákru	δάχρυ	lacrima	tagr
hansá pour gansá	χήν	(h)anser	gans
hyas pour ģyas	χθές	heri	gistra
<i>liḥ</i> pour <i>liৡ</i>	λείχω	lingo	laig ô
gna pour gna	γιγνώσκω	gnosco	kan
<i>ģâti</i> pour <i>gâti</i>	yévos	genus	kuni
gánu pour gánu	γόνυ	genu	kniu.

Nous parlerons plus loin des exceptions à la loi de substitution des consonnes. Nous traiterons aussi de la seconde substitution qui a eu lieu en haut-allemand².

¹ L'auteur, qui suppose la loi de substitution connue de ses lecteurs, ne s'y arrête pas dans sa deuxième édition. Nous avons rétabli une partie des exemples cités dans la première édition. — Tr.

² Il m'avait échappé, dans la première édition de cet ouvrage, que Rask avait déjà clairement indiqué la loi de substitution dans ses Recherches sur l'origine du

En ce qui concerne la substitution de l'aspirée à la ténue, l'ossète rappelle, d'une manière remarquable, la loi de substitution germanique, mais seulement au commencement des mots: ainsi le p devient régulièrement f, k devient k, t devient i, tandis qu'au milieu et à la fin des mots l'ancienne ténue s'est la plupart du temps amollie en la moyenne. On peut constater le fait par le tableau suivant, pour lequel nous empruntons les mots ossètes à G. Rosen:

Saneerit.	Osnète.	Gothique.
pitár «père»	fid	fador
páńća «cinq»	fonz	fimf
pṛểẩmi (racine prac) «je demande»	farsin	fraikna
pánid-s «chemin»	fandag	(anc. haut-allem.) <i>pfad</i> , <i>fad</i> .
párévá-s «côté»	fare	·
paśń-s «animal»	fos «troupeau»	faihu «bétail»
ka-s «qui?»	ka	hva-s

vieux norrois et de l'islandais (Copenhague 1818), dont Vater a traduit la partie la plus intéressante dans ses Tableaux comparatifs des langues primitives de l'Europe. Toutesois Rask s'est borné à établir les rapports des langues du Nord avec les langues classiques, sans s'occuper de la seconde substitution de consonnes opérée par le haut-allemand, que Jacob Grimm a exposée le premier. Voici l'observation de Rask (Vater, p. 12):

```
*Parmi les consonnes muettes, on remarque fréquemment le changement de :
```

wen f: warde, fadir.

τ en th: τρεῖς thru ; tego, eg thek; τύ, tu, thú.

z en h : zpéas, hræ «corps mort»; cornu. horn; cutis, hud.

β est souvent conservé : βλασίανω, blad : βρύω, brunnr «source d'eau»; bullare, at bulla.

δ en t : δαμάω, tam «apprivoisé».

γ en k: γυνή, kona; γένος, kyn ou kin; gena, kinn; dγρος, akr.

Pen b: Pnyós, danois bög «hêtre»; fiber, bifr; Φέρω, fero, eg ber.

[👄] en d : Đúpn, dyr.

χ en g: χύω, danois gyder «je verse»; έχειν, εga; χύτρα, gryta; χολή, gali.»

Sanscrit.

Comète.

Combique.

Kásmin «dans qui?»

Kami «où»

Kadä «quand?»

Kada

Kásmāt «par qui?»

Kamei «d'où?»

Kart, kṛt «fendre»

Kard «moissonner»

tanú-s «mince»

Karag

(vieux norrois) thunn-r.

trasudmi sie tremble»

trasyâmi «je tremble» larsin «je crains»
tap «brûler» last «chaleur»

Les moyennes aspirées sanscrites, au moins les dentales, sont devenues en ossète, de même que dans les langues lettes, slaves et germaniques (excepté le haut-allemand), des moyennes pures; exemples : dalag «inferior» pour le sanscrit ádaras³; il faut joindre aussi, je pense, à ce thème les adverbes gothiques dalathrô «d'en bas», dala-th «en bas» avec mouvement, dala-tha «en bas» sans mouvement 4, ainsi que le substantif dal (thème dala) «vallée». Dimin «fumer» se rapporte au sanscrit dûmd-s «fumée», slave dūmū, lithuanien dûmai, nominatif pluriel du thème dûma, qui se rapproche exactement du sanscrit dûmá. Ardag «demi» répond au sanscrit ardá; mūd «miel» à mádu, en grec µéθu, anglo-saxon medu, medo, slave medū; midæ «interior» à mádya-s «medius», gothique midja (thème). Pour le b sanscrit, l'ossète a v ou f, mais il n'y a que peu d'exemples, tels que arvade s «frère» pour le sanscrit brâtû (nominatif); arfug

- On trouve fréquemment en ossète un i final tenant lieu d'un t ou d'un s supprimé. Je regarde, en conséquence, les ablatifs en ei (e-i) comme représentant les ablatifs sanscrits en d-t, des thèmes en a.
- ² Sur les formes correspondantes dans les langues de l'Europe, voyez Glossaire sanscrit, 1847, p. 81.
- ³ R remplacé par *l* est un fait aussi ordinaire en ossète que dans les autres langues indo-européennes.
- ⁴ Le suffixe tha représente le suffixe sanscrit tas, qui se trouve, par exemple, dans yátas «d'où, où». Le s final est tombé.
- ⁵ Le premier a de arvade sert à la prononciation; le r et le v ont changé de place comme dans aria «trois», venu de tra (sanscrit tráyas, nominatif masculin).

« sourcil » pour frug, en sanscrit brû-s, grec δ-Φρύ-s. Peut-être, dans le mot ossète, l'aspirée a-t-elle été produite par l'influence de r, comme dans firi « fils » pour le sanscrit putrá-s.

L'ossète a conservé l'aspirée moyenne de la classe des gutturales; exemples : gar « chaud » (sanscrit garmá « chaleur »), garmkanin « chauffer » (dans ce dernier mot la racine sanscrite est
conservée d'une façon plus complète); gos « oreille » (sanscrit
gósáyâmi « j'annonce », primitivement « je fais entendre »), zend
et ancien perse gausà « oreille »; mijé « nuage », en sanscrit
mégá-s.

En ce qui concerne la substitution de la ténue à l'ancienne moyenne, l'arménien moderne ressemble au germanique : en effet, la deuxième, la troisième et la quatrième lettre de l'alphabet arménien, lesquelles correspondent aux lettres grecques β , γ , δ , ont pris la prononciation de p, k, t (voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 24). Toutesois, j'ai suivi, dans ma transcription des mots arméniens, l'ancienne prononciation, qui se rapproche davantage du sanscrit.

Il y a aussi en grec des exemples de substitution de consonnes: une moyenne primitive se change quelquesois en ténue. Mais cela n'arrive, comme l'a démontré Agathon Benary, que pour certaines formes terminées par une aspirée; cette aspirée sinale, molle à l'origine, a été remplacée par l'aspirée dure, qui est la seule aspirée que possède le grec, et alors, pour établir une sorte d'équilibre, la moyenne initiale s'est changée en ténue l. Remarquez le rapport de wiθ avec la racine sanscrite band « lier » (\$ 5), de wiθ avec bud « savoir », de waθ avec bâd « tourmenter », de waχύ-s avec bâhú-s « beaucoup », de woθ avec gud « couvrir », de τριχ « cheveu » (considéré comme

¹ A. Benary, Phonologie romaine, p. 194 et suiv. Il est question au même endroit de faits analogues en latin. Voyez aussi mon Système comparatif d'accentuation, note 19.

«ce qui croît») avec dṛḥ «croître» (venant de draḥ ou darḥ). Le latin, auquel manque l'aspirée du t, a puto et patior en regard des racines grecques ευθ, εαθ, et fid, avec recul de l'aspiration, pour le grec ειθ.

\$ 87. 2. Deuxième substitution des consonnes en haut-allemand.

En haut-allemand il y a eu, après la première substitution des consonnes commune à toutes les langues germaniques, une seconde substitution qui lui est propre et qui a suivi absolument la même voie que la première, descendant également de la ténue à l'aspirée, de celle-ci à la moyenne, et remontant de la moyenne à la ténue. Cette seconde substitution, que Grimm a fait remarquer le premier, s'est exercée de la façon la plus complète sur les dentales, parmi lesquelles, comme on l'a déjà dit, le z = ts remplit le rôle de l'aspirée. Comparez, par exemple:

Sanscrit.	Gothique.	Vieux haut-allemand.
dánta-s «dent»	tunthus	zand
damáyâmi «je dompte»	tamja	za môm
päda-s «pied»	fôtus	fuor
ádmi «je mange»	ita	izu, izzu
tvam «toi»	thu	du
tanomi «j'étends»	thanja	denju
brätar «frère»	brôthar	bruoder
då «placer, coucher, faire»	dé-di² «action»	tuom «je fais»
darė, drė «oser» rudira-m * «sang»	ga-dars 3 nj'ose n (vieux-sax.) rod nrouge n	ge-tar, 2° pers. ge-tars-t

- ¹ Sur la cause du changement du τ en 🗢 dans ڪρίξ, ڪρίξί, voyez 🖇 104.
- ² Thème dans les composés ga-dédi, missa-dédi, vaila-dédi.
- Prétérit avec le sens du présent. Comparez le lithuanien drasùs «hardi», le grec ⇒ρασύς, le celtique (irlandais) dasachd «férocité, courage». (Voyez Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. 186.)
 - ¹ Primitivement «ce qui est rouge»; comparez rôķita-s, venu de rôdita-s, et rap-

Si l'on excepte les documents qui représentent ce que Grimm appelle le pur vieux haut-allemand, les gutturales et les labiales se sont peu ressenties au commencement des mots de la seconde substitution des consonnes. Les lettres allemandes k, h, g, f, b se sont maintenues dans des mots comme kinn « menton », gothique kinnu-s; kann «je peux, il peut», gothique kan; hund «chien», gothique hunds; herz «cœur», gothique hairtô; gast «hôte», gothique gasts; gebe «je donne», gothique giba; fange «je prends», gothique faha; vieh (= fieh) «bétail», gothique sainu; bruder « frère », gothique brôthar; binde « je lie », gothique binda; biege «je courbe», gothique biuga. Au contraire, à la fin des racines, un assez grand nombre de gutturales et de labiales ont subi la seconde substitution. Comparez, par exemple, breche «je casse», flehe «j'implore», frage «je demande», hange «je pends, lecke «je lèche», schlâfe «je dors», laufe «je cours», b-leibe « je reste », avec les formes gothiques brika, stêka, fraihna, haha, laigo, slepa, hlaupa, af-lifnan « être de reste». Un exemple d'un p initial substitué à un b gothique ou germanique (= b en sanscrit, φ en grec, f en latin) est l'allemand pracht (primitivement «éclat»), lequel se rattache par sa racine au gothique bairht-s « clair, évident », à l'anglo-saxon beorht, à l'anglais bright, ainsi qu'au sanscrit brâg « briller », au grec Φλέγω, au latin flagro, fulgeo.

Comme dans la seconde substitution des consonnes, en hautallemand, c'est une particularité assez remarquable de voir l'aspirée du t remplacée par z=ts (voyez Grimm, I, p. 592), je ne dois pas manquer de mentionner ici que j'ai rencontré le même fait dans une langue qui, il est vrai, est assez éloignée du hautallemand, mais que je range dans la famille indo-européenne, je

prochez, entre autres, le grec ἐρυθρός, le lithuanien raudà «couleur rouge», raudona-s «rouge».

veux dire le madécasse 1. Cet idiome affectionne, comme les langues germaniques, la substitution du h au k, du f au p; mais, au lieu du t aspiré, il emploie ts (le z allemand); de là, par exemple, futsi « blanc » (comparez le sanscrit pûtá « pur ») en regard du malais pûtih et du javanais puti. Le ts dans ce mot se trouve, à l'égard du t des deux autres langues, dans le même rapport où est le z du vieux haut-allemand fuoz « pied », à l'égard du t renfermé dans le gothique fôtus; le f du même mot répond à un p sanscrit, comme le f du gothique et du haut-allemand fôtus, fuoz, comparés au sanscrit pâda-s, au grec wovs, au latin pes. De même, entre autres, le mot madécasse hulits « peau », comparé au malais kûlit, présente un double changement dans le sens de la loi de substitution des consonnes en haut-allemand, à peu près comme l'allemand herz substitue le z au t gothique (hairts), et le h au c latin et au x grec (cor, xῆρ, καρδία)². De même encore feli « lien » est pour le sanscrit pâsa-s « corde » (venant de pâkas, de la racine pas « lier »); mi-feha « lier ». Toutesois, le changement de t en ts 3 n'est pas aussi général en madécasse que celui du k en h et du p en f, et l'on conserve souvent le t primitif; par exemple, dans fitu «sept » à côté du tagalien pito4; dans hita «voir » à côté du nouveau-zélandais kiten, du tagalien quita (= kita), formes qui correspondent parfaitement à la racine sanscrite kit (cikêtmi «je vois »).

A cause de l'identité primitive du é sanscrit et du k, on peut

Voyez mon mémoire Sur la parenté des langues malayo-polynésiennes avec les idiomes indo-européens, p. 133 et suiv. note 13.

Le h sanscrit de hrd (pour hard) paraît n'être issu du k qu'après la séparation des idiomes : c'est ce qu'attestent les langues classiques aussi bien que les langues germaniques.

³ Ou en ti (le tch français).

⁴ Je crois reconnaître dans ce mot le sanscrit saptà, la syllabe initiale étant tomhée et l'i ayant été inséré pour faciliter la prononciation, comme, par exemple, dans le tahitien torn «trois», pour le sanscrit trâyas (Ourrage cité, p. 12 et suiv.).

aussi rapprocher du dernier mot la racine sanscrite cit ou cint « penser », d'où vient cetas « esprit » 1.

\$ 88. De la substitution des consonnes dans les langues letto-slaves.

En ce qui concerne la substitution des consonnes, les langues lettes et slaves ne s'accordent que sur un seul point avec les langues germaniques, c'est qu'elles changent les moyennes aspirées sanscrites en moyennes pures. Comparez, par exemple:

Sanscrit.	Lithuanien.	Ancien slave.	Gothique.
bû «être»	bû-ti (infinitif)	bū-ti	baua ²
brátár «frère»	brōli-s	bratrŭ	brôtha r
ubdú «tous deux »	abù	oba	<i>bai</i> (pluriel)
lúbyámi «je dé- sire»	lûbju .	<i>ljubū</i> «amour»	-lubo «amour» 3
hansá-s «oie»	źasi-s	(russe) <i>gusj</i>	(anglais) goose
lagu-s «léger»	lengwa-s	lĭgŭkŭ Å	leiht-s
däri-i-tum «oser»	drys-ti	drŭṣ-a-ti	ga-dars "j'ose"
mádu a miel »	medù-s	medŭ	(anglsax.) mēdo
vidavá «veuve»		vĭdova	viduvô.

- Je rappelle à ce propos que la racine sanscrite vid «savoir» a dû également avoir dans le principe le sens de «voir», lequel se retrouve encore dans le grec Fid et le latin vid. De même, la racine bud «savoir» a dû signifier primitivement «voir», sens qui s'est conservé seulement dans le zend bud. Je soupçonne aussi que la racine sanscrite tark «penser» est de la même famille que daré, toutes les deux venant de dark «voir» (dépau), la ténue s'étant substituée à la moyenne initiale (comme dans trêh, venant de drh «grandir»). A tark il faut rapporter peut-être le madécasse tsereq «pensée» (Ouvrage cité, p. 135).
 - ² «Je demeure», avec u frappé du gouna sanscrit av, de báv-d-mi «je suis».
- Dans le composé brôthra-lubé «amour fraternel». Sur la moyenne, dans le latin lubet, voyez \$ 17.
- * ALFZKZ est terminé par un suffixe et répondrait à un mot sanscrit lagu-ka-s. Le gothique leiht-s, thème leihta, est, quant à la forme, un participe passif, comme mah-t-s, thème mahta, de la racine mag «pouvoir» (slave mogun «je peux») = sanscrit manh «grandir». Le h de leihts est donc mis aussi, à cause du t suivant, pour le g que demanderait le g sanscrit. Sur le h sanscrit, tenant la place d'un x prononcé mollement, voyez \$ 23.

Dans les langues lettes et slaves, les gutturales molles primitives, aspirées ou non (y compris le h sanscrit, qui équivaut à un x prononcé mollement), sont devenues très-souvent des sifflantes molles, à savoir \dot{z} (= le j français) en lithuanien, et en slave 3 s ou π s, par exemple, dans le lithuanien źasis « oie », cité plus haut. D'autres exemples du même genre sont : źádas « discours »; źōdis « mot » (sanscrit gad « parler »); źinaù « je sais », slave знатн sna-ti « savoir », racine sanscrite śńû (venant de gnû); źiếma « hiver », slave знама sima, sanscrit himá-m « neige »; weźu « je transporte », slave веза veṣun, sanscrit váhâmi; laiźau « je lèche », slave ob-liṣ-a-ti (infinitif), sanscrit lêḥ-mi, causatif lêḥáyâmi, gothique laigo; méźu « mingo », sanscrit mêḥâmi (racine miḥ).

Le m s slave est d'origine plus récente que le 3 s, et postérieur, comme il semble, à la séparation des langues slaves d'avec les langues lettes; celles-ci, dans les formes similaires, le représentent ordinairement par g. Comparez, par exemple, musm sivun « je vis » (sanscrit siv-à-mi, venant de siv) avec le borussien siv-a-si « tu vis » (sanscrit siv-a-si) et le lithuanien syva-s (y=1) « vivant », syvênu « je vis » 1; mena sena « femme » avec le borussien senna-n (accusatif), le zend sena, sena, le sanscrit sani-s, sánî; mpzhorz srănovă « meule » avec le lithuanien sirna, le gothique quairnu-s, le sanscrit sar (st), venant de sar « écraser ».

Le & set le de se zends doivent, comme le 3 set le m se slaves, leur origine à l'une des gutturales molles, y compris he (\$ 23), ou à un gé dérivé d'un g. En conséquence, les mêmes sifflantes peuvent se rencontrer, par hasard, dans le même mot en lettoslave et en zend. Comparez, par exemple, le zend sima « hiver » (= sanscrit himá « neige ») avec le lithuanien zièma, le slave 3 mma; serses serses shayêmi « j'invoque » (sanscrit hudyâmi « j'appelle ») avec 3 bayêmi « j'invoque » (sanscrit hudyâmi « j'appelle ») avec 3 bayêmi « appeler »; melle sînâ « savoir » avec

¹ On trouve toutefois żywijō-s «je me conserve» = giváyámi «je fais vivre».

zinau « je sais », snatu, snati, « savoir »; scusub vasami « je transporte » avec weźw, kesk vesuk; scusuc maisami « mingo » avec myźw; si¹ « vivre » (sanscrit gw) avec la racine slave жик św; cesu asem « moi » (sanscrit aḥám) avec az asu, lithuanien aś².

\$ 89. Exceptions à la loi de substitution en gothique, soit à l'intérieur. soit à la fin des mots.

On trouve assez souvent, en gothique, à l'intérieur des mots, plus fréquemment encore à la fin, des cas où la loi de substitution des consonnes est violée, soit que la substitution n'ait pas eu lieu, soit qu'elle ait été irrégulière. Au lieu du th, qu'on devrait attendre d'après le \$ 87, on trouve un d, par exemple, dans fadar, « père », fidvôr, fidur « quatre ». Pour le premier de ces mots, le vieux haut-allemand a fatar, de manière qu'en raison de la seconde substitution des consonnes, le t primitif du sanscrit pitá (thème pitár), du grec watho et du latin pater est revenu. On rencontre b au lieu de f, par exemple dans sibun « sept » (anglo-saxon seofon) et laiba « reste » (substantif), tandis que le verbe af-lif-nan « être de reste » a le f³. Le g n'a pas éprouvé de substitution dans biuga « je courbe » (sanscrit b'ug « courber »). Le d est resté de même dans skaida « je sépare » et dans skadus « ombre », le pre-

In trouve aussi, en zend, gi. Les deux formes sont pour siv, giv. Une autre altération de la racine sanscrite giv est le zend su ou gu, la voyelle ayant été supprimée et le v vocalisé. De se gu vient gva «vivant», et de se su, suvana (même sens, suffixe ana, comme dans le sanscrit gval-aná-s «brillant»). Je renonce à l'hypothèse qui rapporterait le grec ζάω à la même racine, le ζ grec ne pouvant représenter qu'un y sanscrit, mais non un g ou un g. Je crois, en conséquence, que la racine grecque ζā doit être identifiée avec la racine sanscrite ay ya «aller», d'où vient yā-trā «provision». La racine sanscrite car, qui signifie aussi «aller», a pris de même, en ossète, le sens de «vivre». Au sanscrit giva-s «vie» répond le grec βίος, venant de βίνος pour γίνος. (Voyez Système comparatif d'accentuation, p. 217.)

[·] Il ne paraît pas qu'une sifflante molle puisse subsister, en lithuanien, à la fin des mots; voilà pourquoi nous avons as et non az.

³ La racine sanscrite est rić, venant de rik, en latin lic, en grec λιπ.

mier venant de la racine sanscrite *cid* pour *skid* (\$ 14) et le second de *cad* pour *skad* «couvrir». Le p est resté dans *slépa* «je dors», en sanscrit *sváp-i-mi* (\$ 20).

S 90. Exceptions à la loi de substitution au commencement des mots.

On trouve aussi, au commencement des mots, des moyennes qui n'ont pas subi la loi de substitution. Comparez.

Sanscrit.

Gothique.

band «lier»
bud «savoir»
gard, grd «désirer»
gâu-s «terre»
grab «prendre»
duḥitár (thème) «fille»
dvära-m «porte»
dalá-m «partie»

band "je liai"
budum "nous offrimes"
grédus "faim"
gavi "contrée" (thème gauja)
grip "prendre"
dauhtar
daur (thème daura)
dail-s.

Par suite d'une substitution irrégulière, on trouve g pour le k sanscrit dans grêta « je pleure », prétérit gaigrôt = sanscrit krándâmi, ćakránda. Une ténue, qui n'a pas subi de substitution, se voit dans têka « je touche », en latin tango, mais le mot sanscrit correspondant sait désaut.

§ 91, 1. Exceptions à la loi de substitution. La ténue conservée après s, h (ch) et f.

Par une loi sans exception en gothique et généralement obser-

C'est-à-dire «désir de nourriture». Je rapporte les mots hungrja «j'ai saim» et huhrus «saim» à la racine sanscrite kánké «désirer». A gard, grd, d'où vient grdné-s «avide», il saut comparer vraisemblablement le gothique gairnja «je désire», l'anglais greedy, le celtique (irlandais) gradh «amour, charité», graidheag «semme aimée». (Voyez Glossaire sanscrit, 1847, p. 107.)

² La racine dal signifie «se briser», éclater», et le causatif (dâlâyâmi) signifie «partager». En slave, Дълити dêliti veut dire «partager». (Cf. Glossaire sanscrit, p. 165.)

vée dans les autres dialectes germaniques 1, les ténues échappent à la loi de substitution quand elles sont précédées d'un s ou des aspirées h (ch) ou f. Ces lettres préservent la ténue de toute altération, contrairement à ce qui arrive en grec, où l'on trouve souvent $\sigma\theta$ au lieu de σ 1 (§ 12) et toujours $\chi\theta$, $\varphi\theta$ au lieu de $\chi\tau$, φτ. Comparez, par exemple, en ce qui concerne la persistance de la ténue dans les conditions indiquées, le gothique skaida « je sépare » avec scindo, σκίδνημι, en sanscrit cinádmi (§ 14); fisk-s (thème fiska) avec pisci-s; speiva (racine spiv, prétérit spaiv) avec spuo; stairnô «étoile » avec le sanscrit stâr (védique); steiga «je monte » (racine stig) avec le sanscrit stignômi (même sens), le grec σ leίχω; standa « je me tiens » avec le latin sto, le grec ίσ ημι, le zend histâmi²; is-t «il est » avec le sanscrit ús-ti; naht-s « nuit » avec le sanscrit nákt-am « de nuit » (adverbe); dauhtar « fille » avec duhitár (thème); ahtau «huit » avec ástâu (védique astâu), grec δατώ.

\$ 91. 2. Formes différentes prises en vertu de l'exception précédente par le suffixe ti dans les langues germaniques.

Par suite de la loi phonique que nous venons d'exposer, le suffixe sanscrit ti, qui forme surtout des substantifs abstraits séminins, conserve la ténue dans tous les dialectes germaniques, lorsqu'il est précédé d'une des lettres énoncées plus haut; mais, en gothique, le même suffixe, précédé d'une voyelle, sait une autre infraction à la loi de substitution, et, au lieu de changer la ténue en aspirée, la change en moyenne. Nous avons donc, d'une part, des mots comme fra-lus-ti (verlust) « perte »; mah-ti (macht) « puis-

¹ Sur le sch, qu'on rencontre déjà en vieux haut-allemand, pour sk, voyez Grimm, I, 173, et Graff, VI, 402 et suiv.

² Sur les sifflantes préservant aussi en zend le t de toute altération voy. \$ 38.

³ Les mots entre parenthèses sont les formes correspondantes en haut-allemand moderne. — Tr.

sance » (racine mag « pouvoir », sanscrit manle « croître »); ga-skaf-ti « création » (racine skap), et d'autre part dé-di (that) « action »; sé-di (saat) « semence » (tous les deux usités seulement à la fin d'un composé); sta-di (masculin) «place» (racine sta = racine sanscrite stâ «se tenir»); fa-di (masculin) «maître» (sanscrit pá-ti pour pá-ti, racine pâ « dominer »). Après les liquides, ce suffixe prend tantôt la forme thi (conformément à la loi de substitution), tantôt la forme di. Nous avons, par exemple, les thèmes féminins ga-baur-thi (geburt) « naissance », ga-faur-di « assemblée », ga-kun-thi « estime », ga-mun-di « mémoire » ¹, ga-quum-thi « réunion ». On ne trouve point, comme il était d'ailleurs naturel de s'y attendre, de forme en m-di; mais, en somme, la loi en question s'accorde d'une façon remarquable avec un fait analogue en persan, où le i primitif des désinences et des suffixes grammaticaux s'est seulement maintenu après les sissantes dures et les aspirées (i, f, ch), et s'est changé en d après les voyelles et les liquides. Ainsi l'on a bes-ten «lier», dâs-ten «avoir», tâf-ten «allumer», puch-ten «cuire»; mais on a, d'un autre côté, dâ-den « donner », ber-den « porter », âm-den « venir », mân-den « rester ».

Par suite de la seconde substitution, le haut-allemand a ramené à la ténue primitive la moyenne du gothique di, tandis qu'après s, h (ch), f, la ténue de la première période est restée; exemples: sâti (saat) « semence », tâ-ti (that) « action », bur-ti, gi-bur-ti (geburt) « naissance », fer-ti (fahrt) « traversée ». Ces mots se trouvent avoir une ressemblance apparente avec les thèmes qui n'ont pas subi la substitution, comme an-s-ti « grâce », mah-ti « puissance », hlouf-ti « course ». Mais le haut-allemand ne manque pas non plus de formes ayant comme le gothique di après une liquide; par exemple: scul-di (schuld) « dette » (racine scal « devoir »).

¹ Identique, par la racine et le suffixe, au sanscrit ma-té « raison, opinion »; ra-cine man « penser ».

\$ 91, 3. Le gothique change la moyenne en aspirée à la fin des mots et devant un s sinal.

A la fin des mots et devant un s final, le gothique remplace souvent la moyenne par l'aspirée. Conséquemment le nominatif du thème fadi est fath-s, et l'on aurait tort d'expliquer ce th comme étant substitué au t du thème sanscrit pâti. Les participes passifs sanscrits en ta, dont le t, en gothique, s'amollit en d, lorsqu'il est placé, comme cela a lieu d'ordinaire, après une voyelle, se terminent régulièrement, au nominatif singulier masculin en th-s (pour da-s) et à l'accusatif en th; exemple: sôkith-s « quæsitus », accusatif sôkith. Mais je regarde sôkida comme étant le thème véritable, ce que prouvent, entre autres, les formes du pluriel sôkidai, sôkida-m, sôkida-ns, ainsi que le thème féminin sôkidô, nominatif sôkida.

Par suite de cette tendance à remplacer les moyennes finales par des aspirées, quand elles sont précédées d'une voyelle, on a, dans les formes dénuées de flexion de la première et de la troisième personne du singulier au prétérit des verbes forts, des formes comme bauth, de la racine bud « offrir »; gaf, de gab « donner » (présent giba). Toutefois g ne se change pas en h, mais reste invariable; par exemple, staig « je montai », et non staih.

\$ 91. 4. Le th final de la conjugaison gothique. — Les aspirées douces des langues germaniques.

Il en est de même du th des désinences personnelles, que je n'explique pas comme provenant d'une ancienne ténue, mais comme résultant de la tendance du gothique à remplacer les moyennes finales par des aspirées. Je ne regarde pas, par conséquent, le th de bairith comme provenant par substitution du t du sanscrit b'ar-a-ti et du latin fert, mais je pense que la terminaison personnelle ti (de même que le suffixe ti après une voyelle) est

devenue, en germanique, di, et que ce di s'est changé, en gothique, en th, l'i s'étant oblitéré. Le même rapport qui existe entre fath « dominum », du thème fadi, et le sanscrit pátim, existe aussi entre bair-i-th (pour bair-a-th) et bar-a-ti. Comme une preuve de ce fait, nous citerons le passif bair-a-da pour bair-adai, comparé au moyen sanscrit bár-a-tê (venant de bár-a-tai) et au grec Φέρ-ε-ται; ici la moyenne est restée, étant protégée par la voyelle suivante. Cette moyenne est également restée, à la fin des mots, en vieux saxon, où les moyennes finales ne sont jamais remplacées par des aspirées (bir-i-d au lieu du gothique bair-i-th), tandis qu'en anglo-saxon la moyenne aspirée s'est substituée à la moyenne (bër-e-dh). En vertu de la seconde substitution de consonnes qui lui est propre (\$87, 2), le haut-allemand a substitué la ténue au th gothique de la troisième personne du singulier, et est revenu de la sorte, par ce détour, à la forme primitive; ainsi nous avons bir-i-t à côté du vieux saxon bir-i-d, du gothique bairi-th, du sanscrit bar-a-ti.

A la troisième personne du pluriel, le gothique a un d au lieu du t primitif, à cause de n qui précède; en vertu de la loi de substitution (\$ 87, 2), le vieux et le moyen haut-allemand rétablissent le t, de sorte que le vieux haut-allemand bërant, le moyen haut-allemand bërent s'accordent mieux, sous ce rapport, avec le sanscrit báranti, le grec Φέροντι, le latin ferunt qu'avec le gothique bairand et le vieux norrois bërand.

A la 2° personne du pluriel, il faut considérer la terminaison sanscrite ia comme une altération de ta (\$ 12), en grec $\tau \varepsilon$, en lithuanien te, en slave $\tau \varepsilon$; en gothique, ta devrait faire da à cause de la voyelle qui précède; mais, la voyelle finale étant tombée, d se change en th (\$ 91, 3). Au contraire, le vieux saxon conserve la moyenne et a, par exemple, bër-a-d pour le gothique bair-i-th (au sujet de l'i, voyez \$ 67) et le sanscrit bár-a-ia. L'anglo-saxon et le vieux norrois aspirent la moyenne; en conséquence,

ils ont bēr-a-dh, qui se rapproche beaucoup de la forme sanscrite bár-a-dvé « vous portez ». Néanmoins les moyennes aspirées germaniques n'ont rien de commun avec les mêmes lettres en sanscrit; en effet, les moyennes aspirées germaniques se sont formées des moyennes non aspirées correspondantes de la même façon, bien que beaucoup plus tard, que les aspirées dures sont sorties des ténues. En sanscrit, au contraire, les aspirées molles sont plus anciennes que les aspirées dures : au moins \mathbf{q} d'est plus ancien que \hat{t} (S 12).

Il y a aussi quelques documents conçus en vieux haut-allemand qui présentent des moyennes aspirées, à savoir dh et gh; mais l'origine de ces deux lettres est fort différente. Le dh provient partout de l'amollissement d'une aspirée dure (th), par exemple dans dhu « toi », dhrî « trois », widhar « contre », wērdhan « devenir », wardh « je devins, il devint », pour le gothique thu, threis, vithra, vairthan, varth. Au contraire, le gh est la moyenne altérée par l'influence de la voyelle molle qui suit (i, t, ē, e, t, ei). Exemples: gheist « esprit », ghibu « je donne », ghibis « tu donnes », ghēban « donner », daghe « au jour » (datif). Le gh disparaît quand cette influence cesse; ainsi gab « je donnai », dagā « jours », au nominatif-accusatif pluriel 1.

ALPHABET SLAVE.

§ 92. Système des voyelles et des consonnes.

Nous passons maintenant à l'examen du système phonique et graphique de l'ancien slave, en le rapprochant, à l'occasion, du lithuanien, du lette et du borussien. Nous nous proposerons surtout de montrer les rapports qui unissent les sons de l'ancien slave avec ceux des autres langues plus anciennes, dont ils sont

1.

¹ Grimm, p. 161 et suiv. 182 et suiv.

ou les équivalents fidèles ou les représentants plus ou moins altérés.

L'ancien w a sanscrit a eu le même sort en slave qu'en grec, c'est-à-dire qu'il est le plus souvent représenté par e ou par o (ϵ, o) , qui sont toujours brefs, plus rarement par a(a). Comme en grec, e et o alternent entre eux à l'intérieur des racines, et de même que nous avons, par exemple. λόγος et λέγω, nous avons en ancien slave возъ vosŭ «voiture» et vesun «je transporte». De même encore qu'il y a en grec, à côté du thème λογο, le vocatif λόγε, on a en ancien slave le vocatif rabe « esclave », venant du thème rabo, rabu « servus ». L'o est considéré comme plus pesant que l'e, mais l'a comme l'étant plus que l'o; aussi a remplacet-il le plus souvent l'à long sanscrit. Les thèmes féminins en 📆 å sont notamment représentés en ancien slave par des formes en a. comme विश्ववा vidavà «veuve», qui fait en ancien slave vidova. Au vocatif, ces formes affaiblissent l'a en o (vidovo), de la même manière que nous venons de voir o affaibli en e. A s'affaiblit encore en o comme lettre finale d'un premier membre d'un composé; exemple : vodo-nosŭ « cruche d'eau » (mot à mot « porteur d'eau »), au lieu de voda-nosă, absolument comme en grec nous avons Mουσο-τραφής, Mουσο-φίλης et autres composés analogues, où l'a ou l'n du féminin a été changé en o. Si a est donc en ancien slave une voyelle brève, il n'en est pas moins la plupart du temps la longue de l'o sous le rapport étymologique. L'ancien slave est, à cet égard, le contraire du gothique, où l'a est, comme on l'a vu, la brève de l'ô, et où pour abréger l'ô on le change en a, de la même manière qu'en ancien slave on change a en o.

Le lithuanien manque, comme le gothique, de l'o bref, car son o est toujours long et correspond, sous le rapport étymologique, à l'â long des langues de même famille. Je le désigne, là où il n'est pas pourvu de l'accent, par ō, et j'écris, par exemple. mōtê « femme » (primitivement « mère »), pluriel mōters (\$ 426), en sanscrit mâtă, mâtăr-as; de rankà « main » vient le génitif rankô-s, comme en gothique nous avons, par exemple, gibô-s. venant de giba. Dans les deux langues, la voyelle finale est restée longue devant la consonne exprimant le génitif, tandis qu'au nominatif, la voyelle, étant seule, s'est abrégée, mais en conservant le son primitif a. L'a long paraît surtout devoir son origine, en lithuanien, à l'accent; en effet, l'a bref s'allonge quand il reçoit le ton (excepté devant une liquide suivie d'une autre consonne). De là, par exemple, nâga-s « ongle », pluriel nagal, pour le sanscrit naká-s, naká's; sâpna-s « rêve », pluriel sapnal, en sanscrit svápna-s, svápnās.

Quelquesois aussi l'à long sanscrit ou l'à long primitis est représenté en lithuanien par $\hat{u} = uo$ (en une syllabe); exemples : dimi « je donne », pour le sanscrit dádâmi; akmû « pierre », génitis akmen-s, pour le sanscrit ásmâ, ásman-as (\$ 21°); sesú « sœur », génitis seser-s, pour le sanscrit svásà, svásur. Comparez avec le lithuanien $\hat{u} = uo^2$ le vieux haut-allemand uo pour le

Voyez Kurschat, Mémoires pour servir à l'étude du lithuanien, II, p. 211. Il y a aussi en lithuanien des longues qui paraissent être la compensation d'une désinence grammaticale mutilée. Ainsi les thèmes masculins en a allongent cette voyelle devant la désinence du datif pluriel ms, pour mus; exemple: pônā-ms au lieu de l'ancien pôna-mus. A l'instrumental et au datif du duel, pônā-m est une mutilation de pôna-ma, comme on le voit par le slave. Si la longue primitive s'était maintenue en lithuanien devant la désinence, nous devrions avoir pônō-m ou pônō-ma, en analogie avec les formes sanscrites comme áévà-byâm. — Deux verbes seulement ont un ā long qui paraît inexplicable: bālù «je blanchis» et šālù «je gèle» (Kurschat, II, p. 155 et suiv.). Ce sont peut-être des formes mutilées pour baltu, šaltu, c'est-à-dire des dénominatifs formés des adjectifs balta-s «blanc», šalta-s «froid».

² C'est là la prononciation première ou plus ancienne de û (Kurschat, l. c. pp. 2. 34); celle d'aujourd'hui est presque comme o. Schleicher lui attribue (Lituanica, p. 5) le son de o suivi du son a. En tous cas, la notation û fait supposer une prononciation uo, et il faut rappeler à ce propos qu'on trouve aussi dans certains dialectes germaniques oa pour le vieux haut-allemand uo.

gothique ô et le sanscrit â, par exemple, dans bruoder, pour le gothique brôthar et le sanscrit brûtar.

Au sujet de l'e long (e), venant d'un à primitif, voyez \$ 92°. Nous retournons à l'ancien slave pour remarquer qu'il conserve l'a bref sanscrit, quand il est suivi d'une nasale; je regarde, en effet, comme un a la voyelle renfermée dans 1, ce que donne déjà à supposer la forme de cette lettre, qui vient évidemment de l'A grec; aussi la lisait-on d'abord ja, c'est-à-dire comme est prononcé à l'ordinaire le russe я, qui correspond le plus souvent à l'ancien slave a dans les mots d'origine commune. Comparez, par exemple, maco manso «viande» (sanscrit mansa-m) avec le russe мясо mjáso, et има iman « nom » (sanscrit náman, thème) avec le russe имя imja. Si en ancien slave a se trouve fréquemment aussi représenter l'e des langues slaves vivantes, et s'il remplace également un e dans des mots empruntés, par exemple, dans centagal septanbri « septembre », патикости (вертикости), il est possible que ce changement de prononciation ait été produit par l'influence rétroactive de la nasale, comme dans le français septembre, Pentecôte, où l'e a pris le son a.

Je rends par un, et devant les labiales par um, la lettre m qu'on lisait d'abord u; exemples : дати dunti « souffler » (comparez доунати (même sens) et le sanscrit dû-nô-mi « je meus »); голабь golumbi « colombe ». Toutefois, il ne manque pas non plus de raisons pour regarder l'élément vocal de a comme un o². Sous le rapport étymologique, cette lettre se rattache le plus souvent à un a primitif suivi d'une nasale; comparez, par exemple, пать punti « chemin », en russe пушь putj, avec le sanscrit pánian (thème fort); жива sivun « je vis », en russe живу sivu, avec le sanscrit g'ivâmi; живать sivunt « ils vivent », en russe

¹ C'est Vostokov qui a reconnu le premier dans A, comme dans A, une voyelle nasalisée.

² Miklosich, Phonologie comparée des langues slaves, p. 43 et suiv.

живущъ śivuť, avec le sanscrit givanti; въдовл vidovun « viduam », en russe vdovu, avec le sanscrit vidavâm. Dans блдл bundun « je serai » (infinitif бълги bū-ti, lithuanien bú-ti), en russe budu, л est pour û, comme le montre le sanscrit bû.

\$ 92 b. И, ь i, ĭ.

Ti et t figurent tous deux en ancien slave sous la forme u i, sans qu'il reste trace de la dissérence de quantité; du moins, je ne vois pas qu'on ait reconnu en ancien slave la présence d'un i long ni celle de quelque autre voyelle longue 1. Comparez живж śwwi «je vis» avec le sanscrit gʻivâmi, et, d'autre part, видъти videti «voir » avec la racine sanscrite vid «savoir »; ce dernier verbe, dans sa forme frappée du gouna véd (véd-mi «je sais »), correspond à l'ancien slave BEML vêmi «je sais » (pour védmi), infinitif vês-ti, de sorte que vid et vêd sont devenus sur le terrain slave deux racines différentes. L'i bref s'est aussi altéré fréquemment en slave en e bref (ε), de même qu'en grec et en vieux haut-allemand (\$ 72); notamment les thèmes en i ont à plusieurs cas, ainsi qu'au commencement de certains composés, є e pour и i; de là, par exemple : гостехи goste-chй «dans les hôtes», du thème гости gosti, патевождь punte-vosdi « обпубя» pour punti-vosdi.

Laussi tient assez souvent à l'intérieur des mots la place d'un i bref en sanscrit, et il a eu sans doute la prononciation d'un i très-bref (voyez Miklosich, Phonologie comparée, p. 71). Je le rends par ². Voici des exemples de l'emploi de cette voyelle:

Voyez Miklosich, l. c. p. 163. En slovène, l'accent occasionne l'allongement de voyelles primitivement brèves; le même sait a lieu en lithuanien (\$ 92 °) et en haut-allemand moderne.

² La lettre b, qui correspond à L, en russe, est définie par Gretsch comme étant la moitié d'un i, et Reiff, le traducteur de l'ouvrage de Gretsch, compare le son b aux sons mouillés français dans les mots travail, cigogne (p. 47). En slovène, là où cette lettre s'est conservée, elle est représentée par j. Mais cela n'a lieu, comme

выдова vidova «veuve», en russe vdova, pour le sanscrit vidavà; высь visi «chacun» (en russe весь vesj, féminin vsja, neutre vse), pour le sanscrit visva (thème), le lithuanien wisa-s «entier»; исть jesti «il est», сыть sunti «ils sont», pour le sanscrit ásti, sánti.

8 92°. 31 ü, 3 ŭ.

u et u sont devenus tous deux en ancien slave, dans les formes les mieux conservées, zi¹; c'est ainsi que nous avons, par exemple: бі bū (infinitif біти būti, lithuanien būti), qui correspond à la racine sanscrite bū « être »; мішь тая « souris » à côté de mūsá-s; сіні вūпй « fils » à côté de sūnú-s; дімі dūтй « fumée » à côté de dūmá-s; четірик сетіре « quatre » à côté de catúr (thème faible). Les exemples où i ü est pour u sont cependant plus rares que ceux où i ü correspond à u; en effet, l'u

il semble, qu'à la fin des mots, après un n ou un l, quoique même dans cette position le L de l'ancien slave ne se soit pas toujours conservé comme un j. Comparez, par exemple, ogénj «feu n avec OFNL ogni; kanj «cheval n avec KONL koni; prijatelj «ami n avec NPMIATEAL prijateli; mais, d'un autre côté, dan «jour n avec ALNL dini (en sanscrit, le thème masculin et neutre déna a le même sens). Je regarde l'a du slovène dan comme une voyelle insérée à cause de la suppression de la voyelle finale; il en est de même de l'e de ves «chacun n, féminin vsa, neutre vse, à côté de l'ancien slave BLCL visi, BLCM visja, BLCE vise. Si la prononciation du L final n'était pas entièrement semblable à celle qu'il avait à l'intérieur des mots, il faudrait lui donner, dans le premier cas, celle du j allemand, et, dans le second, celle de l'i bref. Ce qui paraît certain, c'est que le L ne formait pas une syllabe avec la consonne précédente, et que, par exemple, BLCL visi «chacun n, du thème visjó (\$ 92 k), n'était pas un dissyllabe, mais un monosyllabe: on aurait pu transcrire visj ou visj, s'il ne valait pas mieux adopter une seule et même transcription pour une seule et même lettre de l'écriture primitive. Pour le russe, je transcris b par j.

Nous transcrivons cette lettre double par ü. Sa prononciation est en russe, d'après Reiff (t. II, p. 666 de la traduction de l'ouvrage de Gretsch), celle du français oui prononcé très-rapidement et en une scule syllabe; d'après Heym, à peu près celle de l'ü allemand suivi d'un i très-bref. Toutefois, cette prononciation change suivant les lettres qui accompagnent la voyelle, et elle est, après d'autres consonnes que les labiales, celle d'un i sourd ou étouffé (Reiff, l. c.).

bref est en certains cas devenu o, en slave comme en vieux hautallemand (\$77); de là, par exemple, choxa snocha « belle-mère », pour le sanscrit snusa. Mais bien plus souvent, l'u bref sanscrit est remplacé en ancien slave par 3, c'est-à-dire par la voyelle fondamentale de 31. Cette lettre, qui n'a plus de valeur phonétique en russe, a encore dû être prononcée en ancien slave comme un u bien distinct1; je le transcris par ŭ, pour le distinguer de oy u. Voici des exemples où ce z correspond, à l'intérieur des mots, à un u sanscrit : дзшти dusti «fille», en russe дочь docj, pour le sanscrit duhita, le lithuanien dukte; бъдъти budeti «veiller», en lithuanien bundù «je veille», budrùs «vigilant», en sanscrit bud «savoir», au moyen «s'éveiller»; сзпати вйр-а-ti «dormir», sanscrit suptá-s «endormi» (de svaptá-s), su-supimá «nous dormîmes»; радъти са rudêti san «rubescere», sanscrit rudirá-m «sang» («ce qui est rouge»), lithuanien raudà «couleur rouge»; льгака ligükü «léger», sanscrit laģú-s. Le a de дака diva «deux», pour le sanscrit dvau, sert à faciliter la prononciation; on a fait précéder dans ce mot la semi-voyelle & v de la voyelle brève correspondante, de même qu'en sanscrit, dans les thèmes monosyllabiques en û, nous avons des formes comme buv-ás «terræ» (génitif) du thème bû, en opposition avec les formes comme vadv-ås («feminæ») de vadů. z remplace l'û long sanscrit dans брзвь brйvi « sourcil » = sanscrit brû-s.

A étant sujet, dans toutes les langues indo-européennes, à être affaibli en u, on ne sera pas étonné de trouver aussi en ancien slave z employé fréquemment pour un a ou un à sanscrit; exemples : κρΣΕΙ ΚΤΪΑΥΙ (féminin) « sang », russe krovj, dans lequel je crois reconnaître le sanscrit krávya-m « viande », dont la semivoyelle s'est changée dans le lithuanien krauja-s en u; cz sũ « avec », lithuanien su, grec σύν, pour le sanscrit sam; la termi-

¹ Voyez Miklosich, l. c. p. 71.

naison xz du génitif pluriel de la déclinaison pronominale, pour le sanscrit sâm, le latin rum, le borussien son (\$ 925), et la désinence du datif pluriel xz mu, pour le sanscrit byas, le latin bus, le lithuanien mus.

§ 92 d. 21 ū pour a.

De même que z ŭ, on rencontre dans certains cas zı ü, à la place d'un a ou d'un â primitif. zı ü est pour l'a sanscrit à la 1" personne du pluriel, où mzı mü répond au sanscrit mas et au latin mus; exemple: besenzi veṣ-e-mü, en sanscrit váḥ-â-mas, en latin veh-i-mus. Au nominatif et à l'accusatif pluriels des thèmes féminins en a a, je regarde le zı ü final comme une altération de ce a a ou de l'â sanscrit et latin, de sorte que, à vrai dire, il n'y a pas de désinence dans des formes comme beacezi vidovü, puisque la terminaison primitive, à savoir s (en sanscrit vidavâ-s, en latin, à l'accusatif, viduâ-s), a dû tomber d'après la loi que nous exposerons ci-dessous (\$ 92 m). Quand nous examinerons plus loin la déclinaison, nous rencontrerons encore d'autres formes en zi ü, pour lesquelles nous constaterons que l'ü n'est pas la désinence, mais une altération de la voyelle finale du thème.

\$ 92 °. \$ é.

A la diphthongue sanscrite é, venue de ai, correspond ordinairement, en ancien slave, un à é 1. Comparez, par exemple, bank vêmi « je sais » avec le sanscrit védmi; пъна pêna « écume » avec pêna-s (même sens); свът svêtu « lumière » avec śvêta

C'est ainsi que nous transcrivons la lettre &, réservant la transcription je pour E; cette dernière lettre se distingue du & en ce que le son e qu'elle contient se rapporte à un a bref sanscrit, et que le j a souvent une valeur étymologique; exemple : MOPE morje «mer» (par euphonie pour morjo, avec o = sanscrit a, voyez \$ 257), dont le j est sorti d'un i primitif et répond à l'i du thème latin mari. Au nominatif pluriel, par exemple, dans FOCTHE («hôtes»), que je divise ainsi gostij-e, ij est le développement euphonique de l'i du thème. (thème) «blanc», primitivement «brillant». Les formes grammaticales les plus importantes, où à est pour le sanscrit **U**é, sont: le locatif singulier des thèmes en o = sanscrit a (\$ 92°), exemple : noué « in novo », pour le sanscrit návé; le nominatif-accusatif-vocatif duel des thèmes féminins en a a et neutres en o = sanscrit a, exemples : black vidové « deux veuves » = vidavé; maca maisé (du thème neutre maiso « viande ») = sanscrit mâisé; le duel et le pluriel de l'impératif, dans lequel je reconnais le potentiel sanscrit, exemple : mubate siv-é-te « vivez », pour le sanscrit g'év-é-ta « que vous viviez ».

Le j, qu'on entend dans la prononciation habituelle du s, est une sorte de prosthèse très-samilière aux voyelles slaves 1, et qui est même représentée graphiquement dans certains mots, comme KCML jesmi «je suis» = sanscrit ásmi, mml jami «je mange» = Ta ádmi. Quant au son é, je le regarde comme résultant d'une contraction de a et de i, contraction qui s'est faite en slave, comme en latin et en vieux haut-allemand (\$\$5,79), d'une façon indépendante du sanscrit. En effet, les langues lettes, qui sont les proches parentes du slave, ont souvent ai ou ei à la place du s slave; en borussien, par exemple, nous trouvons au nominatif pluriel masculin de la déclinaison pronominale stai « ceux-ci », pour le sanscrit té, l'ancien slave ru ti; cette dernière forme ainsi que l'impératif singulier n'ont conservé que le dernier élément de la diphthongue ai, tandis que le borussien a conservé ai ou ei; exemples: живи śivi « vis » (à l'impératif) = जीवेस् givé-s « que tu vives »; au contraire, nous avons en borussien dais «donne» (latin des); daiti « donnez »; imais « prends » (gothique nimais « que tu prennes "); idaiti ou ideiti « mangez "2. Ei pour le sanscrit é se

¹ Sur un sait analogue en albanais, voyez la dissertation citée \$ 5. Il sussit de rappeler ici le rapport de la 1^{re} personne jam «je suis» avec la 3° personne, qui n'a pas de prosthèse, iéte ou este (l. c. p. 11).

² Gothique itaith. (Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 29.)

rencontre aussi dans le borussien deiwa-s « dieu », pour le sanscrit dévá-s, primitivement « brillant » (racine div « briller »), sens auquel se rapporte le slave ABEA déva « vierge » (considérée comme « brillante »)¹. Le lithuanien, pour un é sanscrit ou pour sa forme primitive ai, met, comme on l'a dit (\$ 26, 5), ei ou ai, ainsi que la forme contractée ē², cette dernière, par exemple, dans déveris, pour le sanscrit déva-rá-s, en latin lévir.

De même que l'é latin ne provient pas toujours de la contraction d'une diphthongue (\$ 5), mais tient souvent, ainsi que l'n grec, la place d'un à primitif, de même aussi le slave a et le lithuanien ē. Ils sont pour â, par exemple, dans Attu de-ti «faire», lithuanien dé-mi «je place», dont la racine, comme le grec $\Im n$ (τίθημι, $\Im n / \sigma \omega$), se rapporte à la racine sanscrite dâ «placer», vi-dâ «faire»; мъра mêra «mesure», lithuanien mērā (mierd), de la racine sanscrite mâ «mesurer»; вътри ve-tru « vent » 3, lithuanien wejas, de 👣 vâ « sousser », gothique vô (vaivô «je sousslai, il soussla»); dans le sussixe At de, à côté de la forme habituelle Δa da = sanscrit dâ, des adverbes de temps d'origine pronominale, notamment dans kzrat kugdé «quand?», pour la forme ordinaire kugda (Miklosich, Phonologie comparée, p. 14), lithuanien kadà, sanscrit kadâ. Au contraire, le suffixe locatif de (de KZAE kude «où?», unla inide «ailleurs ») répond au sussixe zend da, sanscrit ha (formé de da); exemple: en zend i-da, en sanscrit i-há «ici».

Au sanscrit ô, venant de au, correspond le slave ou u, lequel,

Voyez Miklosich, Radices, p. 27.

On l'écrit é ou ie, sans que l'i soit prononcé (voyez Kurschat, Mémoires, II, p. 6 et suiv.), ou é.

de la même la suffixe correspond au sanscrit tra (grec τρο, latin trŏ), et est de la même famille que târ, tṛ, dans và-tấr, nominatif vâ-tấ « air. vent».

comme l'écriture l'indique, a dû se prononcer d'abord ou, quoique, dans les langues vivantes, il soit remplacé par un u bres (en russe y). Devant les voyelles, on a or au lieu de oy, comme en sanscrit av pour δ = au (\$ 26, 6); ainsi πλοκπ plovuñ « je navigue, je nage », pour le sanscrit plávâmi¹ (racine plu), à côté de l'infinitis πλογτι pluti, qui est identique au sanscrit pló-tum, venant de plaútum, abstraction faite de la dissérence des sussixes. A cλοκπ slovuñ « j'entends » répondrait en sanscrit śrávâmi, si śru « entendre », infinitis śró-tum (slave cλογτι), appartenait à la première classe de conjugaison. Avec le causatis sanscrit bôdáyitum « saire savoir, éveiller » s'accorde l'ancien slave боудити bud-i-ti « éveiller », tandis que бъдати būdêti « veiller » se rencontre, quant à la voyelle z ŭ, avec l'u sanscrit de la racine bud.

Dans le causatif royuntu gubiti « détruire », oy est la forme frappée du gouna de zi ü (\$ 92°) dans глымти gübnunti «se perdre ». Au génitif duel, la terminaison slave ou u s'accorde avec le sanscrit és (= aus), le s étant nécessairement supprimé ($\S g \circ T$); exemple : давою dŭvoj-u ($\emptyset = j \circ V$) «duorum», pour le sanscrit dváy-ôs. Comparez encore ovста usta (pluriel neutre) «bouche», usana «lèvre», avec le sanscrit osta «lèvre»; turu « laureau » avec le latin taurus, le grec ταῦρος, le sanscrit stûrá-s². le gothique stiur-s (thème stiura); юнз junu «jeune», junaku «jeune homme», junosa «jeunesse», avec le lithuanien jaunikátis « jeune homme », jaunysté « jeunesse », jaun-ménû « la nouvelle lune, sanscrit yúvan (thème) «jeune»; coyxz suchŭ «sec» avec le lithuanien sáusa-s, grec σαυσαρός, sanscrit suskás. Il ressort de quelques-uns de ces exemples que le slave oy se trouve dans certaines formes où le sanscrit emploie u, et plus souvent 4, et le lithuanien au; on peut donc comparer le changement

¹ Nous mettons l'actif, quoique la racine soit surtout employée au moyen, plávé.

^{*} Usité dans le dialecte védique. (Voyez Weber, Études indiennes, I, 339, note.)

— En zend, nous avons » Laga étaura «bête de somme».

de l'u primitif en oy (primitivement ou) avec celui qu'a subi le vieux haut-allemand û, qui est devenu régulièrement en haut-allemand moderne au; exemple: haus pour le vieux haut-allemand hûs (\$ 76). On peut donc rapprocher la forme ionz jună, lithuanien jaun (dans jaun-menů), avec la forme contractée yûn des cas faibles (\$ 109) en sanscrit.

On trouve encore l'ancien slave or pour le sanscrit û, ou ω (=jor) pour \mathbf{y} û, entre autres dans formath dunuiti « souffler », qu'il faut rapprocher de la racine sanscrite \mathbf{y} dû « mouvoir » (dû-nô-mi « je meus »), et dans $\omega \times a$ jucha « jus » (en lithuanien juka « sorte de soupe »), comparés au sanscrit yûéd-s, masculin, yûéd-m, neutre ¹, et au latin jûs, jûris pour jûsis (\$ 2 2).

Pour oy joint à un j antécédent, l'alphabet cyrillien a ω , quoique cette combinaison doive proprement représenter la syllabe $j\sigma$. Mais ce groupe ne se rencontre pas en slave, pour des raisons que nous donnerons plus bas ($\S 92^k$).

\$ 92 °. Tableau des consonnes dans l'ancien slave. — La gutturale x.

Les consonnes sont, abstraction faite de la nasale renfermée dans a et dans a:

Il est essentiel de remarquer, en ce qui concerne la lettre x,

¹ Sur X tenant la place du s ou s sanscrit, voyez \$ 92 .

que cette aspirée est relativement récente, et qu'elle ne s'est développée dans les langues slaves qu'après leur séparation d'avec les langues lettes: elle est sortie d'une ancienne sifflante 1. Ce fait m'a expliqué un grand nombre de formes de la grammaire slave, qui auparavant étaient pour moi des énigmes, notamment la parenté de la terminaison x3 chu, mentionnée plus haut (\$ 92°), avec les désinences sanscrites sâm et su, et celle des prétérits en ∞ avec les aoristes sanscrits et grecs en sam(sam) et $\sigma\alpha$, tandis qu'auparavant on voulait y voir une forme congénère des parfaits grecs en xa^2 . Le lithuanien met un k au lieu de la sifflante primitive dans la forme juka, citée plus haut (\$ 92 f), et dans les impératifs en ki, 2° personne pluriel ki-te; je reconnais dans ces dernières formes le précatif sanscrit, c'est-à-dire l'aoriste du potentiel (en grec optatif), d'après la formation usitée au moyen; je regarde donc le k renfermé dans dů-ki-te «donnez» comme identique avec le x slave de дахз dachй «je donnai», дахомз dachomu « nous donnâmes », et avec le s sanscrit de dâ-sî-dvám « que vous donniez ». Nous y reviendrons.

\$ 92 h. La palatale 4 c. Le lithuanien dź.

En ce qui concerne l'origine de la lettre slave 4 é, je renvoie au \$ 14, où j'ai donné des exemples de la rencontre fortuite de cette

Le changement inverse, à savoir celui des gutturales en sifflantes, par l'influence rétroactive d'une voyelle molle, ressort de la comparaison des langues slaves entre elles (voyez Dobrowsky, p. 39-41); comparez, par exemple, les vocatifs AOVIIIE duée, EOKE boje avec leurs thèmes AOVXO ducho « avevua, spiritus», EOFO bogo «dieu». Au contraire, le changement d'une ancienne sifflante en X, fait qui donne un aspect tout nouveau à certaines formes grammaticales, ne pouvait être découvert que par la comparaison avec des langues primitives de la même souche, comme le sanscrit et le zend, quoique les locatifs pluriels lithuaniens en se et sa eussent pu conduire également à la connaissance du même phénomène.

² Voyez Grimm, Grammaire, I, p. 1059. Dobrowsky, Grammaire, I, ch. 11, \$ 19, ch. v11, \$ 90, regarde le X comme une désinence personnelle.

palatale avec la palatale c' en sanscrit et en zend. Le lithuanien c' a une autre origine : à l'intérieur des mots il est sorti d'un t, par l'influence rétroactive d'un i suivi lui-même d'une autre voyelle²; exemple : deganciôs (génitif singulier) à côté du nominatif deganti « brûlante » (en sanscrit dáḥanti).

La moyenne palatale () manque en slave, mais non en lithuanien, où dź tient dans la prononciation la place du sanscrit = dj; on aurait donc raison de le transcrire par g. Au commencement des mots, cette lettre est très-rare dans les termes véritablement lithuaniens; au milieu, elle provient d'un d, qui se change en dź dans les mêmes circonstances qui font changer un t en é; exemples : ½ōdźiō «verbi», ½ōdźiui «verbo» (datif), ½ōdźei «verba», à côté du nominatif singulier ½ōdis. Le thème est proprement ½ōdia, qu'il faudrait toutefois prononcer, d'après la règle indiquée, ½ōdźia ou ½ōdźie (\$ 92 k).

8 ga i. La dentale y z.

y z se prononce ts comme le z allemand; mais il est, sous le rapport étymologique, comme ч ć, une altération de k, et il remplace k dans certaines circonstances, sous l'influence rétroactive de и i et de в é (Dobrowsky, p. 41). Exemples: пеци pezi « cuis » (impératif), пецъте pezête « cuisez » (impératif), de la racine жех (sanscrit pać venant de pak), présent pekun, 2° personne peć-e-si (sanscrit páć-a-si), infinitif peś-ti.

S 92 k. Le j slave. та ja, на jan, не je, ю ju, на jun.

L'alphabet cyrillien n'a pas de lettre à part pour le j: en effet, cette lettre, dont la forme est à peu près celle de l'i grec, se joint par un trait d'union avec la voyelle simple ou la voyelle nasalisée

¹ C'est là l'orthographe ancienne du son tch; on l'écrit ordinairement cz; ce qui me paraît moins rationnel.

² Cet i, dans la prononciation actuelle, est presque imperceptible à l'orcille.

suivante, de manière à former corps avec elle. De là proviennent différentes combinaisons qui comptent comme lettres à part : ы ja, ы jan, к je, ю ju (\$ 92°) ы jun. La combinaison d'un j avec un o bref ne se trouve pas en ancien slave, attendu qu'un j, en vertu de sa puissance d'assimilation, change l'o suivant en €¹; exemple: кракмх krajemu (datif pluriel) pour krajomu, du thème krajo «bord»; la voyelle finale de ce thème est supprimée au nominatif et à l'accusatif singuliers, et la semi-voyelle devient i, de sorte que nous avons кран krai «margo, marginem», pour kraju. Comparez à cet égard les nominatif et accusatif lithuaniens des thèmes masculins en ia, comme jaunikis « fiancé », jaunikin, pour jaunikia-s, jaunikia-n (génitif jaunikio), et les mêmes formes en gothique comme hairdei-s (= hairdt-s, \$ 70), hairdi, du thème hairdja. Quelquesois il n'est resté en ancien slave que le ϵ de κ , le j ayant été supprimé : par exemple, au nominatif-accusatif des thèmes neutres en jo, comme mope «mer», pour мори, du thème morjo. Après les sifflantes, y compris ч с et y z qui, d'après la prononciation, se terminent par une sifflante, le j est généralement supprimé ; exemples : Aoywa dusa « ame» (lithuanien duśia) pour duśja, venant de duchja; мжжемь munisemi (instrumental) pour munisjemi, venant de munisjomi, du thème munijo « homme » (comparez le sanscrit manuiyà « homme »), nominatif-accusatif Mame munsi 2.

Il y a en lithuanien un fait analogue à ce changement, qui se produit en slave, de l'o en ϵ , quand il est précédé d'un j: les thèmes masculins en ia (nominatif en is) changent à plusieurs cas leur a en e, sous l'influence de l'i qui précède, notamment au datif duel et au nominatif-vocatif, au datif et à l'instrumental pluriels; de sorte que dans cette classe de mots la forme ia est presque aussi

¹ Comparez l'influence du y zend (\$ 42), lequel a besoin toutesois de la présence d'un i, i ou é dans la syllabe suivante.

² Miklosich, Théorie des formes, p. 7.

rare que jo en slave¹. Comparez jaunikim, jaunikiei, jaunikiens, jaunikieis, du thème jaunikia, avec les formes correspondantes pōnam, pōnai, pōnams, pōnais, du thème pōna, nominatif pōnas « seigneur ».

J'explique aussi par l'influence de l'i la différence de la troisième et de la deuxième déclinaison (voyez Mielcke ou Ruhig). Le nominatif devrait être en ia, et le génitif singulier et le nominatif pluriel en $i\bar{o}$ -s, au lieu qu'on a e, \mathscr{E} -s, l'i étant tombé après avoir changé l'a suivant en e, et l'o en $\mathscr{E}(=\bar{e})$; nous avons vu plus haut le même fait pour les formes slaves en ε au lieu de κ . Je crois de même que l'e des féminins lithuaniens comme źwáke « lumière », giesme « chant » (Mielcke, p. 33), vient de ia ou ja, et leur $\mathscr{E}(\bar{e})$ de iō ou jō: ce qui tend à le faire croire, c'est le génitif du duel et du pluriel, où l'i ou le j se sont maintenus à cause de l' \hat{a} qui suivait; exemples: źwakiû, giesmjû².

Les palatales c', dz' (= $\mathbf{E}(s')$) empêchent le changement de ia, $i\delta$ en e, e'; exemples : winicia « vigne », génitif winicios, datif winiciai; pradzia « commencement » (pra-démi « je commence »), pradziōs, pradziai, et non winice, pradze, etc. Il faut donc attribuer aussi l'exception swecias à l'influence du c'.

Je fais encore remarquer ici que l'é de la cinquième déclinaison latine, que je regarde comme primitivement identique avec la première, peut s'expliquer également par l'influence euphonique de l'i qui presque toujours le précède. Mais la loi est moins absolue en latin qu'en lithuanien, car, à côté de la plupart des

Le thème swecia «hôte» (Mielcke, p. 26) est, à ce qu'il semble, la seule exception; nous dirons plus tard pourquoi ce thème n'opère pas au nominatif la contraction en i, ni le changement en is aux cas obliques mentionnés plus haut : il fait swecia-s, swecia-m (datif duel), etc.

² Ce dernier, seulement au génitif pluriel (Mielcke, p. 33), tandis que źwákiń se trouve au duel comme au pluriel; mais il n'y a guère de doute que giesmi «duorum carminum», si tant est que cette forme soit juste, n'ait été précédé de giesmjú. D'après Ruhig, le génitif pluriel serait également giesmú, au lieu de giesmjú.

mots en il-s, se trouvent les mêmes mots en ia; exemples : effigia, pauperia, canitia, planitia, à côté de effigil-s, pauperil-s, canitil-s, planitil-s.

En zend on trouve des nominatifs féminins singuliers en yé yê pour ya (forme abrégée de ya), dont l'é doit être expliqué sans aucun doute par l'influence du y : cela ne s'écarte pas beaucoup de la règle établie plus haut (\$ 42), qu'il faut, pour changer en é un a ou un â, outre le y qui précède, un i, î ou é dans la syllabe suivante. Voici des exemples de nominatifs zends en $y\hat{e}$: brâturyê « cousine », de brâtar ou brâtare (\$ 44) « frère ». tuiryê «une parente au quatrième degré». Dans وهداري kainé « jeune fille » ', le son qui a produit l'é est tombé, comme dans les formes lithuaniennes źwáke, giesme; au contraire, dans nyâkê « grand'mère », et misle përënë « plena » (ce dernier mot se trouve souvent construit avec pos são « terre »), l'é est sorti. sans cause particulière déterminante, d'un a, venant lui-même d'un â; les masculins correspondants sont : nyâkô « grand-père », pěrěnô « plenus », des thèmes nyáka (d'origine obscure) et pěrěna 2. Mais l'é féminin ne s'étend pas en zend au delà du nominatif singulier, et nous avons de kainê l'accusatif kanyanm = sanscrit kxnyâm. Je ne connais pas de cas obliques de brâturyê, nyâkê, përënë.

En ce qui concerne la représentation du son j en ancien slave, il faut ajouter que dans les cas où le j se réunit en une syllabe avec la voyelle qui précède, il est représenté dans les manuscrits les plus récents et dans les livres imprimés par ü, et simplement par u dans les manuscrits plus anciens. La propension que le slave semble avoir pour la combinaison ij se retrouve dans l'an-

Pour le sanscrit kanya, de la racine kan «briller», comme plus haut (১ 92°), nous avions en slave djeva «vierge», de হিল্ dic «briller».

² En sanscrit pûrná, de la racine par (pr), d'où vient piparmi «je remplis». Le zend pèrèna suppose en sanscrit une forme parna.

cien perse, où les terminaisons sanscrites en i reçoivent régulièrement le complément de la semi-voyelle y (le j allemand), de même qu'un u final est complété par la semi-voyelle correspondante v. L'ancien slave préfère aussi aux diphthongues ai, ei, éi, oi, üi, ui, les groupes aj, ej, éj, oj, üj, uj, dont le j est représenté également dans les manuscrits plus récents et dans l'impression par ü (aŭ, eŭ, eŭ, eŭ, eŭ, ovů).

Mais là où и ne forme pas de diphthongue avec la voyelle précédente, il doit être prononcé ji, suivant Miklosich , de sorte que, par exemple, рай «paradis» se prononcera raj; mais le pluriel ран sera prononcé raji. Mais je ne transcris jamais и que par un i, en me contentant de faire observer ici que cet i forme à lui seul une syllabe après les voyelles : en effet, l'ancien slave ne connaît pas de diphthongue ayant i comme deuxième élément; il le remplace par la semi-voyelle correspondante, comme dans мой тој « meus » à côté du dissyllabe мои тој « mei».

\$ 92 1. Les siffantes.

Des sifflantes énumérées plus haut (\$ 928), la première, c s, correspond, sous le rapport étymologique, aussi bien à la dentale q s qu'à la palatale $s(\P)$ sortie du k. Au contraire, et cela est important à faire observer, le lithuanien distingue ces deux

¹ Phonologie comparée, p. 111 s. et p. 28.

Nous ne discuterons pas s'il faut lire mo-i ou mo-ji; dans le dernier cas, il faudrait plutôt diviser ainsi: moj-i, car le thème est mojo (\$ 258); le nominatif singulier scrait, s'il ne dérogeait à l'analogie des thèmes en jo, moju (MOJZ) au lieu de MOM moj, et le nominatif pluriel serait moji, comme vluk-i «loups» lithuanien = wilkai (à diviser ainsi wilka-i, dissyllabe). Si, au contraire, il faut lire moi, c'est que le signe casuel et la voyelle finale du thème sont tombés, et l'i est la vocalisation de la semi-voyelle j du thème mojo. En tout cas, la représentation graphique serait défectueuse, si la syllabe ji était seulement représentée par u, puisque d'autres syllabes qui commencent par j sont écrites par des lettres doubles comme m (= ja). K (= je). (Voyez Kopitar, Glagolita, p. 51.)

lettres et présente d'une façon régulière s pour le सू s sanscrit, et s i pour le सू s. Comparez sous ce rapport :

Sanscrit.	Lithuanien.	Slave
sa «avec» 2	8U	8ŭ
svápna-s «réve»	sapna-s	sŭpanije «sommeil»
svádú-s «doux»	saldùs (\$ 20)	sladŭ-kŭ
svásá «sœur»	ล ย ลลน์	sestra
śatá-m «cent»	simta-s	sŭto
dáša «dix»	d éšimti- ×	desanti
á ká «branche»	šakà .	russe <i>suk</i>
śvit «être blanc» 3	śweciu nj'eclaire z	svėtu «lumière» *
aśva «jument»	તંકે જાલ .	
áśru «larme»	ašara	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •
astán * «huit» (thème)	aštuni	osmĭ.

Le lithuanien ne manque pas non plus de formes où le s pur remplace le s sanscrit. Nous en avons un exemple dans wisa-s « chaque », pour le sanscrit visva-s.

Le w slave a la prononciation du s sanscrit; mais il s'est formé d'une façon indépendante; il est sorti comme celui-ci et comme le sch allemand, quand ce dernier remplace le s du vieux et du moyen haut-allemand (§ 47), d'un s pur. Ainsi, par exemple,

¹ l'écris ainsi au lieu de sz, qui doit être évidemment regardé comme une sissante simple, ayant la prononciation du \P é sanscrit, du slave Π é et du sch allemand. Ce dernier est sorti, dans les cas énumérés \$ 47, d'un s ordinaire; mais hors de là il est une altération de sk.

¹ Au commencement des composés.

³ Primitivement «briller», védique évetya «aurore».

^{*} CBT-4-TH «briller». Le slave & et le lithuanien & se rapportent à la forme sanscrite frappée du gouna évet (\$ 92°).

^{*} Accentuation védique; comparez le grec outé. Le é de ce nom de nombre est la transformation euphonique d'un é palatal (comparez aéité «quatre-vingts»), produite par le t suivant, comme dans daéiá «mordu», de la racine dané, venant de dank, grec don.

ши si, désinence de la 2° personne du singulier du présent, répond à la désinence sanscrite si, et, à la différence du sanscrit, la terminaison lithuanienne ne varie pas, quelle que soit la lettre qui précède (comparez \$ 21 b); de là, par exemple, живещи siveśi (sanscrit glv-a-si) «tu vis», имаши imaśi «tu as», malgré l'a du dernier exemple, lequel ne permet pas en sanscrit le changement de s en s. Le s pur s'est, au contraire, conservé dans кси jesi « tu es » = sanscrit ú-si pour ássi; въси vêsi « tu sais » = sanscrit vėl-si, venant de vėd-si; mau jasi atu manges = sanscrit át-si, pour ád-si; да-си dasi «tu donnes» = sanscrit dádâ-si. Ce qui me paraît déterminer en slave la conservation de la sifflante dentale primitive, dans les désinences personnelles, c'est la longueur du mot : les thèmes verbaux monosyllabiques ont seuls conservé l'ancien s, tandis que les thèmes polysyllabiques l'ont affaibli en s; de là l'opposition entre imasi d'une part, et jusi, dusi de l'autre 1. On peut regarder m s, partout où il tient la place du c s, comme un affaiblissement de cette lettre : il n'y a pas d'autre raison à donner de ce fait que la loi commune de toutes les langues, qui sont sujettes, à s'user et à se détruire. C'est ainsi que la racine sanscrite siv « coudre » est devenue en ancien slave siv, d'où vient sivun « je cous », tandis que la forme lithuanienne suwù a conservé la dentale sanscrite. шоун śui « gauche », thème sujo, a également un s au lieu du s qui se trouve dans le thème sanscrit savyá. Au contraire, le s slave se rencontre fortuitement avec le s sanscrit dans MZIUL müst «souris», thème müsjo, en sanscrit mûsú-s, de la racine mûs «voler», laquelle a changé son s en s d'après une loi euphonique particulière au sanscrit (\$ 21b). C'est probablement aussi au hasard qu'il faut

¹ A la première personne, MM4ML imami «j'ai» a tout aussi bien conservé la désinence que jesmi «je suis», jami «je mange», et dami «je donne»; mais les autres verbes ont changé la terminaison mi en la nasale faible renfermée dans A, que nous avons comparée (\$ 10) à l'anousvara sanscrit.

attribuer la rencontre d'un s initial dans sesti « six » et dans le lithuanien sesini avec le s initial du sanscrit sas (§ 21^b).

En ce qui concerne les sissantes molles 3 s et x s, en lithuanien z, \dot{z} , je les transcris, comme les lettres zendes correspondantes (5, 4, \$\$ 57, 59) par \$, \$. Sous le rapport étymologique. ces sons proviennent presque toujours de l'altération d'anciennes gutturales, et ils sc rencontrent quelquesois avec les palatales sanscrites et zendes, parce que celles-ci sont également d'origine gutturale (§ 88). En lithuanien z a la prononciation du 3 slave, et é celle de m, quoique z soit moins fréquent en lithuanien que 3 en slave, et qu'on trouve ordinairement, là où la gutturale n'est pas restée, un ź à la place de 3 (\$88). Un exemple de z pour le slave 3 s, est zwána-s «cloche», et le verbe zwániju «je sonne la cloche », à côté du slave звонз svonй « sonnette », звынъти svinêti « sonner ». Miklosich (Radices, p. 31) rapproche de ces expressions la racine sanscrit d'un; mais je les crois plutôt de la même famille que la racine sanscrite svan « résonner », en latin son (§ 3); en effet, quoique le slave 3 s soit ordinairement l'altération d'une gutturale molle, il n'y a rien de surprenant à ce qu'une sifflante dure se soit changée, dans certains cas, en sissante molle. Aussi approuvons-nous Miklosich, quand il rapproche 3843Aa svėsda «étoile» de la racine sanscrite svid «briller» (ou plutôt svind), зръти sréti «mûrir», de आ śrá «cuire» (d'où irrégulièrement śrtá-s «cuit»), зывати sübati «agitare», de kśub (causatif kśóbáyâmi «j'ébranle»), avec perte de la gutturale qui est cause en sanscrit du changement de s en s. Peu importe que dans les deux premières formes le 3 s slave corresponde en sanscrit à un f palatal, lequel est sorti de la gutturale k: en effet, le slave remplace par c le न् s aussi bien que le स् s, et le changement du k sanscrit en s a eu lieu antérieurement à la naissance des langues slaves et lettes (\$ 21°); il n'est donc question ici que du changement d'un s dur en s mou. Une transformation du même

genre se rencontre dans le mot pusa risa « habit » (sanscrit vas « habiller », latin vestis) et dans les mots de même famille, si j'ai raison d'admettre que le v s'est altéré en r (§ 20).

Il faut encore mentionner ici une autre loi particulière au slave: quand un A est suivi d'un j, ou d'un L i venu d'un j et d'une voyelle, on insère un m é devant ce A; dans les mêmes conditions on insère un ш s devant le т. Exemples : таждь jasdi «mange, qu'il mange», pour le sanscrit adyás «edas», adyát «edat»; даждь dasdi «donne, qu'il donne», pour le sanscrit dadyás « des », dadyát « det »; Esmal résdi « sache, qu'il sache », pour le sanscrit vidyas « scias », vidyat « sciat »; Bomal voidt « conducteur », du thème voidjo (racine ved, vod, « conduire »). Le j tombe lui-même dans le cas où la voyelle qu'il précédait est conservée; exemples: госпожда gospośda «domina», pour gospodja; рождж rośduń « gigno », imparfait рождахх rośdaachй, pour rośdjuń, rośdjaachŭ; мљштљ muństuń «j'obscurcis», pour muństjuń, par opposition à мждь jasdi, etc. On aurait eu мжде jasdje (= sanscrit adyås, adyåt) si l'à long sanscrit des formes comme adyås s'était affaibli en o (\$ 9 2 1), ou ыжды jaśdja, si le चा â s'était simplement abrégé. Mais la voyelle du caractère modal yà a été complétement supprimée dans le petit nombre de verbes slaves (il n'y en a que trois) qui se rapportent à la seconde conjugaison principale; quant à la semi-voyelle, elle s'est vocalisée en u i devant les consonnes (exemple : μακλητε jaṣ̄d-i-te « mangez » = sanscrit ad-yā'-ta), et à la fin des mots elle est devenue L i (maal jasdi = sanscrit ad-ya-s « edas », ad-yâ-t « edat »).

D'accord avec Miklosich , je regarde les groupes π_{A} id et ut it comme provenant de la métathèse de di, ti (de même que le dorien $\sigma \delta$ pour $\zeta = \delta s$), sans voir toutesois, comme le sait le même savant, dans la sissante une transformation de la lettre j.

¹ Phonologie comparée, p. 184 ss.

Les mots cités plus haut jasdi, dasdi, vêsdi, où le Li est, comme on l'a montré, un reste d'une syllabe commençant par j, parlent, suivant moi, contre cette hypothèse; il en est de même de formes comme BOMAL voidi « conducteur », du thème voidjo. Si l'on prenait le , par exemple, dans dasdi, pour une transformation de j, le y sanscrit et l'ı grec (dans διδο-ίη·s, διδο-ίη) serait doublement représenté, une fois par L i et une autre fois par é. Si, au contraire, on explique dasdi par dadsi, et celui-ci par une modification euphonique de dadi, on se trouve d'accord avec la loi mentionnée plus haut (\$ 92 h) qui veut qu'en lithuanien on dise iodio, et qui a sait sortir di (= slave Am di) d'un d suivi d'un i accompagné d'une autre voyelle, et $c' = \tau u$, d'un tplacé dans les mêmes conditions. Nous mettons donc dans les formes citées plus haut, comme munistun « j'obscurcis », le st slave (résultant de la métathèse de ts ou y = ts) à côté du c lithuanien de formes comme degancio (venant de degantio), et nous comparons, par exemple, weżenciō (= weżentśiō) «vehentis», au génitif slave correspondant vesansta (pour vesanurja, lequel est lui-même pour vesantsja). Nous reviendrons plus tard sur le complément ja, en slave jo, qu'a reçu en lithuanien et en slave le suffixe sanscrit nt aux cas obliques.

Je rappelle encore ici qu'en ossète la 3° personne du pluriel du présent a changé en c' = ti le t primitif de la désinence, par l'influence de l'i qui précédait ce t; exemple : carinc « ils vivent » 1. Le cas est d'autant plus remarquable, qu'en sanscrit le participe présent a, par son suffixe nt, une analogie apparente avec la 3° personne du pluriel nti, et que de cette dernière forme on peut toujours induire celle du participe présent : ainsi, par exemple, de l'irrégulier usánti « ils veulent » (racine rai, \$ 26, 1), on peut inférer le thème du participe usánt (dans les cas forts).

¹ G. Rosen, Grammaire ossète, p. 18.

5 92 m. Loi de suppression des consonnes finales dans les langues slaves et germaniques.

La loi déjà mentionnée plus haut (\$ 86, 2^b), d'après laquelle toutes les consonnes finales primitives sont supprimées, à l'exception de la nasale faible renfermée dans a et a (\$ 92°), a exercé, sur la grammaire des langues slaves, une influence considérable, mais destructive l. Par suite de cette loi, on ne trouve, dans les langues slaves vivantes, d'autres consonnes à la fin des mots que celles qui, primitivement, étaient encore suivies d'une voyelle, comme le slovène delam « je travaille », 2° personne delai, venant de delami, delasi; au contraire, à l'impératif, nous avons delaj aux trois personnes du singulier, parce que, dans le potentiel sanscrit correspondant, le mot est terminé par les désinences personnelles m, s, t². Même dans l'ancien slave, beaucoup de

- ¹ J'ai cru, dans le principe (1º édit. \$ 255¹), que la loi de suppression des consonnes finales primitives se bornait aux mots polysyllabiques, et je comparais le génitif-locatif pluriel de la 1º et de la 2º personne, NACZ, BACZ, pour lesquels Dobrowsky écrit NAC nas, BAC ras, aux formes secondaires sanscrites नस् nas, तस् vas (loc. cit. \$ 338). Mais, plus tard, j'ai rapporté la sifflante contenue dans ces formes au génitif sanscrit sâm (borussien son) et au locatif sanscrit su, bien que croyant toujours qu'il fallait lire na-s, va-s au lieu de na-sã, va-sã. Si l'on donne au 3 la prononciation ũ, le nominatif singulier 433 vjen, que Dobrowsky écrit à tort 43 as, cesse lui-même d'être un monosyllabe, et il n'y a que le m final du sanscrit ahâm et du zend așem qui soit tombé. Au contraire, le gothique ik a perdu même la voyelle qui précède la consonne finale, comme cela est arrivé dans les dialectes slaves vivants, par exemple dans les slovène ja3. Il n'y a que très-peu de monosyllabes en ancien slave, tandis que, dans les dialectes plus récents, ils sont devenus extrêmement nombreux, à cause surtout de la suppression ou de la non-prononciation du 5, et à cause de la chute fréquente du L f final.
- ² On peut dire qu'il n'y a pas de consonne finale en ancien slave, car là où Dobrowsky croit en trouver, il y a omission d'un L fou d'un Z ŭ (\$ 92°). Il écrit, par exemple, NECET pour NECETL neseti n'il porten, et NECEM pour NECEMZ nesemu nous portons n. Ces erreurs n'empéchaient pas de reconnaître les rapports grammaticaux du slave avec le sanscrit, car on reconnaissait aussi dans neset, nesem, des formes analogues à ráḥ-a-ti nvehit n, váh-à-mas nvehimus n, de même que, par

terminaisons n'ont trouvé d'explication et n'ont pu être comparées aux formes équivalentes des autres langues que par la découverte de cette loi. Des formes comme nebes-e «cœli», nebes-ŭ «cœlorum», sünov-e «filii» (pluriel), peuvent maintenant être rapprochées des formes sanscrites, comme nábas-as, nábas-âm, sûnáv-as, et des formes grecques comme $\nu \epsilon \varphi \epsilon(\sigma)$ -os, $\nu \epsilon \varphi \epsilon(\sigma)$ - $\omega \nu$, Bôtpu-es, au même droit que nous avons rapproché plus haut (86, 2^b) le gothique bairai et le grec Φέροι du sanscrit bárêt et du zend barôid. Dans la déclinaison des thèmes féminins en a a, on trouve zi ü au génitif singulier aussi bien qu'au nominatif et à l'accusatif pluriel; il correspond, dans les deux premiers cas, au lithuanien \bar{o} -s (pour \bar{a} -s), et, dans le dernier, au lithuanien as. Comparez ρπκζι runkü (χειρός, χεῖρες) avec le lithuanien rankô-s, qui a le même sens, et vidovü « viduæ » (nominatif pluriel) avec le nominatif pluriel sanscrit vidavâs. A l'instrumental pluriel, il y a, en slave, des formes en zi ü, venant de thèmes en o (sanscrit et lithuanien a), et des formes en mi venant d'autres classes de mots. Cette différence se retrouve en sanscrit, où les thèmes en a sont leur instrumental pluriel en âis, de même qu'en lithuanien il est terminé en ais, au lieu que toutes les autres classes de mots forment le même cas en bis, en lithuanien mis, pour bis. Le slave блзкзі vlukü répond donc au lithuanien wilkais

exemple, les formes gothiques bair-i-th et bair-a-m se rapportent à म्हाति bár-a-ti et भहान bár-a-mas (\$ 18). On aurait pu regarder le 2, même en lui donnant, avec Miklosich, la prononciation ü, comme un complément euphonique des consonnes finales, de même que l'a gothique des neutres, comme thata (en sanscrit tat) et des accusatifs singuliers masculins, comme tha-na (en sanscrit ta-m, en grec $\tau o \cdot v$), ou de même que l'o italien des formes comme amano, venant de amant. Dans ces formes, l'addition d'une voyelle euphonique était nécessaire pour préserver la consonne, qui, sans cela, serait tombée aussi. C'est pour la même raison que nous avons le gothique bairaina a feranta; le vieux haut-allemand, en supprimant plus tard cet a inorganique, est retourné à une forme plus rapprochée du type primitif. Nous avons, en vieux haut-allemand, bêrên, en regard du gothique bairaina.

(du thème wilka = sanscrit vṛka, venant de varka «loup») et au sanscrit vṛkāis; au contraire, le slave ruṅka-mi répond au lithua-nien rankō-mis et le slave vidova-mi au sanscrit vidavā-bis. Mais si, pour le sanscrit sūnū-bis et le lithuanien sunu-mis, on trouve, en ancien slave, au lieu de sūnū-mi ou sūnū-mi la forme sūnū, cela vient de ce que les thèmes en o (venant de a) et les thèmes en u se sont mêlés dans la déclinaison slave. Nous y reviendrons.

Le lithuanien se distingue des autres langues slaves, en ce qui concerne la loi des consonnes finales, par certaines formes grammaticales où le s final est resté; il a, par exemple, sunau-s pour le sanscrit sûnő-s (de sûnaú-s) «filii» (génitif); aśwōs «equæ» (nominatif pluriel), venant de aśwās = sanscrit áśvâs (nominatif et accusatif pluriel); mais, dans les désinences personnelles, le s final est complétement perdu, contrairement à ce qui est arrivé dans la déclinaison, qui a conservé le s partout où elle l'a pu (excepté au génitif duel, où il est également perdu en zend). Nous avons donc sek-a-wa « nous suivons tous deux » au lieu du sanscrit sáć-â-vas; sek-a-ta « vous suivez tous deux » au lieu du sanscrit sáć-a-tas; sek-a-me « nous suivons » au lieu du sanscrit sáć-àmas. On aurait pu trouver le t final, entre autres, à la 3° personne de l'impératif, qui remplace le potentiel sanscrit; mais il a été supprimé : esie «qu'il soit (te esie «afin qu'il soit») au lieu de स्थात् syât (pour asyat), en vieux latin siet, en grec ein; dudie (te důdie) «qu'il donne», au lieu de dadyät, en slave даждь dajdi (\$ 921), en grec διδοίη. Pareille chose est arrivée dans les langues germaniques, qui, de toutes les consonnes finales primitives. n'ont guère conservé que le s (pour lequel on trouve aussi, en gothique, 3) et le r dans des mots comme le gothique brôthar « frère » = sanscrit brätar (thème et vocatif). Le vieux haut-allemand a déjà perdu le « final à beaucoup de désinences grammaticales qui l'ont encore en gothique. Comparez, par exemple :

Gothique.	Vieux baut-allemand.
vulfs «lupus»	wolf
vulfôs «lupi» (pluriel)	wolfâ
gibôs	gēbô
isos «ejus» (féminin)	irâ
anstais «gratiæ» (génitif)	ensti
ansteis (nominatif pluriel)	ensti.

Hormis s et r, on ne trouve d'autres consonnes finales, dans les langues germaniques, que celles qui, à une période plus ancienne, étaient suivies d'une voyelle simple ou d'une voyelle accompagnée d'une consonne (SS 18 et 86, 2b). Mais par suite de cette mutilation, on trouve, à la sin des mots, des dentales, des gutturales, des labiales, ainsi que les liquides l, m, n, r; exemples: baug «je courbai, il courba », pour le sanscrit bubb'éa; saislép «je dormis, il dormit», pour le sanscrit susvâpa; vulf «lupum» pour le sanscrit výkam, le lithuanien wilkan; stal «je volai, il vola, avec suppression de l'a final; mêl « temps » (thème mêla); auhsan «bovem», pour le sanscrit úkšâņ-am (védique ukšâṇ-am): bindan «lier», pour le sanscrit bándana-m «l'action de lier». La désinence un de la 3° personne du pluriel du prétérit est à remarquer : le n était suivi, dans le principe, d'un d, et, plus anciennement encore, de la syllabe di (comparez le dorien τετύφωνι); il y a, par conséquent, le même rapport entre saislépun « ils dormirent » et saislépund, venant de saislépundi, qu'entre l'allemand moderne schlafen (sie schlafen « ils dorment ») et le gothique slépand = sanscrit svipanti.

MODIFICATIONS BUPHONIQUES AU COMMENCEMENT ET À LA FIN DES MOTS.

\$ 93. Lois euphoniques relatives aux lettres finales en sanscrit.

Comparaison avec les langues germaniques.

Nous retournons au sanscrit pour indiquer celles des lois phoniques les plus importantes qui n'ont pas encore été mentionnées.

En parlant de chaque lettre en particulier, nous avons dit de beaucoup d'entre elles qu'elles ne peuvent se trouver à la fin d'un mot, ni devant une consonne forte dans le milieu d'un mot; nous avons ajouté par quelle lettre elles étaient remplacées dans cette position. Il faut observer, en outre, que les mots sanscrits ne peuvent être terminés que par les ténues, et que les moyennes ne peuvent se trouver à la fin d'un mot que si le mot suivant commence par une lettre sonore (\$ 25); dans ce dernier cas, si le mot précédent est terminé par une moyenne, on la conserve, et, s'il est terminé par une ténue ou une aspirée, elle se change en moyenne. Nous choisissons comme exemples harit « vert » (comp. viridis), véda-vid « qui connaît les Védas », dana-láb « qui acquiert des richesses ». Ces mots n'ont pas de signe du nominatif (\$ 94); on a donc, par exemple, ásti harit, ásti vêda-vit, ásti dana-láp; au contraire, harid asti, véda-vid asti, dana-láb asti; ou encore harid bavati, etc.

Le moyen haut-allemand a quelque chose d'analogue: il conserve, il est vrai, les aspirées à la fin des mots, en changeant seulement la lettre sonore v en lettre sourde f (\$ 86, 3), mais il est d'accord avec le sanscrit en ce qu'il remplace régulièrement, à la fin des mots, les moyennes par des ténues ', indépendamment de la substitution exposée au \$ 87; ainsi nous avons, à côté des génitifs tages, eides, wibes, les nominatifs et accusatifs singuliers tac, eit, wip, lesquels ont perdu la désinence et la voyelle finale du thème (\$ 1 1 6). De même encore dans les verbes: ainsi les racines trag, lad, grab forment, à la 1^{re} et à la 3° personne du singulier du prétérit (laquelle est dépourvue de flexion) truoc, luot, gruop; au pluriel truogen, luoden, gruoben. Là, au contraire, où la ténue ou l'aspirée (excepté le v) appartiennent à la racine, il n'y a pas de changement dans la déclinaison et la conjugaison; exemples:

¹ J'ai attiré l'attention sur un fait semblable, en albanais, dans ma Dissertation sur cette langue, p. 53.

wort « parole », génitif wortes et non wordes, de même qu'en sanscrit dádat « celui qui donne », fait au génitif dádatas et non dádadas; mais on aura vit « celui qui sait », génitif vidás, du thème vid. En vieux haut-allemand, les manuscrits ne sont pas d'accord; celui d'Isidore se conforme à la loi dont nous parlons, en ce sens qu'il change un d final en t, un g final en c; exemples: wort, wordes; dac, dages.

Le gothique n'exclut de la fin des mots que la moyenne labiale, mais il la remplace par l'aspirée et non par la ténue; exemples: gaf « je donnai », à côté de gébum, et les accusatifs hlaif, lauf, thiuf, à côté des nominatifs hlaibs, laubs, thiubs, génitif hlaibis, etc. Les moyennes gutturale et dentale (g, d) sont souffertes à la fin des mots en gothique, quoique, dans certains cas, on rencontre également, pour les lettres de cette classe, une préférence en faveur de l'aspirée. Comparez bauth « j'offris » avec budum « nous offrîmes », de la racine bud; aih « j'ai » avec aigum « nous avons ».

Il peut sembler surprenant que l'influence de la lettre initiale d'un mot sur la lettre finale du mot précédent soit plus grande, en sanscrit, que l'influence de la lettre initiale de la désinence grammaticale, ou du suffixe dérivatif, sur la lettre finale du thème; en effet, les désinences et les suffixes commençant par une voyelle, une semi-voyelle ou une nasale, n'amènent aucun changement dans la consonne qui précède. On dit, par exemple, yud-ás « du combat », yud-yú-tê « on combat », harit-as « viridis » (génitif), pát-a-ti « il tombe », tandis qu'il faut dire une yúd asti ou use une qu'asti yút, harid asti, etc. Je crois que Bæhtlingk¹ a indiqué la vraie cause de ce fait : c'est qu'il y a une union plus intime entre les deux parties d'un mot qu'entre la lettre finale et la lettre initiale de deux mots consécutifs. Dans

¹ Bulletin historique de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. VIII, n° 11.

le premier cas, l'union est aussi grande que s'il s'agissait des lettres composant la racine d'un mot; il n'y a pas moins d'affinité entre le d' de yud et la syllabe as, qui marque le génitif (yud-ás qu'il faudrait diviser phoniquement ainsi : yu-dás), ou entre yud et la syllabe ya, indiquant le passif dans yudyáté (= yu-dyátê), ou encore entre la racine śak « pouvoir » et la syllabe nu, marquant la classe verbale dans śaknumás (śa-knumás) « nous pouvons », qu'il n'y en a, par exemple, entre le d et l'a de dána-m «richesse», ou le d'et le y de la racine dyâi «penser». ou le k et le na de la racine knat «blesser». En d'autres termes, la lettre finale de la racine ou du thème se rattache à la syllabe suivante et en devient partie intégrante. Au contraire, les consonnes finales appartiennent entièrement au mot qu'elles terminent; mais elles se conforment, pour des raisons euphoniques, à la lettre initiale du mot suivant, en ce sens que la ténue finale, devant une lettre sonore, devient elle-même une sonore. C'est la même opinion, au fond, qu'exprime G. de Humboldt 1, quand il dit que la lettre initiale d'un mot est toujours accompagnée d'une légère aspiration, et ne peut donc pas se joindre à la consonne finale du mot précédent d'une façon aussi étroite que la consonne se joint à la voyelle suivante à l'intérieur des mots.

Mais, d'un autre côté, si les groupes de consonnes qui paraissent à l'intérieur des mots ne se rencontrent pas ou ne sont pas possibles au commencement, si, par exemple, nous n'avons pas à côté de formes comme baddi «lié», labdi «acquis» (par euphonie pour band-tú, lab-tá), des mots ou des racines commençant par dd ou bd, cela nous obligera à ne pas prendre trop à la lettre le principe qui dit que, à l'intérieur du mot, la consonne finale de la racine doit être jointe à la syllabe suivante.

¹ Sur la langue karie, introduction, p. 153.

Une racine commençant par bd serait à la vérité possible, puisque nous trouvons en grec des mots commençant par ω1, βδ; mais ce qui est impossible, c'est de faire entendre deux muettes de la même classe (par exemple dd) au commencement d'une syllabe, que ce soit au commencement ou au milieu d'un mot. Je crois donc qu'il faut attribuer dans la prononciation de badda le d à la première syllabe et le d à la seconde, bad-da, et il paraît également plus naturel, ou du moins plus facile, de dire lab-dá que la-bdá.

La manière particulière dont sont prononcées les aspirées sanscrites (§ 12) est cause qu'une aspirée ne peut pas plus se trouver à la sin d'un mot sanscrit qu'elle ne peut se trouver, à l'intérieur d'un mot, devant une muette; en effet, la voix ne saurait s'arrêter sur bh ou dh prononcés à la façon indienne. Mais on voit que si, en réalité, le sanscrit unissait les consonnes finales aux lettres initiales du mot, ainsi que le prétendent les grammairiens indiens, il n'y aurait aucune raison pour éviter des rencontres comme yúd asti «pugna est». C'est donc la langue elle-même qui, par les modifications qu'elle impose aux lettres finales, nous invite à séparer les mots. Si le signe appelé virâma « repos » () ne paraît pas approprié à séparer, dans l'écriture dévanâgarî, un mot terminé par une consonne du mot suivant, on pourra en inventer un autre ou renoncer à l'écriture dévanàgart dans nos impressions. Pour ma part, je n'hésite pas à écrire नुद्र यस्ति pour qu'on ne prononce pas युद्धि yu-da-sti. Dans certains cas pourtant, il est nécessaire de réunir les deux mots dans la prononciation; on ne peut pas prononcer, par exemple, devy asti « dea est » et vadv asti « semina est », sans réunir à la voyelle du mot suivant le y et le v, sortis, suivant les lois phoniques, d'un & et d'un û; mais cela ne doit pas nous empêcher de séparer les mots dans l'écriture, comme on ne peut se dispenser de les séparer dans l'esprit.

\$ 93 . La loi notkérienne. Changement d'une moyenne initiale en ténue.

On voit aussi, mais seulement dans Notker, que les lettres finales et initiales du vieux haut-allemand se combinent quelquefois d'une façon opposée à la loi sanscrite que nous venons de mentionner; c'est J. Grimm qui en fait le premier la remarque (I, 138, 158, 181). Notker préfère, au commencement des mots, la ténue à la moyenne, et ne conserve cette dernière que si elle est précédée d'une voyelle ou d'une liquide 1; il la remplace par la ténue au commencement d'une phrase, ainsi qu'après les muettes (y compris h, ch, comme aspirée de k) et s; b devient donc p, g devient k, et d devient t; exemples: ih pin «je suis », mais ih nebin « je ne suis pas »; helphentpein « ivoire », mais miniu beine « mes jambes »; abkot « idole », mais minan got « mon dieu » (accusatif); lehre mih kan «apprends-moi à marcher», mais wir giengen «nous allames, laz in gan «laisse-le aller»; ih tahta «je pensai», arges tahton sie « ils pensèrent à mal », mais so dahta ih « ainsi pensai-je ». Mais si le mot commence par une ténue provenant de la seconde substitution de consonnes (§ 87, 2), cette ténue reste invariable, même après les voyelles et les semi-voyelles, sans subir l'influence de la lettre finale du mot précédent 2. Il n'y a guère, au reste, que les dentales qui permettent de constater ce fait, car pour les gutturales et les labiales, la moyenne gothique a généralement subsisté dans la plupart des documents conçus en vieux haut-allemand, ainsi qu'en moyen haut-allemand et en hautallemand moderne³. Je renvoie aux exemples cités dans Graff

Le changement en question a lieu aussi hien dans les mots qui ont conservé la moyenne gothique ou primitive que dans ceux qui ont remplacé (\$ 87, 2) une ancienne aspirée par la moyenne.

³ Je m'écarte en ceci de l'opinion de Grimm et de celle que j'ai moi-même exprimée dans ma première édition (p. 90).

³ Voyez \$ 87, 2. Même la racine d'où dérive l'allemand pracht doit être regardée comme ayant encore un b dans Notker; il en est de même de la forme notkérienne

pour constater cette persistance de la ténue, particulièrement du t. Je citerai seulement ici: der tag chumet, in dien tagen, uber sie tages, alle taga, in tage, be tage, fore tage, fone tage ze tage, an demo jungestin tage, jartaga, wechetag, frontag, hungartag; do liez ih sie tuon, so tuondo, daz solt du tuon, ze tuonne, daz sie mir tuon, getan habet; mennischen tat, getat «action», ubiltat «méfait», ubiltatig «malfaiteur», wolatate «bienfaits», meintate «méfaits», missetat; fone demo cideren teile, geteilo «particeps», zenteilig «qui a dix parties»; getouset «baptisé».

Il est très-rare que Notker ait un d pour le t qui remplace, en vertu de la seconde loi de substitution (\$87, 2), le d gothique: le mot undat « méfait » est un exemple de ce changement; mais je regarde plutôt ce d comme un reste de l'ancienne moyenne gothique. De même on trouve quelquefois dag; mais ce qui rend cette forme suspecte, c'est que tag se trouve très-fréquemment après une voyelle ou une liquide; ainsi, à côté de allen dag (Psaumes, 55, 2), se trouve allen tag. Au contraire, il y a, parmi les mots qui, dans Notker, comme en moyen haut-allemand et en haut-allemand moderne, commencent par un d (pour le thgothique), un certain nombre de mots qui ne subissent que rarement le changement en t. Ainsi le pronom de la 2^e personne; exemples: daz solt du tuon « tu dois faire cela » (Psaumes 10, b. 2): daz du (19, 5); nes ist du (27, 1); gechertost du (43, 19); so gibo ih dir (2, 8). Au commencement d'une phrase : du bist (3, 4); du truhten (4,7); du gebute (7,8). L'article aussi conserve volontiers son d: der man ist salig, der (ps. 1, 1); daz rinnenta wazzer;

correspondant à l'allemand pein et au verbe qui en dérive. La labiale de ces mots ne se trouve comme ténue, dans Notker, qu'au commencement d'une phrase et après d'autres consonnes que les liquides. Je n'attache pas grande valeur aux mots étrangers; il est cependant digne de remarque que paradys et porta conservent leur p invariable après des voyelles et des liquides (fone paradyse, ps. 35, 13; 108, 15; diu porta, 113, 1; dine porta, 147, 2).

ten weg dero reliton (1, 3). Abstraction faite de ces anomalies et de quelques leçons suspectes, je crois pouvoir réduire maintenant la loi notkérienne aux limites suivantes: 1° les moyennes initiales se changent au commencement d'une phrase, et après les consonnes autres que les liquides, en la ténue correspondante, mais elles restent invariables après les voyelles et les liquides; 2° les ténues et les aspirées initiales restent invariables dans toutes les positions. La seconde de ces deux règles pourrait même être supprimée, car elle va de soi, du moment qu'aucune loi ne prescrit le changement des ténues et des aspirées initiales.

\$ 94. Modifications euphoniques à la fin d'un mot terminé par deux consonnes, en sanscrit et en haut-allemand.

Dans l'état où nous est parvenu le sanscrit, il ne souffre pas deux consonnes à la fin d'un mot 1, mais il rejette la dernière. Cet amollissement, qui n'a eu lieu qu'après la séparation des idiomes, car on ne retrouve cette loi ni en zend, ni dans les langues sœurs de l'Europe, a influé, en bien des points, d'une manière fâcheuse sur la grammaire; beaucoup de vieilles formes, que la théorie nous permet de reconstruire, ont été mutilées. On pourrait rapprocher de cette loi un fait analogue en haut-allemand: les racines terminées par une double liquide (ll, mm, nn, rr) ont rejeté la dernière dans les formes dépourvues de flexion et devant les consonnes des flexions. Il en est de même de deux h et de deux t; la dernière lettre tombe à la fin des mots; exemples : stihku «pungo», ar-prittu «stringo» sont, à la 1^{re} et à la 3^e personne du prétérit stah, arprat. En moyen haut-allemand, on rejette également dans la déclinaison la dernière lettre de ck et de f, quand ils se trouvent à la sin d'un mot; exemples : boc, génitif bockes; grif, génitif griffes; dans tz, c'est le t qui disparaît; exemple: schaz, schatzes.

L' Excepté dans les formes qui ont un r comme pénultième. (V. Gram. sansc. \$ 57.)

5 95. S euphonique inséré en sanscrit entre une nasale et une dentale. cérébrale ou palatale. Faits analogues en haut-allemand et en latin.

Entre un \P n final et une consonne sourde de la classe des dentales, des cérébrales ou des palatales 1, on insère, en sanscrit, une sissante de même classe que la muette qui suit, et le n est changé, par l'insluence de cette sissante, en anousvâra ou anounasika (n, n); exemples : ábavanstátra ou ábavanstátra «ils étaient là », pour ábavan tátra; asminscárane ou asminscárane « à ce pied », pour asmin carané. Ce fait a un analogue en haut-allemand : dans certains cas, on insère un s entre un n radical et le t d'une désinence ou d'un suffixe. De la racine ann « favoriser » vient, par exemple, en haut-allemand, an-s-t « tu favorises », on-s-ta ou onda « je favorisai », an-s-t « faveur »; de brann vient brun-s-t « chaleur »; de chan dérive chun-s-t « connaissance, science »; les mots modernes gunst, brunst et kunst ont conservé ce s euphonique. Le gothique ne suit peut-être cette analogie que dans an-s-ts et allbrun-s-ts « holocaustum ». En latin manstutor « qui manu tuetur » et mon-s-trum (de moneo) ont un s euphonique de même sorte.

\$ 96. Insertion de lettres euphoniques en sanscrit, en grec, en latin et dans les langues germaniques.

Le s euphonique s'ajoute encore, en sanscrit, à certaines prépositions préfixes, à cause de la tendance qu'ont ces mots à s'unir avec la racine de la façon la plus intime et la plus commode. C'est ainsi que les prépositions sam, dva, pdri, prâti, prennent un s'euphonique devant certains mots commençant par un k. Ce fait s'accorde d'une manière remarquable avec le changement de ab

Il saut remarquer que la palatale se prononce comme si elle commençait par un $t \ (\dot{c} = t\dot{c}h)$.

et de ob en abs et en obs devant c, q et p^1 ; la préposition ab peut même se changer en abs à l'état isolé, devant les lettres que nous venons de nommer. Il faut aussi rapporter à cette règle le cosmittere pour committere, cité par Festus (voyez Schneider, p. 475), à moins qu'il n'y ait, dans ce composé, un verbe primitif, smitto, pour mitto. En grec, σ se combine volontiers avec τ , $\mathfrak P$ et μ , et paraît, devant ces lettres, comme liaison euphonique, surtout après des voyelles brèves, dans des cas qui n'ont pas besoin ici d'une mention spéciale. Dans les composés comme σ axe σ π δ λ os, je regarde le s, contrairement à l'opinion généralement adoptée, comme faisant partie du premier membre ($\mathfrak S$ 128).

Il reste à parler de l'insertion d'une labiale euphonique, destinée à faciliter la liaison de la nasale labiale avec un son dental. Ce fait est commun au vieux latin et aux langues germaniques: le latin insère un p entre un m et le t ou le s suivant; le gothique et le vieux haut-allemand mettent un f entre m et t; exemples: sumpsi, prompsi, dempsi; sumptus, promptus, demptus; en gothique undanum-f-ts «acceptation», vieux haut-allemand chum-f-t «arrivée».

En grec, on a encore l'insertion d'un β euphonique après un μ, et d'un δ après un ν, pour faciliter la combinaison de μ, ν avec ρ (μεσημβρία, μέμβλεται, ἀνδρός; voyez Buttmann, Grammaire grecque détaillée, \$ 19, note 2). Le persan moderne insère un d cuphonique entre la voyelle d'une préposition préfixe et celle du mot suivant, be-d-ô « à lui ».

§ 97. Modifications euphoniques à la fin des mots en grec et en sanscrit.

A la fin des mots, le grec nous offre peu de faits à signaler, à l'exception de quelques particularités de dialecte, comme ρ pour

¹ Il n'est pas nécessaire de dire que nous écrivons, comme Vossius, ob-solesco, et non, comme Schneider (p. 571), obs-olesco.

correspond à la lettre m (qui, en grec, ne peut se trouver à la fin des mots) dans les formes correspondantes du sanscrit, du zend et du latin. Souvent aussi le ν est sorti d'un σ final; ainsi, au pluriel, μ s ν (dorien μ es), et, au duel, τ o ν correspondent aux désinences personnelles sanscrites mas, ias, tas. J'ai trouvé la confirmation de cette explication, que j'ai déjà donnée ailleurs, dans le prâcrit, qui a pareillement obscurci le ν de final (voyez pour l'anousvâra ν).

A l'égard des voyelles, il-faut encore remarquer qu'en sanscrit, mais non en zend, on évite l'hiatus à la rencontre de deux mots, soit en combinant ensemble les deux voyelles, soit en changeant la première en la semi-voyelle correspondante. On dit, par exemple, water distidam « est hoc » et water disty ayam « est hic ». Pour plus de clarté, et pour éviter l'agglomération autrement très-fréquente de deux ou de plusieurs mots en un seul, j'écris, dans mes dernières éditions, water applicant par l'apostrophe que la voyelle qui manque au commencement de applicant, est renfermée dans la voyelle finale du mot précédent. On écrirait peut-être encore mieux water applicant par indiquer, dès le premier mot, que sa voyelle finale est formée par contraction, et qu'elle renferme la voyelle initiale du mot suivant 1.

Nous ne pouvons nous régler en ceci sur les manuscrits originaux, car ils ne séparent pas les mots et écrivent des vers entiers sans interruption, comme s'ils n'avaient à représenter que des syllabes dénuées de sens, et non des mots formant chacun un tout significatif. Comme il faut de toute nécessité s'écarter des habitudes indiennes, la méthode de séparation la plus complète est la plus raisonnable.

MODIFICATIONS EUPHONIQUES À L'INTÉRIEUR DES MOTS, PRODUITES PAR LA RENCONTRE DU THÈME ET DE LA FLEXION.

\$ 98. Modifications euphoniques en sanscrit.

Considérons à présent les changements à l'intérieur des mots, c'est-à-dire ceux qui affectent les lettres finales des racines et des thèmes nominaux devant les terminaisons grammaticales; c'est le sanscrit qui montre, sous ce rapport, le plus de vie, de force et de conscience de la valeur des éléments qu'il met en œuvre; il sent encore assez la signification de chaque partie radicale pour ne point la sacrisser complétement et pour la préserver de modifications qui la rendraient méconnaissable, et il se borne à quelques changements légers, commandés par l'euphonie, et à certaines élisions de voyelles. C'est pourtant le sanscrit qui aurait pu donner lieu, plus que toute autre langue, à des modifications graves, car les consonnes finales de la racine ou du thème s'y trouvent souvent en contact avec d'autres consonnes qui les excluent. Les voyelles et les consonnes faibles (\$ 25) des désinences grammaticales et des suffixes n'exercent aucune influence sur les consonnes précédentes; les consonnes fortes, si elles sont sourdes (\$ 25), veulent devant elles une ténue, et, si elles sont sonores, une moyenne; exemples : t et \dot{t} ne souffrent devant eux que k, mais non k, g, \dot{g} ; que t, mais non \dot{t} , \dot{d} , \dot{d} , etc. Au contraire, d ne souffre devant lui que g, mais non k, k, k; que b, mais non p, \dot{p} , b. Les lettres finales des racines et des thèmes nominaux ont à se régler d'après cette loi, et l'occasion s'en présente souvent, car il y a beaucoup plus de verbes en sanscrit que dans les autres langues, qui ajoutent les désinences personnelles immédiatement à la racine, et il y a beaucoup de terminaisons casuelles commençant par des consonnes (आम् byâm,

ad «manger» forme bien ádmi «je mange», mais non ád-si, ád-ti, ad-tá; il faut át-si, át-ti, at-tá; au contraire, à l'impératif, nous avons was ad-d'í «mange». Le thème uz pad «pied» fait, au locatif pluriel, ury pat-sú, et non pad-sú; au contraire, au mahát «grand» fait, à l'instrumental, mahád-bis et non mahát-bis.

\$ 99. Modifications euphoniques en grec.

Le grec et le latin, tels qu'ils sont arrivés jusqu'à nous, ont éludé tout à fait cette collision de consonnes, ou bien ils laissent voir qu'ils ne sentent plus la valeur de la dernière consonne du radical; en effet, ils la suppriment tout à fait ou ils la modifient trop prosondément, c'est-à-dire qu'ils substituent à une consonne d'une classe celle d'une autre. Dans les langues en question, il y a moins souvent qu'en sanscrit occasion à ces rencontres de consonnes, car, à l'exception de és et de 18 en grec, de es, de fer et de vel en latin 1, et de ed dans l'ancienne langue latine, il n'y a pas de racine terminée par une consonne qui ne prenne les désinences personnelles, ou, du moins, certaines d'entre elles, avec le secours d'une voyelle de liaison. Le parfait passif grec fait une exception, et exige des changements euphoniques qui se font, en partie, dans la limite des lois naturelles observées en sanscrit, et en partie dépassent cette limite. Les gutturales et les labiales montrent le plus de consistance et observent, devant σ et τ , la loi sanscrite mentionnée plus haut ($\S 98$); ainsi l'on a $\varkappa - \sigma (= \xi)$ et x- τ , que la racine soit terminée par x, γ ou χ , et l'on a ϖ - σ (= ψ), ϖ - τ , que la racine soit terminée par ϖ , β ou φ ; en effet, les lettres sourdes σ et τ ne souffrent devant elles ni moyenne, ni aspirée; exemples: τέτριπ-σαι, τέτριπ-ται, de τριβ; τέτυχ-σαι, τέτυχ-ται, de τυχ. Le grec s'éloigne au contraire du sanscrit en ce que le μ

¹ Εσ-τί, ἐσ-μέν, ἐσ-τέ, ίδ-μεν, ίσ-τε, est, es-tis, fer-t, fer-tis, vul-t, rul-tis.

ne laisse pas la consonne précédente invariable, mais qu'il s'assimile les labiales, et qu'il change en moyenne la ténue et l'aspirée gutturales. Au lieu de τέτυμ-μαι, τέτριμ-μαι, σέπλεγ-μαι, τέτυγ-μαι, il faudrait, d'après le principe sanscrit (\$ 98) τέτυπμαι, τέτρι6-μαι, ωέπλεχ-μαι, τέτυχ-μαι. Les sons de la famille du t n'ont pas la même consistance que les gutturales; ils se changent en σ devant τ et μ et ils sont supprimés devant σ (σέπεισται, σέπει-σαι, σέπεισ-μαι au lieu de σέπειτ-ται, σέπειτ-σαι, ωέπειθ-μαι ou ωέπειδ-μαι). Dans la déclinaison, il n'y a que le σ du nominatif et celui de la désinence ou du datif pluriel qui peuvent donner lieu à une accumulation de consonnes; or, nous retrouvons ici les mêmes principes que dans le verbe et dans la formation des mots. Kh et g deviennent k, comme en sanscrit (ξ = x-s), et b et ph deviennent p ($\psi = \varpi - s$). Les sons de la famille du t tombent, contrairement à ce qui a lieu en sanscrit, et conformément au génie de la langue grecque, déjà amollie sous ce rapport: on dit σού-s pour σότ-s, σο-σί pour σοτ-σί.

\$ 100. Modifications euphoniques en latin.

En latin, il y a surtout lieu à changement phonique devant le s du parsait et devant le t du supin et des participes; la gutturale sonore se change, devant s et t, en c; la labiale sonore, en p, ce qui est conforme à la loi sanscrite mentionnée plus haut (\$98); exemples : rec-si (rexi), rectum, de reg; scrip-si, scrip-tum, de scrib. Il est également conforme au sanscrit, que h, comme aspirée, ne puisse se combiner avec une consonne forte (\$25). Quoique le h sanscrit soit une aspirée sonore, c'est-à-dire molle (\$23), et que le h latin soit, au contraire, une consonne sourde ou dure, les deux langues s'accordent néanmoins en ce qu'elles changent leur h, h, devant s, en la ténue gutturale. Nous avons, par exemple, en latin, rec-sit (rexit) pour reh-sit, de même qu'en sanscrit on a ávâksît, de rah r transporter r, et, en grec,

λείκ-σω (λείξω), de la racine λιχ; cette dernière forme est analogue au sanscrit lêk-śyẩmi «lingam», de liḥ. Devant t et t, le ḥ sanscrit obéit à des lois spéciales, que nous ne pouvons exposer ici en détail; nous mentionnerons seulement que, par exemple, daḥ «brûler» fait, à l'infinitif, dág-dum (pour dáḥ-tum), le t du suffixe se réglant sur la lettre finale de la racine et en empruntant l'aspiration; au contraire, les formes latines, comme vec-tum, tractum, restent fidèles au principe sur lequel reposent les parfaits vec-si, trac-si.

Quand, en latin, une racine se termine par deux consonnes, la dernière tombe devant le s du parsait (mul-si, de mulc et mulg; spar-si, de sparg); ce sait s'accorde avec la loi sanscrite, qui veut que de deux consonnes sinales d'un thème nominal, la dernière tombe devant les désinences casuelles commençant par une consonne.

D devrait se changer en t devant s: claud devrait, par conséquent, donner une forme de parfait claût-sit, qui répondrait aux formations sanscrites, comme ά-tâut-sît « il poussa », de tud. Mais le d est supprimé tout à fait (comparez ψεύ-σω, ωεί-σω), et cette suppression amène, par compensation, l'allongement de la voyelle radicale, si elle est brève; exemple: di-vî-si; ou bien, ce qui est plus rare, le d s'assimile au s suivant, comme, par exemple, dans ces-si, de ced. Dans les racines terminées en t, qui sont moins nombreuses, c'est l'assimilation qui a lieu habituellement; exemple: con-cus-si, de cut; mais on a mî-si, et non mis-si, pour mit-si, de mit ou mitt.

On a aussi des exemples de b, m et r assimilés par le s dans jus-si, pres-si, ges-si.

La racine genn'a pas d'analogue bien certain en sanscrit ni dans les autres langues congénères, de sorte qu'on pourrait aussi regarder le s comme étant primitivement la lettre finale de la racine, comme cela est certain pour uro, un si, un tum (sanscrit n'é phrûler n). S'il était permis de regarder le g latin comme représentant ici, au

\$ 101. Modifications euphoniques produites en latin par les suffixes commençant par un t.

Parmi les sussixes formatifs, ceux qui commencent par un t méritent une attention particulière, à cause du conflit que produit le t en se rencontrant avec la consonne antécédente; prenons pour exemple le sussixe du supin. D'après la loi primitive, observée par le sanscrit, un t radical devrait rester invariable devant tum, et d devrait se changer en t, comme fait, par exemple, ने तुन् bet-tum « sendre », de bid. D'après les lois phoniques du grec, qui dénotent une dégénérescence de la langue, un d ou un t radical devrait se changer, devant t, en s. On trouve des restes de ce secondétat de la langue dans comes-tus, comes-tura, claus-trum (comparez es-t, es-tis), de edo, claudo; mais, au lieu de comes-tum, comes-tor, on a comésum, comésor. On pourrait demander si, dans comésum, le s appartient à la racine ou au suffixe, si c'est le d de ed ou le t de tum qui s'est changé en s. La forme comes-tus semblerait prouver que le s est radical; mais il est difficile d'admettre que la langue ait passé immédiatement de estus à ésus; il est plutôt vraisemblable qu'il y eut un intermédiaire essus, analogue aux formes ces-sum, fis-sum, quas-sum, etc. le t de tum, tus, etc. s'étant assimilé au s précédent. De essum est sorti ésum, par suppression de l'un des deux s, probablement du premier,

commencement du mot, le h sanscrit, ainsi que cela arrive fréquemment au milieu des mots, je rapprocherais volontiers gero de la racine sanscrite har, hy eprendre, à laquelle se rapporte probablement le grec χelp «main» («celle qui prend»). Mais si la moyenne latine est primitive, il faut rapprocher gero, comme l'a fait Benfey (Lexique des racines grecques, II, p. 140), du sanscrit grah, védique grab «prendre», en y joignant aussi grâ-tus, dont le sens propre serait alors analogue à celui de acceptus. Si le r de gero est primitif, son changement en s devant s et devant t repose sur le même principe qui fait qu'en sanscrit un r final devient s devant un t, i ou s initial (devant s le r peut aussi se changer en h); exemple : brâtas tárâya «frère, sauve!» brâtas sáca «frère, suis!»

car, quand de deux consonnes l'une est supprimée, c'est ordinairement la première qui tombe (εἰμί de ἐσμί, wo-σί de woδ-σί).

Une fois que, par des formes comme ê-sum, câ-sum, divî-sum, fis-sum, quas-sum, la langue se fut habituée à mettre un s dans les suffixes qui devraient commencer par un t, le s put s'introduire facilement dans des formes où il ne doit pas sa présence à l'assimilation. Cs (x) est un groupe fréquemment employé; nous avons fic-sum, nec-sum, etc. pour fic-tum, nec-tum. Les liquides, à l'exception de m, se prêtent particulièrement à cette introduction de s, et, parmi les liquides, surtout r; exemples: ter-sum, mer-sum, cur-sum, par-sum, versum. D'un autre côté, l'on a par-tum, tor-tum. S-t pour r-t se trouve dans gestum, si ger est la forme primitive de la racine (\$ 100, note); tos-tum est pour tors-tum, et torreo par assimilation pour torseo 1. R reste invariable devant t dans fer-tus, fer-tilis, comme dans le sanscrit b'ar-tum « porter », tandis qu'à la fin des mots r doit se changer en s devant un t initial (brâtas târaya, \$ 100, note).

L se trouve devant un s dans les formes latines fal-sum, pulsum, vul-sum, mais devant t dans cul-tum. A la fin des mots cependant, le latin a évité le groupe ls, parce que les deux consonnes se seraient trouvées réunies en une seule syllabe; aussi les thèmes en l ont-ils perdu le signe du nominatif s; exemples : sal pour sal-s, en grec d\(\lambda-s\); sol pour sol-s; consul pour consul-s. C'est pour la même raison, sans doute, que volo ne fait pas, à la 2° personne, vul-s, mais vi-s, tandis qu'il fait vul-t, vul-tis.

N se trouve devant t dans can-tum, ten-tum, et devant s dans man-sum. Les autres formes en n-sum, excepté cen-sum, ont supprimé un d radical. comme ton-sum, pen-sum.

¹ Comparez le grec τέρσομαι, le sanscrit tari, tri «avoir soil» (primitivement «être sec»), le gothique ga-thairsan «se dessécher» (racine thars), thaursu-s «sec», thaursja «j'ai soil».

\$ 102. Modifications euphoniques produites dans les langues germaniques, en zend et en sanscrit par les suffixes commençant par un t.

Dans les langues germaniques, il n'y a que le t qui occasionne le changement euphonique d'une consonne radicale antécédente, par exemple à la 2° personne du singulier du prétérit fort; toutefois, en vieux haut-allemand, le t ne s'est conservé, à cette place, que dans un petit nombre de verbes qui unissent à la forme du prétérit le sens du présent. Les prétérits faibles, dérivés de ces verbes, présentent les mêmes changements euphoniques devant le t du verbe auxiliaire affixé. Nous trouvons que, dans ces formes, le germanique suit la même loi que le grec: il change la dentale (t, th, d, et, de plus, en vieux et en moyen haut-allemand, z) en s devant un t. Ainsi, en gothique, nous avons and-haihais-t « confessus es », pour and-haihait-t; qvas-t « dixisti », pour qvath-t; ana-baus-t « præcepistin, pour ana-baud-t. En vieux et en moyen haut-allemand, weis-t « tu sais » est pour weiz-t. Le gothique forme de la racine vit, au prétérit faible, vis-sa « je sus », au lieu de vis-ta, venant de vit-ta; il ressemble en cela au latin qui a quas-sum pour quas-tum, de quat-tum (§ 101). Le vieux haut-allemand a également wis-sa; mais, à côté de cette forme, il en a d'autres, comme muo-sa, au lieu de muos-sa, venant de muoz, qui rappellent les formations latines câ-sum, clau-sum. Il n'en est pas de même, en vieux hautallemand, pour les verbes de la première conjugaison faible, qui, ayant la syllabe radicale longue (dans la plupart, la syllabe radicale est terminée par deux consonnes), ajoutent immédiatement le t du verbe auxiliaire à la racine. La dentale ne se change pas alors en s^{-1} , mais t, z et même d restent invariables; c'est seulement quand la dentale est précédée d'une autre consonne,

¹ Cette anomalie vient probablement de ce que l'i, inséré entre la racine et le verbe auxiliaire, n'est tombé qu'à une époque relativement récente (gi-neiz-ta pour gi-neiz-i-ta).

que t, d sont supprimés, z, au contraire, est maintenu; exemples: leit-ta «duxi», gi-neiz-ta «afflixi», ar-ôd-ta «vastavi», walz-ta «volvi», liuh-ta «luxi», pour liuht-ta; hul-ta «placavi», pour huld-ta. De deux consonnes redoublées on ne conserve que l'une, et de ch ou cch on ne garde que le h; les autres groupes de consonnes restent intacts; exemples: ran-ta «cucurri», pour rann-ta; wanh-ta «vacillavi»; pour wanch-ta; dah-ta «texi», pour dacch-ta.

Le moyen haut-allemand suit, en général, les mêmes principes; seulement le t radical, quand il est seul, tombe devant le verbe auxiliaire, de sorte qu'on a, par exemple, lei-te à côté du vieux haut-allemand leit-tu; au contraire, dans les racines en ld et en rd, le d peut être maintenu, et le t du verbe auxiliaire être supprimé; exemple : dulde « toleravi » (à moins qu'il ne faille diviser dul-de, et expliquer le d par l'amollissement du t auxiliaire).

Le changement du g en c (comparez § 98), qui n'est, d'ailleurs, pas général, n'a rien que de naturel; exemple: anc-te « arctavi », pour ang-te; mais, contrairement à cette loi, le b reste invariable.

Devant les suffixes formatifs commençant par un t^1 , il est de règle, en gothique comme en haut-allemand, que les ténues et les moyennes gutturales et labiales se changent en leurs aspirées, quoique la ténue soit bien à sa place devant un t. Ainsi nous avons, en gothique, vah-tvo « garde », de vak; sauh-t(i)s « maladie », de suk; mah-t(i)s « puissance », de mag; ga-skaf-t(i)s « création », de skap; fragif-t(i)s « fiançailles », de gib, affaibli de gab; vieux haut-allemand suht, maht, gi-skaft « créature », gift « don »². Les dentales remplacent l'aspirée th par la sifflante (s), comme cela a lieu, en gothique, devant le t du prétérit, attendu que la

A l'exception du participe passif à forme faible, en haut-allemand, lequel, en ce qui concerne la combinaison du t avec la racine, suit l'analogie du prétérit dont nons venons de parler.

² Sur des faits analogues en zend et en persan, voyez § 34.

combinaison de th avec t est impossible. Toutefois nous avons peu d'exemples de ce dernier changement: entre autres, l'allemand moderne mast, qui est de la même famille que le gothique mats « nourriture » et matjan « manger ». En gothique, le s de blôstreis « adorateur » vient du t de blôtan « adorer »; beist « levain » vient probablement de la racine bit « mordre » (\$ 27, et Grimm, II, p. 208).

Le zend s'accorde sous ce rapport avec le germanique, mais plus encore avec le grec, car il change les dentales en 👟 s ou 🛎 s, non-seulement devant pt, mais encore devant m; exemples: basta « mort », de la racine de irit; apany basta « lié », de a band, la nasale étant supprimée (comme dans le persan أبسته besteh, de بند bend); منه aiśma «bois », pour le sanscrit varidmá. Le choix de la sifflante (» s ou » s devant t) dépend de la voyelle qui précède, c'est-à-dire que » s se met après le son a et a près les autres voyelles (comparez § 51); ainsi l'on aura pass basta à côté de seguils irista. Devant le d, qui ne comporte pas une sissante dure, on met par euphonie la sissante douce 5 s après le son a et & s après les autres voyelles; exemples : dașdi « donne », pour dad-di (qui suppose en sanscrit une forme दा dad-di), rusta «il crût» (aoriste moyen), pour rudta (\$ 51). On peut rappeler à ce propos que le zend remplace aussi quelquesois à la fin des mots la dentale par une sifflante, de même qu'en grec on a, par exemple, 86s pour 800, venant de δόθι, πρός pour προτ, venant de προτί. Le même rapport qui existe entre wρός et wροτί existe entre le zend was as l

Les leçons des manuscrits varient entre as et as et as. Spiegel, dans son explication du dix-neuvième fargard du Vendidad, donne la préférence à la seconde forme, parce qu'elle se trouve dans les meilleurs manuscrits. Je regarde comme la meilleure la forme as as qui, à ce qu'il semble, ne se rencontre nulle part, et cela à cause de l'a précédant la sissante. Quant à l'a qui se rencontre quelquesois après la sissante, je le regarde comme une voyelle euplionique, analogue à l'a qui est inséré quelquesois entre la préposition présixe us « sur » et le verbe, par exemple, dans us-

ntrès » (si c'est avec raison que je reconnais dans ce mot la préposition sanscrite áti « sur », laquelle signifie, en composition avec des substantifs et des adjectifs, « beaucoup, démesurément, très »), et la forme plus fidèlement conservée aiti (pour ati, \$ 41). De même qu'on a, par exemple, en sanscrit atiyasas « ayant beaucoup de gloire » ou « ayant une gloire démesurée », atisundara « très-beau, démesurément beau », de même en zend on a asjarënão « très-brillant », as-jarëtēmaiibyô « très-dévorants » (superlatif, datif pluriel), as-augas « très-fort », mot que Neriosengh traduit par mahâbala « très-fort ».

Le changement de t en » s'a été reconnu dans la préposition » us « sur, en haut », laquelle correspond au sanscrit ut.

Dans l'ancien perse les dentales et les sissantes sinales sont supprimées après a et â; mais après les autres voyelles s reste comme représentant du s sanscrit, et t se change en s; exemple : akúnaus « il fit », pour le sanscrit akṛṇôt (védique); il est hors de doute que akúnaus était en même temps en ancien perse la 2° personne, et répondait, par conséquent, au védique akṛṇôs : de même, dans la déclinaison, s répond à la fois à la désinence du nominatif et du génitif (kúru-s « Cyrus », kúrau-s « Cyri » = sanscrit kuru-s, kurô-s), et à celle de l'ablatif qui en zend est e de (venant de t, \$ 39), bâbiru-s « de Babylone » (ablatif) 1.

Le sanscrit, qui supporte un t final après toutes les voyelles, a pourtant quelquefois un s au lieu d'un t; exemple : adás « celuilà » (nominatif-accusatif neutre), qui est sans aucun doute une altération de adát, car c'est cette dernière forme qui correspon-

a-histata «levez-vous». La préposition as ou as n'a rien de commun avec le substantif féminin ass « pureté » (nominatif asa).

Dans l'inscription de Behistun, II, 65. La leçon vraie est probablement $b\hat{a}bi$ reu- δ ; au lieu de $-\langle\langle\langle (r'), qui ne s'emploie que devant <math>u$, il faudrait lire $-\langle\langle\langle (r'), lettre qui peut renfermer en elle un <math>a$, comme cela a été remarqué ailleurs (Bulletin de l'Académie de Berlin, mars 1848, p. 144).

drait aux formes neutres analogues tat «celui-ci, celui-là», anyát « autre ». A la 3° personne du pluriel du prétérit redoublé, us est très-probablement pour anti; exemple : tutupus pour tutupanti (dorien τετύφαντι), et au potentiel pour ânt ou ant; exemples : vidyús « qu'ils sachent », pour vidyânt, bárê-yus pour barê-y-ant, en zend barayen, en grec Oépoiev. C'est aussi par le penchant à affaiblir un t final en s que j'explique l'identité de l'ablatif et du génitif singuliers dans le plus grand nombre des classes de mots. On peut, par exemple, inférer d'ablatifs zends en ôi-d et au-d (), venant des thèmes en i et en u, des formes sanscrites comme agnét « igne », sûnô-t « filio »; au lieu de ces formes nous avons agné-s, sûnô-s, comme au génitif : c'est ce dernier cas qui a déterminé, en quelque sorte, par son exemple, le changement du t en s à l'ablatif, changement qui n'a pas eu lieu pour les classes de mots qui ont sya au génitif, ou qui ont un génitif de formation à part, comme máma « de moi », táva « de toi ». Dans ces mots, on retrouve l'ancien t à l'ablatif; exemples : ásvá-t « equo », génitif áśva-sya; ma-t, tva-t, génitif máma, táva: l'imitation du génitif par l'ablatif, au moyen du simple changement d'un t final en s, était ici impossible. Si, au contraire, l'ablatif était réellement représenté dans la plupart des classes de mots en sanscrit par le génitif, il serait inexplicable que les thèmes en a et le thème démonstratif amú (génitif amú-sya, \$ 21b, ablatif amúśmâ-t), sans parler des pronoms de la 1^{re} et de la 3^e personne, eussent un génitif distinct de l'ablatif, et que ces formes ne fussent pas également confondues au duel et au pluriel.

On voit encore l'étroite affinité de t et de s par le changement contraire, qui a lieu en sanscrit, de s en t. Il a lieu, quand un s radical se rencontre avec le s du futur auxiliaire et de l'aoriste; exemples : vat-syâmi « habitabo », ávât-sam « habitavi », de la racine vas. On observe encore ce changement dans le suffixe vins (forme forte), et dans les racines srans et dvans « tomber »,

quand elles se trouvent, avec le sens d'un participe présent, à la fin d'un composé : le s de vâns, srans, dvans se change en dentale au nominatif-accusatif-vocatif singulier neutre et devant les désinences casuelles commençant par un b ou un s.

\$ 103. Modifications euphoniques produites dans les langues slaves par les suffixes commençant par un t.

Les langues lettes et slaves se comportent à l'égard des dentales comme les langues classiques, le germanique et le zend : elles se rapprochent surtout du grec, en ce qu'elles changent en s la dentale finale de la racine, quand elle se trouve placée devant un t, et en ce qu'elles la suppriment devant un s; nous avons, par exemple, en ancien slave, de jami «je mange» (pour jadmi, sanscrit ádmi), la 3° personne jas-ti, pour le sanscrit át-ti, venant de ad-ti, et en lithuanien de éd-mi « je mange » (en parlant des animaux), la 3° personne és-t (comparez le vieux latin es-t): de même en ancien slave das-ti «il donne», et en lithuanien dus-ti (même sens), pour dad-ti, dud-ti, sanscrit dúdâ-ti, dorien δίδωτι. Au sanscrit vel-ti «il sait», pour ved-ti, répond l'ancien slave въсть ves-ti, venant de véd-a. Ce sont surtout les infinitifs en ti qui donnent occasion en lithuanien et en slave au changement des dentales en s: ainsi, en lithuanien, de la racine sanscrite wed « conduire », et, en ancien slave, de la racine BEA, qui est identique à la précédente par le son comme par le sens, on a l'infinitif westi, вести. Pour la suppression de la dentale devant un s, c'est le futur qui fournit des exemples en lithuanien : de la racine ed « manger » se forme le futur &-siu 1, en sanscrit at-syâmi, venant de ad-syâmi, qui donnerait en grec $\check{\epsilon}$ - $\sigma\omega$ (comme $\psi \varepsilon \acute{\nu}(\delta)$ - $\sigma\omega$, $\varpi \varepsilon \acute{\iota}(\mathfrak{D})$ - $\sigma\omega$); de skut « gratter », vient le futur sku-siu, pour skut-siu. En ancien slave, la

La 1^{re} personne du singulier du futur doit avoir un i, et cet i est encore distinctement entendu aujourd'hui : c'est ce que nous apprend Schleicher (Lettres sur les résultats d'un voyage scientifique en Lithuanie, p. 4).

désinence personnelle si, qui s'ajoute immédiatement à plusieurs racines en d, déjà mentionnées, et au thème redoublé du présent dad, fournit également des exemples de la suppression du d; exemple: tacu ja-si « tu manges », pour jad-si, sanscrit át-si. Il en est de même pour certains aoristes qui, au lieu du x mentionné plus haut (\$ 925), ont conservé le c primitif; exemple acz ja-su «je mangeai», pour jad-sŭ, forme comparable à l'aoriste grec έψευ-σα pour έψευδ-σα (la dentale reste, au contraire, à l'aoriste sanscrit átâut-sam « je poussai », de la racine tud). En général, le slave ne permet pas la combinaison d'une muette avec un s: on a, par exemple, po-gre-san «ils enterrèrent» (racine greb), pour po-greb-san ou po-grep-san. Au contraire, le lithuanien combine les labiales et les gutturales avec s et t, sans pourtant changer b et g en leur ténue, comme on pourrait s'y attendre; exemples: dirbsiu, degsiu (futur), dirbti, degti (infinitif), de dirbau «je travaille, degu «je brûle» (intransitif). Remarquons encore que l'ancien slave permet devant st le maintien de la labiale précédente, mais qu'il change alors b en p; exemple : погрепсти pogrep-s-ti « enterrer ». Le s est ici une insertion euphonique à peu près analogue à celle qu'on rencontre dans les thèmes gothiques comme an-s-ti « grace » (racine an, \$ 95). Pour po-grep-s-ti on trouve cependant aussi po-gre-s-ti, et sans s euphonique, po-greti (voyez Miklosich, Radices, p. 19). La première de ces deux formes a conservé le complément euphonique et perdu la consonne radicale, comme les formes latines o-s-tendo pour ob-s-tendo, a-sporto pour ab-s-porto.

\$ 104 . Déplacement de l'aspiration en grec et en sanscrit.

Quand l'aspiration d'une moyenne doit être supprimée en sanscrit (\$ 98), il se produit, dans certaines conditions et suivant des lois à part, un mouvement de recul qui reporte l'aspiration sur la consonne initiale de la racine, pourvu que cette consonne

soit une moyenne, ou bien l'aspiration avance sur la consonne initiale du sussixe suivant. On dit, par exemple, bôt-syâmi « je saurai », pour bôd-syâmi; vêda-bût « qui sait le véda », pour vêda-bûd; bud-dâ « sachant », pour bud-tâ; dôk-syâmi « je trairai », pour dôḥ-syâmi; dug-dâ « mulctus », pour duḥ-tâ. En grec il sub-siste une application remarquable de la première de ces deux lois · : dans certaines racines commençant par un τ et sinissant par une aspirée, l'aspiration, quand elle doit être supprimée devant un σ, un τ ou un μ (car elle ne pourrait subsister devant ces lettres), est rejetée sur la lettre initiale, et le τ est changé en Θ; exemples : τρέφω, Θρέπ-σω (Θρέψω), Θρεπ-τήρ, Θρέμ-μα; ; ταθή, Θάπ-τω, ἐτάψην, τέθαμ-μαι; τρύφος, Θρύπ-τω, ἐτρύψην, Θρύμ-μα; τρέχω, Θρέξομαι; Θρίξ, τριχός; ταχύς, Θασσων. C'est d'après le même principe que έχ prend l'esprit rude, quand χ doit être remplacé par la ténue (ἐχτός, ἔξω, ἔξις) · .

Le latin a aussi quelques mots où l'aspiration a reculé: entre autres fido (§ 5) et les mots de même famille, qui correspondent à la racine grecque $\varpi \iota \theta$, et qui ont remplacé la dentale aspirée, que le latin n'a pas, par l'aspiration de la consonne initiale. Quant au rapport du grec $\varpi \iota \ell \theta \omega$ avec la racine sanscrite band « lier », le changement du b sanscrit en ϖ repose sur une loi assez générale

¹ Compares J. L. Burnouf, Journ. asiat. III, 368, et Buttmann, p. 77, 78.

² On explique ordinairement ces saits en supposant deux aspirations, dont l'une serait supprimée, parce que le grec ne soussire pas que deux syllabes consécutives soient aspirées. Mais nous voyons que la langue a évité dès l'origine d'accumuler les aspirées : nous ne trouvons pas une seule racine en sanscrit qui ait une aspirée au commencement et une autre à la sin. Les formes grecques ἐθάφθην, τεθάφθαι, τεθάφθαι de la langue a sini par considérer dans ces mots l'aspirée initiale comme étant radicale, et qu'elle l'a laissée subsister là où elle n'avait pas de raison d'être. Ou bien l'on pourrait dire que φθ étant mis souvent pour σθ ou βθ, la langue a traité ce φ comme n'étant pas dans ces mots une véritable aspirée. Il est vrai que cette explication, qui me paraît la plus vraisemblable, ne peut s'appliquer à τεθάφαται.

qu'Agathon Benary a fait connaître le premier (Phonologie romaine, p. 195 ss.). Voici en quoi elle consiste : l'aspirée finale, en devenant dure de molle qu'elle était dans le principe, entraîne, pour les besoins, en quelque sorte, de la symétrie, le changement de la moyenne initiale en ténue : ωιθ est pour bidh, en sanscrit band. Il en est de même pour ωιθ comparé à bud « savoir », ωαθ comparé à bâd « tourmenter », ωῆχυς comparé à bâḥú-s « bras », ωαχύς comparé à baḥú-s « beaucoup »¹, κυθ comparé à gud « couvrir », τριχ (« cheveu », considéré comme « ce qui pousse »), comparé à drḥ (de draḥ ou darḥ) « grandir ». Baθύς fait exception à la règle, si, comme je le suppose avec Benfey, il doit être expliqué par γαθύς ² et rapporté à la racine sanscrite gâḥ, venant de gâd « submergi », racine qui a peut-être formé le sanscrit agâda-s « très-profond » ³.

LES ACCENTS SANSCRITS.

\$ 104 b. L'oudâtta et le svarita dans les mots isolés.

Pour marquer la syllabe qui reçoit le ton, le sanscrit a deux accents, dont l'un s'appelle udâtta, c'est-à-dire « élevé », et l'autre svarita, c'est-à-dire « sonore » (de svara « ton, accent »). L'oudâtta répond à l'accent aigu grec, et dans notre transcription en caractères latins nous emploierons ce signe pour le représenter . Il peut se trouver sur n'importe quelle syllabe, quelle que soit la

- 1 Voyez Système comparatif d'accentuation, p. 224 note.
- ² B pour γ, comme, par exemple, dans βίδημι, βαρύς, βοῦς, βίος, en sanscrit, gigámi, gurú-s (de garú-s), gáu-s, gíva-s (de giva-s).
- ³ Voyez le Glossaire sanscrit, 1840, p. 2, et Benfey, Lexique des racines grecques, II, p. 66. On pourrait aussi rapporter à la même racine gâdá-s «vadosus, non profundus», et regarder, par conséquent, agâda-s comme la négation de gâdá-s.
- ⁴ Pour les voyelles longues, nous mettons le signe qui indique l'accentuation à côté du circonflexe qui marque la quantité.

longueur du mot : il est, par exemple, sur la première dans ábubôdisàmaḥi « nous désirons savoir » (moyen), sur la deuxième dans tanômi «j'étends », 'et sur la dernière dans babandimá « nous liames ». Le svarita est d'un usage beaucoup plus rare : par luimême, c'est-à-dire quand il se trouve sur un mot isolé, en dehors d'une phrase, il ne se met qu'après les semi-voyelles y et v, au cas où celles-ci sont précédées d'une consonne; néanmoins, même dans cette position, c'est l'accent aigu qui se rencontre le plus souvent, par exemple, dans les futurs comme dâsyáti « il donnera », dans les passifs comme tudyáté «il est poussé», dans les intensifs comme bébidyáté «il fend», dans les dénominatifs comme namasyáti « il honore » (de námas « honneur »), dans les potentiels comme adyâm « que je mange », dans les impératifs moyens comme yunkśvá « unis ». Voici des exemples du svarita, que je représente, comme le fait Bensey, par l'accent grave : manusyà-s « homme », manusye-byas «aux hommes», bûr-ya «épouse», vâkyà-m «discours, nadyàs «fleuves», svàr «ciel», kvà «où?», vadvàs «femmes». Probablement y et v avaient, dans les formes marquées du svarita, une prononciation qui tenait plus de la voyelle que de la consonne, sans pourtant former une syllabe distincte. C'est seulement dans les Védas que l'on compte quelquesois, à cause du mètre, la semi-voyelle pour une syllabe, sans que l'accent aigu soit cependant changé en svarita : ainsi, dans le Rig (1, 1, 6), tvám «tu» doit être prononcé comme un dissyllabe, probablement avec le ton sur l'a (tu-ám). Mais là où, à cause du mètre, une syllabe marquée du svarita se divise en deux, par

¹ Comparez Böhtlingk (Un premier essai sur l'accent en sanscrit, Saint-Pétersbourg, 1843, p. 4). Je ne m'éloigne de l'auteur, dans l'explication présente, qu'en ce que je réunis en une seule syllabe l'i et l'u contenus dans le y et le v, et la voyelle suivante. Je ne conteste d'ailleurs pas que des mots comme kanya «fille», que je lis kania (dissyllabe), ont été trissyllabiques dans un état plus ancien de la langue (je dirais volontiers avant la formation du svarita), et qu'ils ont eu l'accent aigu sur l'i, comme dans le grec σοφία.

exemple, quand dùtyàm = dûtiam (dissyllabe), doit être prononcé en trois syllabes, le svarita qui n'a plus de raison d'être disparaît et est remplacé par l'aigu, dûti-am¹. Si l'on considère i et u (pour y, v) comme formant une diphthongue avec la voyelle suivante (et il n'est pas nécessaire que la syllabe pour cela devienne longue), on peut comparer ua, par exemple, dans sùar «ciel» (qu'on écrit svar), avec la diphthongue ua en vieux haut-allemand, par exemple dans fuaz «pied» (monosyllabe, à côté de fuoz), et ia, par exemple, dans nadias (dissyllabe, on écrit nadyàs) avec la diphthongue ia du vieux haut-allemand, par exemple, dans hialt «je tins»².

L'accentuation des formes grecques comme solves repose également sur ce fait, que l's est prononcé si rapidement, que les deux voyelles ne font, par rapport à l'accent, qu'une seule syllabe (voyez Buttmann, \$11, 8, note 6).

Comme le svarita s'étend toujours sur deux voyelles à la fois (\$104°), il doit être prononcé plus faiblement que l'oudâtta ou l'aigu, dont le poids tombe sur un seul point: en effet, quoique réunies par la prononciation en une seule syllabe, les deux voyelles qui reçoivent le svarita ne forment pas une unité phonique comme les diphthongues ai, ei, oi, av, ev en grec, ou ai, au, eu en français ou en allemand; mais elles restent distinctes comme ua, ia dans les formes précitées du vieux haut-allemand. Il peut sembler surprenant qu'en sanscrit des thèmes oxytons, comme nadi « fleuve », vadi « femme », prennent, quand c'est la syllabe finale qui est accentuée, l'accent le plus faible (le svarita) dans les cas forts (\$129), et l'accent le plus fort (l'aigu) dans les cas faibles; exemples: nadyàs (nadias) « fleuves », nadyâù (nadiāu)

¹ C'est ainsi qu'accentue également Böhtlingk (*Chrestomathie*, p. 263). Voyez mon Système comparatif d'accentuation, note 30.

² De hihalt, pour le gothique haihald, ainsi que Grimm l'a montré avec beaucoup de sagacité.

« deux sleuves », vadvàs (vadùas) « semmes », vadvàù (vadùàu) « deux semmes », et d'autre part, nadyås « du sleuve », datis nadyås, etc. vadvàs « de la semme », datis vadvài. La raison ne peut être, selon moi, que celle-ci : c'est que dans les cas sorts le thème a des sormes plus pleines que dans les cas saibles (comparez bárantas, φέροντος); or, nadi'et vadù' nous montrent des sormes plus pleines dans les cas sorts, en ce sens qu'ils ne laissent pas s'essacer entièrement, devant les désinences commençant par des voyelles, le caractère de voyelle de leur lettre sinale. En esset, nadias, nadiâu, vadùas, vadùāu, quoique dissyllabes, obligent la voix à s'arrêter plus longtemps sur le thème que des sormes comme nadyås, vadvàs, où y et v sont décidément devenus des consonnes.

\$ 104°. Emploi du svarita dans le corps de la phrase.

Dans l'enchaînement du discours le svarita prend la place de l'aigu :

- 1° Nécessairement, quand après un δ ou un ℓ final marqué de l'accent (δ', ℓ') , un a initial sans accent est élidé; exemples : kô 'si « qui es-tu? », pour kô 'asi, kás asi; tê 'vantu « que ceux-ci te protégent », pour té avantu. Probablement ce principe d'accentuation appartient lui-même à un temps où l'a était encore entendu après l' δ et l' ℓ , sans cependant former une syllabe entière \(^1\). C'est le lieu de remarquer que, dans les Védas, l'a initial est souvent conservé après un δ final; exemple, Rig-Véda, I, 84, 16: k6' ady δ .
- 2° D'une façon facultative, quand une voyelle finale accentuée se contracte avec une voyelle initiale non accentuée : néanmoins, dans ce cas, l'accent aigu domine de beaucoup dans le Rig-Véda, et le svarita est borné, ce semble, à la rencontre d'un i accentué

¹ On peut rapprocher les diphthongues en, oa en vieux haut-allemand, quoique la première partie de ces diphthongues soit brève par elle-même.

final avec un i initial non accentué; exemple, I, 22, 20, où divi « dans le ciel » est réuni avec le mot iva qui n'a pas d'accent, diviva 1.

\$ 1044. Cas particuliers.

Quand une voyelle finale accentuée se change en la semivoyelle correspondante devant un mot commençant par une voyelle, l'accent se transporte, sous la forme du svarita, sur la voyelle initiale, au cas où celle-ci n'est pas accentuée; exemples: prtivy dsi «tu es la terre» (pour prtivi asi); urv dntárikšam «la vaste atmosphère » (pour uru antáriksam). Mais si la voyelle initiale du second mot est accentuée, comme elle ne peut recevoir l'accent du mot précédent, il se perd; exemples : nady átra «le sleuve ici », pour nadí átra; svádv átra «dulce ibi », pour svádú átra. Quand des diphthongues accentuées se résolvent en ay, ày, av, âv, l'a ou l'â gardent naturellement l'accent qui revenait à la diphthongue; exemples: tâv âyâtam «venez tous deux», pour tâú âyâtam (Rig-Véda, I, 2, 5). La même chose a lieu devant les désinences grammaticales; exemples : sûnáv-as « filii », du thème sûnú, avec le gouna, c'est-à-dire avec un a inséré devant l'u; agnáy-as «ignes», de agni, avec le gouna; nav-as «naves», de nâú. Quand des thèmes oxytons en i, î, u, û changent leur voyelle finale en la semi-voyelle correspondante (y, v) devant des désinences casuelles commençant par une voyelle, l'accent tombe sur la désinence, ordinairement sous la forme de l'aigu, et, dans certains cas que la grammaire enseigne (comparez \$ 104b), sous la forme du svarita.

Le Satapaja-Brāḥmaṇa du Yagur-Vēda emploie, sauf de rares exceptions, le svarita dans tous les cas où une voyelle finale oxytonée se combine avec une voyelle initiale non accentuée (voyez Weber, Vājasaneyi-Sanhitā, II, præfatio, p. 9 et suiv.). Quand une voyelle finale marquée du svarita se combine avec une voyelle initiale sans accent, le Rig-Vēda conserve également le svarita; exemple, I, 35, 7: kvēdānīm, formé de krā «où?» et idānīm « maintenant».

\$ 104 °. Des signes employés pour marquer les accents.

Le signe du svarita sert aussi, dans l'écriture indienne, à marquer la syllabe qui suit immédiatement la syllabe accentuée, et qui se prononce plus fortement que celles qui se trouvent plus éloignées du ton 1. Au contraire, la syllabe qui précède la syllabe accentuée se prononce moins fortement que les autres syllabes, et s'appelle à cause de cela chez les grammairiens anudâttatara, c'est-à-dire « moins accentué » (comparatif de anudâtta « non accentué »), ou sannatatara « plus abaissé ». Cette syllabe est marquée par un trait horizontal en dessous de l'écriture. Quant à la syllabe accentuée elle-même, elle ne reçoit aucun signe particulier, et on la reconnaît seulement par le moyen des syllabes qui précèdent ou qui suivent.

REMARQUE 1. — Le svarita comparé à l'accent circonflexe grec. — Les accents en lithuanien.

L'explication que nous avons donnée plus haut du svarita peut s'appliquer aussi aux combinaisons comme diviva pour divi iva (\$ 104°); quoique les deux i ne forment qu'une syllabe, on les prononçait probablement de manière à faire entendre deux i, l'un accentué, l'autre sans accent, de même que, suivant les grammairiens grecs, le circonflexe réunit en lui un accent aigu et un accent grave, ce qui veut dire, sans doute, qu'il comprend une partie accentuée et une autre sans accent. En effet,

C'est le svarita secondaire que Roth appelle svarita enclitique (l'aska, p. LXIV). On peut s'en faire une idée par certains composés allemands, où, à côté de la syllabe qui reçoit l'accent principal, il peut s'en trouver une autre marquée d'un accent secondaire, mais presque aussi sensible que le premier : tels sont les mots fússga'nger, mi'ssigga'nger. Il est en tout cas digne de remarque que l'allemand, dont l'accentuation repose sur un principe tout logique, ne supprime pas l'individualité des différents membres d'un composé comme le sanscrit ou le grec. Ainsi, les trois mots qui forment le composé oberbu'rgermei ster ont conservé chacun leur accent, quoique le ton appuie plus fortement sur le premier membre ober.

l'accent grave représente en grec la négation ou l'absence de l'accent aigu, comme l'anoudâtta en sanscrit (\$ 104°), excepté quand il se trouve sur une syllabe finale, où il représente l'accent aigu adouci. Il faut donc que le grec wodov (en sanscrit padám) ait été prononcé wodov, de manière à faire entendre deux o en une syllabe, ou à faire suivre un o long d'un o trèsbref qui ne forme pas de syllabe. De toute façon, ce redoublement de son empêche l'accent de se produire dans toute sa force, et l'aigu qui est contenu dans wodóv (= wodóv ou wodóv) et dans le sanscrit diviva (= divi iva) ne peut être aussi marqué que l'accent de padam « pedum ». Les formes comme diviva, qu'en grec on écrirait di FiFa, se prêtent le mieux à une comparaison du svarita sanscrit avec le circonflexe grec, parce que l'accent tombe ici sur une voyelle longue résultant d'une contraction, comme dans le grec τιμῶ, τιμῶμεν, σοιῶ, σοιῶμεν. La seule différence est que la longue f en sanscrit résulte de la combinaison de deux mots, et qu'en sanscrit le svarita ne résulte jamais d'une contraction à l'intérieur du mot, à moins qu'on ne veuille rapporter à cette analogie les formes comme nadyès "fleuves", vadvàs "femmes" = nadias, vadvas $(\cup \cup)^1$; mais ces dernières formes diffèrent essentiellement des syllabes grecques marquées du circonflexe, en ce que les deux voyelles réunies par le svarita ne font qu'une syllabe brève. En général, dans toute la grammaire et tout le vocabulaire des deux langues, on ne trouve pas un seul cas où le svarita sanscrit soit à la même place que le circonflexe grec; il faut nous contenter de placer en regard des formes grecques, comme σοδών, νεών (dorien ναών), ζενατοίσι, ζευχταῖσι, δοτήρες, νᾶες, des formes équivalentes par le sens et analogues par la formation, qui ont l'accent sur la même syllabe que le grec, mais l'aigu là où le grec a le circonflexe. Tels sont padam, navam, yukté du (de yuktai-śu), yuktäsu², dâtäras, nävas. Il résulte de là que les deux langues n'ont produit le circonslexe (si nous appelons le svarita de ce nom, comme le fait Böhtlingk) qu'après leur séparation et indépendamment l'une de l'autre; il provient dans les deux idiomes d'une altération des formes. C'est. par exemple, une altération en sanscrit qui fait que certaines classes de mots forment une partie de leurs cas d'un thème plein et une partie du, thème affaibli : comparez le nominatif pluriel barantas = φέροντες au génitif singulier báratas = φέροντος. Or, c'est la même altération qui fait que des thèmes comme nadi "fleuve" (féminin) et vadi "femme" traitent

¹ Voyez \$ 104 b.

² Nous regardons ces deux locatifs comme répondant aux datifs grees (\$ 250).

autrement leur i et leur i final dans les cas forts (\$ 129) que dans les cas faibles; quoique cette différence de forme ne soit pas sensible dans l'écriture, il n'en est pas moins vraisemblable, comme on l'a dit plus haut, qu'à l'accusatif pluriel on prononçait nadias, vaduas, et au nominatif nadias, vaduas. D'un autre côté, c'est une altération, dont le sanscrit resta exempt, qui fait qu'en grec les voyelles longues reçoivent un autre accent, selon qu'elles sont suivies d'une syllabe finale brève ou longue: comparez, par exemple, le grec dornpes au génitif dornpon, et au sanscrit détéres.

Dans les langues lettes, il y a aussi, outre l'aigu, qui devrait suffire à tous les idiomes, un accent qui a une grande ressemblance avec le circonflexe grec; seulement, dans les voyelles qui en sont marquées, c'est la partie non accentuée qui est la première et la partie accentuée la seconde. Je veux parler du ton aiguisé, qui joue un rôle beaucoup plus grand en lithuanien que le svarita en sanscrit et le circonflexe en grec; il s'est d'ailleurs produit d'une façon indépendante et n'a pas de parenté originaire avec ces deux accents. Kurschat, à qui nous devons une connaissance plus exacte du système d'accentuation lithuanien, décrit ainsi le ton aiguisé : «Les voyelles «aiguisées ont ceci de particulier, qu'en les prononçant, le ton, après avoir "été d'abord assez bas, s'élève tout à coup, de manière que l'on croit en-*tendre deux voyelles, dont l'une est sans accent et l'autre accentuée.» Plusieurs mots de forme et de quantité identiques se distinguent dans la prononciation par l'accent, qui peut être frappé ou aiguisé; exemples: pajūdinti alaisser aller à cheval, pajūdinti anoircir, soūditi ajuger, sobditi «saler»; dovman «l'esprit» (accusatif), dovman «la fumée» (même cas); išdrijks «il arrachera», išdrijks «en chemise»; primīnsiu «je rappellerai » (sanscrit man «penser», latin memini), priminsiu «je commencerai». Kurschat désigne le ton aiguisé sur les voyelles longues, où on le rencontre de préférence, par ^, excepté sur l'e ouvert long, auquel il donne le même signe renversé, exemple : géras. Sur les voyelles brèves, il emploie indifféremment l'accent grave pour le ton frappé et le ton aiguisé; mais

¹ II, p. 39.

² Pour marquer simultanément la quantité et l'accentuation, nous employons les caractères grecs pour les syllabes accentuées, quoique cela ne soit pas nécessaire à la rigueur pour le son o, qui est toujours long en lithuanien.

³ Ces deux derniers mots sont identiques sous le rapport étymologique, tous les deux étant de la même famille que le sanscrit d'ûmá-s «fumée» et le mot grec Φυμός.

comme ce dernier ne se trouve sur les voyelles brèves que si elles sont suivies d'une liquide, on reconnaît le îon aiguisé à un signe particulier dont Kurschat marque la liquide: m, n, r sont surmontés d'un trait horizontal et l'est barré; exemples: mirti «mourir», girditi «abreuver»; le premier de ces mots a le ton aiguisé, le second le ton frappé sur l'i bref. Je préférerais que le ton frappé fût toujours représenté par l'aigu, auquel il correspond en effet, et que le ton aiguisé sur les voyelles brèves fût marqué par l'accent grave; j'écrirais donc girditi, mirti, le premier ayant le ton frappé, le second le ton aiguisé. Pour indiquer que la voyelle est longue, il faudrait inventer quelque autre signe que l'aigu, qui sert déjà à représenter l'accent.

Remarque 2. — Principe de l'accentuation en sanscrit et en grec.

Le principe qui régit l'accentuation sanscrite est, d'après moi, celui-ci : plus l'accent se trouve reculé, plus il a de relief et de force; ainsi l'accent placé sur la première syllabe est le plus expressif de tous. Je crois que le même principe s'applique au grec : seulement, par suite d'un amollissement qui n'a eu lieu qu'après la séparation des idiomes, le ton ne peut pas être reculé en grec au delà de l'antépénultième, et si la dernière syllabe est longue, elle attire l'accent sur la pénultième. Par exemple, à la 3° personne du duel de l'impératif présent, nous avons Ospéton au lieu de Oépeton, qui correspondrait au sanscrit báratam («que tous deux portent»), et au comparatif nous avons nolw pour nolw, qui répondrait au sanscrit svadiges «plus doux» (du thème positif svâdú = grec τδύ). Au superlatif, au contraire, ήδισ7ος correspond parfaitement au sanscrit svädišias, parce qu'ici il n'y a pas lieu pour le grec de s'écarter de l'ancienne accentuation. En reculant l'accent au comparatif et au superlatif, les deux langues ont l'intention de représenter le renforcement de l'idée par le renforcement du ton. Nous avons une preuve bien frappante de l'importance attachée par le sanscrit et le grec au reculement de l'accent, dans la règle qui veut que les mots monosyllabiques aient l'accent sur la syllabe radicale dans les cas forts (§ 129), qui sont regardés comme les plus marquants, tandis que les cas faibles laissent tomber l'accent sur la désinence; comparez, par exemple, le génitif sanscrit et grec padás, wodos, et l'accusatif pádam et woda. Nous rencontrerons dans le cours de cet ouvrage d'autres preuves de la même loi, qui est absolue en sanscrit, mais qui, en grec, est renfermée dans certaines limites.

DES RACINES.

\$ 105. Des racines verbales et des racines pronominales.

Il y a en sanscrit et dans les langues de la même famille deux classes de racines : la première classe, qui est de béaucoup la plus nombreuse, a produit des verbes et des noms (substantifs et adjectifs); car les noms ne dérivent pas des verbes, ils se trouvent sur une même ligne avec eux et ont même provenance. Nous appellerons toutesois cette classe de racines, pour la distinguer de la classe dont nous allons parler tout à l'heure, et à cause de l'usage qui a consacré ce mot, racines verbales; le verbe se trouve d'ailleurs, sous le rapport de la forme, lié à ces racines d'une façon plus intime que le substantif, puisqu'il suffit d'ajouter les désinences personnelles à la racine, pour former le présent de beaucoup de verbes. De la seconde classe de racines dérivent des pronoms, toutes les prépositions primitives, des conjonctions et des particules; nous les nommons racines pronominales, parce qu'elles marquent toutes une idée pronominale, laquelle est contenue, d'une façon plus ou moins cachée, dans les prépositions, les conjonctions et les particules. Les pronoms simples ne sauraient être ramenés à quelque chose de plus général, soit sous le rapport de l'idée, soit sous le rapport de la forme : le thème de leur déclinaison est en même temps leur racine. Néanmoins les grammairiens indiens font venir tous les mots, y compris les pronoms, de racines verbales, quoique la plupart des thèmes pronominaux s'opposent, même sous le rapport de la forme, à une pareille dérivation; en effet, le plus grand nombre de ces thèmes se terminent par un a, il y en a même un qui consiste simplement en un a; or, parmi les racines verbales il n'y en a pas une seule finissant en ă, quoique l'â long et les autres voyelles, excepté nau, se rencontrent comme lettres finales des racines verbales. Il y a quelquefois identité fortuite entre une racine verbale et une racine pronominale; par exemple, entre verbale et une racine pronominale; par exemple, entre verbale et une racine pronominale; par exemple, entre

\$ 106. Monosyllabisme des racines.

Les racines verbales ainsi que les racines pronominales sont monosyllabiques. Les formes polysyllabiques données par les grammairiens comme étant des racines contiennent ou bien un redoublement, comme égagar, égagr « veiller », ou bien une préposition faisant corps avec la racine, comme ava-dir « mépriser », ou bien encore elles sont dérivées d'un nom, comme kundr « jouer », que je fais venir de kundré « enfant ».

Hormis la règle du monosyllabisme, les racines verbales ne sont soumises à aucune autre condition restrictive; elles peuvent contenir un nombre très-variable de lettres. C'est grâce à cette liberté de réunir et d'accumuler les lettres que la langue est parvenue à exprimer toutes les idées fondamentales par des racines monosyllabiques. Les voyelles et les consonnes simples ne lui suffirent pas : elle créa des racines où plusieurs consonnes sont rassemblées en un tout indivisible, comme si elles ne formaient qu'un son unique. Dans sià « se tenir », le s et le i ont été réunis de toute antiquité, comme le prouvent toutes les langues

indo-européennes; dans skand « monter » (latin scand-o), la double combinaison de deux consonnes au commencement et à la fin de la racine est un fait dont l'antiquité est prouvée par l'accord du sanscrit et du latin. D'un autre côté, une simple voyelle suffisait pour exprimer une idée verbale : c'est ce qu'atteste la racine i signifiant « aller », qui se retrouve dans presque tous les idiomes de la famille indo-européenne.

\$ 107. Comparaison des racines indo-européennes et des racines sémitiques.

La nature et le caractère particulier des racines verbales sanscrites se dessinent encore mieux par la comparaison avec les racines des langues sémitiques. Celles-ci exigent, si loin que nous puissions les poursuivre dans l'antiquité, trois consonnes; j'ai montré ailleurs 1 que ces consonnes représentent par elles-mêmes, sans le secours des voyelles, l'idée fondamentale, et qu'elles forment à l'ordinaire deux syllabes; elles peuvent bien, dans certains cas, être englobées en une seule syllabe, mais alors la réunion de la consonne du milieu avec la première ou la dernière est purement accidentelle et passagère. Nous voyons, par exemple, que l'hébreu kâtûl « tué » se contracte au féminin en ktál, à cause du complément âh (ktûlâh), tandis que kôtêl « tuant », devant le même complément, resserre ses consonnes de la façon opposée et fait kôtlâh. On ne peut donc considérer comme étant la racine, ni ktûl ni kôtl; on pourra tout aussi peu chercher la racine dans ktôl, qui est l'infinitif à l'état construit; en effet, któl n'est pas autre chose que la forme absolue kâtól abrégée, par suite de la célérité de la prononciation, qui a hâte d'arriver au mot régi par l'infinitif, mot faisant en quelque sorte corps avec lui. Dans l'impératif ktôl, l'abréviation ne tient pas, comme dans

^{&#}x27; Mémoires de l'Académie de Berlin (classe historique), 1824, p. 126 et suiv.

le cas précédent, à une cause extérieure et mécanique 1 : elle vient plutôt d'une cause dynamique, à savoir la rapidité qui caractérise ordinairement le commandement. Dans les langues sémitiques, contrairement à ce qui se passe dans les langues indo-européennes, les voyelles n'appartiennent pas à la racine; elles servent au mouvement grammatical, à l'expression des idées secondaires et au mécanisme de la structure du mot : c'est par les voyelles qu'on distingue, par exemple, en arabe, katala «il tua » de kutila «il fut tué », et, en hébreu, kôtél « tuant » de kâtúl « tué ». Une racine sémitique ne peut se prononcer : car du moment qu'on y veut introduire des voyelles, on est obligé de se décider pour une certaine sorme grammaticale, et l'on cesse d'avoir devant soi l'idée marquée par une racine placée au-dessus de toute grammaire. Au contraire, dans la famille indo-européenne, si l'on consulte les idiomes les plus anciens et les mieux conservés, on voit que la racine est comme un noyau fermé et presque invariable, qui s'entoure de syllabes étrangères dont nous avons à rechercher l'origine, et dont le rôle est d'exprimer les idées secondaires, que la racine ne saurait marquer par elle-même. La voyelle, accompagnée d'une ou de plusieurs consonnes, et quelquesois sans le secours d'aucune consonne, est destinée à exprimer l'idée fondamentale; elle peut tout au plus être allongée ou être élevée d'un ou de deux degrés par le gouna ou par le vriddhi, et encore n'est-ce pas pour marquer des rapports grammaticaux, qui ont besoin d'être indiqués plus clairement, que la voyelle est ainsi modifiée. Les changements en question sont dus, ainsi que je crois pouvoir le démontrer, uniquement à des lois mécaniques; il en est de même pour le changement de voyelle qu'on observe dans les langues germa-

¹ Voir, pour l'explication des mots mécanique et dynamique, page 1 de ce volume, note. — Tr.

niques, où un a primitif est tantôt conservé, tantôt changé en i ou en u (\$\$ 6 et 7).

\$ 108. Classification générale des langues. — Examen d'une opinion de Fr. de Schlegel.

Les racines sémitiques ont, comme on vient de le dire, la faculté de marquer les rapports grammaticaux par des modifications internes, et elles ont fait de cette faculté l'usage le plus large; au contraire, les racines indo-européennes, aussitôt qu'elles ont à indiquer une relation grammaticale, doivent recourir à un complément externe : il paraîtra d'autant plus étonnant que Fr. de Schlegel 1 place ces deux familles de langues dans le rapport inverse. Il établit deux grandes catégories de langues, à savoir celles qui expriment les modifications secondaires du sens par le changement interne du son radical, par la flexion, et celles qui marquent ces modifications par l'addition d'un mot qui signifie déjà par lui-même la pluralité, le passé, le futur, etc. Or il place le sanscrit et les langues congénères dans la première catégorie et les idiomes sémitiques dans la seconde. « Il est vrai, «dit-il (p. 48), qu'il peut y avoir une apparence de flexion, « lors que les particules ajoutées finissent par se fondre si bien avec «le mot principal, qu'elles deviennent méconnaissables; mais «si, comme il arrive en arabe et dans les autres idiomes de «la même famille, ce sont des particules déjà significatives par «elles-mêmes qui expriment les rapports les plus simples et les «plus essentiels, tels que la personne dans les verbes, et si le «penchant à employer des particules de ce genre est inhérent «au génie même de la langue, il sera permis d'admettre que le « même principe a été appliqué en des endroits où il n'est plus « possible aujourd'hui de distinguer aussi clairement l'adjonction

ı.

¹ Dans son ouvrage Sur la langue et la sagesse des Indous.

« de particules étrangères; du moins, il sera sûrement permis « d'admettre que, dans son ensemble, la langue appartient à « cette catégorie, quoique dans le détail elle ait déjà pris en « partie un caractère différent et plus relevé, grâce à des mé-« langes et à d'habiles perfectionnements. »

Nous devons commencer par rappeler qu'en sanscrit et dans les idiomes de cette famille, les désinences personnelles des verbes montrent pour le moins une aussi grande ressemblance avec les pronoms isolés qu'en arabe. Et comment une langue quelconque, exprimant les rapports pronominaux des verbes par des syllabes placées au commencement ou à la fin de la racine, irait-elle négliger précisément les syllabes qui, isolées, expriment les idées pronominales correspondantes?

Par flexion, Fr. de Schlegel entend le changement interne du son radical, ou (p. 35) la modification interne de la racine qu'il oppose (p. 48) à l'adjonction externe d'une syllabe. Mais quand en grec de δω ou de δο se forment δίδω-μι, δώ-σω, δο-θησόμεθα, qu'est-ce que les formes μι, σω, θησομεθα, sinon des compléments externes qui viennent s'ajouter à une racine invariable ou changeant seulement la quantité de la voyelle? Si l'on entend donc par flexion une modification interne de la racine, le sanscrit, le grec, etc. n'auront guère d'autre flexion que le redoublement, qui est formé à l'aide des ressources de la racine même. Ou bien, dira-t-on que dans δο-θησόμεθα, θησομεθα est une modification interne de la racine δο?

Fr. de Schlegel continue (p. 50): « Dans la langue indienne, « ou dans la langue grecque, chaque racine est véritablement « ce que dit son nom, une racine, un germe vivant; car les « idées de rapport étant marquées par un changement interne, « la racine peut se déployer librement, prendre des développe- « ments indéfinis, et, en effet, elle est quelquefois d'une ri- « chesse admirable. Mais tout ce qui sort de cette façon de la

« simple racine conserve la marque de la parenté, fait corps avec elle, de manière que les deux parties se portent et se « soutiennent réciproquement. » Je ne trouve pas que cette déduction soit fondée, car si la racine a la faculté d'exprimer les idées de rapport par des changements internes, comment en peut-on conclure pour cette même racine (qui reste invariable à ... l'intérieur) la faculté de se développer indéfiniment à l'aide de syllabes étrangères s'ajoutant du dehors? Quelle marque de parenté y a-t-il entre μι, σω, θησομεθα et les racines auxquelles se joignent ces compléments significatifs? Reconnaissons donc dans les flexions des langues indo-européennes, non pas des modifications intérieures de la racine, mais des éléments ayant une valeur par eux-mêmes et dont c'est le devoir d'une grammaire scientifique de rechercher l'origine. Mais quand même il serait impossible de reconnaître avec certitude l'origine d'une seule de ces flexions, il n'en serait pas moins certain pour cela que l'adjonction de syllabes extérieures est le véritable principe de la grammaire indo-européenne; il suffit, en effet, d'un coup d'œil pour voir que les flexions n'appartiennent pas à la racine, mais qu'elles sont venues du dehors. A. G. de Schlegel, qui admet dans ses traits essentiels cette même classification des langues 1, donne à entendre que les flexions ne sont pas des mo-

¹ Dans son ouvrage, Observations sur la langue et la littérature provençales (en français), il établit toutefois trois classes de langues (p. 14 et suiv.) : les langues sans sucune structure grammaticale, les langues qui emploient des affixes, et les langues à inflexions. Il dit des dernières : «Je pense, cependant, qu'il faut assigner le premier «rang aux langues à inflexions. On pourrait les appeler les langues organiques, » parce qu'elles renferment un principe vivant de développement et d'accroissement, «et qu'elles ont seules, si je puis m'exprimer ainsi, une végétation abondante et «féconde. Le merveilleux artifice de ces langues est de former une immense variété «de mots, et de marquer la liaison des idées que ces mots désignent, moyennant «un assez petit nombre de syllabes, qui, considérées séparément, n'ont point de «signification, mais qui déterminent avec précision le sens du mot auquel elles sont «jointes. En modifiant les lettres radicales, et en ajoutant aux racines des syllabes

difications de la racine, mais des compléments étrangers, dont le caractère propre serait de n'avoir pas de signification par eux-mêmes. Mais on en peut dire autant pour les flexions ou syllabes complémentaires des langues sémitiques, qui ne se rencontrent pas plus qu'en sanscrit, à l'état isolé, sous la forme qu'elles ont comme flexions. On dit, par exemple, en arabe antum, et non pas tum « vous »; et en sanscrit, c'est ma, ta, et non pas mi, ti qui sont les thèmes déclinables de la 1^{re} et de la 2° personne; at-TI « il mange » est dans le même rapport avec TA-m « lui » (à l'accusatif) que le gothique IT-a « je mange » avec la forme monosyllabique AT « je mangeai ». La cause de l'affaiblissement de l'a radical en i est probablement la même dans les deux cas : c'est à savoir que le mot où nous rencontrons l'i est plus long que le mot où nous avons a (comparez \$ 6).

Si la division des langues proposée par Fr. de Schlegel repose sur des caractères inexacts, l'idée d'une classification rappelant les règnes de la nature n'en est pas moins pleine de sens. Mais nous établirons plutôt, comme fait A. G. de Schlegel (endroit cité), trois classes, et nous les distinguerons de la sorte : 1° idiomes sans racines véritables, sans faculté de composition, par conséquent, sans organisme, sans grammaire. A cette classe appartient le chinois, où tout, en apparence, n'est encore que racine 1, et où les catégories grammaticales et les « dérivatives, on forme des mots dérivés de diverses espèces, et des dérivés des déri-« vés. On compose des mots de plusieurs racines pour exprimer les idées complexes. «Ensuite on décline les substantifs, les adjectifs et les pronoms, par genres, par "nombres et par cas; on conjugue les verbes par voix, par modes, par temps, par « nombres et par personnes, en employant de même des désinences et quelquesois « des augments, qui séparément ne signifient rien. Cette méthode procure l'avantage «d'énoncer en un seul mot l'idée principale, souvent déjà très-modifiée et très-«complexe, avec tout son cortége d'idées accessoires et de relations variables.»

¹ Je dis en apparence, car, de racines véritables, on ne peut en reconnaître au chinois: en effet, une racine suppose toujours une famille de mots dont elle est le

rapports secondaires ne peuvent être reconnus que par la position des mots dans la phrase 1.

centre et l'origine; on n'arrive à la saisir qu'après avoir dépouillé les mots qui la contiennent de tous les éléments exprimant des idées secondaires, et après avoir fait abstraction des changements qui ont pu survenir dans la racine elle-même par suite des lois phoniques. Les composés dont parlent les grammaires chinoises ne sont pas des composés véritables, mais seulement des mots juxtaposés, dont le dernier ne sert souvent qu'à mieux déterminer la signification du premier; par exemple, dans tao-lú (Endlicher, Eléments de la grammaire chinoise, p. 170), il y a deux mots juxtaposés, qui ont tous les deux, entre autres significations, celle de «chemin», et qui réunis ne peuvent signifier autre chose que chemin. Les expressions citées par Endlicher (p. 171 et suiv.) ne sont pas plus des composés que ne le sont en français les termes comme homme d'affaires, homme de lettres. Pour qu'il y ait composé, il faut que les deux mots soient réellement combinés et n'aient qu'un seul et même accent. Ces expressions chinoises n'ont qu'une unité logique, c'est-à-dire qu'il faut oublier la signification particulière de chacun des mots simples pour ne penser qu'au sens de l'ensemble, sens souvent assez arbitraire; par exemple, la réunion des mots shûl ("eau") et sheù ("main") signifie "pilote" (shûl sheù), et celle des mots gi («soleil») et tsè («fils») désigne le «jour», qui est considéré comme le produit du soleil (g't tse). — Les mots chinois ont l'apparence de racines, parce qu'ils sont tous monosyllabiques; mais les racines des langues indo-européennes comportent une plus grande variété de formes que les mots chinois. Ceux-ci commencent tous par une consonne et se terminent (à l'exception du chinois du sud), soit par une voyelle, diphthongue ou triphthongue, soit par une nasale (n, ng)précédée d'une voyelle. L' seul fait exception et se trouve à la fin des mots après eu, dans eul « et », eúl « deux » et eûl « oreille ». Pour montrer dans quelles étroites conditions est rensermée la structure des mots chinois, je cite les noms de nombre de 1 à 10, ainsi que les termes employés pour 100 et 1000. Je me sers du système de transcription d'Endlicher: 'i 1, eûl 2, san 3, ssé 4, 'u 5, lu 6, téi 7, pa 8, kieù 9, shi 10, pë 100, téian 1000. On voit qu'ici chaque nom de nombre est une création à part, et qu'il n'est pas possible d'expliquer un nom de nombre plus élevé par la combinaison d'autres noms de nombre moins élevés. Ce qui, dans les langues indoeuropéennes, se rapproche le plus de la structure des mots chinois, ce sont les racines pronominales ou thèmes pronominaux, lesquels, comme on l'a fait observer plus haut (\$ 105), se terminent tous par une voyelle. A ce point de vue, on pourrait comparer, par exemple, pā, lū, shī aux thèmes ka, ku, ki. On en pourrait rapprocher aussi quelques thèmes substantifs sanscrits, qui, d'après leur forme, sont des racines nues, aucun suffixe formatif n'étant joint à la racine à laquelle ils appartiennent; exemples: ba «éclat», bi «peur», hri «pudeur».

La langue chinoise a été parfaitement caractérisée par G. de Humboldt dans sa

- 2° Les langues à racines monosyllabiques, capables de les combiner entre elles, et arrivant presque uniquement par ce moyen à avoir un organisme, une grammaire. Le principe essentiel de la création des mots, dans cette classe de langues, me paraît être la combinaison des racines verbales avec les racines pronominales, les unes représentant en quelque sorte l'âme, les autres le corps du mot (comparez \$ 105). A cette classe appartiennent les langues indo-européennes, ainsi que tous les idiomes qui ne sont pas compris dans la première ou dans la troisième classe, et dont les formes se sont assez bien conservées pour pouvoir être ramenées à leurs éléments les plus simples.
- 3° Les langues à racines verbalès dissyllabiques, avec trois consonnes nécessaires, exprimant le sens fondamental. Cette classe comprend seulement les idiomes sémitiques et crée ses formes grammaticales, non pas seulement par composition, comme la seconde, mais aussi par la simple modification interne des racines. Nous accordons d'ailleurs volontiers le premier rang à la famille indo-européenne, mais nous trouvons les raisons de cette prééminence, non pas dans l'usage de flexions consistant en syllabes dépourvues de sens par elles-mêmes, mais dans le nombre et la variété de ces compléments grammaticaux, lesquels sont significatifs et en rapport de parenté avec des mots employés à l'état isolé; nous trouvons encore des raisons de supériorité dans le choix habile et l'usage ingénieux de ces compléments, qui permettent de marquer les relations les plus diverses de la façon la plus exacte et la plus vive; nous expliquons ensin cette supériorité par l'étroite union qui assemble la racine et la flexion en un tout harmonieux, comparable à un corps organisé.

Lettre à M. Abel Rémusat, sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier (en français).

S 109°. Division des racines sanscrites en dix classes, d'après des caractères qui se retrouvent dans les autres langues indo-européennes.

Les grammairiens indiens divisent les racines en dix classes, d'après des particularités qui se rapportent seulement aux temps que nous avons appelés temps spéciaux 1, et au participe présent; ces particularités se retrouvent toutes en zend, et nous en donnerons des exemples au paragraphe suivant. Mais nous allons d'abord caractériser les classes sanscrites, et en rapprocher ce qui y correspond dans les langues européennes.

\$ 109. 1. Première et sixième classe.

La première et la sixième classe ajoutent **a** à la racine, et nous nous réservons de nous expliquer, en traitant du verbe, sur l'origine de ce complément et d'autres du même genre. La première classe comprend environ mille racines. presque la moitié de la somme totale des racines; la sixième en contient à peu près cent cinquante; la différence entre ces deux classes est que la première élève d'un degré la voyelle radicale par le gouna (\$ 26) et la marque de l'accent, tandis que la sixième laisse la voyelle radicale invariable et fait tomber le ton sur la syllabe marquant la classe; exemples: bödati « il sait », de bud 1, mais tudáti « il frappe », de tud 6. Comme **a** n'a pas de gouna, il n'y a pour cette voyelle de différence entre la première et la sixième classe que dans l'accentuation: ainsi maggé-á-ti « sub-

Les temps qui correspondent en grec aux temps spéciaux sont : le présent (iudicatif, impératif, optatif; le subjonctif manque au sanscrit ordinaire) et l'imparfait. Ils ont également en grec certains caractères qui ne se retrouvent pas dans les autres temps. Dans les langues germaniques, les temps spéciaux sont représentés par le présent de chaque mode.

mergitur » sera de la sixième. Mais, en général, les verbes ayant un a radical sont de la première 1.

Quelques verbes de la sixième classe insèrent une nasale, qui naturellement devra appartenir au même organe que la consonne finale de la racine : exemples : lump-á-ti, de lup « fendre, briser »; vind-á-ti, de vid « trouver ».

En grec, le complément **a** est représenté par ε (par o devant les nasales, \$3): λείπ-ο-μεν², Φεύγ-ο-μεν, de ΛΙΙΙ, ΦΥΓ (ἔλιπον, ἔφυγον), appartiennent à la première classe, parce qu'ils ont le gouna (\$26); au contraire, γλίχ-ο-μαι sera de la sixième ³. En latin, nous reconnaissons dans la troisième conjugaison, dont je ferais la première, les verbes correspondant à la première et à la sixième classe sanscrite; la longue de dico, sido, dûco tient la place du gouna de la première classe, et le complément i est un affaiblissement de l'ancien a (\$6); sous le rapport des voyelles, leg-i-mus est au grec λέγ-ο-μεν ce que le génitif ped-is est à ποδ-όs, qui lui-même est pour le sanscrit pad-ás. Dans leg-u-nt, venant de leg-a-nti, l'ancien a est devenu un u par l'influence de la liquide (comparez \$7).

De même que dans la sixième classe sanscrite, certains verbes en latin insèrent la nasale: rump-i-t, par exemple, répond à la forme lump-á-ti, citée plus haut. On peut comparer à vind-á-ti, en ce qui concerne la nasale, les formes latines find-i-t, scind-i-t, tund-i-t.

- Le chiffre placé après une racine verbale sanscrite indique la classe de conjugaison à laquelle elle appartient. Tr.
- ² Nous mettons le pluriel, parce que le singulier, plus mutilé, rend le fait moins sensible.
- ³ En sanscrit, les voyelles longues ne comportent le gouna que quand elles sont à la fin de la racine, non quand elles se trouvent au commencement ou au milieu; les voyelles brèves devant une consonne double ne le prennent pas non plus. Les racines ainsi conformées font partie de la première classe; exemple : krid-a-ti «il joue».

Dans les langues germaniques, tous les verbes forts, à l'exception de ceux qui seront mentionnés plus bas (\$\$ 109°, 2 et 5) et du verbe substantif, sont dans le rapport le plus frappant avec les verbes sanscrits de la première classe 1. Le a, qui se joint à la racine, est, en gothique 2, resté invariable devant certaines désinences personnelles, et s'est changé, devant d'autres, en i (comparez \$67), comme en latin; exemple: hait-a « j'appelle », hait-i-th; 2° personne duel hait-a-ts; pluriel: hait-a-m, hait-i-th, hait-a-nd.

Les voyelles radicales i et u prennent le gouna comme en sanscrit, avec cette seule différence que l'a du gouna s'est affaibli en i (\$ 27), lequel, en se combinant avec un i radical, forme un i long (qu'on écrit ei, \$ 70); exemples: keina (= kîna, venant de kina) «je germe», du verbe kin; biuga «je plie», du verbe bug, en sanscrit bug, d'où vient bugná «plié». La voyelle radi-

- C'est à cette place, pour la première sois, que ce rapport est exposé d'une saçon complète. La conjecture que l'a de sormes comme haita, haitam, haitaima, etc. n'appartient pas aux désinences personnelles, mais est identique à l'a de la première et de la sixième classe sanscrite; a été émise pour la première sois par moi dans la Recension de la Grammaire de Grimm; mais je n'avais pas encore aperçu toute l'étendue de la loi du gouna dans les langues germaniques. (Voyez les Annales de critique scientisque, sévrier 1827, p. 282; Vocalisme, p. 48.)
- ² Parmi les idiomes germaniques, nous mentionnons de préférence le gothique, parce qu'il est le point de départ de la grammaire allemande. On tirera aisément les conséquences qui en découlent pour le haut-allemand.
- La racine gothique luk «fermer» allonge son u au lieu de le faire précéder de l'i geuna : us-luk-i-th «il ouvre», pour us-liuk-i-th. Il importe de remarquer, à ce propos, qu'il y a aussi, en sanscrit, un verbe de la première classe, qui, par exception, au lieu de prendre le gouna, allonge un u radical : güḥ-a-ti «il couvre» (pour géh-a-ti), de la racine guḥ, venant de gud (en grec xuθ; voyez \$ 104°). De même, en latin, due-i-t, de duc (dux, ducis) et avec un changement analogue de l'i : dico, side (comparez judex, judicis, causidicus, sides). Il faut encore rapporter ici les verbes grecs qui allongent au présent un v et un i bref radical, comme τρίδω (ἐτρίδην, τρί- είσομαι, τρίδως, τρίδως), Φλίδω (ἐθλίδην), Φρύγω (ἐΦρΰγην).

Comme l'écriture gothique primitive ne distingue pas l'u bref et l'u long (\$ 76), on pourrait admettre aussi que le mot us-luk-i-th, mentionné plus haut, a un u bref;

cale sanscrite a se présente, en gothique, sous une triple forme. Ou bien a est resté invariable dans les temps spéciaux, par exemple dans far-i-th « il voyage », pour le sanscrit cár-a-ti (\$ 14); ou bien l'ancien a s'est affaibli, dans les temps spéciaux, en i; exemple: qvim-i-th « il vient », à côté de qvam « je vins, il vint » (en sanscrit, racine gam « aller », \$ 6); ou bien, en troisième lieu, l'ancien a a complétement disparu, et l'i, qui en est sorti par affaiblissement, compte pour la vraie voyelle radicale; on traite alors cet i de la même façon qu'un i organique, qui aurait déjà subsisté en sanscrit, c'est-à-dire qu'on le frappe de l'i gouna dans

néanmoins je ne doute pes que Grimm n'ait eu raison d'écrire ga-laka dans la deuxième édition de sa Grammaire (p. 842), attendu que tous les verbes forts, ayant un u radical, frappent au présent cette voyelle du gouna, et qu'il est beaucoup plus naturel d'admettre qu'ici le gouna a été remplacé par un allongement de la voyelle que de supposer qu'il a disparu sans compensation aucune. Mais si le gothique, ce qui a été contesté plus haut (\$ 76), avait été absolument dépourvu de l'u long, cette circonstance aurait certainement contribué à conserver la forme liuka, parce qu'alors il esté impossible de compenser la suppression de l'i par l'allongement de la voyelle radicale.

L'u de truda «je soule» est, comme le montrent les dialectes congénères, pour un i; je le regarde comme un affaiblissement de l'a radical, lequel, au lieu de se changer en i, s'est changé, par exception dans ce verbe, en la voyelle u, moins légère que l'i, et, par conséquent, plus proche de la voyelle a (\$ 7): truda est donc, aux formes comme giba, ce qu'en latin conculco est aux composés comme continge, avec cette différence qu'ici le voisinage de la contribué à faire préférer l'u à l'i. Il ne me paraît pas douteux que le prétérit de truda, qu'on ne trouve nulle part, a dû être trath, pluriel trédum, ainsi que l'admet Grimm (I, p. 842), quoique Grimm ait luimême changé d'opinion au sujet de ce pluriel (Histoire de la langue allemande), et qu'il présère actuellement trodum à trédum. Ce qui rend la dernière sorme plus vraisemblable, ce sont les formes du vieux haut-allemand drâti (subjonctif) et furtrâti (2° personne du singulier de l'indicatif). S'il y avait eu un prétérit pluriel gothique trodum, on aurait eu probablement, au singulier, trôth, en analogie avec for, forum, présent fura; alors le présent truda appartiendrait à la septième conjugaison de Grimm, et il serait, en ce qui concerne la voyelle radicale, dans le même rapport avec les autres formes spéciales de cette classe, que le sont les formes comme busdun «nous liàmes» avec les formes monosyllabiques du singulier, comme band (douzième conjugaison).

les temps spéciaux, et de l'a gouna au prétérit singulier, et on le conserve pur au prétérit pluriel. C'est ici que vient se ranger le verbe kin « germer », mentionné plus haut : présent keina, prétérit singulier kain, pluriel kin-um. La racine sanscrite correspondante est gan « engendrer, naître » (\$ 87, 1). Même rapport entre greipa, graip, gripum, de grip « saisir » et un grab (forme védique) « prendre » ¹. Au contraire, bit « mordre » ² (beita, bait, bitum) a déjà. en sanscrit, un i. Comparez is did « fendre ».

§ 109°, 2. Quatrième classe.

La quatrième classe sanscrite ajoute aux racines la syllabe ya et se rencontre en cela avec les temps spéciaux du passif; les verbes appartenant à cette classe sont, d'ailleurs, en grande partie, des intransitifs, comme, par exemple, núis-ya-ti «il périt», his-ya-ti «il se réjouit», rd-ya-ti «il croît», kúp-ya-ti «il se fâche», trás-ya-ti «il tremble». La voyelle radicale reste, en général, invariable, et reçoit le ton³, comme on le voit par les exemples précédents, au lieu que le passif laisse tomber le ton sur la syllabe ya. Comparez, par exemple, naḥ-yá-tê «il est lié» avec le moyen náḥ-ya-tê (actif náḥ-ya-ti) «il lie». Cette classe comprend environ cent trente racines.

Je rapporte à cette classe les verbes gothiques en ja, qui, comme par exemple vals-ja « je croîs », bid-ja » je prie », rejettent ce complément au prétérit (vôls « je crùs », bath « je priai », pluriel bédum). Ils n'ont, dans les temps spéciaux, qu'une res-

Le p gothique tient ici exceptionnellement la place d'un b, qui est le substitut ordinaire du b sanscrit (\$ 88). Comparez le lithuanien gré bju «je prends», ancien save grabljus «je pille».

Le verbe bit ne se rencontre qu'avec la préposition and et dans le sens de «injurier», mais il répond au vieux haut-allemand biz "mordre» (en allemand moderne beissen).

Excepté aux prétérits augmentés, lesquels, dans cette classe comme dans toutes les autres, prennent le ton sur l'augment.

semblance fortuite avec la première conjugaison faible de Grimm (nas-ja «je sauve»), dont le ja a une autre origine, et est, comme on le montrera plus tard, un reste de aja (en sanscrit aya, § 109°, 6). La racine sanscrite vaké, qui répond au gothique vaks, appartient à la première classe (váki-a-ti « crescit »), mais la racine zende correspondante, qui se montre d'ordinaire sous la forme contractée who ulis, appartient à la quatrième; c'est ainsi que nous avons, dans un endroit cité par Burnouf (Yaçna, notes, p. 17), uș-uksyanti «ils croissent», forme qu'on peut comparer au gothique valis-ja-nd. Je ferai encore observer que, si les verbes gothiques comme vahsja contenaient un mélange de la conjugaison forte et de la conjugaison faible, il faudrait attendre une forme bad-ja et non bid-ja, de même que nous avons sat-ja « je place » («je fais asseoir»), de la racine sat (sita, sat, setum), nasja «je sauve, de nas (ganisa « je guéris », prétérit ga-nas). Dans les racines terminées en δ (= \hat{a} , \hat{s} 69, 1), l' δ s'abrége en a dans les temps spéciaux, et le j, devenu voyelle, se réunit avec l'a pour former une diphthongue; exemple: vaia « je souffle », pour va-je, lequel est lui-même pour vô-ja, de la racine vô (prétérit vaivé), en sanscrit và (parsait va-vâú), dont la 3° pers. du présent serait, d'après la quatrième classe, vî-ya-ti. Ainsi que vaia, je rapporte à cette classe les deux autres verbes de la cinquième conjugaison de Grimm, à savoir laia « maledico » et saia « je sème », des racines lo, so. La forme saijith (Marc, IV, 14) « il sème » est mise par euphonie pour saiith, i étant évité après ai, tandis que, devant un a, on ne rencontre jamais aij pour ai (saiada, saian, saiands, saians; voyez Grimm, I, p. 845).

Le sanscrit présente également, dans cette classe de verbes,

^{&#}x27; Sur l'orthographe suivie ici (ke au lieu de ké), voyez \$ 52. La contraction de me en u a lieu également dans le dialecte védique pour la même racine. En irlandais. fasaim, pour le sanscrit vákéami, signifie «je crois». (Voyez d'autres mots de la même famille dans le Glossaire sanscrit, p. 304.)

des abréviations de â en a, si l'on y rapporte avec Bæhtlingk (Chrestomathie sanscrite, p. 279) des formes comme dá-ya-ti « il boit ». Ce qui vient à l'appui de cette manière de voir, c'est que toutes les racines terminées, selon les grammairiens indiens, en é, ài, ô, suivent l'analogic des racines en à dans les temps généraux 1; ainsi dâ-syâmi «je boirai » ne vient pas de dê, mais de di. (Comparez le grec Ξñσθαι.) Il y a donc lieu de supposer qu'il n'y a pas de racines terminées par une diphthongue, mais qu'à l'exception de $gy\delta$ (en réalité gyu), toutes les racines auxquelles les grammairiens attribuent une diphthongue comme lettre finale appartiennent à la quatrième classe de conjugaison. En ce qui concerne la forme qu'elles prennent dans les temps spéciaux, ces racines se divisent en trois classes: 1° verbes qui laissent l'â final de la racine invariable devant la syllabe caractéristique ya; exemple: gá-ya-ti «il chante», de gá?; 2° verbes qui, comme da-ya-ti, que nous venons de mentionner, abrégent l'â. Les grammairiens indiens divisent ainsi: dáy-a-ti, et rapportent le verbe, ainsi que les autres semblables, à la première classe; 3° verbes qui, devant la syllabe caractéristique ya, suppriment la voyelle radicale â, de sorte que le ton est nécessairement rejeté sur cette syllabe. Il n'y a que quatre verbes de cette espèce, parmi lesquels d-yá-ti « abscindit », dont la racine dâ se montre clairement dans dà-tá-s « coupé » et dâ-tra-m « faucille ». En ce qui touche la suppression de la voyelle radicale, dans les temps spéciaux, comparez la perte de l'à dans dà «donner» et dà «placer», au po-

¹ J'ai fait observer déjà, dans la première édition de ma grammaire sanscrite abrégée (1832, \$ 354) que les racines qui, suivant les grammairiens indiens, se terminent par une diphthongue, sont, en réalité, terminées par un d, à l'exception de sui gyó. Mais, pour laisser ces verbes dans la classe de conjugaison qui leur avait été assignée par les grammairiens indiens, j'essayais alors d'expliquer le y d'une autre façon; de même dans la deuxième édition (1845, p. 211).

² D'après les grammairiens gái, de sorte qu'il faudrait diviser ainsi : gấy-a-ti, et rapporter le verbe à la première classe.

tentiel dad-yā-m, dad-yā-m, pour dadā-yām, dadā-yām, en grec διδοίην, τιθείην.

Nous retournons aux langues germaniques pour faire remarquer qu'en vieux haut-allemand le j, qui est le caractère de la classe, s'assimile souvent à la consonne radicale précédente; exemples: hef-su « je lève », pour hes-ju, à côté du gothique hasja, prétérit hôf; pittu «je prie», pour pit-ju, gothique bid-ja. Ceci nous conduit aux verbes grecs comme βάλλω, σάλλω, άλλομαι (venant de βάλ-jω, ωάλ-jω, etc. \$ 19), que je rapporte également à la quatrième classe sanscrite, le redoublement des consonnes se bornant aux temps spéciaux. Dans les formes comme σράσσω, Φρίσσω, λίσσομαι se cache une double alt:ration de consonnes, à savoir le changement d'une gutturale ou d'une dentale en sissante, et, d'autre part, en vertu d'une assimilation régressive, le changement du j, qui se trouvait autrefois, en grec, en σ; ainsi ωράσ-σω vient de ωράγ-jω; Φρίσ-σω de Φρίχ-jω, λίσ-σο-μαι de λίτ-jo-μαι. J'explique de la même manière les comparatifs à double σ, comme γλύσσων pour γλύκρων (γλυκίων); κρείσσων pour κρείτρων. C'est par l'analyse de ces formes de comparatifs que je suis arrivé, dans la première édition 1, à découvrir le rapport des verbes grecs en ou (attique τ7ω) et λλω avec les verbes sanscrits de la quatrième classe. Néanmoins, tous les verbes grecs en oow ne se rapportent pas à la quatrième classe sanscrite: une partie de ces verbes viennent d'ailleurs, quoique également avec l'assimilation régressive d'un j primitif (sanscrit y). Nous y reviendrons plus tard.

On a déjà fait observer plus haut que le y sanscrit de la quatrième classe paraît aussi dans les verbes grecs correspondants sous la forme du ζ ; exemples : $\beta \dot{\nu} - \zeta \omega$, $\beta \lambda \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \dot{\nu} - j \omega$, $\beta \lambda \dot{\nu} - j \omega$, $\beta \rho \dot{\nu} - \zeta \omega$, $\sigma \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\sigma \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\sigma \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\sigma \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\sigma \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\sigma \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\beta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \rho \dot{\nu} - j \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \zeta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$, $\delta \chi \dot{\nu} - \delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$ de $\delta \omega$ de $\delta \nu - \delta \omega$ de $\delta \omega$ de

¹ Troisième partie, 1837, \$ 501, et deuxième partie, p. 413 et sniv.

Dans les verbes dont la racine se termine par une liquide, il arrive quelquesois que la semi-voyelle, après s'être changée en ι, passe dans la syllabe précédente; de même donc qu'on a les comparatifs ἀμείνων, χείρων, pour ἀμενίων, χερίων, venant de ἀμένρων, χέρρων, de même on a χαίρω, venant de χάρ-jω, pour le sanscrit ½ ή έν έν μαίν-ε-ται, venant de μάν-jε-ται, pour le sanscrit mán-ya-tê (racine यून man «penser»).

Aux formes gothiques, mentionnées plus haut, comme vaia «je soussle» (de va-ja), saia «je sème» (de sa-ja), répondent en partie les verbes grecs en αίω, notamment δαίω «je partage, de δά-jω, lequel est resté plus fidèle à la forme primitive que le sanscrit d-yâ-mi «abscindo», en ce qu'il a conservé la voyelle radicale; il est sous ce rapport à la forme sanscrite ce que διδοίην, τιθείην sont au sanscrit dadyâm, dadyâm. L'i de Sales a fini par faire partie intégrante de la racine dans certaines formations nominales comme δαίς, δαίτη, δαιτρός, ainsi que dans le verbe δαίνυμι; un fait pareil a lieu en sanscrit, où nous trouvons à côté des verbes vá-ya-ti « il tisse », dá-ya-ti « il boit », les thèmes substantifs vé-man (venant de vai-man) « métier à tisser » et de-nú « vache nourricière », formes qui ne doivent pas nous induire à admettre avec les grammairiens indiens vê et de comme étant des racines véritables. On pourrait cependant regarder aussi vé-man, de-nú comme des altérations de vá-man, dà-nú, attendu qu'on trouve encore ailleurs des exemples d'un â affaibli en $\ell = ni$, par exemple, au vocatif des thèmes féminins en à, comme súté « fille », de sutâ, et au duel du moyen, comme abôdêtâm « tous deux savaient », venant de abôd-a-âtâm.

En ce qui concerne δαίω « je brûle, j'allume », j'ai émis, dans mon Glossaire, la conjecture qu'il répond au causatif dâṇ-úyâ-mi

L'a de toutes les syllabes caractéristiques est allongé en sanscrit devant m et r, si ces consonnes sont suivies d'une voyelle, ce qui a toujours lieu pour le r.

«je fais brûler, j'allume»; cependant, je ne conteste pas que, sous le rapport de la forme, Salo peut répondre aussi à l'intransitif dáḥ-yâ-mi «ardeo»: dans ce cas, la suppression de l'i, dans les formes comme εδαόμην, δάηται, δέδηα, sera parsaitement régulière. Parmi les verbes en ew, ainsi que le fait remarquer G. Curtius 1, ceux dont la syllabe caractéristique ne sort pas des temps spéciaux peuvent être rapprochés des verbes sanscrits de la quatrième classe; l'e sera alors une altération de l'e, venant de j (§ 656), et $\omega\theta\epsilon\omega$, par exemple, sera pour $\omega\theta j\omega$. Mais pour le plus grand nombre de ces verbes en ew, je regarde l'e comme une corruption de l'a sanscrit (5 109 , 6). Dans γαμέω, venant de γάμjω, je crois reconnaître un verbe dénominatif, quoique les temps généraux dérivent immédiatement de γαμ: nous aurons de la sorte un verbe grec à rapprocher du mot sanscrit gam (venant de gam) qu'on ne rencontre que dans le composé gam-patî «épouse et époux»; il faut rappeler à ce sujet que les thèmes dénominatifs sanscrits en ya peuvent entièrement supprimer cette syllabe aux temps généraux, et qu'en grec les dénominatifs à deux lettres semblables, comme dyyédλω, σοικίλλω, κορύσσω (formés par assimilation de άγγελ-jω, ωοιχίλ-jω, χορύθ-jω), se débarrassent dans les temps généraux de la seconde lettre et sont, par exemple, άγγελώ, ήγγελον, σοιχιλώ, χεχόρυθμαι.

Le latin présente des restes de la quatrième conjugaison sanscrite dans les formes en io de la troisième conjugaison, comme cupio, capio, sapio. Le premier de ces verbes répond au sanscrit kúp-yâ-mi «irascor», les deux autres au vieux haut-allemand hef-fu (gothique haf-ja «je lève»), sef-fu (in-sefu «intelligo»). En lithuanien, il faut rapporter ici les verbes comme gnýbiu «je pince», prétérit gnýbau, futur gnýbsiu; grúdžu

¹ Voyez G. Curtius, La formation des temps et des modes, en grec et en latin, p. 9/1 et suiv.

«je foule» (par euphonie pour grūdiu, \$ 92 h), prétérit grūdau, futur grū-siu (\$ 103). Les verbes de même sorte, en ancien slave, ont tous une voyelle à la fin de la racine, de façon qu'on doit peut-être admettre que le j a été inséré par euphonie pour éviter l'hiatus; exemples: пит різий «je bois», пикши різей «tu bois» (comparez Miklosich, Théorie des formes, p. 49). Il faut dire, toutefois, qu'en sanscrit la racine pî «boire» (forme affaiblie de pâ) appartient en effet à la quatrième classe, de sorte que, si l'on divise ainsi les formes slaves: pi-je-si, pi-je-a, etc. elles concorderont parfaitement avec le sanscrit pi-ya-sé, pi-ya-té (abstraction faite des désinences du moyen).

\$ 109°, 3. Deuxième, troisième et septième classe.

Les deuxième, troisième et septième classes ajoutent les désinences personnelles immédiatement à la racine; mais, dans les langues de l'Europe, ces classes se sont en grande partie fondues avec la première, dont la conjugaison est plus facile; exemples: ed-i-mus, et non ed-mus (nous avons es-t, es-tis, comme restes de l'ancienne formation); gothique it-a-m; vieux haut-allemand ëz-amés, et non ëz-més, à côté du sanscrit ad-más. La deuxième classe. à laquelle appartient ad, laisse la racine sans complément caractéristique, en marquant du gouna les voyelles qui en sont susceptibles, quand la désinence est légère 1; exemple : émi, à côté de imás, de i «aller», comme en grec nous avons elui à côté de Luev. Cette classe ne comprend pas plus d'environ soixante et dix racines, les unes finissant par une consonne, les autres par une voyelle. Le grec n'a guère de cette classe et de la troisième que des racines terminées par des voyelles, comme l, φā, βā, δω, A. Sn. La liaison immédiate des consonnes avec les consonnes

On verra plus tard ce qu'il faut entendre par désinence légère, \$ 480 et suiv. où il est question aussi de l'influence que le poids de la désinence exerce sur le déplacement de l'accent. Voyez-aussi Système comparatif d'accentuation, p. 92 et suiv.

des désinences a paru trop incommode; il n'est resté dans la seconde classe que la racine és (σμ, σ) étant des groupes faciles à prononcer), laquelle est restée également de la même classe en latin, en lithuanien, en slave et en germanique : nous avons donc ásti, éo7i, lithuanien esti, gothique et vieux hautallemand ist, slave ECTL jesti. En slave, il y a encore de la même classe les racines jad «manger» et véd «savoir», qui à toutes les personnes du présent s'adjoignent les désinences d'une façon immédiate; ainsi le lithuanien sait &d-mi, 3° personne &-t; pluriel êd-me = sanscrit ad-más, ês-te = at-td. Au sujet de quelques autres verbes lithuaniens qui suivent plus ou moins le principe de la deuxième classe sanscrite, je renvoie à Mielcke, p. 135. En latin, il y a encore les racines i, da, stâ, fâ (fâ-tur), flâ, qui (in-quam)², qui appartiennent à la deuxième classe sanscrite. Fer et vel (vul) ont conservé quelques formes de leur ancienne conjugaison. En vieux haut-allemand il y a encore quelques autres racines qui appartiennent à cette classe : 1° gâ «aller», qui fait gân (pour gâ-m), gâ-s, gâ-t, gâ-mês, gê-t (pour gâ-t), gâ-nt (voyez Graff, IV, 65), à comparer au sanscrit gágâmi, gágasi, etc. (dans les Védas, on trouve aussi gígami, etc.); on voit que le verbe germanique a perdu le redoublement, de sorte qu'il a passé, comme, par exemple, le latin do, de la troisième classe dans la deuxième; 2° stâ « se tenir », d'où viennent stâ-n, stå-st (dans Notker, pour stå-s), stå-t; stå-mes (ar-stå-mes « surgimus »), stê-t («vous vous tenez», pour stâ-t), stâ-nt (voyez Graff, VI, p. 588 et suiv.); 3° tuo «faire» (on trouve aussi to, venant de tâ, comparez \$ 69, 1; en vieux saxon dô), qui fait

^{· 1} Il faut y ajouter ħσ-ται; mais c'est seulement à cette 3° personne = sanscrit té-té «il est assis», et à l'imparfait ħσ-το = sanscrit té-ta, que la consonne sinale primitive de la racine a été conservée.

² Comparez le sanscrit k'yá-mi «je dis», k'yá-si, k'yá-ti. Je présère actuellement considérer l'i de in-qui-s, etc. comme un affaiblissement de l'à, comme dans sisti-s, etc. j'y voyais autresois le y sanscrit devenu voyelle.

tuo-n, tuo-s, tuo-t, tuo-nt¹; en vieux saxon dô-m, dô-s, dô-d; pluriel dô-d «vous faites». La racine sanscrite correspondante dâ «poser», qui, avec la préposition vi (vidà), prend le sens de «faire»², appartient à la troisième classe.

La troisième classe comprend à peu près vingt racines, et elle se distingue de la deuxième par une syllabe réduplicative; elle s'est conservée, avec ce redoublement, en grec, en latin, en lithuanien et en slave, mais surtout en grec. Comparez δίδωμι avec le sanscrit dádâmi «je donne», le lithuanien dûdu ou dûmi (venant de dûdmi), le slave da-mi, venant de dad-mi; la 3° personne sanscrite dádâti avec le dorien δίδωτι, le lithuanien dûda ou dus-ti, dus-t, venant de dûd-ti (\$ 103), le slave das-ti, venant de dad-ti. Au sanscrit dádámi «je pose», 3° personne dádáti, répondent le grec τίθημι, τίθητι, le lithuanien dedù (ou démi, venant de dedmi), deda ou des-t (venant de ded-t). En latin, l'i de sisti-s, sisti-t, etc. est un affaiblissement de l'à radical de stâ; de même, l'i de bibi-s, bibi-t est un affaiblissement de l'à sanscrit de la racine pà, représentée par pô (\$ 4) dans pô-tum, pô-tor, pô-tio, pô-culum, en grec ωω dans ωῶ-θι, ωέπωπα, σώμα, et σο dans σέπομαι, έπόθην, σοτός, etc. 3. A hibo

¹ Il n'y a pas d'exemple de la 1^{re} ni de la 2^e personne du pluriel.

² En zend, même sans préfixe, dd (pour da, \$ 39) signifie « faire, créer ».

Dans les racines grecques où la brève et la longue alternent, on regarde ordinairement la brève comme la voyelle primitive. La comparaison avec le sanscrit prouve le contraire : par exemple, pour les racines dá «donner», dá «poser», nous n'avons jamais da, da. Dans les formes anomales, la langue supprime la voyelle plutôt que de l'abréger : elle met, par exemple, dad-más et non dadamás. On trouve aussi en sanscrit des affaiblissements irréguliers de l'd en i, par exemple, dans la racine há «abandonner» (en grec χη dans χη-ρός, χῆ-τις), qui fait gaḥi-más «nous abandonnons», à côté du singulier gáḥā-mi. Nous indiquerons plus tard (\$ 480 et suiv.) la raison de ces affaiblissements ou de ces suppressions de la voyelle radicale. Pour la racine pá, il y avait déjà, avant la séparation des idiomes, une racine secondaire pi, à laquelle appartiennent, entre autres, les verbes grecs et slaves déjà mentionnés (\$ 109°, 2). La longue s'est conservée dans πίθι.

correspond le védique pibâmi, qui a conservé l'ancienne ténue dans la syllabe réduplicative, et qui n'a substitué la moyenne que dans le thème; dans la langue sanscrite ordinaire, le b s'est encore amolli en v^1 . Toutefois, les grammairiens indiens regardent pib (ou piv) comme un thème secondaire, et sont de l'a, par exemple dans pibati, la caractéristique de la première classe: ils divisent donc pib-a-ti, au lieu de piba-ti. Ce qui les autorise jusqu'à un certain point à mettre pibati, ainsi que plusieurs autres verbes, dans la première classe, c'est que la voyelle radicale de ce verbe et celle de quelques autres, dont nous parlerons plus tard (\$ 508), suivent dans la conjugaison l'analogie de l'a adjonctif de la première classe, et que le poids des désinences n'amène aucun déplacement dans le ton, contrairement aux règles de l'accentuation pour les verbes de la troisième classe. Dans la syllabe réduplicative pibâmi, nous avons un i qui prend la place de la voyelle radicale, absolument comme dans δίδωμι; il en est de même dans le dialecte védique pour gigâmi «je vais» = βίβημι, qui est usité à côté de gágâmi, de même encore pour sisakti «sequitur» pour sásakti. Mais ce sont là des rencontres fortuites, causées par des altérations qui n'ont eu lieu qu'après la séparation des idiomes, et desquelles on peut rapprocher aussi le latin bibo, sisto et gigno. Ce dernier verbe et le grec yiyvo-uai s'éloignent du principe de la troisième classe sanscrite (à laquelle appartient aussi safa gáganmi), en ce que la racine reçoit encore l'adjonction d'une voyelle caractéristique, à moins qu'il ne faille admettre que la racine gen, yeu des deux langues classiques ait transposé la voyelle radicale, dans les temps spéciaux, du milieu à la fin : γίγνο-μαι serait alors pour γίγον-μαι, γίγνε-ται pour γίγεν-ται², et le la-

¹ Le v est du moins la leçon usuelle des manuscrits.

² Le sanscrit gáganti «il engendre» ferait au moyen, s'il était usité à ce mode, gaganté.

tin gignis pour gigin-s ou gigen-s (sanscrit gágan-si), gignimus pour gigin-mus ou gigen-mus (sanscrit gagan-más), à peu près comme nous avons en grec έδρακον pour έδαρκον, σατράσι pour σατάρ-σι (thème sanscrit pitir, affaibli en pitr). Le verbe σίπιω (racine sanscrite pat «tomber, voler») s'expliquerait de même par une transposition. Il n'est pas douteux à mes yeux que l'ω de σέπλωκα et l'n de σεπληώς, σεπληυῖα ne sont pas autre chose que la voyelle radicale transposée et allongée. De même l'ω de Tίωμα, σίωσις, et, entre autres, l'n (pour ā) de θνή-σχω, τέθνη-κα, l'ā de τεθνᾶσι, l'e de τεθνε-ώς; de même encore βέ-6λη-κα pour βέθαλ-κα, etc. Je rappelle enfin les thèmes mentionnés pour un autre but par G. Curtius (De nominum græcorum formatione, p. 17), $\delta \delta \lambda \eta - \tau$, $\varphi \nu \lambda \sigma \partial \rho \omega - \tau$ (racine $\sigma \partial \rho \rho$, sanscrit star, str), άδμή-τ (racine δαμ, sanscrit dam), ἀχμή-τ (racine χαμ, sanscrit śam, venant de kam), ιθυτμή-τ, ainsi que βροτό. venant de μορτό (racine sanscrite mar, mr «mourir»). Le sanscrit présente une transposition avec allongement de la voyelle dans la forme mnå «songer, exprimer, vanter» (comparez µ1**νήσκω**, μνήμα, etc.) : c'est cette forme que les grammairiens indiens donnent pour la racine, en saisant observer que, dans les temps spéciaux, elle est remplacée par man; mais c'est évidemment le contraire qui a eu lieu : man est la racine et a été changé en mnå dans les temps généraux.

Il n'en est pas moins certain que les verbes redoublés suppriment volontiers la voyelle radicale, dans les formes qui comportent un affaiblissement du thème; c'est ce qu'on voit en sanscrit, par exemple dans gagnus «ils allèrent», qu'on peut opposer au singulier gagâma, de gam.

Nous avons encore à ranger dans la troisième classe sanscrite un verbe latin, dont les temps spéciaux 1 cachent un redouble-

⁴ Parmi les temps spéciaux, il faut compter aussi en latin le futur de la troisième

ment assez dissicile à reconnaître, quoique je ne doute pas que Pott n'ait raison, quand il considère le r de sero comme une altération d'un s (comparez \$ 22), et quand il regarde le tout comme une sorme redoublée. En ce qui concerne la syllabe réduplicative, c'est évidemment le r qui est cause qu'au lieu de rensermer un i, comme bibo, sisto et gigno, elle a un e (\$ 84). Mais si sero est une sorme redoublée, l'i de seri-s, seri-t n'est pas la syllabe caractéristique de la troisième conjugaison, mais l'assaiblissement de l'a radical rensermé dans sa-tum: seri-s, seri-t sera donc pour sera-s, sera-t, comme bibi-s, bibi-t, sisti-s, sisti-t, pour biba-s, etc.

La septième classe sanscrite, qui ne contient que vingt-cinq racines terminées par une consonne, insère la syllabe na dans la racine devant les désinences légères, une simple nasale du même organe que la consonne finale devant les désinences pesantes. La syllabe na reçoit le ton; exemples : yunágmi «j'unis»; binddmi «je fends»; binddmi (même sens), de yug, bid, cid. Le latin, par l'adjonction d'une voyelle, a confondu les verbes de cette classe avec ceux de la sixième qui prennent une nasale (§ 109 , 1); un assez grand nombre de verbes lithuaniens ayant une nasale dans les temps spéciaux se rapporte également à cette classe. Nous avons, par conséquent, en latin: jung-i-t, find-i-t, scind-i-t, jung-i-mus, find-i-mus, scind-i-mus, à côté du sanscrit yunákti, binátti, cinátti, yung-más, bind-más, cind-más. En lithuanien, limp-ù «je colle» (intransitif), pluriel limp-a-me, est à son prétérit lipau, lip-ō-me, ce qu'est en sanscrit limp-a-mi «j'enduis», pluriel limp-a-mas, à l'aoriste alipa-m, álip- $\hat{a}-ma^2$.

et de la quatrième conjugaison, ce temps n'étant pas autre chose, comme on le verraphe tard (\$ 692 et suiv.), qu'un subjonctif présent.

¹ Recherches étymologiques, 1^{re} éd. I, p. 916.

² Parmi les autres verbes lithuaniens de la même espèce, rassemblés par Schlei-

...

En grec, les verbes comme λαμβάνω, λιμπάνω, μανθάνω réunissent deux caractéristiques: par la première, λιμπάνω se rencontre avec le latin linquo et le sanscrit rindémi¹, pluriel rinémis, qui lui sont étymologiquement identiques. En gothique, le verbe standa « je me tiens » a pris une nasale qui ne se trouve que dans les temps spéciaux (prétérit stôth, pluriel stôthum pour stôdum; vieux saxon standu, stôd, stôdun), de sorte qu'on est autorisé à placer ce verbe, qui d'ailleurs est seul de son espèce, à côté des formes à nasale de la troisième conjugaison latine et de la sixième classe sanscrite. Le d de la racine gothique stad n'est cependant pas primitif: c'est un complément qui a fini par faire corps avec la racine, comme le t de mat « mesurer » (mita, mat, mêtum), qu'on peut rapprocher du sanscrit mâ « mesurer », et le s de la racine lus « lâcher », qui est parent du sanscrit lû « couper », en grec λῦ, λῦ.

\$ 109.4. Cinquième et huitième classe.

La cinquième classe, d'environ trente racines, a pour caractéristique la syllabe nu, dont l'u reçoit le gouna et le ton devant les désinences légères. Les désinences pesantes entraînent la suppression du gouna et attirent sur elles l'accent. En grec, les formes comme σ/ορ-νῦ-μι, σ/ορ-νῦ-μες, répondent aux formes sanscrites stṛ-ṇô-mi² «j'étends», pluriel stṛ-ṇu-más. Dans σ/ορε-ννῦ-μι, l's ne peut être qu'une voyelle auxiliaire destinée à aider la prononciation; quant au double ν, il s'explique par l'habitude qu'a le grec de redoubler les liquides après une

cher (Lituanica, p. 51 et suiv.), il n'y en a pas qui soit étymologiquement identique à un verbe sanscrit de formation analogue.

¹ Racine ric (de rik) «séparer». Sur n pour n, voyez \$ 17 b.

² Venant de star-ņō-mi; au sujet de ņ pour n, voyez \$ 17 b. J'explique l'u du latin struo par la transposition et l'affaiblissement de l'a primitif de la racine star; de même en gothique strau-ja, venant de staur-ja, en grec σ ρ ρ ν - ν ν ν - μι.

voyelle: c'est ce que nous voyons constamment dans les verbes de cette classe, tels que τίννυμι, ζέννυμι, ζώννυμι, ρώννυμι, σΓρώννυμι, χρώννυμι . Au contraire, dans ἔννυμι, le premier ν vient d'une assimilation (ἔσ-νυ-μι, racine sanscrite vas « vêtir »).

— Dans σετ-ά-ννυ-μι et σχεδ-ά-ννυ-μι, l'α est voyelle de liaison.

La huitième classe sanscrite, qui ne contient que dix racines, ne se distingue de la cinquième que par un seul point : au lieu de nu, elle ajoute simplement u à la racine. Comparez, par exemple, tan-b'-mi «j'étends», pluriel tan-u-más, avec le verbe mentionné plus haut str-nô-mi, str-nu-más. Ainsi que tan, toutes les autres racines de cette classe, à l'exception de kar, kr « saire », se terminent par une nasale (n ou n), de sorte qu'on a toute raison d'admettre que la nasale de la caractéristique a été omise à cause de la nasale terminant la racine. Cette explication est d'autant plus vraisemblable que la seule racine de cette classe qui ne finisse pas par une nasale est de la cinquième classe dans le dialecte védique ainsi qu'en ancien perse; nous avons dans les Védas kṛ-ṇô-mi «je sais», zend kĕrĕnaumi, ancien perse akunavam «je fis», à côté des sormes du sanscrit classique kar-6-mi, ákar-av-am. Avec la forme tan-6-mi, moyen tan-v-é' (forme mutilée pour tan-u-mé'), s'accorde le grec τάν-υ-μαι, et avec la 3° personne tan-u-té, le grec τάν-υ-ται. Il faut encore rapporter ici αν-υ-μι et γαν-υ-μαι; au contraire, δλλυμι est évidemment pour δλ-νυ-μι, par assimilation régressive. à peu près comme en prâcrit nous avons anna «autre» pour le sanscrit anya (§ 19).

\$ 109°, 5. Neuvième classe. — Des impératifs sanscrits en âna.

La neuvième classe met nû devant les désinences légères, et ni

¹ En sanscrit, on redouble un n final après une voyelle brève, quand le mot suivant commence par une voyelle; exemples: äsann âtra «ils étaient là». äsann âdâi «ils étaient au commencement».

(\$6) devant les désinences pesantes. L'accentuation est la même que dans la cinquième classe; exemples: yu-nû-mi « je lie »; mrdnd-mi (de mard; comparez mordeo) «j'écrase»; pluriel yu-nî-mús, mrd-ni-más. En grec, nous avons, comme représentants de cette classe, les verbes en νη-μι (de να-μι) qui, devant les désinences pesantes, changent la voyelle primitive ā en sa brève; exemple: δάμ-νη-μι, pluriel δάμ-να-μεν. On trouve aussi, en sanscrit, dans l'ancienne langue épique, au lieu de l'affaiblissement de nû en nt, l'abréviation de na en na; exemples : mal-na-dvam (2° personne pluriel moyen), de mani «ébranler»; práty-agri-na-ta (*, d'après \$ 17^b), de prati-grah « prendre, embrasser ». (Voyez Grammaire sanscrite abrégée, \$ 345.) Cette dernière forme répond comme 3° personne de l'imparfait moyen aux formes grecques comme εδάμ-να-το. On supprime, à l'intérieur de la racine, une nasale précédant une muette sinale; c'est ainsi que nous avons mai-na-dvám au lieu de mani-na-dvám; de même bad-nâ-mi «je lien; grat-na-mi (même sens), de band, grant. Du dernier verbe, Kuhn (Journal, IV, 320) rapproche, entre autres, le grec κλώθω, en se rapportant à la loi mentionnée \$ 104°. Je ne doute pas de cette parenté, car je regarde le verbe srant (venant de krant), qui a le même sens, et qui fait, au présent, érai-na-mi, comme primitivement identique avec grant i; l'explication de κλώθω par la racine śrani (=krani) ou par la racine grani revient donc au même. On pourrait plutôt avoir des doutes sur le 🗢 grec remplaçant un i sanscrit, car 💌 i répond d'ordinaire, en grec, à un 7 (\$ 12), et le & sait attendre, en sanscrit, un d. On pourrait donc supposer que, dans les racines sanscrites dont il est question, l'aspirée sourde est le substitut d'une aspirée sonore, comme on l'a conjecturé plus haut (§ 13) pour naká-s « ongle »,

¹ Voyez Glossaire sanscrit, 1847, p. 355 et p. 110, grant, duquel je rapproche le latin glut-en «ce qui sert à lier».

comparé au lithuanien naga-s et au russe nogotj. Je rappelle encore ici la racine qui guṇṭ, qui coexiste, en sanscrit, à côté de gud (guḥ) « couvrir »; or. c'est cette dernière racine, et non la première, qui répond au grec κυθ (\$ 104°). Au sujet de la racine qui frant, il faut encore remarquer qu'elle est représentée, en latin, par la syllabe crê, de crêdo = sanscrit śrad-dadāmi « je crois » (littéralement: « je mets croyance »), car je ne doute pas que Weber n'ait raison de faire dériver le substantif renfermé dans ce composé sanscrit de la racine qui śránt ou śrat « lier »; je rappelle encore, à ce propos, que le grec wlotes vient également d'une racine dont le sens primitif est « lier » ¹.

Des formes comme δάμ-νη-μι, δάμ-να-μεν, δάμ-να-τε sont nées, par l'affaiblissement en o ou en ε de la voyelle de la syllabe caractéristique, les formes comme δάκ-νο-μεν, δάκ-νε-τε; la 1" personne du singulier δάκ-νω (de δάκ-νο-με) est à δάκ-νο-μεν ce que λείπ-ω (venant de λείπ-ο-μι) est à λείπ-ο-μεν. Il faut rapporter ici les formes latines comme ster-no, ster-ni-s, ster-ni-t, ster-ni-mus, comparées au sanscrit str-nā-mi, str-nā-si, str-nā-ti, str-nā-mi, mais l'i bref latin n'a ici rien de commun avec le son sanscrit î; il n'est que l'affaiblissement d'un a primitif, comme on le voit par veh-i-s, veh-i-t = sanscrit váḥ-a-si, váḥ-a-ti. Il en est de même pour le seul verbe gothique qui appartienne à cette classe: fraih-na-th, d'après \$ 67), prétérit frah. En lithuanien, nous comprenons dans cette classe de conjugaison les verbes comme gau-nu « j'obtiens », duel gau-na-wa, pluriel gau-na-me;

Voyez \$ 5, et, sur le composé ** *rad-daddmi, \$ 632. A ne considérer ce composé qu'en lui-même, on ne peut pas reconnaître si le thème nominal qui en forme le premier membre se termine par un t, un t, un d ou un d', car, dans tous les cas, la dentale ne pouvait paraître que sous la forme du d (\$ 93°). Mais comme il n'y a pas de racine **rat, **rad, **rad ou **rant, etc. il ne nous reste que **rant ou **rat ** **lier**, pour expliquer le mot qui, dans ce composé, veut dire **croyance** et qui, hors de là, a disparu de l'usage.

prétérit gaw-au, sutur gau-siu, etc. L'ancien slave, au présent, a affaibli la voyelle de la syllabe caractéristique en u devant le n de la 1^{re} personne du singulier et de la 3^e personne du pluriel; partout ailleurs, il l'affaiblit en є; exemple: двигим dvig-nu-n « je remue, 2° personne dvig-ne-si, 3° personne dvig-ne-ti; duel dvigne-vé (BB), dvig-ne-ta, dvig-ne-ta; pluriel dvig-ne-me, dvig-ne-te, dvig-nu-na. Mais le slave s'éloigne des autres membres de la famille indo-européenne en ce qu'il ne borne pas la syllabe caractéristique aux temps spéciaux, mais qu'il l'insère également dans les formes qui devraient provenir uniquement de la racine. Il ajoute à la caractéristique un n devant les consonnes et à la fin des mots, un v devant les voyelles 1; on a, par exemple, à l'aoriste : dvig-nun-chu; 2° et 3° personne dvig-nun; pluriel dvig-nun-ch-o-mu, dvig-nun-s-te, dvig-nun-san. Mais (ce qu'il est important de remarquer), quand la racine se termine par une consonne, l'aoriste, les participes passés actifs et les participes présents et passés passifs peuvent renoncer à la syllabe caractéristique, et se ranger de la sorte au principe du sanscrit et des autres langues congénères. (Voyez Miklosich, Théorie des formes, p. 54 et suiv.) Si, comme le suppose Miklosich, nous devons reconnaître dans le présent dvignun une mutilation de dvignvun ou dvignovun, et si, par conséquent, dvig-ne-si, dvigno-a, sont pour dvig-nve-si, dvig-nve-a ou dvig-nove-si, dvig-nove-a, il faudra rapporter cette classe de verbes à la cinquième classe sanscrite; on pourra comparer l'e de la syllabe dérivative avec l'a qui, en zend, vient quelquesois se joindre à la caractéristique nu: c'est ainsi que nous avons, par exemple, en zend, kërë-nvô « tu sis » (pour kërë-nva-s), venant de 🏎 kërë-nau-s, et de même, en grec, il y a une sorme inorganique. δειχνύω, à côté

¹ Devant le v, ainsi que devant le m du suffixe du participe présent passif, la voyelle de la syllabe caractéristique est o.

de Seixvum. Mais je doute qu'il y ait jamais eu, en slave, des formes comme dvig-nvun, dvig-nvesi, ou comme двигнова dvignovu-it, dvig-nove-si, etc. Les participes passifs comme dvignove-nŭ ne me paraissent pas à eux seuls un argument suffisant pour changer l'explication de toute la classe de conjugaison dont il est question, et pour cesser d'admettre que -ne-mu, -ne-te, -nu-nti, -ne-ta, correspondent au grec νο-μεν, -νε-τε, -νο-ντι, -νε-τον, dans les formes comme δάκ-νο-μεν, etc. et au lithuanien na-me, -na-te, -na-wa, -na-ta dans gau-na-me, etc. (\$ 496). Mais si le participe passé passif, par exemple deignov-e-nu, ne pouvait être considéré comme appartenant à lui seul à une classe de conjugaison qui n'est pas représentée autrement en slave ni en lithuanien, nous regarderions alors le v de cette forme comme un complément ou une insertion euphonique. De toute façon, nous persistons à ramener à la neuvième classe sanscrite la classe de conjugaison slave dont il est question ici; et nous faisons encore observer que, en zend aussi, la caractéristique nâ est quelquefois abrégée et traitée comme sterenaita «qu'il étende» (moyen), sterenayen «qu'ils étendent» (actif), formes analogues à baraita (Φέροιτο), barayen (Φέροιεν), et rappelant particulièrement les formes grecques comme duxνοιτο, δάχνοιεν.

Les racines de la neuvième classe sanscrite terminées par une consonne ont, à la 2° personne du singulier de l'impératif actif, la désinence âna, au lieu de la forme nîhi qu'on devrait attendre; exemple: kliśâná « tourmente! », tandis que nous avons yu-nî-hi (venant de yu-nî-dî) « unis! » Si l'on admet un rapport entre cette syllabe âna et la caractéristique primitive de la neuvième classe, c'est-à-dire la syllabe nâ de kliś-nâ-mi « je tourmente », il faut considérer ân comme une transposition pour nâ¹,

¹ Comparez Lassen, Bibliothèque indienne, III, p. 90.

de même que, par exemple, drakšyāmi « je verrai » est une transposition pour darksyami (en grec έδρακον pour έδαρκον), ou de même que, en sens inverse, Dun-τός est pour 3αν-τός (en sanscrit ha-tá-s «tué», pour han-tás, venant de dan-tá-s). A la syllabe transposée ân serait encore venue s'adjoindre la caractéristique a de la première et de la sixième classe, comme en grec, par exemple, de δάμ-νη-μι, σέρ-νη-μι, sont sorties les formes δαμνά-ω, σερ-νά-ω, et de δείχ-νυ-μι la forme δειχ-νύ-ω. Peut-être, à une époque plus ancienne de la langue, les impératifs comme klisana n'étaient pas isolés, mais accompagnés de formes du présent, comme kliśù-nâ-mi, kliśà-na-si, disparues depuis. C'est à des formes de ce genre qu'on pourrait rapporter les formes grecques comme αὐξάνω, βλασίανω, et celles qui insèrent une nasale, c'est-à-dire qui réunissent les caractéristiques de deux classes, comme λιμπάνω, μανθάνω. Les impératifs grecs comme αύξ-ανε, λάμβ-ανε, correspondraient parfaitement aux impératifs sanscrits comme kliśana. Mais si cette ressemblance n'était qu'apparente, il faudrait diviser les formes grecques ainsi: αύξ-α-νε, λάμ6-α-νε, et regarder la voyelle précédant le ν comme une voyelle de liaison, analogue à la voyelle de σ1ορ-έ-ννυ-μι, wer-d-ννν-μι (109°, 4). Ce qui est certain, c'est que les verbes en ava tiennent par quelque côté à la neuvième classe sanscrite.

\$ 109 , 6. Dixième classe.

La dixième classe ajoute úya à la racine et est identique avec la forme causative; ce qui a déterminé les grammairiens indiens à admettre une dixième classe, c'est uniquement la circonstance qu'il y a beaucoup de verbes qui ont la forme causative, sans avoir le sens d'un causatif (par exemple kâm-áya-ti « il aime »). Cette classe se distingue, d'ailleurs, des autres en ce que la caractéristique s'étend à la plupart des temps généraux et même à la formation des mots, avec suppression toutefois de l'a final de

aya. Plusieurs verbes, que les grammairiens indiens rapportent à cette classe, sont, suivant moi, des dénominatifs; ainsi kumâr-áya-ti « il joue » vient de kumârá « enfant » (\$ 106); śabd-áya-ti « il résonne », de śabdá « son, bruit ». On verra plus tard que beaucoup de verbes dénominatifs, reconnus comme tels, ont la forme de cette classe.

Dans la première conjugaison saible de Grimm, le aya sanscrit a perdu sa voyelle initiale; par là cette conjugaison a contracté, comme nous l'avons déjà remarqué (\$ 109°, 2), une ressemblance extérieure avec la quatrième classe sanscrite; je m'y suis laissé tromper autresois, et j'ai cru pouvoir rapprocher tamja "j'apprivoise" du sanscrit dâm-yâ-mi "je dompte" (racine dam, quatrième classe). Mais tam-ja correspond en réalité au causatif sanscrit dam-áyâ-mi (même sens); tam-ja lui-même est le causatif de la racine gothique tam, d'où vient ga-timith "il convient" (en allemand moderne geziemt); c'est de la même saçon que lag-ja "je pose" appartient à la racine lag "être posé" (liga, lag, lêgum), dont il est le causatif (en allemand moderne legen et liegen).

¹ Annales de critique scientifique, février 1827, p. 283. Vocalisme, p. 50.

En latin, les verbes de la quatrième conjugaison ont éprouvé une mutilation analogue à celle des verbes gothiques de la première conjugaison saible; nous avons -io, -iu-nt, -ie-ns, par exemple, dans aud-io, aud-iu-nt, aud-ie-ns, de même qu'en gothique on a tam-ja, tam-ja-nd, tam-ja-nds, à côté des formes sanscrites dam-áyû-mi, dam-áya-nti, dam-áya-n. Au futur (qui est originairement un subjonctif), nous avons le même accord entre aud-ié-s, aud-ié-mus, aud-ié-tis, venant de aud-iai-s, etc. (\$ 5), et le gothique tam-jai-s, tam-jai-ma, tam-jai-th, en sanscrit dam-áyê-s, dam-áyê-ma, dam-áyê-ta. Là où deux i se seraient rencontrés, il y a eu contraction en î, lequel s'abrége, comme toutes les autres voyelles longues, devant une consonne finale, excepté devant s. Nous avons donc aud-î-s, aud-i-t, aud-î-mus, aud-î-tis, aud-î-re, aud-î-rem, pour aud-ii-s, etc. Le gothique est arrivé, par une autre cause, à une contraction analogue (comparez \$ 135), dans les formes comme sôk-ei-s « tu cherches » $(=s\delta k-i-s \text{ pour } s\delta k-ji-s, \text{ venant de } s\delta k-ja-s, \$ 67)$. Mais on peut encore expliquer d'une autre façon l'i long de la quatrième conjugaison latine : le premier a de aya, affaibli en i, a pu se contracter avec la semi-voyelle suivante de manière à former un ! long, lequel s'abrége devant une voyelle ou un t final. En tout cas, la caractéristique de la quatrième conjugaison latine est unic, d'une saçon ou d'une autre, avec celle de la dixième classe sanscrite.

Dans la troisième conjugaison faible de Grimm, je regarde la caractéristique ai (vieux haut-allemand é) comme produite par la suppression du dernier a de aya, après quoi la semivoyelle, vocalisée en i, a dû former une diphthongue avec l'a précédent; nous avons, par conséquent, à la 2° personne du présent des trois nombres, hab-ai-s, hab-ai-ts, hab-ai-th. Devant les nasales, qu'elles existent encore dans les formes actuelles ou qu'elles aient disparu, l'i de la diphthongue a été supprimé;

exemple: habu «j'ai», pluriel hab-a-m, 3° personne hab-a-nd, qu'on peut comparer aux formes mieux conservées du vieux haut-allemand hab-ê-m, hab-ê-mês, hab-ê-nt (ou hapêm, etc.). A cet ai gothique et à cet é vieux haut-allemand répond l'é latin de la deuxième conjugaison; exemple: hab-ê-s, qui est complétement identique, par le sens comme par la forme, au vieux haut-allemand hab-ê-s. Il n'est pas nécessaire de rappeler que l'é latin s'abrége en vertu des lois phoniques, par exemple, dans hab-e-t; en gothique, au contraire, et en vieux haut-allemand, la longue persiste dans hab-ai-th et hab-ê-t. A la 1° personne du singulier, l'ò de habeo représente l'a final de la caractéristique sanscrite aya, lequel est allongé à la 1° personne (côr-áyā-mi).

Un fait digne de remarque, c'est que le prâcrit, d'accord en cela avec la deuxième conjugaison latine et la troisième conjugaison faible germanique, a rejeté le dernier a de la caractéristique sanscrite aya, et contracté la partie qui restait en é: de là les formes cint-ê-mi « je pense », cint-ê-si, cint-ê-di, cint-ê-mḥa¹, cint-ê-da, cint-ê-nti, répondant au sanscrit cint-áyâ-mi, -áya-si, -áya-ti, -áyâ-mas, áya-ia, -áya-nti. Le prâcrit s'accorde, comme on le voit, parfaitement avec le vieux haut-allemand hab-ê-m, hab-ê-s, hab-ê-t, hab-ê-mês, hab-ê-t, hab-ê-nt, ainsi qu'avec les formes latines analogues.

Dans la deuxième conjugaison faible de Grimm et dans la première conjugaison latine, la caractéristique sanscrite aya a perdu sa semi-voyelle, et les deux voyelles brèves se sont contractées en une longue, à savoir à en latin (à la 1^{re} personne du singulier à est remplacé par ŏ) et ô en gothique (\$ 69, 1); exemple : laig-ô « je lèche », laig-ô-s, laig-ô-th, laig-ô-m, laig-ô-th, laig-ô-nd, en regard du causatif sanscrit lêḥ-áyà-mi (lêḥ pour laiḥ), lêḥ-áya-si, lêḥ-áya-ti, lêḥ-áyā-mas, lêḥ-áya-ta, lêḥ-áya-nti,

¹ Cette forme contient le verbe substantif, mḥa étant une transposition pour ḥma qui représente le sanscrit smas.

de la racine lih «lécher»; le verbe faible gothique a le gouna, comme le causatif sanscrit, quoiqu'il soit retourné à la signification primitive du verbe. Comparez à ces formes les formes latines comme am-â-s, am-â-mus, am-â-tis, probablement pour cam-â-s, etc. = le sanscrit kâm-áya-si « tu aimes » 1. Le prâcrit peut également rejeter la semi-voyelle de la caractéristique qua aya, mais il n'opère pas dans ce cas la contraction, et il a, par exemple, quadi « il compte » pour le sanscrit ganáyati.

En grec αζο, αζε, venant de αjo, αjε (\$ 19), est le plus sidèle représentant de la caractéristique aya. Comparez δαμ-άζε-τε avec le sanscrit dam-áya-ia « vous domptez ». En lithuanien et en slave, le type des thèmes verbaux en aya s'est le mieux conservé dans les verbes qui ont à la 1^{re} personne du singulier ōju, aux ajun, formes qui correspondent au sanscrit áyâmi et au grec αζω². De même que le gothique laigô « je lèche » se rapporte au causatif sanscrit lêh-áyâ-mi, de même le lithuanien raudóju « je gémis » et le slave ρΣΙΔΑΙΚ rūdajun (même sens) se rapportent au sanscrit rôd-áyâ-mi « je sais pleurer », de la racine rud (vieux

¹ Voyez Glossaire sanscrit, 1847, p. 65.

² Dans les formations lithuaniennes de cette espèce, le premier a de la caractéristique sanscrite s'est donc allongé, car l'é lithuanien répond, ainsi que l'a slave (5 92 °), à un à sanscrit. Je rappelle donc ici provisoirement les verbes dénominatifs sanscrits en dyá, dont l'á n'est toutesois qu'un allongement de l'a final du thème nominal. Aux verbes lithuaniens dont nous parlons, répondent encore, même en ce qui concerne l'accentuation, les formes védiques comme grb-dyd-ti «il prend», qui se distinguent, en outre, des verbes ordinaires de la 10° classe en ce que la racine n'a pas de gouna ni de vriddhi, mais éprouve, au contraire, un affaiblissement (grbayati pour grabayati, comparez Benfey, Grammaire développée, \$ 803, III, et Kuhn, Journal, II, p. 394 et suiv.). Je ne doute pas que ces verbes n'aient été aussi dans le principe des dénominatifs; grbayati suppose un adjectif grba, de même que nous trouvons à côté de subdyaté «il brille» un adjectif suba «brillant», et à côté de priyáyáti «il aime» un adjectif priyá «aimant» ou «aimé». De ce dermer mot vient, entre autres, le gothique fria-thva (féminin) « amour » (thème -thvó), ainsi que frij-6 «j'aime», 2° personne frij-6-s, lequel, en tant que dénominatif, s'accorde avec les formes comme fisk-o nje pêchen (du thème fiska).

4

haut-allemand ruz, d'où vient riuzu « je pleure », prétérit rouz, pluriel ruzumés). Je mets ici les présents des trois langues pour qu'on les puisse comparer entre eux:

	Singulier.	
Sanscrit.	Ancien slave.	Lithuanien.
rðd-áyð-mi	rūd-aju-n	raud-óju
rôd-áya-si	rūd-aje-ši	raud-óji
rôd-úya-ti	rüd-aje-ti	raud-ója
	Duel.	
ròd-ú yà- vas	rūd-aje-vė	ra ud-ója-w a
rôd-áya-ias	rūd-aje-ta	ra u d-ój a -ta
ròd-áya-ta s	rüd-aje-ta	r au d-ója
	Pluriel.	
rôd-áyâ-mas	rūd-aje-mŭ	raud-ója-me
rôd-áya-ia	rūd-aje-te	raud-ója-te
rôd-áya-nti	rūd-aju-nti	raud-ója.

S 109 b. 1. De la structure des racines indo-européennes. — Racines terminées par une voyelle.

Pour montrer quelle variété il peut y avoir dans la structure des racines, nous allons en citer un certain nombre, en les disposant d'après les lettres finales. Nous ne choisirons que des exemples qui appartiennent à la fois au sanscrit et aux langues congénères, sans pourtant poursuivre chaque racine à travers toutes les formes qu'elle peut prendre en zend et dans les autres idiomes. Quelques formes celtiques entreront aussi dans le cercle de nos comparaisons.

ll n'y a en sanscrit, comme on l'a déjà fait remarquer (\$ 105), aucune racine en a; au contraire, les racines en a sont assez nombreuses, et il faut y joindre encore, comme finissant en a, celles qui, d'après les grammairiens indiens, se termineraient en \hat{e} , $\hat{a}i$ et \hat{o} (\$ 109, 2). En voici des exemples:

angâ 3 «aller » 1; vieux haut-allemand gân «je vais » (§ 109° 3); lette gaju (même sens); grec βn (βίβημι).

The dâ 3 «placer, mettre», vi-dâ «faire»; zend dâ (\$39), dadanm «je créai»; vieux saxon dô-m «je fais» (\$109°, 3); grec In (τίθημι = dádâ-mi); lithuanien dê-mi, dedù «je mets»; slave Attu dê-ti «faire», dê-ja-ti «faire, mettre», dê-lo «œuvre»; irlandais deanaim «je fais», dan «œuvre»².

Thá « savoir »; grec γνω (γνῶ-θι); latin gna-rus, nosco, nô-vi, venant de gnosco, gnô-vi; zend μω śnâ; slave 3μα ṣna, infinitif ṣna-ti « connaître » (\$ 88); vieux haut-allemand knâ, ir-knâ-ta « il reconnut », bi-knâ-t, thème bi-knâ-ti « aveu » (comparez le grec γνῶ-σι-s); irlandais gnia « connaissance », gnic (même sens), gno « ingénieux ».

ना vâ «soussler»; gothique vô³; slave въшти vê-ja-ti «sous-sler», vê-trǔ «vent».

- ¹ Le chiffre qui se trouve à la suite des racines indique la classe à laquelle appartient le verbe sanscrit ou zend qui en est formé. Tr.
 - ² Sur la présence de cette racine en latin, voyez \$ 632.
- ³ Voyez \$ 109 , 2. Cette racine, ainsi que so «semer» et lo «railler», n'a nulle part de consonne complémentaire; je ne vois pas de raison suffisante pour admettre le principe que, dans les langues germaniques, il n'y aurait qu'en apparence des racines terminées par une voyelle longue, mais qu'en réalité elles auraient toutes rejeté une consonne (comparez Grimm, II, p. 1). Il y a, par contre, dans ces langues une tendance à ajouter encore une consonne aux racines terminées par une voyelle, soit s, soit une dentale, soit surtout h. Mais ce h est, en vieux haut-allemand, une lettre euphonique insérée entre deux voyelles, plutôt qu'un complément véritable de la racine; de knå « connaître », nous avons dans Tatien incnâhu « je reconnais », incndhun «ils reconnaissent», mais in-cnd-tun «ils reconnurent» et non pas in-cndhtun. Toutefois, l'insertion de h entre deux voyelles n'a pas lieu partout en vieux haut-allemand pour ce verbe: nous trouvons, par exemple, dans Otfrid ir-knait «il reconnaît» (pour ir-knahit), ir-knaent «ils reconnaissent»; dans Notker be-chnaet «il reconnaît». Il en est de même pour les formes du vieux haut-allemand qui appartiennent aux racines gothiques vô et sô (voyez Graff, I, 621, VI, 54). Au contraire, le h de lahan «rire» appartient certainement à la racine, comme le montre le vieux haut-allemand lache, lachte. On peut donc supposer que, en gothique, lé a réellement perdu une consonne. Si cette racine est de la même famille que la racine

latin stâ; vieux haut-allemand stâ (\$ 109°, 3); grec oln; slave sta, sta-ti « se tenir », sta-nu-n « je me tiens »; lithuanien stō, sta, stowju « je me tiens », stô-na-s « état », sta-tù-s « rétif ».

Racines en i, i:

Ti 2 «aller»; zend i, upâiti «il approche» (préfixe upa); grec i; slave i, infinitif i-ti; latin i; lithuanien ei, eimi «je vais», infinitif ei-ti. En gothique, le prétérit irrégulier i-ddja «j'allai», pluriel i-ddjédum, paraît se rapporter à la même racine, i-ddja étant pour i-da, i-ddjédum pour i-dédum. Mais l'impératif composé hir-i «viens ici», duel hir-ja-ts, pluriel hir-ji-th¹, appartient plutôt à la racine sanscrite yâ qu'à Ti.

Fu świ 1 «croître». Le latin crē, dans crē-vi, crē-tum (\$ 20), nous représente probablement la même racine frappée du gouna (\$ 5); on trouve, au contraire, l'allongement de la voyelle au lieu du gouna dans cri-nis «cheveu» («ce qui croît»)². Le grec κόω (comparez Bensey, Lexique des racines grecques, II, 164 et suiv.) et le latin cu-mulus se rapportent à la sorme contractée śu, à laquelle appartient très-probablement aussi le gothique hau-hs «haut» (suffixe ha = sanscrit ka).

le se é répond à l'é de la forme sanscrite frappée du gouna

sanscrite lagg « avoir honte », comme le suppose Graff, elle a pris en germanique la signification causative et a passé du sens de « faire honte » à celui de « railler » et enfin à celui de « rire ».

Là où un s ou une dentale sont venus s'ajouter aux racines germaniques, ils ont fini par faire corps avec la racine: notamment s dans lus «perdre» (gothique liusa, laus, lusum); t dans mat «mesurer» (mita, mat, métum) pour le sanscrit lû, má; et z, dans le vieux haut-allemand fluz «couler» (fliuzu, flôz, fluzumés) = sanscrit plu.

- ¹ Sur hi-r, venant du thème démonstratif hi, voyez \$ 396.
- ² Comparez le grec τριχ qui se rapporte au sanscrit dṛḥ «croître» (\$ 104°). Comparez aussi le sanscrit rō-man «poil» pour rōḥ-man, venant de ruḥ «croître», et śirō-ruḥa «cheveu» («ce qui croît sur la tête»).

smê, d'où vient smáy-a-ti «il rit»; irlandais smigeadh 1 «le sou-rire», anglais smile; a la vi-smi «s'étonner»; latin mî-rus (comme pû-rus, de q pû «purifier»), d'où vient mî-râ-ri.

π pri «réjouir, aimer»; zend fri-nâ-mi (â-fri-nâ-mi «je bénis»); gothique frijô «j'aime» (\$ 109°, 6) faihu-fri-ks «aimant l'argent, Φιλάργυρος»; slave πριωτι pri-ja-ti «avoir soin», pri-ja-teli «ami» en tant que «celui qui aime» (voyez Miklosich, Radices, p. 67); grec Φιλ, transposé pour Φλι; peut-être le latin pius de prius = παη priy-ά-s «aimant, aimé».

Al si 2 «être couché, dormir», avec un gouna irrégulier sété «il est couché, il dort»; zend propos saité; grec reîtau; latin quié (quié-vi, quié-tum); gothique hei-va (thème) « maison» (dans le composé heiva-frauja « maître de la maison»), hai-ms, thème hai-ma « village, hameau »; slave po-koi « repos», po-ci-ti « reposer» (Miklosich, Radices, p. 36); lithuanien pa-kaju-s « repos».

Racines en u, û:

رم

g dru 1 « courir », dráv-â-mi « je cours »; grec ΔΡΕΜΩ, ἔδρα-μον, δέδρομα, venant de δρε $F\omega$, etc.².

gothique hliu-ma, thème hliu-man « oreille », avec affaiblissement du gouna (\$ 27); vieux haut-allemand hlû-t, thème hlû-ta « haut » (en parlant du son), hlû-ti « son »; irlandais cluas « oreille ». Au causatif śrâv-áyâ-mi « je fais entendre », en zend śrâv-ayê-mi « je parle, je dis », appartiennent, entre autres, le

¹ Le j s'est endurci en g.

Voyez \$ 20. Les grammairiens indiens ont aussi une racine dram, dont jusqu'à présent on n'a pas rencontré d'exemple, excepté dans le poëme grammatical Baṭṭikdvya. En tous cas, dram et drav (ce dernier est formé de dru à l'aide du gouna et se met devant les voyelles) paraissent être parents entre eux, et s'il en est ainsi, dram ne peut être qu'une forme endurcie de drav; nous avons de même au duel du pronom de la 2° personne la forme secondaire vam, qui est pour vav, venant de vau (comparez le nâu de la 1° personne), en zend pronom (\$ 383).

latin clâmo, venant de clâvo, le lithuanien ślowiju «je loue, je vante», le slave slav-i-ti «vanter».

A plu « nager, couler »; latin plu, flu (plu-it, flu-it); grec ωλυ, ωλέω, de ωλέ Fω = sanscrit pláv-â-mi; ωλεύ-σο-μαι; ωλύ-νω, φλύω, βλύω; slave πλογτη pluti « naviguer »; lithuanien plûd, plûs-tu (de plûd-tu) « je nage », prétérit plûd-au; vieux norrois flut; vieux haut-allemand fluz « couler ». En zend, où il n'y a pas de l (\$ 45), cette racine s'est changée en fru, et a été reconnue d'abord sous cette forme par Spiegel, mais seulement au causatif , en composition avec la préposition fra 2.

y pû 9 « purisier », pu-nâ-mi avec abréviation de l'û (voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, \$ 345°); latin pû-rus, putare.

च lû 9 «fendre, couper»; grec λῦ, λῦ; latin so-lvo, so-lû-tum = संसू san-lû; gothique lus, fra-liusa «je perds» (prétérit pluriel -lus-u-m). Au causatif (lâv-áyà-mi) appartient vraisemblablement le lithuanien láu-ju «je cesse», prétérit lów-jau, futur láu-siu; le slave ракати rũv-a-ti «arracher», et avec l'addition d'une sif-flante роушити ruś-i-ti «renverser» (Miklosich, Radices, p. 75).

मू bû 1 «être, devenir»; zend bû, bav-ai-ti «il est» (§ 41); lithuanien bû, bû-ti «être»; slave ह्या bū, bū-ti; latin fu; grec $\varphi \bar{\nu}$, $\varphi \bar{\nu}$; gothique bau-a «je demeure» = báv-â-mi «je suis», 3° personne bau-i-th = báv-a-ti³; vieux haut-allemand bi-m (ou pim)

¹ Voyez Lassen, Vendidadi capita quinque priora, p. 62.

Par exemple, fra-frâvayâhi « sac ut sluat », 2° personne du subjonctis. La 1° personne fra-frâvayâmi paraît aussi appartenir au subjonctis. A l'indicatif on attendrait, d'après le \$ 42. fra-frâvayêmi; mais le subjonctis (lé!) conserve, à ce qu'il paraît, l'à qui est sa caractéristique, et empêche le changement euphonique de l'à en é. On rencontre quelquesois le causatif même sans fra (voyez Brockhaus, index du Vendidad-Sadé, p. 288), frâvayêiti (3° personne du présent), frâvayêid (potentiel).

³ Voyez Grimm, 3° édit. p. 101, où l'on conclut avec raison de la forme bau-i-th que ce verbe appartient à la conjugaison forte (c'est-à-dire, d'après notre théorie, à la ^{1°} classe sanscrite). Le substantif bau-ai-ns (thème bau-ai-ni) «demeure» appar-

«je suis », venant de ba-m, pour le sanscrit báv-à-mi, à peu près comme en latin malo, de mavolo, pour magis volo; bir-u-mês «nous sommes », de bivumês, comme par exemple scrir-u-mês, de scriv-u-mês = sanscrit śrâv-áyà-mas (\$ 20).

109 b. 2. Racines terminées par une consonne.

Nous ne donnerons qu'un petit nombre d'exemples, en mettant ensemble les racines qui contiennent la même voyelle, et en les disposant d'après l'ordre suivant : a, i, u. Nous ne regardons pas comme radicales les voyelles retre et retre f (\$ 1). Il est rare de rencontrer une voyelle radicale longue devant une consonne finale, et les racines où ce cas se présente pourraient bien pour la plupart n'être pas primitives.

Les racines les plus nombreuses sont celles où la consonne finale est précédée d'un $\blacksquare a$:

jad (\$ 92°); grec εδ; latin ed; lithuanien εd (êdmi = sanscrit tdmi); irlandais ithim «je mange».

vieux haut-allemand un-s-t, thème un-s-ti « tempête »; grec ἄν-ε-μος ²; latin an-i-mus, an-i-ma.

TE as 2 «être»; zend »» aś (aś-ti α il est); borussien as ³; lithuanien es; slave κε jes; grec ές; latin es; gothique is (is-t = sanscrit ás-ti).

tient, au contraire, à la forme causative sanscrite. Le gothique vas «j'étais», présent visa «je reste», appartient à une racine sanscrite qui signifie «demeurer».

- ¹ Cette racine et quelques autres de la 2° classe insèrent, dans les temps spéciaux, un i, comme voyelle de liaison, entre la racine et les terminaisons commençant par une consonne; exemple: án-i-mi «je souffle».
- Les verbes qui marquent le mouvement servent souvent aussi à exprimer l'action, par exemple, car «aller» et «faire, accomplir». Aussi peut-on rapprocher, comme le fait Pott, de cette racine le grec dv-v-\mu (\$ 109 *, \h).
 - 3 As-mai ~ je suis ». (Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 9.)

classe et actif, avec i pour a dans la syllabe réduplicative), « suivre »; lithuanien sek; latin sec; grec ém. Au causatif sâć-áyâ-mi je crois pouvoir rapporter le gothique sôkja « je cherche » 1, la ténue primitive n'ayant pas subi de substitution, comme cela est aussi arrivé pour slépa « je dors » (\$ 89).

and band 9 «lier»; zend band 10 (même sens); gothique band (binda, band, bundum); slave και vans, infinitif vans-a-ti; grec wiθ; latin fid (\$ 104°).

कर् krand 6 «pleurer»; gothique grêt (même sens)²; irlandais grith «cri».

Voici des exemples d'un à sanscrit devant une consonne finale:

assimilation de flag-ma), flag-ro, qui vient d'un adjectif perdu flag-rus, comme, par exemple, pû-rus, du sanscrit pû « purifier »; fulgeo, par transposition de flugeo; gothique bairh-tei « lumière » 3; anglais bright.

(\$ 58); latin rego; gothique rag-ino (verbe dénominatif) «je règne», sans substitution de consonne (\$ 89); reik-s, thème reika (= rîka) «prince»; irlandais ruigheanas «éclat».

Racines ayant \mathbf{x} i, $\mathbf{\hat{x}}$ î, devant une consonne finale:

सिच् stiģ 5 «monter»; gothique stig (steiga, staig, stigum); grec σλιχ (ἔσλιχον); lithuanien staigiō-s «je me hâte»; slave

Le même changement de sens s'observe dans le sanscrit anv-is « chercher », qui d'après l'étymologie devrait signifier « suivre ».

² Grêta, gaigrôt. La suppression de la nasale a été compensée par l'allongement de la voyelle (é = d, \$69, 2), comme dans têka «je touche», flêka «je me plains», qui répondent aux verbes latins tango, plango.

³ H, à cause du t suivant (\$ 91, 2); le verbe fort, aujourd'hui perdu, a dû faire au présent bairga.

cresa stisa « sentier »; russe stignu et stigu « j'atteins »; irlandais staighre « pas, degré ».

Tend dis 6, venant de dik «montrer»; zend dis 10; grec Seix, avec gouna; latin dic; gothique ga-tih «annoncer, publier» (ga-teiha, -taih, -taihum).

d'où viennent akśa, ákśi « œil » (le premier à la fin des composés); grec òπ, venant de òx; latin oc-u-lus; le gothique sahv « voir » (saihva, sahv, séhvum; sur le v qui a été ajouté, voyez \$ 86, 1) contient peut-être une préposition qui s'est incorporée à la racine (comparez le sanscrit sam-îkś « voir »), de manière que la vraie racine serait ahv, qui lui-même est pour akv (\$ 87, 1).

and fiv 1 «vivre»; borussien giw-a-si «tu vis» = and fi giv-a-si; lithuanien gywa-s «vivant» (y = î); gothique qviu-s, thème qviva (même sens); latin vivo, de guivo (\$ 86, 1); grec \(\beta\)los, de ylos, pour \(\gamma\)los \(\frac{1}{2}\). Le zend a ordinairement supprimé, dans cette racine, la voyelle ou le v; exemples: \(\frac{1}{2}\)va «vivant», nominatif \(\frac{1}{2}\)vo, \(hu-\frac{1}{2}\)los \(\text{ayant une bonne vie», pluriel \(hu\)fitayo. On trouve aussi \(\frac{1}{2}\)s pour \(\frac{1}{2}\) dans cette racine, notamment dans \(\frac{1}{2}\)aya-dwim «vivez» (moyen) et dans l'adjectif \(\frac{1}{2}\)avana «vivant», ce dernier dérivé de \(\frac{1}{2}\)u (venant de \(\frac{1}{2}\)u), avec gouna et \(\frac{1}{2}\)ana comme suffixe (\$ 88); la racine est complétement conservée dans l'adjectif \(\frac{1}{2}\)ivya «donnant la vie» (probablement d'un substantif perdu \(\frac{1}{2}\)ivya «donnant la vie» (probablement d'un substantif perdu \(\frac{1}{2}\)iva «vie»). Le mot \(\frac{1}{2}\)suppara «vie» nous donne la gutturale primitive, d'accord en cela avec les formes borussiennes et lithuaniennes qui appartiennent à la même racine.

Racines contenant u, û devant une consonne finale:

૩૧ gus 1 «aimer»; gothique kus «choisir» (kiusa, kaus, kusum); irlandais gus «désir»; zend και «plaisir»; sausa «plaisir»; latin gus-tus; grec γεύω.

¹ Sur ζάω = sanscrit yň-mi πje vais ¬ voyez \$ 88.

ruzumés); causatif rôdáyâmi (\$ 109°, 6).

TE ruh, venant de rud 1 « grandir » 1; zend rud (2° personne du présent moyen words raud-a-hé); gothique lud (liuda, lauth, ludum); vieux celtique rhodora, nom d'une plante (dans Pline); irlandais rud « bois », roid « race », ruaidhneach « cheveu ». En latin, on peut probablement rapporter à la même racine le substantif rudis «bâton» (en tant que «branche qui a poussé», comparez le vieux baut-allemand ruota « verge », le vieux saxon ruoda, l'anglo-saxon rod), ainsi que l'adjectif rudis (en quelque sorte « ce qui a poussé en liberté »). Peut-être aussi est-ce à l'idée de la croissance qu'est emprunté le nom de rûs, rûr-is, et le r est-il l'affaiblissement d'un ancien $d(S_17^*)$. Au causatif sanscrit rôḥ-áyà-mi se rapporte le slave rod-i-ti « engendrer », dont l'o représente toutesois la voyelle radicale pure u (\$ 92°). Mais c'est de la racine primitive que vient probablement na-rodă «peuple». Le lithuanien liudinu «j'engendre» est, du moins quant à la signification, un causatif, et s'accorde, en ce qui concerne l'affaiblissement de la voyelle marquée du gouna, avec le gothique liuda «je croîs». Le mot rudu «automne», thème rud-en, appartient vraisemblablement aussi à la racine en question et signifie, comme il me semble, primitivement « celui qui nourrit » ou «augmente » 2.

andais beosaighim «j'orne, j'embellis», en tenant compte de cette circonstance que les verbes irlandais en aighi-m se rapportent, en général, pour leur dérivation au sanscrit aya. Mais

¹ De la forme primitive *rud* vient *réd-ra-s*, nom d'un arbre. Dans les autres mots, le sanscrit a moins bien conservé la consonne finale de la racine que le zend et les membres européens de la famille.

² Comparez le latin auctumnus. Sur d'autres dérivés de la racine sanscrite ruh voyez le Glossaire sanscrit, 1847, p. 292.

beos pourrait aussi appartenir à la racine sanscrite bâs « briller » (forme élargie de bâ), d'autant que l'adjectif beasach signifie « éclat ». Le verbe sanscrit bûs lui-même pourrait être considéré comme une altération de bâs, l'û étant pris pour un affaiblissement de l'â: nous trouvons souvent, en effet, à côté d'une racine ayant un a bref une racine semblable ayant un u bref; exemples: mad « se réjouir » et mud, band « lier » et bund 10 (d'après Vôpadêva).

Comme exemple d'une racine sanscrite ayant une diphthongue à l'intérieur, je mentionnerai seulement $\exists q s ev 1$ «honorer, servir», grec $\sigma e e (\sigma e e - \tau \alpha i = s e v - a - t e)$, dont l'e représente l'a contenu dans \mathbf{v} e (contracté de ai).

Remarque. — Racines des 7°, 8° et 6° classes en zend.

Parmi les racines citées dans le paragraphe précédent, il n'y a pas d'exemple de la 7° classe en zend : il n'y a pas de verbe de cette classe qui appartienne en commun au zend et au sanscrit. Mais le zend possède un verbe de la 7° classe dont nous retrouvons la racine en sanscrit dans une classe différente. Burnouf (Yaçna, p. 471 et suiv.) rapporte «μεσιν είνι», qu'Anquetil traduit partout par «science», à la racine cit (\$ 102), qu'il rapproche avec raison du sanscrit a cit «apercevoir, connaître, penser». Le verbe zend correspondant fait à la 3° et à la 1° personne du singulier du présent «μενιμο cinasti, «ερνιμο cinahmi (» s' à cause de l'a précédent), et à la 1° personne du pluriel actif et moyen cismahi, cismaidê¹. Dans les deux dernières formes, le n qui, d'après le principe sanscrit, devrait rester devant les désinences pesantes (\$ 129), a été supprimé et remplacé par l'allongement de la voyelle précédente, à peu près comme dans les formes grecques μέλας, ισ?άς, τύψας, pour μέλανς, etc.

Pour la 8° classe en zend, laquelle n'est pas non plus représentée dans le paragraphe précédent, nous trouvons un exemple dans la forme ainaviti (paiti ainaviti «il censure»): non-seulement la voyelle de la racine

¹ Pour les exemples, voyez Brockhaus, index du Vendidad-Sadé.

Burnouf, Yaçna, p. 432. n. 289. Le texte lithographié a la leçon fautive ainôiti (5 41).

(in), mais encore la syllabe caractéristique reçoit le gouna, comme cela arrive en sanscrit pour le verbe kar-ő-ti «il fait», qui frappe du gouna la caractéristique en même temps qu'il emploie la forme forte, ou, suivant la théorie des grammairiens indiens, la forme marquée du gouna (\$ 26, 1). Dans le dialecte védique, nous avons in-ő-ti qui répond à la forme zende, mais sans gouna de la voyelle radicale.

Au sujet de la 6° classe, il faut encore observer qu'elle est représentée en zend dans ses deux variétés, à savoir avec ou sans nasale; exemples: pěrěś-a-hi «tu demandes»¹, vind-ĕ-nti «ils trouvent», pour le sanscrit pṛć-á-si, vind-á-nti (\$ 109°, 1).

5 110. Les suffixes sont-ils significatifs par eux-mêmes?

Des racines monosyllabiques se forment les noms, tant substantifs qu'adjectifs, par l'adjonction de syllabes que nous nous garderons bien de déclarer dénuées de signification, avant de les avoir examinées. Nous ne supposons pas, en effet, que les suffixes aient une origine mystérieuse que la raison humaine doive renoncer à pénétrer. Il paraît plus simple de croire que ces syllabes sont ou ont commencé par être significatives, et que l'organisme du langage n'a uni entre eux que des éléments de même nature, c'est-à-dire des éléments ayant un sens par eux-mêmes. Pourquoi la langue n'exprimerait-elle pas les notions accessoires par des mots accessoires, ajoutés à la racine? - Toute idée prend un corps dans le langage : les noms sont faits pour désigner les personnes ou les choses auxquelles convient l'idée abstraite que la racine indique; rien n'est donc plus naturel que de s'attendre à trouver, dans les syllabes formatives, des pronoms servant à désigner ceux qui possèdent la qualité, font l'action ou se trouvent dans la situation marquée abstraitement par la racine. Il y a, en effet, comme nous le

¹ L'irlandais fiafruighim «je demande» et ses dérivés paraissent contenir une syllabe réduplicative. (Voyez Glossaire sanscrit, p. 225.)

montrerons dans le chapitre sur la formation des mots¹, une identité parsaite entre les éléments formatifs les plus importants et certains thèmes pronominaux qui se déclinent encore à l'état isolé. Mais s'il est devenu impossible d'expliquer à l'aide des mots restés indépendants plusieurs éléments formatifs, cela n'a rien qui doive nous étonner, car ces adjonctions datent de l'époque la plus reculée de la langue, et celle-ci a perdu le souvenir de la provenance des mots qu'elle avait employés pour cet usage. C'est pour la même raison que les modifications du suffixe soudé à la racine n'ont pas toujours marché du même pas que celles du mot resté à l'état indépendant; tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre qui a éprouvé de plus fortes altérations. Il y a toutesois des cas où l'on peut admirer la merveilleuse fidélité avec laquelle les syllabes grammaticales ajoutées aux racines se sont maintenues invariables pendant des milliers d'années; on la peut constater par le parfait accord qui existe entre les divers idiomes de la famille indo-européenne, quoiqu'ils se soient perdus de vue depuis un temps immémorial et que chacun ait été abandonné depuis à ses propres destinées.

\$ 111. Des mots-racines.

Il y a aussi des mots qui sont purement et simplement des mots-racines, c'est-à-dire que le thème présente la racine nue, sans suffixe dérivatif ni personnel; dans la déclinaison, les syllabes représentant les rapports casuels viennent alors s'ajouter à la racine. Excepté à la fin des composés, les mots de cette sorte sont rares en sanscrit : ce sont tous des abstraits féminins, comme si bi « peur », su yud « combat », se mud « joie ». En grec et en latin la racine pure est également la forme de mot la plus rare; cependant, quand elle se rencontre, elle n'appar-

¹ Voyez aussi mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots (Berlin, 1832).

tient pas exclusivement à un substantif abstrait; exemples: Φλογ (Φλόχ-s), ὁπ (ὅπ-s), νιΦ (νίπ-s), leg (lec-s), pac (pac-s), due (duc-s), pel-lic (pel-lec-s). En germanique, même en gothique, il n'y a plus de vrais mots-racines, quoiqu'on puisse croire, à cause de la mutilation des thèmes au singulier, qu'il y en a beaucoup: car ce sont précisément les dialectes les plus jeunes qui, à cause de la dégradation toujours croissante des thèmes, ont l'air d'employer comme noms le plus de racines nues (comparez \$ 1 1 6).

FORMATION DES CAS.

GENRE ET NOMBRE.

\$ 112. Du thème.

Les grammairiens indiens posent, pour chaque mot déclinable, une forme fondamentale, appelée aussi thème, où le mot se trouve dépouillé de toute désinence casuelle : c'est également cette forme fondamentale que donnent les dictionnaires sanscrits. Nous suivons cet exemple, et partout où nous citons des noms sanscrits ou zends, nous les présentons sous leur forme fondamentale, à moins que nous n'avertissions expressément du contraire ou que nous ne fassions suivre la terminaison, en la séparant du thème par un trait (-). Les grammairiens indiens ne sont d'ailleurs pas arrivés à la connaissance de la forme fondamentale par la voie d'un examen scientifique, par une sorte d'anatomie ou de chimie du langage : ils y furent amenés d'une façon empirique par l'usage même de leur idiome. En effet, la forme fondamentale est exigée au commencement des composés 1: or, l'art de former des composés n'est pas moins nécessaire en sanscrit que l'art de conjuguer ou de décliner. La forme fondamentale pouvant exprimer, au commencement d'un composé, chacune des relations marquées par les cas, ou, en d'autres

¹ Sauf, bien entendu, les changements euphoniques que peut amener la rencontre des lettres initiales ou finales avec les lettres d'un autre mot.

termes, pouvant tenir lieu d'un accusatif, d'un génitif, d'un ablatif, etc. il est permis de la regarder en quelque sorte comme un cas général, plus usité que n'importe quel autre, à cause de l'emploi fréquent des composés.

Toutesois, la langue sanscrite ne reste pas toujours fidèle au principe qu'elle suit d'ordinaire dans la composition des mots; par une contradiction bizarre, et comme faite exprès pour embarrasser les grammairiens, les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne, quand ils forment le premier membre d'un composé, sont mis à l'ablatif pluriel, et ceux de la 3° personne au nominatif-accusatif singulier neutre. Les grammairiens indiens ont donné dans le piége que la langue leur tendait dans cette circonstance: ils ont pris, par exemple, les sormes asmát ou asmád «par nous», yuśmát ou yuśmád «par vous» comme thème et comme point de départ de la déclinaison, quoique en réalité, dans ces deux formes pronominales, il n'y ait que a et yu qui appartiennent (encore n'est-ce qu'au pluriel) au thème. Il va sans dire que, malgré cette erreur, les grammairiens indiens savent décliner les pronoms et qu'ils ne sont pas en peine de règles à ce sujet.

Le pronom interrogatif, quand il se trouve employé en composition, paraît sous la forme neutre the kim; mais ceux mêmes qui regardent cette forme comme étant le thème ne peuvent méconnaître que, dans sa déclinaison, le pronom en question suit l'analogie des thèmes en a. Pânini se tire de cette difficulté par la règle laconique suivante (VII, 11, 103): the kimah kah, c'est-à-dire à kim on substitue ka l. Si l'on voulait appliquer cette méthode singulière au latin et prendre le neutre quid pour thème, il faudrait, pour expliquer, par exemple, le datif cui, faire une règle de ce genre, qui serait la traduction

¹ Kimas (devenu ici kimah, en vertu des lois phoniques) est un génitif qui n'existe pas dans la langue, et qui est forgé d'après kim, considéré comme thème.

de celle de Pâṇini: quidis cus ou quidi cus, c'est-à-dire quid substitue le radical cu, qui fait au datif cui, comme fructus fait fructui. Dans un autre endroit (VI, 111, 90), Pâṇini forme de idam «ceci» (considéré également comme thème) et de kim «quoi?» un composé copulatif, et par les mots (caranta tradition idankimor îskî, le grammairien enseigne que les prétendus thèmes en question substituent à cux-mêmes les formes i et kf.

\$113. Des genres.

Le sanscrit et celles d'entre les langues de même famille qui se sont maintenues à cet égard sur la même ligne distinguent encore, outre les deux sexes naturels, un neutre que les grammairiens indiens appellent klûva, c'est-à-dire eunuque. Ce troisième genre paraît appartenir en propre à la famille ind-européenne, c'est-à-dire aux langues les plus parfaites. Il est destiné à exprimer la nature inanimée. Mais, en réalité, la langue ne se conforme pas toujours à ces distinctions : suivant des exceptions qui lui sont propres, elle anime ce qui est inanimé et retire la personnalité à ce qui est vivant.

Le féminin affecte en sanscrit, dans le thème comme dans les désinences casuelles, des formes plus pleines, et toutes les fois que le féminin se distingue des autres genres, il a des voyelles longues et sonores. Le neutre, au contraire, recherche la plus grande brièveté; il n'a pas, pour se distinguer du masculin, des thèmes d'une forme particulière : il en diffère seulement par la déclinaison aux cas les plus marquants, au nominatif, à l'accusatif, qui est l'antithèse complète du nominatif, ainsi qu'au vocatif, quand celui-ci a la même forme que le nominatif.

\$ 114. Des nombres.

ı.

Le nombre n'est pas exprimé en sanscrit et dans les autres

langues indo-européennes par des affixes spéciaux, indiquant le singulier, le duel ou le pluriel, mais par une modification de la flexion casuelle, de sorte que le même suffixe qui indique le cas désigne en même temps le nombre; ainsi byam, byâm et byas sont des syllabes de même famille qui servent à marquer, entre autres rapports, le datif : la première de ces flexions est employée au singulier (dans la déclinaison du pronom de la 2° personne seulement), la deuxième au duel, la troisième au pluriel.

Le duel, comme le neutre, finit par se perdre à la longue. à mesure que la vivacité de la conception s'émousse, ou bien l'emploi en devient de plus en plus rare : il est remplacé par le pluriel qui s'applique, d'une façon générale, à tout ce qui est multiple. Le duel s'emploie de la façon la plus complète en sanscrit, pour le nom comme pour le verbe, et on le rencontre partout où l'idée l'exige. Dans le zend, qui sur tant d'autres points se rapproche extrêmement du sanscrit, on trouve rarement le duel dans le verbe, beaucoup plus souvent dans le nom; le pâli n'en a conservé que ce qu'en a gardé le latin, c'est-àdire deux formes, dans les mots qui veulent dire deux et tous les deux; en prâcrit, il manque tout à fait. Des langues germaniques, il n'y a que la plus ancienne, le gothique, qui possède le duel, et encore dans le verbe seulement '. Parmi les langues sémitiques (pour les mentionner ici en passant), l'hébreu a, au contraire, gardé le duel dans le nom et l'a perdu dans le verbe; l'arabe qui, sous beaucoup d'autres rapports encore, est plus complet que l'hébreu, a le duel dans la déclinaison et dans la conjugaison; le syriaque, enfin, n'a gardé du duel, même dans le nom, que des traces à peine sensibles 2.

¹ Sur le duel inorganique des pronoms des deux premières personnes, voyez \$ 169.

² Sur l'essence, la raison d'être et les diverses nuances du duel, et sur sa pré-

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE. \$ 116. 275

\$ 115. Des cas.

Les désinences casuelles expriment les rapports réciproques des noms entre eux : on peut comparer ces rapports à ceux des personnes entre elles, car les noms sont les personnes du mondé de la parole. Dans le principe, les cas n'exprimèrent que des relations dans l'espace; mais on les fit servir ensuite à marquer aussi les relations de temps et de cause. Les désinences casuelles furent originairement des pronoms, du moins le plus grand nombre, comme nous le montrerons dans la suite. Et où aurait-on pu mieux prendre les exposants de ces rapports que parmi les mots qui, en même temps qu'ils marquent la personne, expriment une idée secondaire de proximité ou d'éloignement, de présence ou d'absence? De même que dans le verbe les désinences personnelles, c'est-à-dire les suffixes pronominaux, sont remplacées ou, pour ainsi dire, commentées par des pronoms isolés dont on fait précéder le verbe, lorsque le sens de ces terminaisons a cessé avec le temps d'être perçu par l'esprit et que la trace de leur origine s'est effacée, de même on remplace, on soutient ou l'on explique les désinences casuelles, quand elles ne présentent plus d'idée nette à l'intelligence, d'une part, par des prépositions pour marquer la relation dans l'espace, et, de l'autre, par l'article pour marquer la relation personnelle.

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE.

\$ 116. De la lettre finale du thème. — Thèmes en a.

Avant de nous occuper de la formation des cas, il paraît à propos d'examiner les différentes lettres qui peuvent se trouver sence dans les diverses familles de langues, nous possédons une précieuse dissertation de G. de Humboldt (Mémoires de l'Académie de Berlin, 1827).

à la fin des thèmes : c'est à ces lettres que viennent s'unir les désinences casuelles, et il convient de montrer les rapports qui existent à cet égard entre les langues indo-européennes!

Les trois voyelles primitives (a, i, u) peuvent se trouver en sanscrit à la fin d'un thème nominal, soit brèves, soit longues $(a, i, u; \dot{a}, i, \dot{u})$. L'a bref est toujours masculin ou neutre; il n'est jamais féminin. En zend et en lithuanien, il est représenté également par un a; il en est de même dans les idiomes germaniques; mais l'a ne s'est conservé que rarement dans cette dernière famille de langues, même en gothique 2, et il a été remplacé dans les dialectes plus jeunes par un u ou un e. En grec, l'a primitif est représenté par l'o de la 2° déclinaison (par exemple, dans $\lambda \delta \gamma o$ -s, $\delta \tilde{\omega} \rho o$ - ν). Nous trouvons également cet o en latin à une époque plus ancienne : à l'époque classique, l'o latin se change en u, quoiqu'il ne disparaisse pas de tous les cas s.

\$ 117. Thèmes en i et en u.

A l'i bref, qu'on trouve pour les trois genres, correspond la même voyelle dans les autres langues. Dans les idiomes germaniques, il faut chercher cet i dans la 4° déclinaison forte de Grimm; mais il n'y a pas été moins maltraité par le temps que l'u de la 1° déclinaison. En latin, i alterne avec e, comme dans

^{&#}x27;Si la désinence venait simplement se ranger après le thème, sans le modifier en rien, il n'y aurait qu'une seule et même déclinaison pour tous les substantifs (sauf, bien entendu, la différence des genres), et il ne serait pas nécessaire d'examiner les lettres qui peuvent se trouver à la fin des thèmes. Mais entre la dernière lettre du thème et la première lettre de la désinence, il se produit des combinaisons diverses, suivant que la lettre finale est une voyelle ou une consonne, suivant que les lettres qui se trouvent mises en contact s'attirent ou s'excluent, etc. On comprend donc qu'avant d'étudier la formation des cas il faille examiner les diverses rencontres qui pourront se produire et qui seront la cause de la multiplicité des déclinaisons. — Tr.

² Voyez la 1^{re} déclinaison forte de Grimm.

³ Il sera traité à part de la formation des cas en ancien slave.

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE. S 118. 277 facile pour facili, mare pour mari, en sanscrit affi vâri « eau ». En grec, l'i s'affaiblit ordinairement en a devant les voyelles.

L'u bref se trouve comme l'i aux trois genres en sanscrit; de même v en grec et u en gothique. Dans cette dernière langue, l'u se distingue de l'a et de l'i, en ce qu'il s'est conservé aussi bien devant le s du nominatif qu'à l'accusatif dépourvu de flexion. En latin, nous avons l'u de la 4° déclinaison, et en lithuanien également l'u de la 4° déclinaison des substantifs 1, qui ne contient que des masculins; exemple : sūnù-s « fils » = sanscrit sûnù-s. Parmi les thèmes adjectifs en u, nous avons, par exemple, le lithuanien saldù « doux », nominatif masculin saldù-s, neutre saldù, qui correspond au sanscrit svâdù-s, neutre svâdù, en grec nôù-s, nôù. Nous parlerons plus tard du féminin lithuanien saldì répondant au sanscrit svâdvi.

\$ 118. Thèmes en â.

Les voyelles longues $(\hat{a}, \hat{t}, \hat{u})$ appartiennent principalement en sanscrit au féminin (S_{113}) ; on ne les trouve jamais pour le neutre, très-rarement pour le masculin. En zend, l'à long final s'est régulièrement abrégé dans les mots polysyllabiques; il en est de même en gothique, où l'à des thèmes sanscrits féminins s'est changé en \hat{o} (S_{69}) ; cet \hat{o} , au nominatif et à l'accusatif (sans flexion) du singulier s'est abrégé en a, à l'exception des deux formes monosyllabiques $s\hat{o}$ «la, celle-ci n = sanscrit a a, zend a; a a l'ancien a du féminin au nominatif et au vocatif, qui sont sans flexion; de même le lithuanien (S_{92}) , et souvent aussi le grec, surtout après les sifflantes (σ et les consonnes doubles renfermant une sifflante), quoiqu'on trouve aussi après celles-ci n tenant la place d'un \bar{a} . Au contraire, les muettes,

¹ D'après la classification de Mielcke.

qui sont les consonnes douées de la plus grande sorce, ont, en général, protégé la longue primitive, qui est n dans la langue ordinaire, ā dans le dialecte dorien. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des lois qui ont présidé dans les différents cas au choix entre ă, ā ou n en remplacement de l'à sanscrit. En ce qui concerne les masculins latins en a et grecs en ā-s, n-s, je renvoie aux paragraphes qui traitent de la formation des mots (\$\$ 910, 914). Il a déjà été question de l'è latin de la 5° déclinaison, laquelle est originairement identique avec la première, ainsi que des formes analogues en zend et en lithuanien (\$ 92^k).

\$ 119. Thèmes féminins en i. — Formes correspondantes en grec et en latin.

L'i long en sanscrit sert ordinairement de complément caractéristique pour la formation des thèmes féminins: nous avons, par exemple, de mahát, le thème féminin mahati « magna ». Il en est de même en zend. En grec et en latin, cet i du féminin a cessé d'être déclinable: il a disparu ou a été allongé d'un complément inorganique chargé de porter les désinences casuelles. Ce complément est en grec a ou d, en latin c. Le grec ideña correspond au sanscrit svâdv-i, de svâdú « dulcis », et -τρια, -τριδ, dans δρχήσηρια, λησηρίς, λησηρίδ-os, répondent au tri sanscrit qui se trouve dans ganitri « celle qui enfante ». Pour ce dernier mot, le latin a genitrī-c-s, genitrī-c-is.

D'autre part, dans le grec γενέτειρα et dans les formations analogues, l'ancien i du féminin recule d'une syllabe. Nous avons, d'après le même principe, les adjectifs féminins μέλαινα, τάλαινα, τέρεινα, et les substantifs dérivés comme τέχταινα, Λά-καινα. Dans Θεράπαινα, λέαινα, le thème du primitif a perdu un τ, comme au nominatif masculin. Pour Θέαινα, λύκαινα, il faut admettre ou bien que le primitif terminé en ν ou ντ s'est perdu, ou bien, ce que je crois plutôt, que ce sont des forma-

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE. \$ 119. 279 tions d'une autre sorte, correspondant aux féminins sanscrits comme indrânt « la femme d'Indra » (\$ 837).

Dans les formes en eooa, venant de thèmes masculins et neutres en εντ (pour Fεντ, sanscrit vant), j'explique le second σ comme venant d'un ancien j que le σ précédent s'est assimilé; le j lui-même provient du caractère féminin ι. Ainsi δολό-εσσα est pour δολό-εσja, qui lui-même est pour δολό-ετja, de même que plus haut (§ 109°, 2) nous avons eu κρείσσων, venant de πρείτjων, λίσσομαι, venant de λίτjομαι. Le v du thème primitif en en a donc été supprimé, comme dans les féminins sanscrits correspondants, tels que dána-vati, de dána-vant «riche», aux cas faibles (\$ 129) dána-vat. Mais il y a aussi des formations en $\sigma\sigma\alpha$, où, selon moi, le second σ provient également d'un j assimilé, mais avec cette différence que la syllabe ja représente le suffixe sanscrit $\forall i \ y \hat{a}$ (féminin de $\forall i \ y a$); par exemple : $\mu \epsilon$ λισ-σα «abeille», pour μέλιτ-ja, du thème μέλιτ, comme nous avons en sanscrit le féminin div-yâ « céleste », venant de div «ciel». Βασίλισ-σα et Φυλάκισ-σα sont sortis très-vraisemblablement de βασιλίδ, Φυλαχίδ, et, par conséquent, sont pour βασίλιδ-ja, Φυλάκιδ-ja. De même que plus haut, dans λησ-τρί-δ, la syllabe is de Quax-is représente le caractère féminin sanscrit t¹, lequel s'abrége toujours devant l'α, qui lui est adjoint, et presque toujours devant δ^2 .

L'a grec, dans les thèmes participiaux en $\nu\tau$, représente à lui seul le caractère féminin; mais je le regarde comme étant pour $\iota\alpha$: la vraie expression du féminin a donc été supprimée,

¹ Voyez Système comparatif d'accentuation, remarques 253 et 254.

² La longue s'est conservée dans ψηΦιδ, du thème ψῆΦο, lequel est lui-même du féminin. Il faut rappeler à ce propos qu'en sanscrit aussi l'a, auquel correspond l'o grec, tombe devant l'adjonction du caractère féminin i; exemple : kumir'-l' «jeune fille», de kumârá «jeune garçon»; de même, entre autres, en grec συμμαχ'-lδ, féminin de σύμμαχο.

et le complément inorganique a est seul resté, après que l'i, par son influence, eut changé le τ précédent en σ . Exemples : φ épou σ -a, $i\sigma$ îã σ -a, venant de φ epou τ -ia, $i\sigma$ îau τ -ia, en regard des formes féminines sanscrites bárant-î « celle qui porte », tisiant-î « celle qui se tient ». Dans \Im epa π ou τ -i δ 1, forme unique en son genre, le vrai caractère féminin s'est conservé avec le complément habituel δ et avec abréviation de la longue primitive.

\$ 120, 1. Thèmes féminins gothiques en ein.

Le gothique a conservé, au féminin du participe présent et du comparatif, la longue du caractère féminin sanscrit: mais à ci (=i, \$70) il a joint, comme le grec et le latin, un complément inorganique, à savoir n, lequel est supprimé au nominatif singulier (\$142). Nous avons donc bairand-ein, juhiș-ein, au nominatif bairand-ei, juhiș-ei, en regard des féminins sanscrits bárant-i «celle qui porte», yáviyas-i «celle qui est plus jeune». A côté des thèmes substantifs sanscrits en i, comme dêvi «déesse» (de dêvá «dieu»), kumâri «jeune fille» (de kumârá «jeune garçon»), on peut placer en gothique les féminins aithein «mère», gaitein «chèvre», qui toutefois n'ont pas de masculin, car si aithein peut être considéré comme étant de la même famille que attan «père» (nominatif atta), il est d'ail-leurs impossible d'y voir un dérivé régulier de ce dernier mot.

§ 120, 2. Thèmes féminins gothiques en jô.

Par l'addition d'un δ (venant d'un \hat{a} , \$ 69, 1), le caractère féminin sanscrit \hat{i} est devenu en gothique $j\delta$: le son i s'est changé, pour éviter l'hiatus, en sa semi-voyelle, d'après le même principe qui, en sanscrit, a fait venir de nadi' « fleuve » le génitif nady-ås

¹ Quant à la formation, c'est un participe présent féminin, sorti du thème masculin Θεράπουτ.

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE. \$ 121. 281

pour nadi-ds. A cette sorte de séminins gothiques n'appartiennent toutesois que trois thèmes, à savoir : frijônd-jô (nominatis frijônd-i) «amie», du thème masculin frijônd (nominatis frijônd-s) «l'ami», considéré comme «celui qui aime», thiu-jô «servante», de thiva (nominatis thiu-s) «valet» 1, et mau-jô 2 «sille», de magu (nominatis magu-s) «garçon». Dans tous les autres mots de la 2° déclinaison séminine sorte, la syllabe jô se rapporte à un us yâ sanscrit. Au nominatis-vocatis-accusatis dépourvu de slexion, le gothique supprime la voyelle sinale, dans le cas où le j est précédé d'une syllabe longue (y compris la longue par position), ou de plus d'une syllabe. Ainsi des thèmes mentionnés plus haut frijônd-jô, thiu-jô, mau-jô, viennent les sormes frijônd-i, thiv-i, mav-i, qui, par suite de cette mutilation, se sont de nouveau rapprochées des types sanscrits comme kumârs.

§ 121. Thèmes féminins lithuaniens en i.

En lithuanien, le caractère séminin sanscrit i s'est conservé, sans prendre de complément, au nominatif-vocatif de tous les participes actifs: il s'est seulement abrégé. Comparez les séminins degant-i « brûlante », degus-i « ayant brûlé » et degsent-i « devant brûler » avec les sormes sanscrites correspondantes dáhant-i, déhús-i, daksyánt-i. Mais à tous les autres cas, ces participes lithuaniens ont reçu un complément analogue à celui des thèmes gothiques mentionnés plus haut, frijôndjô, thiujó, maujô, et à celui des séminins grecs comme δρχήσθρια, ψάλτρια: ils ont

Les thèmes dévi, kumdri, cités plus haut, ainsi que la loi qui veut que, en général, les voyelles finales des thèmes sanscrits tombent devant les voyelles et la semi-voyelle y. Il n'y a d'exception que pour u et les diphthongues ô (au) et âu.

² Pour magu-jo, à peu près comme le comparatif latin major, pour magior. Le sanscrit manh « croître » est la racine commune de la forme gothique et de la forme latine.

par là changé de déclinaison. Ainsi les génitifs deganció-s', degusió-s, degsenció-s se rencontrent avec les génitifs gothiques comme frijôndjó-s et les génitifs grecs comme δρχησιρία-s, ou, sans aller si loin, avec le génitif wynicio-s, qui vient de la sorme, mentionnée plus haut (\$ 92 k), wynicia (nominatif) « vignoble ». Au sujet des cas où, dans les participes que nous avons cités, on a e au lieu de ia, par exemple, au datif deganćei, etc. (pour deganciai), il faut se reporter à la 3° déclinaison de Mielcke, dont l'e est dû à l'influence d'un i qui est tombé; exemples : giesne « chant », datis giesmei, tandis que dans wyniciai, deganciai, degusiai la palatale ou la sissante ont arrêté cette insluence (comparez \$ 92 k). On pourrait conclure de là que le complément inorganique reçu par les participes séminins aux cas obliques a appartenu également au nominatif dans le principe, et que, par exemple, le nominatif lithuanien deganti, qui dans cette forme ressemble extrêmement au sanscrit déhanti, a été d'abord degancia, d'après l'analogie de wynicia; on appuierait cette opinion de la circonstance suivante, à savoir que tous les thèmes adjectifs qui sont terminés au masculin en ia (nominatif is pour ia-s, \$ 134) ont au nominatif féminin i ou e (venant de ia); exemple : didi ou dide « magna », en regard du thème masculin didia, nominatif didis. Mais une objection à cette explication est que, dans tous les participes actifs, le nominatif-vocatif masculin est resté, comme on le montrera ci-après, plus sidèle au type primitif que tous les autres cas, et n'a rien ajouté à la forme première du thème; on peut objecter, en outre, que les adjectifs masculins et neutres en u prennent également un i au nominatif séminin; par exemple: saldi « douce », séminin de saldù-s (masculin) et saldù (neutre); enfin, qu'il y a encore, comme on le verra plus tard, bien d'autres classes de mots en lithua-

 $^{^{1}}$ Au sujet du \dot{c} , tenant la place de t, voyez 8 ga $^{\rm h}$.

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE. \$ 122. 283 nien, dont le nominatif singulier n'a rien de commun avec le thème des cas obliques, lequel a reçu un accroissement inorganique.

\$ 122. Thèmes sanscrits en û. — Thèmes finissant par une diphthongue. — Le thème dyô «ciel».

L'à long est assez rare en sanscrit à la fin des thèmes, et il appartient ordinairement au féminin. Les mots les plus usités sont vadi « femme », bû « terre », śvaśrû « belle-mère » (socrus), bra « sourcil ». A ce dernier répond le grec dépois, qui a également un v long; mais, en grec, la déclinaison de l'v long ne s'écarte pas de celle de l'v bref, tandis que, dans la déclinaison sanscrite, l'û long se distingue de l'u bref féminin de la même manière que l'î long de l'i bref.

Il n'y a qu'un petit nombre de thèmes monosyllabiques qui se terminent en sanscrit par une diphthongue; aucun ne finit par \mathbf{v} , un seul par \mathbf{v} di, à savoir \mathbf{v} rdi (masculin) «richesse», qui forme de rd les cas dont la désinence commence par une consonne : c'est à ce thème rd que se rapporte le latin \mathbf{v} (§ 5). Les thèmes en \mathbf{v} d's sont rares également. Les plus usités sont dyd «ciel» et gô.

Le premier est féminin; il est sorti du mot-racine div, qui est formé lui-même de tag div «briller»; le v est devenu voyelle, après quoi l'i a dû se changer en semi-voyelle. Les cas forts (\$ 129) des thèmes en ô se forment d'un thème élargi en tau; on a donc au nominatif singulier dyâu-s, pluriel dyâv-as. A l'accusatif, la forme âv-am, qu'on devrait attendre, s'est contractée en â-m; exemple : gâm, pour gâv-am. A dyâu-s répond le grec Zevs, mais avec amincissement de la première partie de la diphthongue. Le Z répond au y sanscrit et le ô est sup-

¹ L'accusatif de dyō n'est pas dans l'usage ordinaire, mais il se trouve dans le dialecte védique.

primé (\$ 19), tandis que la forme éolique Deus a conservé la muette et supprimé la semi-voyelle. Avec Zeús, venant de Jeús, s'accorde, en ce qui concerne la perte de la moyenne initiale, le latin Jov-is, Jov-i, etc. cette dernière forme représente le datif sanscrit dyáv-é, qui est formé comme gáv-é. Le nominatif vieilli Jovi-s a éprouvé un élargissement du thème analogue à celui de nâvi-s, comparé au sanscrit nâu-s et au grec vaū-s. Dans Jûpiter, proprement «père» ou «maître du ciel» 1, Jû représente le thème sanscrit dyô, venant de dyau, la suppression de la première partie de la diphthongue ayant été compensée par l'allongement de la deuxième partie, comme, par exemple, dans conclûdo, pour conclaudo (\$ 7). Pour retourner au grec, les cas obliques de Zevs viennent tous du thème sanscrit div « ciel »: $\Delta i \delta s$, de $\Delta i F \delta s = sanscrit div-ds$; $\Delta i F i$ (\$ 19), $\Delta i t = locatif$ div-i. Il faut encore mentionner une désignation latine du ciel qui ne s'est conservée qu'à l'ablatif, sub divo, et qui suppose un nominatif dîvu-m ou divu-s. Elle se rapporte au thème sanscrit devá (venant de daivá) «brillant, dieu», et a remplacé le gouna sanscrit par l'allongement de la voyelle radicale.

\$ 123. Le thème gó «vache» et «terre».

Le second des thèmes précités en \mathfrak{d} d signifie ordinairement comme masculin «taureau» et comme féminin «vache». En zend, nous le trouvons sous la forme $\mathfrak{d}_{\mathfrak{d}}\mathfrak{d}_{\mathfrak{d}}\mathfrak{d}_{\mathfrak{d}}$, qui devient gav devant les terminaisons commençant par une voyelle; en grec, nous avons $\beta o \tilde{v}$, qui, devant les voyelles, a dû être primitivement $\beta o \mathcal{F}$, et, en latin, nous trouvons, en effet, bov. Le nominatif $b \tilde{o}$ —s compense la suppression de la deuxième partie

Le sanscrit pitér (pour patér) pourrait signifier « maître » aussi bien que « père », étant dérivé de pâ « protéger, gouverner ». L'affaiblissement du latin pater en piter, dans le composé mentionné ci-dessus, est une conséquence de la composition (\$ 6).

² Comparez gau-mat « pourvu de lait, portant du lait».

de la diphthongue par l'allongement de la première (comparez \$ 7). En ce qui concerne le changement de la moyenne gutturale en labiale, le grec βοῦς et le latin bô-s sont avec le sanscrit gâu-s dans le même rapport que, par exemple, βίδημι avec le sanscrit gâgâmi (ou aussi, dans les Védas, gigâmi). Mais il est à remarquer que l'ancienne gutturale qui se trouvait dans le nom de la vache n'a pas entièrement disparu du grec; je crois du moins pouvoir affirmer que la première syllabe de γαλα désigne «la vache», de sorte que le mot entier marque proprement le «lait de la vache». La dernière partie du composé s'accorde littéralement avec le thème latin lact: c'est, sans doute, à cause de la forme très-mutilée du nominatif qu'on n'a pas reconnu en γαλακτ un mot composé. Dans γλακτοφάγος, et autres mots du même genre, le nom de la vache n'est représenté que par le γ¹.

¹ Benfey, dans son Lexique des racines grecques (I, p. 490), voit dans cette forme γλακτ un mot simple désignant «le lait»; il l'explique par une racine hypothétique glaké, qu'il rapproche d'une autre racine non moins hypothétique mlaké. Dans le second volume du même ouvrage (p. 358), il donne une autre explication: prenant $\gamma\lambda\alpha\gamma$ pour racine, il y voit une altération de $\mu\lambda\alpha\gamma$, qui lui-même serait une métathèse pour $\mu \varepsilon \lambda \gamma$. Grimm, au contraire, cite (Histoire de la langue allemande, p. 999 et suiv.), à l'appui de l'étymologie que j'ai donnée plus haut, des nons celtiques signifiant «lait» qui contiennent également le mot «vache», par exemple, l'irlandais b-leachd, pour bo-leachd (bo «vache»). De son côté, Weber a fait observer (Études indiennes, I, p. 340, note) qu'il y a même en sanscrit, parmi les mots qui servent à désigner le lait, un composé dont le premier terme signifie «vache», à savoir gô-rasa, littéralement «suc de vache». En zend, gau désigne à lui seul l'idée de «lait». Quant à la syllabe -λακτ, en latin lact, il est possible qu'elle soit de la même famille que la racine sanscrite duh (l pour d, \$ 17°) «traire», d'où vient le participe dug-da, qui aurait dû être dukta, sans une loi phonique particulière au sanscrit (comparez, par exemple, tyaktá, de tyag). Si cette parenté est fondée, il faudrait regarder l'a de lact, -λακτ comme l'a du gouna, et admettre que la voyelle radicale est tombée, de sorte que lact serait pour laukt. La syllabe γα de γάλακτ est elle-même pour yau = sanscrit gô (venant de gau) et en zend Lee gau. On peut remarquer à ce propos que le zend a quelquesois aussi le gouna dans les participes passifs en ta; exemple: aukta, pour le sanscrit uktá.

Comme féminin, le sanscrit go a, entre autres significations, celle de «terre», qui rappelle le grec yaïa; mais yaïa ne doit pas être rapproché directement du sanscrit go: il suppose un adjectif dérivé gávya, féminin gávya, qui existe en sanscrit avec le sens de «bovinus», mais qui a pu signifier aussi «terrenus». Faïa doit donc être considéré comme étant pour yaFia ou yaFja. Au sanscrit gávya, et particulièrement au neutre gávyam, se rapportent aussi le thème gothique gauja, nominatis-accusatif gavi « pays, contrée » (la moyenne a été conservée, \$ 90), et l'allemand moderne gau, que Döderlein a déjà comparé à yaïa. Pour le nom de la vache, les langues germaniques ont observé la loi de substitution qui veut qu'une moyenne soit remplacée par la ténue, de sorte que kuh s'est distingué de gau, non pas seulement par le genre, mais encore par la forme. Quant au mot kuh, je le rapproche également du dérivé sanscrit gávya, avec suppression de la voyelle finale et vocalisation de la semi-voyelle y. Le thème, qui est en même temps le nominatif dénué de désinence, est dans Notker chuoe (venant de chuoi): l'uo représente un ô gothique, et celui-ci un â sanscrit (§ 60, 1), de manière que dans le sanscrit gávya, ou plutôt dans le féminin gávyâ, le v a été supprimé et la voyelle précédente allongée par compensation. Un autre document vieux hautallemand a chuai (ua pour le gothique $\delta = \hat{a}$) à l'accusatif pluriel, lequel est d'ailleurs identique au nominatif. Les formes chua, chuo au nominatif singulier tiennent à ce que ce cas, ainsi que l'accusatif, a déjà perdu en gothique la voyelle finale des thèmes en 1.

En ce qui concerne l'origine du thème sanscrit gô, nous voyons dans le livre des *Uṇâdi* qu'on le fait dériver de la racine gam «aller», laquelle aurait de la sorte remplacé la syllabe am par ô; il faudrait donc admettre que le m s'est vocalisé en u, comme nous voyons souvent en grec ν devenir ν (τύπλουσι,

dans étjau « que je mangeasse », répond à la syllabe yâm dans adyâm (\$ 675). Je préfère toutefois faire venir n gô de la racine n gâ, qui veut dire également « aller ». Dans le dialecte védique il y a d'ailleurs un autre nom de la terre, gmâ, qui vient de gam. En zend, nous trouvons un mot sèm « terre », qu'on ne rencontre qu'aux cas obliques, et qu'on pourrait également expliquer par la racine gam¹, à moins que le m ne provienne d'un v qui se soit endurci, de sorte que le datif sèmé et le locatif sèmi correspondraient au sanscrit gâv-ê, gâvi; dans cette dernière hypothèse, les cas obliques, que nous venons de citer, seraient dans une relation étroite avec le nominatif sâus « terra », et l'accusatif sanm « terram » = sanscrit gâus, gâm.

Quoique le nom de la terre et celui du bœuf soient empruntés à l'idée de mouvement, je ne les regarde pas comme étant d'origine identique. Je crois que dans gô «terre», il y a une idée de passivité, c'est-à-dire qu'il faut la considérer comme «celle qui est foulée». La route a reçu en sanscrit un nom analogue, várt-man (de vart, vrt «aller»). C'est aussi par une racine sanscrite exprimant le mouvement que peut s'expliquer le gothique airtha (allemand moderne erde «terre»), qui vient de ar, r «aller»²: air-tha viendrait donc de ir-tha (\$82), forme affaiblie pour ar-tha, participe passif. La loi de substitution aurait été régulièrement suivie dans ce mot, au lieu qu'à l'ordinaire la ténue de ce participe devient un d en gothique³.

\$ 124. Le thème nau «vaisseau».

Je ne connais en sanscrit que deux mots terminés en du :

^{1 5} pour g, \$ 58.

² Nous avons rapproché ailleurs de cette racine le gothique air-u-s « messager ».

³ Voyez \$ 91, 3. Comme ar, r signifie aussi «élever» (voyez le Lexique de Pétersbourg), le latin al-tus peut être considéré comme un participe passif de cette même racine, avec l pour r (\$ 20).

नी nâu (séminin) «vaisseau» et नि glâu (masculin) «lune». Quoique le premier de ces mots se retrouve dans un grand nombre de langues, il n'est pas facile de lui assigner une étymologie certaine. Je crois que nâu est une forme mutilée pour snâu, qui lui-même vient probablement de 📆 snu « couler »; nous avons, en esset, encore une autre désignation du vaisseau, plav-a-s, qui vient de la racine plu, à laquelle se rapportent le latin fluo et l'allemand fliessen. En tout cas, nâu a perdu une sissante initiale, de même que le verbe grec νέω (de νέΓω) «nager», futur νεύσομαι, qui répond évidemment au sanscrit anu, a perdu le s du commencement. Le verbe sanscrit appartient à la 2° classe, et reçoit le vriddhi au lieu du gouna, toutes les fois que les désinences légères (\$ 480 et suiv.) viennent se joindre immédiatement à la racine; nous sommes donc préparés d'avance, en quelque sorte, par la forme snâú-mi «je coule, à trouver dans nâu «vaisseau, la diphthongue résultant du vriddhi. On a déjà fait remarquer (\$ 4) que l'a de la diphthongue de vaus est long par lui-même. Le latin nâv-i-s, pour nâu-i-s, témoigne également de la longueur primitive de l'a. Le composé naufragus et ses dérivés ne prennent pas le complément inorganique i : de même nauta, qu'on n'a pas besoin de prendre pour la contraction de nâvita.

En gothique, nous rencontrons également une racine snu, qui est unique en son genre¹, et qui répond exactement à snu; seulement elle a pris le sens général de «aller, partir, prévenir»; l'adverbe sniu-mundô «à la hâte» en dérive. Mais en se renfermant dans la langue gothique, on pourrait tout aussi bien prendre snav pour la racine, et cette forme correspondrait exactement à la forme que snu prend en sanscrit, quand il a le gouna et qu'il se trouve devant une voyelle, par exemple dans

¹ Il n'y a pas d'autre racine gothique terminée en u.

THÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE. § 124. 289

le nom abstrait snáv-a-s, qui marque «l'action de couler, de dégoutter ». Du gothique snav dérive, en effet, le prétérit pluriel snêvum (Epître aux Philippiens, 111, 16: ga-snêv-um), qui ne se trouve que dans ce seul passage. Quant à la forme snivun (Marc, vi, 36 : du-at-snivun «ils abordèrent»), qui ne se rencontre également qu'une fois, on ne peut la rapporter à une racine snav; mais on peut la faire venir de snu par le même changement de l'u en iv, qu'on remarque au génitif pluriel des thèmes en u; exemple : suniv-ê « filiorum », de sunu; c'est-à-dire qu'il faut admettre que l'u a reçu le gouna le plus faible (\$ 27) et que la diphthongue iu s'est changée en iv, à cause de la voyelle suivante. Les formes snu-un ou snv-un, auxquelles on aurait pu s'attendre, paraissent avoir été évitées, la première à cause de l'hiatus et de la cacophonie produite par deux u qui se suivent, la seconde pour éviter de saire précéder le v d'une consonne, combinaison que le gothique n'aime pas, à moins que la consonne ne soit une gutturale (\$ 86, 1). C'est pour la même raison, sans doute, que le gothique évite aussi au génitif pluriel des formes comme sunu-é ou sunv-é, et les remplace par suniv-é, contrairement aux génitifs pluriels comme puévaim (du thème pasu «animal») en zend, comme fructu-um en latin, comme βοτρύ-ων en grec. Le sait qui a lieu en gothique a un analogue en sanscrit : au prétérit redoublé sanscrit, que représente le prétérit germanique, un u ou un û, placé à la fin d'une racine, ne peut pas se changer en un simple v; les voyelles en question, quand elles ne sont pas frappées du gouna, se changent en uv devant une désinence commençant par une voyelle; exemples: nunuv-us «ils louèrent», de nu; susnuv-us «ils coulèrent», de snu, formes qu'on peut comparer au gothique sniv-un.

ı.

THÈMES PINISSANT PAR UNE CONSONNE.

\$ 125. Thèmes terminés par une gutturale, une palatale ou une dentale.

Nous passons aux thèmes finissant par une consonne. Les consonnes qui en sanscrit paraissent le plus souvent à la fin de la forme fondamentale sont n, t, s et r^{-1} ; toutes les autres consonnes ne paraissent qu'à la fin des mots-racines (S 111), qui sont rares, et de quelques thèmes d'origine incertaine. Nous commencerons par les consonnes qui se trouvent seulement à la fin des mots-racines.

Aucune gutturale ne se trouve en sanscrit à la fin d'un thème véritablement usité; en grec et en latin cela arrive, au contraire, fréquemment; c se rencontre en latin à la fin des thèmes comme des racines, g seulement à la fin des racines; exemples : $d\mu c$, vorac, edac; leg, conjug. En grec, κ , χ et γ paraissent seulement à la fin des racines ou de mots d'origine inconnue, comme $\varphi_{\rho i\kappa}$, $\kappa \delta \rho \alpha \kappa$, $\delta \nu \nu \chi$ (sanscrit naka), $\varphi \lambda o \gamma$.

Parmi les palatales, c' et g' paraissent le plus fréquemment en sanscrit; exemples : vac' (féminin) « discours, voix » (latin vac', grec ac'); ruc' (féminin) « éclat » (latin luc); rag' (masculin) « roi » (seulement à la fin des composés); rug' (féminin) « maladie ». En zend, nous avons : ac' ac' (féminin) « discours »; ac' ac' (féminin), nom d'un démon, probablement de la racine sanscrite ac' » haïr ».

Les cérébrales (\mathbf{z}_i , etc.) ne sont pas usitées à la fin des thèmes; les dentales, au contraire, le sont fréquemment, avec cette différence que \mathbf{z}_i , \mathbf{z}_i ne se rencontrent qu'à la fin des mots-racines, c'est-à-dire rarement, \mathbf{z}_i peut-être seulement

¹ Les thèmes terminés, suivant les grammairiens indiens, en r (\Re), doivent être considérés comme des thèmes en r (\$1).

THÈMES FINISSANT PAR UNE CONSONNE. \$ 125. 291 dans pai, thème secondaire de paiin «chemin», tandis que त t et n sont très-souvent employés. Voici des exemples de motsracines terminés en d et en d: ad « mangeant », à la fin des composés; yud (féminin) «combat»; ksud (féminin) «faim». Plusieurs des suffixes les plus usités sont terminés en t, par exemple le participe présent en ant, forme faible at, grec v et latin nt. Outre le τ , le grec a aussi δ et $\mathfrak D$ à la fin des thèmes; toutesois κόρυθ me paraît être un composé, ayant pour second membre la racine 3n, avec suppression de la voyelle, ce qui donne à ce mot le sens de « ce qui est posé sur la tête ». Sur l'origine refativement récente du 8 dans les thèmes féminins en 18, il a déjà été donné des explications (§ 119); on peut comparer notamment les noms patronymiques en & avec les noms patronymiques terminés en î en sanscrit; exemple: At bâimî « la fille de Bhîma ». Le 8 des noms patronymiques séminins en a8 est probablement aussi un complément ajouté à une époque plus récente : comme les noms en 18, les noms en 28 dérivent immédiatement de la forme fondamentale d'où est sorti également le masculin; ils

En latin, le d du thème pecud est un complément de date récente, comme on le voit par le sanscrit et le zend pasu, et par le gothique faihu.

ne se trouvent donc pas avec celui-ci, dans un rapport de filiation.

En gothique, les formes fondamentales terminées par une dentale se bornent à peu près au participe présent, où l'ancien t a été changé en d; ce d toutefois ne reste seul que là où la forme est employée substantivement; autrement, il prend le complément an à tous les cas, excepté au nominatif, ce qui fait rentrer ces formes dans une déclinaison d'un usage plus général. Les dialectes germaniques plus jeunes ne laissent jamais l'ancienne dentale finale sans ajouter au thème un complément étranger.

En lithuanien, le suffixe participial ant fait au nominatif ans,

pour ants, ce qui nous reporte à une époque de la langue représentée par le latin et le zend, mais antérieure au sanscrit, tel qu'il est venu jusqu'à nous. Toutesois, aux autres cas, le lithuanien ne sait pas non plus décliner les consonnes, c'est-à-dire les joindre immédiatement aux désinences casuelles. Il fait passer les consonnes dans une déclinaison à voyelle 1, à l'aide d'une addition de date récente : au suffixe participial ant, il ajoute la syllabe ia, par l'influence de laquelle le t subit un changement euphonique en c.

La nasale de la classe des dentales, c'est-à-dire le n ordinaire, est une des consonnes qui figurent le plus fréquemment à la fin des thèmes. Elle termine en germanique tous les mots de la déclinaison faible; ces mots, comme les noms sanscrits, et comme les masculins et les féminins en latin, rejettent au nominatif le n du thème, et finissent, par conséquent, par une voyelle. Le même fait a lieu au nominatif en lithuanien, mais dans les cas obliques les thèmes en n s'adjoignent soit la syllabe in, soit simplement un i.

\$ 126. Thèmes terminés par une labiale. — I ajouté en latin et en gothique à un thème finissant par une consonne.

Les labiales, y compris la nasale (m) de cette classe, se trouvent très-rarement en sanscrit à la fin des formes fondamentales; on ne les rencontre guère qu'à la fin des racines nues employées comme dernier membre d'un composé; encore, cela arrive-t-il peu fréquemment. Au nombre des mots employés séparément, nous trouvons cependant ap (féminin) « eau », et kakúb (féminin) « région du ciel », où la labiale est très-probablement radicale; tous deux sont d'origine incertaine. $\mathbf{q}q$ ap, dans les

¹ Pour abréger, nous disons déclinaison à voyelle, déclinaison à consonne, au lieu de déclinaison des thèmes finissant par une voyelle, des thèmes finissant par une consonne. — Tr.

THÈMES FINISSANT PAR UNE CONSONNE. § 126. 293 cas forts (\$ 129) âp, n'est usité qu'au pluriel, mais le mot zend correspondant l'est également au singulier (nominatif âfs, \$ 47, accusatif âpēm, ablatif apad).

De même en grec et en latin, les thèmes en p, b, φ sont ou bien évidemment des mots-racines, ou bien des mots d'origine inconnue; il y a aussi en latin des thèmes où la labiale n'est finale qu'en apparence, un i ayant été supprimé au nominatif; exemple : plebs, pour plebi-s, génitif pluriel plebi-um. Comparez à ces formes, en faisant abstraction du genre, les nominatifs gothiques comme hlaib-s «pain », laubs « feuillage », génitif hlai-bi-s, laubi-s, du thème hlaibi, laubi.

Sans la comparaison des langues congénères, on peut difficilement distinguer en latin les thèmes véritablement et primitivement terminés par une consonne de ceux qui ne sont ainsi terminés qu'en apparence; car il est certain que la déclinaison en i a réagi sur la déclinaison des mots finissant par une consonne, et a introduit un i en divers endroits, où il est impossible qu'il y en eût un dans le principe. Au datif-ablatif pluriel, on peut expliquer l'i de formes telles que amantibus, vôcibus, comme voyelle de liaison servant à faciliter l'adjonction des désinences casuelles; mais il est plus exact, selon moi, de dire que les thèmes vôc, amant, etc. ne pouvant se combiner avec bus, ont, dans la langue latine, telle qu'elle est venue jusqu'à nous, élargi leur thème en vôci, amanti, de manière qu'il saudrait diviser ainsi : roci-bus, amanti-bus. Ce qui prouve que cette explication est plus conforme à la vérité, c'est que devant la terminaison um du génitif pluriel, et devant la terminaison a du neutre, nous voyons souvent aussi un i, sans qu'on puisse dire que, dans amanti-um, amanti-a, l'i soit nécessaire pour faciliter l'adjonction des désinences. Au contraire, les thèmes juveni-s, cani-s font au génitif pluriel juven-um, can-um, formes qui rappellent les anciens thèmes en n; nous avons, en effet,

en sanscrit soun «chien» (forme abrégée sun) et yuvan «jeune» (forme abrégée yûn), en grec χύων (forme abrégée χυν), qui ont un n à la fin du thème. On montrera plus tard que les nominatifs pluriels, comme pedê-s, cocê-s, amantê-s, dérivent de thèmes en i. Le germanique ressemble au latin, en ce qu'il a ajouté un i, pour faciliter la déclinaison, à plusieurs noms de nombre dont le thème se terminait primitivement par une consonne; c'est ainsi qu'en gothique le datif sidvôri-m suppose un thème sidvôri (sanscrit चतुर catúr, aux cas forts catvár). Les thèmes सप्तन् saptán «sept», नवन् návan «neuf», दशन् dásan «dix» deviennent en vieux haut-allemand, par l'adjonction d'un i, sibuni, niuni, zëhani, formes qui sont en même temps le nominatif et l'accusatif masculins, ces cas ayant perdu en vieux haut-allemand le suffixe casuel. Les nominatifs gothiques correspondants seraient, s'ils étaient conservés : sibunei-s, niunei-s, taihunei-s.

§ 127. Thèmes terminés par r et l.

Parmi les semi-voyelles (y, r, l, v), $\forall y \in \forall l$ ne se trouvent jamais à la fin d'un thème, $\forall v$ seulement à la fin du thème div, mentionné précédemment, qui, dans plusieurs cas, se contracte en $dy\delta$ et en dyu; $\forall r$, au contraire, est très-fréquent, surtout à cause des suffixes tar et tar^{-1} , qui se retrouvent également dans les autres langues. En latin, on a souvent, en outre, un r tenant la place d'un s primitif, par exemple, dans le suffixe comparatif $i\delta r$ (sanscrit $\{vas, forme forte iyans)$. En grec, $\delta\lambda$ est le seul thème en λ ; il appartient à la racine sanscrite

Les thèmes en tar, târ et quelques autres contractent à plusieurs cas, aînsi que quand ils se trouvent sous la forme fondamentale au commencement d'un composé. la syllabe ar, dr en r: ce r est regardé par les grammairiens comme la vraie finale (\$ 1). Dvâr r porter est un exemple d'un thème en âr qui ne souffre pas la contraction en r.

¹ Voyez Wilson, Dictionnaire sanscrit, s. v.

¹ Σέλαs tient de près, par le suffixe comme par la racine, au zend que naix « éclat », mentionné plus haut; le n ne fait pas partie intégrante du suffixe (\$ 93 ι *).

poursuivre la même racine en grec et en latin dans d'autres ramifications.

\$ 128. Thèmes terminés par un s.

Des sifflantes sanscrites, les deux premières (र् र् , प् रं) ne paraissent qu'à la fin des mots-racines, et, par conséquent, rarement; \ au contraire, termine quelques suffixes formatifs très-usités, parmi lesquels un as, qui forme surtout des neutres; exemple: तेवस् téjas «éclat, force», de तिव् tig «aiguiser». Le grec semble manquer de thèmes en s : mais cela vient de ce que cette sissante est ordinairement supprimée quand elle est entre deux voyelles, surtout dans la dernière syllabe: c'est pour cela que les neutres comme μένος, γένος font au génitif μένεος, γένεος, au lieu de μένεσος, γένεσος 1. Quant au s du nominatif, il doit appartenir au thème et non à la désinence casuelle, puisqu'il n'y a pas de désinence s pour les neutres au nominatif. Dans la langue de l'ancienne épopée, le \sigma s'est conservé au datif pluriel, parce qu'il ne s'y trouvait pas entre deux voyelles; exemples : τεύχεσ-σι, δρεσ-σι; de même dans les composés comme σακές-παλος, τελες-φόρος, pour lesquels on supposait à tort l'adjonction d'un s à la voyelle du thème. Dans γηρας, γήρα-os, pour γήρασ-os, le thème, une fois le σ rétabli, correspond au sanscrit att garás « vieillesse », quoique la forme indienne soit du féminin et non du neutre. En latin, dans cette classe de mots, le s primitif s'est changé entre deux voyelles en r; mais dans les cas dénués de flexion, il est, en général, resté invariable; exemples : genus, gener-is = $grec \ \gamma \epsilon \nu o s$, $\gamma \epsilon \nu \epsilon (\sigma) - o s$;

L'o (= a en sanscrit) du nominatif ne diffère pas, quant à l'origine, de l'e des cas obliques, lesquels feraient supposer un thème peres, yeves. Toute la différence vient de ce que les cas obliques, pour alléger le thème qui est accru par l'adjonction des désinences, ont substitué à l'o la voyelle moins pesante e. C'est pour la même raison que, dans la même classe de mots, le latin affaiblit l'u en e; exemple : opus, oper-is.

opus, oper-is = sanscrit (védique) úpas «action, œuvre», úpas-as 1.

Il y a dans la langue védique un thème féminin en s d'une forme assez rare: c'est uśás « aurore », de la racine us (« briller », ordinairement « brûler »); ce mot peut allonger l'a à tous les cas forts; exemples: uśásam, nominatif-accusatif duel uśása (védique à pour âu), pluriel uśás-as. A l'accusatif uśásam répond en zend () uśásam; au nominatif uśás, le zend () uśáo.

Aux thèmes neutres en as correspondent les thèmes zends comme mans mans « esprit », mans vais « discours ». Le masculin sanscrit at mas « mesurer », qui signifie à la fois « lune » et « mois », de la racine mas « mesurer », donne en zend au nominatif que mâo « lune », à l'accusatif eque mâonhem = sanscrit mâsam (\$56 b). En lithuanien, nous avons le thème menes, qui, comme en sanscrit, signifie en même temps « lune » et « mois » (voyez \$ 147).

CAS FORTS ET CAS FAIBLES.

\$ 129. Les cas en sanscrit. — Division en cas forts et en cas faibles.

Le sanscrit et le zend ont huit cas, à savoir, avec ceux du latin, l'instrumental et le locatif. Ces deux cas se trouvent aussi en lithuanien; mais cette dernière langue n'a pas le véritable ablatif, celui qui répond à la question unde.

Comme avec certains thèmes et avec certains suffixes formatifs la forme fondamentale ne reste pas la même en sanscrit à tous les cas, nous diviserons pour cette langue la déclinaison en cas forts et en cas faibles. Les cas forts sont le nominatif et le vocatif des trois nombres, l'accusatif du singulier et du duel; au

¹ Sur d'autres formes que prend le suffixe sanscrit as en latin, voyez \$ 932.

La forme máx est à la fois le thème et le nominatif.

contraire, l'accusatif pluriel et tous les autres cas des trois nombres appartiennent aux cas faibles. Cette division ne s'applique toutefois qu'au masculin et au féminin; pour le neutre, il n'y a de
cas forts que le nominatif, l'accusatif et le vocatif pluriels, tous
les autres cas des trois nombres sont faibles. Là où le thème
affecte une double ou une triple forme, on observe d'une façon
constante que les cas désignés comme forts ont la forme la plus
pleine du thème, celle que la comparaison avec les autres
idiomes nous fait reconnaître ordinairement comme étant la
forme primitive; les autres cas ont une forme affaiblie du thème.
Au commencement des composés, le thème dénué de flexion
paraît sous la forme affaiblie : c'est pour cela que les grammairiens indiens ont considéré la forme faible comme étant la
vraie forme fondamentale (\$ 112).

Nous prendrons pour exemple le participe présent, qui forme ses cas forts avec le suffixe ant, mais qui rejette le n aux cas faibles et au commencement des composés; cette lettre reste, au contraire, à tous les cas dans les langues congénères de l'Europe, et la plupart du temps aussi en zend. D'après ce que nous venons de dire, les grammairiens indiens regardent un at et non. un ant comme le suffixe de ce participe. La racine un bar, un br, 1^{re} classe, « porter », aura donc, au participe, bárant pour thème fort, thème primitif (comparez Pépovt, ferent), et bárat pour thème faible. La déclinaison du masculin est la suivante :

	Cas forts.	Cas faibles.
Singulier: Nominatif-vocatif	bára n	
Accusatif	bárantam	• • • • • •
Instrumental		báratá
Datif		báraté

L'a qui précède le t ou le n n'appartient pas proprement au suffixe participial, voyez \$ 782.

		Cas forts.	Cas faibles.
	Ablatif	• • • • • •	báratas
	Génitif	• • • • • •	b'áratas
	Locatif	• • • • • •	bár gt i
Duel:	Nominatif-accusatif-vocatif	bárantáu	• • • • • •
	Instrumental-datif-ablatif		báradbyâm
	Génitif-locatif	• • • • • •	búratôs
Pluriel:	Nominatif-vocatif	bára nt as	• • • • • • •
	Accusatif	• • • • • •	bárata s
	Instrumental	• • • • • •	báradbis
	Datif-ablatif		báradbya s
	Génitif	• • • • • •	báratâ m
	Locatif		báratsu.

\$ 130. Triple division des cas sanscrits en cas forts, faibles et très-faibles.

Quand, dans la déclinaison d'un mot ou d'un suffixe, paraissent alternativement trois formes fondamentales, la forme la plus faible appartient à ceux des cas faibles dont les désinences commencent par une voyelle, la forme intermédiaire aux cas qui ont une désinence commençant par une consonne. D'après cette règle, nous pouvons diviser les cas en cas sorts, en cas faibles ou intermédiaires, et en cas très-faibles. Prenons pour exemple le participe actif du prétérit redoublé (parfait grec). Il forme les cas forts du masculin et du neutre avec le suffixe vâns, les cas très-saibles avec us (pour us, \$ 21 b) et les cas intermédiaires avec vat (pour vas). La racine rud «pleurer» aura, par exemple, au nominatif et à l'accusatif du singulier masculin et du pluriel neutre, les formes rurudvân 1, rurudvânsam, rurudvânsi (§ 786), au génitif masculin-neutre des trois nombres rurudúsas, rurudúsas, rurudúsam, et au locatif masculinneutre du pluriel rurudvát-su. Le nominatif-accusatif singulier

¹ Avec suppression de x, d'après le \$ 94.

neutre est rurudvát, le vocatif rúrudvat. Le vocatif singulier masculin n'a pas toujours la forme complète du thème fort; il affectionne les voyelles brèves; exemple : rúrudvan (au nominatif, rurudván). Sur l'accentuation du vocatif, voyez \$ 204.

\$ 131. Les cas forts et les cas faibles en zend.

Le zend suit, en général, le principe sanscrit qui vient d'être exposé, non-seulement dans la déclinaison des suffixes formatifs, mais aussi dans celle de certains mots dont le thème prend exceptionnellement en sanscrit plusieurs formes : toutefois, à la différence du sanscrit, le zend a ordinairement conservé, au participe présent, la nasale dans les cas saibles. On a, par exemple, le thème فه دروسيم fsuyant 1, qui fait au datif suyantê, au génitif suyanto, à l'accusatif pluriel suyanto; هسطيه غوسيم śaucant «brillant», qui fait à l'ablatif saucantûd et au génitif pluriel śaućentanm. Mais les formes faibles, au participe présent, ne manquent pas non plus : on a, par exemple, le thème beresant «grand, haut» (littéralement «grandissant» = sanscrit vrhánt, védique brhant), qui fait au datif běrěşaitê et au génitif běrěşatô, tandis que l'accusatif est beresantem. Le suffixe vant supprime le n dans les cas faibles dont la désinence commence par une voyelle, en d'autres termes, dans les cas très-faibles; on a donc au génitif jarënanuhato (pour jarënanhvato, \$ 62) «splendentis, mais à l'accusatif qurenanuhantem. Le sussixe van se contracte dans les cas très-faibles en un; si ce suffixe est précédé d'un u, l'u de un se combine avec lui pour former la diphthongue La au (§ 32); exemple : usavan «pur, doué de pureté», datif asauné (12), nominatif-accusatif-vocatif duel neutre asauni²; au contraire, nous avons au nominatif-accusatif-voca-

^{&#}x27; C'est le nom donné dans les livres zereds au laboureur : littéralement « celui qui engraisse » (la terre).

² Au lieu de asaunî; voyez \$ 212.

tif masculin pluriel asavanô i et duel asavana. Au reste, on trouve aussi en zend, dans les cas très-faibles du thème asavan, la diphthongue plus pleine au lieu de au; nous avons, par exemple, au datif et au génitif les formes asaunê, asaunê à côté de asaunê, asaunê; au génitif pluriel asaunanm à côté de asaunanm.

A la contraction de asavan en asaun ou asâun ressemble en sanscrit celle du thème magávan (surnom d'Indra), qui, dans les cas très-faibles, supprime l'a de la syllabe va, change le v en u et le combine avec l'a précédent : le génitif est donc magôn-as, le datif magôn-ê, tandis que l'accusatif a la forme forte magávân-am. De yúvan « jeune » dérive, dans les cas très-faibles, la forme yûn (génitif yûn-ás; l'accusatif est yúvân-am); l'û long provient de la contraction de la syllabe va ou vû en u, lequel s'est combiné avec l'u précédent en une seule voyelle longue.

Du thème contracté yûn dérive le thème féminin yûnt, la caractéristique du féminin î ayant été ajoutée au radical : en latin, nous avons le thème jûnî-c² (jûnix, jûnîcis), qui s'est élargi par l'adjonction d'un c, et qui est dans le même rapport avec le thème sanscrit que les noms d'agents comme datrî-c, genitrî-c avec les formes sanscrites dâtr-î « celle qui donne », ganitr-î « celle qui enfante » (\$ 119). En général, la caractéristique du féminin î se joint en sanscrit à la forme affaiblie du thème, lorsque celui-ci est susceptible d'un affaiblissement au masculin et au neutre; exemple : śûnî « chienne », du thème des cas trèsfaibles du masculin (génitif śûn-as, zend śûn-o). Je rappelle encore en passant l'albanais xjev-e « chienne » (de xjev « chien »),

On voit qu'en zend l'accusatif pluriel appartient aux cas sorts, même par la sorme, tandis qu'en sanscrit il n'est un cas sort que par l'accent (§ 132, 1).

² C'est juni-c et non junic qui est le thème en latin : autrement, les cas obliques n'auraient pas d'i long.

dans l'e duquel je reconnais un représentant de l't, caractéristique du féminin en sanscrit 1.

\$ 132.1. Les cas forts et les cas faibles en grec. — De l'accent dans la déclinaison des thèmes monosyllabiques, en grec et en sanscrit.

Le mot sanscrit précité évan «chien» est du nombre des mots dont le thème passe par une triple forme : mais svan luimême est le thème des cas intermédiaires (§ 130); il fait, par conséquent, śvá-byas? « canibus ». Les cas forts dérivent, à l'exception du vocatif śvan, de śvân, accusatif svân-am (zend śpân-ĕm, S 50). C'est à ce thème fort que se rapporte le grec xúan, dont les cas obliques se résèrent tous au thème des cas très-saibles en sanscrit; le génitif xuvús, par exemple, répond bien au sanscrit sún-as (de kún-as), mais l'accusatif xúva ne répond pas à śvánam. Il y a toutefois des mots grecs qui rappellent de plus près la division sanscrite en cas forts et en cas faibles; on voit notamment dans les thèmes σατερ, μητερ, θυγατερ, que l'ε se perd seulement aux cas qui correspondent aux cas saibles en sanscrit, tandis que dans les autres il se maintient ou s'allonge. Comparez, à ce point de vue, wατήρ, wάτερ, wατέρ-α, wατέρ-ε, wατέρ-es avec le sanscrit pitâ, pitar (vocatif), pitar-am, pitár-âu, pitár-as, et, au contraire, le génitif et le datif ωατρ-όs, waτρ-i avec les affaiblissements de forme que le sanscrit fait subir aux mots irréguliers au génitif et au locatif (ce dernier cas répond au datif grec); exemples : sún-as, sún-i, pour sván-as, śván-i. Nous ne pouvons prendre ici comme terme de comparaison les mots sanscrits exprimant la parenté, parce que leur

¹ Voyez mon mémoire Sur l'albanais, p. 33.

² En sanscrit, comme en grec, le n est rejeté devant les désinences casuelles qui commencent par une consonne : ainsi au locatif pluriel évá-su, en grec, au datif, xv-oi. De même, au commencement des composés, le n sanscrit est supprimé, non pas seulement devant les consonnes, mais encore devant les voyelles.

génitif, qui est complétement irrégulier, a perdu toute désinence casuelle, et que leur locatif n'a pas subi la mutilation qu'éprouvent, en général, à ce cas, les mots qui affaiblissent leur thème; nous avons, en effet, pitári, et non pitri, comme pourrait le faire attendre le grec warpi. A la différence du sanscrit, le grec ne permet pas l'affaiblissement du thème au duel et au pluriel.

On peut admettre avec certitude qu'au temps où notre race n'avait encore qu'une seule et même langue, la division en cas forts et en cas faibles commençait sculement à se dessiner et n'avait pas encore toute l'étendue qu'elle a prise depuis en sanscrit; pour citer un exemple, elle ne s'appliquait pas encore aux participes présents, car aucune des langues européennes ne la reproduit au participe, et le zend lui-même n'y prend part qu'à un faible degré. La division en cas forts et en cas faibles a dû s'introduire d'abord par l'accentuation, car ce ne peut être un hasard qu'à cet égard le sanscrit et le grec se correspondent d'une manière si parsaite. En esset, les deux langues accentuent les mots dont le thème est monosyllabique (nous ne parlons pas de quelques exceptions isolées), tantôt sur la désinence, tantôt sur la syllabe radicale; or, ce sont précisément les cas que nous avons appelés, à cause de leur forme, les cas forts, qui prouvent également leur force, en ce qui concerne l'accentuation, en maintenant le ton sur la syllabe radicale, tandis que les cas faibles ne peuvent le retenir et le laissent tomber sur la désinence. C'est ainsi que nous avons, par exemple, le génitif vâcás « sermonis » par opposition au nominatif pluriel de même forme vâcas. L'accusatif pluriel qui, en ce qui touche l'accentuation, appartient aux cas sorts, sait également vâcas; il n'est guère permis de douter que ce cas n'ait été dans le principe un cas fort, même dans sa forme, comme le sont l'accusatif singulier et l'accusatif duel.

Pour donner une vue d'ensemble, je place ici la d complète de vâc (féminin) « discours » en regard de la son du grec òπ, qui, bien qu'assez altéré (¿π pour 1 même origine:

		GAS FORTS.		CAS PAI	
		Sanecrit.	Gree.	Senscrit.	
Singulier :	Nominatif-vocatif	vdk	ów-s		
•	Accusatif		ðw-a		
	Instrumental			oác-á	
	Datif			vác-é	
	Ablatif			vác-ás	
	Génitif				
	Locatif; datif grec				
Duel :	Nominatif-accusatif-vocatif				
	Instrumental-ablatif			odg-byšm	
	Datif			vág-byám	
	Génitif-locatif			vác-ős	
Pluriel :	Nominatif-vocatif :	oăć-as	óπ-es		
	Accusatif	vāc-as	óπ-as		
	Instrumental			vág-bís	
	Datif-ablatif			-	
	Génitif				
	Locatif; datif grec				

\$ 132, 2. Variations de l'accent dans la déclinaison des t monosyllabiques, en grec et en sanscrit.

Dans un petit nombre de mots sanscrits monosyll'accusatif pluriel se montre à nous comme un cas fai seulement en ce qui concerne la forme, mais encore touche l'accentuation, c'est-à-dire qu'il laisse tomber la désinence. Parmi ces mots, il faut citer rdi « riche (de nik) « nuit », pud » pied », dont l'accusatif pluriel e

niś-de¹, pad-ás (en grec, au contraire, πόδας). D'un autre côté, il y a aussi en sanscrit quelques mots monosyllabiques qui ont absolument maintenu l'accent sur la syllabe radicale : par exemple, śvan «chien», gó «taureau, vache», dont les équivalents grecs ont suivi l'analogie des autres monosyllabes, de sorte que nous avons, par exemple, κυνός, κυνί, βο(F)ί, κυνῶν, βο(F)ῶν, κυσί, βουσί, répondant aux formes sanscrites śún-as, śún-i, gáv-i, śún-âm, gáv-âm, śvá-su, gó-śu. Il n'est pas douteux que ces formes sanscrites, qui se rapportent à une période où la division en cas forts et en cas faibles n'avait pas encore eu lieu, sont plus près de l'ancien état de la langue, en ce qui concerne l'accentuation, que les formes grecques. Il y a parité entre le sanscrit et le grec, pour les thèmes pronominaux monosyllabiques, plus résistants que les thèmes nominaux; exemples : thu «in his», féminin th'su (non têsú, thsú); en grec, dans la

¹ Comme le श्र s de निश्र nis est sorti de k, on peut admettre une parenté originaire entre nis et naktam «noctu». Naktam vient d'un ancien thème nakt; nis est probablement un affaiblissement de nas. Je suppose que ces deux désignations de la nuit viennent de la racine nas (anciennement nak), qui est encore employée en sanscrit (ndi-ya-ti ail succombe »), et dont le sens premier, dans une autre classe de conjugaison que la quatrième, a dû être «nuire, détruire»; le latin noceo, qui, comme nex, necare, appartient à la même racine nas, nous représente la sorme causative ndé-dyd-mi (noceo est donc pour nôceo). La nuit (en latin noc-t) serait donc proprement celle qui perd, qui nuit, qui est hostile; nous retrouvons la même racine servant à désigner la nuit en grec, en germanique, en lithuanien, en slave et en albanais (» drg). Cette racine a affaibli en sanscrit son a en i dans les mots mis et miss (ce dernier mot veut dire également «nuit»), de la même façon que le verbe kar (kr) sait au présent kir-d-ti « il s'étend », et que le verbe gothique band wlier n fait bind-i-th. Peut-être l'i du grec vinn est-il également un affaiblissement de l'a, de sorte que «la victoire» serait proprement «la destruction». A la racine sanscrite nas appartiennent aussi νέχυς et νεχρός, qui, comme νίκη, νικάω (dorien »/κημι), ne paraissent se rattacher à rien, si l'on considère le grec en lui-même. Il y a encore en sanscrit deux autres noms de la nuit qui la désignent comme étant «la pernicieuse, la nuisible»: śarvari, de la racine śar (মু ধ্রু) «briser, détruire», et satrari, de sad « succomber ».

langue épique, τοῖσι, ταῖσι. Le mot sanscrit exprimant le nombre «deux», qui est, à vrai dire, un pronom, garde également l'accent sur la syllabe radicale; exemple : dvabyam; mais il en est autrement en grec, où nous avons δυοῖν¹. Le nombre sanṣcrit «trois» suit, au contraire, la division en cas forts et en cas faibles : nous avons tri-sú «in tribus», trî-n-âm «trium» (forme védique), avec l'accent sur la dernière, comme en grec τρι-σί, τρι-ῶν, tandis qu'au nominatif-accusatif neutre, qui est un cas fort, l'accent est sur la syllabe radicale : τρία (en sans-crit trî-n-i).

\$ 132. 3. Les cas forts et les cas faibles, sous le rapport de l'accentuation, en lithuanien.

L'accentuation donne lieu aussi en lithuanien à la division en cas forts et en cas faibles; tous les substantifs dissyllabiques qui ont l'accent sur la dernière le ramènent sur la syllabe initiale à l'accusatif et au datif singuliers et au nominatif-vocatif pluriel, c'est-à-dire, si l'on en excepte le datif, à des cas que le sanscrit et le grec considèrent comme les cas forts 2. On a, par exemple:

Nominatif singulier.	Accusatif sing.	Datif sing.	Nomvoc. sing.	
sūnù-s «fils»	รน์ท น -ท	รน์ทน-i	รนัก น −ร	
mergà «enfant» (féminin)	mėrga-n	mėrga-i	mėrgo-s	
akmű «pierre»	ákmeni-n	ákmeniu-i	ákmen-s	
dukté «fille»	dùkteri-n	dùkterei	dùkter-s 3.	

Pour les adjectifs en u, ayant l'accent sur la dernière, il n'y a pas de changement dans l'accentuation au datif.

¹ Le nominatif et l'accusatif ont, comme cas forts, l'accent sur le radical: δύο, δύω. (Voyez Système comparatif d'accentuation, \$ 25.)

² Voyez Système comparatif d'accentuation, \$ 62 et suiv. et \$ 65.

Voyez Schleicher, Grammaire lithuanienne.

CAS FORTS ET CAS FAIBLES. \$ 132, 4-133. 307

On peut comparer ce recul de l'accent à celui qui a lieu en sanscrit au vocatif des trois nombres, et en grec à quelques vocatifs du singulier, ainsi qu'au recul que les deux langues font subir à l'accent dans les superlatifs en isla-s, solo-s, et dans les comparatifs correspondants.

§ 132, 4. Les cas forts et les cas faibles en gothique.

Le gothique reproduit, dans certaines formes de sa déclinaison, la division sanscrite en cas forts et cas faibles : 1° Il supprime l'a des thèmes en ar aux cas faibles du singulier, et ne le conserve qu'aux cas forts, c'est-à-dire au nominatif-accusatif-vocatif; 2° dans les thèmes en an, il maintient l'a dans les cas que nous venons de nommer, tandis qu'au génitif et au datif il l'affaiblit en i. En sanscrit, l'a des thèmes en an est complétement supprimé aux cas très-faibles, s'il est précédé d'une seule consonne. Comparez le gothique brôthar «frère», comme nominatif-accusatif-vocatif, avec le sanscrit brâtâ (\$ 144), brâtaram, brâtar, et, au contraire, le datif brôthr (sans désinence casuelle) avec and brâtr-é. Le génitif gothique brôthr-s s'accorde avec le zend brâir-δ (\$ 191) et les formes comme warp-bs. Du thème gothique ahan, nous avons le nominatif aha, l'accusatif ahan, le vocatif aha, qui répondent aux formes sanscrites comme râgâ «roi», râgân-am, râgan, et, au contraire, le génitif ahin-s, le datif ahin, qui, en ce qui concerne l'affaiblissement du thème, répondent aux formes sanscrites râgn-as, râgn-e, lesquelles ont supprimé la voyelle de la dernière syllabe du thème.

§ 133. Insertion d'un n euphonique entre le thème et la désinence à certains cas de la déclinaison sanscrite.

Quand un thème terminé par une voyelle doit prendre un suffixe casuel commençant par une voyelle, le sanscrit, pour éviter l'hiatus et pour préserver en même temps la pureté des deux voyelles, insère entre elles un n euphonique; on ne rencontre guère cet emploi d'un n euphonique qu'en sanscrit et dans les dialectes les plus proches (pâli, prâcrit). Il n'a pas dû, dans la période primitive de notre famille de langues, avoir été d'un usage aussi général qu'il l'est devenu en sanscrit; autrement on en trouverait des traces dans les langues européennes congénères, qui s'en abstiennent presque entièrement. Le zend même en offre peu de vestiges. Nous regardons donc l'emploi de ce n euphonique comme une particularité du dialecte qui, après la séparation des langues, a prévalu dans l'Inde et s'est élevé au rang de langue littéraire. Il faut ajouter encore que l'idiome védique ne se sert pas de ce n dans une mesure aussi large que le sanscrit ordinaire. C'est au neutre qu'il paraît le plus souvent; il est moins usité au masculin et plus rarement encore au féminin. Le féminin en borne l'usage au génitif pluriel, où on le trouve aussi en zend, quoique d'une manière moins constante. Il est remarquable que précisément à ce cas les anciennes langues germaniques, à l'exception du gothique et du vieux norrois, insèrent aussi un n euphonique entre la voyelle du thème et celle de la désinence casuelle; mais cette insertion n'a lieu que dans une seule déclinaison, celle qui est représentée en sanscrit et en zend par les thèmes féminins en å.

Outre l'emploi de la lettre euphonique n, il faut encore mentionner le fait qu'en sanscrit et en zend la voyelle du thème prend le gouna à certains cas; le gothique, le lithuanien et l'ancien slave présentent des faits analogues (5 \$6, 4, 5, 6).

SINGULIER.

NOMINATIP.

\$ 134. La lettre s, suffixe du nominatif en sanscrit. — Origine de ce suffixe.

Les thèmes masculins et féminins terminés par une voyelle ont, sauf certaines restrictions, s pour suffixe du nominatif dans les langues indo-européennes. En zend, ce s, précédé d'un a, se change en u, lequel, en se contractant avec l'a, donne é (\$ 2); la même chose a lieu en sanscrit, mais seulement devant les lettres sonores (\$ 25)\dangle . On en verra des exemples au \$ 148. Ce signe casuel tire son origine, selon moi, du thème pronominal \(\frac{1}{2} \) a «il, celui-ci, celui-là» (féminin \(\frac{1}{2} \) sous voyons, en effet, que, dans la langue ordinaire, ce pronom ne sort pas du nominatif masculin et féminin: au nominatif neutre et aux cas obliques du masculin et du féminin, il est remplacé par \(\frac{1}{2} \) tâ.

\$ 135. La lettre s, suffixe du nominatif en gothique. — Suppression, affaiblissement ou contraction de la voyelle finale du thème.

Le gothique supprime a et i devant le suffixe casuel s, excepté à la fin des thèmes monosyllabiques, où cette suppression est impossible. On dit hva-s «qui», i-s «il», mais vulf-s «loup», gast-s «hôte, étranger pour vulfa-s, gasti-s (comparez hosti-s). Dans les thèmes des substantifs masculins en ja, la voyelle finale est conservée, mais affaiblie en i (\$67); exemple : harji-s «armée». Mais si, ce qui arrive le plus souvent, la syllabe finale

¹ Par exemple : सुतो मम sutő máma «filius mei», सुतस तस sutá-s táva «filius tui» (\$ 22).

est précédée d'une longue ou de plus d'une syllabe, ji est contracté en ei (= î, \$ 70); exemples : andei-s «fin», raginei-s «conseil», pour andji-s, raginji-s. Cette contraction s'étend au génitif, qui a également un s pour signe casuel.

Aux nominatifs gothiques en ji-s correspondent les nominatifs lithuaniens comme Atpirktōji-s «Sauveur», dont l'i provient également d'un ancien a ; je tire cette conclusion des cas obliques, qui s'accordent, en général, avec ceux des thèmes en a. Mais quand en lithuanien la syllabe finale ja est précédée d'une consonne (ce qui a lieu ordinairement), le j devient i, et l'i suivant, qui provient de l'a, est supprimé; exemple : lóbi-s «richesse», pour lóbji-s, venant de lóbja-s.

Les thèmes adjectifs gothiques en ja ont au nominatif singulier masculin quatre formes différentes, pour lesquelles sûtis, hrains, niujis, viltheis peuvent servir de modèles². La forme la plus complète est ji-s, qui tient lieu de ja-s (\$ 67); ji-s est employé quand la syllabe ja du thème a devant elle une voyelle ou une consonne simple précédée d'une voyelle brève: niu-ji-s « nouveau », sak-ji-s « querelleur ». Le nominatif masculin du thème midja serait donc, s'il s'en trouvait des exemples, midjis (= sanscrit mádya-s, latin mediu-s).

Si la syllabe ja des thèmes adjectifs gothiques est précédée d'une syllabe longue terminée par une consonne, ja se contracte au nominatif masculin en ei, comme pour les thèmes substantifs, ou bien il se contracte en i, ou, ce qui est le plus fréquent, il est supprimé tout à fait. Nous citerons, comme exemples du premier cas, althei-s « vieux », vilthei-s « salvage »; du second cas, sûti-s « doux », airkni-s « saint »; du troisième cas, hrain-s « pur »,

Ċ

¹ Par l'influence du j.

² Ce sont les mots choisis comme exemples par Von der Gabelentz et Læbe (Grammaire, p. 74). Ces auteurs ont tort toutefois de regarder i comme appartenant au thème.

gamain-s « commun », gafaur-s «à jeun », brûk-s « utile », bleith-s « bon », andanêm-s « agréable ». On peut ajouter à ces derniers mots alja-kun-s « ἀλλογενής », au lieu duquel on aurait pu attendre aljakunji-s, l'u étant indubitablement bref; mais le suffixe paraît avoir été supprimé au nominatif pour ne pas trop charger ce mot composé, ou simplement parce que la syllabe ja est précédée de plus d'une syllabe. Les cas obliques montrent partout clairement que c'est bien la syllabe ja qui termine le thème.

REMARQUE 1. — Nominatif des thèmes en ra, ri, en gothique. — Comparaison avec le latin.

Les thèmes gothiques en ra et en ri suppriment, au cas où le r est précédé d'une voyelle, le signe casuel s; mais ils le conservent quand r est précédé d'une consonne. Exemples : vair «homme», stiur «veau, jeune taureau», anthar «l'autre», hvathar «qui des deux?», des thèmes vaira, stiura, etc. frumabaur «premier-né», de frumabauri; mais akr-s «champ», fingr-s «doigt», baitr-s «amer», fagr-s «beau», de akra, etc. Aux formes qui suppriment le sigue casuel ainsi que la voyelle finale du thème, répondent les formes latines comme vir, puer, socer, levir, alter, pulcer; aux thèmes gothiques en ri répondent en latin les formes comme celer, celeber, puter. Mais quand r est précédé en latin d'un a, d'un u ou d'un o, ainsi que d'un é ou d'un î, la terminaison est conservée; exemples : vêrus, sevêrus, sêrus, mîrus, vîrus, -parus (oviparus), cârus, nurus, pirus, -vorus (carnivorus). L'e bref n'a lui-même pas laissé périr partout la terminaison us (mērus, fērus).

Il y a aussi en gothique des thèmes en sa et en si qui, pour éviter la rencontre de deux s à la fin du mot, ont laissé tomber le signe casuel; exemples : laus «privé, vide», du thème lausa; drus «chute» . Dans us-stass «résurrection», du thème ininin us-stassi, il y aurait, sans la suppression du signe casuel, jusqu'à trois s.

¹ la = sanscrit & ya, voyez \$ 897, et, en ce qui concerne le lithuanien, \$ 898.

² Le thème est drusa ou drusi (voyez Grimm, I, 598, note 1).

³ De us-stas-ti, qui vient lui-même de us-stad-ti (\$ 102), à peu près comme vissa rje savais r, de vis-ta, pour vit-ta.

REMARQUE 2. — Nominatif des thèmes en va, en gothique.

Les thèmes gothiques en va changent en u la semi-voyelle quand elle est précédée d'une voyelle brève; ce changement a lieu non-seulement devant le signe casuel du nominatif, mais encore à la fin du mot, à l'accusatif et au vocatif dénués de flexion des substantifs; exemples: thiu-s «valet», du thème thiva, accusatif thiu; qviu-s «vivant» (lithuanien gywa-s, sanscrit givá-s), de qviva. Le thème neutre kniva «genou» fait de même au nominatif-accusatif kniu. Mais si le v est précédé d'une voyelle longue (la seule qu'on rencontre dans cette position est ai), le v reste invariable; exemples: saiv-s «mer», snaiv-s «neige», aiv-s «temps». En vieux haut-allemand ce v gothique s'est vocalisé; très-probablement il est d'abord devenu u, et, par suite de l'altération indiquée au \$ 77, cet u s'est changé en o; exemples: séo «mer», snéo «neige», génitif séwe-s, snéwe-s, qu'on peut comparer au gothique saiv-s, saivi-s, snaiv-s, snaivi-s. De même dēo «valet», génitif dēwe-s, en gothique thiu-s, thiwi-s.

Remanque 3. — Nominatifs zends en as.

En zend, devant la particule enclitique ca, les thèmes en a, au lieu de changer as as (= sanscrit 取刊 as) en 6, comme c'est la règle (\$ 56.b), conservent la sifflante du nominatif. Nous avons bien, par exemple, věkrkó "loup", pour le sanscrit vika-s, le lithuanien wilka-s, le gothique vulf-s; inais on aura - vel věkrkašću «lupusque» — sanscrit výkašća. Le thème interrogatif ka «qui?» a aussi conservé la siffiante quand il est en combinaison avec nd "homme" (nominatif du thème nar) et avec le pronom enclitique de la 2º personne du singulier : kaśná "quis homo?", kaśté "quis tibi?». Entre kas et l'accusatif iwanm on insère en pareil cas une voyelle euphonique, soit ¿ ë, soit ¿ ë; les manuscrits les plus anciens ' ont ¿ ë, qui est préférable, attendu que comme voyelle longue ne convient pas bien au rôle de voyelle de liaison (\$\$ 30 et 31). Mais il est sûr que même ¿ ĕ ne s'est introduit dans kaśčiwanm «quis te?» qu'à une époque relativement récente, car la conservation de » é peut s'expliquer seulement par la combinaison immédiate avec la dentale. Il faut obest ver à ce propos que l'enclitique ca a pour esset de préserver la sissante, non-seulement au nominatif. mais à toutes les autres terminaisons qui en sanscrit finissent par as, et qu'elle empêche, en outre, d'autres altérations, telles qu'abréviation d'une voyelle primitivement longue ou contraction de la désinence ayé en pe ēé.

Voyez Burnouf, Yaçna, notes, p. 135.

\$ 136. Le signe du nominatif conservé en haut-allemand et en vieux norrois.

Le haut-allemand a conservé jusqu'à nos jours l'ancien signe du nominatif sous la forme r; mais déjà en vieux haut-allemand on ne trouve plus ce r que dans les pronoms et dans les adjectifs forts qui, comme on le verra plus loin (\$ 287 et suiv.), contiennent un pronom. Comparez avec le gothique i-s «il» et le latin i-s le vieux haut-allemand i-r.

Dans les substantifs, le signe du nominatif s'est conservé sous la forme r, mais seulement au masculin, en vieux norrois. C'est la seule langue germanique qu'on puisse comparer sous ce rapport au gothique; exemples : hva-r ou ha-r «qui?», en gothique hva-s; ulf-r «loup»¹, en gothique vulf-s, venant de vulfa-s; son-r «fils», en gothique sunu-s, en sanscrit et en lithuanien sunu-s, sunu-s. Les féminins ont, au contraire, perdu en vieux norrois le signe casuel; exemples : hond «main», en gothique handu-s; dadh «action», du thème dadhi (nominatifaccusatif pluriel dadhi-r), en gothique ded-s, de dedi-s.

\$ 137. Nominatif des thèmes féminins en sanscrit et en zend. — De la désinence és dans la 5° et dans la 3° déclinaison latine.

Les thèmes féminins sanscrits en à et, à très-peu d'exceptions près, les thèmes polysyllabiques en i, ainsi que stri « femme », ont perdu l'ancien signe du nominatif, comme cela est arrivé pour les formes correspondantes des langues congénères (excepté en latin pour les thèmes en é). En sanscrit, ces féminins paraissent sous la forme nue du thème; dans les autres langues, ils affaiblissent, en outre, la voyelle finale. Sur l'abréviation de l'à, voyez \$ 118. En zend, ¿ à s'abrége aussi, même dans le

Il y a aussi varg-r qui vent dire «loup», et qui se rapproche beaucoup du sansrrit varka-s, forme primitive de vika-s.

monosyllabe stri « femme »; nous avons, par exemple, stri-ća « feminaque », quoique, à l'ordinaire, l'enclitique su ca protége la voyelle longue qui précède.

En ce qui concerne le s de la 5° déclinaison latine, laquellé, comme je l'ai montré plus haut (§ 92 l), est au fond identique avec la première, je ne puis plus reconnaître 1 dans cette lettre un reste des premiers temps, qui aurait survécu en latin, tandis qu'il aurait disparu du sanscrit, du zend, de l'ancien perse, du grec, du lithuanien et du germanique. Je regarde la lettre en question comme ayant été restituée après coup à cette classe de mots, qui avait très-probablement perdu son signe casuel dès avant la séparation des idiomes. On peut comparer ce qui est arrivé à cet égard pour le génitif allemand herzen-s, qui a recouvré sa désinence s, tandis qu'en vieux haut-allemand tous les thèmes en n ont perdu leur s au génitif dans les trois genres, et qu'il faut, pour le retrouver, remonter jusqu'au gothique. Ce qui a pu amener le latin à restituer le s de la 5° déclinaison, c'est l'analogie des nominatifs de la 3° déclinaison terminés en é-s (comme cædé-s).

Pour ces derniers mots il se présente une difficulté: car si l'on regarde comme étant le thème primitif la forme cædi, on aurait dû avoir au nominatif cædis; en effet, en sanscrit, en zend, en grec et en lithuanien, tous les thèmes terminés par i sont au nominatif i-s, à moins qu'ils ne soient du neutre. Mais parmi les substantiss latins en é-s, génitif i-s, il y en a deux auxquels correspondent en sanscrit des thèmes en as, à savoir nubés et sedés; le premier est évidemment parent du thème sanscrit nábas « air, ciel », du slave nebes (nominatis-accusatis nebo, génitif

Dans la première édition de sa Grammaire comparée (\$ 121), l'auteur exprime, quoique d'une façon dubitative, l'opinion que le s de la 5° déclinaison latine, dans les mots comme effigiés, pauperiés, pourrait appartenir à la plus ancienne période des langues indo-européennes. — Tr.

nebes-e) et du grec νέφες, génitif νέφε(σ)-os (§ 128). En sanscrit et en slave, ce mot est, comme en grec, du neutre; mais s'il était du masculin ou du féminin, il ferait au nominatif nabâs en sanscrit et veons en grec. C'est ainsi que nous avons en sanscrit du thème féminin usas « aurore » le nominatif usas, de tavas « fort » le nominatif masculin tavás (védique), de dúrmanas «malveillant» (mánas, neutre, «esprit») le nominatif masculin et séminin dúrmanas, neutre (peut-être inusité) dúrmanas; c'est ainsi encore qu'en grec les thèmes neutres en es ont un nominatif masculin et féminin en ns, quand ils sont à la fin d'un composé; exemple : δυσμενής, neutre δυσμενές, qu'on peut comparer au sanscrit dúrmanâs, -nas, que nous venons de citer. Il est important de remarquer à ce propos que le latin décline d'après le modèle cædés, nubés les composés grecs analogues à δυσμενής, lorsqu'ils entrent en latin comme noms propres; nous avons, par exemple, au nominatif Socratés, qui répond à Zwxpárns, mais les cas obliques dérivent d'un thème en i, ce qui donne Socrati-s, et non, comme on aurait dû s'y attendre d'après la forme complète du thème, Socrateris (comme gener-is ϕ (σ) -05).

Le second mot latin en é-s, i-s, qui répond à un thème meutre terminé en sanscrit en as et en grec en es, est sedés: la forme sanscrite est sádas « siége », génitif sádas-as, la forme grecque sos, génitif sós(σ)-os. On peut donc comparer sedés avec le dernier membre du composé evouédns. L'i qui paraît sux cas obliques, par exemple, dans nubi-s, cædi-s, sedi-s, etc. peut s'expliquer comme un affaiblissement de l'a primitif du thème; quant à l'e de oper-is, gener-is, il a été produit par l'influence de r, qui, comme on a vu (\$ 84), se fait précéder plus volontiers d'un e que d'un i. Si le s primitif était resté, nous aurions eu probablement opis-is, genis-is, au lieu de oper-is, gener-is.

Nous mentionnerons ici un féminin latin en és qui s'est con-

servé sans mutilation aux cas obliques: Ceré-s, Cerer-is; l'étymologie de ce mot est obscure, si l'on se borne à consulter à cet
égard le latin. Si Pott a raison (Recherches étymologiques,
I, 197, II, 224 et suiv.) de rapporter le nom de cette déche,
inventrice de l'agriculture, à une racine qui signifie en sanscrit
« labourer », et dont nous avons fait dériver plus haut (\$ 1) le
zend kars-ti (en sanscrit kri-ti « le labourage »), la signification
étymologique de Ceré-s serait « celle qui laboure », de même que
la signification du sanscrit usiàs « aurore » est « celle qui brille ».
Le thème de Ceré-s serait donc Cerer (primitivement Ceres).
Quant à la racine dont ce nom est formé, elle aurait perdu la
sifflante qui suivait le r, à peu près comme en grec nous avons
xap (xaipw) en regard de la racine sanscrite hari, hri « se
réjouir » 1.

De ce qu'il y a dans la 3° déclinaison latine des noms qui ont leur nominatif terminé à la fois en és et en is, par exemple, canés et canis, on n'est pas autorisé à conclure que les deux terminaisons dérivent d'une source unique; car l'analogie de mots tels que cædés, nubés, sedés, et, pour citer un masculin, verrés, qui aux cas obliques ne se distinguent pas des thèmes en i, a pu faire que quelques thèmes en i aient pris és au nominatif au lieu de i-s. Il faut donc examiner dans chaque cas particulier si c'est la forme en i-s ou la forme en é-s qui est la forme organique. Le mot canis n'aurait pas dû adopter, outre la forme en is, le nominatif en és, car l'i est dans ce mot, comme dans juvenis, simplement ajouté à un thème primitif en a (\$ 139, 2).

Il a pu se faire aussi quelquefois que la désinence és de la 5° déclinaison ait réagi à son tour sur la troisième, et y ait introduit des nominatifs en és qui tiennent la place de formes

¹ Le latin hil-aris appartient probablement à la même racine.

en a (venant d'un à). Ainsi le suffixe de fa-mé-s 1 ne me paraît pas différent, quant à son origine, du suffixe ma dans flamma, fâ-ma, etc. et du suffixe $\mu\eta$ dans $\gamma\nu\omega-\mu\eta$, $\sigma l\gamma-\mu\eta$, etc. Famé-lich se rapporte clairement à un thème primitif famé.

Sur les nominatifs zends en ze é et sur les nominatifs lithuaniens en e (venant de ia) voyez § 92 k.

\$ 138. Conservation du signe s après un thème finissant par une consonne.

Les thèmes masculins et féminins terminés par une consonne perdent en sanscrit le signe du nominatif s, conformément au \$ 94; et quand deux consonnes terminent le thème, l'une de celles-ci est également supprimée, en vertu de la même règle; exemples: bibrat, pour bibrat-s «ferens»; tudán, pour tudánt-s « tundens »; vák (de váć, féminin), pour vák-ś « discours ». Le zend, le grec et le latin ont conservé le signe du nominatif après une consonne, plus conformes en cela à la langue primi-S 40) «eau», moste, kërës «corps» (pour kërëp-s), moste druk-s (du thème drug) «un démon», whope âtar-s «feu». Quand la consonne finale du thème ne s'unit pas facilement au signe du nominatif, le latin et le grec renoncent plutôt à une partie du thème qu'au signe casuel; exemples « χάρις, pour χάριτε; virtûs, pour virtûts. Il y a un accord remarquable entre le zend, d'une part, et le latin, l'éolien et le Inhuanien, de l'autre, en ce que nt combiné avec s donne ns, ns : ainsi amans, riθένs, lithuanien degans « brûlant » répondent au zend fauyans « engraissant » (la terre).

Comme le n lithuanien ne se fait plus sentir dans la pronon-

¹ La faim, considérée comme « désir de manger», en supposant que ce mot dérive en effet de la racine Φαγ, en sanscrit baké «manger», et qu'il soit pour fagmés (voyez Agathon Benary, Phonologie romaine, p. 155).

ciation (\$ 10), je rappelle encore les formes mieux conservées des participes borussiens comme stdans « assis ». Les formes gothiques comme bairand-s « portant » et certains substantifs analogues comme frijônd-s « ami » (littéralement « celui qui aim), 'fijand-s « ennemi » (littéralement « celui qui hait »), dépassent, par leur état de conservation, toutes les formes analogues des autres idiomes, en ce qu'elles ont conservé aussi la consonne finale du thème. Au sujet du zend, il convient encore de faire observer que les thèmes terminés par le suffixe vant (forme faible vat) forment leur nominatif d'une double manière : ou bien ils suivent l'analogie du participe présent et des formations latines en lens (comme par exemple opulens, nominatif de opulent-), ou bien ils suppriment les lettres nt et, par compensation, allongent l'a précédent, comme cela arrive en grec pour iσlá-s, venant de iσláντ, λύσα-s, de λύσαντ. A la première formation se rapportent twavans « tuf similis » et cvans (pour ci-vais, \$ 410) « combien » (interrogatif); à la seconde formation appartiennent tous les autres nominatifs connus des thèmes en vant ou en mant; mais il faut remarquer que, d'après les lois phoniques du zend, â-s doit devenir âo, de sorte que l'analmie avec les formes grecques en ās, pour avr-s, est assez peu apparente. Nous avons, par exemple, avão « tel » du thème avant, cenant lui-même du thème primitif a « celui-ci »; vivanhão (pour -hvão), nom propre, en sanscrit vivasvân, du thème विवस्ति vivasvant.

Mentionnons encore un mot qui, contrairement aux règles ordinaires du sanscrit, et d'accord en cela avec les formes latines et grecques telles que $\chi d\rho is$, virtûs, conserve au nominatif le signe casuel et rejette la consonne finale du thème : c'est unu avayâg (dans le dialecte védique « portion du sacrifice »), dont le nominatif est unu avayâ-s (au lieu de avayâk).

\$ 139, 1. Nominatif des thèmes en n, en sanscrit et en zend.

Les thèmes masculins sanscrits en n rejettent la nasale finale au nominatif, et allongent la voyelle brève qui précède. Les thèmes neutres en n suppriment la nasale au nominatif, à l'accusatifet, facultativement, au vocatif; exemple: dant' « riche », de danin. Les suffixes an, man, van, ainsi que svan «chien» et plusieurs autres mots en an, d'origine incertaine, allongent l'a à tous les cas forts, excepté au vocatif singulier; exemple : raga «roi», accusatif rágán-am. Le zend suit généralement le même principe, avec cette seule dissérence qu'il abrége ordinairement, comme on l'a déjà fait observer, un à long à la fin des mots polysyllabiques; on aura, par exemple, spå «chien», mais asava (du thème asavan) « pur ». Au contraire, le mot-racine gan « tuant » (= le sanscrit han), dans le composé věrětra-gan «victorieux» (littéralement «tuant Věrětra» = le sanscrit vṛtra-ḥan), fait au nominatif we věrětragâo, pour věrětragâ-s (en sanscrit vṛtraḥā). Les formes fortes des cas obliques conservent, en zend, l'a bref de la racine 1, comme vrtrahan en sanscrit; je considère donc l'à long, renfermé au nominatif dans la diphthongue do (pour â-s), comme une compensation pour la suppression de n, ainsi que cela est arrivé dans les formes grecque λā-s, τάλā-s pour μέλαν-s, τάλαν-s. Il y a aussi, en sanscrit, trois thèmes en n qui conservent au nominatif le signe casuel et emppriment n; les deux plus usités sont pántâ-s «chemin » et mántâ-s «batte à beurre »², accusatif pántân-am, mántân-am. Comme les cas forts de ces mots ont tous un à long, celui du nominatif ne peut pas être regardé comme une compensation pour la suppression de n,

¹ Accusatif vereiraganem, pour le sanscrit vrtra-hanam.

² Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, \$ 198.

ainsi que nous l'avons supposé pour l'à des formes correspondantes en grec et en zend; il est vraisemblable toutefois que, lors même qu'il n'y aurait pas d'à long aux cas obliques forts de pánià-s, mánià-s, il y en aurait un au nominatif.

\$ 139, 2. Nominatif des thèmes en n, en latin.

Le n du thème et le signe casuel s sont supprimes tous deux, en latin, après un δ (=sanscrit \hat{a}), mais non après une autre voyelle. Nous avons notamment les nominatifs eds, bibs, errò, sermò (racine svar, svr « résonner »), qui sont formés par un suffixe ôn, môn, auquel répond, en sanscrit, le suffixe des cas forts ân, mân, dans les mots comme râjà « roi », accusatif râjânam, âtmâ « âme », accusatif âtmân-am. Les thèmes féminins, comme action, sont probablement une forme élargie d'anciens thèmes en ti, auxquels répondraient, en sanscrit, les substantifs abstraits en ti. En effet, il y a, en sanscrit, très-peu de thèmes en n qui soient du féminin, et il n'y a pas, dans cette langue, de suffixe tyân ou tyan qui puisse être rapproché du tiôn latin.

L'i des cas obliques, dans les thèmes comme homin, arundin, hirundin, origin, imagin, et dans les mots abstraits en tudin, est un affaiblissement de l'é; homin-is est, par exemple, une altération de homônis, et, en esset, dans une période plus ancienne de la langue on trouve l'é dans les cas obliques (hemônem, homônem), comme il est resté au nominatif. Mais, dans les thèmes qui ne se terminent ni ne se terminaient primitivement en én, il n'y a jamais suppression simultanée de n et du signe casuel; ou bien c'est le signe casuel qui est conservé, comme dans sanguire, sanguin-em (rapprochez le sanscrit unit pánides, pánides, pánidenam), ou bien c'est n, comme dans pecten, slamen (masculin), -cen (tubi-cen, sidi-cen, os-cen), lien, forme à côté de laquelle nous trouvons aussi liènis. Ce dernier mot pourrait nous servir à expliquer les trois autres, et nous autoriser à supposer que les

nominatifs masculins en en sont des restes de formes en ni-s, comme plus haut nous avons vu de thèmes en ri se former des nominatifs en er (celer pour celeri-s, \$ 135). Les nominatifs en ni-s des mots que nous avons cités plus haut auraient perdu, plus tard, cet i, qui n'était qu'un complément inorganique, tandis qu'il serait resté dans juveni-s et cani-s (en sanscrit, au nominatif, yûvâ, śvâ, à l'accusatif yûvân-am, śvân-am). Le suf-fixe en de pect-en, comme le suffixe ôn de edôn, bibôn, etc. représente le suffixe sanscrit un an, et le suffixe men, dans fla-men, représente le suffixe sanscrit un man.

Le neutre latin s'éloigne, au contraire, du neutre sanscrit, zend et germanique, en ce qu'il ne rejette nulle part le n du thème; nous avons, par exemple, nômen, en opposition avec le nominatif-accusatif sanscrit nôma², zend nôma³ et gothique namô.

Si la suppression de n au neutre se bornait aux deux langues de l'Asie, j'admettrais sans hésitation qu'elle n'a eu lieu qu'après la séparation des idiomes. Mais, comme les langues germaniques ont part à cette suppression, il est plus vraisemblable que le latin, après avoir d'abord rejeté, au nominatif et à l'accusatif, la nasale des thèmes neutres en n, l'a plus tard réintégrée (comparez \$ 143).

§ 140. Nominatif des thèmes en n, en gothique et en lithuanien.

Les dialectes les plus anciens des langues germaniques, et, en particulier, le gothique, sont dans le rapport le plus étroit

١.

¹ Il faut remarquer toutesois que les suffixes en, men, ne passent pas par la triple forme des suffixes sanscrits an, man. Ils suivent partout la sorme intermédiaire (\$\$ 129, 130).

² Vocatif năman ou năma.

Il n'y a pas d'exemple de ce mot au nominatif-accusatif en zend; mais il doit suivre l'analogie de dâma et de barësma, qui viennent des thèmes neutres dâman « création, peuple » et barësman « un paquet de branches », le barsom d'Anquetil, lit-téralement « plante » (de bërës « croître »).

avec le sanscrit et le zend, en ce qu'ils rejettent le n final du thème au nominatif de tous les genres, ainsi qu'à l'accusatif des thèmes neutres. En gothique, cette règle ne soussre aucune exception. Nous avons, par exemple, le thème gothique masculin ahman « esprit », qui fait au nominatif ahma, à l'accusatif ahman (sans désinence casuelle), de même qu'en sanscrit âtmán « âme » fait au nominatif âtmá, à l'accusatif âtmán-am!.

Le lithuanien supprime également, dans les thèmes en n (lesquels sont tous du masculin), cette nasale au nominatif; la voyelle qui précède (ordinairement c'est un e) est alors changée en û. Je reconnais dans cet û l'à long sanscrit (\$ 92°), tandis que l'e des autres cas représente l'a sanscrit des cas faibles. Mais si l'on admet que tous les cas de cette classe de mots ont eu primitivement, en sanscrit, un à long, il faut qu'en lithuanien il se soit d'abord abrégé en a et ensuite affaibli en e. Comparez le nominatif akmû « pierre » avec le sanscrit démà (venant de akmû) et le génitif akmèn-s avec déman-as. Je regarde le nominatif sù « chien » comme un reste de swû = sanscrit svâpna-s. L'u de sun-s « du chien » (génitif) et de tous les autres cas correspond, au contraire, comme l'u de xuv-és, etc. à la contraction des cas trèsfaibles en sanscrit.

\$ 141. Nominatif des thèmes neutres en an, en gothique.

En gothique, les thèmes neutres en an, après avoir rejeté le n, changent l'a précédent en ô, c'est-à-dire qu'ils l'allongent. Ce changement a lieu au nominatif, ainsi qu'aux deux cas qui lui sont semblables, l'accusatif et le vocatif. On voit par là que le neutre gothique suit l'analogie des cas forts, au lieu qu'en sans-

Le suffixe formatif du mot gothique est originairement identique à celui du mot sanscrit (\$ 799).

crit le neutre, excepté au pluriel 1, n'a que des cas faibles. En gothique, au nominatif-accusatif pluriel neutre, les thèmes en an allongent également l'a en ô; exemples : hairtôn-a « les cœurs », ausôn-a « les oreilles », augôn-a « les yeux », gajukôn-a « les compagnons, des thèmes hairtan, ausan, augan, gajukan; c'est ainsi qu'on a, en sanscrit, nâmân-i « les noms », de nâman; vártmâni « les routes », de vártman. Mais, en gothique, on n'allonge ainsi la voyelle, et même on ne la conserve que quand la syllabe qui précède est longue par nature ou par position, ou quand il y a plusieurs syllabes qui précèdent: si la voyelle n'est précédée que d'une seule syllabe, et si cette syllabe est brève, comme dans les thèmes naman « nom », vatan « eau », non-seulement on n'allonge pas l'a devant le n, mais on le supprime tout à fait, comme cela arrive, en sanscrit, dans les cas très-faibles; exemple: namna « les noms » (pour namon-a²), de même qu'en sanscrit nous avons nâmn-as « nominis », pour nâman-as.

On peut expliquer, par certains faits analogues, le pouvoir qu'a, en gothique, une syllabe longue de conserver l'ô de la syllabe suivante; c'est ainsi qu'en latin l'â long de la racine sanscrite siâ « être debout » est conservé presque partout, grâce à la double consonne qui précède (stâ-mus, stâ-tis, stâ-tum, etc.), tandis que l'â de t dâ « donner » s'est abrégé dans les formes latines correspondantes. C'est ainsi encore qu'en sanscrit la désinence de l'impératif hi ne s'est conservée dans les verbes de la 5° classe qu'en un seul cas : celui où l'u de la syllabe caractéristique est précédé de deux consonnes; en d'autres termes, quand le n de la syllabe nu a une consonne devant lui; exemple : śak-

l' Voyez S 129. C'est pourquoi on a eu plus haut (S 130) rurudviis-i, en analogie avec le masculin rurudviis-as; on a de même catrifr-i (τέσσαρα), en opposition avec l'accusatif masculin faible catúr-as (τέσσαρας).

² Le thème vatan n'est employé nulle part au nominatif-accusatif-vocatif pluriel; mais du datif ratn-a-m on peut conclure qu'il devait faire vatn-a.

nu-hi, de śak «pouvoir», auquel on peut opposer ći-nú (et non ći-nu-hi), de ći «assembler».

Si l'on voulait, en remontant, conclure du gothique au sanscrit, on pourrait tirer des formes comme hairté, pluriel hairtén-a, cette conséquence que non-seulement le nominatif-accusatifvocatif du neutre pluriel, mais encore les mêmes cas du neutre singulier et du neutre ducl (lequel a disparu en gothique), suivaient le principe des cas forts; on aurait donc eu primitivement, à côté du pluriel namân-i « les noms », le singulier namâ et non nama, et le duel namân-î et non nama-î.

\$ 142. Adjonction, en gothique, d'un n final au nominatif des thèmes féminins.

Dans la déclinaison féminine je ne puis reconnaître, en germanique, de thème primitif terminé par n; je regarde cette lettre, aussi bien dans les substantiss que dans les adjectifs féminins, comme un complément inorganique. En gothique, les thèmes substantifs féminins terminés par n ont, devant cette consonne, soit un δ (= $\mathbf{W} \hat{a}$, δ 69), soit ei (= \mathbf{t} , δ 70); ce sont là de vraies voyelles finales du féminin, auxquelles un n n'a pu venir se joindre qu'à une époque plus récente; ainsi viduvôn (nominatif viduvo) s'éloigne par cette lettre n du thème correspondant en sanscrit, en latin, et en slave : vidavâ, vidua, въдова vidova (ces formes sont, en même temps, le thème et le nominatif singulier); de même svaihrôn « belle-mère » (nominatif -rô) s'éloigne par son n du grec έχυρά. En sanscrit, on aurait dû avoir, d'après l'analogie de śváśura «beau-père» un séminin śváśurā; mais la forme usitée est śvaśrû (latin socru), qui vient, à ce que je crois, d'une métathèse 1. Quant aux thèmes féminins

^{&#}x27; Je suppose, en esset, que le masculin svásura a supprimé l'a final et a transposé ur en rû, en l'allongeant. En ce qui concerne l'allongement, il saut remarquer qu'il y a aussi un certain nombre de thèmes adjectifs en u qui peuvent allonger cette

gothiques en ein, ils ont déjà été comparés en partie avec des thèmes sanscrits en & (\$ 120, 1). Dans les thèmes abstraits, comme mikilein « grandeur », managein « foule », hauhein « hauteur », qui dérivent des thèmes adjectifs mikila, managa, hauha, je regarde à présent ei comme une contraction du suffixe secondaire या yâ (féminin); nous y reviendrons (\$ 896). De toute manière, le n n'est, dans cette classe de mots, qu'un complément inorganique. Dans les adjectifs de la déclinaison faible (Grimm), les thèmes féminins en ôn ou jon ne dérivent pas, comme on pourrait le croire, des thèmes masculins et neutres correspondants en an, jan, mais ils viennent, selon moi, des thèmes féminins correspondants (thèmes forts) en δ , $j\delta$, avec adjonction d'un n. Je reconnais, par exemple, dans les thèmes gothiques séminins quivôn «viva», niujon «nova», midjon «media» (nominatif qvivo, niujo, midjo), ainsi que dans les thèmes forts (féminins) correspondants, les thèmes sanscrits ayant même signification gîvâ, návyâ, mádyá. Semblablement le substantif féminin daura-vardôn « portière » est dérivé de daura-vardo (nominatif -da), dont le thème s'est élargi, et il est avec celui-ci dans le même rapport que le thème mentionné plus haut, viduvôn, avec le sanscrit vidavâ. Rappelons encore qu'Ulfilas élargit aussi, par l'adjonction d'un n, le thème du grec exxlnoia, et tire d'aikklésjon le génitif âikklésjôn-s, tandis qu'on aurait plutôt attendu un nominatif aikklêsja, génitif aikklésjó-s.

\$ 143, 1. Rétablissement de n au nominatif des mots grecs et de certains mots germaniques.

Quand deux ou trois membres d'une grande famille de langues ont éprouvé, sur un seul et même point, une même perte, on

voyelle au féminin; ainsi tanú (masculin-neutre) «mince» a le thème du féminin semblable, ou bien il fait, avec l'û long. tanű.

peut l'attribuer au hasard, et à cette raison générale que tous les sons, dans toutes les langues, surtout à la fin des mots, sont exposés à s'oblitérer; mais, sur le point qui nous occupe, c'està-dire sur la suppression de n à la fin du thème au nominatif, l'accord a lieu entre un trop grand nombre d'idiomes pour que nous puissions l'attribuer au hasard. Ce n devait déjà être supprimé au nominatif, avant le temps où les langues qui composent la samille indo-européenne commencèrent à se séparer. Il n'en est que plus surprenant de voir le grec s'écarter, à cet égard, des langues congénères, et se contenter de supprimer, dans ses thèmes en ν , soit le signe du nominatif, soit le ν , selon la nature de la voyelle qui précède, mais presque jamais l'un et l'autre à la fois. La question est de savoir si nous sommes ici en présence d'un fait contemporain du premier âge de la langue, ou bien si, après avoir éprouvé la même perte que le sanscrit, le zend, etc. les thèmes en v sont rentrés en possession de leur consonne finale, grâce à l'analogie des autres mots terminés par une consonne et par une réaction des cas obliques sur le nominatif; dans cette dernière hypothèse, nous serons conduits à admettre d'anciennes formes de nominatif, comme εὐδαίμω, εύδαιμο, τέρη, τέρε. Je me range à la seconde supposition, et je citerai, à ce sujet, l'exemple de certains dialectes germaniques qui, dans beaucoup de mots, ont restitué au nominatif, suivant l'analogie des cas obliques, le n que le gothique supprime constamment. Déjà, en vieux haut-allemand, les thèmes féminins en în (gothique ein, \$ 70) font au nominatif în, tandis que le gothique a la forme mutilée ei; exemple : guotlihhîn « gloire ». En haut-allemand moderne, il est à remarquer que beaucoup de thèmes masculins, primitivement terminés en n, sont, par une erreur de l'usage, traités au singulier comme s'ils avaient été terminés primitivement en na, c'est-à-dire comme s'ils appartenaient à la 1^{re} déclinaison forte de Grimm. On a, par conséquent, le n au nominatif, et le génitif recouvre le signe s, qui, il est vrai, se trouve, en gothique, après les thèmes en n, mais qui avait déjà été retranché en haut-allemand il y a plus de dix siècles. On dit, par exemple, brunnen, brunnen-s « fons, fontis», au lieu du vieux haut-allemand brunno, brunnin, et du gothique brunna, brunnin-s. Dans quelques mots on voit, au nominatif, à côté de la forme qui a repris le n, comme backen « joue », samen « semence », l'ancienne forme sans n: backe, same; mais, même dans ces mots, le génitif a pris le s de la déclinaison forte.

Parmi les neutres, le mot herz «cœur» mérite d'être mentionné. Le thème du mot est, en vieux haut-allemand, hērzan, en moyen haut-allemand hērzen; les nominatifs sont hērza, hērze; l'allemand moderne supprime à la fois le n et l'e du thème herzen, comme il fait aussi pour beaucoup de thèmes masculins en n, tels que bār, au lieu de bāre. Comme nous ne sommes pas ici en présence d'un mot qui passe dans la déclinaison forte, mais que ce mot subit, au contraire, un nouvel affaiblissement du nominatif faible, la forme du génitif herzens, au lieu d'une forme dénuée de flexion herzen, est d'autant plus surprenante.

§ 143, 2. Suppression d'un ν en grec, à la fin des thèmes féminins en ων.

C'est seulement dans les thèmes féminins en ω ou en ω que le grec supprime le ν au nominatif : encore la suppression n'at-elle pas toujours lieu. Mais là où l'on trouve concurremment ω et $\omega \nu$, ω est ordinairement la forme employée chez les écrivains les plus anciens. Ainsi $\Gamma o \rho \gamma \omega$, $M o \rho \mu \omega^1$, $\Pi \nu \theta \omega$, à côté de $\Gamma o \rho \gamma \omega \nu$,

On peut rapprocher ce mot, dont l'étymologie n'est pas bien claire, de la racine sanscrite smar, smr « se souvenir », laquelle a perdu également son s dans le mot redoublé latin memor; j'en ai rapproché ailleurs (Vocalisme, p. 164) l'allemand schmerz « douleur », vieux haut-allemand smèr-zo, thème smèr-zon. Le terme sanscrit

Moρμών, Πυθών. La déclinaison de ce dernier mot, telle que nous la trouvons dans Pindare, est presque de tout point conforme au principe sanscrit; il y a seulement cette différence que le sanscrit fait peu d'usage des thèmes féminins en n et préfère, dans l'état de la langue qui est connu de nous, même dans le dialecte védique, ajouter la marque du féminin t aux thèmes masculins et neutres en n. On ne trouve guère de thèmes féminins en n qu'à la fin des composés, et même dans cette position ils sont très-rares 1. Nous comparerons donc la déclinaison du thème Πυθών, telle qu'elle est dans Pindare 2, avec celle du masculin sanscrit âtmán:

Nominatif..... Πυθών âtmã
Accusatif..... Πυθών-α âtmãn-am
Datif; en sanscrit locatif. Πυθών-ι âtmán-i
Génitif..... Πυθών-ος âtmán-as.

En ce qui concerne les dérivés $\Pi \dot{\nu} \theta ios$, $\Pi \nu \theta ios$, et les composés comme $\Pi \nu \theta o \lambda \tilde{\eta} s$, $\Pi \nu \theta o \delta \tilde{\omega} \rho o s$, nous rappellerons qu'en sanscrit on supprime régulièrement un n final, ainsi que la voyelle qui précède, devant les suffixes dérivatifs commençant par une voyelle ou par un \mathbf{q} \mathbf{y} ; exemple : $r\hat{n}g\mathbf{y}a\mathbf{-m}$ « royaume », de $r\hat{n}g\mathbf{y}a\mathbf{-m}$ « roi »; en outre, qu'un n final est toujours supprimé au commencement d'un composé. A propos de la suppression des ν dans cette classe de mots et de la contraction qui s'opère

pour «douleur» (védand, du causatif de la racine vid «savoir») signifie étymologiquement «celle qui fait souvenir». Μορμώ comme «épouvantail» serait donc primitivement «ce qui ramène à la raison». Le suffixe répond au suffixe sanscrit man, forme forte mdn, qui est représenté en grec par les formes μον, μων, μεν et μιν (\$ 797 et suiv.).

¹ De -ḥan «tuant», on trouve dans le Yajour-Véda (V, 23) -ḥanam comme accusatif féminin, forme identique à l'accusatif masculin.

² Voyez Ahrens, dans le Journal de Kuhn, III, p. 105.

ensuite, Buttmann 1 rappelle avec raison le fait analogue qui se passe dans la déclinaison des comparatifs en $\omega \nu$.

On peut être surpris, après ce que nous venons de dire, de voir les mots féminins dont le nominatif est en ω former leur vocatif en oi, surtout si l'on voit dans cette forme de vocatif l'analogue du vocatif sanscrit en $\ell = ai$, appartenant aux thèmes en â, comme súté « ô fille! », de sutâ (\$ 205). Aussi sont-ce principalement ces vocatifs, ainsi que les nominatifs en φ , assez fréquents sur les inscriptions, comme Αρτεμώ, Διονυσώ, Φιλυτω, qui paraissent avoir conduit Ahrens à admettre des thèmes en oι pour tous les mots ayant ω au nominatif². Mais ces vocatifs peuvent s'expliquer autrement : on peut regarder l'a de Γοργοί, ἀηδοί, χελιδοί, comme tenant la place du ν; c'est par un changement analogue que nous avons τιθείς, πτείς, au lieu de τιθένς, κτένς; en éolien μέλαις, τάλαις, au lieu de μέλανς, τάλανς; et en ionien μείς, au lieu de μήν 3. Γοργοί, venant de Γοργόν, serait donc, avec le nominatif Γοργώ, dans le même rapport que le vocatif sanscrit râgan avec le nominatif râgâ.

A côté des noms qui, comme Γοργώ, ἀπδώ, χελιδώ, sont évidemment d'anciens thèmes en ν , il y a un grand nombre d'autres mots féminins en ω , tels que des noms mythologiques et des noms abstraits comme $\varpiειθώ$, μελλώ, Φειδώ, pour lesquels

¹ Grammaire grecque développée, I, p. 214. [L'auteur fait allusion aux formes comme μείζω pour μείζονα, μείζους pour μείζονες. — Tr.]

² Journal de Kuhn, III, p. 82. — Ahrens cherche à appuyer cette opinion sur la comparaison des autres idiomes, notamment du sanscrit, où nous avons, par exemple, à côté de dará « terre» (thème et nominatif) le génitif-ablatif daráy-ds, le datif daráy-di, le locatif daráy-dm et l'instrumental daráy-d. Mais si, pour expliquer ces formes, il fallait admettre un thème en é (= ai) ou di, il faudrait en faire autant pour l'a bref des thèmes masculins et neutres; on aurait alors un thème dévé pour expliquer l'instrumental dévé-n-d, le génitif-locatif duel dévay-os, le datif-ablatif pluriel dévé-byas, le locatif dévé-éu.

³ Il est vrai que dans ces exemples le changement de ν en ι a lieu au milieu du mot devant un σ , tandis que dans $\chi \epsilon \lambda \iota \delta o \tilde{\iota}$ il a lieu à la fin.

il est difficile de dire s'ils ont laissé disparaître un ancien » sans qu'il ait laissé de trace 1, ou s'ils n'en ont jamais eu. Quant au principe qui a présidé à leur formation, il est certain que ces noms sont de la même sorte que les thèmes féminins sanscrits en â: on peut, par exemple, rapprocher σειθώ, μελλώ, Φειδώ, aussi bien que Φορά, Φθορά, χαρά, Φυγή, Φαγή, τομή, et les thèmes abstraits gothiques comme vrakô « poursuite », bidô «prière» (nominatif vraka, bida, \$ 921), des abstraits sanscrits comme ksipá « l'action de jeter », bidá, cidá « l'action de fendre ». Il est même vraisemblable que plusieurs noms mythologiques et quelques autres noms propres, surtout ceux qui ont simplement ajouté un ω à la racine, ne sont que des abstractions personnifiées; exemples : Κλωθώ, proprement «l'action de filer » 2, Κλειώ «l'action de publier», Νικώ = νίκη «la victoire» (comparez Victoria « la déesse de la victoire »). Καλλισίώ et Αρισίώ sont évidemment des superlatifs et rappellent par leur ω , tenant la place d'un à sanscrit (par exemple, dans svâdisțà «dulcissima»), les thèmes de superlatifs séminins en gothique, par exemple, batistô « la meilleure », juhistô « la plus jeune ». Mais si, comme j'en doute à peine, les noms grecs dont il s'agit ont, à une époque plus ancienne, ajouté un v à leur thème, ils ressemblent, à cet égard, aux noms gothiques que nous citions plus haut (§ 142), tels que viduvô « veuve », du thème viduvôn, et les féminins de la déclinaison faible des adjectifs, comme blindo « cæca », du thème blindon; batistô « la meilleure », de batistôn, génitif batistôn-s. Les thèmes grecs comme Αρισίων, Δεινών seraient alors aux thèmes masculins correspondants ἄρισλο, δεινό ce que batiston, blindon ($\hat{o} = \hat{a}$, § 69) sont aux thèmes masculins

¹ Le vieux norrois a perdu de même le n des thèmes masculins à tous les cas, excepté au génitif pluriel.

² Le nom de Λάχεσις, à en juger d'après sa formation, doit être également un abstrait.

forts batista, blinda. On peut surtout appuyer cette opinion sur les nominatifs en φ qu'on trouve sur les vieilles inscriptions, si l'on regarde cet φ comme la vocalisation d'un ν, et si l'on admet que le rapport entre Αρτεμφ (venant de Αρτεμών) et le vocatif Αρτεμοῖ est le même qu'en sanscrit le rapport entre le thème fort âtmân «âme» (nominatif âtmâ) et le vocatif, qui est en même temps le thème faible, âtman.

Il en est de même pour les autres cas singuliers des mots qui se déclinent sur ήχώ; ils s'expliquent le plus naturellement par la suppression d'une consonne, qui n'a pu être ici que v, tandis que dans la déclinaison de τριήρης il faut admettre la suppression d'un σ (\$ 128), ce qui d'ailleurs ne fait pas de différence entre les deux déclinaisons, hormis au nominatif (\$ 146). Au pluriel, les féminins en ω sont, en général, passés dans la 2° déclinaison; mais les exemples en sont rares (voyez Ahrens, Journal de Kuhn, III, p. 95). Il reste aussi des formes qui se rapportent au type de déclinaison primitif et qui font supposer la suppression d'un ancien v : ainsi le pluriel Κλωθῶες répondrait, sauf la différence du genre, après la restitution du v, au pluriel sanscrit âtmánas.

\$ 144. Suppression de r au nominatif des thèmes sanscrits et zends en ar.
Fait analogue en lithuanien.

Les thèmes en ar, âr¹ rejettent en sanscrit le r au nominatif et allongent, comme les thèmes en n, la voyelle précédente: de pitár « père », brâtar « frère », mâtár « mère », duḥitár « fille », viennent les nominatifs pitâ', brâtâ, mâtâ', duḥitâ'. De svásâr « sœur », náptâr « petit-fils », dâtâr « donateur » (\$ 810) viennent svásâ, náptâ, dâtâ'. L'allongement de l'a des thèmes en ar sert, à ce que je crois, à compenser la suppression de r.

Y compris les thèmes que les grammairiens indiens regardent comme terminés en 東京 (SS 1 et 127).

Le zend suit l'analogie du sanscrit et rejette r au nominatif; mais si ce r est précédé d'un à long, il l'abrége, suivant la règle qui veut que l'à soit toujours abrégé à la fin des mots polysyllabiques 1; exemples : pp brâta « frère », pp dâta « donateur, créateur »; accusatif brâtar-ĕm, dâtâr-ĕm.

Il y a aussi en lithuanien quelques thèmes en r qui suppriment cette lettre au nominatif; ces thèmes sont tous du féminin et, dans la plupart des cas obliques, ils se sont élargis par l'addition d'un i. Ainsi moté «femme», dukté «fille» répondent à ann mâtá, aften dulitá, et le pluriel môter-s, dùkter-s à ann mâtár-as, aften dulitár-as. Au génitif singulier je regarde la forme motèr-s, duktèr-s comme la plus ancienne et la mieux conservée, et moteries, dukteries comme la forme altérée, appartenant aux thèmes en i. Au génitif pluriel, le thème n'a pas reçu cet i inorganique: on a moter-ú, dukter-ú, et non moteri-ú, dukteri-ú. Outre les mots précités, il faut encore ranger dans cette classe le thème seser «sœur»; il répond au sanscrit svásâr, nominatif svásâ; mais il s'éloigne au nominatif de moté et dukté, en ce que l'e se change en û, d'après l'analogie des thèmes en en. Le nominatif est donc sesű.

§ 145. Suppression du signe du nominatif après les thèmes en r, en germanique, en celtique, en grec et en latin.

Les langues germaniques s'accordent avec le grec et le latin, en ce que, contrairement à ce qui se passe en sanscrit et en zend, elles conservent au nominatif le r final des thèmes 2; à τατήρ, μήτηρ, θυγάτηρ, frater, soror répondent en gothique fadar, brôthar, svistar, dauhtar, en vieux haut-allemand fatar,

¹ Partout ailleurs qu'au nominatif singulier, le zend conserve, aux mêmes cas que le sanscrit, l'd long des noms d'agents comme dâtâr.

² Il n'y a d'ailleurs dans les langues germaniques qu'un petit nombre de thèmes terminés par r: ce sont des mots exprimant une relation de parenté.

bruodar, suëstar, tohtar. La question est de savoir si ce r est au nominatif un reste de la langue primitive, ou si, après avoir été anciennement supprimé, il a été restitué au nominatif d'après l'analogie des cas obliques. Je pense que c'est la première hypothèse qui est la vraie; j'explique l'accord du lithuanien et de l'ancien slave 1 avec le sanscrit et le zend, par cette circonstance que les langues lettes et slaves se sont séparées de leurs sœurs de l'Asie plus tard que les langues classiques, germaniques et celtiques, ainsi que nous l'avons reconnu d'après des raisons tirées du système phonique. Je ferai observer à ce sujet qu'en celtique, notamment en gadhélique, on supprime bien au nominatif singulier le n final 2, mais jamais le r final du thème. En voici des exemples en irlandais : athair « père n (pour pathair), brathair « frère n, mathair « mère n, piuthair 3 « sœur n, dear « fille n, gen-

Le nom de la fille 3 हित्त duhitar, de la racine duh «traire», est expliqué par

¹ Nous reparlerons plus loin de l'ancien slave, où l'on a, par exemple, le nominatif mati « mère » à côté du génitif mater-e.

On a, par exemple, en irlandais comharsa «voisine», génitif comharsain-e, du thème comharsan; naoidhe «enfant», génitif naoidhin, de naoidhean; guala (féminin) «épaule», génitif gualann, nominatif pluriel guailne; cu «chien de chasse» (de cun, sanscrit sun, comme thème très-faible), génitif con ou cuin, nominatif pluriel con ou cuin ou cona.

s Pour spiuthair, avec endurcissement du v en p, comme dans speur aciela, qui répond au sanscrit svàr (voyez Pictet, De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit (en français), p. 74). Le sanscrit, le zend, le latin et le lithuanien ont évidemment perdu un t dans le terme qu'ils emploient pour désigner als sœura; ce t s'est conservé en germanique, en slave (ancien slave sestra) et dans une partie des langues celtiques. Si l'on rétablit cette lettre en sanscrit, on obtient svastar comme thème des cas forts. D'accord avec Pott (Recherches étymologiques, II, p. 554, 1^{re} édit.), je reconnais dans la dernière partie de ce nom-un mot de la même famille que stri afemme ilittéralement acelle qui enfante, de la racine sû, stri étant par conséquent pour sû-tri), et dans la première syllabe, je reconnais le possessif sva asuus (marquant l'appartenance, comme dans svagana aparenta). Svásár est donc pour sva-stár, venant de sva-sûtâr. L'i du féminin manque, mais il faut observer qu'il manque aussi dans mâtâr amère, duhitâr afille, et, comme le rappelle Pott, dans le latin uxor et auctor acelle qui commence une chose.

teoir (geinim «j'engendre») = sanscrit ganita', latin genitor, grec yeveτήρ. On ne sera pas étonné, après ce qui a été dit \$ 135, de voir que le signe casuel manque au nominatif de cette classe de mots, en gothique et en latin; on pourrait attendre en grec des formes comme waths, μητής, au lieu de waτέρ-ς, μητέρ-ς, c'est-à-dire le signe casuel maintenu présérablement à la consonne finale du thème et la perte de celle-ci compensée par l'allongement de la voyelle précédente. Les termes d'agents en τη-s comme δό-τη-s, γεν-έ-τη-s sont probablement identiques, quant à leur origine, avec ceux qui sont terminés en $\tau\eta\rho$, et, en effet, on les voit souvent se remplacer (δο-τήρ, γεν-ε-τήρ); ces noms en $\tau \eta$ -s ont conservé le signe du nominatif de préférence à la consonne finale du thème; mais entraînés en quelque sorte par l'exemple du nominatif, ils ont renoncé au p dans les cas obliques et sont passés complétement dans la 1^{re} déclinaison; on a donc δότου, δότη, etc. au lieu de δότηρος, δότηρι ou de δότερος, δότερι 1. Ces deux dernières formes, en ce qui con-

Lassen (Anthologie sanscrite, s. v.) comme celle quæ mulgendi officium habuit in vetusta familiæ institutione. Duhitár peut certainement signifier «celle qui trait»; et le nom donné à la fille peut être emprunté à cette circonstance de la vie de pasteurs que menaient les ancêtres de la race. Mais il me paraît plus vraisemblable de regarder duhitár comme le «nourrisson femelle»; ce terme a pu être détourné de son sens primitif pour désigner la fille déjà adulte, à une époque où l'étymologie du mot avait cessé d'être sentie ou d'être prise en considération. Il est encore possible, et'c'est l'hypothèse qui me semble la plus probable, que la racine duh ait ici un sens causatif et signifie «allaiter», de sorte que duhitár désignerait «la femme» en général, et, par conséquent, aussi «la jeune fille». La racine dé «boire» (dd., \$ 109°, 2) dans dé-nú «vache laitière» a également le sens causatif; il en est de même de la racine correspondante en grec $\Im a$, $\Im n$ dans le dérivé $\Im n \lambda us$ «femelle». En zend, le mot » 2 n u us dans qui est de même origine que 2 n n us, désigne « la femelle des animaux».

Un sait analogue a lieu en lette et en borussien, où non-seulement le nominatis, mais encore les cas obliques, perdent le r: nous avons, par exemple, en borussien, mûti « mère », accusatis mûtin, comme en grec don-s, accusatis don-s. En lette, mâte (mahte) « mère » sait au génitis mâtes, au datis mâte, à l'accusatis mâti, au lieu qu'en lithuanien nous avons mōtère, môterei, môterei. cerne la voyelle brève devant le ρ, concorderaient avec les formes comme ἄκτορ-ος, ἄκτορ-ι, dont le suffixe τορ se rapporte comme τηρ au sanscrit târ, forme faible tr, tr. Rappelons encore, comme un exemple unique en son genre, μάρ-τυ-ς, éolien μάρ-τυρ, dont le suffixe est évidemment de même origine que τηρ et τορ. L'u est donc l'affaiblissement d'un a primitif (\$ 7). Pott fait dériver ce mot, et avec raison, à ce que je crois, de la racine sanscrite smar, smr « se souvenir » (comparez \$ 143, 2, note), de sorte que le témoin serait proprement « celui qui fait souvenir » ou « qui se souvient » (memor).

En général, même pour les mots qui n'appartiennent pas aux classes dont nous parlons, toutes les fois qu'un thème finit par un p, le grec conserve cette lettre et sacrisse le signe du nominatif. On peut comparer à cet égard 3ηρ, χήρ, χείρ aux nominatifs sanscrits comme dvâr (féminin) «porte», gîr (féminin) «voix » 1, dûr (féminin) «timon », qui ont dû, suivant une loi phonique constante en sanscrit, abandonner le signe casuel (\$ 94). Le seul exemple dans toute la famille indo-européenne qui nous montre r final du thème à côté du signe s du nominatif est le mot zend âtars « seu »; on ne peut, en esset, compter comme exemples les mots latins tels que pars, ars, iners, concors, attendu que leur thème ne se termine pas simplement en r, mais en rt, rd, et que la langue a craint en quelque sorte de sacrifier l'expression du rapport casuel en même temps qu'une portion du thème. Cette circonstance a aussi préservé le signe casuel à la fin du mot pul(t)-s, malgré l'aversion du latin pour le groupe ls à la fin d'un mot (\$ 101).

\$ 146. Thèmes en *, en sanscrit et en grec.

Les thèmes masculins et féminins en va allongent l'a en

¹ Au lieu de gir; de même dûr au lieu de dur; voyez \$ 73° de l'Abrégé de la Grammaire sanscrite.

sanscrit au nominatif singulier. Ce sont, en général, abstraction saite du dialecte védique, des composés dont le dernier membre est un substantif neutre en as, comme, par exemple, dúr-manas « qui a un mauvais esprit » (de dus, devant les lettres sonores dur, et mánas « esprit »), dont le nominatif masculin et féminin est dúrmanâs, le neutre dúrmanas. Le grec présente ici avec le sanscrit un accord remarquable: nous avons, en effet, en grec, δυσμενής (ò, ή) qui sait au neutre τὸ δυσμενές. Il y a toutesois cette différence que le स s de dúrmanâs appartient indubitablement au thème, et que le caractère du nominatif manque (\$ 94); au contraire, en grec, le s de Suomerns a l'apparence d'une flexion, parce que le génitif et les autres cas ne sont pas duo peνέσ-os, etc. comme en sanscrit dúrmanas-as, mais δυσμενέος, etc. Mais si l'on tient compte de ce qui a été dit \$ 128, à savoir que le s de mévos appartient au thème et que méveos est pour μένεσ-os, on pourra aussi admettre que le s de δυσμενήs et de tous les adjectifs de même sorte appartient au thème, et que δυσμενέοs est pour δυσμενέσοs. Ou bien donc le s du nominatif appartient au thème, et l'accord avec dúrmanas est complet, ou le s du thème est tombé devant le s signe casuel, d'après le même principe qui fait qu'une dentale finale est supprimée devant le signe du nominatif, parce qu'elle ne peut exister à côté de lui (ἔρω-s, κόρυ-s, ωαῖ-s). Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable, parce que le grec, s'écartant en cela du sanscrit, cherche à conserver autant que possible dans les masculins et les féminins la sissante du nominatif. Au neutre, au contraire, lequel n'a pas droit à cette sifflante, le s de duo perés fait tout aussi certainement partie du thème que celui de uévos (\$ 128). Nous pouvons donc, en nous bornant aux mots grecs, regarder l'allongement de la voyelle, au nominatif masculin et féminin δυσμενή-s, comme une compensation pour la suppression de la consonne finale du thème, ainsi que cela a lieu pour

μέλα-s, τάλα-s, de μέλαν, τάλαν; de même l'ω de αἰδώ-s, τώ-s. des thèmes αἰδός, τός.

Ce dernier mot a évidemment perdu un σ qui se trouvait entre la racine et le suffixe (comparez vuós, venant de vuoós, en latin nurus, en sanscrit snusá'); il correspond, en effet, au thème védique **equ** usás « aurore » 1, qui est également du féminin; la forme éolienne auws a conservé l'u de la forme sanscrite, mais en la frappant du gouna, comme cela a eu lieu aussi pour aurora et le lithuanien ausra (védique **equi usra** « aube »). A la contraction védique de l'accusatif singulier usasam en usam et de l'accusatif pluriel usassas en usas on peut comparer les formes éoliennes comme duoquéunu, pour duoqueuéa = duoqueuéa (v), sanscrit dúrmanasam (Ahrens, De dialectis, 1, p. 113). On peut encore rapprocher à cet égard de la seconde partie d'eupuuéanu le latin nubem, si l'explication que j'ai donnée plus haut (§ 137) de cette classe de mots est fondée.

Il y a un certain accord entre la déclinaison de alδώs et nώs et celle de ήρωs; mais le thème de ce dernier mot se termine en ν, et non pas en s; nous avons conservé ce ν dans le dialecte syracusain (ήρωνας, ήρωνεσσι, voyez Ahrens, Ibid. ll, p. 241). Il faut donc rapprocher ήρω-s, comme άλω-s, ταώ-s, τυφώ-s, quant à la formation du nominatif, de τάλα-s, μέλα-s (\$139, 1); il y a cette différence seulement que dans les premières de ces formes la voyelle de la syllabe finale du thème est longue par elle-inême, tandis que dans τάλα-s, μέλα-s elle devient longue, pour compenser la suppression du ν.

¹ Voyez \$\$ 128 et 26, 3. Comme 3 q usás signific originairement a la brillante, le mot grec πώς se prête aussi au sens de ajour (voyez Ahrens, De græcæ linguæ dialectis, I, p. 36, et dans le Journal de Kuhn, III, p. 142). Une preuve que le thème du mot a un ε, et que le génitif ποῦς est pour πόσος = sanscrit usásas, c'est le composé εωσφόρος (comparez \$ 128). On ne saurait expliquer ce σ comme tenant la place d'un τ, ainsi que cela a lieu dans φωσφόρος: la parenté indubitable de πώς avec usás s'y oppose.

S 147. 1. Thèmes en s, en latin. — Changement de s en r.

Comme le latin, d'accord sur ce point avec le grec, conserve au nominatif masculin et féminin le signe casuel de préférence à la consonne finale du thème, il est très-vraisemblable que c'est aussi le s du nominatif qui a été conservé dans mâs, flôs, rôs (sanscrit rása-s «suc», grec δρόσο-s), môs, arbôs, mûs, tellûs, Venus, lepus, Cerês (§ 137), cinis (§ 935), et autres formes semblables; la consonne finale du thème a dû disparaître, dans cette hypothèse, au nominatif, mais elle reparaît aux cas obliques sous la forme d'un r (lequel tient la plupart du temps, sinon toujours, la place d'un ancien s). Au contraire, dans les neutres comme ôs (sanscrit âsyd-m «bouche»), pecus, fædus, genus = yéνος, γένε(σ)-ος, gravius (sanscrit gáriyas, thème des cas faibles et nominatif-accusatif neutre), majus (sanscrit málityas), le s appartient au thème, car le neutre n'a pas de s pour signe casuel (§ 152); c'est ce s du thème qui se change en r aux cas obliques. Il ne faut donc pas, si l'on admet la distinction que nous venons de faire entre les thèmes masculins et féminins, d'une part, et les neutres, de l'autre, dire que le latin mûs et le grec μῦς (génitif μυ-ός, venant de μυσ-ός) sont complétement identiques avec le vieux haut-allemand mûs (thème mûsi, \$ 76); en effet, le s du mot germanique appartient indubitablement au thème. Au contraire, dans les composés latins mus-cipula, muscerda, et dans le dérivé mus-culus, comme dans flos-culus, masculus, le s du thème s'est conservé grâce au c qui suivait.

Dans un grand nombre de thèmes latins, terminés par un r tenant lieu d'un s primitif, la puissance de l'analogie a eu pour effet d'introduire r au nominatif, quoiqu'il n'y eût pas pour ce cas la même raison que pour les cas obliques de changer s en r, puisqu'il ne s'y trouve pas entre deux voyelles. Il est arrivé alors que ces thèmes ont perdu le signe du nominatif comme les thèmes véritablement terminés en r (pater, datôr, S 145). A cette classe appartiennent notamment les abstraits comme pudor, amor (S 932), lesquels toutefois n'ont pas entièrement perdu leur nominatif pourvu du signe casuel, car à côté de labor existe aussi labô-s, qu'on peut rapprocher, à la différence du genre près, du grec aldó-s; de même, à côté de clamor, la forme archaïque clamô-s.

Parmi les mots cités plus haut, il y en a un où le r des cas obliques peut sembler organique et non sorti d'un s; c'est mô-s, môr-is, que je saisais autresois dériver de la racine smar, smr « se souvenir ». Mais, comme ce serait le seul mot ayant un r primitif avec s comme signe du nominatif, je présère maintenant regarder le r comme tenant la place d'un s, et je fais venir mô-s de la racine mâ « mesurer », qui a donné aussi, en abrégeant la voyelle, mo-dus. Mo-s, en tant que signifiant «loi, règle, est l'équivalent, quant au sens, de l'ancien perse framânâ, qui signifie, d'après Rawlinson, «loi», principalement «loi divine» (en sanscrit pra-mâṇa-m «autorité»). Le persan fermân « ordre » (fermâjem « je commande ») est de la même famille; la racine mâ en composition avec la préposition fra a sans doute eu aussi en ancien perse le sens de «commander», comme cela ressort du nom d'agent framâtar « commandant, souverain ». Parmi les adjectifs latins, le s final de vetus pourrait, au moins au neutre, saire douter s'il sait partie du thème (veter-is, venant de vetisis, e à cause de r), ou si le signe casuel du masculin et du féminin s'est étendu par abus au neutre. Ce qui est certain, c'est que vetus est identique, quant à son origine, avec ἔτος, Fέτος, Fέτε(σ)-ος, et signifiait, par conséquent, dans le principe «année » 1. On pourrait donc rapprocher vetus

¹ En albanais vjet et vjeö signisient «année» et vjetödo «annuel». Ce dernier ré-

au masculin et au féminin des formes grecques comme τριετή-s, et au neutre des formes comme τριετές.

C'est ici le lieu de rappeler que le latin a aussi dans sa conjugaison une forme avec s final, où l'on peut douter si ce s appartient au thème ou à la flexion : c'est la forme es « tu es », de la racine es, que nous voyons dans es-t, es-tis, er-am, er-o (venant de es-am, es-o). Le fait en question n'est pas sans analogie avec ce que nous avons vu pour Ceré-s (au lieu de Ceres-s), génitif Cerer-is, avec cette différence que dans Ceré-s le dernier e a été allongé pour compenser la suppression de la consonne. On peut admettre que le s de es « tu es » appartient à la désinence personnelle et non à la racine, d'autant plus que le latin a l'habitude de marquer partout par une désinence la seconde personne du singulier, excepté à l'impératif. Il en est de même pour le gothique i-s « tu es », où le s appartient à la désinence personnelle, et non, comme le s de la 3° personne (is-t), à la racine; en effet, le gothique ne laisse jamais disparaître la désinence personnelle s au présent (nous ne parlons pas des prétérits ayant la signification du présent). Il faut donc expliquer is comme venant de is-s, mais avec suppression du premier s et non pas du second, de même que, dans le sanscrit úsi « tu es » (pour ús-si, dorien ἐσ-σί), c'est le premier, et non le second s, qui a été supprimé.

§ 147, 2. Suppression d'un s au nominatif dans le thème lithuanien ménes.

Nous passons au lithuanien pour faire remarquer que le thème ménes «lune» et «mois» supprime le s au nominatif singulier et élargit la voyelle précédente en û; on a donc ménû,

pond au sanscrit vatsara-s «année», les deux premiers à vatsá-s (même sens). Voyez mon mémoire Sur l'albanais, p. 9 et suiv. et p. 83, n. 56.

¹ Ménes = sanscrit más, qui a probablement fait d'abord en lithuanien mêns,

en analogie avec les formes comme akmű « pierre » (venant de akmén, \$ 140), et sesű « sœur » (venant de sesér, \$ 144). Dans les cas obliques, le thème mēnes s'élargit ordinairement par l'addition d'un complément monosyllabique ia, ou simplement d'un i. Ainsi, l'on a au génitif ménesiō et à l'instrumental singulier ménesi-mi.

\$ 148. Nominatif des thèmes neutres. — Tableau comparatif du nominatif.

Le nominatif des thèmes neutres est identique avec l'accusatif dans toute la famille indo-européenne (§ 152 et suiv.)¹.

Avant de présenter une vue générale de la formation du nominatif, il convient de faire connaître les thèmes qui nous serviront d'exemples. Nous avons choisi des thèmes qui diffèrent entre eux, les uns par le genre, les autres par la lettre finale. Autant qu'il sera possible, nous conserverons les mêmes exemples pour les autres cas.

Thèmes sanscrits et zends :

Sanscrit. Zend.

```
विश्व (masculin) "cheval";

val " ($ 50);

ka (masculin) "qui?";

ka (masculin) "qui?";

ka (masculin) "qui?";

dâta (neutre) "datum";

ta (neutre) "ceci";

प्राप्त वंडण्वे (féminin) "jument";

भारति kā (féminin) "qui?";

भारति kā (fém) "qui?";
```

et, par l'insertion d'un e, menes. Comparez le latin mensi-s, le grec μήν, pour μήνς (génitif μην-ός, pour μηνσ-ός).

¹ L'auteur attend, pour traiter des thèmes neutres, qu'il soit arrivé à l'accusatif, parce qu'il admet que le signe du neutre est originairement identique avec celui de l'accusatif (\$ 152). — Tr.

Sanscrit.

```
Zend.
```

```
पति páti (masc.) «maîtra, mari»;
                                      spany paiti (masc.) "maître"
                                              ($ 41);
                                    apalam afriti (féminin) «béné-
मीति priti (fém.) «amour, joie»;
                                               diction »;
वारि vări (neutre) «eau»;
                                       vairi (neutre) «eau»;
सवकी bávanti (féminin) «celle qui
                                  eparamenti (fém.) «celle
                                               qui est»;
    est »;
स्नु sûnú (masculin) «fils»;
                                       paśu (masculin) «ani–
                                               mal apprivoisé»;
स्य hánu (féminin) «os maxillaire»;
                                        App tanu (féminin) «corps»;
mádu (neutre) «miel, vin»;
                                       made (neutre) «vin»;
vadů (féminin) «femme»;
नो go (masculin, féminin) «tau-
                                       Luce gau (masc. fém.) «tau-
                                              reau, vache » ($123);
    reau, vache»;
ndu (féminin) «vaisseau»;
                                       vác (fém.) «discours»;
वाच् vác (féminin) «discours»;
                                    peral ou per lu ba-
मर्जू barant (masc.), forme faible
    मर्तू barat ($ 129) "portant,
                                               rënt, forme faible
    soutenant, de मर् bar, म br
                                               pulsy barat (masc.)
    (1" classe);
                                               "portant";
चर्मण् áśman (masculin) «pierre » ¹;
                                      luçus asman (masc.) «ciel»;
नासन् năman «nom»;
                                      आतर bråtar (masculin) «frère»;
                                     housed brâtar (masc.) «frère»;
द्रश्तिर् duḥitár (féminin) «fille»;
                                    luc vy duğdar (fém.) «fille»;
हाताइ dâtâr (masculin) «donateur»
                                     Ampung dâtâr (masculin) «do-
                                               nateur, créateur»;
     ($ 127);
                                     vaćaś (neut.) «parole » 2.
वच्स váćas (neutre) «discours».
```

¹ Signifie aussi «éclair» et «nuage» dans le dialecte védique. A ce sens se rapportent très-probablement le zend posen aéman «ciel» et le persan of asmán (même sens).

² Quoique le sanscrit as devienne en zend à la fin des mots \$ \$\delta\$ (\$ 56 °), je crois

Les exemples grecs et latins n'ont pas besoin d'être mentionnés ici. En lithuanien et en gothique, pous choisissons les thèmes suivants:

Thèmes lithuaniens et gothiques.

```
Lithuanien.
                                                    Gothique.
pona (masculin) «mattre»;
                                     vulfa (masculin) «loup»;
ka (masculin) «qui?»;
                                     hva (masculin) "qui?";
géra (neutre) «bon»;
                                     daura (neutre) "porte" (sanscrit
                                           doara, neutre);
                                     tha (neutre) «le, .ceci»;
ta (neutre) «ceci»;
āśwa (féminin) «jument»;
                                     gibô (féminin) «don» ($ 69);
                                     kvő (féminin) «laquelle?»;
genti (masculin) «parent»;
                                     gasti (masculin) «étranger»;
                                     i (masculin et neutre) "bic, hoc";
and (féminin) «mouton» (sanscrit ansu (féminin) «faveur»;
     avi, latin ovis, grec dis);
สนักน์ (masculin) ๓ fils »;
                                     sunu (masculin) «fils»;
                                     handu (féminin) «main»;
platù (neutre) «large» (sanscrit priù, faihu (neutre) «fortune»;
     grec wλατύ);
```

pourtant devoir conserver au thème la forme en as, attendu qu'un thème vaco n'aurait jamais pu donner aux cas obliques des formes comme vacanha, vacanho. Je fais observer à ce propos qu'en sanscrit on ne trouverait pas non plus de thème vácas, si l'on voulait, dans les tables qu'on dresse des thèmes, se conformer aux lois phoniques; en effet, un स् s final ne reste invariable que devant un t, t initial; devant une pause il se change en visarga (: h). Mais puisque nous négligeons les lois phoniques en citant les thèmes sanscrits, nous pouvons en saire autant pour le zend. Brockhaus, dans son Glossaire du Vendidad-Sadé, termine par nh les thèmes qui en sanscrit finissent par as; mais cette sorme me paraît employée à tort, car le स् sanscrit ne se change en nh qu'entre deux voyelles, et non pas à la fin des mots. Encore dans certains cas trouve-t-on simplement un h, comme quand la seconde voyelle est un i, par exemple, vaćahi et non vaćanhi (\$ 56°). La forme qui rend le mieux compte de ces diverses modifications est vacus, dont le » s est d'ailleurs le représentant régulier du स sanscrit; on trouve, en effet, les formes comme vacas non-seulement devant la particule ca. mais encore devant les enclitiques te et terà (\$ 135, remarque 3).

Golhique.

augant (masculin) «grandissant»; akmèn (masculin) «pierie»;	fijand (masculin) «ennemi»; ahman (masculin) «esprit»;		
	naman (neutre) «nom»;		
	brôthar (masculin) «frère»;		
dukter (féminin) rfille».	dauktar (féminin) «fille».		

Lithuanieu.

Nous faisons suivre le tableau comparatif du nominatif²:

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithoanien.	Gothique.
masculin.	ก่ร์ขล-ร	aśpó ³	ίπ φο -s	equu-s	póna-s	vulf'-s '
masculin.	ka-s	kố	• • • • • •		ka-s	kva-s
neutre	dấ na -m	dâtě-m	δῶρο-ν	dônu-m	gėra	daur'
neutre	ta-t	ta-ḍ	τό	is-tu-d	ta-i	tha-ta
féminin.	તંકંગતે	hisva	χώρᾶ	equa	ล์ร์ซล	giba
féminin	kâ	kå		• • • • • •	• • • • • •	kvó
masculin.	páti-s	paiti-s	क्षठेठ ।- इ	hosti-s	genti-s	gast'-s
masculin.	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	i-8	• • • • • •	i-s
féminin	prî ti-s	àfrîti-s	ω όρτι∽ς	turri-s	awi-s	ansi'-s
neutre	vári	vairi	ίδρι	mare	• • • • • •	• • • • • •
neutre			• • • • • •	i- d	• • • • • • •	i-ta
féminin	bávantî	bavainti	• • • • • •		V. \$ 121.	
féminin	sûnú-s	paśu-s	véxu-s	pecu-s	<i>ธ</i> นักน−ร	sunu-s
féminin	ḥánu-s	tanu-s	γένυ-ς	socru-s	• • • • • •	handu-s

- ¹ Nous nous abstiendrons de citer ce thème, ainsi que les autres thèmes terminés par une consonne, dans les cas où ils ont passé dans la déclinaison à voyelle, par suite de l'addition d'un complément inorganique.
- ² Dans ces tableaux comparatifs, l'auteur rapproche autant que possible des mots de même origine et de même formation, comme : sanscrit áéva-s, zend aépô, grec l'ano-s, latin equu-s. Mais il est obligé souvent, pour compléter la série de ses comparaisons, de prendre des mots différents, soit que le terme correspondant manque dans une langue, soit qu'il ait passé dans une autre classe de déclinaison. C'est donc uniquement sur la lettre finale du thème et sur la désinence que porte la comparaison. Tr.
 - 3 Avec ca : nápaica, \$ 135, remarque 3.
- * L'apostrophe, dans vulf'-s et dans les autres mots gothiques, rappelle que la lettre finale du thème a été supprimée (\$ 135). Tr.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
neutre	máďu	madu	μέθυ	pecû	platù	faihu
féminin	vaďú-s		• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	•••••
masfém.	gâu-s¹	gáu-s¹	βοῦ-5	bô-s	• • • • • •	
féminin	nâu-s		ขนบั-ร	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
féminin	vâk	vák-s	ðπ-s	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
masculin.	báran	baran-ś	Θέρων	feren-s	áugān-s	fijand-s
masculin.	á sm â	a śm a	δαίμων	sermo	akmű	ahma
neutre	nấma	nâma	τάλαν	nômen	• • • • • • •	namô
masculin.	brätå	bråta	σ ατήρ	fråter		brôthar
féminin	duḥitấ	duģđa	θυγάτηρ	måter	dukté ·	dauhtar
masculin.	dâtã	dâta	δοτήρ	dator	• • • • • • •	
neutre	vácas	vacô s	έπος	genus	• . • • • •	• • • • • •

ACCUSATIF.

§ 149. Du signe de l'accusatif. — L'accusatif dans les langues germaniques.

Le caractère de l'accusatif est m en sanscrit, en zend et en latin; en grec et en borussien, il est ν , n (\$ 18). En lithuanien, nous avons une nasale qui est représentée dans l'écriture par des signes ajoutés aux voyelles, mais qui, dans la prononciation actuelle, n'est plus sensible pour l'ouïe (\$ 10); ainsi déwa-n « deum » qui se prononce déwa. Le borussien a la forme deiwa-n, en regard du sanscrit dévá-m.

En gothique, la terminaison de l'accusatif a disparu dans les substantifs sans laisser de trace; mais, dans les pronoms de la 3° personne, y compris l'article, ainsi que dans les adjectifs forts, c'est-à-dire combinés avec un pronom (\$ 287 et suiv.), la terminaison de l'accusatif s'est conservée, en gothique et en haut-

¹ Voyez \$ 122.

² Voyez \$ 133.

⁴ Avec és : vaéssés, \$ 135, remarque 3.

allemand ancien et moderne, mais seulement dans les masculins; le féminin a perdu, même dans ces classes de mots, le signe casuel. Le m primitif s'est changé en n, auquel est venu se joindre, pour le protéger en quelque sorte (§ 18), un a; on a donc le gothique tha-na en regard du sanscrit ta-m, du borussien sta-n, sto-n, du lithuanien ta-n (prononcez ta), du grec τό-ν, du latin is-tu-m; au contraire, le féminin est, en gothique, thô, qu'on peut comparer au sanscrit tâ-m, au dorien τά-ν, au borussien stan, sto-n, au lithuanien ta-n (prononcez ta), au latin is-ta-m. Le haut-allemand a perdu la voyelle complémentaire que le gothique avait ajoutée à la désinence de l'accusatif; mais on ne peut guère douter qu'il ne l'ait eue dans le principe, autrement la nasale finale aurait très-vraisemblablement été supprimée, comme elle l'est au génitif pluriel et à la 1^{re} personne du singulier du subjonctif présent (\$\mathbb{S}_18 et 92\mathbb{m}). Comparez le vieux haut-allemand i-n « eum » avec le gothique i-na et le vieux latin i-m. Le haut-allemand l'emporte sur le gothique en ce qu'il n'a pas laissé périr entièrement le signe de l'accusatif dans les substantifs; il s'est conservé, en vieux et en moyen haut-allemand, dans les noms propres masculins; exemples: vieux hautallemand hluodowiga-n, hartmuota-n, petrusa-n; moyen haut-allemand sivride-n, parzifâle-n, jôhannese-n. Même, en haut-allemand moderne, on permet des accusatifs comme Wilhelme-n, Ludwige-n, quoiqu'ils aient vieilli (voyez Grimm, Grammaire allemande, I, pp. 767, 770, 773). Outre les noms propres, le vieux haut-allemand a conservé le signe casuel n dans les substantiss kot « dieu », truhtin « seigneur », fater « père » et man «homme»; on a, par conséquent, kota-n, truhtina-n, truhtine-n, fatera-n¹, manna-n. Il faut remarquer que, à l'exception du der-

Je partage le mot ainsi, fatera-n, et non fater-an comme pour le sanscrit pitér-am, parce qu'en vieux haut-allemand ce mot a passé, dans la plupart des cas, grâce à l'addition d'une voyelle, dans la 1" déclinaison forte.

nier, ce sont tous des termes qui doivent être prononcés avec un sentiment de respect, ce qui nous aide à comprendre pourquoi ils ont conservé plus longtemps l'ancienne forme. Au sujet de manna-n, observons que le gothique possède à la fois un thème mana et un thème élargi mannan, qui sert, en même temps, d'accusatif; on pourrait identifier le vieux haut-allemand mannan avec ce dernier mot, en sorte que le n final appartiendrait au thème. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas dire, avec Grimm, que les accusatifs en n des noms propres et des termes qui signifient « dieu », « maître » et « père » appartiennent à la déclinaison des adjectifs, car primitivement les substantifs germaniques avaient une nasale à l'accusatif masculin et féminin (les thèmes en a également au neutre), absolument comme les pronoms et les adjectifs; il n'est donc pas étonnant que les noms propres et certains mots privilégiés aient conservé l'ancienne forme héréditaire.

Il est encore à remarquer qu'en zend les thèmes en ya et en va contractent ces syllabes en t et en û devant le m de l'accusatif (\$ 42). Le gothique fait à peu près de même pour les thèmes substantifs en ja, va: des thèmes harja « armée », hairdja « berger », thiva « valet », il forme les accusatifs hari, hairdi, thiu (\$ 135, remarque 2); au contraire, quand la désinence casuelle na est conservée, l'a final du thème subsiste; exemples: midja-na « medium » (adjectif), qviva-na « vivum », de même qu'en sanscrit mádya-m, gîva-m.

§ 150. Accusatif des thèmes terminés par une consonne.

Les thèmes terminés par une consonne placent, en sanscrit, en zend et en latin, devant le signe casuel m, une voyelle de liaison, à savoir a en sanscrit, \check{e} en zend et en latin; exemples : $br\check{a}tar-a-m$, zend $br\check{a}tar-\check{e}-m$, latin fratr-e-m. Le grec a laissé tomber, après l' α , qui a été ajouté comme voyelle de liaison, le

vrai caractère de l'accusatif; comparez, par exemple, Φέροντ-α au sanscrit bárant-a-m, au zend barant-ĕ-m, au latin ferent-e-m.

§ 151. Accusatif des thèmes monosyllabiques en sanscrit. — De la désinence latine em.

Les mots monosyllabiques en î, û et âu prennent, en sanscrit, am au lieu de m pour désinence de l'accusatif, comme les thèmes terminés par une consonne; de cette façon ils deviennent polysyllabiques. Ainsi bî «peur» et nâu «vaisseau» ne font pas bî-m, nâu-m, comme on pourrait s'y attendre d'après le grec vaũ-v, mais bíy-am, nâv-am. Un fait analogue a lieu pour les thèmes grecs en ɛv, qui, au lieu de ɛv-v, font ɛ-a, venant de ɛF-a; exemple: $\beta a\sigma \iota \lambda \acute{e}(F)$ -a au lieu de $\beta a\sigma \iota \lambda \acute{e}v$ -v.

Mais il ne faudrait pas, comme on l'a fait, regarder en latin em comme la vraie et unique terminaison primitive de l'accusatif, et voir dans lupu-m, hora-m, fructu-m, die-m, une contraction pour lupo-em, hora-em, fructu-em, die-em. La nasale suffisait pour marquer l'accusatif, et on la faisait précéder d'une voyelle par nécessité seulement; c'est ce qui ressort de l'histoire de toute la famille indo-européenne, et ce qui pourrait se démontrer même sans le seçours du sanscrit et du zend, à l'aide du grec, du lithuanien, du borussien et du gothique. Le em de la 3° déclinaison latine a une double origine : ou bien l'e appartient au thème et tient, comme cela arrive très-souvent, la place d'un i; alors la syllabe e-m, par exemple dans igne-m (sanscrit agni-m), correspond à i-m en sanscrit, î-m en zend, i-v en grec, i-n en borussien (asti-n arem »), i-n en lithuanien, i-na (dans ina alui ») en gothique. Ce n'est que par exception que certains mots conservent l'i du thème 1; exemples: siti-m, tussi-m, Tiberi-m, Albi-m, Hispali-m. Au contraire, l'e qui est à l'accusatif des thèmes ter-

¹ Parmi les mots qui sont vraiment d'origine latine, il n'y a que des féminins qui conservent l'i; on a vu plus haut (\$\$ 119, 131) que le féminin affectionne l'i.

minés par une consonne correspond à l'a sanscrit; exemple : pedem = sanscrit $p\acute{a}d$ -am, grec $\varpi \acute{o}\delta$ -a(ν). De même, pour les formes uniques en leur genre : gru-em, su-em (de $gr\mathring{u}$, $s\mathring{u}$), qui concordent parfaitement avec les accusatifs sanscrits comme $b\acute{u}\nu$ -am (par euphonie pour $b\acute{u}$ -am), de $b\acute{u}$, nominatif $b\acute{u}$ -s « terra ». Le rapport est le même entre le génitif gru-is, su-is, et les génitifs sanscrits comme $b\acute{u}\nu$ -ás. C'est évidemment parce que les thèmes $gr\mathring{u}$, $s\mathring{u}$ sont monosyllabiques, qu'ils ne suivent pas la d^* déclinaison 1; c'est pour la même raison qu'en sanscrit $b\acute{u}$, $b\acute{t}$, ne se déclinent pas comme $vad\acute{u}$, $nad\acute{t}$.

§ 152. Accusatif neutre en sanscrit, en grec et en latin. — Nominatif semblable à l'accusatif.

Les thèmes neutres en a, en sanscrit et en zend, et leurs congénères en grec, en latin et en borussien, prennent, comme le masculin et le féminin, une nasale pour signe de l'accusatif; cette terminaison, qui paraît avoir quelque chose de moins personnel, de moins vivant que le s du nominatif, convenait bien pour le neutre, qui ne s'est pas contenté de l'adopter pour l'accusatif, mais qui l'a introduite en outre dans son nominatif; exemple: sanscrit śdyana-m, zend śayanĕ-m « couche »; de même, en latin et en grec, donu-m, δῶρο-ν, en borussien kawyda-n « quoi? », billito-n « dictum »².

Les thèmes substantifs et adjectifs neutres non terminés par a en sanscrit et en zend, ainsi que leurs congénères dans les autres langues, sauf quelques exceptions en latin, que nous verrons plus loin, restent sans signe casuel au nominatif et à l'accusatif, et présentent à ces deux cas le thème nu. Un i final se

¹ Comparez le grec $\sigma \tilde{v}$ -s, \tilde{v} -s, le vieux haut-altemand su « porc, truie », le sanscrit su, qui, à la fin des composés, signifie « celle qui enfante ». L'accusatif su-em répond à सुञम् súv-am, le génitif su-is à suv-ás.

² Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 25.

change, en latin, en e; nous avons, par exemple, mare au lieu de mari, qui répond au sanscrit vâri « eau ». Le grec conserve l'i, ainsi que le sanscrit, le zend et le borussien; exemple: 18p1-5, ίδρι; de même, en sanscrit, súci-s, súci «pur»; en borussien arwi-s, arwi « vrai ». Voici des exemples de thèmes neutres en u qui, en même temps, tiennent lieu de nominatif et d'accusatif: en sanscrit mádu «miel, vin», áśru «larme», svádú «doux»; en zend, vôhu «richesse» (sanscrit vásu); en grec, μέθυ, δάκρυ, ກ່ອນ; en latin, pecû, genû; en gothique, saihu « sortune » (primitivement «bétail»), hardu «dur»; en-lithuanien, saldù «doux»; en borussien, pecku «bétail». C'est à tort que l'u est long en latin; ce sont probablement les cas obliques, où l'u est long à cause de la suppression des flexions casuelles, qui ont amené, par imitation, l'allongement de l'u final du nominatif-accusatifvocatif. La règle qui veut qu'un u final soit toujours long en latin trouve généralement son explication dans les faits : ainsi, à l'ablatif, l'u qui, primitivement, était bref, a été allongé à cause de la suppression du d, qui était le signe casuel; c'est la même raison qui fait que l'o de la 2° déclinaison devient long à l'ablatif. Au reste, le datif pluriel ŭ-bus montre encore clairement que l'u de la 4° déclinaison était primitivement bref.

On a déjà montré (§ 128) que le s des mots grecs comme yévos, µévos, edyevés, appartient au thème; il en est de même pour le s des neutres comme genus, corpus, gravius. Ce s est la forme plus ancienne de r, que nous trouvons aux cas obliques comme gener-is, corpor-is, graviòr-is (§ 127).

Je regarde également comme appartenant au thème le s des mots comme τετυφός, τέρας. Ce s tient, selon moi, la place d'un ancien τ; en effet, ou bien le grec rejette un τ final (μέλι, ωρᾶγμα), ou bien il le change en s; exemple : ωρός, venant de ωροτί, sanscrit práti.

¹ La même opinion est exprimée par Hartung dans son estimable ouvrage Sur les

1,

C'est par une sorte d'aberration de la langue qu'en latin la plupart des thèmes adjectifs terminés par une consonne conservent au neutre le s du masculin et du féminin, comme s'il appartenait au thème; exemples : capac-s, felic-s, soler(t)-s, aman(t)-s. En général, le sentiment du genre est fort émoussé en latin pour les thèmes terminés par une consonne; nous voyons, en effet, que dans ces thèmes le féminin ne se distingue pas du masculin, contrairement au principe suivi par le sanscrit, le zend, le grec et le gothique.

\$ 153. Nominatif-accusatif des thèmes neutres, en gothique et en lithuanien.

Le signe casuel m manque aux substantifs gothiques, aussi bien au neutre qu'au masculin; les thèmes neutres en a sont cas, p. 152 et suiv. Nous ne pouvons toutesois approuver l'auteur, quand il explique également le ρ du mot παρ comme venant d'un τ. La sorme sanscrite est यकृत् yákrt (venant de yákart) «foie» (également du neutre); le latin a conservé le son guttural dans jecur, et le grec a changé le k en w, comme dans beaucoup d'autres mots. Jecur et $\pi \pi \alpha \rho$ doivent tous les deux leur r à la forme primitive; quant au τ de #πατ-οs (pour #παρτ-οs), nous le retrouvons aussi dans yákṛt, génitif yákṛt-as, pour yákart-as. — Il y a en sanscrit une forme secondaire, yákan, qui a donné une deuxième série de cas faibles, tels que le génitif yákn-as à côté de yákṛt-as. — On peut rapprocher de yákrt le mot sakrt « fumier », génitif sakrt-as ou sakn-as, dont la racine paraît avoir été šak, venant de kak (comparez le latin caco, le grec κακκάω, le lithuanien siku, l'irlandais cac, cacach, cachaim, seachraith). — De ce que nous venons de dire pour ππαρ, il ne s'ensuit pas que tous les mots analogues, comme Φρέαρ, Φρέατ-ος, είδαρ, είδατ-ος (voyez Kuhn, Journal, II, p. 143) aient eu dans le principe un ρ et un τ à la fin du thème. Il est possible que Φρέαρ soit pour Φρέας, qui lui-même viendrait de Ppéat, comme xépas de xépat (\$ 22). Pour wespap nous trouvons, en effet, une forme weipas (ainsi que wépas). Dans certains cas, c'est le σ qui a pu être la forme la plus ancienne, de sorte que les formes αρ, ατ-os seraient originairement identiques avec os, $\varepsilon(\sigma)$ -os, et en sanscrit as, as-as (\$ 128). Ainsi δέαρ, δέατος viendrait de δεας, δεασος, qui a formé aussi δέος, δέους (δέε(σ)-ος). — Il ne faut pas confondre avec ces mots le féminin δάμαρς δάμαρτος, qui est unique en son genre, et qui appartient évidemment à un thème δάμαρτ; à l'égard de la suppression du 7 final, comparez le latin cor dont le thème est cord = sanscrit hrd, venant de hard.

donc dénués de flexion au nominatif et à l'accusatif, absolument comme les thèmes terminés par i, par u ou une consonne dans les langues congénères. On a, par exemple, le gothique daur(a) « porte » en regard du sanscrit dvára-m (même sens). Il n'y a pas en gothique de thèmes neutres en i, excepté le thème numéral thri (\$ 310) et le thème pronominal i (\$ 362). Mais les substantifs en ja prennent l'apparence de thèmes en i, par la suppression de l'a au nominatif et à l'accusatif singuliers (comparez \$ 135); exemple : reikja « empire » (sanscrit rágya, également du neutre), nominatif et accusatif reiki (en sanscrit rágya-m). L'absence de thèmes neutres en i dans les langues germaniques n'a rien qui doive nous étonner; en sanscrit, en zend et en grec, les thèmes neutres terminés par cette voyelle sont également assez rares.

En lithuanien, le neutre a tout à fait disparu pour les substantifs; il n'a laissé de trace que parmi les pronoms et parmi les adjectifs, quand ces derniers se rapportent à des pronoms. Les thèmes adjectifs en u sont alors dépourvus, en lithuanien comme dans les langues congénères, de signe casuel au nominatif-accusatif singulier: ainsi darkù «laid» est le nominatif-accusatif neutre de l'adjectif, qui fait au nominatif masculin darkù-s, à l'accusatif masculin darku-n. Mais il en est de même en lithuanien pour les thèmes adjectifs en a, de sorte que nous avons, par exemple, géra «bonum» comme nominatif-accusatif de l'adjectif, qui fait au nominatif masculin géra-s et à l'accusatif masculin géra-n.

\$ 154. Les thèmes neutres en i et en u avaient-ils primitivement un m au nominatif et à l'accusatif?

On peut se demander si le m qui sert de signe au nominatif et à l'accusatif neutres était borné dans le principe aux thèmes

¹ En sanscrit et en zend, le m est exclu du vocatif.

en a, ou s'il ne s'ajoutait pas aussi aux thèmes en i et en u, de sorte qu'on aurait eu primitivement, au lieu de vâri, une forme vâri-m, au lieu de mádu, une forme mádu-m. Je suis loin de croire que des formes pareilles n'aient pu exister dans le principe: car pourquoi les thèmes en a auraient-ils seuls eu le privilége de distinguer le nominatif et l'accusatif neutres par un signe marquant la relation ou la personnalité? Je suppose que les thèmes en a ont plus fidèlement maintenu leur terminaison que les autres, parce que, étant de beaucoup les plus nombreux, ils devaient plus aisément résister à l'action du temps; c'est pour une cause analogue que le verbe substantif a conservé des formes plus archaïques que les autres verbes, et que, par exemple, dans les langues germaniques il est le seul verbe qui ait retenu la nasale à la 1^{re} personne: bi-n, vieux haut-allemand bi-m, sanscrit bávâ-mi. Nous avons encore en sanscrit un exemple unique de m ajouté comme signe du nominatif à un thème en i : c'est la déclinaison pronominale, toujours plus archaïque que celle des noms, qui nous fournit cet exemple. Nous voulons parler de la forme interrogative ki-m « quoi? » du thème ki. Le même thème a, sans doute, produit aussi en sanscrit un neutre ki-t, qui s'est conservé dans le latin qui-d, et que je reconnais aussi dans l'enclitique sanscrite cit, forme amollie pour ki-t. La déclinaison pronominale n'a pas d'autre thème neutre en i ou en u, car amú «ille» substitue adús «illud» et i «hic» se combine avec dam (idim "hoc"). Elle ne fournit pas non plus d'éclaircissement sur le nominatif et l'accusatif neutres des thèmes sinissant par une consonne, tous les thèmes pronominaux étant terminés par une voyelle (ordinairement par a).

§ 155. Le signe du neutre dans la déclinaison pronominale.

Les thèmes pronominaux en a prennent en sanscrit t, en zend et de l'accusatif neutres. Le

gothique, de même qu'à l'accusatif masculin il prend na au lieu de m ou n, prend au neutre ta au lieu de t; il transporte cette particularité de la déclinaison pronominale, ainsi que plusieurs autres, dans la déclinaison des thèmes adjectifs en a, et les autres dialectes germaniques sont sur ce point comme le gothique. Nous avons, par exemple, le neutre gothique blinda-ta «cæcum», midja-ta «medium»¹. Le haut-allemand a dans sa période ancienne z au lieu du t gothique (\$ 87), dans sa période moderne s. Le thème pronominal i, (plus tard e) suit en germanique, comme en latin, l'analogie des anciens pronoms en a². Le grec a sacrifié toutes les dentales finales (\$86, 2); la différence entre la déclinaison pronominale et la déclinaison ordinaire des thèmes en o consiste donc simplement ici dans l'absence de la flexion; mais c'est cette différence, ainsi que le témoignage des langues congénères, qui nous montre que, par exemple, 76 a dû être primitivement τοτ ou τοδ, car s'il y avait eu τον, il serait resté invariable comme l'accusatif masculin. Peut-être avonsnous un reste d'une flexion neutre dans le premier 7 de 871, de sorte qu'il faudrait partager le mot ainsi : 87-71; le double 7 serait alors parsaitement motivé. Il ne serait pas plus nécessaire de l'expliquer par des raisons métriques qu'il n'est besoin d'invoquer ces raisons pour le double σ de formes comme δρεσ-σι $(\$ 128)^3$.

§ 156. Origine des désinences t et m du neutre.

L'origine du signe casuel t pour le neutre est, à ce que nous croyons, le thème pronominal π ta «il, celui-ci» (grec τ o, gothique tha, etc.). Il y a, en effet, à l'égard du thème, la

¹ Sur la cause de ce fait, voyez \$ 287 et suiv.

² Le thème pronominal latin i affaiblit, au neutre, le t en d, comme à l'ablatif archaïque latin nous avons, par exemple, gnaivo-d, au lieu de gnaivo-t.

³ Voyez Buttmanu, Grammaire grecque développée, p. 85.

même opposition entre तत् ta-t «hoc» et les formes masculine et féminine स, सा, sa, sâ « hic, hæc », qu'entre le t, signe casuel du neutre, et le s, signe casuel du nominatif des noms masculins et féminins (\$ 134). Je ne doute pas que le m de l'accusatif, que les neutres mettent aussi au nominatif, ne soit également d'origine pronominale. Il est remarquable que les thèmes pronominaux composés i-má «hic, hoc» et a-mú «ille, illud» (féminin imâ, amû) ne s'emploient pas plus que ta, tâ, au nominatif masculin et féminin; au thème amú, le sanscrit substitue au nominatif masculin-féminin la forme asâú, où nous retrouvons un s. Il y a entre ce s et le m de amú-m «illum», amú-sya «illius» (et, en général, de tous les cas obliques), le même rapport que nous trouvons dans les désinences casuelles entre le s du nominatif masculin-féminin et le m, signe casuel de l'accusatif et du nominatif-accusatif neutre. En zend, nous avons la même opposition: si pur imad «hoc» est la forme du neutre, celle du masculin n'est pas imô « hic », mais 6 m aêm (répondant à चयम् ayám, \$ 42) et 😝 îm (répondant à र्यम् iyám) « hæc ». En grec, on peut rapprocher le thème pronominal μ , qui ne s'emploie qu'à l'accusatif, et qui, à l'égard de la voyelle, est dans le même rapport avec म ma (du thème composé रम i-má) que किस् ki-m «quoi?» avec कस् ka-s «qui?». En gothique, la désinence neutre ta répond, suivant les lois de substitution (\$ 86), au d latin (id, istud); or, ce d me paraît un affaiblissement d'un ancien t, comme, par exemple, le b de ab est sorti du p de **ΨΨ** άρα, ἀπό, et le d de l'ancien ablatif latin (\$ 181) du t sanscrit.

§ 157. Le neutre pronominal tai en lithuanien. — Tableau comparatif de l'accusatif.

Au neutre sanscrit ta-t, zend ta-d, gothique tha-ta, grec 76, correspond en lithuanien la forme tai « hoc ». Je crois recon-

naître dans ce son i une ancienne dentale qui s'est fondue avec l'a, de la même façon qu'en ossète la voyelle i tient lieu d'un t ou d'un s (\$ 87, 1). Il y a aussi en lithuanien des formes où l'i tient la place d'un ancien s; ainsi à la 2° personne du singulier de l'aoriste, ai répond au sanscrit a-s. Exemple : sukal « tu tournas », qui nous représente un aoriste sanscrit comme ábudas « tu connus ». Nous reviendrons plus tard sur ce point : rappelons seulement ici que dans une langue qui n'appartient pas à la famille indo-européenne, en tibétain, on écrit, par exemple, las et l'on prononce lai 1.

Le borussien a laissé disparaître complétement la dentale des neutres pronominaux; exemples : sta « hoc », ka « quid? »; ce dernier mot répond au védique an kat, au zend en kad.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de l'accusatif. Les exemples cités sont les mêmes qu'au \$ 1/48.

Se	nnscrit. Zend.	Grec.	Latin.	Lithvanien.	Gothique.
masculin . áśvo	a-m aśpě-m	. ใหน0-ข	equu-m	pốna-n	vulf'
masculin. ka-	m kě-m	• • • • • •	• • • • •	. ka-n	hva-na
neutre dấn	a-m dâtě-m	δῶρο-21	dôn u-m	gėra	da ur'
neutre ta-t	! ta-ḍ	τό	is-tu-d	ta-i	tha-ta
féminin úśvo	â-m hişva-nı	n χώρā-ν	equa-m	áśwa-n	giba
féminin ká-	m ka-im			• • • • • • •	hvố ²
masculin . páta	i-m paiti-m	 <i> </i>	hoste-m	genti-n	ga s t'
masculin	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •		i-m	• • • • • •	i-na
féminin prí	ti–m âfrîtî-m	σ όρτι−ν	turri-m	đ w i-n	anst'

¹ Bæhtlingk, Mémoire sur la grammaire russe, dans le Bulletin hist. philol. de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. VIII.

² On devrait avoir hvó-na, ou, avec abréviation du thème, hva-na, ce qui est la forme du masculin. Au sujet de la perte de la désinence casuelle, il faut remarquer qu'en général les féminins conservent moins bien les anciennes flexions (comparez \$ 136). Ainsi le sanscrit a déjà, au nominatif, kå, au lieu de ká-s (\$ 137); le gothique, poussant plus loin cette suppression des désinences féminines, retranche la terminaison de l'accusatif.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
neutre	vári	vairi	ίδρι	mare	• • • • • •	• • • • • • •
neutre	• • • • • •	• • • • • •		i-d		i-ta
féminin	bávanti-m	bavainti-m	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • • •
masculin.	ร นิทน์-m	paśû-m	νέχυ-ν	pecu-m	<i>ธ</i> น์ทน−ท	sunu
féminin	ḥánu-m	tanû-m	γένυ-ν	socru-m	• • • • •	handu
neutre	máďu	madu	μέθυ	pecû	platù	faihu
féminin	vadú-m	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	
masfém.	gâ-m¹	ga-nn	βοῦ-ν	bov-em	• • • • • •	
féminin	nãv-am	• • • • • •	v avี-v	• • • • • •	• • • • • •	
féminin	vấc'-am	• • • • • •	<i>δπ-α</i>	vốc–em	• • • • • •	
masculin.	bárant-am	barënt-ëm	Θέροντ-α	ferent-em	• • • • • •	fijand
masculin.	ásmân-am	aśman-ĕm	δαίμον-α	sermôn-em	• • • • • •	ahman
neutre	náma	nâma	τάλαν	nômen	• • • • • • •	namô
masculin.	bråtar-am	brâtar-ĕm	σατέρ-α	fråtr-em	• • • • • •	brôthar
féminin	duḥitár-am	duģđar-ĕm	θυγατέρ-α	måtr-em	• • • • • •	dauhtar
masculin.	dåtår-am	dâtâr-ĕm	δοτῆρ-α	datôr-em	• • • • • •	
neutre	váćas	vacô ²	έπος	genus		• • • • •

INSTRUMENTAL.

\$ 158. L'instrumental en zend et en sanscrit.

L'instrumental est marqué en sanscrit par â; cette flexion est, comme je le crois, un allongement du thème pronominal a, et elle est identique avec la préposition â « vers, jusqu'à », sortie du même pronom. En zend, au lieu de â nous avons ordinairement un ă bref pour désinence de l'instrumental², même dans les mots dont le thème se termine par a, de sorte qu'il n'y a pas de différence entre l'instrumental et la forme fondamentale; exemples : sausa « avec volonté », sausa « avec volonté », asausa « actione », asausa » actione », asausa « actione », asausa « actione », asausa » actione », actione », asausa » actione », a

¹ De gáv-am, voyez \$ 122.

² Avec ca : vacasca.

³ Voyez \$ 118.

«par lui», postero paiti-bereta «allevato». Ce n'est que dans les thèmes monosyllabiques en a qu'on trouve à l'instrumental un d long; exemple: שַש ģâ «proprio», venant du thème ýa (sanscrit रहा sva, § 35). En sanscrit, quand le thème est terminé par une voyelle brève, on insère devant l'à de l'instrumental un n euphonique¹; si le thème est terminé par a, cette voyelle est changée à l'instrumental, comme à plusieurs autres cas, en v é, et l'à de la désinence casuelle est alors abrégé, probablement à cause de cette surcharge du radical; exemples : dśvê-n-a, agni-n-â, vâri-n-â (\S 17 b), sûnú-n-â, mádu-n-â, de déva, agni, etc. Les Védas nous présentent encore des restes de formations sans le secours d'un n euphonique, comme, par exemple, mahitvá, pour mahitva-á, de mahitvá «grandeur»; mahitvana, de mahitvana (même sens); vršatva, de vršatva «pluie»; svápnay-â (sormé de svapné-â, \$ 143, 2), de svápna «sommeil»; urú-y-â, pour urú-n-â, de urú «grand», avec चू y euphonique (\$ 43); prabâḥav-â, de prabâḥu, venant de bâḥú «bras», avec la préposition pra; mádv-â, de mádu (neutre) « miel ». On trouve encore dans la langue ordinaire les analogues des formes comme svápnayá: ainsi máyá «par moi», tvúyá «par toi», des thèmes ma et tva, dont l'a se change dans ce cas, comme au locatif, en e. Pati (masculin) «maître» et saki (masculin) «ami» sont encore deux exemples de mots de la langue ordinaire formant leur instrumental sans le secours de n: ils font $páty-\hat{a}$, $sdky-\hat{a}^2$. Les féminins ne prennent jamais le n euphonique; mais \hat{a} se change en é, comme devant plusieurs autres désinences commençant par une voyelle, en d'autres termes, l'à s'abrége et se combine avec un i(S 143, 2); exemple : áśvay-â (pour áśv $\ell + \hat{a}$). Le zend suit à cet égard l'analogie du sanscrit.

¹ Cette règle ne s'applique qu'aux thèmes masculins et neutres.

² A la fin des composés páti suit à tous les cas la déclinaison régulière; quelquefois même, il est régulier à l'état simple : ainsi, páti-n-â (Nalas, XVII, vers 41).

\$ 159. De quelques formes d'instrumental en gothique.

Comme l'à sanscrit est représenté en gothique par é aussi bien que par ô (\$ 69, 2), les formes thê, hvê, du thème démonstratif tha et du thème interrogatif hva, correspondent parfaitement aux instrumentaux zends et védiques, tels que au jâ, du thème क्ष्म qa, et स्वा tvû «par toi». Il faut ajouter à ces formes gothiques, que Grimm avait déjà reconnues comme des instrumentaux, la forme své, venant de sva, qui répond exactement au zend $\dot{q}\hat{a}^1$. Le sens de své est « comme » ($\dot{\omega}$ s), et la forme so, qui, en haut-allemand, est dérivée de sva ou své, signifie à la fois « comme » et « ainsi ». Or les relations casuelles exprimées par «comme» et «ainsi» sont de vrais instrumentaux². La forme anglo-saxonne pour své est svû, et se rapproche encore plus du zend www jâ. Le gothique sva «ainsi» est simplement une sorme abrégée de své, puisque l'a est la brève de l'é aussi bien que de l'ô; mais par cette abréviation sva est devenu identique avec la forme fondamentale, de la même saçon que, par exemple, l'instrumental zend an ane peut pas être distingué de son thème (\$ 158).

\$ 160. L'instrumental en vieux haut-allemand.

Au gothique the et hoe répondent, abstraction faite du thème, les formes du vieux haut-allemand diu, hwiu. Il s'est conservé

- La forme zende et la forme germanique se correspondent même pour l'étymologie; voyez \$ 35. Les conjectures de Grimm sur les formes sva et své (III, p. 43) me paraissent peu fondécs; il est impossible d'expliquer ces mots sans le secours du sanscrit et du zend. Nous y reviendrons en parlant des pronous.
- ² «Comment» équivaut à «par quel moyen», et «ainsi» signific «par ce moyen». Au lieu de só on trouve aussi suo = swó. La forme usitée en haut-allemand moderne est so.
- 3 Peut-être faut-il prononcer dju, hwju (\$ 86, 4). Le thème du premier répond au sanscrit त्य tya (\$ 355), qui ferait à l'instrumental त्या tya d'après le principe védique et zend. Sur le thème de hwiu (huiu), voyez \$ 388.

aussi d'un thème démonstratif hi la forme d'instrumental hiu, dans le composé hiutu, pour hiu-tagu 1 « à ce jour, aujour-d'hui, en haut-allemand moderne heute, quoique, d'après la signification, nous ayons plutôt ici un locatif. Le gothique emploie le datif, himma-daga (§ 396).

Cette désinence u s'est conservée aussi avec des thèmes substantifs et adjectifs masculins et neutres en a et en i; les exemples, il est vrai, sont peu nombreux; ordinairement les mots ainsi terminés sont précédés de la préposition mit «avec»; exemples: mit eidu « cum jurejurando », mit wortu « cum verbo », mit cuatu « cum bono », mit kast-u « cum hospite », des thèmes eida, worta, cuata, kasti. Il faut observer à ce propos que très-fréquemment en sanscrit l'instrumental, soit construit avec la préposition sahá « avec », soit, plus souvent, employé seul, sert à marquer le rapport d'association.

Il y a une différence entre les formes comme kast-u (pour kasti-u ou kesti-u²) et les formes comme wortu; c'est que, dans les premières, l'u appartient uniquement à la désinence, et représente l'à sanscrit de uni páty-à (venant de páti-à), et l'a zend de patay-a. On supprime en vieux haut-allemand l'i final du thème, de la même manière qu'on peut le supprimer au génitif pluriel, où nous trouvons à la fois kesti-o, keste-o et kest-o. La forme hiu (de hiu-tu «aujourd'hui») est digne d'attention : c'est, je crois, le monosyllabisme du thème hi qui est cause, en partie, que la voyelle finale du thème s'est conservée devant la désinence de l'instrumental.

Au contraire, l'u des formes comme eidu, wortu, swertu (mit swertu « avec l'épée », du thème swerta) est, selon moi, produit par la fusion de l'a final du thème avec l'a de la désinence ca-

¹ Voyez Grimm, Grammaire allemande, 1, p. 794.

² Kasti se change en kesti, en vertu de la loi phonique exposée au \$73.

suelle; c'est-à-dire que le \mathbf{u}_{1} \hat{a} (venant de $a + \hat{a}$) des formes védiques comme \mathbf{u}_{1} \mathbf{u}_{2} \mathbf{u}_{3} \mathbf{u}_{4} \mathbf{u}_{4} \mathbf{u}_{5} $\mathbf{$

\$ 161. L'instrumental en lithuanien.

Le lithuanien, à l'instrumental de ses thèmes masculins en a, s'accorde avec le vieux haut-allemand, en ce qu'il a également un u au lieu de l'â qu'aurait dû produire la réunion de l'a du thème et de l'a de la désinence; exemple : dēwū, qu'on peut comparer au védique dévâ'² et au zend angua daiva. Les thèmes féminins en a (primitivement ā, \$ 118) ne font point de différence en lithuanien entre la voyelle du nominatif et celle de l'instrumental; mais on peut admettre que l'a du thème a absorbé celui de la désinence casuelle, et que, par exemple, mergà « servante » (nominatif) a fait d'abord à l'instrumental merga-a. On trouve aussi dans la langue védique des formes analogues pour les thèmes féminins en â; exemple : dârâ, de dârâ-â, au lieu de la forme ordinaire dâray-â (voyez Benfey, Glossaire du Sâma-Véda, s. v.). Dans toutes les autres classes de mots, le lithuanien a mi pour désinence de l'instrumental singulier 3;

Contrairement à l'opinion de Grimm, je ne puis regarder l'u de l'instrumental comme long, même en faisant abstraction de son origine. Premièrement, dans Not-ker, les formes pronominales diu, etc. ne sont pas marquées de l'accent circonflexe (il n'y a pas dans cet écrivain d'autres exemples de l'instrumental); deuxièmement, nous voyons cet u se changer en o, comme d'autres u bress (\$ 77); exemples : wio, wéo (à côté de wiu), wio-lih; troisièmement, on ne peut rien conclure des sormes gothiques thé, hvé, své, parce que, selon toute vraisemblance, elles ont conservé la longue à cause de leur monosyllabisme (comparez \$ 137).

² Nous formons cet instrumental dévá à l'imitation de mahitvá, etc. (\$ 158). Sur l'accent lithuanien qui, dans un grand nombre de thèmes masculins en a, change de place, voyez Kurschat (Kuhn et Schleicher, Mémoires de philologie comparée, II, p. 47 et suiv.), et Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 176 et suiv.

³ Les sormes comme akiè (à côté de aki-mi) appartiennent à un thème qui s'est élargi en ia (par euphonie ie, voyez \$ 92 \).

cette terminaison est évidemment en rapport avec la désinence mis (= sanscrit bis, zend bis ou bis) du même cas au pluriel (\$ 216). On peut comparer awi-mi « par le mouton », sūnu-mi « par le fils » avec les cas correspondants du pluriel awi-mis, sūnu-mis, et avec les formes correspondantes du sanscrit dvi-bis « par les moutons », sûnú-bis « par les fils ».

\$ 162. De quelques formes particulières de l'instrumental en zend.

Nous revenons au zend, pour saire remarquer que la terminaison a de l'instrumental peut devenir à 6 par l'instrumental peut devenir à 6 par l'instrumental euphonique d'un v qui précède, lequel lui-même est sorti d'un u¹. C'est ainsi que nous avons plusieurs sois and par bâsva avec la signification de l'instrumental². (L'a est, au contraire, conservé dans ce même mot dans la forme bâsv-a «brachio», avec la variante bâsava³.) Les thèmes séminins en i suppriment la désinence casuelle et présentent le thème nu, par exemple, sous sous s'annel se son par l'instrumental en est avarêna «avec le son par l'instrumental des thèmes séminins en i, mais la voyelle sinale du thème est allongée par compensation; exemples: mati, diti, sustuti, de mati, etc. Un sait analogue a lieu dans le

¹ Compares \$ 32.

² Dasina bâşvô «avec le bras droit», havôya bâşvô «avec le bras gauche» (Vendidad, chapitre 3).

Ibidem, chapitre 18. Le deuxième a de báşava est une voyelle euphonique. C'est ainsi que nous trouvons un a inséré par euphonie entre deux consonnes dans l'instrumental » hakay-a, pour le sanscrit sáky-á, de sáki «ami». On trouve aussi un a euphonique dans le possessis hava «suus», forme employée fréquemment au lieu de hva (sanscrit sva); au lieu d'un a c'est un é euphonique que nous avons dans havéya «gauche» (en sanscrit savyá), à cause du v qui précède. — A l'instrumental send báşv-a répondent les instrumentaux védiques comme paév-á, de paéú «bétail».

Burnouf, Études sur la langue et sur les textes zends, p. 220. La sorme sanscrite correspondante est praéruti (de la racine éru «entendre»). Sur l'allongement de l'u dans fraérûiti, voyez \$ h1.

sanscrit classique, au duel des thèmes masculins et féminins en i et en u (\$ 210).

\$ 163. Tableau comparatif de l'instrumental.

Voici le tableau comparatif de l'instrumental pour les thèmes cités au \$ 148 et pour quelques autres :

	Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.	Vieux haut-allemand.
masculin	á své n- a ¹	a śpa	pōnù	eid u
neutre	maḥitvấ	dâta	• • • • • • • •	wortu
féminin	áśvay–â	hiṣvay-a	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	• • • • • • • •
féminin	ďárå ²	• • • • • • • •	áśwa	• • • • • • • •
masculin	páty-â	patay-a	genti-mi	kast'-u
féminin	prity-A	åfrîti ³	awi-mi	• • • • • • • •
féminin	bávanty-A	bavai nty- a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
masculin	sûnú–n–â	paśv-a	sūnu-mi	•••••
féminin	ḥánv–â	tanv-a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
féminin	vaďv–á	• • • • • • • •	• • • • • • • •	• • • • • • •
mascfém	gáv-â	gav-a	• • • • • • •	
féminin	nâv–ấ	• • • • • • • •	• • • • • • • •	
féminin	v á c–ã	váć-a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
masculin	bárat– á	barĕnt-a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
masculin	áśman-â	aśman-a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
neutre	nämn–å	nâman–a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
masculin	brá tr–á	brâir–a	• • • • • • • •	• • • • • • • •
féminin	duḥitr-ấ	duģdĕr-a	• • • • • • •	• • • • • • •
masculin	dåtr-å	dåir-a		• • • • • • • •
neutre	vácas-A	vaćaņh–a	• • • • • • •	• • • • • • •

l'instrumental d, au lieu de é-n-a, à moins qu'on ne veuille compter parmi les thèmes masculins tvd « par toi », dont le nominatif pluriel yuémé (védique) et l'accusatif yuémén appartiennent au masculin par la forme. Je regarde comme d'anciens instrumentaux neutres les mots suivants que le sanscrit classique considère comme des adverbes : dakéiné « au sud » (proprement « à droite »), uttaré « au nord », ainsi que le védique savyé « à gauche ». Comparez à ces mots les instrumentaux d'adjectifs en vieux haut-allemand, comme cuatu (mit cuatu « cum bono »).

² Voyez \$ 161.

³ Comparez le védique *mati*.

DATIF.

\$ 164. Le datif en sanscrit et en zend.

La marque du datif en sanscrit et en zend est é (pour les féminins é ou âi). Cette désinence doit probablement son origine au pronom démonstratif é, qui fait au nominatif ayám (de é+am) « celui-ci »; mais ce pronom é ne paraît être lui-même que le thème a élargi, comme le prouvent la plupart des cas de ce pronom (a-smâi, a-smât, a-smîn, etc.). On doit remarquer à ce sujet que, dans la déclinaison sanscrite ordinaire, les thèmes en a changent de même à beaucoup de cas cette voyelle en é, c'est-à-dire qu'ils l'élargissent en y mêlant un i.

Parmi les thèmes féminins, il y en a qui font toujours leur datif en âi, au lieu de ê: ce sont les thèmes simples¹ en च â (par exemple, bâ «éclat», sutâ' «fille»), et les thèmes polysyllabiques en t et en t û. Au contraire, le datif est tantôt ê, tantôt âi pour les thèmes monosyllabiques en î et en û², et pour les thèmes féminins en i et en u, qui sont tous polysyllabiques. Un â final devant la terminaison âi s'élargit en ây; exemple : áśvây-âi, de áśvâ. Les thèmes en i et en u reçoivent toujours au masculin, mais au féminin seulement devant ê et non devant la désinence plus pleine et plus pesante âi, la gradation du gouna; les thèmes neutres terminés par une voyelle insèrent un n euphonique (qui devient n dans les cas indiqués au \$ 17 b); exemples : agnáy-ê, sûnáv-ê, de agní (masculin) «feu», sûnú

L'auteur dit, les thèmes simples, parce qu'il faut excepter certains thèmes comme dind, qui, à la fin d'un composé, font leur datif masculin et féminin en é; exemple: śanka-dind « qui souffle dans une conque», datif masculin-féminin śanka-diné. (Voyez l'Abrégé de la Grammaire sanscrite, § 156.) — Tr.

² Excepté les racines nues placées à la fin des composés avec le sens de participes présents, lesquelles prennent toujours é.

(masculin) « fils »; prîtay-ê ou prîty-âi, dênáv-ê ou dênv-ûi, de prîti (féminin) « joie », dênú (féminin) « vache laitière »; vâri-ņ-ê, mádu-n-ê, de vâri (neutre) « eau », mádu (neutre) « miel, vin ».

En zend, les thèmes féminins en â et en î ont, comme en sanscrit, di pour désinence; mais on abrége souvent la voyelle de l'avant-dernière syllabe, si le thème est polysyllabique : ainsi l'on ne dit pas hişvây-âi, mais hişvay-âi (sanscrit ģiḥvây-âi), au datif du thème hisvâ «langue». Les thèmes en i, joints à la particule 🗝 ća, ont conservé le plus fidèlement la forme sanscrite; ils font ay-ai-ća (\$ 33); exemple: בארשים אינים איני nin). En l'absence de ca on ne trouve guère que la forme p ēl (\$ 3 1); exemple: χορρίωμι φατέτεθ « pour le manger », de σρρίωμι qureti (féminin) « le manger ». Les thèmes en , u peuvent prendre le gouna, comme, par exemple, עמבעור vaṇhav-ê, de לעבעור vaṇhav-e, de vanhu «pur», ou bien ils forment le datif sans gouna, comme ratw-ê, de pan ratu « grand, maître ». La forme sans gouna est la plus fréquemment employée. On trouve aussi un y euphonique inséré entre le thème et la désinence (§ 43): exemple: tanu-y-ê, de tanu (féminin) «corps».

\$ 165. Datif des thèmes en a, en sanscrit et en zend.

Les thèmes sanscrits en a sont suivre la désinence casuelle ℓ (=a+i) d'un autre a, ce qui donne aya, et, avec l'a du thème, aya; exemple : asima a

analogue en sanscrit: le pronom annexe sma, qui se combine avec les pronoms de la 3° personne, sait au datif smâi (sma-ê): ainsi kásmâi «à qui?» correspond au zend succes» kahmâi.

\$ 166. Le pronom annexe sma. — Sa présence en gothique 1.

Le pronom annexe sma, dont il vient d'être question, qui s'introduit entre le thème et la désinence au singulier des pronoms de la 3° personne et au pluriel des pronoms de la 1° et de la 2°, fait paraître, si l'on n'a soin de le séparer, la déclinaison pronominale plus irrégulière qu'elle ne l'est en effet. Comme cette particule se retrouve dans les langues européennes, où plus d'une énigme de la déclinaison s'explique par sa présence, nous profitons de la première occasion où nous la rencontrons pour la poursuivre autant que possible à travers ses diverses transformations.

En zend, sma s'est changé régulièrement en hma (\$ 53); il en a été de même en prâcrit et en pâli, où, au pluriel des deux premières personnes le s de sma est devenu k h (\$ 23), et où, de plus, la syllabe hma s'est changée en mha par la métathèse des deux consonnes: exemples: we amhé « nous » (ἄμμες), pâli we tan amhâkam, zend εξομές ahmâkem « ἡμῶν ». La forme prâcrite et pâlie mha nous achemine vers le gothique nsa, dans u-nsa-ra « ἡμῶν », u-nsi-s² « nobis, nos ». Le gothique l'emporte en fidélité sur le pâli et le prâcrit, en ce qu'il a conservé la sif-flante; mais il a changé m en n pour l'unir plus facilement à s. Nous ne pouvons donc plus, comme nous l'avons admis autre-

¹ Ce paragraphe et les suivants (166-175) forment une parenthèse qui n'appartient pas directement à l'étude du datif. Mais comme le pronom annexe sma, qui joue un rôle essentiel dans la déclinaison pronominale, s'est introduit aussi dans la déclinaison des noms et des adjectifs (\$\$ 173, 280), l'auteur n'a pas voulu attendre qu'il sût arrivé aux pronoms, pour nous donner ses observations les plus importantes sur ce sujet. — Tr.

² Avec changement de l'a en i, d'après le § 67.

fois avec Grimm¹, regarder ns de uns «nos» comme la désinence ordinaire de l'accusatif, telle que nous la trouvons, par exemple, dans vulsa-ns, gasti-ns, sunu-ns, ni supposer que de là cette terminaison, devenue en quelque sorte la propriété du thème, serait entrée dans quelques autres cas et se serait combinée avec de nouvelles désinences casuelles. Une autre objection contre cette explication peut être tirée du pronom de la 2° personne, qui fait isvis (i-svi-s) à l'accusatif : or, les pronoms des deux premières personnes ont la même déclinaison. Uns « nobis, nos » est donc pour unsi-s (venant de unsa-s), et ce dernier mot a s pour suffixe casuel et le composé u-nsa (affaibli en u-nsi) pour thème².

\$ 167. Formes diverses du pronom annexe sma en gothique. — Nsa et sva.

De même qu'en zend le possessif sanscrit son change d'aspect suivant la place qu'il occupe 3, de même je crois pouvoir démontrer la présence en gothique du pronom annexe sous six formes différentes, à savoir : nsa, sva, nka, nqva, mma et s. Il vient d'être question de la première; la seconde, c'est-à-dire sva, et par affaiblissement svi, se trouve dans le pro-

- Grammaire allemande, I, p. 813. « Unsara paraît dérivé de l'accusatif uns; de même le datif unsis, qui, ainsi que izvis, a les mêmes lettres finales que le datif singulier.»
- Nous regardions autresois l'u de unsa-ra «nostri», comme la vocalisation du v de veis «nous»; c'est une opinion qu'il saut abandonner, quoique l'i de isvara «vestri», soit, en effet, le j de jus «vous». En sanscrit, la syllabe 및 yu (nominatif yûyâm «vous», \$ 43) appartient à tous les cas obliques, tandis qu'à la 1^{re} personne le 된 v de আম্ vayâm «nous» est borné au nominatif : les cas obliques unissent le pronom annexe sma à un thème য় a. C'est cet a qui est devenu u en gothique par l'influence de la liquide qui suit; de là unsa-ra, pour ansa-ra (\$ 66).
- ³ Voyez Annales de critique scientifique, mars 1831, p. 376 et suiv. [Ce pronom devient, par exemple, qa, au commencement des composés, mais il fait hva ou hava quand il est employé seul. Tr.]

nom de la 2° personne à la même place où celui de la 1^m a nsa (nsi). Aussi, à la différence de ce qui se passe en sanscrit (y compris le pâli et le prâcrit), en zend, en grec et en lithuanien, où les deux pronoms ont au pluriel une déclinaison parfaitement parallèle, le pronom annexe se trouvant renfermé sous sa forme primitive ou sous une forme modifiée de même façon, dans le pronom de la 1^m et dans celui de la 2° personne, au contraire, en gothique, il y a eu scission, causée par la double forme qu'a adoptée la syllabe sma, à savoir nsa pour la 1^m et sva pour la 2° personne. Cette dernière forme sva s'explique par l'amollissement de s en s (\$ 86, 5) et par le changement, qui n'a rien d'insolite, de m en v¹.

§ 168. Le pronom annexe sma dans les autres langues germaniques.

Dans les dialectes germaniques plus modernes que le gothique, la particule sma, enclavée dans le pronom de la 2° personne, est devenue encore plus méconnaissable par la suppression de la sissante. Le vieux haut-allemand i-wa-r est au gothique i-sva-ra à peu près ce que le génitif homérique voio est au sanscrit túsya. Si, sans tenir compte du gothique, on comparait le vieux haut-allemand i-wa-r, i-u, i-wi-h avec le sanscrit yu-śmákam, yu-śmá-byam, yu-śmá-n, et avec le lithuanien jú-su, jùmus, jù-s, on ne douterait pas un instant que le w ou l'u n'appartînt au thème, et l'on partagerait à tort ces mots de cette façon: iw-ar, iw-ih, iu. Aussi ai-je été d'abord de cet avis: c'est une nouvelle étude de la question, ainsi que la comparaison du zend, du prâcrit et du pâli, qui me permettent aujourd'hui d'affirmer que la particule sva subsiste en haut-allemand et s'est maintenue en partie jusque dans l'allemand moderne (e-ue-r, de i-sva-ra). Au contraire, l'u du thème ju (सु yu) s'est déjà effacé

¹ Voyez \$ 20 (à la fin) et Système comparatif d'accentuation, remarque 24.

en gothique et dans la plus ancienne forme du haut-allemand, aux cas obliques du pluriel et du duel 1; le gothique i-ṣva-ra, vieux haut-allemand i-wa-r, etc. est pour ju-ṣva-ra, ju-wa-r. Le vieux saxon et l'anglo-saxon ont, du reste, mieux conservé le thème que le gothique, et gardent à tous les cas obliques l'u, devenu o en anglo-saxon; exemples : iu-we-r, ëo-ve-r « vestri », etc. Si, parmi les formes dont il vient d'être question, on ne prenait que les deux extrêmes, à savoir le sanscrit yuimākam, et l'allemand moderne euer, on aurait l'air de soutenir un paradoxe, en affirmant leur parenté, surtout si l'on ajoutait que l'u de euer n'a rien de commun avec l'u de yu dans yuimākam, mais qu'il provient de la lettre m dans la syllabe sma.

\$ 169. Autres formes du pronom annexe sma en gothique. — Nka, nqva.

La différence que le gothique fait entre le duel et le pluriel, aux cas obliques des deux premières personnes, n'a rien de primitif. En effet, le duel et le pluriel ne se distinguent dans le principe que par les désinences; or, elles sont les mêmes, en gothique, pour les pronoms dont il est question. La différence qui existe entre les deux nombres à l'air de résider dans le thème : on a unka-ra « νῶῦν », mais unsa-ra « ἡμῶν »; inqva-ra « σΦῶῦν », mais iṣva-ra « ὑμῶν ». Mais une analyse plus exacte et la comparaison des autres langues indo-européennes démontrent que le thème ne change pas et que les différences proviennent de ce que le pronom annexe sma affecte deux formes, dont le duel a adopté l'une et le pluriel l'autre 2.

ll n'en est que plus remarquable de retrouver cet u dans le frison du Nord (voyez Grimm, Grammaire, I, 814), par exemple, dans ju-nke-r, ju-nk, formes qui, sous le rapport de la conservation du thème, sont plus archaïques que le gothique i-nqva-ra, i-nqvi-s.

² On peut remarquer une certaine analogie, d'ailleurs fortuite, entre les formes

Le pronom de la 2° personne a en gothique qv (=kv) au lieu de k, pendant que les autres dialectes ont la même lettre dans les deux personnes : vieux haut-allemand u-ncha-r, i-ncha-r; vieux saxon u-nke-r, i-nke-r; anglo-saxon u-nce-r, i-nce-r. Entre le duel et le pluriel des deux premières personnes il n'y a donc pas de différence organique et primitive, mais leur diversité provient des altérations diverses subies par une seule et même forme ancienne. Ces deux pronoms n'ont pas plus conservé l'ancien duel que les autres, ni que les substantifs. Quant au v du gothique i-nqva (=i-nkva pour ju-nkva), il tient au penchant qu'a le gothique (\$ 86, 1) à faire suivre une gutturale d'un v euphonique; le pronom annexe s'en est toutefois abstenu dans la 1° personne, et c'est là-dessus que repose toute la différence entre nqva, de i-nqva, et nka, de u-nka.

§ 170. Autre forme du pronom annexe sma en gothique: mma.

La cinquième forme sous laquelle on rencontre sma dans la déclinaison gothique est mma; par exemple, au datif singulier thamma «à lui, à celui-ci», lequel est pour tha-sma. En borussien, le s s'est conservé; on a, par exemple, ka-smu «à qui?», qu'on peut comparer au sanscrit ká-smāi et au gothique hva-mma.

\$ 171. Restes du pronom annexe sma en ombrien.

L'ombrien a également conservé au datif de la déclinaison

gothiques du duel unkara, inquara et la forme pracrite mha; dans les deux langues, il y a métathèse et changement de s en gutturale. Un autre exemple, unique en son genre, du même changement en sanscrit, est la 1^{re} personne du singulier moyen du verbe substantif, \(\overline{\overlin

¹ C'est sous cette forme que j'ai d'abord reconnu la présence de la particule sma en gothique. Voyez le recueil anglais des Annales de littérature orientale (1820, p. 16).

pronominale le groupe sm de notre pronom annexe, particulièrement dans e-smei ou e-sme « à celui-ci » et dans pu-sme « à
qui » (relatif et interrogatif) 1. Ce dernier mot, qui a un p au
lieu d'un ancien k, répond au sanscrit ká-smâi, au borussien
kasmu, et au gothique hva-mma. Quant à e-smei, nous ne savons
si l'e du thème représente un a sanscrit (comme, par exemple,
l'e de es-t « il est = via ds-ti) ou s'il tient lieu d'un vi. Dans
le premier cas, e-smei, e-sme représenterait le sanscrit a-smâi « à
celui-ci » (\$ 366); dans la seconde hypothèse, il faudrait supposer une forme i-smâi (par euphonie pour i-smâi), perdue en
sanscrit, mais à laquelle se rapportent le datif gothique i-mma,
le vieux haut-allemand i-mu et l'allemand moderne ihm (\$ 362).

Il sera question plus tard des traces que le pronom annexe sma a laissées en latin et en grec.

§ 172. Autre forme du pronom annexe sma en gothique: s.

La sixième forme gothique du pronom annexe sanscrit sma se réduit à la lettre s; elle figure entre autres dans les datifs mi-s « mihi », thu-s « tibi », si-s « sibi » : on voit que le pronom annexe sma, qui, en sanscrit, ne se combine au singulier qu'avec le pronom de la 3° personne, pénètre en gothique dans les deux premières personnes; la même chose est arrivée en zend et en prâcrit. En zend nous avons le locatif de la 2° personne securit d'ua-hm'-i « dans toi » (venant de twa-smi), au lieu du sanscrit tváy-i, et on peut induire pour la 1° personne le locatif ma-hm'-i. Le prâcrit a tu-ma-sm'-i « en toi », et avec assimilation. tu-ma-mm'-i; on trouve aussi tu-mê (de tu-ma) et taī (de tvaī = sanscrit tváy-i). Pour la 1° personne, on a ma-ma-sm'-i ou ma-ma-mm'-i, à côté de ma-ê (venant probablement de ma-mê = ma-ma-i) et de maī. Plusieurs de ces formes contiennent le pronom

¹ Voyez Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, pp. 133 et 137.

annexe deux fois: du moins je ne doute pas que, par exemple, tu-ma-smi, tu-ma-mmi, ma-ma-smi, ma-ma-mmi ne soient des formes mutilées pour tu-sma-smi, etc. Le même redoublement a lieu dans les formes gothiques comme u-nsi-s «nobis», i-svi-s «vobis», et les formes analogues du duel, car le dernier s répond évidemment à celui des formes du singulier mi-s, thu-s, et n'a de la désinence casuelle que l'apparence. Il en est de même, selon moi, pour le s de vei-s « nous » et de ju-s « vous », qui, à son origine, ne marquait pas la relation casuelle, mais était un reste du pronom annexe was. Dans le dialecte védique il s'est, en effet, conservé de ce pronom un nominatif pluriel smê (smê d'après le \$ 21) dans a-smé' « nous », yu-smé' « vous ». En zend la syllabe mê est tombée et la voyelle u s'est allongée, ce qui a donné wis¹, forme extrêmement curieuse, qui semble faite exprès pour nous montrer l'origine de la forme correspondante en germanique et en lithuanien; le zend yûs répond, en effet, lettre pour lettre au lithuanien jūs, et si, d'autre part, l'u du gothique ju-s est bref, il répond en cela au védique yu-smê et au thème des cas obliques dans le sanscrit classique. L'allongement de l'u dans le zend yûs n'est probablement qu'une compensation pour la mutilation du pronom annexe.

§ 173. Le pronom annexe sma dans la déclinaison des substantifs et des adjectifs.

En lithuanien, le pronom annexe sma a aussi pénétré dans la déclinaison des adjectifs; le s initial est alors supprimé, comme dans les formes prâcrites précitées, telles que tuma-mmi, et dans les datifs en vieux haut-allemand comme i-mu «à lui». Nous trouvons, par exemple, la syllabe en question dans les datifs lithuaniens comme gerä-mui (forme mutilée gerā-m) «bono» et

Burnouf, Yaçna, notes, pp. 75 et 121.

dans les locatifs comme gera-mè (forme mutilée gera-m). Une fois admis dans la déclinaison des adjectifs, le m du pronom annexe s'est encore introduit en lette dans les substantifs masculins; ils prennent tous ce m, qui a l'air dès lors d'être l'expression du datif; exemples: wêja-m (qu'on écrit wehja-m) « vento », lêtu-m (leetu-m) « pluviæ », en regard des datifs féminins comme akkai « puteo » (nominatif akka), uppei « rivo » (nominatif uppe, venant de uppia, comparez § 92 l), sirdî « cordi » (à la fois thème et datif, nominatif sirds pour sirdi-s, comme en gothique ansts pour ansti-s).

Le pâli et le prâcrit emploient également le pronom annexe dans la déclinaison des substantifs et des adjectifs (à l'exclusion du féminin); dans la première de ces deux langues, on le trouve à l'ablatif et au locatif 2 toutes les fois que le thème finit par une voyelle ou qu'il rejette une consonne finale.

§ 174. Le pronom annexe sma, au féminin, en sanscrit et en zend.

Au féminin, le pronom annexe sanscrit sma devrait saire smâ ou smî (comparez \$ 1 19): la déclinaison pronominale, en sanscrit, n'offre pas trace d'une smâ; quant à smî, il expliquerait très-bien les datifs comme tá-sy-âi, les génitiss et ablatifs comme tá-sy-âs et les locatifs comme tá-sy-âm, qui seraient des sormes mutilées pour -smy-âi, -smy-âs, -smy-âm. Qu'à une époque plus ancienne il y ait eu en effet des sormes comme ta-smy-âi, etc. c'est ce que nous pouvons conclure du zend, où l'on rencontre encore hmî (venant de smî), au locatif et à l'instrumental féminins de certains pronoms, par exemple dans yahmya (à diviser ainsi : ya-hmy-a). Au locatif, le zend remplace

Par s, je désigne, en lette, le s dur (qu'on représente ordinairement par un j barré); par s (comme en slave, \$ 92 1) le s doux; par s le s dur aspiré, et par s le s doux aspiré.

² Le datif est remplacé par le génitif.

régulièrement la désinence sanscrite âm par a : ya-hmy-a suppose donc une forme sanscrite accate ya-smy-âm, au lieu de la forme existante yá-sy-âm¹. A l'instrumental, le sanscrit ne nous présente rien que nous puissions comparer au zend ya-hmy-a, attendu qu'à ce cas les pronoms sanscrits suivent la déclinaison ordinaire, c'est-à-dire s'abstiennent de prendre le pronom annexe, et font, par exemple, yé-n-a (masculin-neutre), yáy-â (féminin) et non ya-smê-n-a, ya-s(m)y-â. Au zend a-hmy-a «par celle-ci » (instrumental) correspond, dans le dialecte védique, la forme simple ay-â', d'après l'analogie de l'instrumental des substantis en à, par exemple ásvay-à; au masculin et au neutre, l'instrumental du pronom védique est 6-n-a ou 6-n-a, tandis que dans le sanscrit classique le thème a et son féminin d ont perdu tout à fait leur instrumental. Au locatif féminin nous avons en sanscrit a-syá-m (venant de a-smyá-m) en regard de la forme zende a-hmy-a. Aux datif, génitif et ablatif, le zend n'a pas non plus conservé dans son intégrité le pronom annexe; non-seulement il a perdu le m, comme le sanscrit, mais il a laissé tomber le caractère du féminin î, ou plutôt son remplaçant euphonique y; exemple: anhão (\$ 56°) «hujus» (féminin), au lieu de a-hmy-âo. Au lieu de anhâo = sanscrit a-sy-âs on trouve aussi ainhão, où le y, qui autrefois se trouvait dans le mot, a en quelque sorte laissé son reflet dans la syllabe précédente (\$ 4 1).

Nous trouvons en zend, comme datif féminin d'un autre thème démonstratif, au lieu de ava-hmy-âi, et comme ablatif avanhâi, au lieu de ava-hmy-âi.

\$ 175. Le pronom annexe sma, au féminin, en gothique. — Le datif gothique.

Nous venons de voir les altérations que le sanscrit et le zend

¹ On comprend aisément que l'accumulation de trois consonnes ait paru un poids trop lourd pour une syllabe enclitique.

font subir au pronom annexe sma dans la déclinaison féminine: le gothique ne conserve de la syllabe smî, qui, comme nous l'avons vu, serait la forme complète du féminin, que la lettre initiale, qu'il donne sous la forme s (z d'après \$ 86, 5). Nous avons, par exemple, le datif thi-s-ai, le génitif thi-s-os, en regard du sanscrit tá-sy-ài, tá-sy-às. Nous reviendrons plus tard sur thi-s-os; quant à thi-s-ai et aux formes analogues de la déclinaison pronominale en gothique, nous voyons dans la diphthongue finale ai le représentant de la désinence âi, qui caractérise les datifs féminins en sanscrit et en zend.

Il est difficile de décider si, en gothique, au datif des thèmes féminins en δ (= \hat{a} , \$ 69), il faut attribuer à la désinence la diphthongue ai tout entière, ou simplement l'i, qui serait un reste de la désinence $\hat{a}i$; en d'autres termes, si, par exemple, dans gibai «dono», il faut diviser gib-ai ou giba-i. Dans le dernier cas giba-i répondrait aux formes latines comme equæ = equa-i et lithuaniennes comme áswai (áswa-i). On pourrait supposer aussi que la voyelle finale du thème, au temps où elle ne s'était pas encore altérée d'à en δ , s'était fondue avec le son a de la désinence ai; c'est ainsi qu'en sanscrit $\hat{a}i$ est également le résultat de la fusion $\hat{a} + \hat{e}$ ou de la fusion $\hat{a} + \hat{a}i$.

Dans les langues germaniques, même en gothique, les thèmes masculins et neutres, ainsi que les thèmes féminins en i, u, n et r, ont entièrement perdu la terminaison du datif. Cela est évident pour les thèmes finissant par une consonne ou par u: on peut comparer brôthr, dauhtr avec les datifs sanscrits correspondants brâtr-ê, duhitr-ê; namin avec and nâmn-ê et le latin nômin-î; sunau « filio » et les formes féminines analogues, par exemple kinnau « genæ », avec le sanscrit sûnáv-ê, hánav-ê. De même que l'au de sunau, kinnau, est simplement le gouna de l'u du thème, de même l'ai de anstai ne peut être que le aq ay (venant de ê=ai) des datifs féminins sanscrits comme prîtay-ê. Au contraire, dans

les datifs comme gasta, du thème gasti, c'est l'i du thème qui est tombé, et l'a introduit par le gouna est seul resté; gasta est donc pour gastai, de même que, dans les formes passives comme bairada, au lieu de bairadai (en grec Φέρεται, en sanscrit, au moyen, bárate pour báratai), le dernier élément de la diphthongue ai a disparu. L'a de formes comme vulfa «lupo», daura « portæ » (1 re déclinaison forte de Grimm), appartient au thème et se distingue par là de celui des formes comme gasta; mais il faut que même après l'a de vulfa, daura, il y ait eu dans le principe un i comme signe du datif. Il a disparu de ces mots, comme il s'est effacé dans thamma = तकी tásmâi et dans les formes analogues, et comme il est tombé dans le borussien kasmu = sanscrit kásmái. Au féminin, certains datifs pronominaux borussiens ont, au contraire, conservé une forme beaucoup plus complète, à savoir, si-ei, et, après une voyelle brève, ssi-ei, qu'on peut rapprocher du sanscrit -sy-âi et du gothique -ș-ai; exemples : stei-si-ei ou ste-ssi-ei, en sanscrit tá-sy-âi, en gothique thi-ș-ai.

\$ 176. Le datif lithuanien.

Les substantifs, en lithuanien, ont i ou ei comme désinence du datif: ei ne s'emploie toutefois qu'avec les thèmes féminins en i²; on peut, par conséquent, rapprocher cette désinence de l'ei borussien, que nous venons de rencontrer dans la déclinaison pronominale féminine (stei-si-ei). Il y aurait donc identité, en ce qui concerne la désinence comme en ce qui regarde le thème, entre áwi-ei (dissyllabe) « ovi » et le sanscrit ávy-âi, par euphonie pour ávi-âi, de avi (féminin) « brebis »; nous avons, en outre, en sanscrit, une forme commune au masculin et au féminin ávay-ê: le gothique représenterait cette forme par avai au féminin et

Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 10.

² Les thèmes masculins en i forment le datif d'un thème élargi en ia; exemple : généini, dissyllabe, comme pénui (voyez Kurschat, II, p. 267).

ava au masculin (\$ 340), si le thème en question, qui a donné le dérivé avistr «étable de brebis» (thème avistra) s'était conservé en gothique et appartenait aux deux genres.

La désinence i, qui n'a gardé de la diphthongue sanscrite $\ell=ai$ que la partie finale, ne se rencontre pas en lithuanien au datif des thèmes terminés par une consonne : ces thèmes s'élargissent au datif, comme à la plupart des cas, en prenant comme complément la syllabe i ou ia 1. Quand le thème est terminé par une voyelle, i se fond avec celle-ci de manière à former une diphthongue, et l'a masculin s'affaiblit alors en u; exemple: wilkui « lupo », du thème wilka, comme nous avons sūnui de sūnu. L'a séminin, qui primitivement était long, reste invariable; exemple: áswai « equæ ». Avec les formes comme wilkui s'accordent d'une façon remarquable les datifs osques comme Maniúi, Abellanúi, Núvlanúi, qui appartiennent à la même déclinaison, c'est-à-dire aux thèmes masculins et neutres terminés par a en sanscrit (voyez Mommsen, Études osques, p. 32). Des rencontres de ce genre sont fortuites; mais on se les explique aisément, car des idiomes réunis par une parenté primitive et qui vont se corrompant doivent souvent éprouver les mêmes altérations.

§ 177. Le datif grec est un ancien locatif. — Le datif latin.

Les datifs grecs répondent, au singulier comme au pluriel, aux locatifs sanscrits et zends (SS 195, 250 et suivants). Quant à l'i long du datif latin, je le regarde maintenant, d'accord avec Agathon Benary, comme le représentant du signe du datif sanscrit é (venant de ai). La seconde partie de la diphthongue primitive s'est allongée pour compenser la suppression de la première partie; c'est le même fait qui s'est produit dans les nominatifs pluriels comme isti, illi, lupi (S 228). On ne sau-

¹ Sur le datif des thèmes terminés par une consonne en ancien slave, voyez \$ 267.

rait voir un locatif dans le datif latin : en effet, le signe casuel du locatif est l'i bref; or, en latin, un i bref, partout où il se trouvait primitivement à la sin d'un mot, a été ou bien supprimé comme en gothique¹, ou bien changé en & (\$8): il n'y a aucun exemple certain d'un i bref changé en î. Il faut aussi remarquer qu'au pluriel le datif-ablatif latin se rapporte au cas correspondant en sanscrit et en zend, et non pas, comme le datif grec, au locatif (\$ 244); en outre, il faut considérer que mi-hî, ti-bî, si-bî appartiennent évidemment par leur origine au datif (\$ 2 1 5), dont nous trouvons encore la désinence, mais avec le sens du locatif, dans i-bt, u-bt, ali-bt, ali-cu-bt, utru-bt. On doit encore tenir compte, pour décider la question en litige, de l'osque et de l'ombrien, qui ont à côté du datif un véritable locatif; on trouve même en ombrien é = sanscrit é comme désinence du datif pour les thèmes terminés par une consonne². Exemples: nomn-é, pour le sanscrit namn-é, le zend namain-é, le latin nomin-é; patr-é, pour le sanscrit pitr-é' (venant de patr-é).

Le datif latin étant originairement un vrai datif, nous ne devrons pas rapprocher ped-t du grec ποδ-ί, qui équivaut au locatif

¹ Par exemple, dans sum, es, est, qu'on peut comparer au gothique im, is, ist, et d'autre part au grec έμ-μί, ἐσ-σί, ἐσ-τί, au sanscrit ás-mi, á-si, ás-ti, au lithuanien es-mi, es-i, es-ti.

L'écriture ombrienne ne fait pas de différence entre l'e bref et l'e long; mais je ne doute pas que dans les formes citées par Aufrecht et Kirchhoff (p. 41) l'e ne soit long; en osque, cet e est souvent remplacé par ei. Comparez l'é, qui, en latin et en vieux haut-allemand, nous représente une diphthongue (\$ 2, note, et \$ 5). L'osque a pour désinence du datif, aux thèmes terminés par une consonne, ei, et cet ei équivaut à l'é ombrien, sanscrit et zend, de la même façon que l'es grec, par exemple, dans eiµs, équivaut à l'é sanscrit dans émi nje vaisn; exemples: quaistur-ei nquæstorin, medikei nmagistratuin. L'é long latin tient d'ailleurs presque toujours la place d'une ancienne diphthongue, soit ei, soit ei, soit ei. D'autres fois, en latin, l'allongement de l'i est une compensation pour la suppression de la syllabe suivante: la désinence bif, par exemple, tient lieu du sanscrit byam (túbyam ntibin), pour lequel on aurait pu s'attendre à avoir, en latin, bium.

sanscrit pad-i, mais nous le comparerons avec le datif sanscrit pad-é' (venant de pad-ai); de même ferent-i ne devra pas être rapproché du grec Φέροντ-ι, ni du locatif zend barënt-i (en sanscrit barat-i), mais du datif zend barënt-e, barëntai-ca (\$ \$ \$ 33) « ferentique », et du datif sanscrit barat-é. Dans la 4° déclinaison, fructu-î répond, abstraction faite du nombre des syllabes et de la quantité de l'i, aux datifs lithuaniens comme súnui (dissyllabe), en sanscrit sûnáv-é. La déclinaison en o a perdu dans le latin classique le signe du datif, et pour le remplacer elle allonge l'o du thème : mais la vieille langue nous offre des formes comme populoi Romanoi, que nous pouvons mettre sur la même ligne que les datifs osques comme Maniúi et lithuaniens comme pónui « au maître ». Dans la déclinaison pronominale, le signe casuel s'est conservé au détriment de la voyelle finale du thème : on a ist'-î au lieu de istoi ou istô, et au féminin ist'-î au lieu de istai ou istæ. Les datifs archaïques comme familiai et les formes osques comme toutai «populo » répondent aux datifs lithuaniens comme áswai « equæ ». L'ombrien contracte ai en é, comme le sanscrit (tuté, plus tard toté). Dans les thèmes latins en i, l'i final du thème se fond avec l'î de la désinence casuelle : hostî est pour hosti-î.

\$ 178. Tableau comparatif du datif.

Nous donnons ici le tableau comparatif du datif, à l'exclusion des thèmes neutres terminés par une voyelle:

Sanscrit.	Zend.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
áśvâya	aśpłi	equô	pónui	vulfa
ká-smâi	ka-hmâi	cu-i¹	ka-m²	hva-mma
úśvdy-di	hiṣvay-âi	equa-i	á šw a−i	gibai '

¹ Voyez \$ 389.

^a Borussien ka-smu.

³ Voyez \$ 175.

Sanscrit.	Zend.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
pátay-ê ¹	patē-ê ? ²	hostî	3	gasta
prî'tay-ê `	âfrîtē-ê 5	turrî	áwi-ei	anstai
bávanty-âi	bavainty-âi	• • • • • • •		•
tá-sy-âi	aita-ņh-âi ⁶	• • • • • • • •		thi–ș–ai
ธนิทย่ง−ê	paśv-ê	pecu-i	sūnu–i ⁷	sunau
ḥánav-é *	ta nu- y-ê	socru-i	• • • • • • • •	kinnau
vaďv-ái	• • • • • • •	• • • • • • •	• • • • • • • •	
gáv-é	gáv-ê	bov-î		
nâv-ê'	• • • • • • • •	• • • • • • •	• • • • • • • •	• • • • • • • •
våć-ė́	vâć–ê	voc-i		• • • • • • •
bárat–é	barënt-ê	ferent-î		fijand
áśmun–ê	aśmain–ê	sermôn-î		ahmin
nãmn-é	nâmain–ê	nômin-î		namin
brátr-ê	brâir-ê	fråtr-i	• • • • • • •	brôthr
duḥitr-ê'	duģdēr–ê°		• • • • • • •	dauhtr
dâtr-ê'	dâtr-ê	datôr- î		• • • • • • • •
váćas-ê	vaćaņh-ê	gener-î	• • • • • • •	

ABLATIF.

\$ 179. L'ablatif en sanscrit.

Le signe de l'ablatif en sanscrit est t; si l'on admet avec nous l'influence des pronoms sur la formation des cas, on ne

- Je prends la forme régulière, c'est-à-dire la forme frappée du gouna, laquelle s'est conservée à la fin des composés (\$ 158).
- ² En combinaison avec ca on trouve (Vendidad-Sadé, p. 473) paityaica = sanscrit pátyéca, voyez \$\$ 41, 47.
 - ³ Voyez \$ 176.
 - 4 Ou prity-di.
 - 5 Avec ća 🏎 🍅 🕹 afritayai-ća.
 - 6 Voyez \$\$ 174, 349.
 - ⁷ Dissyllabe.
 - ⁸ Ou hánv-ái.
- 9 Le ξ è de χ)ξο γρα dugdëre et de l'instrumental » ξο γρα dugdëra n'est là que pour éviter la réunion des trois consonnes.

peut pas hésiter sur la provenance de cette lettre : elle nous représente le thème démonstratif ta, qui, comme nous l'avons vu, sert également de signe casuel au nominatif-accusatif neutre, et qui, ainsi que nous le verrons plus tard, remplit aussi dans le verbe les fonctions d'une désinence personnelle. Cette marque de l'ablatif ne s'est du reste conservée en sanscrit qu'avec les thèmes en a, qui allongent l'a devant le t. Les grammairiens indiens, induits en erreur par cet allongement de l'a, ont regardé un ât comme la désinence de l'ablatif; il faudrait alors admettre que dans ásvât l'a du thème se fond avec l'â de la terminaison 1.

\$ 180. L'ablatif en zend.

C'est Eugène Burnouf² qui a reconnu le premier en zend le signe de l'ablatif dans une classe de mots qui l'a perdu en sanscrit, à savoir dans les mots en, u, sur lesquels nous reviendrons plus bas. Ce fait seul nous montre que le caractère de l'ablatif est t et non pas ât. Quant aux thèmes en a, ils allongent aussi en zend la voyelle brève, de sorte que proposer d'allongent aussi en zend la voyelle brève, de sorte que proposer d'anciens ablatifs sanscorrespond à quant vikâ-t (\$ 39). Les thèmes en i ont à l'ablatif bi-d, ce qui nous doit faire supposer d'anciens ablatifs sanscrits comme patê-t, prîtê-t (\$ 33), qui, en ce qui concerne le gouna de la voyelle finale, s'accordent bien avec les génitifs en ê-s. L'Avesta ne nous fournit du reste qu'un petit nombre d'exemples d'ablatifs en el bi-d; j'ai constaté d'abord cette forme dans le mot proposer d'arctione »; peut-être

l'Plusieurs circonstances montrent clairement que cette hypothèse des grammairiens indiens est peu fondée: 1° les ablatifs des pronoms des deux premières personnes (mat, tvat) ont pour terminaison at avec a bref, ou plutôt simplement le t; a° dans l'ancienne langue latine on a comme suffixe de l'ablatif uniquement le d; 3° le zend, comme nous allons le montrer, a t pour signe de l'ablatif.

² Nouveau Journal asiatique, 1829, t. III, p. 311.

avons-nous un exemple masculin dans entrempedas entre ragoid saratustroid « institutione saratustrica » 1.

Les thèmes en, u ont à l'ablatif plu au-d, est ëu-d, eux v-ad et eux av-ad; exemples: eluque anhau-d « mundo », de reque anhu; eluque tanau-d, ou eux pe tanv-ad, ou eux pe tanav-ad « corpore », de rep tanu. L'ablatif en est ëud se trouve attesté par la forme exemples mainyëu-d, de mainyu « esprit ».

Les thèmes finissant par une consonne, ne pouvant pas joindre le me d'immédiatement au thème, prennent ad pour désinence; exemples: page ap-ad « aquà », palem âir-ad « igne », palem à casman-ad « oculo », palem man nâonhan-ad « naso », pare d'ad « demone », pare vis-ad « loco » (comparez vicus, \$ 21). Le m à étant souvent confondu avec le m a, on trouve aussi quelquefois la leçon fautive par âd au lieu de par ad; ainsi pare pare saucant-âd, au lieu de pare pare saucant-ad « lucente ».

Les thèmes féminins en m d et en l'ont, au contraire, comme terminaison régulière de l'ablatif em âd²; exemples: emange e dahmay-âd « præclara », de me e dahma; emandent barëiry-âd « genitrice », de deste barëiri.

On voit que le zend ne manque pas de formes pour exprimer l'ablatif dans toutes les déclinaisons; malgré cela, et quoique la relation de l'ablatif soit représentée, en effet, la plupart du

¹ Je n'ai rencontré le mot agé ragi que dans ce seul endroit (Vendidad-Sadé, p. 86), ce qui rend le genre du mot incertain, le thème saratustri étant des trois genres.

² Nous avons comme terminaison correspondante, en sanscrit, la désinence féminine आस् ds, qui sert à la fois pour le génitif et pour l'ablatif. Au génitif, le ds sanscrit est représenté par u do en zend (\$ 56 b).

³ Vendidad-Sadé, p. 463: -[] odel hie mage agi au dan hie hie hace putrem at an quam lupus quadrupes eripiat a genitrice puerum. Le manuscrit divise, mais à tort, niédare dairyad.

temps par l'ablatif, on trouve souvent aussi en son lieu et place le génitif, et même des adjectifs au génitif se rapportant à des substantifs à l'ablatif. Nous avons, par exemple: employers par parte haéa avanhâd¹ vîsad yad mâşdayasnôis « ex hac terra quidem maşdayasnica ».

§ 181. L'ablatif dans l'ancienne langue latine et en osque.

On peut rapprocher du zend, en ce qui concerne le signe de l'ablatif, la vieille langue latine; sur la Colonne rostrale et dans le sénatus-consulte des Bacchanales tous les ablatifs se terminent par d², de sorte qu'on peut s'étonner qu'on ait pendant si long-temps méconnu le vrai rôle de cette lettre, et qu'on se soit contenté du mot vide de d paragogique. Les thèmes finissant par une consonne prennent ed ou id comme suffixe de l'ablatif, de même qu'à l'accusatif ils prennent em, au lieu d'avoir simplement m. Les formes comme dictator-ed, covention-id s'accordent donc avec les formes zendes comme saucant-ad âtr-ad « lucente igne », tandis que navale-d³ præda-d, in alto-d mari-d ont simplement une dentale pour signe de l'ablatif, comme en zend ragoi-d « institutione », tanau-d « corpore », et en sanscrit dévâ-t « equo ».

L'osque a également le signe de l'ablatif d à toutes les déclinaisons; dans les monuments de cette langue qui nous ont été conservés, il n'y a pas une seule exception à cette règle, tant pour les substantifs que pour les adjectifs; exemples : touta-d

¹ Voyez sur cette forme \$ 174, à la fin.

Il faut excepter, dans le sénatus-consulte, les derniers mots in agro Tourano, qui, par cela même, sont suspects, et sur la Colonne rostrale le mot præsente, lequel est évidemment mutilé. Voyez, dans Ritschl, le fac-simile (Inscriptio quæ fertur Columnæ Rostratæ Duellianæ): præsente est à la fin de la partie conservée de la neuvième ligne. La lacune comprend le d de la désinence, ainsi que sumod et le d initial de dictatored.

³ Ici l'e appartient au thème, qui a tantôt e, tantôt i.

«populo», eitiuva-d «pecunià», suva-d «suà», preivatú-d «privato», dolu-d mallu-d «dolo malo», slaagi-d «fine», præsent-id «præsente», convention-id «conventione», lig-ud «lege».

\$ 182. Restes de l'ancien ablatif dans le latin classique.

Dans le latin classique, il semble qu'il se soit conservé une sorte d'ablatif pétrifié sous la forme du pronom annexe met, qui répondrait à l'ablatif sanscrit mat « de moi », et qui, de la 1^{re} personne, se serait étendu à la deuxième et à la troisième. Du reste, il est possible aussi que met ait perdu un s initial et soit pour smet, de sorte qu'il appartiendrait au pronom annexe sma, dont nous avons parlé plus haut (\$ 165 et suiv.); (s)met répondrait donc à l'ablatif smât, avec lequel il serait dans la même relation que memor (pour smesmor) avec smar, smr « se souvenir ». L'union de cette syllabe avec les pronoms des trois personnes serait alors toute naturelle, puisque sma, comme on l'a montré, se combine aussi en sanscrit avec toutes les personnes, quoique par lui-même il soit de la troisième.

La conjonction latine sed n'est pas autre chose originairement que l'ablatif du pronom réfléchi; on trouve sed employé encore comme pronom dans le sénatus-consulte des Bacchanales. Il y est régi par inter, ce qui peut s'expliquer par une double hypothèse : ou bien inter pouvait se construire avec l'ablatif, ou bien, dans l'ancienne langue latine, l'accusatif et l'ablatif avaient même forme dans les pronoms personnels. Cette dernière supposition semble confirmée par l'usage que fait Plaute de ted et de med à l'accusatif.

§ 183°, 1. Les adverbes grecs en ωs, formés de l'ablatif.

En sanscrit, l'ablatif exprime l'éloignement d'un lieu: il répond à la question unde. C'est là la vraie signification primitive de ce cas, signification à laquelle le latin est encore resté fidèle pour ses noms de ville. De l'idée d'éloignement on passe aisément à l'idée de cause, le motif pour lequel une action se fait étant considéré comme le lieu d'où elle vient; l'ablatif, en sanscrit, répond donc aussi à la question quare, et de cette façon il arrive dans l'usage à se rapprocher de l'instrumental : ainsi तेन téna (§ 158) et तसात tásmât peuvent signifier tous les deux «à cause de cela ». Employé adverbialement, l'ablatif prend encore un sens plus général et désigne dans certains mots des relations ordinairement étrangères à ce cas. En grec, les adverbes en os peuvent être considérés comme des formes de même famille que l'ablatif sanscrit : le ω -s des thèmes en o est avec le \hat{a} -t sanscrit des thèmes en a dans le même rapport que δίδω-σι avec dádâ-ti. Il y a donc identité, pour le thème comme pour la désinence, entre δμώ-s et le sanscrit samâ-t « simili ». A la fin des mots, en grec, il fallait que la dentale sût changée en s ou bien qu'elle fût supprimée tout à fait 1; nous avons déjà vu (\$ 152) des thèmes neutres en 7 changer, aux cas dénués de flexion, leur τ final en σ , pour ne pas le laisser disparaître. Nous expliquons donc les adverbes tels que ὁμῶ-s, οὕτω-s, ώ-s, comme venant de δμῶ-τ, οὕτω-τ, ώ-τ, ou bien de δμῶ-δ, etc. C'est la seule voie par laquelle on puisse rendre compte de ces formations grecques, et il n'est pas vraisemblable de supposer que le grec ait créé une forme qui lui soit propre pour exprimer cette relation adverbiale, quand nous ne rencontrons d'ailleurs aucune désinence casuelle qui soit particulière à cette langue. La relation exprimée par ces adverbes est la même que marquent en latin les formes d'ablatif comme hoc modo, quo modo, raro, perpetuo.

¹ Comme, par exemple, dans ούτω, à côté de ούτω-s, dans ὧδε, ἀΦνω, et dans les adverbes formés de prépositions, comme εξω, ἀνω, κάτω, etc. Remarquons, à ce propos, qu'on voit aussi en sanscrit la désinence de l'ablatif dans les adverbes formés de prépositions, par exemple, dans adástât « en bas», purástât « devant», etc.

Pour les thèmes finissant par une consonne on devrait avoir comme désinence adverbiale os, venant de ot, d'après l'analogie des ablatifs zends comme consonne calculation de casa d'après l'analogie des ablatifs zends comme confondraient avec le génitif. Cette raison, ainsi que la supériorité numérique des adverbes venant de thèmes en o, expliquent les formes comme composité à l'égard de la désinence, on peut rapprocher ces formes des ablatifs féminins zends comme conforme des ablatifs féminins zends comme conforme des ablatifs féminins zends comme conforme l'irrégularité de la syllabe longue dans cette terminaison adverbiale, le génitif attique os, au lieu de os.

On peut considérer aussi comme des ablatifs ayant perdu leur dentale les adverbes pronominaux doriens & , τουτῶ, αὐτῶ, τηνῶ¹, d'autant qu'ils ont en effet la signification de l'ablatif et qu'ils tiennent la place des adverbes en Ser = sanscrit tas, latin tus (\$ 421); & , par exemple, qui est pour &ωτ, équivaut, quant au sens, à & θθεν = sanscrit kútas « d'où? ». Dans τηνῶθεν, τηνῶθε, il y aurait, par conséquent, deux fois l'expression de l'ablatif, comme quand, en sanscrit, on joint aux ablatifs mat « de moi », tvat « de toi », le suffixe tas, qui par lui seul peut suppléer le signe de l'ablatif (mat-tas, tvat-tas).

§ 183°, 2. Les adverbes gothiques en 6, formés de l'ablatif.

Comme le gothique a supprimé, en vertu d'une loi générale (\$86, 2^b), toutes les dentales qui primitivement se trouvaient à la fin des mots, la désinence sanscrite â-t ne pouvait être représentée plus exactement que par ô (\$69, 1). Je regarde donc comme des ablatifs les adverbes dérivés de pronoms ou de prépositions, tels que thathrô « d'ici », hvathrô « d'où? », aljathrô « d'ailleurs », dalathrô « d'en bas ». On voit, en effet, qu'ils expriment

¹ Ahrens, De græcæ linguæ dialectis, II, p. 374.

l'idée d'éloignement, qui est l'idée essentielle marquée par l'ablatif. Tous ces adverbes sont formés d'un thème terminé en thra: ce suffixe est évidemment le même que le suffixe thara, dont nous parlerons plus tard (\$ 292), qui a perdu une voyelle devant le r, comme cela est arrivé en latin dans les formes comme utrius, utrî, ex-trâ (à côté de exterâ), con-trâ. Hva-thrô se rapporte donc à hvathar (thème hvathara) «qui des deux?» (avec suppression de l'idée de dualité): thathrô se rattacherait de même à une forme hypothétique sanscrite ta-tara « celui-ci des deux »; aljathrô à sant anyatará « l'un des deux »; dalathrô « d'en bas » (comparez dal, thème dala «vallée») à ádara «celui qui est en bas», dont le comparatif serait adaratara; mais adara lui-même contient déjà le sussixe du comparatif, si, comme je le crois, dara est pour tara. Les autres adverbes gothiques formés de la même manière sont: allathrô « de tous côtés », jainthrô « de là, de ce lieu-là, fairrathrô «de loin», iupathrô «d'en haut», utathrô « du dehors ».

Il y a encore beaucoup d'adverbes gothiques en ô qu'on peut regarder comme des ablatifs, quoiqu'ils aient perdu la signification de l'ablatif, ainsi qu'il arrive en latin pour quantité d'adverbes (raro, perpetuo, continuo, etc.). Tels sont : sinteinô «toujours » (du thème adjectif sinteina, «continuus, sempiternus »), galeikò «similiter » (thème galeika «similis »), sniumundò «avec empressement », sprantò «subito », andaugjò «palam » (comparez le sanscrit sâksài «à la vue de », formé de sa «avec » et aksa «œil » à l'ablatif). Les adverbes que nous venons de citer viennent de thèmes adjectifs en a, ja, les uns perdus, les autres subsistant encore en gothique. On pourrait, il est vrai, être tenté de rapporter ces adverbes à l'accusatif neutre d'adjectifs faibles dont le thème serait terminé en an (voyez Grimm, III, p. 101); mais ces adjectifs datent d'une époque postérieure à celle où ont été créés les adverbes comme sprantò, sniumundò, andaugjò, formes

congénères des adverbes tels que subité en latin, omousales en grec, sâksât en sanscrit.

Il y a, en gothique, un certain nombre d'expressions adverbiales qui sont, à la vérité, des accusatifs: tel est thata andaneitho « au contraire », littéralement « le contraire », traduction ou imitation du grec τοῦναντίον (Deuxième aux Corinthiens, II, 7). Ici andaneitho est évidemment le nominatif-accusatif neutre du thème andaneithan. Mais je ne voudrais en tirer aucune conclusion pour les vrais adverbes terminés en o et non précédés de l'article. J'en dirai autant de thridjo, qui est suivi, dans les deux passages où nous le rencontrons (Deuxième aux Corinthiens, XII, 14; XIII, 1), du démonstratif thata: thridjo thata « pour la troisième fois », littéralement « ce troisième », à l'imitation du grec τρίτον et τρίτον τοῦτο. Ici thridjo est le neutre du nom de nombre ordinal, avec la suppression obligée, au nominatif-accusatif, de la lettre finale n du thème (\$ 140) et avec l'allongement de l'a en o.

\$ 183°, 3. L'ablatif en ancien perse. — Adverbes slaves formés de l'ablatif.

¹ Je me sépare sur ce point de Benfey, qui regarde les formes en question comme des instrumentaux et fait gouverner à la préposition haéd l'instrumental aussi bien

plus souvent, l'ablatif est exprimé en ancien perse par le suffixe ta, de même qu'en prâcrit il est marqué par di di; l'un et l'autre sont pour le suffixe sanscrit tas.

On vient de voir que les ablatifs gothiques en $\delta = \hat{a}$, comme hvathrô «d'où?», ont éprouvé la même mutilation que les ablatifs perses : il y a seulement cette différence, qu'en gothique la suppression de la consonne finale a lieu en vertu d'une loi plus générale qu'en perse (\$86, 2^b). Nous remarquerons à ce propos qu'on trouve aussi en ancien slave des restes de l'ablatif, naturellement avec suppression du t final (\$ 92 m), en quoi ils ressemblent à l'ablatif en ancien perse et en gothique. C'est dans la déclinaison pronominale qu'on trouve ces restes d'ablatif, qui sont considérés comme des adverbes : deux ont changé la signification de l'ablatif contre celle du locatif; le troisième signifie: quò? Il y a eu un changement de sens analogue pour les ablatifs latins quô, eô, illò, qui, en tant qu'adverbes de lieu, marquent le mouvement vers un endroit. Pareille chose est encore arrivée en sanscrit pour le suffixe tas, qui, quoique destiné à marquer l'éloignement d'un lieu, c'est-à-dire la relation de l'ablatif, se rencontre dans des formes pronominales avec le sens du locatif et même de l'accusatif1. On ne peut donc s'étonner si nous regardons comme d'anciens ablatifs les formes de l'ancien slave tamo «illic», jamo «ubi» (relatif) et kamo «quô?». Elles contiennent le pronom annexe dont il a été question plus haut (§ 167 et suivants), avec suppression de s, comme en lithuanien et en haut-allemand. Or, le datif romoy tomu «huic» répond au sanscrit tásmái, au borussien ste-smu, au lithuanien ta-m, au

que l'ablatif. (Comparez ce que j'ai dit sur ce sujet dans le Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, 1848, p. 133.)

Par exemple, dans un passage du Maḥābārata (la Plainte du Brahmane, I, 20, p. 53): Yatah kɨśman tatö gantum (yatah, par euphonie pour yatas, tatò pour tatas) "là où (est) le bonheur, là (il faut) aller".

gothique tha-mina; le locatif Toms tomi « in hoc » répond au sanscrit tá-smin, au zend ta-hmi; tamo «illîc» ne peut donc être rapporté qu'à l'ablatif tásmât, car, en dehors du datif, du locatif et de l'ablatif, il n'y a pas addition du pronom annexe. Il faut admettre que l'à long du sanscrit -smâ-t s'est abrégé, et que l'a bref est devenu o, comme il est de règle à la fin des thèmes en ancien slave (\$\$ 92° et 257). Le premier a bref du sanscrit tá-smâ-t s'est, au contraire, conservé dans la forme ta-mo; il s'est affaibli en o et en i dans to-mu et to-mi, ce qui n'empêche pas de reconnaître dans ces trois formes un même thème, à savoir ta = le sanscrit et le lithuanien ta, le gothique tha et le grec 70. De même que tamo a conservé son a médial, de même ramo jamo «où» (relatif) = sanscrit yá-smâ-t «a quo, ex quo, quare», a résisté à l'influence euphonique de la semi-voyelle : jamo présente encore ceci de remarquable qu'il a conservé la signification relative du thème sanscrit **u** ya, lequel, partout ailleurs, a pris, dans les langues lettes et slaves, le sens de «il»; exemples: lithuanien ja-m, ancien slave, know je-mu «à lui»; locatif lithuanien, ja-me, slave, kal jemi 2. — Kamo « où? » (avec mouvement), en slovène ko-mo, répond au sanscrit ká-smâ-t, et n'admet pas de composition comme les autres pronoms interrogatifs slaves (\$ 388).

\$ 183°, 4. L'ablatif en arménien. — Tableau comparatif de l'ablatif.

Il a déjà été question de l'ablatif ossète, qui est terminé en ei, pour e-t³.

¹ Cette forme ne se trouve pas dans les textes zends, mais théoriquement elle ne fait pas de doute (\$ 201).

² A côté du mot jamo nous trouvons un pronom amo qui a le même sens. Il est difficile de décider si jamo vient de amo par la prosthèse ordinaire du j, ou si, au contraire, le j de jamo a été supprimé dans amo. Dans le premier cas, a-mo appartiendrait au thème démonstratif sanscrit a, et le tout nous représenterait l'ablatif a-smâ-t.

³ Voir \$ 87, 1. C'est ici le lieu de remarquer que kamei ne signifie pas seulement

Nous passons donc à l'arménien, dont l'ablatif est particulièrement digne d'attention. Dans son traité Sur les origines ariennes de l'arménien¹, Fr. Windischmann appelle encore l'ablatif une forme énigmatique.

Nous croyons qu'il faut partir de cette observation, que l'arménien, qui appartient au rameau iranien de notre famille de langues, a supprimé, comme plusieurs autres idiomes dont nous avons déjà parlé, la dentale qui se trouvait primitivement être finale. Ainsi il fait, à la 3° personne du présent, ber-ê «il porte », qu'on peut mettre en regard de la 1° ber-e-m et de la 2° ber-e-s: à la 3° personne, la caractéristique & e, qui tient la place de l'a sanscrit et zend, s'est allongée en & é pour compenser la suppression de la dentale. D'après le même principe, je regarde le & é des ablatifs tels que himan-ê (thème himan «base») comme un reste de et: je rapproche himan-ê des ablatifs zends tels que casman-ad et des anciens ablatifs latins tels que covention-id, dictator-ed 3. Dans la déclinaison des thèmes

«d'où?», mais encore «de qui?» et «par qui?». En général, dans le dialecte décrit par G. Rosen, et qui appartient à l'ossète du Sud, l'ablatif et l'instrumental se confondent. Mais ce qui prouve que la désinence si se résère à l'ablatif sanscrit et zend, et non pas à l'instrumental, c'est le pronom annexe : en esset kamei (kamei) répond au sanscrit ká-smá-t, au zend ka-hmá-d; u-mei (u-me-i) «de lui, par lui» répond au sanscrit a-smã-t, au zend a-hmá-d «par celui-ci». Si c'était l'instrumental, au lieu de ka-mei, il devrait y avoir kei = zend ká, sanscrit ké-n-a.

- Dans les Mémoires de l'Académie de Bavière, 1^{re} classe, 2^e section, t. IV, p. 28.
- ² Comme les désinences m, s de la 1^{re} et de la 2^e personne ont perdu l'i des désinences sanscrites mi, si, il n'est pas nécessaire de tenir compte de l'i de fa ti à la 3^e personne: nous expliquons donc ber-é par une forme ancienne ber-é-t.
- Petermann (Grammaire arménienne, p. 108 et suiv.) regarde én comme la terminaison primitive de l'ablatif singulier, et il fait venir cette forme én de la préposition pun énd «in, cum, per, propter, sub» (ouvrage cité, p. 255). Il reconneît la terminaison én dans les pronoms des deux premières personnes (ablatif inén, qén) et dans les pronoms démoustratifs, dont il regarde la syllabe finale né comme une métathèse pour én (nmané, ainmané). En supposant que né fût en effet une transposition pour én, j'expliquerais l'é de én comme étant un reste de l'ancien ablatif et, et dans n je

en a', £ é répond au sanscrit â-t, au zend em â-d, à l'ancien perse et au pâli â. Par exemple stanê², du thème arménien stana «pays», répond au sanscrit siânâ-t, au zend stânâ-d, au pâli tânâ; en effet le £ ê arménien représente, la plupart du temps, le T à sanscrit. Dans la déclinaison pronominale, qui, comme l'a montré Windischmann, a gardé le pronom annexe sma (\$ 167 et suiv.), mais en supprimant le s de sma, nous trouvons des ablatifs en mê correspondant aux ablatifs en smâ-t du sanscrit, en hmâ-d du zend et en smâ ou hmâ du pâli. En effet, la comparaison des ablatifs pronominaux en mê avec les datifs en m

reconnaîtrais une enclitique pronominale, comparable au c du latin hô-c ou au nam de quisnam, etc. ou bien encore au ch des accusatifs allemands mi-ch, di-ch, si-ch (gothique mi-k, thu-k, si-k, \$ 326). Mais il n'en est pas ainsi, selon moi, et je regarde né comme la forme primitive et inê-n, qé-n comme étant pour inê-né, qé-né. Cette syllabe né est une particule qui est venue se joindre à l'ablatif de ces pronoms: ce qui le prouve, c'est que nous la retrouvons à l'ablatif pluriel (hagaint, noè-a-né ade ceux-cin) jointe à la désinence ordinaire g t (voyez \$\$ 215 et 372, 3). Je ne vois pas de raison pour admettre que dans une période plus ancienne de la langue les autres pronoms, ainsi que tous les substantifs et adjectifs, aient eu cette enclitique né ou n. Mais en admettant même que cela ait eu lieu, et que né ou n soit en effet le reste d'une ancienne préposition, il n'en résulte pas moins que l'ablatif régi par cette préposition a dû avoir primitivement une désinence casuelle, dans laquelle on pourrait reconnaître la mutilation de la terminaison t de l'ablatif sanscrit. Je rappelle l'ablatif du pronom de la 1^{re} personne, en ancien perse, ma «de moi», qui correspond au sanscrit mat, avec suppression régulière du t final.

- L'instrumental est, parmi les cas du singulier, celui où l'on reconnaît le mieux quelle est la vraie voyelle finale du thème. Le v de l'instrumental, qui devient b après une consonne, correspond, ainsi que l'a reconnu avec pénétration Fr. Windischmann (ouvrage cité, p. 26 et suiv.), au b sanscrit de quelques désinences casuelles de même famille (\$ 215 et suiv.). On peut noter à ce propos une rencontre curieuse, bien que fortuite, de l'arménien avec les langues lettes et slaves, qui ont également à l'instrumental singulier une désinence rappelant de près celle de l'instrumental pluriel. En lithuanien, par exemple, mi au singulier, mis (= sanscrit bis) au pluriel.
- ² Je laisse de côté à dessein la préposition, qui paraît sous la forme i devant les consonnes, sous la forme h (venant de j) devant les voyelles : dans le dernier cas elle se joint dans l'écriture avec le mot régi.

prouve bien que mé tient la place du sanscrit -smà-t, et m celle de smai: rapprochez, par exemple, or-mé (avec la préposition: h-or-mé) « quô » (relatif) de oru-m « cui ». On voit qu'au datif la déclinaison pronominale a éprouvé exactement la même mutilation en arménien qu'en lithuanien et en haut-allemand moderne. On peut comparer le m de oru-m « cui » (d'après la prononciation d'aujourd'hui, worum) avec le m des formes lithuaniennes comme ka-m « à qui? » (pour le borussien ka-smu, le sanscrit ká-smāi) et le m du haut-allemand moderne, par exemple dans we-m, de-m.

En arménien, comme en pâli et en prâcrit, et comme en lette, le pronom annexe a pénétré de la déclinaison pronominale dans la déclinaison des substantifs; les seuls toutefois qui l'admettent sont les thèmes en o (4° déclinaison), lequel o devient me u devant le m en question; exemple : mardu-m «homini» à côté de mardoi (prononcez mardo). Le pronom annexe se trouve aussi à l'ablatif des mots de cette classe (Petermann, p. 109), mais la voyelle finale du thème est supprimée (ag-mê, au datif agu-m). Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour faire dériver l'ablatif du datif, puisqu'on sait, par la comparaison avec les autres idiomes, que le pronom annexe appartient également à ces deux cas.

Dans les thèmes en i1, je regarde la désinence de l'ablatif é,

^{&#}x27; 3° déclinaison de Petermann: c'est la plus nombreuse de toutes. Ce qu'on appelle d'ordinaire la lettre caractéristique n'est pas autre chose que la voyelle finale du thème: l'arménien supprime au nominatif-accusatif-vocatif cette voyelle finale. Pareille chose a lieu en gothique pour les thèmes en a et en i. De même qu'en gothique le thème gasti fait gast-s, gast, de même le thème arménien seti a cœure fait dans les trois cas uppus sirt (abstraction faite de la préposition, qui, à l'accusatif, se met devant le thème). Au contraire, à l'instrumental, nous avons seti-v, au génitif-datif-ablatif pluriel upunte seti-z, à l'instrumental pluriel seti-cq. Il est vrai que le thème correspondant, en sanscrit et en latin, se termine par un d (sanscrit herd venant de hard, latin cord); mais l'arménien a, comme le lithuanien sirdi-s, élargi le thème par l'adjonction d'un i, pour faciliter la déclinaison. On peut donc rapprocher, à l'ins-

par exemple dans upunt srte « du cœur », comme le gouna de l'i du thème; je rapproche ces ablatifs arméniens des génitifs-ablatifs sanscrits en ê-s (\$ 102) et des ablatifs zends en entre di-d. Comparez srte avec les ablatifs sanscrits comme agné-s « igne », venant de agné-t, du thème agné. Voici quelques exemples où le t e arménien correspond à la diphthongue sanscrite é, venant de ai:

at up gés-q « cheveu », en sanscrit an kéia; It q még « brouillard », en sanscrit mégá « nuage »; unt q tég « lance », de la racine sanscrite tig « aiguiser » (venant de tig), avec le gouna tég; de là le substantif and tégas « pointe, éclat » ¹. En ce qui concerne la double origine de l'é arménien, qui répond à la fois à l'â et à l'é en sanscrit, on peut comparer l'é latin (\$ 5).

Pour la formation de l'ablatif, on peut consulter le tableau comparatif suivant :

Sanscrit.	Zend.	Latin.	Osque.	Arménien.
áśvâ–t²	aśpâ-ḍ	alto-d	preivatú-d	slané
ká-små-t	ka-hmâ-ḍ	• • • • • • •	• • • • • • •	or-mé
urvárðy-ðs ³	urvaray d -d	præda-d	touta-d	• • • • • • •
prî'tê-s	âfrîtôi-ḍ	navale-d*	slaagi-d	srté

trumental singulier, l'arménien seti-v (venant de sedi-b) du lithuanien sirdi-mi (venant de sirdi-bi, \$ 161).

- 1 Voyez Bötticher dans le Journal de la Société orientale allemande, IV, p. 363.
- ² Il est entendu que la comparaison se borne à la désinence; il serait impossible, dans les tableaux comparatifs de ce genre, de n'admettre que des mots ayant même thème.
- ³ Voyez \$ 102. Le zend urvará signifie «arbre», le sanscrit urvárá «champ cultivé».
- On pourrait aussi attendre navali-d, par analogie avec mari-d. Si, dans un temps où les consonnes finales n'avaient pas encore pour effet d'abréger la voyelle précédente, cet e était long, on pourrait le regarder comme le gouna de l'i et comme le représentant régulier de l'é sanscrit (\$ 5). L'é de navalé-d serait alors le même é qui s'est conservé au pluriel navalé-s (\$ 230). Au sujet de mari-d, on pourrait faire observer qu'en sanscrit les thèmes neutres en i et en u ont moins de propension pour le gouna que les masculins et les féminins : ainsi, au vocatif, nous avons à côté de vitré, mádo, les formes vitri, mádu.

Sanscrit.	Zend.	Latin.	Osque.	Arménien.
bartry-äs	barĕiry-âḍ	• • • • • • • •	• • • • • • •	
รนิท ี อั-ร	anhau-d, mainyeu-d	magistratu-d	• • • • • •	• • • • • • •
tanő-s, tanv-ás	tanau-d, tanv-ad	• • • • • • • • •		• • • • • •
viś-ás ¹	vîś-aḍ			• • • • • • •
śốćat-as (védique)	śaućant-aḍ	præsent-ed	præsent-id	
vártman-as	ća š man-aḍ	covention-id ²	-	himan-ê
• • • • • • • • • • • •	dåir-aḍ ³	dictator-ed	• • • • • • •	dster-ê.

Comparez encore à dévâ-t les formes grecques comme òµã-s (= sanscrit samâ-t) et les formes ossètes comme arsei (= sanscrit rksâ-t, venant de drksâ-t); à ká-smâ-t l'ossète ka-mei, le slave ka-mo.

\$ 183 b. 1. De la déclinaison arménienne en général c.

L'ablatif a été pour nous la première occasion de comparer, d'une façon détaillée, l'arménien aux autres langues indo-européennes; nous examinerons à ce propos les faits les plus saillants de la déclinaison arménienne.

Parmi les thèmes terminés par une consonne, la plupart

- ¹ En zend, vii signifie « endroit »; en sanscrit, vii signifie au féminin, « entrée », au masculin « homme de la troisième caste ».
- ² Comme il n'y a pas à l'ablatif de différence dans la flexion pour les divers genres, nous pouvons placer ici un mot féminin en regard des mots neutres. Quant à l'arménien, il ne distingue nulle part les genres.
- J'infère cette forme d'après le génitif ddir-6, ainsi que d'après la forme usitée dir-ad «igne» (du thème dtar). L'ablatif de duédar «fille» ne pouvait être autre que duédèr-ad (par euphonie pour duédr-ad, comparez \$ 178); on peut en rapprocher l'arménien deter-é, qui a changé l'ancienne gutturale en sifflante à cause du t qui suivait, comme cela est arrivé aussi pour l'ancien slave AZUITH diéti (nominatif), génitif diéter-e.
- L'auteur, qui, au paragraphe précédent, à propos de l'ablatif, a fait entrer pour la première sois l'arménien dans le cercle de ses comparaisons, revient maintenant sur l'ensemble de la déclinaison arménienne et sur le système phonique de cette langue (comparez ci-dessus la Présace de la deuxième édition, p. 11). Tr.

finissent en arménien, comme dans les langues germaniques, par n ou par r. Les premiers sont très-nombreux et suppriment, comme en général tous les thèmes finissant par une consonne, le signe casuel au génitif et au datif; exemples : akan « oculi, oculo, deter «filiæ» (génitif et datif). Au nominatif, le thème est mutilé; exemples : akn «oculus», dustr «filia»¹. Il ne faut donc pas, quand on étudie la déclinaison arménienne, partir, comme on le fait d'ordinaire, du nominatif singulier, ni admettre qu'une portion des cas obliques des mots en n et en r insèrent une voyelle entre cette lettre et la consonne précédente, ou que le thème s'élargit à l'intérieur (Windischmann, ouvr. c. p. 26). Au contraire, le nominatif abrége le thème et opère des contractions souvent fort dures. Pendant que les thèmes terminés par une voyelle suppriment la voyelle finale au nominatif, les thèmes terminés par une consonne rejettent la voyelle qui la précède. Il est certain que akn «oculus» n'appartient pas au thème sanscrit áksi, mais au thème secondaire aksan, d'où dérivent les cas très-faibles de ce mot irrégulier (voyez mon Abrégé de grammaire sanscrite, \$169); aksan rejette dans ces cas le dernier a, comme le fait le thème arménien au nominatifaccusatif-vocatif. On peut donc, en ce qui concerne la mutilation du thème, rapprocher whit akn des datif et génitif sanscrits akin-ê, akin-as; inversement, le datif et génitif arménien akan? répondra, en sanscrit, au thème complet aksan. La même comparaison pourrait se faire pour les thèmes en r: ainsi deter

Il en est de même au vocatif et à l'accusatif, avec cette différence seulement que ce dernier, dans la déclinaison des noms déterminés, prend le préfixe q. . La mutilation dont il est question peut être rapprochée de celle qu'éprouvent en gothique les formes comme brûthar, dauhtar, qui font au génitif et au datif brûthr-s, brûthr, dauhtr-s, dauhtr-s, dauhtr-s, dauhtr-s, dauhtr-s

Au nominatif pluriel whethe akung l'a s'est affaibli en u, comme cela arrive très-fréquemment, à peu près comme nous avons, en vieux haut-allemand, le datif pluriel tagu-m en regard du gothique daga-m.

(datif et génitif) répond au sanscrit duhitar, au grec θυγατερ, au gothique dauhtar, tandis que le nominatif dustr correspond au sanscrit duhitr, au grec θυγατρ, au gothique dauhtr des cas faibles.

Le mot himan-é (ablatif), cité plus haut, est sormé d'un suffixe qu'on retrouve en sanscrit sous la forme man, et qui joue aussi un grand rôle dans la déclinaison faible des langues germaniques (§ 799). Peut-être shows himan «base», nominatif himn, est-il identique au sanscrit siman « frontière » (racine si «lier»), avec le changement ordinaire aux langues iraniennes de s en h. Je crois retrouver dans at-a-man « dent », nominatif atamn, la racine sanscrite ad «manger», qui est commune à toute la famille indo-européenne. Le verbe arménien dérivé de la même racine a affaibli l'ancien son a en u (neutro utem «je mange»), au lieu que dans le mot ataman «dent» l'a s'est conservé; de plus, une voyelle euphonique a été insérée dans ce dernier mot entre la racine et le suffixe, comme, par exemple, dans le vieux haut-allemand wahs-a-mon (nominatif wahs-a-mo) «fruit», littéralement «ce qui croît, qui ferait, en gothique, vahs-man, nominatif vahsma (\$ 140). Au nombre des mots arméniens en n, je mentionne encore le thème zw san «chien» (= sanscrit svan), dont le nominatif sun se rapporte à la forme contractée des cas trèsfaibles (sun, grec xuv).

Parmi les thèmes arméniens en n (ces thèmes, dans le The-saurus linguæ Armenicæ de Schröder, comprennent les trois premières déclinaisons), il ne manque pas non plus de formes rejetant la nasale au nominatif, suivant un principe que nous avons reconnu être fort ancien (\$ 139 et suiv.). Mais comme en même temps on supprime la voyelle de la syllabe finale, de la même manière que si n était conservé, on arrive à des formes comparables aux mots bār, ochs, mensch, nachbar du haut-alle-

mand moderne, lesquels viennent des thèmes bären, ochsen (sanscrit úkšan, nominatif úkšâ), menschen, nachbarn. Voici des exemples de mots de cette sorte en arménien: qui palust « arrivée », wi for um pahust « protection », vientin, snund « éducation »; génitif: galustean, pahustean, snundean (voyez la 2° déclinaison de Schröder).

- Le thème arménien & qui eșan, nominatif eșa (sanscrit ilitian, nominatif ilitia) a perdu la gutturale, comme cela est arrivé pour le zend asi « œil », en sanscrit âtii. En ce qui concerne l'affaiblissement de l'a en i dans la syllabe finale du thème, le génitif-datif eșin s'accorde très-bien avec le vieux haut-allemand ohim (mêmes cas) et avec le gothique auhsin-s, auhsin. De même que le thème gothique auhsan et toutes les formations analogues, le mot arménien congénère et tous les autres mots de la 3° déclinaison de Schröder ont tantôt a, tantôt i dans la syllabe finale. On a, par exemple, à l'instrumental eșamb (pour eșan-b) et au pluriel le quiug eșanz comme datif-ablatif-génitif (\$ 215), tandis que le nominatif est eșin-q. En général, dans cette déclinaison l'a prédomine; la voyelle affaiblie i ne paraît au pluriel qu'au nominatif (qui est porté, comme le nominatif singulier, à affaiblir le thème) et dans les cas qui se forment du nominatif; au singulier, on ne rencontre l'i qu'au génitif-datif, tandis que l'ablatif, comme le nominatif, supprime tout à fait la voyelle (eșn-s), d'accord en cela avec les formes sanscrites telles que nămn-as.
- ² Dans l'alphabet arménien le \acute{g} occupe, en effet, la place du λ grec. Les lettres particulières à l'arménien ont été, il est vrai, intercalées parmi les lettres communes au grec et à l'arménien; mais $\surd \acute{g}$ prend véritablement la place du λ et se range après le k ($\rlap/{q}$), dont il est séparé par deux lettres qui manquent à l'alphabet grec, le $\rlap/{q}$ $\rlap/{q}$ et le $\rlap/{q}$ que nous transcrirons par $\rlap/{q}$. La place du $\rlap/{q}$ grec est occupée par le $\rlap/{q}$ $\rlap/{g}$, ce qui prouve qu'à l'époque où l'alphabet arménien a été arrangé, le $\rlap/{q}$ avait la valeur d'un $\rlap/{g}$ doux.
 - ³ Annales de critique scientifique, 1843, p. 447.

le mot brair, avec la métathèse de la liquide, si ordinaire en arménien, et la prosthèse d'une voyelle euphonique. La désignation arménienne de «frère » ressemble, sous ce double rapport, au mot correspondant en ossète, arvade (§ 87, 1). Dans ரட் புள uģt « chameau », forme très-altérée du sanscrit ustra, l'ancien r a également été déplacé; en effet, je reconnais dans le 1 g, non pas le s sanscrit, mais le r transformé. Parmi les thèmes de la 4° déclinaison de Schröder, qui se terminent tous en $\eta_{\dot{g}}$, mais qui, au nominatif et dans les cas de forme identique, suppriment l'e dont ce q & est précédé, nous trouvons, entre autres, le thème wumby asteg « étoile », nominatif asté, qui, étant admise l'identité de é et de r, rappelle aussitôt le védique stâr, str, le zend stâr (stâre, \$ 30) et le grec dolhe. Il y a même entre le mot arménien et le mot grec ce rapport particulier, qu'ils ont pris tous les deux au commencement une voyelle euphonique, sans laquelle le nominatif arménien (sté) serait impossible à prononcer. Cette prosthèse pourrait faire passer le mot arménien pour un terme emprunté à la langue hellénique, si nous ne savions que le procédé en question est tout aussi familier à l'arménien et à l'ossète qu'au grec; nous venons d'en avoir un exemple dans e-gbair 1.

Parmi les thèmes arméniens en toq eg, il y a plusieurs composés en totale plus teté, nominatif keté; exemple : qarketé « amas de pierres ». Ce keteg rappelle le sanscrit kétra « lieu, place », dont la syllabe finale a pu aisément se transposer en tar, qui a dû donner en arménien teg, to e étant le représentant le plus ordinaire d'un a sanscrit.

Outre la lettre be, on trouve très-fréquemment mo et me u

Le thème sanscrit naman «nom» donne de même en arménien la forme a-nun, où mu u est l'affaiblissement de l'a sanscrit, et où il ne reste de la syllabe man que la nasale. A l'égard de la prosthèse, l'arménien se rencontre encore pour ce mot avec le grec (δ-νομα).

comme tenant lieu de l'a sanscrit; aussi les mots sanscrits en a, qui ont fourni au grec et au latin la 2º déclinaison et au gothique la 1^{re} (forte), se sont-ils divisés en arménien en trois déclinaisons 1: la 1^{re} comprend les thèmes en ω a, la 2^e les thèmes en mo, la 3° les thèmes en mu u; l'instrumental pour ces trois classes de mots est a-v, o-v et u (ce dernier sans désinence casuelle)². On a déjà donné plus haut (\$ 183^a, 4) un exemple de la déclinaison en a, à savoir stana, nominatif stan (= sanscrit stâna-m «place»), instrumental stana-v; mardo «homme» est un exemple de la déclinaison en o; il fait au nominatif mard, au génitif mardoi, à l'instrumental mardo-v. Le sens étymologique de mardo est « mortel »; par sa forme, mardo se rapporte au thème sanscrit mṛtá, ou plutôt marta «mort»; comparez le grec βροτό, pour μροτό, qui est lui-même pour μορτό. L'o du thème arménien est donc identique avec la voyelle finale du mot grec congénère. A la même racine qui a donné mard, je rapporterai marmin «corps», en tant que «mortel, périssable » 3 (thème marmno ou marmni); dans la seconde syllabe, je reconnais le représentant du sussixe sanscrit mâna, zend mana ou mna, grec μένο, latin mnŏ (al-u-mnŏ, Vert-u-mnŏ). Au thème grec δω-ρο répond, quant à la racine et au suffixe, l'arménien une per turo « don », nominatif tur, de la racine sanscrite dà, dont l'à s'est probablement d'abord abrégé en arménien et ensuite affaibli en m. u. Dans le thème dio (pour divo), nominatif di «idole, faux dieu», génitif dioi (prononcez dio), je reconnais le sanscrit dévá avec mutilation de la diphthongue ai (devenue par contraction *t*) en *h* i. ωρδωβ arζat, thème arζaio, se rattache au sanscrit ragatá-m «argent», avec métathèse de ra en ar, comme dans le latin argentum et le grec

^{&#}x27; & s manque comme lettre finale des thèmes.

² Voyez Schröder, 6°, 9° et 10° déclinaisons.

³ Le sanscrit mur-ti « corps » appartient à la même racine.

ἄργυρος, qui appartiennent à la même racine sanscrite τις rûf «briller» (venant de râg). Dans le suffixe uno, nominatif un, de formes comme quanti getun «sciens, conscius», je reconnais le suffixe ana, grec avo (\$ 930). Comme exemples de thèmes ayant me u (10° déclinaison de Schröder), au lieu de l'a sanscrit, nous pouvons citer hênu «troupe», nequal ugtu «chameau, unter kowu «vache», nominatif hên, uht, kow. Le premier de ces mots répond au sanscrit sénâ (féminin) «armée n 1; mais comme l'arménien, qui ne distingue pas les genres, n'a, en réalité, que des masculins², il faut supposer un thème masculin séna coexistant à côté de sénâ. Nous en dirons autant pour le thème arménien kowu «vache», nominatif und kow, qui, par sa forme, est un masculin et se rattache au thème sanscrit gava « veau », lequel ne paraît qu'en composition 3. On peut encore expliquer le thème arménien kowu d'une autre façon : on peut le faire dériver du sanscrit gô (venant de gau), en supposant que l'arménien, ne pouvant décliner la diphthongue ô (ou plutôt au), lui a adjoint un a, qui s'est affaibli en u; de là le thème kowu, et, par apocope, le nominatif kow . Le thème sanscrit nâu «vaisseau » s'est élargi de la même façon en Lulle. navu, d'où vient le nominatif nav; le thème latin navi est formé d'une manière analogue, par l'adjonction d'un i.

- 1 De si «lier»; comparez le mot français une bande.
- ² Nons avons de même en sanscrit les pronoms des deux premières personnes qui ne distinguent pas les genres, mais qui néanmoins se sont reconnaître comme étant du masculin par leur accusatif pluriel asmán, yuémán.
- Il se réunit avec II pun (au lieu de puns; dans les cas forts pundns), qui veut dire «mâle», pour former le mot composé pungava-s «taureau», littéralement «veau mâle».
- Le n o médial est l'altération d'un a primitif, comme l'o grec dans $\beta o(\mathbf{F})$ os, etc. et l' δ latin dans hovis, etc.

§ 183¹, 2. Alphabet arménien. — Du g i arménien.

Comme l'arménien reviendra encore souvent dans la suite de cet ouvrage, nous donnerons ici, comme nous l'avons fait plus haut pour les autres idiomes, l'alphabet avec la transcription adoptée pour chaque lettre.

```
1. w a;
2. æ b';
3. æ g;
4. æ d;
5. æ e²;
6. æ s (s doux);
7. æ é;
8. æ ě;
9. æ i;
10. æ å (le j français, le ж slave);
11. æ i;
12. æ k;
14. æ $ $ (de) *;
```

- 1 Sur la valeur actuelle de toutes les muettes, voyez \$ 87, 1. Mais il faut remarquer qu'après avoir fait subir autresois aux muettes la substitution dont nous avons parlé, la prononciation arménienne est souvent revenue aujourd'hui au son primitis. Ainsi la moyenne de la racine sanscrite ET dd était devenue m = t (must tam «je donne»), d'après une loi de substitution analogue à celle des langues germaniques. Mais m a repris dans la prononciation actuelle la valeur de d: de sorte que nous avons aujourd'hui une sorme dam «je donne» qui répond au sanscrit dádâmi, et das «tu donnes», qui sonne comme la sorme équivalente en latin.
- ² Cette voyelle se prononce aujourd'hui comme si elle était précédée d'un j; la même chose a lieu pour le & slave (\$ 92 °). Voyez aussi, sur des faits analogues en albanais, mon mémoire sur cette langue.
- 3 Dans cette lettre, que Schröder transcrit dz, est contenue, selon lui, une sissante molle (* doux), dans d (n° 17), au contraire, une sissante dure; aussi transcrit-il cette dernière lettre ds. Je les représente toutes les deux par le ζ grec, auquel je souscris un point quand il doit marquer la combinaison du d avec un s doux (*). Sous le rapport étymologique, les deux consonnes arméniennes sont,

```
15. 4 k;
16. 4 h;
17. 2 (ds):
18. 2 g (venant de l ou de r, $ 183 \cdot, 1);
19. 2 g (ds);
20. 5 m;
21. 5 h (h doux initial), i;
22. 5 n;
23. 2 s;
24. 4 o<sup>2</sup>;
```

jusqu'à un certain point, identiques, car elles représentent toutes les deux la moyenne palatale (রূ g') dans les mots dont la forme correspondante existe en sanscrit (sur $\mathfrak{F} = di$, voyez \$ 14). Toutesois $\delta \zeta$ représente plus souvent le \mathfrak{F} que ne le fait & \(\zeta \). On peut comparer & \(\sum_{\overline{L}} \) \(\zeta_{nanel} \) \(\text{engendrer} \(\text{n avec la racine sanscrite} \) gan (même sens); δως ζετ «vieux» avec gárant (thème faible gárat) «vieux», grec yépovt; யாக்யடு arçai «argent» avec ragatá; பிய்ப் ganç «trésor» avec gangá "lieu où l'on met les trésors". Mais de même que les palatales sanscrites sont sorties d'anciennes gutturales, de même il est arrivé fréquemment qu'une ancienne gutturale, notamment h (= x prononcé mollement, \$ 23), s'est changée en arménien en & ζ ou en & ζ; exemples : ω δζ α serpent » = sanscrit aḥί-s (védique áḥi-s, grec έχι-s); ἐμων ζiun «neige», en sanscrit himá-m (racine hi); ζi «cheval», en sanscrit hayá-s (racine hi); Ibnu Çern «main» (thème Çeran, génitif-datif Çerin) répond, quant à la racine, au sanscrit hárana-m «main», en tant que «celle qui prend, et, quant au suffixe, à अन् an (5 924). Nous avons un exemple de h sanscrit changé en & ¿ dans de me a grand (thème me a, instrumental me a.v) = védique máḥa-s.

- 1 Le j initial, qui se prononce aujourd'hui comme un h, est l'altération du son q y: ainsi jungh la hasel «sacrifier» répond à la racine sanscrite un yagé (même sens). De même pour les noms propres H-akobus, H-udas, H-osep, etc. A l'intérieur des mots, et à la fin de quelques mots monosyllabiques, j précédé de u a et de n o forme avec ces voyelles les diphthongues ai et ui, n o se prononçant u quand il se trouve dans cette combinaison (voyez Petermann, p. 31); exemples: ujl ail «alius» = sanscrit anyá-s; la luis «lux» = sanscrit rué, nominatif ruk. A la fin des mots. excepté dans quelques monosyllabes, le j i de ces diphthongues n'est plus prononcé: je le conserve toutesois dans la transcription. On peut comparer cet i muet avec l'iota souscrit en grec. La voyelle précédente devient alors longue; exemple: suppany mardoi = mardo.
- ² Cette voyelle se prononce aujourd'hui avec un v prosthétique (vo); avec j elle forme la diphthongue wi, qui anciennement se prononçait peut-être oi. On a déjà fait

```
25. ¿ ć (tš);
26. 4 p;
27. 2 g (ds);
28. ~ r (r dur);
29. 4 8;
30. \( \psi \, \psi \, \psi \);
31. m t;
32. r r (r mou);
33. g \dot{z} (u);
34. \sim v devant les voyelles, \sim devant les consonnes et
           à la fin des mots';
35. \phi p;
36. 🙎 q' (souvent pour le sv sanscrit, comme 👱 q' en
           zend, $ 35);
37. • 6;
38. $ f.
```

On voit que l'alphabet arménien contient un grand nombre de lettres marquant un son dental suivi d'une sifflante, à peu près comme le ζ grec $(=\delta\sigma)$, le j anglais (=di), ou le z allemand (=ti). La question se présente donc naturellement, si une ou plusieurs de ces lettres ne proviennent pas, comme on l'a montré plus haut pour le ζ grec (S_{19}) , du son (S_{20}) , (S_{20}) , qui joue un si grand rôle dans la déclinaison des noms et des pronoms et dans la conjugaison des verbes, j'ai pu constater que, partout où il sert à la flexion, il s'explique par le (S_{20}) sanscrit, et que les formes en question répondent à des formes sanscrites ayant la lettre (S_{20}) les désinences casuelles qui contiennent un

observer (\$ 183 b, 1) que le m simple répond étymologiquement à l'a sanscrit, comme σ μικρόν en grec et 0 en slave. Schröder attribue dans toute position à la voyelle m la prononciation ue ou uo.

Précédée de no, la lettre L exprime la voyelle brève u; exemple : nel manne dustr. a fille n (thème duster), pour le sanscrit duhité (thème duhitér), slave dustri, génitif duster-e.

g ż; mais il me paraît à propos de jeter par avance un coup d'œil sur la conjugaison, parce qu'elle répand du jour sur la déclinaison des noms et des pronoms, de même qu'elle en reçoit à son tour des éclaircissements.

Nous commencerons par le subjonctif présent. Nous avons pour le verbe substantif hybriditem, qui correspond au potentiel sanscrit syâm; ce dernier est pour asyâm, comme s-mas « nous sommes » est pour asmás, dorien éopés, lithuanien es-me. L'arménien a conservé, comme le grec, la voyelle radicale, en affaiblissant, ainsi qu'il arrive très-souvent, l'a en i, comme, par exemple, en grec dans l'impératif lo-θι. La sifflante a complétement disparu en arménien du verbe substantif, à moins qu'elle ne se trouve, comme je le crois, sous la forme d'un r à la 3° personne du singulier de l'imparfait : 4p êr (erat) = védique às, zend às, dorien As (\$ 532). Le r de la 2° personne the tir (= sanscrit asîs) est, au contraire, pour le s de la flexion. Le & & initial de toutes les personnes de l'imparfait doit probablement, comme l'n grec, son origine à l'augment. Si nous prenons donc le g ż du subjonctif pour le représentant du j, et si, comme en sanscrit, nous exprimons ce son par la lettre y, nous aurons une correspondance frappante entre les formes arméniennes iyem, iyes, iyê et le grec eînv, eins, ein (venant de éoinv, etc. pour éojnv), ainsi qu'avec le sanscrit (a) syâm, (a) syâs, (a) syât. Les verbes attributifs se combinent, comme je crois, au subjonctif présent avec le verbe substantif; on a, par conséquent; sir-izem «amem», venant de sir-iyem, à peu près comme le vieux latin fac-sim, qui est, au moins sous le rapport de la forme, la combinaison de la racine avec le subjonctif de sum. Dans la 2° conjugaison arménienne, l'i de iżem, en se combinant avec l'a qui précède, forme la diphthongue ai; exemple: unungt of agaizem « molam », venant de aga-iyem. Après le me u de la 3° conjugaison, l'i du verbe auxiliaire tombe: ainsi de log-u-m «sino» vient le subjonctif Pmnangan l'ioguzum, ioguzus, ioguzu, formé de ioguyum, -yus, -yu. Dans les désinences, nous trouvons ici un u, au lieu de l'e des deux premières conjugaisons; ce changement s'explique par l'influence assimilatrice exercée par l'u de la syllabe précédente, qui lui-même tient la place d'un ancien à 1.

Je regarde le futur arménien comme étant originairement un subjonctif aoriste, de même que le futur latin de la 3° et de la 4° conjugaison est, comme on l'a montré depuis longtemps, un subjonctif présent (§ 692). Rappelons-nous à ce sujet que, dans le dialecte védique, il n'y a pas de différence pour la signification entre les modes de l'aoriste et ceux du présent, et que dans le sanscrit classique ce qu'on appelle le précatif n'est pas autre chose que le potentiel ou l'optatif de l'aoriste : comparez bû-yá-t « qu'il soit » avec dbû-t « il était ». Mais si le futur arménien est identique avec le précatif sanscrit, ou avec l'optatif aoriste grec, il renfermera sans doute l'équivalent de l'expression modale चा $y\hat{a}$, en grec in (venant de jn), que nous avons, par exemple, dans do-in-v, do-in-s, do-in (pour do-jn-v, etc.). C'est cet équivalent que je trouve, en effet, dans la syllabe gt że ou żu, venant l'une et l'autre de ża, et étant, comme on l'a montré plus haut, pour ye et yu; je retrouve encore le même équivalent dans le simple g ż de la 1^{re} personne du singulier; exemple: ww-g ta-ż «dabo», ta-że-s «dabis», ta-że «dabit», ta-żu-q (pour ta-żu-mý) «dabimus», ta-że-n «dabunt». A la 2° personne du pluriel, où l'ancien à de la syllabe un yà s'est affaibli en i, le $g \dot{z}$ devient, par l'influence de cet i, un $\varrho \dot{g} (= d\dot{s})$; exemple:

Le supposant que l'hypothèse émise ne soit pas fondée, et que le verbe substantif ne soit pas contenu dans le subjonctif présent de la 3° conjugaison, il faudrait rapprocher les formes comme *tog-u-żum* des potentiels sanscrits de la 8° classe (5 109°, 4), tels que tan-u-ya-m «extendam», -ya-s, -ya-t; mais, même en expliquant ainsi ces formes, il faudrait encore voir dans l'u de la troisième syllabe un effet de l'influence assimilatrice de l'u de la deuxième.

multip tagiq « dabitis ». Nous arrivons de la sorte au même point que le prâcrit, où le y sanscrit devient très-ordinairement y é, c'est-à-dire qu'il passe de la prononciation du j italien ou allemand à celle du j anglais. Si nous remplaçons donc g è et g é par le son primitif j, qu'en sanscrit exprime le y, le futur arménien répondra, comme nous l'avons dit, à l'optatif aoriste en grec et au précatif en sanscrit; mais il sera plus semblable au premier qu'au second, en ce que le précatif sanscrit, à la plupart des personnes, joint à la racine principale le verbe substantif, comme cela arrive en grec dans solnous. L'accord le plus complet a lieu à la 2° personne du singulier des trois langues. On peut comparer:

Sanscrit.	Grec.	Arménien.	
d é-y ã-sam ¹	δο-ίη-ν	ta-y	
dê-yã-s	δο-ίη-ς	ta-ye-s	
dê-yã-t	δο-ίη	ta-yê	
d ê- yã- sm a	δο-ίη-μεν	ta –yu –ģ	
dê-yã-sta	δο-ίη-τε	ta-yi-q	
dé-yã-sus ²	δο-ĩε-ν	ta-ye-n.	

A l'aoriste de l'indicatif, le verbe arménien en question a affaibli l'a radical en u, affaiblissement fréquent dans cette langue; à la 3° personne du singulier, l'a est supprimé tout à fait. On a donc : e-tu, e-tu-r (venant de e-tu-s), e-t, en regard des formes sanscrites \acute{a} - $d\^{a}$ -m, \acute{a} - $d\^{a}$ -s, \acute{a} - $d\^{a}$ -t, et grecques \acute{e} - $\delta\omega$ - ν , \acute{e} - $\delta\omega$ -s, \acute{e} - $\delta\omega$. A la 3° personne du pluriel, si l'on fait abstraction de l'altération des voyelles, il y a accord entre l'arménien e-tu-n et le dorien \acute{e} - $\delta\sigma$ - ν , au lieu qu'en sanscrit la forme primitive a- $d\^{a}$ -nt s'est affaiblie en \acute{a} -du-s.

Les aoristes de l'indicatif, qui se terminent à la 1^{re} personne

Pour dd-ya-eam, \$ 705.

² Venant de dé-yd-sant.

du singulier en gh żi, doivent être rapportés à la 10° classe sanscrite, à laquelle se rattache aussi, dans les langues germaniques, la conjugaison faible. J'explique donc g i, par exemple, dans igh lži «implevi» par le 📆 y sanscrit, par exemple, dans pâr-áyâmi «impleo »1. Cette classe de verbes n'a pas d'aoriste en sanscrit; elle le remplace par des sormes redoublées, comme ácûcuram «je volai», où il n'y a pas trace du caractère aya, ay², et qui n'ont de commun avec le présent côr-ayâ-mi et l'imparfait dcôr-aya-m que la racine, et non la formation. Mais l'arménien qui, à l'imparfait, ajoute le verbe substantif au thème du verbe principal, se sert, pour l'aoriste de cette classe, de la forme de l'imparfait sanscrit³. Toutesois, de ce que les aoristes des verbes réguliers de la 1^{re} et de la 2^e conjugaison arménienne se rattachent par leurs formes en toph eżi, woph ażi, à la syllabe finale ay de la 10° classe sanscrite, il ne suit pas nécessairement que les temps spéciaux de ces verbes appartiennent aussi à la 10° classe sanscrite; il se pourrait, en effet, que les temps spéciaux appartinssent à la conjugaison forte et les temps généraux à la conjugaison faible (s'il est permis d'appliquer à l'arménien la terminologie de Grimm), à peu près comme en latin sero (venant de seso, \$ 109°, 3) et strepo appartiennent à la conjugaison forte, mais sé-vi, strep-ui, à la conjugaison faible, à cause du verbe auxiliaire qui est venu se joindre au thème, et comme, en sens inverse, spondeo appartient à la conjugaison faible et spopondi à la conjugaison forte. Il se pourrait encore

¹ Păr-áyâmi vient de la racine par, pr (10° classe), qui a formé aussi le verbe arménien en question, l dans lži étant pour pl.

² Aya dans les temps spéciaux, ay dans les temps généraux.

³ Comparez, sous ce rapport, les aoristes lithuaniens comme jéékójau (4° conjugaison de Ruhig), où le caractère de la 10° classe se montre d'une façon plus apparente qu'au présent jéékau «je cherche» (5 109°, 6). En lithuanien, comme on voit, les verbes de la 10° classe ont également conservé leur aoriste indicatif, quoique la classe correspondante en sanscrit l'ait perdu.

qu'en arménien sir-e-m «j'aime» et aģ-a-m «je mouds» (les deux verbes pris pour modèles de conjugaison par Petermann) eussent éprouvé une abréviation ou une mutilation dans la voyelle caractéristique, de sorte que sir-e-m fût pour sir-ê-m, et aģ-a-m pour aģ-ai-m; ê-m serait alors une contraction pour ayâ-mi, comme le prâcrit ê-mi et le vieux haut-allemand ê-m (3° conjugaison faible de Grimm, \$109°, 6); il en serait de même pour ai renfermé dans la forme supposée aģ-ai-m.

Au futur, ou plutôt au subjonctif, qui tient lieu de futur (c'est le potentiel sanscrit), on ajoute l'exposant du mode au thème de l'aoriste indicatif. Nous avons vu que le thème de l'aoriste se termine par g \dot{z} ; de son côté, l'exposant modal commence, ainsi qu'on vient de le dire, par g \dot{z} = le sanscrit g g. A la 1^{re} personne du singulier, qui n'a pas de signe pour marquer la personne, on intercale un \dot{z} euphonique (uhphghg sirei-i-i, ununghg agai-i-i). Mais, aux autres personnes, on fait suivre le second g \dot{z} immédiatement, et alors le premier se change en s (Petermann, p. 207 et suiv.): sires-ie-s «amabis», agas-ie-s «moles», pour sirei-ie-s, agai-ie-s. Au sujet de ce changement, on peut rappeler un fait analogue qui a lieu en ancien et moyen haut-allemand, à savoir le changement en s des dentales (s compris le s = l'arménien s s devant d'autres dentales (s compris le s = l'arménien s s devant d'autres dentales (s 102 et suiv.); exemple : weis-s «tu sais», au lieu de weiz-s.

Ramené au système phonique sanscrit, agastes, ou la forme plus ancienne agattes, donnerait agay-yâ-s (nous faisons abstraction de la valeur étymologique du g arménien, qui, en sanscrit, serait un r ou un l). Mais, en sanscrit, le précatif, qui n'est pas autre chose que le potentiel de l'aoriste, rejette la syllabe wy, qui sert de caractéristique dans les temps généraux aux verbes de la 10° classe et aux verbes causatifs; on a, par conséquent, côr-yâ-s « que tu voles », vêd-yâ-s « que tu fasses savoir », au lieu de côray-yâ-s, vêday-yâ-s. Ce sont ces deux dernières

formes que je regarde comme les formes organiques et primitives; je ferai remarquer à ce propos un autre fait du même genre qui jette du jour sur celui que nous étudions. En sanscrit, cette même syllabe caractéristique ay est encore supprimée devant le suffixe du gérondif ya (â-vêd-ya, pour â-vêd-ay-ya); mais ici elle ne disparaît pas entièrement, car on la conserve, si la syllabe radicale a un a bref. Comparez vi-gan-ay-ya aux formes comme ni-pât-ya (de ni-pât-ay « faire tomber »), où l'allongement de l'a radical annonce suffisamment le causatif, même après la suppression de la syllabe ay. C'est ainsi que dans bôd-yâ-s « que tu sasses savoir » (au lieu de bôd-ay-yâs), le causatif est suffisamment marqué par le gouna, qui distingue cette forme de bud-yâ-s « que tu saches ». Je fais encore observer que le sanscrit, pour empêcher la rencontre de deux y, qu'il évite autant que possible, supprime aussi la caractéristique causale **uq** ay devant la caractéristique du passif ya; exemple: mâr-yá-tê « il est tué » (littéralement « il est sait mourir »), au lieu de mâray-ya-tê.

^{&#}x27; Avec changement de c en & k, à cause du t suivant.

au lieu du sanscrit yuśmát (pronom pluriel de la 2° personne). Il est difficile de croire que le \mathbf{z} y de la syllabe initiale \mathbf{z} yu, que le zend a laissée intacte dans les formes comme yûsmad, yûsmâkëm, soit devenu une gutturale sans transition; je pense que yu est devenu d'abord ću ou ćû, et ensuite, après la suppression de la voyelle, \mathbf{z} \mathbf{z} \mathbf{z} \mathbf{z} en effet, une fois la voyelle supprimée, la combinaison ćs ou ćs devenait aussi insupportable en zend que le seraient en sanscrit \mathbf{z} \mathbf{z} ou \mathbf{z} \mathbf{z} \mathbf{z} \mathbf{z} qui doivent se changer en \mathbf{z} \mathbf{z}

GÉNITIP.

\$ 184. Désinence du génitif.

A aucun cas les divers membres de la famille indo-européenne ne s'accordent d'une façon aussi complète qu'au génitif singulier. Il n'y a d'exception que pour le latin : dans les deux premières déclinaisons et dans la cinquième, ainsi que dans les pronoms des deux premières personnes, le latin a perdu la désinence pri-

¹ Nous faisons abstraction du changement de quantité dans la syllabe yu.

² Le mot kamad a donné ensuite, par l'insertion d'un a euphonique, ksamad, ksamakém, etc. (Voyez Brockhaus, Index du Vendidad-Sadé, p. 250.)

mitive et l'a remplacée par celle de l'ancien locatif. Les désinences sanscrites pour le génitif sont s, as, sya et âs. Les deux premières sont communes aux trois genres; cependant as, dans le sanscrit classique, est principalement réservé aux thèmes terminés par une consonne l. As est, par conséquent, à s, ce qu'à l'accusatif am est à m, ou ce qu'à l'ablatif zend ad est à d.

\$ 185. Gouna d'un i ou d'un u devant le signe du génitif. — Le génitif en haut-allemand.

Devant le signe du génitif **\(\mathbb{z}** s, les voyelles i et u reçoivent le gouna; le zend et, dans une mesure plus restreinte, le lithuanien et le gothique prennent part à cette gradation du son. Tous les thèmes en u prennent en lithuanien et en gothique un a devant la voyelle finale: le lithuanien sūnaú-s et le gothique sunau-s répondent donc au sanscrit sûnô-s «filii» (venant de sûnau-s). Pour les thèmes en i, le gouna se borne en gothique aux féminins : ainsi anstai-s «gratiæ» répond à nay prîtê-s. Au sujet du génitif des thèmes lithuaniens en i, voyez \$ 193. Le haut-allemand a, dès la période la plus ancienne, abandonné pour tous les féminins le signe du génitif; avec les thèmes terminés par une consonne (\$\$ 125, 127), il renonce aussi au signe du génitif pour les autres genres.

\$ 186. Génitif grec en os. — Génitif latin en is (archaïque us).

En sanscrit, les thèmes terminés par une consonne ne prennent, pour ainsi dire, que par nécessité au génitif la forme as, au lieu de s (\$ 94); en grec, cette désinence, sous la forme os, est adoptée non-seulement par les thèmes qui finissent par une

^{&#}x27;As sert en outre de désinence aux thèmes monosyllabiques en d (à la fin des composés), f, û, di et du (biy-ds, bruv-ds, ndv-ds), et aux thèmes neutres en i et en u : ces derniers entrent, à la plupart des cas, par l'addition d'un n euphonique, dans la catégorie des thèmes terminés par une consonne.

consonne, mais encore par ceux qui se terminent par i, par u, et par les diphthongues ayant v pour seconde voyelle. On ne dit pas au génitif wooei-s, vexeu-s, comme on pourrait s'y attendre d'après le § 185, mais σόσι-os, νέχυ-os. Le latin, au contraire, se rapproche davantage de la formation sanscrite, gothique et lithuanienne, mais il ne prend pas le gouna: nous avons de la sorte le génitif hosti-s qui répond au génitif gothique gasti-s. Dans les thèmes en u (4° déclinaison), l'allongement de l'u remplace peut-être le gouna, ou, ce qui est plus vraisemblable, cette classe de mots suit le même principe que les mots grecs dont nous venons de parler, et la voyelle qui est tombée devant s a été remplacée par l'allongement de l'u. Le Sénatus-consulte des Bacchanales nous donne le génitif senatu-os, qui rappelle le génitif grec. La terminaison is des thèmes finissant par une consonne s'explique d'ailleurs mieux par le sanscrit as que par le grec os, l'ancien a sanscrit s'étant affaibli en i dans beaucoup de formes latines, ainsi que cela est souvent arrivé aussi en gothique (\$\$ 66, 67). Mais on trouve également en vieux latin us comme représentant de la désinence du génitif as; exemple : nôminus, pour nôminis = sanscrit nâmn-as (Sénatus-consulte des Bacchanales). D'autres inscriptions donnent les génitifs Venerus, Castorus, Cererus, exercituus (Hartung, Des cas, p. 161).

\$ 187. Génitif des thèmes en i et en u, en zend et dans le dialecte védique.

Au sujet de la forme senatu-os que nous venons de citer, il est important de faire observer que le zend, au lieu d'ajouter simplement un s au génitif des thèmes en u, comme dans mainyëu-s (venant de mainyu), peut aussi former le génitif en ajoutant un b o (pour as), comme s'il s'agissait d'un thème finissant par une consonne; exemple : la danhe danhe danhe danhe danhe danhe danhe danhe.

Dans le dialecte védique, les thèmes en i et en u peuvent prendre au génitif la forme as, avec suppression du gouna : ainsi ary-ás, paśv-ás (de ari « ennemi », paśú « animal ») répondent aux génitifs grecs comme zóoi-os, véxv-os. De as, par l'affaiblissement de l'a en u, est sortie la désinence us, qui est usitée en sanscrit classique pour les thèmes páti « seigneur, époux », et sáki « ami », au génitif páty-us, sáky-us. A la fin des composés, le premier de ces noms a toutesois la sorme régulière paté-s. La terminaison us est usitée aussi pour une classe rare d'adjectifs en tî (ou nî) et kî (voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, § 162). On peut comparer avec ces génitifs en us les anciens génitifs latins comme nomin-us dont nous parlions plus haut; mais pour ces formes latines, ainsi que pour les génitifs étrusques comme Arnthial-us, Tanchfil-us¹, où la désinence us se joint aux thèmes terminés par une consonne, nous croyons que l'u est sorti directement de l'a primitif, sans qu'il soit nécessaire de supposer une relation particulière entre ces formes et les génitifs comme páty-us, sáky-us.

\$ 188. Génitif des thèmes en a, en sanscrit et en zend. — Génitif arménien.

Les thèmes en **a** et les pronoms de la 3° personne, parmi lesquels il n'y en a d'ailleurs qu'un seul, amú, qui finisse par une autre voyelle que a, ont en sanscrit, au génitif masculin et neutre, la terminaison plus pleine sya; exemples : vṛka-sya «lupi», tú-sya «hujus», amú-śya «illius» (\$ 21^b). En zend, cette terminaison paraît d'ordinaire sous la forme hê (\$ 42); exemples : vĕhrkahê «lupi», vĕhrkahê «lupi», populatinyê-hê «quarti», au lieu de tûirya-hê. La désinence sya est encore représentée en zend par deux autres formes, hyâ

¹ Voyez O. Müller, Les Étrusques, p. 63.

et שננש þyâ (\$ 35). Elles appartiennent toutes les deux à ce dialecte plus ancien dont nous avons déjà parlé (§ 31), dans lequel, comme en ancien perse et comme dans certaines formes du dialecte védique, l'a bres sanscrit s'est allongé à la fin du mot. La forme dialectale zende hyâ est identique à la forme hyâ employée en ancien perse 1, par exemple, dans martiya-hyâ «hominis». Comme exemple d'un génitif zend en hyâ, nous citerons aśa-hyâ «puri»; d'un génitif en quâ, spentaquâ «sancti». On trouve aussi la désinence hyâ combinée avec le thème iwa du pronom de la 2º personne : iwa-hyâ « tui », forme à laquelle devrait répondre en sanscrit un génitif tva-sya. Ce génitif a dû exister en effet, ainsi qu'un génitif ma-sya pour la 1^{re} personne: ce qui nous autorise à le croire, ce n'est pas seulement la forme zende que nous venons de mentionner, mais ce sont encore les formes borussiennes twai-se «tui», mai-sei «mei», où la désinence se, sei (après les voyelles brèves ssei) représente évidemment la désinence sanscrite sya.

Il est difficile de dire si en arménien la désinence r, au génitif des pronoms, par exemple dans no-r-a «illius n^2 , a quelque rapport avec la désinence sanscrite sya. Comme s, dans les langues iraniennes, devient ordinairement h, ou disparaît tout à fait devant les voyelles et les semi-voyelles, nous pouvons être tentés de voir dans r le représentant du y de sya, hya; on sait, en effet, qu'en arménien y devient souvent l^3 , et que l et r peuvent être regardés comme presque identiques. Mais nous trou-

¹ L'd long du génitif perse est abrégé dans les noms de mois, probablement parce qu'ils forment une sorte de composé avec le terme générique mâhya qui suit. Comparez \$ 193 et voyez le Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin (mars 1848, p. 135). En voici un exemple : v'iyaknahya mâhya «du mois de V'iyakna».

² Nominatif na. L'o du génitif est donc l'affaiblissement d'un ancien a. Quant à l'a final de no-r-a, il provient d'un pronom annexe (\$ 372.3).

[&]quot; Voyez \$ 20. On peut ajouter comme exemples [m. & luc ajougn, [& L] [c] aunir" (en sanscrit yug ajungeren). (Voyez Windischmann, ouvrage cité, p. 17.)

vons aussi r au génitif pluriel des deux premières personnes, où il est impossible de rattacher cette liquide à un \mathbf{z} y sanscrit. J'aime donc mieux considérer ces génitifs arméniens, tant singuliers que pluriels, comme des possessifs, en me référant à un fait analogue en hindoustani (\$ 340, note); quant à la désinence sya, j'en retrouve le q y dans le J des génitifs arméniens en wy, ny, et dans le p i de la 6° déclinaison de Schröder, laquelle supprime l'a du thème devant la désinence casuelle. On aura alors un génitif stan'-i répondant au sanscrit stâna-sya et au zend stâna-hyâ1. Dans Juppy mardo-i «hominis» (Petermann, 4° déclinaison), je crois que le 1 répond au y du sanscrit mrtá-sya (venant de marta-sya), quoique le j ne soit plus prononcé aujourd'hui et ne soit représenté que par l'allongement de la voyelle précédente (§ 183^b, 2); de même aussi le 1 du pronom relatif npny oro-i (prononcez oro) «cujus» répond au y de yá-sya². Comparez encore avec le génitif sanscrit anyá-sya et le génitif grec ἄλλοιο le génitif arménien ωμην ailo-i, du thème ailo «autre», qui est évidemment de la même famille (\$ 189). Après me u (altération d'un ancien a), le signe du génitif arménien a disparu même dans l'écriture, ce qui prouve que le 1 dans cette position est tombé de très-bonne heure : on peut comparer nequane ugtu « cameli » avec le sanscrit ústra-sya (\$ 183 b, 1). C'est ainsi que nous avons également un instrumental dénué de flexion ugtu ou, en conservant l'a primitif, ugta-v. Le génitif de dus jam « heure » est jamu, l'instrumental jamu

On pourrait aussi supposer que l'a du thème s'est affaibli en i au génitif et au datif, et que, par exemple, l'i de stani « regionis » est identique avec le second a de l'instrumental stana-v.

² Le \mathcal{I} y initial du pronom sanscrit est devenu en arménien un r, lequel a pris un o prosthétique, comme cela arrive souvent dans cette langue. Si l'on n'admet pas cette explication du pronom relatif, il n'en faut pas moins regarder oro comme le thème et admettre qu'au nominatif or il y a suppression de la voyelle finalc.

ou sama-v¹. Avec les thèmes en h i, il est impossible de distinguer si la voyelle (par exemple, dans srti « cordis, cordi», \$ 183°, 4) appartient au thème ou à la désinence.

Les génitifs en uj ne sont guère employés, ce semble, que pour les noms propres étrangers, dont le thème est élargi de la même façon qu'en vieux haut-allemand, où, par exemple, petrus a pour accusatif petrusa-n (§ 149 et Grimm, I, p. 767).

Il reste encore à résoudre une question : les datifs arméniens qui ont la même flexion que le génitif sont-ils originairement identiques avec ce cas? La réponse doit être négative, car en supposant que le génitif à lui seul exprimât en arménien, comme il le fait en prâcrit, les relations marquées par les deux cas, il y aurait vraisemblablement identité du génitif et du datif dans toutes les classes de mots, et au pluriel comme au singulier : le génitif ailoi, par exemple, signifierait à la fois « de l'autre » et « à l'autre ». Or, nous voyons que dans la déclinaison pronominale (excepté pour les deux premières personnes) le datif est terminé en m ou en ma; nous avons notamment ailu-m, qui répond au datif sanscrit anyá-smâi, au lieu que dans la déclinaison des substantifs l'i devenu muet, par exemple dans mardoi «homini», répond à l'i des datifs zends comme aspâi. Pour la prononciation, mardoi (lisez mardo) nous rappelle les datifs latins comme lupo (venant de lupoi). Les datifs arméniens qui (comme stâni = le zend stânâi) ont supprimé devant la désinence la voyelle finale du thème rappellent les datifs latins de la déclinaison pronominale, comme illî, ipst, venant de illoi, ipsoi 2.

ı.

I Je crois reconnaître dans ce mot le thème sanscrit yama «la huitième partie du jour, une veille de trois heures»; le s'arménien, qui équivaut au j français, tiendrait donc la place du ឬ y sanscrit. On trouve aussi en zend de s'au lieu du ឬ y, par exemple dans yusem «vous», en sanscrit yuyam. Ce sont d'ailleurs les deux seuls exemples de ce changement que je connaisse en arménien et en zend.

² Frédéric Muller, dans les Mémoires de philologie comparée de Kuhn et Schlei-

\$ 189. Les génitifs grecs en 0-10. — La désinence pronominale ius, en latin. — Le génitif en osque et en ombrien.

Le grec a conservé, ainsi que nous l'avons déjà montré ailleurs ', des restes de la désinence du génitif 📆 sya. Comme il était naturel de s'y attendre, c'est dans la déclinaison des thèmes en o, qui correspondent aux thèmes en wa, que nous rencontrons les traces de cette ancienne terminaison. Nous voulons parler de la désinence épique 10, par exemple dans 7010. Comme le σ doit être supprimé en grec quand il se trouve entre deux voyelles à l'extrême limite du mot, je ne doute pas que co ne soit une forme mutilée pour σιο. Dans τοῖο = π tá-sya (d'après la prononciation du Bengale tósyo) le premier o appartient au thème, et il n'y a que 10 qui marque la flexion casuelle. Quant à la suppression du σ dans $\tau o \tilde{i} o$, la grammaire grecque nous fournit encore un autre oto où personne ne peut douter qu'il n'y ait eu anciennement un σ : en effet, Sidoio est pour διδοισο, comme έλέγου est pour έλεγεσο; cela est prouvé par έδίδοσο et par tout l'organisme de la conjugaison, puisque le σ est la marque ordinaire de la deuxième personne. C'est par une suppression analogue du σ que nous avons roio au lieu de ro-oro (en sanscrit tá-sya). Dans la langue ordinaire, outre le σ, l'i qui suit est tombé également, et l'o qui restait s'est contracté

cher (t. II, p. 487), regarde le J du génitif arménien comme représentant le s de la désinence sanscrite sya. Il soutient que les lois phoniques de la langue arménienne s'opposent à la disparition d'une sifflante. Je rappellerai seulement ici les noms de nombre evin «sept» pour le sanscrit sáptan, ui «huit» pour le sanscrit ástan et le datif pronominal ailu-m «à l'autre» pour le sanscrit anyá-smái. Si la lettre s de sya s'était conservée en arménien, elle aurait sans doute pris la forme d'un ζ h et non celle d'un J, car cette dernière lettre, qui a pu dégénérer en aspirée au commencement des mots, n'en est pas moins, même dans cette position, le représentant d'un J primitif (S 183 L, 2).

¹ Du pronom démonstratif et de l'origine des cas, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1826, p. 100.

avec l'o du thème, de sorte que nous avons τοῦ pour το-ο. La forme homérique αο (Βορέαο, Αἰνείαο) est de la même origine : elle est pour α-ιο qui lui-même est pour α-σιο.

Le latin, à ce qu'il semble, a transposé la syllabe 🐯 sya en jus, avec changement de l'a en u, changement ordinaire en latin devant un s final, comme nous le voyons par les formes equu-s, ovi-bus, ed-i-mus, qu'on peut comparer aux formes sanscrites équivalentes ásva-s, ávi-byas, ad-más 1. On peut encore expliquer autrement la terminaison latine jus, en y voyant une forme mutilée pour sjus, qui se rapporterait à la terminaison féminine syas, usitée en sanscrit au génitif des pronoms. Le latin cu-jus répondrait alors au sanscrit ká-syâs, au gothique hvi-sôs (§ 175), et aurait passé, par abus, du féminin dans les deux autres genres: ce fait serait encore moins surprenant que ce que nous voyons en vieux saxon, où le signe de la 2º personne du pluriel du présent sert aussi pour la 1^{re} et pour la 3^e personne. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y a confusion des genres au génitif de la déclinaison pronominale latine: car si, par exemple, cu-jus (archaïque quoius) répond au masculin-neutre sanscrit ká-sya, cette forme ne peut convenir pour le féminin, car la désinence za sya et ses analogues en zend, en ancien perse, en borussien et en ancien slave (\$269), ne sont employées que pour le masculin et le neutre. Il nous reste donc le choix de rapporter cujus à ká-sya, ou au féminin ká-syâs, en admettant dans ce dernier cas la suppression de s devant j, et le changement de l'à long en u, changement qui a pu s'opérer par l'intermédiaire d'un a bref, comme cela a

¹ Une circonstance a pu produire ou aider ici la métathèse: c'est le sentiment confusque le génitif doit avoir pour marque caractéristique un s final. Les métathèses sont d'ailleurs fréquentes dans notre famille de langues, surtout pour les semi-voyelles et les liquides: en ce qui concerne le latin, je me contente de citer ici tertius de tretius pour tritius; ter de tre, en sanscrit tris, en grec τρίs; creo de cero, en sanscrit kar, kṛ «faire»; argentum de ragentum, en sanscrit ragatám (183^b, 1); pulmo de plumo, en grec πνεύμων.

dû avoir lieu pour la désinence du génitif rum, qui est pour le sanscrit साम् sâm.

Corssen propose une autre explication 1, d'après laquelle la terminaison sya serait représentée en latin par ju, et le s final serait une nouvelle désinence du génitif qui serait venue se surajouter à l'ancienne. Nous avons dans les formes éoliennes et doriennes comme époïs, épéos, épeïs (au lieu de époïo) un exemple d'une double désinence au génitif. Cette explication, qu'on peut admettre pour le masculin et le neutre, n'exclurait pas l'hypothèse que la désinence féminine-jus répond au sanscrit syâs (pour smy-às)².

Si l'on admet, comme le font Aufrecht et Kirchhoff³, que dans la terminaison osque eis (au génitif de la 2º déclinaison), l'e est un affaiblissement de l'ú ou de l'o du thème, et que la désinence casuelle est marquée seulement par is, on pourra voir aussi dans cet is une métathèse: Abellaneis, par exemple, serait pour Abellane-si, et de même eise-is «hujus» pour eise-si. En effet, la seconde déclinaison, à laquelle appartiennent la plupart des pronoms, doit avoir au génitif masculin et neutre une désinence finissant par une voyelle et commençant par un s: or, si l'on explique is comme provenant par métathèse de si, l'analogie avec le sanscrit sera parfaite, car, après la chute de l'a, sya devait devenir si⁵. Au génitif des thèmes osques en i, je

Nouvelles Annales de philologie et de pédagogie, 1853, p. 237.

² C'est aussi à cette désinence féminine syds qu'il faut rapporter en ancien slave la syllabe jan de TOBA to-jan «hujus» (féminin); le masculin-neutre fait to-go (\$ 271).

³ Monuments de la langue ombrienne, p. 118.

Le thème pronominal sanscrit ééá « celui-ci », qui n'est usité qu'au nominatif, ferait au génitif ééá-sya.

⁵ Il y a une autre explication qui rendrait compte également des génitifs en sis de la 2° déclinaison osque. On y peut voir des formes mutilées pour si-si, comme en messapien nous avons si-hi. L'é de si-s proviendrait par épenthèse de l'i final qui s'est ensuite perdu.

regarde et, par exemple dans Herentatet-s, comme le gouna de l'i du thème, de sorte que la désinence casuelle est représentée par s, comme en sanscrit, et que l'et répond à l'é du sanscrit agné-s (pour agnai-s) « du feu » 1. Les thèmes terminés par une consonne s'élargissent par l'addition d'un i qui est frappé du gouna, exactement comme les thèmes latins de même sorte au nominatif pluriel (\$ 226). Nous n'avons donc nulle part, au génitif osque, de désinence organique en is, qu'on puisse rapprocher de l'as sanscrit dans pad-as, de l'os grec dans $\pi \circ \delta$ -os, de l'is latin dans ped-is ou de l'us de l'ancienne langue latine dans nomin-us, Venerus. Nous sommes, par conséquent, d'autant plus autorisés à regarder comme une métathèse de si la désinence osque is, qui, dans la 2° déclinaison et dans celle des pronoms, correspond au sya sanscrit, au se borussien et au grec 10 (0-10).

Les anciens dialectes italiques n'ont pas, comme le latin, effacé au génitif pronominal la distinction des genres. Du moins l'ombrien a un génitif féminin era-r «illius» (venant de era-s), qui nous induit à croire que l'osque, dont nous n'avons pas conservé de génitif pronominal féminin, a dû opposer à la forme masculine eise-is mentionnée plus haut une forme féminine eisa-s. D'après cette analogie, l'ancien latin aurait dû avoir des génitifs féminins pronominaux comme quâ-s, hâ-s, eâ-s, illâ-s, ipsâ-s, istâ-s. Le pronom ombrien que nous venons de citer fait au génitif masculin erêr (venant de ereis)².

Les thèmes osques en i finissent au datif en ei; exemple: llerentatei. Mais je ne saurais voir dans cette syllabe ei la vraie marque du datif. Je regarde, en effet, ei comme répondant à l'ay du sanscrit agnáy-é «igni»: après la suppression de la désinence casuelle, ce mot a dû devenir agné (pour agnai). C'est la forme que nous trouvons dans l'osque Herentatei (avec e pour a) ainsi que dans les datifs gothiques comme anstai (\$ 175). En ombrien, le caractère du datif s'est également perdu dans la 4° déclinaison (qui s'est confondue en osque avec la 2°); on a donc manu, comme on a en gothique handau, avec cette différence qu'en ombrien il n'y a pas de gouna.

² Le pronont ombrien en question est peut-être de la même famille que le pronont

\$ 190. Génitif des thèmes en a, en lithuanien et en borussien.

En lithuanien, les thèmes masculins en a ont le génitif terminé en ō; exemples: déwō «dei»; kō «cujus». Cet ō n'est pas autre chose que la voyelle finale du thème qui a été allongée (\$ 92°) pour compenser la suppression de la désinence casuelle; cette désinence est, au contraire, restée en borussien, où nous avons au génitif deiwa-s = le lithuanien déwo et le sanscrit dévá-sya. Le lette a, comme le slave, conservé au génitif la voyelle a du thème, mais il a également perdu le signe casuel; exemple: deewa (dewa). Une autre explication de cette forme est donnée par Schleicher 1: il regarde l'o lithuanien comme une contraction pour aja, venant de asja. Les deux a brefs se seraient donc combinés, après la chute du j, pour former la longue correspondante. Si je partageais cette opinion, je rappellerais un fait analogue qui a lieu en gothique, où les formes laig-ô-s, laig-ô-th sont pour le sanscrit léh-áya-si, léh-áya-ti². Cet exemple viendrait appuyer l'explication de Schleicher; mais je ne puis admettre son principe, qu'un s final ne saurait être supprimé en lithuanien. Je rappellerai deux exemples qui prouvent le contraire : les désinences du présent (1^{re} et 2^e personne du duel) wa et ta sont pour les sormes sanscrites vas et ias, et pour les sormes gothiques ôs (venant de a-vas) et ts (venant de tas). En outre, au génitif

sanscrit adá-s «celui-là», avec changement de d en r, comme dans le latin meridies (\$ 17°).

¹ Mémoires de philologie comparée de Kuhn et Schleicher, I, pp. 115, 119.

Voyez \$ 109°, 6. Dans l'ō du lithuanien jéék-ō-me « nous cherchons » (c'est l'exemple donné par Schleicher, recueil cité, p. 119), je reconnais seulement le premier a du caractère sanscrit aya. C'est ce que prouvent le prétérit jēékojau, pluriel jēékojōme, ainsi que les formes du présent raudoju = sanscrit rod-áyá-mi (\$ 109°, 6). L'allongement de l'a en ō est inorganique. En général, le lithuanien prodigue un peu l'ō long: ainsi, au duel et au pluriel de l'aoriste, il a aussi un ō long pour représenter le dernier a de aya: jēék-ójō-wa, jēék-ójō-ta, jēék-ójō-me, jēék-ójō-te.

duel, s final tombe, comme il tombe aussi en zend, où nous avons & ô au lieu du sanscrit ôs (\$ 225). Quoi qu'il en soit, pour expliquer la forme lithuanienne déwō, il faut tenir grand compte des génitifs borussiens comme deiwa-s. Or, il se pourrait que les génitifs borussiens en a-s provinssent de a-sja = sanscrit asya, par la suppression de la syllabe **u** ya: dans cette hypothèse, la syllabe **u** sya aurait été défigurée de deux façons différentes, d'abord par la suppression de la semi-voyelle, ce qui a donné se (pour sje), et ensuite par la suppression de la voyelle 1. Le borussien a conservé l'a, qui est le son le plus pesant, devant la terminaison la plus mutilée, tandis que devant la désinence plus pleine se, il a changé l'a en e ou en ei. On pourrait aussi expliquer l'i de ei, par exemple dans stei-se, d'une autre façon: on pourrait supposer que l'i de la terminaison a passé dans la syllabe précédente, en sorte que stei-se serait pour ste-sie, et de même mai-se « de moi » pour ma-sie, twai-se « de toi » pour twa-sie. C'est ainsi qu'en grec nous avons à la seconde personne du présent et du futur Φέρ-ει-s pour $φ_{ερ-ε-σι} = \text{sanscrit } bár-a-si, δώ-σει-s pour δω-σε-σι = \text{sanscrit}$ dâ-syá-si.

\$ 191. Génitif gothique. — Génitif des thèmes en ar, en zend et en sanscrit.

La désinence pleine sya s'est aussi peu conservée en gothique qu'en lithuanien et en lette : les thèmes gothiques en a se confondent au génitif avec les thèmes en i, leur a s'étant affaibli en i devant s final (\$ 67); exemple : vulfi-s au lieu de vulfa-s. Mais en vieux saxon les thèmes de cette déclinaison ont conservé au génitif la désinence a-s à côté de la désinence e-s, quoique la première soit moins usitée que la seconde; exemple : daga-s « du jour », au lieu du gothique dagi-s.

¹ C'est ainsi qu'en grec la désinence de la 2° personne σι a perdu l'i (excepté dans le dorien ἐσ-σί), de sorte qu'on a, par exemple, δίδω-s au lieu du sanscrit dádâsi.

Les thèmes gothiques terminés par une consonne, excepté ceux qui finissent en nd, ont également pour signe casuel simplement un s; exemples: ahmin-s, brôthr-s (\$132). Au contraire les thèmes participiaux terminés en nd (\$125) ont le génitif en is; exemples: nasjandis « salvatoris » 1. Mais peut-être faut-il attribuer cette sorme à la nécessité de distinguer le génitif du nominatif singulier et du nominatif-accusatif pluriel : en effet, la sorme nasjand-s se consondait avec ces cas, au lieu que le même danger n'existe pas pour des génitifs comme ahmin-s, brôthr-s, dauhtr-s. Il est possible aussi que des génitifs comme vulfi-s, gasti-s, venant des thèmes vulfa, gasti, aient égaré l'instinct populaire, et fait croire qu'il fallait diviser ainsi : vulf-is, gast-is. Dès lors on aura fait d'après cette analogie nasjand-is. Quoique dans cette dernière forme is puisse aisément s'expliquer par la désinence as, qui est, en sanscrit, la terminaison du génitif pour les thèmes finissant par une consonne, je ne crois pas cependant que les thèmes en nd aient conservé une désinence plus pleine que les thèmes en r ou en n; j'aime mieux supposer que le thème a été élargi, en sorte que les thèmes en nd = sanscrit et latin nt, grec vt, ont passé soit dans la déclinaison des thèmes en i, soit dans la déclinaison des thèmes en a. Je divise donc nasjandi-s. Au lieu de nasjandi, il saudrait admettre un thème nasjanda, si les datifs pluriels comme nasjanda-m, donnés par Von der Gabelentz et Löbe, se rencontrent en effet, ou si, au commencement des mots composés, on trouve des formes en nda, appartenant à des substantifs participiaux.

Aux génitifs gothiques comme brôthr-s correspond le zend nar-s « viri, hominis ». Mais, ce mot excepté, la désinence du génitif pour les thèmes zends en r est δ (venant de as, \$ 56 b), comme en général pour tous les thèmes zends terminés par une

¹ C'est l'exemple cité à l'appui de cette forme par Massmann (Skeireine, p. 153).

consonne: seulement la voyelle qui précède r est supprimée conformément au principe des cas très-faibles (\$ 130), et comme on le voit dans les formes grecques telles que $\varpi \alpha \tau \rho - \delta s$, $\mu n \tau \rho - \delta s$, et les formes latines telles que patr-is, matr-is. On peut comparer à ces mots les génitifs zends $datr-\delta$ « datoris » ou « creatoris », $na-fedr-\delta$ « nepotis », ce dernier par euphonie pour $naptr-\delta$ (\$ 40)\data\$. Le génitif de atar « feu » est employé fréquemment en combinaison avec atar (atar « feu » est employé fréquemment en combinaison avec atar (atar « feu » est employé fréquemment de là que si atar a au génitif une forme à part atar-atar, qui se trouve être plus près de la forme du génitif gothique, cela vient uniquement de ce que le mot en question est monosyllabique.

En sanscrit, le génitif et l'ablatif de tous les thèmes en ar ou en âr, à forme alternant avec r (\$ 127), sont dénués de flexion et finissent en ur; exemple brâtur « fratris », mâtur « matris », dâtur « datoris ». L'u est évidemment un affaiblissement de l'a : dâtur est donc pour dâtar, lequel probablement est par métathèse pour dâtra: si nous rétablissons le signe casuel qui est tombé, nous avons le génitif dâtr-as, analogue au zend dâtr-ô.

\$ 192. Le génitif féminin.

Les thèmes féminins terminés par une voyelle ont en sanscrit une terminaison plus pleine au génitif, à savoir âs au lieu de s (\$ 113): ceux qui sont terminés par un i ou par un u bref peuvent à volonté prendre s ou âs; on a, par exemple, de prîti, ḥánu, tout à la fois les génitifs prîté-s, ḥánô-s et prîty-âs, ḥánv-âs. Les voyelles longues â, î, û, ont toujours ara âs²; exemples: áśvây-âs, bávanty-âs, vadv-âs. Cette terminaison âs devient en zend âo (\$ 56 b); exemples: aux par par bavainty-âo. Je n'ai pas rencontré cette désinence pour les thèmes en

¹ Voyez Burnouf, Yaçna, p. 363, note, et p. 241 et suiv.

² A l'exception seulement du petit nombre des mots monosyllabiques terminés en f et en û. (Voyez l'Abrégé de la Grammaire sanscrite, \$ 130.)

ou tanv-ô, tanav-ô, je n'ai point vu de forme âfrity-âo, tanv-âo. Les langues de l'Europe n'ont point, au féminin, des désinences plus fortes qu'au masculin et au neutre; en gothique, toute-fois, le génitif féminin montre un certain penchant à prendre des formes plus pleines: les thèmes féminins en ô conservent cette voyelle au génitif, contrairement à ce qui a lieu au nominatif et à l'accusatif; les thèmes en i prennent, comme on l'a vu plus haut, le gouna, au lieu que les masculins ne reçoivent aucun renforcement. On peut comparer gibô-s avec le nominatif-accusatif giba, qui est dénué de flexion et qui abrége la voyelle finale du thème, et anstai-s avec gasti-s. Sur les génitifs pronominaux comme thi-sô-s, voy. \$ 175.

En grec aussi, les féminins de la 1^{re} déclinaison conservent la longue primitive, contrairement au nominatif et à l'accusatif qui l'abrégent: on a par exemple σφύρᾶς, Μούσης, tandis que le nominatif et l'accusatif sont σφῦρᾶ, σφῦρᾶν, Μοῦσᾶν l. Nous trouvons aussi en latin â-s, avec l'ancien â long, dans familià-s, escâ-s, terrâ-s, au lieu qu'il est bref dans familià, familià-m, etc. Il ne peut être question d'un emprunt fait à la Grèce: ces formes du génitif sont précisément telles qu'on pouvait les attendre d'une langue qui a s pour caractère du génitif. Que cette désinence, qui dans le principe était certainement commune à tous les thèmes en â, se soit peu à peu effacée, hormis dans un petit nombre de mots, et que la langue l'ait remplacée comme elle a pu (\$ 200), il n'y a rien là que de conforme à la destinée ordinaire des idiomes, qui est de voir disparaître tous les jours un débris de leur ancien patrimoine.

¹ La désinence attique ωs est peut-être l'équivalent du sanscrit ás, de sorte que les formes comme ωόλε-ως répondraient aux formes comme prîty-ás. Bien que la terminaison ως ne soit pas bornée en grec au féminin, elle est du moins exclue du neutre (ἀσῖεος), et le plus grand nombre des thèmes en ι est du féminin.

En osque, tous les génitifs de la 1^{re} déclinaison finissent en a-s (â-s); de même en ombrien, avec cette différence, qu'ici les monuments les plus récents ont r au lieu de s, ce qui fait ressembler ces génitifs aux formes correspondantes en vieux norrois, telles que giōfa-r, au lieu du gothique gibô-s. Voici des exemples de génitifs osques: eitua-s « familiæ, pecuniæ », scrifta-s « scriptæ », maima-s « maximæ », molta-s « mulctæ ». En ombrien, nous trouvons: fameria-s Pumperia-s « familiæ Pompiliæ », Nonia-r « Noniæ ». On a aussi reconnu, en étrusque, des génitifs en as ou en es venant de noms propres féminins en a, ia (Ottfried Muller, Les Étrusques, p. 63); ainsi Marchas, Senties, de Marcha, Sentia 1.

\$ 193. Génitif des thèmes en i, en lithuanien et en ancien perse.

Par son génitif áśwó-s, au lieu de áśwā-s, le lithuanien se rapproche du gothique; il remplace encore à plusieurs autres cas l'â du féminin par ō. Les thèmes en i, qui, pour la plupart, appartiennent au féminin, ont le gouna comme en gothique, mais avec contraction de ai en ē, comme en sanscrit; comparez awé-s² « de la brebis » au sanscrit ávê-s (de पि avi « brebis ») et aux génitifs gothiques comme anstai-s. Le lithuanien, l'emportant sur ce point en fidélité sur le gothique, a conservé aussi le gouna avec les thèmes masculins; exemple : genté-s.

L'ancien perse emploie la gradation du vriddhi (\$ 26, 1) au lieu du gouna, c'est-à-dire à au lieu de a; exemples: cispài-s, génitif du thème cispi « Teispes » (nom propre, Inscription de Bi-

Dans les formes en es, il est possible que l'i qui précède ait exercé une influence assimilatrice sur la voyelle suivante (comparez \$ 92 k).

La forme usuelle awiés paraît reposer uniquement sur un abus graphique, attendu que l'i, d'après Kurschat, n'est pas prononcé, s'il est suivi d'un e long. Cet i n'ayant aucune raison d'être sous le rapport étymologique, je le supprime ainsi que fait Schleicher. On peut d'ailleurs s'autoriser, en ce qui concerne le génitif des thèmes en i, de l'exemple du borussien, qui n'a pas de gouna, et qui forme les génitifs pergimni-s, préigimni-s, des thèmes pergimni « naissance », préigimni « sorte ».

soutoun, I, 6), cicikrâi-s, génitif de cicikri (nom propre, ib. II, 9). L'â de ces formes répond donc à l'ô des génitifs zends en ôis (\$33). Si, pour les noms de mois, nous avons des génitifs en ais au lieu de âis, cela tient à la même raison pour laquelle les noms de mois ont des génitifs en hya au lieu de la forme ordinaire hyâ (\$188). C'est que ces génitifs en ais sont toujours accompagnés du mot mâhyâ « du mois », avec lequel ils forment une sorte de composé; exemple: bâgayadais mâhyâ « du mois de Bâgayadāi (ibid. I, 55).

\$ 194. Origine de la désinence du génitif. — Génitif albanais. — Tableau comparatif du génitif.

L'essence du génitif est de personnisser un objet en y attachant une idée secondaire de relation locale. Si nous recherchons l'origine de la forme qui exprime le génitif, il nous faut revenir au même pronom qui nous a servi à expliquer le nominatif, c'est-à-dire sa (\$134). La désinence plus pleine sya est formée aussi d'un pronom, à savoir sya, qui ne paraît que dans les Védas (comparez \$55) et dont le s est remplacé par t dans les cas obliques et au neutre (\$353), de sorte que sya est avec tya-m et tya-t dans le même rapport que sa avec ta-m, ta-t. Il ressort de là que sya, tya renferment les thèmes sa, ta, privés de leur voyelle et combinés avec le thème relatif zya.

L'albanais, qui a en grande partie perdu les anciennes désinences casuelles, s'est créé pour le génitif une terminaison nouvelle, d'après un principe tout à fait conforme au génie de notre famille de langues: je crois voir, en éffet, des pronoms de la 3° personne dans l'u et l'i du génitif indéterminé. Ce n'est cer-

Voyez mon mémoire Sur l'albanais, pp. 7 et 60. Sur l'origine pronominale de la désinence du génitif féminin e, par exemple dans di-e «alyde», voyez le même écrit, p. 62, n. 17.

tainement pas un hasard que les seuls substantifs qui prennent u au génitif de la déclinaison indéterminée soient ceux qui, dans la déclinaison déterminée, ont u comme article postposé; et que, d'autre part, ceux qui prennent : comme article aient : au génitif de la déclinaison dépourvue d'article. On peut comparer, dans la 2° déclinaison de Hahn, zjev-1 « zuvos » (nominatif-accusatif κjeν) avec le nominatif à article κjeν-ι κδ κύων », et, dans la 3° déclinaison de Hahn, μίχ-u¹ «Φίλου» avec le nominatif à article μίχ-u « ὁ Φίλος ». La déclinaison déterminée ajoute au génitif (qui sert en même temps de datif) après les désinences du génitif i, u, un \u03c4 comme article 2; du moins je crois devoir décomposer les formes comme κjéνιτ «τοῦ κυνός», μίχυτ «τοῦ Φίλου», de telle sorte que le τ représente l'article, et la voyelle qui précède, la terminaison; κjéνιτ, μίκατ seront done les équivalents de κυνός-τοῦ, Φίλου-τοῦ. L'origine de cet ι, qui sert tantôt d'article et tantôt de désinence du génitif, est le démonstratif sanscrit i, ou bien, ce qui me paraît encore plus vraisemblable, le thème relatif **a** ya, lequel en lithuanien signifie « il ». L'origine de l'u de μίχυ « amici » et « amicus » est, selon moi, le v du thème résléchi sanscrit sva, qui, en albanais, s'est encore contracté en u dans beaucoup d'autres fonctions. Mais si appartient au thème relatif sanscrit, lequel constitue une partie intégrante des thèmes démonstratifs s-ya et t-ya, il s'ensuit que la désinence du génitif dans zjév-i « du chien » et l'i des génitifs grecs comme 70-70 sont identiques avec le j i, devenu muet, des génitifs arméniens comme σωρητη mardoi = βροτοΐο (§ 188).

Nous faisons suivre le tableau comparatif de la formation du génitif:

¹ La rencontre de l'u avec la désinence grecque ou est fortuite.

² Ce τ est de la même samille que le thème démonstratif ta (\$ 349), le gothique tha (\$ 87) et le grec το.

Senscrit.	Zend.	Grec.	Letin.	Lithuanien.	Gothique.
masculin . áśva-sya	aśpa-kê	[##0-10	• • • • • •	pốnō	vulf-s
masculin. ká-sya	ka-hê	• • • • • •	cuj-us	kō	hvi-s
féminin ásváy-ás	hisvay-åo	χώρᾶ-s	terrā-s	ล์ร ่า งงั–ร	gibó-s
masculin. páté-s	patôi-s	• • • • • •	hosti-s	genté-s	gasti-s
masculin. ary-ás	• • • • • •	₩ όσι−ος	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
féminin prílé-s	áfrítói-s	• • • • • •	turri-s	awė-s	anstai–s
féminin prity-de	• • • • • •	φύσε- ω ε	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
féminin bávanty-á	s bavainty-do	•••••		•••••	• • • • • •
masculin. sûnő-s	paśēu-s	• • • • • •	pecú-s	sūnaú–s	sunau-s
masculin. paśv-ás	paśv-6°2	réxu-os	senatu-os	• • • • • •	• • • • • •
féminin hánó-s	tanēu-s	• • • • • •	socrú-s	• • • • • •	kinnau-s
féminin hánv-ás	tanv-b	yévv-os	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
féminin vadv-äs	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
masfém. gó-s	gēu-s	eta o(F)-os	bov-is	• • • • • •	• • • • • •
féminin náv-ás	• • • • • •	rā(F)-6s	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • •
féminin vác-ás	vác-ô	òπ-6s	vóc-is	• • • • • •	• • • • • •
masculin. bárat-as	barënt-6 ^s	Θέρουτ-ος	ferent-is	• • • • • •	• • • • • •
masculin. áśman-as	a śman- 6	δαίμο ν-os	sermôn-is	akmèn–s	ahmin-s
neutre nämn-as	nâman-ô	τάλαν-ος	nómin-is	• • • • • •	namin-s
masculin. brätur	bråir-ô	σατρ-ό ε	fråtr-is	• • • • • •	brôthr-s
féminin duḥitúr	duģdēr-ô	•		duktèr-s	
masculin. dâtúr	dåir-ô	δοτήρ-ος	datôr-is	• • • • • •	• • • • • •
neutre vácas-as	vacaņh-ô	έπε(σ)-ος	gener-is	• • • • • •	• • • • •

LOCATIF.

\$ 195. Caractère du locatif en sanscrit, en zend et en grec.

Ce cas a *i* pour caractère en sanscrit et en zend : de même en grec, où il a pris l'emploi du datif, sans pourtant perdre la signification locative. Nous avons, par exemple, $\Delta\omega\delta\tilde{\omega}\nu_i$, $Ma\rho\alpha\theta\tilde{\omega}\nu_i$,

¹ A la fin des composés; comme mot simple, páty-us, voyez \$ 187.

² Voyez \$ 135.

³ Ou boals, barato, voyez \$ 131.

Σαλαμῖνι, ἀγρῷ, οἴκοι, χαμαί, et, en passant de l'idée de l'espace à celle du temps, τῆ αὐτῆ ἡμέρᾳ, νυκτί. De même en sanscrit दिवस divasé « dans le jour », विश्व niśi « dans la nuit ».

5 196. Locatif des thèmes en a, en sanscrit et en zend. — Formes analogues en grec.

L'i du locatif, quand le thème finit par a, se combine avec lui et forme ℓ (s). Il en est de même en zend; mais à côté de ℓ , on trouve aussi ℓ δi (s33), de sorte que le zend se rapproche beaucoup de certains datifs grecs comme $\delta i \times \delta i$, ℓ et δi , où l'i n'a pas été souscrit et remplacé par l'élargissement de la voyelle radicale. Aux formes que nous venons de citer, on peut ajouter $\delta i \times \delta i \times \delta i$ «au milieu», auquel il faut comparer le grec ℓ $\delta i \times \delta i \times \delta i$ (venant, par assimilation, de ℓ δ 19). Mais il faut se garder de conclure, d'après cette forme et quelques autres semblables, à une parenté spéciale entre le grec et le zend.

§ 197. Locatif des thèmes en a, en lithuanien et en lette.

Dans la langue lithuanienne, qui dispose d'un véritable locatif, les thèmes en a s'accordent à ce cas d'une façon remarquable avec le sanscrit et le zend; ils contractent en e cet a combiné avec l'i locatif, qui d'ailleurs ne se montre nulle part dans sa pureté; on a, par conséquent, du thème déwa le locatif dèwé « en Dieu», qui répond à dévé et à prope daivé. Il est vrai qu'en lithuanien l'e du locatif des thèmes en a est bref (Kurschat, II, p. 47); mais cela ne doit pas nous empêcher d'y voir originairement une diphthongue, car les diphthongues, une fois qu'elles sont contractées en un seul son, deviennent sujettes à l'abréviation. On peut comparer à cet égard le vieux haut-allemand, où l'e du subjonctif est bref dans bêre « feram, ferat », tandis qu'il est long dans bêré-s, bêrêmés, berêt (\$ 81). et le latin, où nous

avons amem, amet à côté de ames, amemus, ametis. Une autre preuve que l'e lithuanien a dû primitivement être long, c'est qu'en slave, dans la classe de mots correspondante (\$ 268), il y a au locatif un & ê : or, le & représente à l'ordinaire l'é sanscrit (\$ 92 °). Le lette a supprimé l'i du locatif et, pour le remplacer, a allongé l'a qui précède; exemple : ratā « dans la roue », qu'on peut comparer au lithuanien rate (même sens) et au sanscrit râte « dans le char ». La forme lette prouve que c'est à une époque relativement récente qu'au locatif lithuanien de cette classe de mots ai a été contracté en e. Il est important d'ajouter que le lette a conservé la dernière partie de la diphthongue ai au locatif pronominal, et qu'il a même allongé l'i dans ces formes; exemple : taî « dans le, dans celui-ci ». En lithuanien, ce pronom fait au locatif ta-me, par l'adjonction du pronom annexe, dont il a été question plus haut (§ 165 et suiv.). Le sanscrit aurait tásmé, si à ce cas sma suivait la déclinaison régulière.

§ 198. Locatif des thèmes en i et en u, en sanscrit.

Les thèmes masculins en **\(\)** i et en **\(\)** u, et à volonté les thèmes féminins ainsi terminés, ont en sanscrit au locatif une désinence irrégulière: ils prennent à ce cas la terminaison âu, devant laquelle i et u tombent, excepté dans páti « maître » et sáki « ami », où l'i se change en **\(\)** y suivant la règle euphonique ordinaire (páty-âu, sáky-âu).

Si l'on examine l'origine de cette désinence, il se présente deux hypothèses. Suivant la première, et c'est celle que nous préférons, au vient de une âs et est un génitif allongé, une sorte de génitif attique; en effet, les thèmes masculins en i et en u ont également en zend les désinences du génitif avec le sens du locatif; il faut de plus se rappeler la vocalisation de s en u, dont il a été question au \$ 56 b, et en rapprocher le duel du, qui, suivant toute vraisemblance, est sorti de une âs (\$ 206).

Suivant l'autre hypothèse, qui serait très-vraisemblable si la désinence locative âu était bornée aux thèmes en u, âu serait simplement une gradation de la voyelle finale du thème 1; c'est ainsi que nous avons expliqué (\$ 175) les datifs gothiques comme sunau, kinnau, auxquels on pourrait alors comparer les locatifs sanscrits comme sûnâú, hánâu. Mais cette explication ne peut guère convenir aux locatifs comme agnâú, venant de agní « seu »; en effet, u est plus lourd que i, et les altérations des voyelles consistent ordinairement en affaiblissements. On ne trouve nulle part en sanscrit un exemple d'un i changé en u : il est donc dissicile d'admettre que, par exemple, agni « seu », avi « mouton », dont l'i est primitif, ainsi que cela ressort de la comparaison des autres langues, aient formé leur locatif d'un thème secondaire agnu, avu, et qu'un procédé analogue ait été suivi pour tous les autres thèmes masculins en i (et à volonté pour les thèmes féminins). Il est bien entendu qu'il faudrait excepter les locatifs, mentionnés plus haut, páty-âu, sáky-âu, où âu est évidemment une désinence casuelle, et y la transformation régulière de l'i final du thème.

§ 199. Locatif des thèmes en i et en u, en zend.

¹ Voyez Bensey, Grammaire sanscrite développée, p. 302.

² Page 337 du manuscrit lithographié.

trouvons très-fréquenment, pour le thème féminin pie tanu corps, la vraie forme locative man tanu-i1.

ll y a, dans le dialecte védique, des formes analogues en v-i, ou, avec le gouna, en av-i, telles que tanv-i, de tanú (féminin) «corps» et avec le gouna facta visnav-i, du thème masculin visnu (voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda). Pour sûnú «fils», Benfey (Grammaire développée, p. 302) mentionne le locatif sûnáv-i, avec lequel s'accorde parfaitement l'ancien slave sünov-i (locatif et datif).

5 200. Le génitif des deux premières déclinaisons latines est un ancien locatif. — Le locatif en osque et en ombrien. — Adverbes latins en é.

Nous venons de voir que le génitif en zend peut se substituer à l'emploi du locatif; nous allons constater le fait opposé en latin, où le génitif est remplacé par le locatif. Fr. Rosen a reconnu le premier un ancien locatif dans le génitif des deux premières déclinaisons: l'accord des désinences latines avec les désinences sanscrites ne laisse aucun doute sur ce point; ce qui vient encore à l'appui de cette identité, c'est que le génitif n'a en latin la signification locative que dans les deux premières déclinaisons (Romæ, Corinthi, humi), et seulement au singulier. On dira par exemple ruri et non ruris. Une autre preuve est fournie par la comparaison de l'osque et de l'ombrien; ces deux dialectes ne donnent jamais le sens locatif à leur génitif, qui a

¹ Burnouf relève un locatif en μ άο appartenant à un thème féminin en u : c'est μφείε pěrēta, de μφείε pěrētu « pont» (Yaçna, p. 513).

² Page 234 du manuscrit lithographié.

conservé partout sa désinence propre. On trouve dans ces deux langues, ou au moins en ombrien, un véritable locatif distinct du génitif.

En osque, nous avons pour exprimer le locatif, dans la 1^{re} déclinaison, une forme ai qui est semblable à la désinence du datif, et dans la 2° une forme ei, distincte du datif, lequel se termine en úi 1. En voici des exemples : esai viai mestai « in ea via media »; múinikei terei « in terra communi » (terum est du neutre). Dans la diphthongue ei, l'e représente la voyelle finale du thème, comme elle est représentée par e au vocatif de la 2° déclinaison latine (\$ 204) : l'on peut comparer la diphthongue ei l'é (contracté de ai) du sanscrit áévê « in equo ».

Nous arrivons au locatif ombrien, sur lequel je me vois obligé de retirer, après un examen répété, l'opinion que, d'accord avec Lassen, j'avais exprimée dans mon Système comparatif d'accentuation (p. 55). Si je renonce à y voir le pronom annexe sma (\$ 166 et suiv.), je ne peux pas non plus partager l'opinion émise par Aufrecht et Kirchhoff (ouvrage cité, p. 111), qui, rapprochant de la forme ordinaire me la forme plus complète mem², y voient la désinence du datif sanscrit byam. Ce n'est pas que le changement de b en m me paraisse impossible (comparez \$ 215), ou que la désinence du datif ne puisse servir à former des locatifs³; mais ce qui, selon moi, s'oppose à cette explication, c'est le fait suivant : toutes les fois que, dans la 1^{re} déclinaison, les formes en mem, men, me, ou simplement m, expriment une véritable relation locative (c'est-à-dire toutes les fois qu'elles

¹ Voyez Mommsen, Études osques, p. 26 et suiv. et 31 et suiv.

² Mem ne se trouve que deux sois, men trois sois (ouvrage cité, \$ 24, 3 et 4); me, au contraire, est très-fréquent. Au lieu de me, on trouve quelquesois simplement m.

³ J'ai moi-même fait dériver de la terminaison byam la syllabe bi des adverbes locatifs ibi, ubi, etc.

répondent à la question ubi), la voyelle qui précède n'est pas l'a du thème, mais e : ainsi l'on dit en ombrien tote-me «in urben, et non tota-me. Si cet e se retrouvait également quand les formes dont nous parlons indiquent la direction vers un endroit (question quò), on pourrait voir simplement dans l'e un affaiblissement de l'a du thème, affaiblissement dû à la surcharge que produit l'adjonction d'une syllabe. Mais il n'en est ' pas ainsi, et l'a reste invariable quand il s'agit d'exprimer le mouvement vers un endroit. Ainsi l'on dirait tota-me « in urbem » 1. Si donc tote-me «in urbe» contient une désinence de locatif, cette désinence doit être rensermée dans l'e de la seconde syllabe, lequel très-probablement est long et est une contraction de ai. Mais il n'est pas nécessaire de reconnaître dans tote-me une désinence de locatif, car le datif de tota est tote (toté), et, par conséquent, rien ne s'oppose à ce que nous supposions que le datif combiné avec mem, me, etc. et même quelquesois le datif seul², exprime la relation locative.

Quant à la direction vers un endroit, elle est exprimée en sanscrit par l'accusatif, et nous admettons qu'en ombrien elle est marquée par l'accusatif combiné avec les syllabes précitées, que nous regardons comme des postpositions. Mais, comme le redoublement d'une consonne n'est pas indiqué dans l'écriture ombrienne, non plus que dans l'ancienne écriture latine 3, on supprime le m de l'accusatif devant des enclitiques commençant par m. Au lieu de Akeruniamem, arvamen, rubiname, il faut donc lire Akeruniam-mem, arvam-men, rubinam-me.

On pourrait encore admettre que l'accusatif perd son m de-

^{&#}x27; Ce mot n'est pas ainsi employé; mais nous pouvons nous appuyer sur des formes analogues.

² Aufrecht et Kirchhoff (p. 113) eitent rupinie, sate, Akerunie, Iovine. tote rubine, sahate, exprimant le lieu où l'on est.

³ Voyez Aufrecht et Kirchhoff, p. 13.

vant la postposition, d'autant plus que, même à l'état simple, il se trouve souvent sans m (ouvrage cité, p. 110). Comme l'accusatif est plus propre qu'aucun autre cas à marquer le mouvement vers un endroit, ainsi que nous le voyons, non-seulement par le sanscrit, mais encore par le latin (pour les noms de ville), il n'y a pas lieu de s'étonner si quelquefois la direction est marquée en ombrien par des mots en a, sans adjonction d'aucun mot indiquant la relation.

Dans la 2º déclinaison ombrienne, le lieu où l'on est n'est pas distingué du lieu où l'on va, c'est-à-dire qu'on ne trouve la postposition qu'en combinaison avec l'accusatif, ou l'on emploie l'accusatif seul et dépouillé de son signe casuel; exemples : vukumen, esunu-men, esunu-me, anglo-me, perto-me, carso-me, somo (ouvrage cité, p. 118); on pourrait lire aussi vukum-men, etc. Pour les thèmes en i, les formes locatives en i-men, i-me, i-m, e-me, e-m, e correspondent aux accusatifs en im, em, e. Dans rus-e-me, du thème rus, lequel est terminé par une consonne, l'e est probablement voyelle de liaison (ouvrage cité, p. 128) et la forme dénuée de flexion rus l'accusatif neutre. On peut aussi regarder comme voyelle de liaison l'e des locatifs pluriels en em, si em n'est pas ici une simple transposition pour me, destinée à faciliter la prononciation à cause de la lettre f, signe de l'accusatif pluriel (\$ 215, 2), qui précède. Il est important de remarquer à ce propos que les formes en f-em ne sont jamais de vrais locatifs, mais qu'elles marquent le lieu où l'on va (ouvrage cité, p. 114), ce qui nous autorise d'autant plus à les expliquer comme des accusatifs avec postposition. L'ombrien suit dans les formations de ce genre son penchant ordinaire à rejeter un m final, de sorte que la plupart du temps la postposition au pluriel consiste simplement dans un e; il faudrait même admettre qu'elle a disparu tout à fait, si l'on regarde e comme une simple voyelle de liaison. On pourrait à ce sujet rappeler les accusatifs grecs comme $\delta \pi - \alpha$ comparés avec les accusatifs sanscrits comme $v\hat{a}\hat{c}-am$.

Ce qui porte encore à croire que la terminaison apparente des locatifs ombriens est une préposition devenue postposition, c'est que, en général, l'ombrien aime à placer après les noms les mots exprimant une relation (même ouvrage, p. 153 et suiv.). C'est ainsi que la préposition tu ou to, qui appartient en propre à l'ombrien et qui signifie « de, hors », ne se trouve qu'en combinaison avec les ablatifs qu'elle régit. De même l'ombrien ar = latin ad est toujours annexé au substantif qu'il gouverne, quoiqu'il paraisse quelquesois aussi comme présixe devant une racine verbale.

Nous retournons au latin pour dire que les adverbes en é de la 2° déclinaison peuvent être considérés comme des locatifs, au lieu que les adverbes terminés en é sont des ablatifs : nové, par exemple, représenterait le sanscrit návé « in novo ».

\$ 201. Locatif des pronoms en sanscrit et en zend. — Origine de l'i du locatif.

Les pronoms sanscrits de la 3° personne ont in, au lieu de i, au locatif, et l'a du pronom annexe sma (\$ 165) est élidé; exemples : tásm'in « en lui », kásm'in « en qui? ». Ce n ne s'étend pas aux deux premières personnes, dont le locatif est máy-i, tváy-i, et il manque également à la 3° personne en zend; exemple : se ahmi « dans celui-ci ».

On peut se demander quelle est l'origine de cet i, qui indique la permanence dans l'espace et dans le temps : nous considérons i comme la racine d'un pronom démonstratif. Si cette racine a échappé aux grammairiens indiens, il ne faut pas s'en étonner, car ils ont méconnu de même la vraie forme de toutes les racines pronominales.

\$ 202. Locatif féminin. — Locatif des thèmes en i et en u, en lithuanien.

Les thèmes féminins terminés par une voyelle longue ont en sanscrit une désinence particulière de locatif, à savoir âm. Les thèmes féminins en i et en u brefs peuvent prendre la même terminaison. Les thèmes féminins monosyllabiques en i et en û longs ont également part aux deux désinences, et peuvent prendre âm ou τ i; exemples : biy-âm ou biy-î «dans la peur», de bi.

En zend, au lieu de la désinence âm nous n'avons plus que a (comparez \$ 215); exemples : yahmy-a «in quâ» de yahmî (comparez \$ 172). Mais cette terminaison paraît avoir moins d'extension en zend qu'en sanscrit, et ne semble pas s'appliquer aux thèmes féminins en i et en u.

Le lithuanien a perdu comme le zend la nasale de la désinence $\hat{a}m$: pour les thèmes féminins en a il termine le locatif en $\delta j-e$, forme qui répond au sanscrit $\hat{a}y-\hat{a}m$; exemple: $\hat{a}\hat{s}w\delta j-e$ (= sanscrit $\hat{a}\hat{s}v\hat{a}y-\hat{a}m$). Le j a probablement exercé une influence assimilatrice sur la voyelle qui suit (comparez g_2). Si le thème est terminé en i, à cet i, qui s'allonge en g_2), vient encore s'associer la semi-voyelle g_1 ; exemple: g_2 , qu'on peut comparer au sanscrit g_2 , qu'on peut comparer au sanscrit g_3 , qu'on peut aussi être supprimée, comme dans g_3 , g_3 , g_4 , qu'on peut aussi être supprimée, comme dans g_4 , g_4 , g_5 , g_5 , g_5 , qu'on peut aussi être supprimée, comme dans g_4 , g_5 ,

Comme la plupart des thèmes lithuaniens en i sont du féminin, il est possible que cette circonstance ait influé sur les masculins

Notons à ce propos qu'en pali l'i final d'un thème devient régulièrement iy (= lithuanien ij) devant les désinences casuelles commençant par une voyelle. Exemple : ratti (féminin) «nuit», locatif (तियं rattiy-an ou, avec suppression de la nasale, तिया rattiy-a; cette dernière forme, si nous saisons abstraction de la quantité de la voyelle finale, se rapproche beaucoup des formes lithuaniennes comme awyi-è.

qui font également au locatif ij-e; exemple : gentij-è « dans le parent». Ce qui est plus étonnant, c'est que les thèmes en u, qui sont tous du masculin, ont part à la terminaison j-e : c'est ainsi que nous avons sūnuj-è¹, au lieu duquel on trouve toutefois aussi, suivant Schleicher (p. 190), sūnùi, qui ne se distingue du datif sūnui (\$ 176) que par l'accentuation. Si la forme sūnùi, que Ruhig et Mielcke ne citent pas, est primitive, et ne vient pas d'une contraction de sūnujè, elle s'accorde très-bien avec le védique et le zend tanv-i (du thème féminin tanu), que nous avons mentionné plus haut : la forme lithuanienne ne s'en distingue-rait que par le maintien de l'u, qui, en sanscrit et en zend, est devenu un v, conformément aux lois phoniques de ces langues. On peut comparer aussi la forme védique masculine sūndv-i, qui est frappée du gouna, avec le slave sūnov-i.

\$ 203. Tableau comparatif du locatif.

Nous donnons le tableau comparatif du locatif sanscrit, zend et lithuanien, ainsi que du datif grec, qui par sa formation est un locatif.

	Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.	Grec.
masculin	áśvé 1	aśpł	põnd	ін н ф
masneutre	ká-sm'-in	ka-hm'-i	ka-mè	
féminin	áśv dy-âm	hiṣvay-a?	áśwōj-e	χώρα ³
mesculin	páty-âu 🕻	• • • • • • •	5	ω όσι−ι
féminin	prit'-Au	• • • • • • • •	• • • • • • • •	ωδρτι−ι

- ¹ Peut-être vaut-il mieux diviser sūnu-j-d, comme au locatif pâli des thèmes en u, tels que yâgu-y-an ou yâgu-y-d (comparez \$ 43) «dans le sacrifice».
- ² Comparez le latin equi, humi, Corinthi, venant de equoi, etc. Rapprochez aussi nové (venant de novai) de नवे návé «in novo» (\$ 200).
 - ³ Comparez le latin equæ, Romæ, archaïque equai, Romai (\$ 5).
 - 4 Voyez \$ 198.
 - ⁵ Le locatif masculin est formé d'après l'analogie des locatifs féminins.

	Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.	Grec.
féminin	prity-âm	• • • • • • • •	awyj-è	• • • • • • •
neutre	vări-ņ-i	• • • • • • • • •	• • • • • • • •	ίδρι-ι
féminin	bávanty–Am	bavainty-a?	• • • • • • •	• • • • • • • •
masculin	sûn'–dú	• • • • • • •	• • • • • • • • •	• • • • • • • •
masculin	sûnáv–i ¹	• • • • • • • • • •	ક ū nùi	νέ χυ−ι
féminin	ḥán-âu	• • • • • • • •	• • • • • • • •	• • • • • • • •
féminin	tanv-í	ta nv-i	• • • • • • • •	γένυ-ι
neutre	máďu-n-i	• • • • • • • •	• • • • • • • •	μέθυ-ι
féminin	vadv–ám	• • • • • • •	• • • • • • • •	• • • • • • •
mascfém	gáv-i	gav-i?	• • • • • • •	$eta o(\mathbf{F})$ - ℓ
féminin	nâv-í	• • • • • • • •	• • • • • • • •	$var{lpha}(oldsymbol{F})$ – $oldsymbol{\ell}$
féminin	våć-1	váć-i	• • • • • • • •	òπ− ί
masculin	bárat–i	barënt-i	• • • • • • • •	Θέροντ-ι
masculin	áśman-i	aśmain-i	• • • • • • • •	δαίμον-ι
neutre	nămn-i²	nâmain-i	• • • • • • • •	τάλαν-ι
masculin	brãtar-i ³	bråir-i?*	• • • • • • • •	σ ατρ−ί
féminin	duḥitár-i	duģdēr-i ⁵	• • • • • • • •	θυγατρ-ί
masculin	dåtár–i	dâir-i?		δοτήρ-ι
neutre	váćas-i	vaćah-i	• • • • • • • •	επε(σ)-ι.

¹ Forme védique, \$ 199.

² Ou năman-i. (Voyez l'Abrégé de la grammaire sanscrite, \$ 191.)

Les thèmes qui, dans leur syllabe finale, font alterner ar et dr avec r, ont tous au locatif ar-i, au lieu que, d'après la théorie générale des cas très-faibles, nous devrions supprimer l'a qui précède r, ce qui nous donnerait pitr-i et non pitár-i. La première de ces formes s'accorderait mieux avec le datif grec sarp-i. (Voyez \$ 132, 1.)

Le ne connais pas d'exemple de ces formes; mais la voyelle précédant r doit vraisemblablement être supprimée, comme elle l'est au génitif singulier brâtr-6, dâtr-6, et au génitif pluriel brâtr-aim, dâtr-aim. Au contraire, dans les thèmes zends en an, la voyelle, même précédée d'une seule consonne, est conservée à tous les cas faibles: ainsi nous avons nâmain-i, au lieu du sanscrit nâmn-i ou nâman-i; nous avons au datif et au génitif nâmainé, nâmanô, au lieu du sanscrit nâmn-é, nâmn-as. (Voyez, dans l'index du Vendidad-Sadé de Brockhaus, les cas formés de dâman et nâman.)

^{*} Pour duédir-i, voyez \$ 178. Mais on pouvait aussi s'attendre à trouver duédiriet, par analogie, au datif, duédiré (\$ 41).

VOCATIF.

\$ 204. Accentuation du vocatif en sanscrit et en grec. — Vocatif des thèmes en a.

Au vocatif des trois nombres, le sanscrit ramène l'accent sur la première syllabe du thème, s'il ne s'y trouve déjà placé l. Exemples: pitar « père », dévar « beau-frère » (frère du mari), mâtar « mère », dúhitar « fille », râgaputra « fils de roi » tandis qu'à l'accusatif nous avons pitaram, déváram, mâtaram, duhitaram, râgaputram. Le grec a conservé quelques restes de cette accentuation: nous avons notamment les vocatifs wátep, δαερ, μῆτερ, Θύγατερ², qui sont, sous le rapport de l'accent, avec leurs accusatifs wατέρα, δαέρα, Θυγατέρα, dans le même rapport que les vocatifs sanscrits que nous venons de mentionner avec leurs accusatifs respectifs. Dans les mots composés, le recul de l'accent

- 'Les grammairiens indiens posent comme règle que les vocatifs et les verbes n'ont d'accent qu'au commencement d'une phrase, à moins, en ce qui concerne ces derniers, qu'ils ne soient précédés de certains mots ayant le pouvoir de préserver leur accent. Je renvoie sur ce point à mon Système comparatif d'accentuation, remarque 37. Il suffire de dire qu'il est impossible que des vocatifs comme régaputra, ou des formes verbales comme abavisyamati « nous serions » (moyen) soient, à quelque place de la phrase qu'ils se trouvent, entièrement dépourvus du ton.
- ² Le nominatif des deux dernières formes a dû être dans le principe un oxyton, comme en sanscrit mâtă, duhită: car il ressort de toute la déclinaison de ces mots que le ton appartient à la syllabe finale du thème. La déclinaison de dunp mérite, en ce qui concerne l'accent, une mention à part. Ici l'a n'est qu'une prosthèse inorganique, mais qui s'approprie le ton à tous les cas forts (\$ 129), excepté au nominatif singulier. Nous avous donc non-seulement dusp = sanscrit nar, mais encore dudpa, dudps, dudps, dudpas, en regard du sanscrit náram, nárdu, náras (nominatif-vocatif pluriel). Dans les cas faibles, au contraire, le ton vient tomber sur la désinence, suivant le principe qui régit les mots monosyllabiques: on a donc, par exemple: dudpi, qui répond au locatif sanscrit nar-i (comparez \$ 132, 1). Le datif pluriel fait exception, parce qu'il est de trois syllabes: on a dudpd-oi venant de dudp-oi (\$ 254), en regard du locatif sanscrit nr-sú venant de nar-sú.

au vocatif singulier a, en grec, une cause différente: il se fait en vertu du principe qui veut que l'accent des mots composés soit le plus loin possible de la sin; on a, par conséquent, au vocatif, ευ-δαιμον, au lieu qu'au nominatif, pour des raisons que l'on connaît, l'accent se rapproche: εὐδαίμων.

Si de l'accent nous passons à la forme du vocatif, nous observons, ou bien qu'il n'a pas de signe casuel dans les langues indo-européennes, ou bien qu'il est semblable au nominatif. L'absence de désinence casuelle est la règle, et c'est par une sorte d'abus que le vocatif reproduit dans certains mots la forme du nominatif. Cet abus est borné en sanscrit aux thèmes monosyllabiques terminés par une voyelle; exemple: At bit-s « peur! », de même qu'en grec nous avons xi-s; gâu-s « vache! », nâu-s « navire! ». Ici, au contraire, le grec a βοῦ, ναῦ.

En sanscrit et en zend l'a final des thèmes reste invariable: en lithuanien il s'affaiblit en e l. Le grec et le latin, dans la déclinaison correspondante, préfèrent également pour leur vocatif dénué de flexion le son de l'e bref à l'o et à l'u des autres cas. On comprend en effet que la voyelle finale du thème a dû s'altérer plus vite au vocatif qu'aux autres cas où elle est protégée par la terminaison. Il faut donc se garder de voir dans l'une, equè des désinences casuelles: ces formes sont avec déva dans le même rapport que wévre, quinque, avec pánéa; l'ancien a, devenu o dans l'unos, u dans equus, est devenu è à la fin du mot.

En zend, les thèmes terminés par une consonne, s'ils ont un s au nominatif, le gardent au vocatif : c'est ainsi que nous avons trouvé plusieurs fois au participe présent la forme du nominatif avec le sens du vocatif.

Le borussien peut, dans les thèmes masculins en a, prendre indifféremment a ou e, ou employer la forme du nominatif. Exemple: deixa « Dieu!» (= sanscrit déva) ou deixe (= lithuanien déxe) ou, comme au nominatif, deixe (le nominatif peut aussi faire deixas). Le lette a perdu le vocatif et le remplace partout par le nominatif.

\$ 205. Vocatif des thèmes en i et en u et des thèmes terminés par une consonne. — Tableau comparatif du vocatif.

Les thèmes masculins et féminins en i et en u ont en sanscrit le gouna : les neutres peuvent prendre le gouna ou garder la voyelle pure. Au contraire, les féminins polysyllabiques en i et en i abrégent cette voyelle. Un i i final devient i, c'est-à-dire qu'il affaiblit en i le second i i le second i i et le combine avec le premier de manière à former la diphthongue i. C'est évidemment le même but que poursuit la langue, soit qu'elle allonge ou qu'elle abrége la voyelle finale : elle veut insister sur le mot qui sert à appeler.

A la forme \hat{u} , produite par le gouna (a+u), correspondent des formes analogues en gothique et en lithuanien: comparez au sanscrit \hat{sund} les vocatifs \hat{sunau} , \hat{sunau} . On ne trouve pas dans Ulfilas de vocatif d'un thème féminin en i; mais comme, sous d'autres rapports, ces thèmes forment le pendant exact des thèmes en u, et comme ils ont, ainsi que ceux-ci, le gouna au génitif et au datif, je ne doute pas qu'il n'y ait eu en gothique des vocatifs comme anstai. On ne rencontre pas non plus de vocatif d'un thème féminin en u; mais comme, à tous les autres cas, les thèmes féminins en u suivent l'analogie des masculins, on peut, à côté des vocatifs \hat{sunau} , magau, placer sans hésitation des vocatifs féminins comme $handau^2$. Les thèmes masculins en i

¹ En zend, le gouna est facultatif pour les thèmes en » u ; exemple : *** mainyû et *** mainyu. Mais il n'y a pas, à ma connaissance, d'exemple de thème en i prenant le gouna.

² C'est par inadvertance que Von der Gabelentz et Löbe donnent la forme sunu au vocatif, car on trouve déjà dans la 1^{re} édition de la Grammaire de Grimm les formes sunau et magau. Les exemples sont d'ailleurs rares, attendu que pour les objets inanimés on n'a guère occasion d'employer le vocatif. Je n'ai pu constater, pour cette raison, si le vocatif des thèmes en n (déclinaison faible) est semblable au nominatif,

ont, comme les thèmes masculins et neutres en a, perdu en gothique leur voyelle finale au vocatif, ainsi qu'à l'accusatif et au nominatif; exemples: vulf', daur', gast'. Le lithuanien, au contraire, marque, dans les deux genres, l'i final, comme l'u final, du gouna; exemples: genté «parent!», awé «mouton!», de même qu'en sanscrit nous avons pâté, ávê.

Les adjectifs germaniques se sont écartés, au vocatif, de la règle primitive : ils conservent le signe casuel du nominatif. Ainsi, en gothique, nous avons blind's «aveugle!». En vieux norrois les substantifs participent à cette anomalie et conservent le signe du nominatif.

Le grec a assez bien conservé ses vocatifs : dans plusieurs classes de mots il emploie le thème nu, ou le thème ayant subi les altérations que les lois euphoniques ou l'amollissement de la langue ont rendues nécessaires; exemples: τάλαν, par opposition à τάλας; χαρίεν au lieu de χαρίεντ, par opposition à χαρίεις; σαῖ, au lieu de wais, par opposition à wais. Les thèmes terminés par une gutturale ou une labiale n'ont pu se débarrasser au vocatif du σ du nominatif, $\varkappa \sigma$ et $\varpi \sigma$ (ξ, ψ) étant des combinaisons qu'afsectionne le grec et pour lesquelles il a même créé des lettres spéciales. Remarquons toutefois le vocatif ava, qui coexiste à côté de άναξ, et qui est conforme à l'ancien principe : en effet, un thème ἀνακτ, privé de flexion, ne pouvait conserver le κτ, ni même, selon les règles ordinaires du grec, le x. « Au reste, ainsi que le fait observer Buttmann (Grammaire grecque développée, p. 180), on comprend sans peine que des mots qui ont rarement occasion d'être employés au vocatif, comme & wois par exemple, prennent plutôt, le cas échéant, la forme du nominatif 1. » Le latin est allé encore plus loin dans cette voie que le

ou si, comme en sanscrit, on emploie la forme nue du thème; en d'autres termes, si, pour le thème hanan, on dit au vocatif hana ou hanan.

¹ C'est à cette circonstance sans doute qu'est due, dans la déclinaison des thèmes

grec : hormis pour les masculins de la 2° déclinaison, il emploie partout le nominatif au lieu du vocatif.

Je fais suivre le tableau comparatif du vocatif pour les thèmes cités au \$ 148.

s	anscrit. Zend	. Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
masculin. ást	pa aśp a	tane	eque	póne	oulf"
neutre dăi	na dåta	δ ωρο−ν	dônu-m	• • • • • •	daur'
féminin ást	vê hişva`	χώρα	equa	áśva	giba
masculin. pás	t é p aiti	ω όσι	hosti-s	genté	gast'
féminin pri	ilé Afrîti	σόρτι	turri-s	awé	anstai?
neutre väs	ri vairi	Bpi	mare		• • • • • •
féminin bá	vanti bavain	ti			• • • • • •
masculin. sű	nô paśu	réxu	pecu-s	sūnaú	sunau
féminin ķás	nô tanu	γένυ	Boctu-8	• • • • •	kinnau
neutre ma	idu madu	μέθυ	pecû	• • • • • •	• • • • • •
féminin vá	đu	• • • • • • •	• • • • • • •		
masfém. gå	u-s gdu-s	βοῦ	bó-s	••••••	• • • • • •
féminin ná	u-s	v aū		• • • • • • •	• • • • •
féminin vál	k váli-s i	∂π-s	· voc-s		• • • • • •
masculin. bd:	ran baran-	ε Θέρων	feren-s	áugāi -s	fijand?
masculin. áśi	man aéman	gainos	sermo	akmű	ahma?
neutre nã	man n am an	τάλαν	nômen	• • • • • •	namô?

neutres en o, l'introduction au vocatif du signe casuel ». Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le grec a dû se déshabituer d'autant plus aisément d'employer la forme nue du thème, qu'au commencement des composés on trouve beaucoup plus rarement qu'en sanscrit le thème dans sa pureté primitive (\$ 112).

¹ C'est ainsi que nous avons drodépa, vocatif de drodépa, nom d'une divinité (littéralement, qui a des chevaux solides), de droa = sanscrit druva, et aépa (voyez Burnouf, Yaçna, p. 428 et suiv.). Le dialecte védique a également des vocatifs de ce genre, c'est-à-dire abrégeant l'à long du féminin au lieu de le changer en é. Dans le sanscrit classique, trois mots, qui signifient tous les trois «mère», suivent cette analogie : akkå, ambå, allå; vocatif ákka, ámba, álla. On trouve aussi dans le dialecte védique ámbé au lieu de ámba.

	Senscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuenien.	Gothique.
masculin.			σάτερ	•	• • • • • •	
· féminin	duhitar	duģ d arē	θύγατερ	måler	dukté	dauhtar
masculin.	dätar	dåtarë	δοτήρ	dator	• • • • • •	• • • • • •
neutre	váća s	vácô	ėπos ²	genus		

¹ Voyez \$ 44.

FIN DU PREMIER VOLUME.

² Voyez \$ 128.

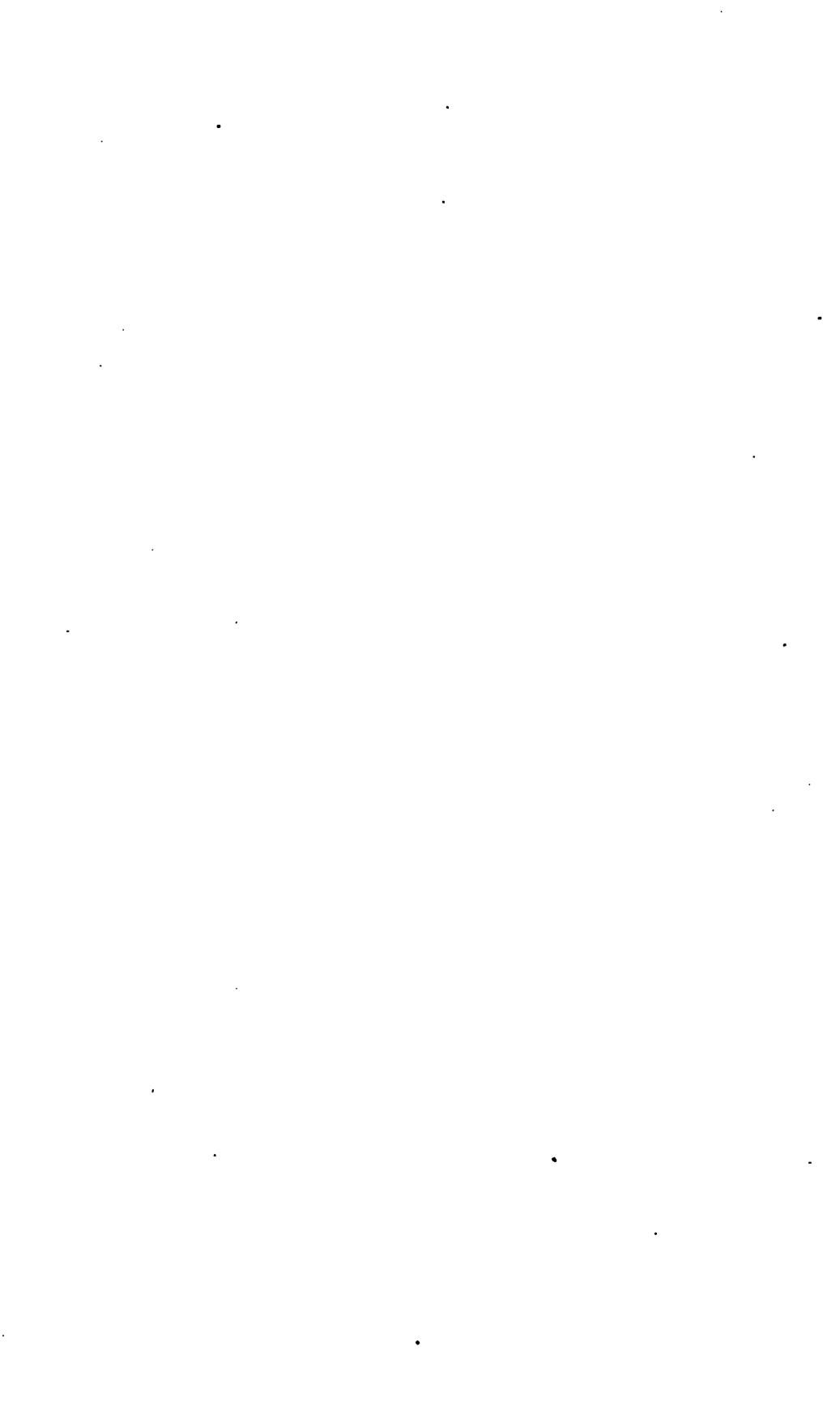


TABLE DES MATIÈRES.

	-	Pages.
Is	TRODUCTION	111
P	RÉPACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION	1
Pı	RÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION	11
	SYSTÈME PHONIQUE ET GRAPHIQUE.	
	ALPHABET SANSCRIT.	
3	1. Les voyelles simples en sanscrit. — Origine des voyelles ऋ r et लू !	23
ż	2. Diphthongues sanscrites	28
3	3. Le son a en sanscrit et ses représentants dans les langues congénères.	
3	4. L'à long sanscrit et ses représentants en grec et en latin	
\$	5. Origine des sons a, æ et æ en latin	
\$	6. Pesanteur relative des voyelles. — A affaibli en i	35
5	7. A affaibli en u	38
\$	8. Pesanteur relative des autres voyelles	40
5	9. L'anousvâra et l'anounasika	41
\$	10. L'anousvâra en lithuanien et en slave	43
5	11. Le visarga	43
5	12. Classification des consonnes sanscrites	44
\$	13. Les gutturales	46
5	14. Les palatales	47
S	15. Les cérébrales ou linguales	49
5	16. Les dentales	49
\$	17°. D affaibli en l ou en r	51
\$	17 b. N dental changé en n cérébral	51
	18. Les labiales	
	19. Les semi-voyelles	
Ś	20. Permutations des semi-voyelles et des liquides	58

	•	Pages.
	21°. La sillante s	
\$	21 b. La sifflante é	63
\$	22. La siffante :	64
	23. L'aspirée ħ	
5	24. Tableau des lettres sanscrites	66
5	25. Division des lettres sanscrites en sourdes et soneres, fortes et faibles	68
	LE GOUNA.	
5	26, 1. Du gouna et du vriddhi en sanscrit	68
	26, 2. Le gouna en grec	
	26, 3. Le gouna dans les langues germaniques	•
	26, 4. Le gouna dans la déclinaison gothique	•
	26, 5. Le gouna en lithuanien	
	26, 6. Le gouna en ancien slave	•
	27. De l'i gouna dans les langues germaniques	•
	28. Du gouna et de la voyelle radicale dans les dérivés germaniques	•
	29. Du vriddhi	•
	ALPHABET ZEND.	
_		
	30. Les voyelles • a, ξ ĕ, • ά	79
	31. La voyelle , ö	80
	32. Les sons i , i , u , u , u , b , o , b , o , a a , a a , a	81
	33. Les diphthongues 4 6i, w é et wa ai	83
	34. Les gutturales, k et k	85
	35. La gutturale aspirée \dot{q} \dot{q}	86
	36. Les gutturales e g et é	87
5	37. Les palatales $\boldsymbol{\rho}$ c et \boldsymbol{g} \boldsymbol{g}	88
	38. Dentales. Les lettres et et & i	90
	39. Les dentales d , d et d	Эo
\$	40. Les labiales p , δf , b	дя
5	41. Les semi-voyelles. — Épenthèse de l'i	93
Ş	42. Influence de y sur l'a de la syllabe suivante. — Y et r changés en voyelles	95
S	43. I comme voyelle euphonique de liaison	9" 96
	44. La semi-voyelle r	•
	45. Les semi-voyelles v et w	97
		97
	46. Épenthèse de l'u	98
4,7	47. Aspiration produite en zend par le voisinage de certaines lettres. — Fait	
C	identique en allemand	99
_	48. H inséré devant un r suivi d'une consonne	
,1	49. La siffante 🛥 🕯	101

	TABLE DES MATIÈRES.	451
	1	Pages.
	50. V changé en p après é	102
	51. La sissante 👆 *	102
5	52. La sifflante من فوريع ألم	104
\$	53. La lettre w h	105
	54. Le groupe hr	105
5	55. Se pour he	106
5	56 *. Nasale n insérée devant un h	106
5	56 b. As final changé en ô; de changé en âo	107
5	57. La sissante 5 * tenant la place d'un h sanscrit	108
5	58. 5 * pour le sanscrit g' ou g	108
5	59. La sifflante 🐠 🛊	109
5	60. Les nasales i et i n	110
	61. Le groupe an.	
,	62. Les nasales, et & n. — Le groupe nuk	111
S	63. La nasale 6 m. — Le b changé en m en zend; changement contraire	
	en grec	112
5	64. Influence d'un m final sur la voyelle précédente	119
5	65. Tableau des lettres zendes	113
	ALPHABET GERMANIQUE.	
	66. De la voyelle a en gothique	
\$	67. A changé en i ou supprimé en gothique	114
5	68. A gothique changé en u ou en o en vieux haut-allemand	115
5	69, 1. L'à long changé en ô en gothique	115
\$	69, 2. L'à long changé en è en gothique	117
5	70. Le son ei dans les langues germaniques	118
\$	71. I final supprimé à la fin des mots polysyllabiques	120
\$	72. De l'i gothique	121
S	73. Influence de l'i sur l'a de la syllabe précédente	121
5	74. Développement du même principe en moyen haut-allemand	122
S	75. Effet du même principe dans le haut-allemand moderne	129
\$	76. De l'i long dans les langues germaniques	123
5	77. U bref gothique devenu o dans les dialectes modernes	125
5	78. Transformations des diphthongues gothiques ai et au dans les langue	8
	germaniques modernes	125
\$	79. La diphthongue gothique m, quand elle ne fait pas partie du radical, se	e
	change en é en vieux haut-allemand	126
\$	80. Ai gothique changé en é à l'intérieur de la racine en vieux et en moyer	1
	haut-allemand	
5	81. Des voyelles finales en vieux et en moyen haut-allemand	
	82. L'i et l'u gothiques changés en ai et en au devant h ou r	-

		Pages.
5	83. Comparaison des formes gothiques ainsi altérées et des formes sanscrites	
	correspondantes	
	84. Influence analogue exercée en latin par r et h sur la voyelle qui précède.	131
5	85. La diphthongue gothique iu changée en haut-allemand moderne en ie,	_
_	ü et eu	
	86, 1. Les gutturales	_
	86, 2 °. Les dentales	139
3	86, 2 b. Suppression dans les langues germaniques des dentales finales	•
_	primitives	139
	86, 3. Des labiales	140
	86, 4. Des semi-voyelles	1/12
	86, 5. Les siffantes	143
3	87, 1. Loi de substitution des consonnes dans les idiomes germaniques.	
•	Faits analogues dans les autres langues	
	87, 2. Deuxième substitution des consonnes en haut-allemand	
	88. De la substitution des consonnes dans les langues letto-slaves	153
7	la fin des mots	. 5 5
•	90. Exceptions à la loi de substitution au commencement des mots	156
	91, 1. Exceptions à la loi de substitution. — La ténue conservée après s, h	
J	$(ch) \text{ et } f. \dots $	
•	g1, 2. Formes différentes prises en vertu de l'exception précédente par le	
•	suffixe ti dans les langues germaniques	
5	91, 3. Le gothique change la moyenne en aspirée à la fin des mots et devant	_
	un s final	
S	91, 4. Le th final de la conjugaison gothique. — Les aspirées douces des	_
	langues germaniques	
		.
	ALPHABET SLAVE.	
S	92. Système des voyelles et des consonnes	161
	g2 °. d, E, O, A, Ћ, a, e, o, aṅ, wì	
	92 ^b . H, L, i, i	
	92°. 31, ü, 3 ŭ	
	92 d. 31 ü pour a	
	g2 .	
	92 · в г	
	·	•
	928. Tableau des consonnes dans l'ancien slave. — La gutturale X	_
	$\mathfrak{g}^{\mathbf{a}^{\mathbf{b}}}$ La palatale \mathbf{d} $\dot{\mathbf{c}}$. — Le lithuanien $d\dot{\mathbf{c}}$	
	92 . La dentale IJ z	=
5	92 Le j slave. tot ja, tok jani, te je, to ju, tok juni	174

	TABLE DES MATIÈRES.	453
		ages.
	92 Loi de suppression des consonnes finales dans les langues slaves et	178
J	germaniques germaniques consonnes iniales dans les langues siaves et	184
	MODIFICATIONS EUPHONIQUES AU COMMENCEMENT ET À LA FIN DES MO	TS.
5	93°. Lois euphoniques relatives aux lettres finales en sanscrit. — Compa-	
	raison avec les langues germaniques	•
	93 ^b . La loi notkérienne. — Changement d'une moyenne initiale en ténue.	193
5	94. Modifications euphoniques à la fin d'un mot terminé par deux consonnes,	
•	en sanscrit et en haut-allemand	194
3	95. S euphonique inséré en sanscrit entre une nasale et une dentale, céré-	
c	brale ou palatale. — Faits analogues en haut-allemand et en latin 96. Insertion de lettres euphoniques en sanscrit, en grec, en latin et dans	190
•	les langues germaniques	105
5	97. Modifications euphoniques à la fin des mots en grec et en sanscrit	-
_	•	•
	MODIFICATIONS EUPHONIQUES À L'INTÉRIEUR DES MOTS, PRODUITES PAR LA RENCONTRE DU THÈME ET DE LA FLEXION.	
•		0
	98. Modifications euphoniques en sanscrit.	•
	99. Modifications euphoniques en grec	• •
	101. Modifications euphoniques produites en latin par les suffixes commen-	300
	çant par un t	209
5	102. Modifications euphoniques produites dans les langues germaniques, en	
	zend et en sanscrit, par les suffixes commençant par un t	904
5	103. Modifications euphoniques produites dans les langues slaves par les	
	suffixes commençant par un t	▼-
5	104°. Déplacement de l'aspiration en grec et en sanscrit	210
	LES ACCENTS SANSCRITS.	
5	104 b. L'oudâtte et le svarite dans les mots isolés	919
5	104°. Emploi du svarita dans le corps de la phrase	215
	104 d. Cas particuliers	
5	104°. Des signes employés pour marquer les accents	217
	DES RACINES.	
5	105. Des racines verbales et des racines pronominales	221
_	106. Monosyllabisme des racines	
\$	107. Comparaison des racines indo-européennes et des racines sémitiques.	223
5	108. Classification générale des langues. — Examen d'une opinion de	
	Fr. de Schlegel	225

		,sku
5	109°. Division des racines sanscrites en dix classes, d'après des caractères	
	qui se retrouvent dans les autres langues indo-européennes	231
5	109°, 1. Première et sixième classes	231
5	109°, 2. Quatrième classe	235
\$	109°, 3. Deuxième, troisième et septième classes	241
5	109°, 4. Cinquième et huitième classes	247
5	109°, 5. Neuvième classe. — Des impératifs sunscrits en ána	248
\$	109°, 6. Dixième classe	253
\$	109 ^b , 1. De la structure des racines indo-européennes. — Racines termi-	
	nées par une voyelle	258
5	109 ^b , 2. Racines terminées par une consonne	263
5	1 10. Les suffixes sont-ils significatifs par eux-mêmes?	268
\$	111. Des mots-racines	269
	FORMATION DES CAS.	
	GENRE ET NOMBRE.	
S.	112. Du thème	271
5	113. Des genres	273
\$	114. Des nombres	273
\$	115. Des cas	375
	TRÈMES FINISSANT PAR UNE VOYELLE.	
5	116. De la lettre finale du thème. — Thèmes en a	375
S	117. Thèmes en i et en u	276
	118. Thèmes en â	•
	119. Thèmes féminins en i. — Formes correspondantes en grec et en latin.	• •
	120, 1. Thèmes féminins gothiques en ein	•
S	120, 2. Thèmes féminins gothiques en jo	280
S	191. Thèmes féminins lithuaniens en i	281
S	122. Thèmes sanscrits en û. — Thèmes finissant par une diphthongue. —	
	Le thème dyò «ciel»	283
\$	123. Le thème go «vache» et «terre»	284
S	134. Le thème ndu «vaisseau»	287
	THÈMES FINISSANT PAR UNE CONSONNE.	
S	125. Thèmes terminés par une gutturale, une palatale ou une dentale	200
	126. Thèmes terminés par une labiale. — I ajouté en latin et en gothique	-
	à un thème finissant par une consonne	
\$	197. Thèmes terminés par r et l	_
	128. Thèmes terminés par un s	
	-	

4		
	TABLE DES MATIÈRES.	455 Pages.
	CAS FORTS ET CAS FAIBLES.	
•		
	129. Les cas en sanscrit. — Division en cas forts et en cas faibles	•••
	130. Triple division des cas sanscrits en cas forts, faibles et très-faibles 131. Les cas forts et les cas faibles en zend	• •
	132, 1. Les cas sorts et les cas saibles en grec. — De l'accent dans la décli-	300
	naison des thèmes monosyllabiques, en grec et en sanscrit	302
5	132, 2. Variations de l'accent dans la déclinaison des thèmes monosyllabi-	
	ques, en grec et en sanscrit	304
\$	132, 3. Les cas sorts et les cas saibles, sous le rapport de l'accentuation, en	
	lithuanien	306
5	132, 4. Les cas forts et les cas faibles en gothique	307
5	133. Insertion d'un n euphonique entre le thème et la désinence à certains	_
	cas de la déclinaison sanscrite	307
	SINGULIER.	
	o trocking.	
	NOMINATIF.	
5	134. La lettre , suffixe du nominatif en sanscrit. — Origine de ce suffixe.	309
5	135. La lettre s, suffixe du nominatif en gothique. — Suppression, affaiblis-	
_	sement on contraction de la voyelle finale du thème	₩.
	136. Le signe du nominatif conservé en haut-allemand et en vieux norrois.	313
3	137. Nominatif des thèmes féminins en sanscrit et en zend. — De la dési-	2.2
ς	nence de dans la 5° et dans la 3° déclinaison latine	
	139, 1. Nominatif des thèmes en n, en sanscrit et en zend	•
	139, 2. Nominatif des thèmes en n, en latin	•
	140. Nominatif des thèmes en n, en gothique et en lithuanien	
	141. Nominatif des thèmes neutres en an, en gothique	
\$	142. Adjonction, en gothique, d'un n final au nominatif des thèmes féminins.	324
5	143, 1. Rétablissement de nau nominatif des mots grecs et de certains mots	
	germaniques	
	143, 2. Suppression d'un v en grec, à la fin des thèmes féminins en $\omega \nu \dots$	327
5	144. Suppression de r au nominatif des thèmes sanscrits et zends en ar. —	0.0
e	Fait analogue en lithuanien	331
3	145. Suppression du signe du nominatif après les thèmes en r, en germa-	222
2	nique, en celtique, en grec et en latin	
	146. Thèmes en s, en sanscrit et en grec	
	147, 2. Suppression d'un s au nominatif, dans le thème lithuanien ménes	
	148. Nominatif des thèmes neutres. — Tableau comparatif du nominatif	
	š.	

			Pages.
		ACCUSATIF.	
5	149.	Du signe de l'accusatif. — L'accusatif dans les langues germaniques	345
	•	Accusatif des thèmes terminés par une consonne	
		Accusatif des thèmes monosyllabiques en sanscrit. — De la désinence	•
		latine em	
5	152.	Accusatif neutre en sanscrit, en grec et en latin. — Nominatif semblable	
		à l'accusatif	349
5	153.	Nominatif-accusatif des thèmes neutres, en gothique et en lithuanien.	351
5	154.	Les thèmes neutres en i et en u avaient-ils primitivement un m au no-	
		minatif et à l'accusatif?	352
5	155.	Le signe du neutre dans la déclinaison pronominale	353
5	156.	Origine des désinences t et m du neutre	354
5	157.	Le neutre pronominal tai en lithuanien. — Tableau comparatif de l'ac-	
		cusatif	35 5
		. INSTRUMENTAL.	
5	158.	L'instrumental en zend et en sanscrit	357
		De quelques formes d'instrumental en gothique	•
		L'instrumental en vieux haut-allemand	
		L'instrumental en lithuanien	
			362
		Tableau comparatif de l'instrumental	
		DATIF.	
5	164.	Le datif en sanscrit et en zend	364
		Datif des thèmes en a, en sanscrit et en zend	
		Le pronom annexe sma. — Sa présence en gothique	366
		Formes diverses du pronom annexe sma en gothique: nsa et sra	367
5	168.	Le pronom annexe sma dans les autres langues germaniques	368
		Autres sormes du pronom annexe sma en gothique : nka, nqva	369
5	170.	Autre forme du pronom annexe *ma en gothique : mma	370
		Restes du pronom annexe *ma en ombrien	•
5	172.	Autre forme du pronom annexe sma en gothique : s	37 ı
5	173.	Le pronom annexe sina dans la déclinaison des substantifs et des adjectifs.	372
		Le pronom annexe sma, au féminin, en sanscrit et en zeud	373
5	175.	Le pronom annexe sma, au féminin, en gothique. — Le datif gothique.	374
5	176.	Le datif lithuanien	376
5	177.	Le datif grec est un ancien locatif. — Le datif latin	377
5	178.	Tableau comparatif du datif	379

